

Digitized by Google

B 15
—
54
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

DES ESPRITS

MÉMOIRES ADRESSÉS AUX ACADÉMIES

TOME QUATRIÈME

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

III

Digitized by Google

Propriété et droits de traduction réservés.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google

PNEUMATOLOGIE.

DES ESPRITS

ET DE LEURS

MANIFESTATIONS DIVERSES

Mémoires adressés aux Académies

PAR

J^s.-E^s. DE MIRVILLE

TOME QUATRIÈME



« Tous les dieux des nations sont de *pauvres* esprits (Élilim), mais le Seigneur (Élohim) a fait le ciel et la terre. »
(*Psaume* xcv, v. 5.)

DEUXIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS HISTORIQUES

DANS L'ANTIQUITÉ PROFANE ET SACRÉE

RAPPROCHÉES DES FAITS DE L'ÈRE ACTUELLE

III

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 19

1863

Digitized by Google

B.15_54

Digitized by Google

TABLE SOMMAIRE

DES CHAPITRES DU QUATRIÈME TOME

FORMANT LE TROISIÈME VOLUME

DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES, ETC.

SUITE DE LA

QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES DOGMES, LES FORMES ET LES RITES DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉS DE CEUX DU CULTE JUDAÏQUE.

CHAPITRE XIII.

ASTROLATRIE

OU ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

ANTHROPOLATRIE

OU L'ADORATION DES MÉDIUMS (DE NAISSANCE).

CHAPITRE XV.

NÉCROLATRIE

OU ADORATION DES MÉDIUMS (D'OUTRE-TOMBE).

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE.

SUITE

DE LA QUATRIÈME PARTIE

CONCERNANT LES FORMES DIVERSES
DE L'IDOLATRIE RAPPROCHÉES DE CELLES DU CULTE JUDAÏQUE

ASTROLATRIE

OU

ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

ASTROLATRIE

OU

ADORATION DES GÉNIES SIDÉRAUX

§ I

THÉOLOGIE SIDÉRALE PAÏENNE.

Encore le *tsabaoth*. — Qu'est-ce que l'astrolâtrie? — Retour aux erreurs de Dupuis et nécessité de quelques explications. — Théologie planétaire païenne. — Théologie solaire chez les païens. — Particulièrement chez les Perses. — Mithras n'a jamais été qu'un médiateur ami. — Théologie lunaire chez les païens. — Note I. « Gloire et triplicité du soleil païen, τριπλάσιος ». — Le soleil, tabernacle de la Divinité.

Nous avons déjà constaté, avec Cornelius a Lapide[1], que le mot *tsaba* (du 1er verset du chapitre II de la Genèse), traduit dans la Vulgate par *ornatus, ornement*, signifiait avant tout *armée sidérale*. Nous traduisions donc ainsi ce verset : « Dieu fit le ciel, la terre et toute l'armée des étoiles et des anges réunis, » puisque, suivant le même commentateur, *tsaba* veut dire, non pas l'un *ou* l'autre, mais l'un *et* l'autre, « siderum *ac* angelorum[2]. » Cette version nous mettait en outre bien à

1. Tome Ier de ce Mémoire, p. 308.
2. Cornelius a Lapide, *Genèse*, ch. II, v. 1.

l'aise pour répondre aux objections tirées du prétendu silence de Moïse sur la création des anges.

Dans le langage des sabiens actuels, *tsab* signifie également *navires, chars* et *armée;* par conséquent, *tsabaoth* signifie littéralement *armée des navires ou flotte navale,* expressions que nous retrouvons appliquées au même sujet, avec un grand bonheur, dans l'admirable ouvrage du R. P. Gratry, intitulé: *de la Connaissance de l'âme.*

De son côté, M. Lacour a raison ; « ces mots *armée des cieux, cohorte des cieux,* désignent non-seulement l'ensemble des constellations du ciel, mais les aléim (*élohim, esprits*) de qui elles dépendent, car les *aléi tzbaout* sont les *forces* des constellations, les *puissances* qui les maintiennent dans leur ordonnance, et *Jeové Tzbaout* signifie LE LUI, ou le chef suprême de ces constellations[1]. »

Donc l'astrolâtrie ou sabéisme, bien loin d'être uniquement l'adoration des astres, était avant tout l'adoration de leurs élohim ou de leurs dieux.

Tout le monde est d'accord sur ce point. On comprend parfaitement aujourd'hui que le genre humain ne peut pas s'être renfermé bien longtemps dans la grossière adoration d'un globe astral matériel, et qu'il a dû s'élever bien vite à celle de *la force* spirituelle ou physique qui, à tort ou à raison, est censée le gouverner.

Pour l'antiquité, cette force étant, comme nous allons le voir, exclusivement spirituelle, il s'ensuit que le sabéisme était le plus grandiose de tous les fétichismes, puisque nous avons défini ce dernier « l'adoration du principe spirituel, que la foi suppose attaché à un objet. »

Les dimensions ne changent rien au principe. Ici, « l'insecte vaut un monde, » et, bien certainement, Apollon et Mithras ne sont à leur tour que les grands *manitous* du soleil.

1. *Dieux de Moïse,* t. II, p. 96.

1. — Méprise de Dupuis.

Dupuis ne s'y était pas trompé; mais sa folie fut d'immoler, aux vérités astrothéologiques qu'il avait grandement raison de voir partout, des réalités historiques qu'il ne savait comment concilier avec elles; folie d'autant plus pernicieuse qu'elle n'a jamais été combattue que par celle qui lui contestait à son tour, et d'une manière absolue, des rapports mille fois évidents. Bossuet l'a dit avec raison : « Toute erreur n'est jamais fondée que sur une vérité dont on abuse; » or refuser à Dupuis celle qu'il *voyait,* c'était doubler par cela même la force d'un système qui, pour n'être plus aussi généralement à la mode, n'en est pas moins encore au fond, qu'on le sache bien, le système favori et le plus puissant de l'incroyance moderne. Lorsque nous entendons nos adversaires, échos ici de tout leur parti, nous dire que « nous avons toujours pris des étoiles pour des anges et le soleil pour un dieu, » refuser un nouvel examen de la question serait, pour ainsi dire, passer condamnation sur une accusation présentée comme décisive. Nous conjurons donc nos lecteurs de ne pas nous accuser légèrement de témérité et de vouloir bien attendre au moins jusqu'à la fin du deuxième paragraphe, qui nous permettra de marcher à l'abri des plus grandes autorités.

Nous n'avons pas craint de dire dans notre premier volume (*Introduction*) que nous déserterions immédiatement la bannière d'une Église à laquelle on prouverait qu'elle n'a jamais *exorcisé* que des maladies naturelles; nous ne craignons pas de formuler le même engagement pour le cas où une erreur cosmologique et continue nous serait irrévocablement démontrée dans un livre donné comme inspiré. Revenons donc à Dupuis, et ne cherchons que la vérité.

Il y avait deux parties bien distinctes dans cette terrible œuvre : les prémisses et les conclusions. Accord remarquable

de toutes les *histoires* et *légendes* religieuses avec les noms et la marche des constellations, voici les prémisses; négation de la *réalité* des *histoires* religieuses fondée sur la fausse nécessité d'opter entre ce symbolisme sidéral et ces histoires, voici la conclusion.

Au lieu d'opter, il fallait savoir réunir.

Quant à nous, nous adoptons avec d'autant plus d'empressement les prémisses de ce puissant ennemi, que la folie de ses conclusions une fois bien établie (ce qui n'est certes pas difficile), les unes et les autres doivent, à notre avis, servir merveilleusement la vérité complète. Laissons donc de côté pour un moment la question chronologique des zodiaques, et constatons avec soin la part faite à notre système solaire dans la théologie des païens.

Commençons par les planètes. Platon nous prévient d'abord que parmi les astres on ne donnait le nom de θεοὶ (dieux) qu'aux *seules* planètes, ce nom venant de θεῖν, courir et circuler[1].

Seldenus nous apprend, de son côté, qu'on les nommait θεοὶ βουλαιοὶ (dieux conseillers) ou ῥαβδοφόροι (licteurs), parce qu'ils assistaient au consistoire du soleil, « solis consistorio adstantes[2]. »

Enfin Denys de Thrace, et après lui saint Clément d'Alexandrie nous affirment que dans les temples égyptiens on admirait certaines roues mystérieuses, toujours en mouvement, et que Plutarque, à son tour, nous dit représenter « le circuit des mondes célestes, τοῦ κοσμοῦ περίφορας. »

C'étaient là les sept recteurs dont Mercure Trismégiste disait « qu'ils avaient été associés au Verbe pour contenir le monde dans leurs sept cercles. » C'était également la doctrine de Pythagore et d'Orphée, doctrine que Proclus appelait θεόδοτον, c'est-à-dire donnée par Dieu, et qui, selon le père

1. Platon, *in Cratil.*
2. Seldenus, *de Diis Syriis*, Proleg., ch. III.

Kircher, « paraissait digne de ce beau nom A PLUS D'UN PÈRE DE L'ÉGLISE[1]. »

Jamblique parlait, à cet égard, à peu près comme saint Denys l'Aréopagite, l'autorité par excellence, en fait de pneumatologie.

Le ciel babylonien n'était pas moins explicite à cet égard, si, comme nous le dit Philostrate, toute cette cour céleste et sidérale était figurée dans les temples par des globes en saphir supportant les images dorées de leurs dieux particuliers.

Mais il paraît que, nulle part, les grandes représentations de l'univers n'étaient figurées avec plus de magnificence que dans les temples persans. Cedrenus nous apprend que l'empereur Héraclius, étant entré dans la ville de Bazacum, fut frappé d'admiration et de stupeur devant l'immense machine fabriquée par le roi Chosroès, et représentant le ciel et toutes les conversions des astres, *avec les anges qui y président*. Les sceptres dont ceux-ci étaient, dit-on, armés, expliquent parfaitement l'expression de *rhabdophores* et de *licteurs*, employée tout à l'heure[2].

Toutefois c'est dans la doctrine des Cabires que l'on peut retrouver et apprécier, comme importance, les sept premiers esprits planétaires. Ce sont là les *grands* dieux, les *puissants*, les *forts* par excellence, et les Orientaux, à l'heure qu'il est, justifient parfaitement la justesse de ces épithètes phéniciennes, en appelant encore l'étoile de Vénus *Cabar*, c'est-à-dire la grande. Varron a donc raison de nommer, avec Orphée, ces dieux : θεοὶ εὐδυνατοὶ, ou forces divines. Viennent encore, à l'appui de cette étymologie, les *cabirims* ou hommes *forts* de la Perse, qui donnent leur nom à la ville de *Cabira*, dans le royaume de Pont, au fleuve *Chaboras*, en Chaldée, etc., etc.

Bien que l'on confonde trop souvent ces dieux avec leurs prêtres ou médiums terrestres, c'est-à-dire avec les Cabires

1. *Œdipus Ægyptiacus*, t. III, p. 576, et t. II, p. 406 et 408.
2. Cedrenus, p. 338.

thaumaturges, les Telchines, les Dactyles, les Curètes, etc., le point de départ étymologique est bien « force spirituelle. » « Les Cabires, dit Suidas, sont les dieux qui commandent aux démons, Καβείρους δαίμονας σημαίνειν. » — « Cabires, dit à son tour Eustathe, c'est un nom de démons[1], » et Macrobe, si fort, comme on le sait, en pneumatologie antique[2], les classe parmi ces « dieux pénates ou tutélaires, par lesquels nous vivons et nous savons[3]. »

Mais chez les païens les qualités de ces dieux *excellents* et tutélaires nous inspirent d'autant moins de confiance que parmi eux nous voyons avec terreur figurer Proserpine et Pluton, ce qui nous explique pourquoi, de nos jours encore, dans l'île de Malte et dans son dialecte, reste précieux de l'ancienne langue punique, le mot *kibir* signifie la divinité que nous prenons aujourd'hui pour *le diable*[4].

Cela nous explique encore pourquoi les *cobolds* ou esprits familiers et mal famés de nos Allemands modernes s'appelaient autrefois *cabares*[5].

On n'a jamais pu se flatter, en effet, qu'un conseil présidé par Jupiter ou Saturne pût être parfaitement composé[6].

1. Eustat., *ad Dyon.*
2. *Saturn.*, l. III, ch. IV.
3. Voir, sur les dieux cabires, une dissertation latine très-curieuse et probablement fort rare, de l'Allemand Guthberleth. On peut consulter encore avec grand fruit l'excellent ouvrage intitulé : *Dieu et les dieux*, par M. Gougenot Des Mousseaux; nous y trouverons tout ce qui regarde les sept grandes divinités planétaires formant, chez les Phéniciens, les Égyptiens et les Pélasges grecs, l'*ogdoade sacrée* des Cabires, toutes les fois qu'ils sont présidés par leur Esmoun ou Dieu-Soleil.
4. Voir Münter, *Religion des Carthaginois*, p. 87.
5. Schelling, *Dieux de Samothrace*, p. 107.
6. Nous sommes étonné de trouver dans une revue nouvelle qui, du reste, a toutes nos sympathies en raison du bien qu'elle est appelée à produire (la *Revue païenne*, par M. d'Anselme, numéro 6), l'application de ces mots αξιοκερσος et αξιοκερσα à Jéhovah et à son Verbe. Nous sommes pour l'étymologie de Bochart. « La première partie de ce mot, dit-il, αξι, signifie *possession;* la deuxième vient de l'hébreu *kerès*, qui veut dire *mort* et *ruine*, (Voir Jérém., XLVI, v. 20) ; donc αξιοκερσς ou αξιόκερσος signifie Pluton

Ne nous étonnons donc plus de voir ces deux divinités terribles associées à la planète de Mars ou Aziz, appelée de nos jours encore par les Orientaux « la grande désolation, » et à la planète de Vénus (*Lucifer*), l'une des faces de Proserpine. En résumé, dit Creuzer[1], soit en Phénicie, soit en Égypte, les Cabires étaient les sept planètes composant, avec *leur père*, une ogdoade de puissances supérieures, et comme πάρεδροι, ou assesseurs du soleil, se livrant autour de lui à ces danses circulaires et sacrées, symbole de la rotation de ces planètes autour de ce grand astre[2].

Nous l'avons déjà vu; jusqu'ici, pour la plupart des mythologues comme pour l'abbé Bergier[3], tous ces dieux *imaginaires* ne sont que les personnifications des attributs divins, manifestés dans les astres. Rien de mieux; Mars pouvait être en effet la force de leur grand dieu, Mercure son omniscience, Jupiter sa puissance, etc. Mais, comme en même temps ces dieux étaient les sept astres auxquels on attribuait les sept jours de la semaine[4], et que, dans l'opinion païenne universelle, on croyait en même temps et bien plus encore à la réalité personnelle de ces dieux qu'à leur signification allégorique, nous voici revenus à l'admission générale des sept principaux *attributs* divins représentés par un nombre égal d'esprits-astres ou planètes.

On sait que dans les Védas les sept cieux sont gouvernés par sept *Hasshamaim* ou intelligences, guidées elles-mêmes

ou le possesseur de la mort, celui dont saint Paul a dit (*Hébr.*, ch. II, v. 14) « qu'il en avait l'empire jusqu'à ce que le Christ lui en eût enlevé les clefs. »

1. *Religions*, t. III, p. 285.

2. Nous sommes encore fâché de voir M. d'Anselme, par suite de la même méprise, expliquer ces danses « par le mouvement de l'esprit divin porté sur les flots. » (Ibid.) Pour l'explication de tout mystère théologique, c'est au ciel qu'il faut d'abord regarder.

3. Art. PAGANISME.

4. Chez les Arabes, la semaine se dit encore *tsaba*, en raison des sept planètes. (*Académie des inscriptions*, t. XII, art. de M. de Fourmont.)

par le Démiurge ou Logos divin, dont l'action imprime à la terre le mouvement *qui la fait tourner sur elle-même* et dirige toute la cour céleste comme celle de l'Apollon des Grecs.

C'est à ces mêmes brahmandicas (anges) que sont attribués, en majeure partie, les hymnes des Védas. Tantôt au nombre de sept (comme les sept yeux du Seigneur), tantôt au nombre de neuf (les neuf ordres), tantôt au nombre de dix (les dix séphiroths), ils se nomment encore les *pradjapatis* ou seigneurs des créatures. Incarnés ensuite dans les sept *manous*, qui représentent les sept *Eons* ou cycles de la création, ils reparaissent plus tard encore dans les sept *rischis* ou patriarches, incorporés à leur tour dans le ciel planétaire. Tous remontent et demeurent attachés à Brahma, dont ils sont en même temps les émanations et les attributs, complétant ainsi toute cette théologie sidérale qui doit avoir appartenu au premier culte védaïque aboli longtemps avant l'ère chrétienne[1].

Les Syriens définissaient à peu près de la même manière leurs dix mondes séphirothiques: le premier (celui de la lune) était assigné aux simples anges du premier chœur; le second (celui de Mercure) appartenait aux archanges; le troisième (celui de Vénus), aux principautés; le quatrième (celui du Soleil), aux grandes puissances; le cinquième (celui de Mars), aux vertus; le sixième (celui de Jupiter ou Bel), aux dominations; le septième (celui de Saturne), aux trônes; le huitième (composé de onze cent vingt-deux étoiles), aux chérubins; le neuvième (étoiles *marchantes*, mais innombrables, en raison de leur hauteur), aux séraphins; quant au dixième, composé d'étoiles invisibles que l'on prendrait, disaient-ils, pour des

1. Mais tout de suite, il ne faut pas l'oublier, on voit arriver ce flux de sottises et d'absurdités dont la Bible seule est exempte. C'est ainsi que Daksha, le chef de ces Éons, nous est présenté comme *sorti du grand orteil de Brahma;* il porte d'ailleurs un caractère tout astronomique. De lui descendent les deux grandes familles des fils du soleil et la lune; les dieux sont les prototypes des premiers, et les démons le sont des derniers.

nuages, tant elles sont rapprochées et tenues dans cette zone que nous appelons *Via straminis* ou Voie lactée, « *ce sont là*, disent-ils, *les étoiles de Lucifer*, qui furent entraînées avec lui dans son terrible naufrage. » Ce qu'il y a au delà de ces dix sphères, on l'ignore. Tout ce que l'on sait, c'est que là commence ce vaste et incompréhensible océan de l'infini, véritable séjour de la Divinité, sans terme et sans fin [1].

Il nous semble que toute cette cosmologie des Arabes au moyen âge, présentée par eux comme traditionnelle en Syrie, ne saurait donner aucune espèce de prise à ces reproches d'étroitesse et de puérilité dont nous la gratifions si souvent.

Il en était de même de la cosmologie égyptienne. Hermès, après avoir parlé du Père qui crée le monde avec son Verbe et avec le Saint-Esprit,... ajoute : « Il a aussi formé *sept agents*, qui contiennent dans les cercles le monde matériel, et dont l'action se nomme le destin... Lorsque tout fut soumis au pouvoir de l'homme, il se mit à considérer les attributions divines de ces agents, et ceux-ci, se plaisant à favoriser l'intelligence humaine de leurs lumières, lui communiquèrent leur pouvoir. Dès qu'il eut ainsi connu leur essence et sa propre nature, il désira de pénétrer dans les cercles et d'en rompre la circonférence, en usurpant la force de celui qui domine sur le feu même ; alors, après avoir dérobé le feu sacré à *l'une des roues du soleil*, il tomba dans l'esclavage [2]. »

« Ces livres, ajoute Champollion, malgré les jugements hardis ou hasardés de quelques modernes, renferment réellement une masse de traditions *purement* égyptiennes et constamment d'accord avec les monuments les plus authentiques de l'Égypte [3]. »

En somme, toute la théologie planétaire des nations se

1. Mor Isaac, cité par le père Kircher, *Œdipus*, t. II, p. 425.
2. Champollion-Figeac, *Égypte moderne*, p. 142.
3. Id., ibid.

réduisait à douze dieux, si l'on ne considère que les constellations du Zodiaque; à dix, si l'on se reporte aux dix séphiroth dont les trois premières ne faisant qu'une (comme le dit la Cabale) se réduisent à sept; à huit enfin, si l'on adjoint aux sept le président suprême qui les surveille et qui les guide. Tous ces chiffres, un peu contradictoires en apparence, s'accordent au contraire à merveille, et viennent tous se fondre dans les sept princes sidéraux, organes et attributs du grand Dieu, qui les domine et les vivifie sans se confondre avec eux [1].

2. — Théologie du soleil chez les païens.

Ainsi donc il reste bien établi, nous l'espérons, que pour tout le monde antique les astres étaient régis par des forces surintelligentes, autrement dit par des esprits; il nous reste à déterminer quelle était leur valeur hiérarchique, et quelle sorte de divinité on assignait à l'astre par excellence, le soleil.

Tout le monde le sait : pour les Égyptiens, le soleil est le roi du ciel, *Ro-inphab*, comme la lune en est la reine. C'est l'œil de Jupiter, c'est le dieu sauveur, le dieu du salut [2]; c'est le dieu qui voit tout [3], c'est le dieu prophète [4]. Quand

1. « Les premiers fondateurs d'empires, dit M. Quinet, empruntent leur science à la politique sacrée qui régit les constellations sur leurs têtes. *Ils* distribuent la terre en zones, à l'exemple des régions du ciel, d'où naît la propriété. Telle société se partage en trois cent soixante familles, pour répondre aux trois cent soixante jours de l'année; les familles en douze tribus, pour répondre aux douze mois; telle cité s'entoure de sept murailles peintes des couleurs du ciel qui rappellent l'orbe azuré des sept planètes, et l'état gravite autour du Dieu national comme l'univers physique autour du Dieu suprême. Ce fut là d'abord l'esprit des institutions humaines, législation vraiment primitive, puisqu'elle n'est rien que le reflet de l'ordre moral des institutions et de la legislation de l'univers visible. » (Quinet, *des Religions*, p. 31.)

2. Αἴτιον τῆς σωτηρίας.

3. Πολύοφθαλμος.

4. De là, l'hiéroglyphe de l'épervier (*accipiter*). Cet oiseau figurait dans tous les oracles. Les devins, après avoir avalé son cœur et son sang, acqué-

les prêtres élèvent le cercueil de leurs morts vers le soleil, ils prient en ces termes : « Seigneur Soleil, et vous tous, Dieux qui accordez la vie aux hommes, recevez-moi parmi vous. »

Pour eux, c'est le Démiurge Soleil qui rend les choses *visibles;* à cause de cela il est κτιστής.

« Gloire à toi, dit la stèle de Taphéroumès à Berlin, gloire à toi, ô Soleil, *enfant divin*... dont les rayons portent la vie aux purs... Les Dieux qui t'approchent tressaillent de joie. » « Tu es *le Premier-né, le Fils de Dieu, le Verbe,* dit une autre stèle de Berlin. » Enfin, sur l'une des murailles du temple de Philé, et sur la porte Est du temple de Médinet-Abou, on lit : « C'est lui, c'est le Soleil qui *a fait tout ce qui est, et rien de ce qui est n'a été fait sans lui*[1]. »

Et cependant, ce soleil est en même temps Osiris et Typhon, deux frères ennemis dans le même astre, probablement en raison de cette dualité de recteurs que nous établirons tout à l'heure ; il est aussi l'ignoble phallus. Chez les Indiens, le soleil est avant tout le verbe démiurge, λόγος divin, qui, après avoir composé le système du monde sur le type de la création primitive ou macrocosme,... devient plus tard *l'homme divin,* et, en conduisant la danse céleste, imprime à la terre le mouvement qui *la fait tourner sur elle-même.*

Pour toutes les nations, c'est *l'unique roi* du ciel [2].

C'est Élios ou le Très-Haut, Bel ou le Seigneur par excellence, l'Héras Cléos ou gloire de l'air (d'où Hercule, Héraclée). C'est le Dieu créateur de l'univers (obélisque de Constantin, à Rome.)

C'est le Dieu *euboulè*, ou de bon conseil [3]. C'est Ζεὺς de

raient incontinent le don de prophétie. Tous les hiérogrammes portaient sur la tête une plume d'épervier, et Diodore prétend que cet emblème se rattachait à la tradition qui voulait que tous leurs rites leur eussent été apportés par un épervier.

1. Voir, pour ces trois dernières citations, le Mémoire de M. Mariette *sur la mère d'Apis*, p. 47.

2. Μοῦνος οὐρανοῦ θεός.

3. Εὐβουλή (Orphée).

ζέω, brûler. C'est l'ange gardien par excellence [1]. C'est l'œil ou la prison de Jupiter [2].

C'est Jupiter lui-même, Ζεὺς, Διὸς, d'où vient *dies, jour*. Oui, le dimanche, le jour du Seigneur, est bien en même temps le *jour du jour* ou du soleil; «sonn-tag,» disent encore les modernes. C'est la lyre d'Apollon, la lyre à sept cordes, et les sept cordes sont comme les sept rayons, les sept attributs divins.

A lui tous les *baalim* et les *chammanim*, les obélisques et les pyramides des nations [3], tous les bamoth de la Bible, les bomoï et les πυρεῖα des Grecs, les nur-hag de Sardaigne, les talatot des îles Baléares, les tours rondes de l'Irlande, les téocallis du Mexique, etc.

Partout le feu brûle et l'encens se prodigue en l'honneur de Baal Soleil, et de Baaltis Hécate, tout à la fois sa fille et sa mère.

Prêtez l'oreille aux philosophes de ces nations : l'encens des Chamanims n'est plus rien auprès de celui qu'ils prodiguent au grand Dieu de l'univers.

On connaît le vers d'Orphée : « C'est Zeus, c'est Adès, c'est le Soleil, c'est Bacchus. » Pour lui, tous ces mots sont synonymes. Pour Démocrite, « la Divinité n'est qu'une âme dans un feu orbiculaire, et ce feu c'est le Soleil; » pour Jamblique, « c'est *l'image* de l'intelligence divine; » pour Platon, « c'est un être immortel animé, le contraire, dit-il, est *extravagant* [4]; c'est le *bien*, et le *fils de Dieu* lui-même. « Sache donc, dit-il à Glaucon, que lorsque je parle de la production du bien, c'est le *Soleil* que je veux dire. Le fils a une parfaite analogie avec son père [5]. » C'est donc le soleil *paradigmé* [6], ou

1. « Custos vitæ humanæ. » (Macr., *Sat.*, I, v. 205.)
2. Jovis φυλακή, (Aristote, *du Ciel*, ch. XIII). On peut remarquer à ce propos cette expression biblique : « Les étoiles se sont réjouies dans leurs prisons, φυλακαῖς. »
3. Voir, au chapitre *Temples*, l'étymologie de ces derniers mots.
4. *Épinomis*.
5. Ibid.
6. *Paradigme* signifie *type*.

Digitized by Google

la copie du vrai soleil paradigme son modèle, et de là vient sans doute que Socrate saluait toujours le soleil levant. Homère et Euripide pensent et s'expriment comme Platon sur le Jupiter-Verbe ou Soleil.

Bien mieux, l'oracle de Claros, consulté sur le Ἰαὼ des Juifs, répondit : « C'est le Soleil. » Et comme c'est Diodore qui nous rapporte cet oracle [1], on ne peut accuser ici, selon la coutume, quelque chrétien interpolateur d'avoir voulu nous prouver que le *Jéhovah* des Hébreux était bien connu des païens et des Grecs. Il n'est pas jusqu'à Sénèque qui ne nous dise : « Remercions le Soleil du bien qu'il nous fait avec une intelligence réfléchie [2]. »

3. — Théologie solaire chez les Perses.

Mais laissons là les Grecs et les Romains, et réservons toute notre attention pour la nation solaire par excellence, la Perse. Cependant, bien qu'elle consacre au soleil toute une langue (cunéiforme, selon les uns, ou selon M. Hoefer, hiéroglyphique), il est très-difficile de bien définir l'idée théocosmologique qu'elle s'en forme. Peu de sujets ont donné lieu à plus de controverses et d'indécisions.

Lorsque Anquetil apporta vers la fin du dernier siècle, les Zends et leur première traduction, on resta assez longtemps au sommaire que voici : Zervan-Acheren était *l'éternel*, le temps sans bornes, bien différent de notre temps borné. De lui émanait Ormuzd, la lumière par excellence, le verbe créateur, le démiurge, le premier-né du Dieu engendré, Θεοὶ οἱ γεννητοί, et en même temps le premier des sept amschaspands (archanges) ; jusqu'ici c'était bien là notre *logos* chrétien, et à ce propos nous ne comprenons pas comment l'abbé Foucher, dans ses belles dissertations académiques, a pu décla-

1. Diodore, *Histoire*, t. III.
2. *De Benef.*, l. VI, c. 23.

rer inconciliables ces deux titres de créateur et de premier des sept amschaspands[1]. Comment avait-il pu oublier que dans la théodicée catholique notre Verbe principe et créateur est en même temps la tête des anges (*caput angelorum*) et l'ange du grand conseil, *magni consilii angelus?*

Immédiatement après Ormuzd, et émanant de lui, venaient les six autres amschaspands, correspondant avec leur chef à nos sept *esprits de la présence*, dont nous avons parlé au chapitre v. Venaient ensuite les izeds ou anges qui se confondaient tellement avec eux, que *Mithra*, l'*inséparable*, et pour ainsi dire la doublure ou le *férouer* d'Ormuzd, n'était que le premier d'entre eux.

Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir ces deux ordres de génies, les amschaspands et les izeds, échanger alternativement leur appellation, et rentrer très-souvent l'un dans l'autre.

Quant à la couleuvre Ahriman, le rival engendré d'Ormuzd, dès qu'on la présentait comme un rival *créé*, il devenait évident que le dualisme n'existait plus, et que sa lutte entre la lumière et les ténèbres ressemblait parfaitement à la nôtre. De là cette longue controverse sur l'idolâtrie mazdéenne engagée entre M. Hyde et Bossuet, et plus tard entre Anquetil et Foucher.

Bossuet avait cependant raison; on glissait trop sur les absurdités hétérodoxes qui, dans les Zends, encombraient et déshonoraient cet exposé satisfaisant. On ne spécifiait pas nettement ce qui dans ce chaos appartenait aux anciens Ériens descendus des montagnes du Nord, ou bien aux Chamites et aux Sémites qu'ils avaient subjugués.

Mais revenons au soleil. Son culte, fondé par les Ériens, remonte incontestablement à la plus haute antiquité; c'était dès lors *l'œil* d'Ormuzd, sans être Ormuzd lui-même, et l'on comprend tout de suite comment l'idolâtrie pouvait et devait

1. *Académie des inscriptions*, t. XXXVI, p. 737.

se glisser facilement entre deux idées si faiblement distinguées.

Quant à Mithra, la personnalité la plus embarrassante de tout ce panthéon, ce n'était pas primitivement un dieu solaire, puisque le Zend-Avesta le place dans le ciel entre l'astre du jour et l'astre de la nuit, comme « médiateur entre Ormuzd et les hommes, pendant que le Dieu est absorbé dans son repos. » Il lutte sans trêve contre Ahriman, souvent il est représenté comme ayant à sa droite le char du Soleil, et à sa gauche le char de la Lune; il s'appelle alors le compagnon de ces deux astres. Il représente Ormuzd dans les sphères inférieures. Ce n'est que quatre ou cinq siècles avant l'ère chrétienne qu'il devient dieu solaire. Son culte, développé par une secte particulière de mages, devient un mélange des traditions *baaliques* de la Chaldée et de la Perse; puis viennent enfin les fameux mystères *du triple Mithra*, et l'hérésie formelle de Manès. C'est une nouvelle ère qui commence, et l'erreur revêt, à partir de ce moment, cette forme de plagiat sacrilége que nous avons tant de fois signalée. Ahriman, grâce au développement du germe dualiste déposé dans le mazdéisme, se trouve élevé à la hauteur d'Ormuzd, il le supplante, et c'est alors que nous avons tous les sacrements, la vraie messe de Mithra, et les mystères des cavernes mithriatiques, avec leurs sacrifices humains foudroyés par tous les Pères, qui si nous en croyons M. Maury, « étaient *trop ignorants* pour voir qu'il n'y avait là que des allégories. » L'imposture de Manès n'avait plus qu'à copier et qu'à souiller ce qu'elle avait sous les yeux. Nous savons le reste.

Aujourd'hui même, après les beaux travaux d'Eugène Burnouf, de Spiegel, de Muller, de Layard et de Hammer, le dernier mot de la science sur Mithra paraît être dit par M. Windischmann, membre de l'Académie de Munich. M. Alfred Maury, dans le numéro de la *Revue germanique* du 31 août 1858, nous en rend compte en ces termes :

« L'Académie des inscriptions avait, en 1825, décerné le prix sur « les mystères de Mithra » à MM. Layard et de Hammer, qui n'avaient fait que tout embrouiller et tout confondre. M. Windischmann, au contraire, comprend le Zend, et éclaire la Perse par l'Inde et les Védas qui la contenaient en germe. Or, en étudiant Mithra et son caractère *primitif* dans l'*Avesta*, dont l'idiome n'est plus compris des Perses que par une version traditionnelle, Mithra est bien un Dieu, si l'on entend par là un être surnaturel et tout-puissant; mais ce n'est pas un être éternel et existant par lui-même, en un mot, c'est une *créature* de Dieu. »

On lit au commencement du *Mihr-yascht :*

« *Ahoura-Mazdâ* (Ormuzd) dit au saint *Zarathoustra* (Zoroastre) : « Quand j'ai *créé* Mithra, qui possède au loin les campagnes, ô Saint! je l'ai créé pour qu'il fût invoqué, *adoré à l'égal de moi-même.* »

« Ainsi Mithra est l'émanation, la production et l'*image d'Ormuzd...* Quoiqu'il soit appelé la lumière qui pénètre tout, qui donne la vie, il ne se confond pas pour cela *avec le soleil,* que l'Avesta distingue *nettement* de lui. L'astre du jour n'est en quelque sorte que le miroir de sa clarté. Mithra est le vrai Soleil, c'est une lumière comme celle de saint Jean, qui se confond avec Dieu même. C'est... une lumière active et passive qui illumine les objets et les voit; on lui dit : « O toi, aux dix mille regards et aux dix mille oreilles!... » C'est donc une personnification de l'omniscience divine, c'est l'expression de la vérité et de la justice, c'est le défenseur de la loi mazdéenne... C'est l'ange du Seigneur figuré *comme celui des Hébreux sous les traits d'un guerrier armé du glaive. Mithra est représenté le front couvert d'un casque d'or, cuirassé d'argent, etc., destructeur* par excellence des démons ou dews. C'est la lumière *manifestée*, et non la lumière *infinie.* C'est le *protecteur* du mazdéen après sa mort. »

Les Perses avaient puisé dans la Bactriane la conception de leur Mithra; on en retrouve l'existence dans les hymnes

Digitized by Google

du Véda, expression des croyances que portèrent dans l'Hindoustan les tribus pastorales qui habitaient au nord de l'Indus.

Dans le *Rig*, Mithra est le fils d'Aditi, ou l'espace sans bornes (*aditya*) ; il constitue donc une véritable personnification du *Soleil*, il y est presque toujours invoqué avec *Varouna*, qui est le ciel, l'atmosphère et la nuit.

Mithra *commençait aux Indes*, avec *l'abaissement d'Indra*, dieu suprême des anciens Aryas; Mithra y est *associé* avec Varouna, comme avec Vayou, dans les textes zends. Ils n'en sont jamais séparés.

Ce sont les deux divinités solaires auxquelles est associée une troisième dans les deux panthéons, c'est-à-dire Aryaman dans le Védique, et Ahriman dans le Zend, qui signifie dans les deux langues le *compagnon*, l'*ami;* et cependant, c'est l'adversaire d'Ormuzd.

Zoroastre ne fit que donner une forme systématique à ces croyances qui existaient déjà antérieurement au temps des Achéménides, et avant les relations des Hellènes avec les Perses. Aux v[e] et vi[e] siècles avant notre ère, le culte de Mithra était déjà répandu dans la Perse et la Médie.

Il faut revenir à Plutarque, car il est probable qu'il empruntait tout ce qu'il a dit du magisme à Théopompe, auteur du iv[e] siècle avant Jésus-Christ... Or, Plutarque est parfaitement d'accord avec le *Boun-Dehesch*, exposé fidèle de la vieille cosmogonie perse. Dans l'un et dans l'autre il y a, entre Mithra et Ahriman, *Vat* ou l'Air; en Mithra est donc l'union de l'idée physique du passage des ténèbres à la lumière, et de l'idée morale de l'union de l'homme à Dieu par la vérité.

Quant au globe du soleil, ce globe miroir d'Ormuzd, il est conduit par un prince appelé *Churschid* ou *Khorschild*, et quelquefois *Mitraton*, qui paraît être comme la doublure, le férouer ou l'*ange de la face* d'Ormuzd.

Ce soleil que nous voyons, et qui se nomme Khorschid-pay, aurait donc pour lui tout seul un dieu, un prince, et un troisième génie que nous essayerons de spécifier plus tard. Nous

ne croyons pas que Dupuis et, en général, les mythologues aient signalé ou assez apprécié ces distinctions capitales.

N'oublions pas surtout que tout de suite après ce *Churschid* ou *Mitraton* vient, dans la théologie sidérale mazdéenne, *Gabriel*, le plus fort des amschaspands (*fortissimus*), et le secrétaire de Dieu.

Rien n'empêche de rapprocher ce prince de la théologie mazdéenne du prince ou ange très-historique des Perses, mentionné sous le même nom par Ézéchiel, et personne ne s'avisera, nous le pensons, de contester leur identité. Est-ce à dire pour cela que les Juifs aient emprunté toute leur angélologie à la Perse? Cette conséquence est si peu nécessaire que M. Munck, après avoir professé d'abord le même lieu commun, a fini par convenir « que les Juifs avaient retrouvé tous leurs propres izeds à Babylone[1]. »

4. — *Théologie lunaire chez les païens.*

Nous n'insisterions pas autant sur ces abstractions fatigantes, si nous n'allions pas les retrouver tout à l'heure dans nos Livres saints, et en termes qui, selon nous, peuvent jeter quelque jour sur la question du sabéisme.

Pour nous, le férouer d'Ormuzd nous paraît être ce médiateur Mitraton, qui a tant embarrassé Creuzer et tous nos mythologues, uniquement parce qu'ils n'ont pas assez tenu compte de la similitude des noms.

N'oublions pas que « c'est lui qui ramène les âmes à Dieu en suivant la course du soleil à travers le Zodiaque. » C'est lui qui, devant le monument de Mithra, immole le mauvais taureau dont le serpent vient lécher les blessures.

Mais surtout n'oublions pas que l'on voit souvent auprès du médiateur Mithra une femme tenant d'une main un serpent mâle, dont la tête est ornée des rayons du soleil, et de l'autre un serpent femelle, dont la tête est ornée d'un croissant.

1. Voir ch. IV.

Digitized by Google

Cette femme était la lune, fille, épouse et mère du soleil, reine du ciel et du monde, *Baaltis*, en un mot, ou soleil inférieur et femelle; on ne l'adorait, dit à son tour Aristote, « qu'en raison de son alliance avec le premier des astres, et comme le réflecteur de sa lumière [1]. » Son caractère surintelligent et ses qualités contraires, désignées sous tous ces noms différents de Diane, Vénus, Minerve, Milytta, Astarté, Proserpine, Artémis, Uranie, Anaïtis, Neith, Isis, Succoth-Benoth, etc., étaient reconnus par tous les peuples comme par tous les philosophes, et notamment par les stoïciens.

Rappelons-nous que Mithra-Milytta n'est pas, comme le pense Creuzer, la moitié féminine de Mithra, mais bien l'Isis égyptienne « dont le fils est l'époux de sa mère, » déesse que tous les anciens plaçaient sous le nom de Minerve Pronoé sur le même trône qu'Apollon-Soleil, et qui, selon eux, « remplissait la lune de son intelligence. »

Nous la retrouvons jusque chez les Mexicains sous le costume et le nom de *la dame au jupon bleu, couvert d'étoiles.* En un mot, comme le dit encore Macrobe, ces deux divinités, le soleil et la lune, résumaient à elles seules toutes les autres. Elles furent même réunies à Delphes, sous un seul et même nom, *Œtolinos*, qui veut dire soleil-lune, d'*Œtokyros*, soleil, et de *Héléna* ou *Séléna*, lune. Réunis ensemble, ces deux astres devinrent le roi et la reine de cette innombrable et mystérieuse armée sidérale et spirituelle que tant de fois déjà nous avons vue signalée dans l'Écriture par ces deux expressions : « Milice du ciel et Sabaoth. »

Voyons maintenant ce que ces mêmes Écritures pensent à leur tour de ces deux astres principaux (I).

1. *De Mundo.*

I. « GLOIRE ET TRIPLICITÉ DU SOLEIL PAIEN. » — Rien ne manquait à sa gloire. Suivant les pythagoriciens, représentés ici par Philolaüs, le soleil est « le *miroir de feu,* dont *la splendeur, par la réflexion de ce miroir,*

se répand sur nous, et cette splendeur, dit-il, nous l'appelons l'*image.* » (Nous retrouverons plus tard dans la Bible ces deux expressions : *splendor patris* et *imago angelus faciei,* splendeur du père et *image* ou ange de la face.)

Le soleil, disaient encore les pythagoriciens, est le roi du monde sensible et le monde de ce soleil appartient à Typhon.

Instruit à ces trois écoles (égyptienne, mazdéenne et pythagoricienne), Platon en transmettait aux Grecs toute la teneur. « Des huit puissances célestes qu'il avait aperçues (ce dont il ne se glorifiait pas), l'une appartenait au soleil, l'autre à la lune, la troisième à l'assemblage des astres; les cinq autres n'avaient rien de commun avec celles-ci; mais toutes ces puissances et les corps célestes *qu'elles renferment* (a) font leur route dans le ciel,... contribuant toutes à la perfection de ce monde, que le λόγος (ou Verbe), LA PLUS DIVINE DE TOUTES CES PUISSANCES, a rendu visible... Prétendre que les astres ne sont pas divins, C'EST UNE EXTRAVAGANCE... » (*Épinomis.*)

Dans le *Timée*, il revient sur ce sujet : « Quant aux êtres créés, dit-il, ceux dont la fonction est la plus noble sont ceux qui ont le soleil et les autres astres à conduire dans leur orbite, et qui leur sont *ce que l'âme est au corps,* ou *le conducteur au chariot* (b). Or, comme pour tous les mouvements célestes et même pour tous les autres, le Dieu souverain, pouvant se passer d'eux, ne les a produits que pour remplir l'idée de l'ordre qu'il a dans son entendement, ils ne peuvent avoir droit qu'à un culte subalterne qui se rapporte au souverain, et celui qui les admet ne doit pas être censé pour cela admettre le polythéisme. » (*Timée.*)

Où donc Platon pouvait-il avoir pris toutes ces choses, sinon dans ces arcanes de l'Égypte, dépositaires eux-mêmes des traditions primitives? Il y avait là toute la divinité du soleil et son alliance avec la croix. Il avait médité sur ce bas-relief du temple de Philé représentant deux personnages divins, dont l'un a une tête d'épervier (le Soleil), et dont l'autre à tête d'ibis (Mercure), génie *psychopompe* ou guide des âmes après leur mort, est assesseur et férouer d'Osiris-Soleil, comme saint Michel l'est du Verbe; tous deux versant sur la tête d'un initié un double filet d'eau, qui, s'entrelaçant aussitôt en forme de croix, répand sur le catéchumène une multitude de petites croix ansées. Il avait vu la croix figurer au premier rang dans le blason de tous ces princes *fils* et *approuvés* du soleil; par exemple sur le tombeau de Beit-Oualy, appartenant au règne de Ramsès II, puis sur le trône de ce prince, dans le grand spéos d'Ipsamboul, et enfin sur l'un des fragments de la salle des ancêtres de Toutmès III, déposé à la Bibliothèque impériale, qui nous montre une adoration de Bakhan-Alenré, pendant laquelle *le disque du soleil* darde sur les assistants des rayons à l'extrémité desquels on voit des croix ansées.

Et comme Platon avait pu voir tout cela, près de cinq siècles avant ces Évangiles dont il semblait écrire la préface, la lourde méprise de M. Le-

(a) On remarquera qu'il ne dit pas « qui les renferment, » ce sont les puissances qui contiennent; et ici, Platon parle comme saint Thomas.

(b) Cette fois-ci Platon s'écarte de l'orthodoxie; son assimilation à l'*âme* a été condamnée par le concile de Constance, celle au *conducteur* au contraire est parfaitement orthodoxe.

Digitized by Google

tienne, ne voulant voir dans toutes ces *croix ansées* que des *fraudes pieuses* de nos *premiers chrétiens*, lui aurait paru bien ridicule (*a*).

Ce n'est pas tout; de tous ces dogmes écrits sur la pierre, il avait pu sans doute rapprocher ces mêmes dogmes écrits sur tous ces papyrus consumés plus tard par le feu, et dont le *Mercure Trismégiste* actuel, leur reproducteur très-fidèle (on en convient aujourd'hui), conserve de si magnifiques fragments. Il aura pu méditer sur celui-ci. « L'Esprit opère tout par le Soleil, et n'opère rien par un autre moyen (*medium*), parce que dans le *Soleil*, plus que partout ailleurs, il a placé le vrai siége de son habitation. » « *Quia in Sole saltem et non alibi uspiam, sedem habitationis suæ posuit* (*b*). »

Comme nous allons entendre le roi-prophète s'écrier en parlant du même Dieu : « Il a placé son tabernacle dans le Soleil, » nous pourrons nous écrier avec le comte de Maistre : « Oui, le paganisme a tout su : quelle est la vérité qu'il n'ait pas proclamée (*c*) ? »

Sa plus honteuse erreur ou son crime, après avoir reconnu que « Osiris déchiré par Typhon paraît avoir fixé son siége principal (*potissimum*) dans le soleil, » fut de commettre une erreur de personne et de prostituer toute cette gloire *au Pan*, Verbe infernal de Mendès.

Pour toutes les nations, le soleil était donc le dieu par excellence, le véritable Jupiter représenté comme ce dernier la foudre en main, et donnant partout, par sa statue d'or, des réponses surintelligentes « identiques à *celles que nous voyons données*, dit Macrobe, » par les statues des Fortunes, auprès d'Antium. »

Chaque nation voulait l'avoir pour son dieu, chaque prophète lisait ses révélations dans une coupe mystique, qu'on appelait la Coupe du Salut, et sur laquelle étaient écrits ces mots : « Le prince des astres est à nous (*d*), » et chaque dieu des nations, chaque Élilim usurpait son nom et le prenait en l'associant au sien, comme Bel-zébub, Bel-phégor, Bel-olen, etc.; usurpation sacrilége qui spécifiait le genre d'attributs que ce grand dieu consentait à réaliser dans chacun de ces soleils usurpateurs.

Enfin, sujet éternel de discorde et objet de l'envie générale, on voyait les dieux solaires eux-mêmes se disputer la possession de leur trône sidéral, diviser leur empire, élever le temple de Delphes pour faire concurrence à ceux de Thrace, et jusque dans le sanctuaire que nous venons de nommer se livrer, sous les noms de Bacchus et d'Apollon, la plus terrible bataille pour la possession du trépied (*e*).

Le Bel-Apollon des druides (*f*), le Baal des Assyriens, l'Amour-râ des Égyp-

(*a*) Voir t. I, ch. VIII, p. 102.

(*b*) *Minerva mundi.*

(*c*) *Soirées*, t. II, « Traité sur les sacrifices. »

(*d*) *Saturn.*, l. I, c. 216.

(*e*) Bailly, *Essai sur les Fables*, ch. XV.

(*f*) Les druides avaient porté ce culte oriental en Europe. Au nord de l'Angleterre, dans l'île de Scilly, on voit encore leurs rochers plats dédiés au soleil; leurs monts Saint-Michel, avant d'être passés sous le vocable de ce patron, s'appelaient « Montagnes du Soleil ». Cette île de

Digitized by Google

tions, le Mithra des Perses, le Quetzalcohuatl des Mexicains, et le Vriandaryanaca des Hindous, ou le Seigneur résidant dans le soleil (*a*), s'entendont si bien dans cette grande croisade olympienne pour la conquête du grand astre, que M. de Humboldt a cru retrouver le culte de Mithra rappelé sur la pyramide de Tonathiu.

Comme la généralité de ses compétiteurs, Quetzalcohuatl est tout à la fois, génie du Soleil, fils d'une *Vierge immaculée,* centre et créateur du monde, instaurateur de la croix à Palonqué, pain vivant et mangé de ses disciples auxquels il se distribue lui-même chaque jour, comme Bacchus-Soleil, sous la forme d'un gâteau de pur froment (*b*).

Si l'on ajoute à ce caractère ébauché du Baal mexicain cette incroyable circonstance, que ce dieu paraît être arrivé pour la première fois sur ces plages un millier de siècles avant Jésus-Christ, accompagné de son ministre Votan, on comprendra que nous ne nous croyions pas obligé de remonter jusqu'à la captivité de Babylone pour trouver quelque part nos croyances.

Et notez bien que sur le sommet de ces immenses pyramides Tonathiu-Itzaqual (*maison du resplendissant*), que l'on atteint par d'interminables rampes « entrelacées de serpents monstrueux, » la familiarité des adorateurs continuait avec le soleil, à peu près dans les mêmes termes employés par Clytemnestre et par Julien : « Les Anciens savaient jour par jour ce que le soleil avait fait dans la journée,... ils s'entretenaient avec lui, en recevaient des conseils, et même des boucliers, comme Numa (*c*). »

Voilà donc à son tour la nymphe Égérie prise en flagrant délit de plagiat, au détriment de Quetzalcohuatl, son aîné transatlantique de deux ou trois siècles. Il eût été curieux de savoir si ce bouclier tombé du ciel, comme celui de la nymphe, avait aussi cette forme toute spéciale que le peuple romain adopta sur l'heure et conserva *depuis avec vénération.*

Il est probable que le soleil mexicain s'entendait parfaitement avec tous les autres, et qu'on eût pu le prendre à son tour pour le *soleil de justice,* si son nom, qui signifie à la fois *prince de l'air* et *serpent,* si les aveux de son prêtre et ministre Votan, qui disait l'avoir amené du pays des Hévéens et des Chivim, et ses exigences de victimes humaines ne jetaient autant de jour sur sa valeur que sur sa puissance surhumaine (*d*).

Terminons en disant que tous les peuples de la terre se sont invariablement tournés vers l'Orient pour prier ; les temples de Memphis et de Baalbeck, les sérapea et les pyramides de l'ancien et du nouveau monde étaient orientés de manière que leur entrée reçût les premiers rayons du soleil levant, tant il est

Scilly était probablement celle dont parlait Diodore (liv. III), et celle qu'il disait dédiée à Apollon « qui venait fréquemment converser avec ses habitants. »

(*a*) *Vedentra Soutra*, p. 20.

(*b*) Voir l'ouvrage de l'abbé Brasseur, déjà mentionné.

(*c*) Voir le *Cod. chimal popoca*, conservé au Vatican, et l'abbé Brasseur, *loc. cit.*

(*d*) Les Chivim, race maudite et magique de l'Écriture, et les enfants du soleil éthiopien qu'Héliodore ose appeler *irréprochables*, ἀμύμων, se valaient à cet égard ; le soleil de ces derniers (les irréprochables) n'exigeait, il est vrai, *qu'une fois l'an*, un *large* sacrifice de jeunes hommes et de jeunes filles. On ne saurait être plus modeste et moins exigeant qu'un tel soleil.

vrai, comme l'a dit avec raison Dupuis, que « pour tous les peuples, l'Orient a constamment été le pôle de toutes les espérances, et l'objet de tous les regards (*a*). »

Maintenant, qu'est-ce donc que cette triplicité dont nous parlions en tête de cette note? Nous en avons déjà vu quelque chose dans l'énoncé de la théologie solaire mazdéenne.

Le dernier et le plus haut placé des grands prêtres du soleil, l'empereur Julien, imitant en cela les Perses et les Syriens, subdivisa en trois son Dieu, qu'il appelait pour cette raison Τριπλάσιος. Ici nous retrouvons : 1° le globe astral, objet des adorations du grossier sabéisme ; 2° le prince *Mitraton* ou Mithra, puis le Dieu suprême et véritable, Ormuzd. Nous supposons que c'était au prince que l'empereur apostat s'ouvrait familièrement sur tous ses intérêts personnels. Julien n'était pas seul ; on sait que les Éthiopiens le conviaient, avec les douze grands dieux, au plus célèbre des festins (l'héliotrapèze ou table du soleil), et M. de Burigny nous apprend, dans une savante dissertation (*b*), que *tous* les Anciens, chaque fois qu'ils avaient eu quelque songe embarrassant, avaient coutume d'ouvrir leurs fenêtres au *soleil levant,* et de lui raconter leurs inquiétudes. Nous voyons en effet, dans l'*Électre* de Sophocle, Clytemnestre, effrayée d'un songe, l'exposer au soleil. Julien fait mieux : il remercie le soleil des excellents conseils qu'il a bien voulu lui donner en mainte occasion, et comme lui, Cyrus, Cyrus l'oint de Jéhovah ! remercie le soleil, en mourant, de l'avoir *tant de fois* initié dans la connaissance des signes célestes (*c*).

Décidément il devait s'être passé là plus de choses qu'on n'en suppose à l'Institut.

Mais il ne faudrait pas croire que l'astre matériel fût l'objet de l'adoration. Julien est très-explicite à cet égard. Il y a trois personnes dans un seul et même soleil. Le premier soleil, selon lui, est la première des causes ou l'être souverainement bon; le deuxième soleil est l'être souverainement intelligent, et domine sur tous les êtres intelligents (νοεροῖς) ; quant au troisième, le soleil visible, c'est ce disque lumineux, principe, pour tous les êtres sensibles, de salut et de conservation, et qui leur communique ce que le grand soleil distribue aux dieux intelligents; on en acquerra la preuve si l'on veut bien étudier dans les objets apparents ce qui ne l'est pas : la lumière de notre soleil, par exemple, n'est-elle pas la forme incorporelle et divine de ce qui est activement transparent? La pure énergie de l'intelligence solaire s'élance du siége lumineux qu'occupe notre soleil *au milieu* du ciel (*d*).

« Le soleil partage avec Jupiter, Apollon, Bacchus et Esculape une seule et même domination par des forces ou qualités diverses. Mais son plus bel attribut est de donner l'existence aux anges, aux bons génies, aux héros, et aux âmes isolées qui siégent dans la substance rationnelle, ἐν λογῷ du proto-

(*a*) Dupuis est ici dans le très-vrai.
(*b*) *Académie des inscriptions*, t. XXXVII.
(*c*) Voir le récit de sa mort, dans la *Cyropedie* de Xénophon.
(*d*) Tourlet dit en note : « Par cette pure *energie*, Julien entend le λόγος. »

type, ou de la forme générale. Dans le gouvernement du monde, il s'est réservé *le milieu*, pour présider aux mouvements circulaires des sept orbites du ciel, du huitième et enfin du neuvième.

« Tous les dieux sont sous le commandement de Minerve-Pronoé, sortie du cerveau de Jupiter... De là les anciens la plaçaient sur le même trône qu'Apollon-Soleil, elle est entièrement fille du Soleil-Roi... Cette Minerve remplit la lune de son intelligence.

« Mercure, Vénus et Mars sont les assesseurs du soleil (a). »

Julien, toutefois, n'exprimait que l'opinion nouvelle.

On voit que nous n'avons pas craint de rapporter tout ce qui paraît au premier abord légitimer le système de Dupuis et de tous nos mythologues. Nous n'admettrons jamais qu'en aucun temps il soit permis et qu'en celui-ci il soit utile de dissimuler une seule pièce d'un tel procès; voyons maintenant si sous ce rapport le paganisme était aussi loin qu'on le suppose de la théologie juive et orthodoxe.

(a) Discours de Julien « sur le Soleil. »

---

§ II

THÉOLOGIE SIDÉRALE JUIVE.

Le candélabre et les sept branches. — L'Exode et l'Apocalypse comparés sous ce rapport. — Sept esprits (principaux) et sept planètes (principales). — Rotation des planètes autour du soleil connue de tout temps. — Les chérubs et les roues de feu. — Direction ou *surveillance* des astres par les anges, professée de toute antiquité. — Théologie planétaire. — Théologie juive du soleil. — Orientation des temples vers le soleil levant. — *La gloire du Seigneur entrant par* la porte de l'Orient. — Le *Fils* venant du soleil. — Les astres-vases. — L'esprit du soleil. — Le candélabre est le cep du monde influençant le cosmos par ses rameaux solidaires. — Le faîte seul adoré par Jacob. — Dans le songe de Joseph, le soleil matériel s'incline devant le soleil spirituel représenté par ce patriarche, type de Jésus-Christ. — Korschid. — Mitraton (le Mithras des Perses) n'est autre que saint Michel. — Même Théologie aux Indes. — L'ange qui se tient *sous* le soleil et l'ange qui se tient *dans* le soleil. — Distinction. — Hypothèses. — Le tabernacle du Seigneur.

Tout le monde sait que le célèbre candélabre juif, placé obliquement dans le temple afin qu'il regardât toujours l'orient, avait sept branches dont une était plus élevée au milieu des six autres. Ces branches étaient *circulaires* et nul-

lement comprises dans un seul et même plan[1]. Elles devaient être de l'or le plus pur et ne faire qu'un avec celle du milieu, qui se distinguait seulement des autres en ce qu'elle était surmontée d'une espèce de lance (*hastile*[2]). En outre, tandis que chacune des six branches *circulaires* supportait une sorte de petite noix sphérique ornée d'un lis, celle du milieu (la lance) avait une noix plus forte et sa tige offrait en triple (*in tria loca*) cette réunion de noix sphériques et de lis offerte par chacune des six autres.

Philon le Juif ajoute que « ces lis étaient aux extrémités des rameaux et que c'étaient eux qui portaient les lumières. »

Quelle était maintenant la signification de tout cet ensemble? Évidemment celle de plusieurs versets de l'Apocalypse, que nous allons examiner à leur tour.

Dans le chapitre Ier, saint Jean, ravi en esprit, voit d'abord sept candélabres d'or.

Dans le chapitre IV, il nous montre l'Éternel sur son trône, et autour de ce trône, au milieu des foudres et des éclairs, les mêmes sept esprits de Dieu sous la forme de sept lampes ardentes, et les quatre animaux mystérieux, le lion, le bœuf, l'homme et l'aigle, déjà prophétisés par Ézéchiel.

Au chapitre V, verset 6, nous retrouvons encore les mêmes esprits, sous le nom et sous l'image des sept cornes de l'agneau.

Au chapitre VIII, verset 2, nous retrouvons les sept esprits apportant les sept plaies.

Enfin, au chapitre XXIV, nous assistons à l'apparition de la cité de la Jérusalem nouvelle, qui a aussi ses douze portes, et sur ces douze portes douze anges dont les noms sont inscrits, et qui se trouvent être ceux des douze tribus d'Israël[3].

1. Voir le bel ouvrage de M. de Saulcy, intitulé : *Art judaïque*.
2. Lance ou rayon, les obélisques n'avaient pas d'autre sens. Ὀβελός signifiait aussi *rayon*.
3. Nous verrons plus loin le rapport existant entre ces noms et ceux du Zodiaque.

On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait là le pendant très-exact de cette cosmologie païenne que nous venons d'examiner, et que dans ce continuel entrelacement d'astres et de puissances spirituelles il ne puisse se trouver plus d'une circonstance atténuante en faveur des *prémisses* de Dupuis.

Et d'abord, pour les sept étoiles du chapitre 1er, il ne peut exister le moindre doute, le texte est trop précis. Les sept candélabres représentent les sept Églises de l'Asie, et les sept étoiles sont les anges de ces Églises (ange est ici pour pasteur); mais ces sept Églises elles-mêmes ne sont que l'application terrestre des sept esprits que le chapitre IV nous montre gravitant, sous forme de lampes, autour du trône du Très-Haut.

« Ces sept lampes, dit Cornelius (*Commentaires* sur le chapitre IV) se rapportent aux sept lumières du candélabre par lesquelles les sept planètes (principales) étaient représentées dans les temples de Moïse et de Salomon,... ou mieux encore aux sept esprits (principaux, *primarii*) chargés de veiller au salut des hommes et des Églises. Cependant, dit-il ailleurs, cette adjonction des planètes est douteuse, quoiqu'elle ait été crue par les philosophes et les théologiens chrétiens *les plus éminents.* »

« En effet, dit saint Jérôme, le chandelier était le type du monde et de ses planètes. » « Par ces divers symboles qui se rapportent aux phénomènes, dit à son tour saint Clément d'Alexandrie, si bien au courant de toutes les significations mystiques, païennes et chrétiennes, se trouve figuré tout l'ensemble des créatures qui relient le ciel (οὐρανὸς) à la terre... Le candélabre représentait *le mouvement des sept luminaires* qui décrivent leurs révolutions astrales. A droite et à gauche de ce candélabre (M. de Saulcy nous a dit: *sur différents plans,* ce qui nous paraît revenir à l'expression *tout autour*) sortaient six branches, dont chacune portait une lampe, parce que le soleil, *placé comme un candélabre au milieu des autres planètes,* leur distribue la lumière...

Quant aux chérubins qui ont douze ailes à eux deux, ils nous représentent le monde sensible dans les douze signes du Zodiaque[1]. »

Nos lecteurs auront peut-être quelque peine à nous comprendre, mais nous avouons que nous sommes confondu d'admiration devant ces quelques lignes. Depuis trois cents ans, et aujourd'hui plus que jamais, on persécute la cosmologie biblique au nom de la cosmologie copernicienne; on déclare le christianisme anéanti par elle (*ipso facto*) et l'on n'a pas un seul mot d'attention pour un passage qui nous montre *une large partie*, pour le moins, du système de Copernic, fonctionnant, si l'on peut parler ainsi, dans ce tabernacle de Moïse si ridiculisé par M. Letronne et par tant d'autres!

En vérité, c'est à ne pas y croire, et M. Charton, qui, dans ses *Voyageurs modernes*, professe une si haute admiration pour « le génie de Pythagore, qui a pu, dit-il, s'élever jusqu'à cette conception, » devra comprendre, pour peu qu'il médite ce passage, à l'aide de quels moyens et de quels enseignements le grand philosophe avait pu *s'élever* jusque-là.

Nous allons montrer plus loin ce système bien et dûment mentionné dans le *Zohar*, nous l'allons montrer rajeuni par le cardinal de Cusa, chez lequel Copernic a dû le prendre évidemment; enfin nous sommes heureux de le retrouver, sauf quelques réserves, il est vrai, chez les Juifs comme chez les Égyptiens, les Chaldéens et les Perses. « Car, dit encore saint Clément, sous les mêmes énigmes sont cachées les mêmes vérités chez les Hébreux et chez les Égyptiens[2]. »

Le *Zohar*, nous le répétons, le *Zohar*, cet arsenal si riche et si curieux des plus antiques traditions, n'hésite pas plus sur les anges sidéraux que sur la *rotation* de la terre, « qu n'est connue, dit-il, que par révélation ; » et cette seule affirmation, antérieure de vingt siècles peut-être à Copernic, de-

1. *Strom.*, l. V. ch. VI.
2. Ibid., ch. LVII.

vrait, il nous semble, donner une certaine autorité à ses autres assertions.

« Or, dit un de ses plus savants interprètes, le chevalier Drach, les anges de cette cabale orthodoxe ne sont au fond que des substances intelligentes et spirituelles placées *sur* et *dans* (*super* et *in*) certains *corps* du firmament supérieur, comme aussi *sur* et *dans* les globes célestes composés d'air et de feu... On les appelle flambeaux ardents [1]. » On les appelle encore *lumières raisonnables* ou encore *animaux ignés et parlants, mitlabbeschim*, ce qui expliquerait cette réflexion de Maimonide sur le « *cœli enarrant,* » que « jamais ce verbe ne s'appliquait en hébreu qu'à des intelligences. »

Puisque M. Drach nous a accordé que les séphiroth ou attributs divins sont les sept esprits du Seigneur [2], il sera bien forcé d'en faire des *anges* avec toute la théologie catholique, et dès lors il ne pourra plus s'empêcher, d'après ce qu'il vient de dire, de les associer à ses *flambeaux ardents.*

Il conviendra que rien ne ressemble mieux aux chérubins d'Ézéchiel, à ces *roues de feu* que l'esprit divin appelle en hébreu *galgal,* c'est-à-dire *tournantes* [3], « parce que ces *roues intelligentes et enflammées,* dit saint Denys l'Aréopagite, sont sujettes aux révolutions qui les entraînent, d'un mouvement éternel, autour du bien immuable [4]. »

Ces roues, il faut bien le remarquer, ne sont pas chérubs elles-même; elles sont dans le firmament, *sous* le chérub, « *subtus cherub*, ou à côté, *juxta.* » Elles sont « comme des pierres chrysolithes, c'est-à-dire, dit saint Jérôme, couleur d'or et de charbon enflammé. Partout où allaient les chérubins, les roues les suivaient et y allaient avec eux, et lorsqu'ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient également [5]. »

1. Page 21 des *Extraits du Zohar,* qu'il a bien voulu faire pour nous.
2. Voir le chapitre v du t. Ier de ce Mémoire, 330.
3. Ézech., ch. x.
4. Saint Denys, *Hier.*, p. 247.
5. L'astronomie s'arrête elle-même et s'étonne quelquefois, bien qu'elle

Digitized by Google

Sans doute ici la métaphore domine comme partout, mais elle était l'embellissement d'une doctrine que l'on prenait très-sérieusement à la lettre.

M. Alfred Maury se demande quelque part « si les anges et les étoiles se confondant, pour les Israélites, dans une seule et même acception,... et si *tsebah haschamaim*, signifiant tout à la fois, pour les Hébreux, la multitude des anges et des étoiles,... ce peuple, imitant les Perses, ne prenait pas pour des légions divines de brillants météores [1]. »

Que M. Maury se rassure; il n'y avait ni assimilation ni méprise, il n'y avait qu'association, et nous craignons bien que la théologie ne puisse jamais profiter des circonstances atténuantes qu'il veut bien trouver en sa faveur dans la croyance « de certaines sectes juives, et même de *certains chrétiens* à la direction ou à la surveillance des astres par les anges [2], » attendu que cette croyance fut de tout temps si générale et si complète, que vouloir la limiter à certaines sectes serait tout à fait peine perdue.

Nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour généraliser ainsi l'ancienne opinion théologique, relative au gouvernement sidéral-angélique, que nous pouvons nous mettre à l'abri derrière la grande autorité de saint Thomas.

« *Je ne me rappelle pas,* dit le grand homme, avoir jamais rencontré dans les œuvres des saints ou des philosophes la négation de la direction des astres par les créatures spirituelles,... et il me semble que l'on peut *facilement démontrer* cette vérité, soit qu'on l'entende de Dieu immédiatement, soit des anges intermédiaires. Mais cette dernière opinion nous paraît bien autrement conforme à ce principe posé par saint

l'explique par des perturbations, devant certaines étoiles qui deviennent tout d'un coup stationnaires, rétrogradent et repartent, on le dirait, contrairement à *toutes leurs habitudes* et aux lois du système... L'explication d'Ézéchiel ne serait-elle pas d s plus simples : « *Stantibus ipsis, stabant illæ?* »

1. *Revue archéologique* de 1845, p. 237.

2. Ibid.

Denys, *comme infaillible*, que, dans le cours commun, toute chose ici-bas n'est administrée par Dieu que par l'entremise des intermédiaires[1]. »

De telles paroles tranchent la question sur la généralité d'une croyance. Nous examinerons plus tard la valeur de celle-ci au point de vue de la science moderne, car nous ne sommes ici qu'un simple rapporteur bien décidé seulement à ne rien dissimuler en fait d'histoire. Contentons-nous d'avoir bien établi dans ces deux premiers paragraphes :

1° Que pour toute l'antiquité juive et païenne le candélabre faisait loi, c'est-à-dire que le soleil était au centre, non pas des sept planètes, mais des six planètes *principales*, car nous verrons qu'ils en comptaient beaucoup d'autres ;

2° Que tous les astres étaient pour eux des *pierres enflammées*, dominées par des chérubs (*subtus et juxta*), et que le *Dieu des armées*, de l'Écriture, le Jéhovah-Sabaoth, bien loin de ne présider, comme on l'entend trop souvent, qu'aux succès ou aux revers de nos misérables batailles, ne commandait, en réalité, d'autres phalanges que ces myriades de myriades d'esprits et de roues enflammées que le prophète déclarait impossibles à nombrer, autrement dit, une armée composée uniquement de tout l'infini sidéral et de tout l'infini spirituel.

Et voilà ce qu'on appelle une cosmologie puérile et étroite !

1. — Théologie juive du soleil.

Jusqu'ici, personne ne songe à rien contester à Dupuis; son système a prévalu dans la science, sa théorie solaire n'est qu'un brillant chapitre de la théorie qui règne aujourd'hui dans cette même science sous le nom de cosmolâtrie, c'est-à-

1. « Cœlestia corpora moveri a spirituali creatura, a NEMINE sanctorum vel philosophorum, negatum, legisse me memini. (*Opusc.*, X, art. III.)... Mihi autem videtur, quod DEMONSTRATIVE probari posset, quod ab aliquo intellectu corpora cœlestia moveantur, vel a Deo immediate, vel a medianti-

dire divinisation et adoration des diverses parties de la nature, on se contente de lui reprocher d'être un peu trop exclusif et de concentrer sur le roi des astres un culte qui s'adressait à tout l'univers. Ce reproche ne nous paraît nullement motivé, puisque Varron et Macrobe, les deux plus grandes autorités mythologiques, lui ont donné cet exemple en ramenant tous les dieux à leur maître, c'est-à-dire à Jupiter, *Zeus*, dont nous avons trouvé tout à l'heure l'étymologie dans le verbe ζέω, je brûle ou je brille.

Nous avons dit que nous acceptions toutes les prémisses de Dupuis, et nous tenons notre parole; reste à savoir maintenant combien de temps nous allons demeurer avec lui.

Nous venons de voir que le *Sabaoth* de l'Écriture s'appliquait à toute l'armée des cieux, à toute la flotte navale, et que le Jéhovah-Sabaoth en était tout à la fois le pilote et le Dieu.

Nous chercherons et nous trouverons, au paragraphe *Idolâtrie sabéite*, comment il a pu se faire que le Sabaoth devînt plus tard cette *milice céleste*, objet constant des anathèmes de la Bible, et que le Jéové, converti en Ζεὺς, attirât sur le bel astre qui le désigne toutes les malédictions qui peuvent se résumer dans cette prophétique invective : « Au grand jour de la vengeance, le Seigneur visitera d'en haut la milice céleste, la scellera dans ses prisons et ne la visitera à nouveau qu'après de longues années... C'est alors que le soleil sera *confondu* et que la lune *rougira*, « confundetur sol et erubescet luna[1]. »

Mais n'anticipons pas et passons d'abord en revue les plus beaux titres de gloire du soleil, en ayant bien soin de distinguer, le mieux possible, les métaphores des expressions littérales, et le *soleil de justice* du soleil matériel.

Ainsi, lorsque Eusèbe nous dit avec Philon que le soleil

bus angelis. Sed quod mediantibus angelis ea moveat, congruit rerum ordini, quem Dyonisius INFALLIBILEM asserit, ut inferiora a Deo per MEDIA secundum cursum communem administrentur. » (*Opusc.*, II, art. II.)

1. Isaïe, ch. XXIV, v. 21.

levant (ἀνατολὴ) est le plus ancien des anges, que l'archange polyonyme (qui porte beaucoup de noms) est le Verbe[1], lorsque l'Église, comme l'ancienne Synagogue, invoque continuellement l'*Orient*, « o Oriens[2] ! » c'est bien évidemment du soleil intellectuel, de la lumière incréée qu'il faut l'entendre.

Lorsqu'on tourne le temple et les églises à l'Orient, c'est le développement architectural de la métaphore.

Elle s'appliquait au *porte-lumière* divin dont saint Pierre nous dit : « Que le *Lucifer* divin naisse bientôt dans vos cœurs[3], et dont le psaume LXX affirme que « dès *avant le soleil* il s'appelait le fils engendré. »

On ne peut mieux distinguer le Créateur de la créature et le Verbe du soleil. Il semble que David ait deviné Dupuis, et que la phrase prophétique ait été construite tout exprès pour renverser tout le système. Dieu dit à Moïse « que les enfants d'Israël seront rejetés *jusqu'à la venue du soleil*[4], et lorsque Jacob a la cuisse lésée par un Dieu, l'Écriture ajoute que « *le soleil* se leva pour lui[5]. »

Tous ces soleils évidemment désignent le soleil de justice ou le Messie.

Maintenant on pourrait remplir un volume avec les variations métaphoriques tirées à l'infini de l'astre matériel. Partout, dans l'Écriture, le soleil, dont le nom latin vient de *solus* ou l'unique, et dont le nom grec ἥλιος signifie le Très-Haut, est l'emblème allégorique du Verbe et du Christ. Pas un des attributs divins qui ne lui soit dévolu, pas une des épithètes divines qui ne lui soit appliquée : lumière splendide, orient, soleil levant; les rhétoriques juive, chrétienne et surtout catholique, épuisent toutes leurs richesses dans l'assimilation perpétuelle du Créateur à la plus splendide de ses créatures.

1. *Prep.*, t. II, p. 157.
2. Voir l'*Office de Noël*.
3. Saint Pierre, *Épitre II*, ch. I.
4. *Exode*, ch. XXII, v. 23.
5. *Genèse*, ch. XXXII, 32.

Nous verrons même plus tard avec quel soin l'Église ajuste, pour ainsi parler, et de son propre aveu, tout l'ordre de ses fêtes et de la célébration de ses mystères sur la marche et les phases astronomiques de l'astre qu'elle a choisi pour emblème de son Dieu.

Dupuis n'est donc encore coupable jusqu'ici que d'avoir confondu l'emblème et le Dieu, et, quant à nous, dans notre profonde ignorance, nous ne nous étonnons que d'une chose, et la voici : c'est que la sagesse, qui prévoit tout, n'ait pas prévu que le sabéisme devait naître infailliblement d'une aussi persistante assimilation.

Dans les premiers siècles de l'Église, ses ennemis pardonnaient aux vrais adorateurs du soleil leur culte et leur encens. On admirait bien Pythagore lorsqu'il l'appelait *le vrai* et lorsqu'il recommandait à ses disciples de ne jamais parler contre lui, « *contra solem ne loquaris*[1]. » On applaudissait Orphée, appelant le soleil « l'œil de la justice; » on pardonnait encore à Julien de le consulter et de le remercier par une des plus belles hymnes de la poésie profane.

Mais on ne pardonnait pas aux premiers chrétiens de répéter souvent dans leurs premières liturgies cette exclamation toute poétique : « Seigneur Soleil, » que l'on changea dans la suite en celle-ci : « Seigneur Dieu. »

On ne pardonnait pas aux premiers chrétiens de crayonner sur les parois de leurs nécropoles souterraines le Christ sous les traits d'un berger, revêtu des attributs d'Apollon, chassant le loup *Feuris* qui veut dévorer le soleil et ses satellites.

On s'étonnait d'entendre un saint Denys l'Aréopagite affirmer que « le soleil était la *signification expresse* et la statue de Dieu[2]. »

On ne comprenait pas toutes les raisons pour lesquelles on fixait le jour de la naissance du Sauveur au premier jour de

1. *Vers dorés.*
2. *De Divin. nom.*, ch. IV.

la renaissance du soleil, c'est-à-dire au solstice hivernal, comme celui de sa résurrection aux premiers jours du printemps, car nous voyons les premiers papes obligés d'en développer les raisons.

Aussi, entendons-nous ceux-là mêmes qui, selon la magnifique expression de saint Chrysostome, « s'étaient aveuglés à la clarté du soleil et perdaient le vrai soleil dans le soleil, » travestir leurs ennemis en complices et leur renvoyer sans raison l'accusation de « solicoles. »

Un grand homme s'y laisse prendre et ne sait plus rien distinguer; c'est l'empereur Adrien : « J'ai bien étudié toute l'Égypte, mande-t-il au consul Servianus, et je trouve Alexandrie bien incertaine et bien légère; ceux qui adorent Sérapis (soleil) sont chrétiens, ceux qui se disent évêques du Christ adorent aussi Sérapis. Ils ont tous le même dieu, chrétiens, juifs, prêtres, aruspices et devins [1]. »

On le voit, l'œuvre de Dupuis avait tant de précédents qu'à la rigueur on eût pu la considérer comme un plagiat. Seulement, on ne poussait pas alors la folie jusqu'à la négation obstinée, soit de l'existence *historique* d'un homme appelé *Jésus*, soit de ses miracles que l'on se contentait de ranger parmi les prestiges de la magie égyptienne. L'incroyance a progressé comme tout le reste.

D'ailleurs, voici peut-être de bien plus grandes circonstances atténuantes en faveur de Dupuis.

2. — *Hypothèses.*

Il est temps de se le demander; dans cette assimilation continue du soleil et du Verbe, de la lumière incréée et de la lumière créée, de l'Orient métaphysique et de l'Orient cosmologique, n'y avait-il donc qu'emblèmes et métaphores? Sans aucun doute l'allégorie dominait, mais n'y avait-il pas autre

1. Vopiscus, t. II, p. 406.

chose, et comme une sorte d'association qui, tout éloignée qu'elle fût d'une identification, devait ajouter beaucoup à la confusion des idées?

Ainsi nous parlons des temples tournés vers l'orient[1].

Certes, la métaphore suffit à éclaircir l'intention générale. Mais lorsque l'Écriture ajoute : « Car c'était par *la porte* de l'orient que *la gloire* du Seigneur pénétrait dans le temple, » et lorsque tous les commentateurs vous disent que « cette porte, par laquelle il n'était permis à aucun homme de passer, ne regardait le soleil levant qu'afin que le soleil levant pût frapper les victimes, et que les prières s'adressassent plus immédiatement au Dieu que l'on attendait AVEC la lumière[2], » on ne peut s'empêcher de réfléchir à de telles expressions. AVEC la lumière! Donc le Dieu n'était pas la lumière. Mais pourquoi ne serait-il pas avec elle, comme tout paradigme[3] l'est plus spécialement avec sa manifestation? Nous examinerons tout à l'heure cette idée sur la double lumière, à la *lumière* du bel ouvrage de Grove.

« Nous tournons nos églises vers l'orient, dit à son tour saint Ambroise, car, dans les mystères, nous commençons

1. Ce fut le pape Léon qui, pour ôter tout prétexte à ces accusations, décréta que dorénavant on ne tournerait plus les églises du côté de l'orient. « De telles institutions, dit-il (*Serm.* VII, *sur la Nativité*), avaient donné naissance à cette impiété, qu'on se rendait sur les lieux les plus élevés pour adorer le soleil levant ; ou bien, lorsqu'ils se rendaient à la basilique de Saint-Pierre consacrée au vrai Dieu vivant, après avoir gravi les degrés par lesquels on montait à l'autel supérieur, ils se tournaient vers le soleil levant et s'inclinaient devant la *splendeur du globe*. Bien qu'un certain nombre le fasse pour honorer plutôt le Créateur de la lumière que la lumière elle-même, cependant il faut s'abstenir de cette *espèce de devoir*, « ab ipsa hujusmodi specie *officii*, » afin que le catéchumène ne regarde pas comme probables ces anciennes opinions s'il les voit communes aux païens et aux chrétiens. »

« Ainsi, dit un théologien (Jean Pineda), fut abolie cette coutume d'adorer et de construire vers l'orient, que les premiers Pères de l'Église avaient ordonné de *conserver soigneusement*. »

2. Voir Cornelius a Lapide, Villalpandus, etc.

3. Nous avons dit que le *paradigme* était le type intellectuel et invisible de tout objet visible et matériel.

par renoncer à celui qui *est* à l'occident. Pour nous, nous nous tournons vers l'orient, etc.[1] »

« J'enverrai mon fils DU soleil, » disait l'Éternel par la voix des traditions prophétiques[2], et la prophétie s'étant faite histoire, les évangélistes répétaient à leur tour : « Le *Soleil levant* est venu nous visiter d'en haut. »

Comme le prophète Baruch avait dit : « Les étoiles se sont réjouies dans leurs *vases* et dans leurs *citadelles* (*vasa castrensia*, φυλακή[3]), l'*Ecclésiaste* applique les mêmes expressions au soleil, qui devient, sous sa plume, le *vase* admirable du Très-Haut[4] et la citadelle de Dieu, φυλακή[5].

Dans tous les cas, pour l'écrivain sacré la chose n'est pas douteuse. C'est un *esprit* qui régit la course du soleil. Écoutez : « Le soleil se lève (v. 5) et SON ESPRIT illuminant tout dans son parcours circulaire (*gyrat gyrans*) décrit toujours les mêmes cercles[6]. »

Or un concile œcuménique ayant déclaré erronée l'opinion des *âmes* sidérales, l'opinion de saint Thomas, qu'il faut entendre ici « une intelligence non pas informante, mais assistante et dirigeante[7], » devient d'un grand poids.

Mais quel est ce recteur, ce pouvoir dirigeant? C'est ici la difficulté.

Si nous interrogeons le *Zohar*, ce grand initié aux plus anciens mystères, il nous dira « qu'il ne s'agit pas ici du soleil, mais de l'esprit qui est sur ou *sous* le soleil[8]. » Et pour lui cet esprit, « c'est *la pierre* qu'ont rejetée ceux

1. *De Trinit.*
2. « Il enverra son fils du Soleil, » disait l'ancienne Sibylle, écho de ces traditions, et celle de Virgile répétait : « Voici venir la Vierge et le règne d'Apollon. »
3. Baruch, ch. III.
4. *Ecclés.*, ch. XLIII.
5. Cornelius a Lapide, t. V, p. 948.
6. *Ecclés.*, ch. I, v. 6.
7. *Opusc.* X.
8. *Zohar*, IIIe part., fol. 87, col. 346.

Digitized by Google

qui bâtissent, dont il est parlé dans le psaume CXVIII. »

Or, sur cette *pierre-soleil* il ne peut y avoir le moindre doute; l'apôtre saint Paul nous a dit que « la pierre était le Christ. » Donc le chevalier Drach a raison de conclure que « ce soleil est, sans contredit, la deuxième hypostase de la Divinité[1]. »

Mais revenons au candélabre de Moïse et comparons-le avec celui de l'Apocalypse.

Quelle place occupe dans ce candélabre le soleil, et quel rôle y joue-t-il ?

Nous avons vu le commentaire de saint Clément d'Alexandrie[2] sur les sept branches du candélabre rapproché par lui des sept étoiles de l'Apocalypse. Nous sommes tombé d'accord que les premières signifiaient, selon saint Clément, « le mouvement des six luminaires qui décrivent leurs révolutions astrales; » les secondes avaient la même signification, malgré leur désignation des sept esprits de Dieu et leur sous-application aux sept Églises de l'Asie.

Quant au soleil, écoutons encore saint Clément : « Les six rameaux qui s'attachent au candélabre portent des lampes, mais le soleil, placé au milieu des *errantes* (πλανητῶν), verse sa lumière sur elles toutes; ce candélabre d'or recouvre encore un autre mystère; c'est le signe du Christ, NON PAS SEULEMENT EN FIGURE (*non figura sola*), mais parce qu'il répand sa lumière par le ministère des sept esprits primitivement créés et qui sont les sept yeux du Seigneur. »

Donc les planètes principales seraient aux sept esprits primitifs, d'après saint Clément, ce que le candélabre-soleil est au Christ lui-même, c'est-à-dire leurs vases, leurs φυλακαὶ, etc.[3].

1. *Harmonie entre l'Église et la Synagogue,* t. II, p. 427.

2. *Strom.*, t. V, ch. VI.

3. Cette épithète de *castra vases* s'appliquait également à la mauvaise milice : « Si les vases (*castra*) s'élèvent contre moi, mon œuvre ne craindra rien ». (*Psaume.*)

Le Christ est donc représenté ici par le *tronc* même du candélabre; c'est le cep, le support de tout le système solaire, et tous les astres ne sont que des rameaux.

« Attachez-vous au tronc et à la tête, » disait l'apôtre saint Paul aux hérétiques angéliciens qui n'adorent que les rameaux [1].

Mais reprenons. Si le candélabre total est le Christ, support et tronc des sept lampes, l'extrémité supérieure de cet arbre, de ce tronc, est bien positivement le soleil, car, disions-nous, elle est surmontée d'une espèce de lance (*hastile*), double sphère beaucoup plus forte que les autres, et absolument semblable à l'extrémité des obélisques, qui, tout le monde le sait, étaient l'emblème du soleil.

Voilà donc le soleil tenant, sans discontinuité aucune, au tronc du candélabre que saint Clément nous dit être le Christ.

Il est impossible de ne pas se rappeler ici que Jacob, sur son lit de mort, *adore le faîte* du *sceptre* de son fils Joseph. Or, Joseph est le prototype du Christ; donc c'était devant ce dernier que ce patriarche voulait s'incliner, en s'inclinant devant le *faîte* de cette verge [2].

Et cependant, bien que ce faîte de la verge représentât le soleil comme le faîte du tronc du candélabre-Christ, ce *soleil* précurseur n'en adorait pas moins le véritable soleil, puisque dans le fameux songe de Joseph (*Gen.*, ch. XXXVII,) nous voyons le soleil, la lune et les onze étoiles adorer ce patriarche-Christ.

Il y a donc bien positivement un soleil adoré et un soleil adorateur.

L'Apocalypse va nous le prouver.

Dans ce même chapitre Ier, qui nous a parlé des étoiles, le

1. Nous verrons plus tard à quelle occasion.

2. La Vulgate, il est vrai, s'éloignant de cette version, remplace le sommet de la verge par la *tête du lit*. Mais, outre que cette leçon ne paraît renfermer aucun sens, on nous pardonnera, dans le doute sur la signification positive du mot hébreu *mitta* ou *matte*, d'opter pour le sens adopté par les Septante et par saint Paul.

prophète nous montre, se promenant au milieu d'elles et des sept candélabres d'or, un personnage divin *semblable* au Fils de l'homme, portant les sept étoiles dans sa main, un glaive à deux tranchants dans sa bouche, et manifestant tout l'éclat du soleil sur son visage[1].

Dans le chapitre II, ce personnage divin, qui se dit le *premier et le dernier*, et qui par conséquent ne peut être que le Verbe incarné, promet aux fidèles de leur donner une étoile du *matin*, comme il en a reçu une de son père[2].

Cornelius nous avertit qu'ici, comme partout, *étoile du matin* signifie un ange gardien.

... Nous retrouvons le Verbe au chapitre VII, dans l'ange qui monte avec le lever du soleil, en ayant le *signe du Dieu vivant*. Bien que les commentateurs varient sur la personnalité de cet ange, saint Ambroise et de nombreux théologiens y voient le Christ en personne. Nous le croyons aussi en raison du soleil levant, qui ne se rapporte qu'au *vir oriens*. Voici donc le soleil adoré.

Mais au chapitre XIX[3], on voit un dernier ange qui se tient *dans* le soleil et qui convoque toutes les nations au grand festin de l'agneau. Cette fois-ci, c'est bien littéralement l'ange du soleil, et on ne peut le prendre pour le Verbe, puisque le prophète le distingue du *Verbe*, du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, du *vrai*, que toutes les armées célestes suivent et adorent.

Ainsi donc voici, d'une part, l'ange qui monte en même temps que le soleil, et que saint Ambroise a dit être le Verbe, et, de l'autre, l'ange qui se tient *dans* le soleil, et qui paraît bien être un soleil adorateur. Quel peut être ce dernier?

Et qui serait-ce, sinon l'étoile du matin, l'ange gardien du Verbe, son férouer, ou *l'ange de sa face*, comme le Verbe est l'ange *de la face* de son père, en un mot son attribut principal, sa

1. Chapitre I, v. 6 à 10.
2. Ibid., v. 28.
3. V. 17.

force, comme l'indique son nom (*Mikaël*), ce puissant *recteur* que chante l'Église, *rector potens*[1], celui qui va précipiter l'Antechrist, ce *vice-Verbe*, pour tout dire, qui représente son maître, et semble ne faire qu'un avec lui. C'est *lui* que nous retrouverons *avec lui* dans le buisson ardent du Sinaï (la loi a été donnée par les anges), dans la colonne de lumière qui précède le camp des Hébreux, dans toute l'administration d'Israël ; c'est le *Prince* des armées dont le Seigneur est le *Dieu*, le *Prince* du peuple choisi, de la Synagogue, et plus tard de l'Église, dont le Seigneur est encore le *Dieu ;* en un mot, c'est cette étoile du matin ou *ange gardien* que le Verbe nous disait tout à l'heure lui avoir été accordé par son Père, et par lequel il se manifeste, puisque « personne ne peut voir Dieu et vivre. » (*Exode*, ch. XXXIII, v. 20.)

Rappelons-nous maintenant tout ce que nous avons dit du triple soleil mazdéen, et nous allons retrouver exactement les mêmes distinctions, tant la théologie est partout similaire, tant les cultes ne diffèrent que par le *personnel* des dieux qui s'en disent les objets.

Ainsi, le dieu du soleil est bien ici *Honover* ou l'Éternel. Le prince est Ormuzd, puisqu'il est tout à la fois le premier des sept amschaspands (*caput angelorum*), l'agneau (*hamal*), le pasteur du zodiaque (κριός ou κύριος), et l'antagoniste de la couleuvre.

Mais le soleil (œil d'Ormuzd) a aussi son *recteur*, Korschid ou *mitraton*, qui est donné pour le *férouer* ou l'ange de la face d'Ormuzd, son Ized, ou étoile du matin.

Pour nous, ce Korschid-mitraton est le premier des génies psychopompes[2] et le conducteur du soleil, l'immolateur du taureau terrestre, dont le serpent (dans le fameux monument de Mithra) vient lécher les blessures. Or, qui donc a immolé le dieu de la nature, le prince du monde, si ce n'est celui que Raphaël a doté de la lance victorieuse, celui que l'Église

1. *Hymne du 29 septembre.*
2. Ou ramenant les âmes à Dieu.

appelle encore « *ense victor*, vainqueur par son épée, en un mot *recteur* du soleil, *prince* et en même temps chef du peuple, dont le soleil de justice est le *Dieu?* »

Absolument étranger aux études philologiques orientales poussées si loin aujourd'hui, peut-être nous illusionnons-nous sur le *détail* de tous ces rapprochements hypothétiques; mais leur concordance *générale* nous paraît frappante, elle nous paraît résoudre tant de problèmes embarrassants encore, et répondre à tant d'erreurs (toujours basées, c'est Bossuet qui l'a dit, sur une vérité dont on abuse), que nous croyons devoir les soumettre en toute confiance à nos lecteurs, très-résigné à l'avance aux modifications de détail qu'il nous faudrait subir plus tard, ou proposer nous-même.

Si des *zends* nous passons aux *védas*, nous y verrons encore *Indra*, le dieu, lumière, et le premier des sept préposés aux sept sphères (*Swargas*), *se confondre jusqu'à un certain point*[1] avec le dieu Sourya, qui lui succède, et qui s'appelle tour à tour le régisseur du soleil, Aditya, et Mithra ou l'ami.

On voudra bien remarquer encore l'identité frappante du dieu Sourya avec le dieu Soura, chargé de la conduite des âmes au fameux pont du jugement, appelé pour cette raison le *chien des troupeaux*, et dont l'identité avec le Sirius-Anubis des Égyptiens n'a pas échappé à M. Guigniaut[2].

Oui, toutes ces idées sont communes aux païens, aux cabalistes, aux gnostiques et aux chrétiens. Rien n'est donc plus puéril, à l'heure qu'il est, qu'une accusation de plagiat. Eh! oui, sans doute, nous ne le contestons pas, une très-large part d'idées orientales transpire à travers un grand nombre de nos pages sacrées, et nous blâmons les défenseurs qui le nient, mais seulement qu'on veuille bien remarquer la sagesse et la sobriété du gnosticisme orthodoxe, en regard des folies orientales et cabalistiques que saint Paul corrige avec tant de persévérance et de soin. Comment vouloir que Daniel ait été

1. C'est l'expression de Creuzer.
2. Notes du liv. II, p. 713.

un plagiaire, lorsqu'on le voit en opposition triomphante avec tous les mages de la cour? Pourquoi, dans les sept amschaspands, l'Écriture n'aurait-elle pris que deux noms, Mikaël et Gabriel? Pourquoi, dans les premiers, Raphaël et Uriel ne sont-ils pas compris?

M. Matter (*Histoire du Gnosticisme*, p. 115) a donc raison de dire : « Les Juifs ont adopté celles de ces idées qui se conciliaient avec les doctrines judaïques. »

Mais enfin, nous l'avons dit, après le *Dieu* et le *Prince* du soleil, venait une troisième puissance plus spécialement attachée au disque du *Soleil*, et qui, dans la théologie mazdéenne, appartenait positivement à Ahriman, et complétait tristement cette épithète de τριπλάσιος (triple), que tous les manichéens, et Julien à leur tête, ont, avec quelques Pères, appliquée au soleil. Nous verrons ce qu'il en est.

3. — *Autre hypothèse. — Le tabernacle.*

Autre question, nécessitant peut-être une autre concession! La lumière intellectuelle du soleil de justice une fois admise avec saint Paul et Platon comme le paradigme ou type du soleil phénoménal, celui-ci devient nécessairement la réalisation matérielle du soleil immatériel, son réflecteur parfait, son miroir éclatant, son tabernacle visible, en un mot. « Les choses visibles, dit l'apôtre, procèdent des invisibles, *visibilia ex invisibilibus.* » Saint Justin nous parle « d'une lumière immatérielle qui, en s'unissant au soleil, est devenue matérielle; » l'expression n'est pas juste, mais le fond de l'idée se comprend. La comparaison du *cachet et de son empreinte* rend *peut-être mieux* que toutes les autres cette transréalisation de l'immatérialité divine.

Écoutons maintenant la Sagesse, ou plutôt le Verbe, disant ou plutôt chantant d'elle-même : « J'ai fait luire dans les cieux la lumière inépuisable,... mon trône s'est affermi dans la colonne de la nuée,... seule j'ai fait le tour du ciel, j'ai

pénétré dans les profondeurs de l'abîme, j'ai marché sur les flots, et je me suis fixée sur toute la terre;... alors le Créateur a pris son repos dans ma *tente*, en me disant : Habitez dans Jacob, et prenez Israël pour héritage... [1].»

On comprend ici que Jacob-Israël « une fois touché par l'ange, le *soleil*, qui fait luire dans les cieux la lumière, se soit levé pour lui, » et l'on comprend tout aussi bien que chez les païens Platon ait pu dire : « Heureux le peuple qui sera gouverné par l'astre le plus noble! »

Quant à la *tente* sous laquelle le Créateur est venu se reposer, nous chercherions encore ce qu'elle peut être, si le prophète n'avait daigné nous l'apprendre. Qui ne sait par cœur le psaume XVIII, et qui n'a pas réfléchi, surtout après avoir lu l'œuvre de Dupuis, à ces paroles si nettes et si précises : « IL A PLACÉ SON TABERNACLE DANS LE SOLEIL,... et, comme un superbe géant, IL s'est élancé de l'extrémité des cieux,... et personne n'a pu se dérober à *sa* chaleur [2]! »

Dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXV, p. 2, l'abbé Foucher, dissertant sur le sabéisme, se trouble et s'effraye devant un passage aussi formel. « Rien n'est plus favorable, dit-il, au sabéisme, que ce texte de la Vulgate; » et alors il cherche s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'hébreu ait porté : « Il a élevé un tabernacle au soleil dans les cieux. » Mais alors il se demande comment les Septante, gens si instruits, auraient pu lire et traduire aussi littéralement : « Dans le soleil il a établi la demeure de lui [3]. »

Et il finit par conclure qu'il en était de ce *shekinah* (tabernacle céleste), comme du shekinah qui dans le temple ren-

1. *Ecclésiastique.*

2. Verset 3. On voudra bien remarquer que, au moins dans la Vulgate, c'est la chaleur de *lui Dieu*, et non du soleil, car c'est le Dieu qui s'élance, *in sole posuit... et* IPSE *exultavit.* S'il s'agissait du soleil, il y eût eu *ipsum;* c'est que le Dieu n'est pas le soleil, il y dresse une tente temporaire pour sa propre lumière.

3. Τῷ ἡλίῳ ἔθετο σκήνωμα αὐτοῦ.

fermait celui « que les cieux et les cieux des cieux ne sauraient contenir, » au dire même de celui qui lui avait érigé ce temple.

C'est en ce sens que Bergier, cherchant à justifier saint Justin accusé par les protestants d'avoir dit que « Dieu avait permis d'adorer le soleil, » rectifiait ainsi la phrase incriminée : « Il avait permis de L'Y adorer[1]. »

Milton, s'adressant au soleil, était aussi orthodoxe dans ce vers : « L'éternel habite donc en toi, » qu'il était panthéiste en l'appelant « rayon coéternel à Dieu. »

Depuis longtemps nous méditions sur cette expression : « Il a posé *son tabernacle dans le soleil,* » et nous nous étonnions du peu d'attention qu'on lui prête, lorsque nous eûmes le bonheur de tomber, il y a trois ans, sur quelques pages admirables, dont nos lecteurs nous remercieront de leur rappeler quelques lignes. Ces lignes, d'une poésie tout à la fois si tendre et si logique, les reposeront, et nous reposeront nous-même, du fatigant langage auquel nous condamne ce rôle de dissertateur que nous nous sommes imposé. « Y a-t-il donc une demeure centrale ? à force d'approcher du centre, y arrive-t-on ? Oui, disons-nous, car pourquoi Dieu fera-t-il marcher ses créatures, sinon pour les faire arriver ?... Évidemment il y a au centre des mondes qui circulent un monde central, immuable au milieu de ces mouvements, qui renferme et bien au delà toute la vie et toute la lumière des autres, pleinement et sans vicissitude, puisqu'il en est la source. Ce monde, nous le voyons ; c'est le soleil. Mais le soleil est-il véritablement une demeure ? n'est-il pas simplement un océan de feu ? J'avoue qu'il n'est pas possible de ne voir dans le père du jour, dans le père de toute la nature, qu'une simple lampe ou une lave qui bouillonne. La poésie et surtout la parole prophétique font une plus haute estime de ce centre des mondes. « Dieu, dit l'Écriture sainte, *a fait du soleil son*

1. Art. SABÉISME.

Digitized by Google

tabernacle, » et l'un de nos philosophes, grand théologien, commence ainsi ce texte prophétique : « Dieu, parmi toutes les choses corporelles, a choisi le soleil comme un royal palais et comme un sanctuaire divin, *afin d'y habiter,* car Dieu habite *surtout* là où il fait éclater sa présence par ses plus grandes merveilles[1]. » Si le soleil est la plus belle des créatures visibles, s'il peut être appelé *demeure de Dieu, palais, sanctuaire, tabernacle de Dieu,* il ne ne peut être, ce me semble, une simple masse de lave... Qu'on se figure une terre qui porte l'auréole comme on dit que la tête des saints la porte dans le ciel,... une terre toute revêtue de gloire... Que devient la mort dans un pareil monde?... Ce que la science m'enseigne, c'est que si le soleil est une demeure, c'est une demeure qui porte l'auréole, une terre qui vit dans l'intérieur de la lumière, non au dehors; ce que m'enseigne la science, c'est que ce centre relativement immense est un énorme monde mille et mille fois plus grand que toutes les terres; ce que me dit l'Écriture à son tour,c'est que cet astre, père du jour, est le tabernacle de Dieu; ce qu'elle me dit aussi, c'est que la mère du deuxième Adam est appelée dans la sainte Écriture « la femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, comme le soleil est entouré des planètes voyageuses. De plus, la foi m'enseigne que l'Homme-Dieu, nouvel Adam, père de la création nouvelle, vivant et ressuscitant dans son corps, s'est élevé au ciel.Qu'est-ce que le ciel où il est monté? qu'est-ce que le lieu dont il a dit : « Je vais vous préparer *le lieu?* » Où est-il aujourd'hui, lui, et ces... ressuscités dont les tombeaux s'ouvrirent au moment où il rendit son dernier soupir, et qui montèrent au ciel avec lui?... Ce *lieu,* disent les Pères, c'est le çiel empyrée, le *ciel de feu...* Ils avaient l'idée vraie, mais non le fait astronomique; nous, peut-être, avons-nous le fait... Pourquoi ce tabernacle magnifique, auquel d'ailleurs il ne saurait être lié, n'aurait-il pas aussi, comme tous nos tabernacles, la *présence*

1. Cardinal Bellarmin, *de Ascens.*, grad., 7.

réelle de l'Homme-Dieu ?... Tabernacle provisoire, il est vrai, puisque un jour « cette source de toute la vie des mondes tarira[1]. »

Ceux-là seulement qui, marchant sur un terrain suspect et glissant, ont senti leurs bras soutenus tout à coup par un bras plus puissant, comprendront notre jouissance en voyant arriver ici le plus inespéré des secours. Plus que jamais, en comprenant David, nous comprenons les raisons des premières méprises de Dupuis. Non, certes, le Verbe n'était pas le soleil, MAIS IL Y ÉTAIT, et nous pouvons chanter avec l'Église : « La majesté de Dieu entra dans le temple par la porte qui regardait l'Orient; et le Christ entra dans le sanctuaire PAR LE TABERNACLE qui n'est pas fait de main humaine[2]. »

Qu'on y réfléchisse! le tabernacle ou rayon solaire *servant* de VÉHICULE au Christ qui entre PAR la porte de l'Orient!... bien que tous les mondes réunis ne puissent le contenir!... Au reste tous les tabernacles en sont là.

Quant à la lune, nous avons vu tout à l'heure ce qu'elle était sous le paganisme « en foulant le soleil dont elle devient l'épouse, comme Neith, comme Hathor et comme Isis, » se faisant appeler par le Pharaon Thoutlımès « mère de Dieu et *dame du ciel* » (Musée britannique); comme Cybèle, assise sur un lion, tout en tenant son enfant sur ses genoux; comme Sémélé, « reine du monde, *au nom de laquelle tremblent les démons;* » comme Proserpine, Astarté, Mylitta, Hécate, dominant aux enfers et régnant sur les mânes, ou frappant de folie les pâles humains; comme Maïa, *vierge-mère* et nourrice, se faisant consacrer tout le mois de *mai* à Rome; comme Cérès, prenant à Athènes le nom de *Mère affligée*, Αχάια, aux Indes celui de Dewaki, Amala (littéralement *vierge immaculée*), portant dans ses bras le Dieu *Chrisna*, etc... Comment pourrait-on nier

1. *Connaissance de l'âme*, t. II, p. 359.
2. *Hymne de la fête de la Chandeleur*, et paroles de saint Paul.

Digitized by Google

tous les rapports calculés de cette déesse-lune, et de toutes ses *maculations* avec cette femme vraiment *immaculée* de l'*Apocalypse, revêtue du soleil,* ayant la lune sous ses pieds, et couronnée d'étoiles? Qui ne voit que l'astre qui, dans l'antiquité profane, concentrait en lui toutes les déesses, comme le soleil concentrait tous les dieux, doit remplir dans la théodicée du vieux catholicisme et dans la personne de la Lucine chrétienne, c'est-à-dire de la vraie *reine du monde* et de la vraie *lune de justice,* le même rôle d'emblème, d'attribut, peut-être de tabernacle et d'association que l'astre dont elle reflète la lumière remplit auprès du *soleil de justice.*

Depuis lors, pas un docteur, pas un hymne, pas un fidèle, pas un poëte qui ne dise avec l'Église : « La lune est le type de la Vierge ; » ou bien encore avec saint Bernard : « Tu te revêts du soleil, et il te revêt de ses rayons ; » et enfin avec l'Église : « Clarté qui engendres le soleil, et fille du soleil toi-même. *Aurora quæ solem paris, et ipsa solis filia.* »

On le voit, Dupuis n'a pas eu tort de trouver beaucoup de rapports entre la théologie juive et chrétienne et toutes les théologies païennes sur le soleil et sur la lune (1).

---

1. « THÉOLOGIE CHRÉTIENNE DU SOLEIL. » — Saint Denys, qui a toujours le droit d'être cité le premier, dit que « la bonté est le premier des attributs de Dieu, et que le soleil (*totus splendidus*), appelé par les païens, *le bon,* est l'image expresse de cette bonté. » (*Des Noms divins,* ch. IV, p. 84.)

Il dit encore que « la chaleur est un rayon divin ; » et le cardinal Cusa, regarde Dieu comme « la base de la lumière, *quasi basis lucis.* » (*De Docta ignorantia.*)

Ils sont aussi exacts que saint Paul disant : « Dieu habite une lumière inaccessible. » (*Timoth.*, I. VI.)

Sainte Hildegarde, qui n'a pas moins que saint Denys le droit d'être citée, puisque ses révélations sont acceptées par l'Église comme révélations divines, dit à son tour : « Je fus saisie par une splendeur ineffable, comme on le serait par une main (*velut manus tetigit me*), et j'entendis une voix qui, ser-

tant de cette splendeur, me disait : Voici UN GRAND MYSTÈRE; considère le soleil, la lune et les étoiles; j'ai formé le soleil pour éclairer le jour, la lune et les étoiles pour éclairer la nuit, MAIS LE SOLEIL SIGNIFIE MON FILS. » (*Scivias*, l. II, v. 5.)

Aussi tous les patriarches et héros bibliques donnés comme prototypes du Christ sont-ils assimilés au soleil : Joseph, Josué, Samson, Jonas, etc. Ainsi, la Synagogue prétend qu'il y avait un soleil gravé sur la tombe de Josué, et la preuve que Rohrbacher se trompe en voyant là un souvenir du soleil arrêté, c'est que, dans le *Livre des Juges*, il est nommé Thamnath-Harès, qui signifie *ressemblant au soleil*.

On ne peut se dissimuler que les Esséniens, de toutes les sectes juives la plus rapprochée du christianisme, adoraient le soleil, auquel ils dérobaient la vue de tous les actes impurs, et sur *le nom secret* duquel ils gardaient un mystérieux silence.

Le savant catholique allemand Doellinger dit aussi de son côté : « Les Esséniens rendaient un culte au soleil; plus d'une expression biblique appliquée à cet astre et à ses rapports avec Dieu leur aura paru permettre de voir en lui un être divin quoique inférieur, et étant à Jéhovah ce qu'il était à Ormuzd; ils ne s'en concilièrent pas moins les sympathies des vrais croyants par leur admirable constance et leur attachement à la loi dans le temps de l'épreuve. » (*Judaïsme et paganisme*, t. IV, p. 14.)

Damascius nous raconte que Théosèbe, pythagoricien comme eux, parvint un jour à exorciser une jeune fille en montrant au diable les rayons du *soleil* et en prononçant en même temps le nom du Dieu des Hébreux. (Damascius, *Vita Isidori*.)

« Nous sommes loin, dit le Dr Sepp, de rejeter cette allégorie du soleil et des planètes, nous l'acceptons au contraire de grand cœur. La nature renferme incontestablement une sorte de philosophie... Il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraîtrait dans l'année lunaire du monde 4320, dans cette année mémorable où le chœur entier des planètes fêtait son jubilé. C'est en vertu de cette providence de la nature que la naissance du Rédempteur fut annoncée par une étoile, qui conduisit à son berceau les sages de l'Orient.

« Il en est ainsi dans tout notre système solaire jusques dans ses plus petits détails. Le monde extérieur tout entier n'est qu'un reflet du monde intérieur et spirituel. C'est ainsi que... le soleil qui éclaire ce monde est le symbole naturel du Rédempteur qui l'a sauvé, et que les souffrances et les combats de celui-ci sont reflétés en celui-là, comme dans une image qui se renouvelle chaque année sous nos yeux.

« Nos fêtes ecclésiastiques sont à la fois les fêtes de la nature, et c'est pour cela qu'elles sont en même temps des fêtes du ciel, parce que l'ordre naturel et l'ordre spirituel sont dans un rapport continuel... » (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Introduction.)

« Dupuis, dit un savant catholique, a prétendu que les religions sont purement physiques, qu'elles ont toutes pour objet l'adoration du soleil matériel,

et que, par conséquent, le christianisme n'est en réalité *que* l'adoration du soleil... Dans tout ce raisonnement on ne trouve qu'une idée vraie, l'existence des rapports qui unissent le christianisme aux religions; Dupuis s'appuie uniquement sur les ressemblances symboliques; mais, pour mieux se faire valoir, il a grand soin de ne pas dire que ce *sont les pères qui les ont trouvées.* Il feint de les avoir imaginées et en fait un usage tel, qu'il en conclut l'anéantissement de l'histoire elle-même en enseignant que Jésus-Christ n'a jamais existé.

« Ainsi, on trouve dans les œuvres de Durand et de Cornelius a Lapide, qui s'appuient sur saint Augustin, bien antérieurement à Dupuis, les rapports de Jésus-Christ avec le cycle solaire. » (Le Blanc, *des Religions,* t. II, p. 280.)

Rien n'est plus vrai ; on sait qu'un des aperçus qui ont fait le plus d'honneur à ce qu'on appelait la sagacité de Dupuis était la coïncidence de ces paroles de saint Jean-Baptiste : « il faut que je diminue et qu'il croisse, » avec la succession des deux solstices. Or, voici ce que saint Augustin en disait : « Cette naissance de Jean avait été fixée providentiellement en juin, de manière à s'accorder avec la fête des Tabernacles, fondée chez les Hébreux en souvenir de la délivrance du désert, et de manière que Jean, ayant été conçu dans l'équinoxe d'automne et étant né sous le solstice d'été, après lequel les jours décroissent, il annonçât par cette décroissance le solstice d'hiver, pendant lequel le Sauveur devait naître et après lequel les jours augmentent jusqu'à son ascension victorieuse. » (*Traité* XIV, sur saint Jean.)

« Mes frères, dit à son tour saint Jean Chrysostome, je ne sais si avant l'avénement de Jésus-Christ quelqu'un a osé comprendre le *mystère des solstices* et des équinoxes en les appliquant à la conception et à la nativité de Notre-Seigneur et de saint Jean-Baptiste... car ce ne sont pas seulement Moïse et les prophètes qui ont annoncé la venue et la passion de Jésus-Christ, mais les époques elles-mêmes de sa conception, et celles de saint Jean-Baptiste. » (Sermon sur saint Luc, *de Nativitate.*)

« Ce n'est pas sans raison, disait saint Grégoire de Nysse (Homélie sur la nature), qu'en ce jour où la nuit diminuée semble vaincue par la lumière qui s'accroît, celui qui est la vie divine de l'humanité prend naissance, et commence à resplendir au monde. » Saint Augustin dit de son côté : « L'éternel créateur ayant résolu de naître dans le temps, il convenait que le jour de sa naissance fût en rapport avec la création temporelle,... et de même que Jean (qui représentait la Synagogue et le mosaïsme) est venu dans ce monde dans le temps où les jours à leur plus haut point vont commencer à diminuer, le Christ est né, au contraire, dans le moment où ils commencent à croître. » (*Serm.* 194.)

Tout Dupuis est ici, et l'inexplicable silence de celui-ci prouve une fois de plus que l'*ignorance* n'était pas du côté de ceux qu'il accusait si violemment.

A ceux qui s'étonneraient de tant de concessions, et surtout de leur mise en lumière, il devrait suffire de répondre : En niant tous les rapprochements aperçus par Dupuis entre le cours du soleil et le Verbe, vous niez injustement et inutilement l'évidence elle-même, et quand ce ne serait pas un

crime, ce serait encore de toutes les fautes la plus grande. En lui accordant au contraire ses prémisses, vous devenez d'autant plus fort pour lui dénier ses conclusions. Il faut d'abord lui prouver l'absurdité de la négation d'un fait historique mille et mille fois plus démontré que son système, ensuite le coup mortel que ces mêmes conclusions portent à son propre système d'un *symbolisme* exclusif, puisque le mot *symbole* a toujours et partout signifié « réunion de *deux* vérités en une seule, συμβολή. »

Dupuis n'en a vu qu'une et, faute de pouvoir concilier la vérité historique avec son allégorie naturelle, il s'est décidé pour le parti le plus ridiculement fou, il a immolé sans pitié l'histoire la plus irrécusable à la métaphysique la plus abstraite.

---

§ III

ZODIAQUE.

Son antiquité. — Son caractère révélé. — Signification de quelques signes principaux.

1. — *Antiquité et révélation du zodiaque.*

On ne s'est même pas contenté de refuser à Dupuis l'antiquité des *représentations zodiacales*, on lui a contesté l'existence d'un zodiaque solaire chez tous les peuples orientaux, antérieurement au zodiaque des Grecs; nous pensons qu'on ne s'avisera plus aujourd'hui de recourir à une stratégie pareille.

Car ce n'est rien de retrouver quelques-uns de nos signes zodiacaux dans Orphée et dans Homère, c'est-à-dire huit cents ans environ avant notre ère, puisque, mille ans auparavant, pour le moins, Job parle de la création des *pléiades*, d'*Orion* et du *scorpion* des *mazzaroths*, autrement dit du zodiaque[1].

1. La critique moderne, qui ne peut jamais s'arrêter dans ses razzias, ne s'est pas contentée de rejeter l'existence d'Orphée, elle en a fait autant de celle de ses deux grands collègues, Homère et Hésiode; selon elle, ce serait Aristobule le Juif qui aurait forgé dans un intérêt judaïque, et pour en po-

Le savant Bailly, calculant l'époque à laquelle les constellations devaient manifester l'influence atmosphérique qui leur est attribuée dans l'écrivain sacré par l'expression de *douceur* ou température élevée (à propos de *kimah-pléiades*), et par celle de *pluies tristes* (à propos de *kemil-scorpion*), Bailly, disons-nous, se voyait obligé de remonter à trois mille et même à trois mille sept cents ans avant notre ère. Devant l'éternelle conformité de ces divisions du zodiaque et de ces noms de planètes, appliqués dans le même ordre, *toujours* et *partout*, et devant l'impossibilité d'attribuer cette conformité « au hasard, qui, dit-il, ne produit jamais de pareilles ressemblances [1], » il se voyait obligé d'admettre l'existence d'un peuple primitif et antédiluvien, et de proclamer Thaut, Seth, Fohi, autrement dit nos patriarches [2], « comme les premiers instituteurs de la science. »

Cette hypothèse d'un peuple primitif et perdu s'est *perdue* elle-même par l'antiquité fabuleuse que Bailly lui donnait; mais, renfermée dans de sages et justes limites, c'est encore

pulariser les doctrines, tous ces poëmes auxquels il aurait joint ceux de Linus. On nous permettra de ne pas défendre la vie d'Hésiode et d'Homère. Quant à celle d'Orpbée, un peu plus suspecte, nous en convenons, nous trouverions de très-fortes raisons pour y croire dans quelques peintures des catacombes, et particulièrement dans celles de Saint-Calixte, qui nous le montraient sous les mêmes traits, et entouré des mêmes prodiges que l'on voit sur les pierres et les médailles. Ce personnage était dans les premiers siècles l'objet d'un grand respect pour les premiers chrétiens et pour les Pères eux-mêmes. On voyait, dans quelques-unes des poésies qui lui étaient attribuées, comme une reproduction quasi chrétienne de ces antiques traditions que les Sibylles, et après elles Virgile, reproduisaient sans peut-être y croire. Toujours est-il que si les Pères n'avaient pas cru à l'existence réelle de ce chantre divin, pour lequel ils professaient une sorte de culte, on n'aurait pas vu des hommes comme saint Justin et saint Clément d'Alexandrie soutenir qu'il avait puisé ces belles idées dans les livres de Moïse que le hasard lui avait fait rencontrer en Égypte. (*Ad Græcos*, Cohort. 47.) Saint Clément n'aurait pas dit encore « qu'Orphée fils d'Éagre, après avoir chanté les mystères des Orgyres et la théologie des idoles, avait formulé plus tard des chants sacrés, et prescrit à son fils Musée le mépris des premiers païens. » (*Hortat. ad gentes.*)

1. *Astronomie antique*, ch. IX, v. 9, et ch. XXXVIII.
2. Id., ibid., p. 63, 73, 74.

une de ces vérités auxquelles il ne sera bientôt plus permis de se soustraire par le silence ou le dédain.

Le livre des *Rois*, dans la Bible, met l'adoration des douze signes sur la même ligne que celle du soleil et de la lune[1].

Newton en faisait remonter l'invention à l'expédition des Argonautes.

Dulaure, qui ne regarde pas aux années, la fixait à six mille cinq cents ans avant notre ère.

Enfin le chevalier de Paravey, l'un des hommes qui ont étudié cette question aux sources les plus variées et les plus curieuses, le chevalier de Paravey, dont les travaux, dédaignés aujourd'hui, ne l'avaient pas été des Delambre et des Cuvier, fixe la naissance antédiluvienne du zodiaque à *l'origine des choses*, et sa renaissance postdiluvienne aux premiers jours de la Chaldée et de la Babylonie.

Nous allons revenir sur quelques particularités qu'il signale.

C'était, en effet, une croyance reçue dans tout l'Orient, que la doctrine des sabécns et des mages, à laquelle le zodiaque se rattache évidemment, remontait aux premiers patriarches.

« Ou nous nous abusons beaucoup, dit Creuzer, ou il ne sera pas très-difficile de démontrer que la plupart des théogonies et leur intime connexion avec le calendrier religieux *supposent*, sinon le zodiaque tel que nous le connaissons, du moins quelque chose de très-analogue, et qu'il *préexistait*, en quelque sorte,.au sein de toutes les mythologics, sous des formes diverses, lorsqu'un concours *singulier* de circonstanccs vint le coordonner dans cet ensemble astronomique plus complet et plus déterminé que nous possédons[2]. Nous examinerons cette question à l'appendice Q (fin de ce chapitre).

Mais quelle pouvait être la raison de cette *préexistence* zodiacale au sein de toutes les mythologies? Comment avait-il pu se rencontrer un inventeur (homme ou peuple, n'importe)

1. *Rois*, IV, ch. XXIII, v. 5.
2. Creuzer, liv. III, p. 930.

assez inepte pour diviser le ciel astronomique en images bizarres qui n'ont aucune espèce de rapport avec la configuration linéaire de ces astres, et néanmoins assez habile pour imposer à toutes les nations et à tous les siècles cette création puérile et fantastique de son propre esprit.

C'était, il est vrai, une tradition constante et générale que celle de la *révélation* positive de ces signes, et nous remercions le savant Malcolm de nous en montrer un écho dans *le Dabistan* (l'un des livres de la Perse) lorsque, après avoir fait remonter cette invention aux beaux jours de l'âge d'or de l'Iran, il ajoute que « les génies des planètes sont représentés avec les mêmes figures *sous lesquelles* ILS S'ÉTAIENT MONTRÉS *à plusieurs saints prophètes* et avaient ainsi donné lieu à tous les rites[1]. »

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que Xénophon, qui n'était pas un esprit faible, nous raconte de Cyrus, peu *rêveur* de sa nature, et qui, dit-il, remerciait, au moment de sa mort, les dieux et les héros de l'avoir *tant de fois* instruit par eux-mêmes de tous les *signes* du ciel, ἐν οὐράνιοῖς σημειοῖς[2].

Les annales religieuses de tous les peuples expriment la même reconnaissance pour des révélations analogues, et quant aux Juifs, comment auraient-ils douté du prophétisme de ces signes, lorsqu'ils retrouvaient ces mêmes signes sans pouvoir s'y tromper, non-seulement dans leurs prophètes, dans Ézéchiel surtout, si souvent rappelé par saint Jean, mais dans tous leurs anciens kabbalistes, ou lorsqu'ils les voyaient sculptés ou représentés dans le *saint des saints,* sur leur arche d'alliance, dans les ailes des chérubs et dans les pierres précieuses de l'*ummim ?*

Il devenait impossible d'attribuer à un inventeur humain des signes auxquels se rattachaient tant de merveilles thauma-

1. *History of Perse,* ch. VII.
2. *Cyropédie.*

turgiques et prophétiques. Le surnaturel des unes garantissait le surnaturel des autres.

Il est impossible encore de ne pas reconnaître les douze signes dans ces onze étoiles du songe de Joseph qui se prosternent devant une douzième qui est la sienne.

Mais c'est surtout dans leur analogie avec les douze fils de Jacob, et dans les prophétiques épithètes que ce patriarche leur donne sur son lit de mort, qu'il nous paraît impossible, quoi qu'on en ait dit, de méconnaître la relation de ces épithètes avec les noms modernes de ces douze signes.

Non pas que la correspondance soit exacte ; elle ne saurait l'être, puisque nous convenons des modifications apportées par la succession des siècles et l'altération des dogmes à quelques parties du zodiaque; en pareille matière, il ne peut jamais être question que des sujets très-primitifs et des caractères principaux : et comment ne pas demeurer frappé d'étonnement devant un rapprochement comme celui qui va suivre?

D'une part, voici dans le songe de Joseph onze étoiles (l'absence de la douzième indiquant la défection de Juda) qui s'inclinent devant le patriarche et représentent évidemment d'abord ses frères, puis les douze apôtres s'inclinant devant le Messie.

D'autre part, voici, disions-nous, le patriarche Jacob, qui, sur son lit de mort et dans la prophétie la plus solennelle qui fut jamais, annonce les destins d'Israël, et, fixant *le jour* de la venue du Messie, l'entoure aussi de ses douze fils, qui représentent, par conséquent, les douze étoiles de Joseph, les douze disciples de Jésus, et, par conséquent aussi, les douze signes du zodiaque dont les douze tribus d'Israël, chose étonnante, vont désormais porter les noms et les emblèmes sur chacun de leurs drapeaux, et désigner ce que désignaient les pierres de l'*ummim* et les ailes des chérubs!

Ainsi, comment ne pas reconnaître l'*homme* ou *le Verseau* de la sphère dans Ruben, qui, dans la prophétie de Jacob, « se précipite comme de l'eau ; » *les Gémeaux* dans « l'association

fraternelle de Siméon et de Lévi;» *le Lion* dans « Juda, qui se repose comme le lion; » *les Poissons* dans « Zabulon, qui habitera lès mers et les rivières; » *le Taureau* dans « Issacar, qui se tient dans ses étables; » *le Scorpion* chez « Dan, qui sera comme le serpent, *mordens;* » *le Capricorne* dans « Nephtali le Cerf; » *le Cancer* dans « Benjamin, qui change du soir au matin; » *les Balances* dans « Aser le boulanger; » *le Sagittaire* dans « Joseph, dont l'arc est resté dans sa force; » *la Vierge* dans Dina, fille unique de Jacob, etc.? »

Nous savons tout ce qu'il pourrait y avoir d'arbitraire dans des interprétations aussi faciles, si elles n'étaient pas *commandées*, pour ainsi dire, par la division subséquente des douze tribus d'Israël, dont les drapeaux étaient ornés de ces figures. Comment ne pas retrouver dans ce testament prophétique la continuation du seul et même système cosmologique que nous venons de voir figurer partout dans la structure et dans tous les détails du temple? Pourquoi ces douze signes, spécialement indiqués par saint Clément comme étant les douze signes du zodiaque, pourquoi ces douze pierres du pectoral l'indiquant à leur tour, seraient-ils seuls compris, puisqu'on nous avertit que tous ces symboles sont les mêmes et conduisent tous au SOLEIL de justice? Pour peu que l'on ait appris à connaître l'esprit typologique de la Bible et la persistance de ses assimilations cosmothéologiques, on comprend tout ce qu'il y aurait d'anormal dans l'exception qui refuserait de les reconnaître ici.

Qu'on n'aille pas en conclure cependant que nous voyons en tout cela *l'origine certaine* des signes du zodiaque. Pour nous, elle est seulement probable, et comme nulle prophétie ne fut jamais plus solennelle que celle-ci, la tradition générale qui en faisait découler cette origine ne saurait être rejetée avec mépris. Dans tous les cas, nous pouvons induire de ces rapprochements, vraiment très-remarquables, que le prophète faisait allusion à ces signes du zodiaque, et que, s'il ne les créait pas lui-même, il les appliquait aux destinées mystiques d'Israël.

Écoutons l'auteur du plus magnifique ouvrage qui ait jamais été publié sur le temple de Jérusalem :

« Dans la disposition des camps d'Israël, dit cet auteur, rien n'avait été conçu légèrement et sans un grand dessein. Tout, comme dans le temple, y représentait l'infinie sagesse de Dieu dans la construction de l'univers. Nous voyons en effet dans ce temple ce monde *sublunaire*[1] séparé d'abord en quatre parties, puis entouré par les *douze signes du zodiaque, comme dans les camps d'Israël* la tribu sacerdotale séparée en quatre phalanges marchait toujours entourée par les douze autres; les quatre premiers chefs portaient sur leurs étendards sacrés, Juda un lion, Ruben un homme ou verseau, Éphraïm un bœuf, Dan un scorpion, car chacun des signes se trouvait appliqué à chacune des tribus... Qui ne voit ensuite que les sept autres demeures disséminées entre les douze camps qui se rapportent aux douze signes et aux quatre points cardinaux élémentaires peuvent se rapporter à leur tour aux étoiles errantes que les astronomes appellent *planètes ?* Mais comme en même temps il s'agit ici du gouvernement supercéleste de l'Église, il ne faut plus chercher seulement au milieu de ces planètes le soleil matériel qui se lève, se couche et retourne à son lieu, mais bien ce vrai père de toutes les lumières, le soleil de justice, le vrai Soleil-Christ, resplendissant des sept lumières de la grâce qu'il répand sur nous avec abondance, marchant alors au milieu des douze tribus d'Israël, comme depuis au milieu des douze apôtres, et appuyé sur les quatre évangélistes des quatre parties du monde, comme autrefois sur les chérubs[2]. »

Philon le Juif avait donc bien raison de remarquer à son tour que « ce nombre duodénaire est parfait. C'est celui, dit-il, des signes du zodiaque, que le soleil parcourt en douze mois, et c'est encore ce nombre que Moïse honora en divisant sa

1. On voit bien qu'il ne s'agit ici que de notre système solaire particulier.
2. Villalpandus, *Temple de Jérusalem*, t. II, 2e partie, ch. XXX.

nation en douze tribus, en instituant les douze pains de proposition et en plaçant les douze pierres précieuses autour du rational dcs pontifes[1]. »

Et comme il ne s'agit, au XIXe siècle comme dans tous les autres, que de chercher, sans préjugés et avec bonne foi, la vérité, voici qu'un jeune savant anglais, sir Arthur Lumley Davids, *vient* d'imprimer récemment que « le songe de Joseph et les bénédictions de Jacob ne peuvent laisser aucun doute *raisonnable* sur la connaissance du zodiaque par les anciens Hébreux, ces appellations réunies ne pouvant, dit-il, signifier que les signes de ce zodiaque[2]. »

Ainsi, que le zodiaque soit d'une extrême antiquité et qu'il se perde dans la nuit des premiers âges, tous ceux qui ne s'aveuglent pas, au point de n'y voir qu'une « invention des Grecs, » nous l'accordent assez généralement; qu'il porte en lui-même un cachet de prophétisme et de révélation, c'est ce que nous accorderont peut-être encore les quelques lecteurs que nous aurons pu convaincre de ses rapports avec les signes et les animaux mentionnés par les prophètes et dans tout le cours des Écritures; mais combien nous restera-t-il de partisans lorsque nous essayerons de pénétrer un instant dans la signification mystique de ces mêmes signes?

2. — *Mystique du zodiaque.*

Le marquis de Laplace se disait « frappé d'étonnement » lorsqu'il voyait, soit le jour de Jupiter (ou le jeudi), soit le jour de Vénus (ou le vendredi), observés aux Indes comme au nord de l'Europe. Une conformité si parfaite lui paraissait d'une explication impossible; mais celle de la conformité des zodiaques l'était bien davantage encore. Allez donc, avec le système des civilisations autochthones[3], si en vogue aujour-

1. *De Profugis.*
2. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, 1858.
3. Nées sur place.

d'hui, essayer d'expliquer comment des peuples sans parenté, sans traditions communes, sans berceau commun, s'y seraient pris pour inventer une sorte de fantasmagorie céleste, un véritable *imbroglio* de dénominations sidérales, sans suite et sans dessein, n'ayant aucun rapport figuratif avec les constellations qu'ils désignent, et moins encore, quoi qu'on en ait dit, avec les phases de la vie terrestre qu'on veut leur faire signifier !

Et pour ne citer qu'un seul de ces systèmes *naturels*, celui de l'abbé Pluche, dans son *Histoire du ciel*, a toujours paru le plus ingénieux et le plus probant. Quoi de plus plausible en effet, que de relier au printemps le signe du *Bélier*, qui semble annoncer l'arrivée des troupeaux dans les champs; le signe du *Taureau*, à la saison des travaux agricoles ; celui de la *Vierge aux épis*, à celle des moissons; celui du *Verseau*, à celle des pluies; celui de la *Balance*, à l'égalité des jours et des nuits? Macrobe n'avait pas plus attendu l'abbé Pluche que Dupuis, pour trouver que l'*Écrevisse* se rapportait à la rétrogradation du soleil... Tout cela va tout seul pour le commun des savants, mais, lorsqu'on y regarde de plus près, on ne tarde pas à reconnaître le défaut de la cuirasse; et ce défaut le voici : c'est que malgré l'application par l'abbé Pluche de son système à l'Égypte, rien de tout cela ne s'y était jamais trouvé réuni, attendu que dans ce pays il n'y a jamais de pluie en automne et de récolte en août. L'auteur l'a si bien senti, qu'il a fini par changer le berceau de son zodiaque, et par le transporter en Chaldée. Mais Bailly (*Astronomie ancienne*, t. I, p. 449), le poursuivant sur ce nouveau terrain, et s'appuyant sur le signe du *Bélier*, ne tarde pas à démontrer que « le seul mouvement des étoiles en longitude détruit absolument toutce beau système, car, dit-il, les étoiles du *Bélier* se trouvaient en plein hiver à l'époque dont M. Pluche tient à faire le printemps, et quant à la *Balance*, elle précédait peut-être l'équinoxe de deux signes entiers... » Il faut donc s'en tenir aux raisons de MM. Freret et Kircher. Nous n'ignorons pas

que le zodiaque de celui-ci est fort suspect aux savants, mais nous trouvons que les objections faites à ce *père* ne sont pas suffisamment fondées. D'ailleurs, pourquoi le zodiaque de ce père offrirait-il certaines ressemblances avec le zodiaque indien, qu'il n'a certainement pu connaître?

Il y avait donc nécessairement une cause universelle et une *intention* générale planant au dessus de toutes ces premières *minutes* zodiacales, altérées et modifiées depuis, mais jamais de manière à ne pas laisser reconnaître les traits principaux, qui, seuls, méritent d'être étudiés.

Cherchons donc de notre mieux la signification réelle de tous ces hiéroglyphes sidéraux.

Remercions encore Dupuis de nous avoir répété sur tous les tons : « Il est *impossible* de découvrir le moindre trait de ressemblance entre les parties du ciel et les figures que les astronomes y ont *arbitrairement* tracées, et de l'autre côté le HASARD EST IMPOSSIBLE [1]. »

Oui, le hasard est impossible, car ce n'est pas lui qui trois ou quatre mille ans avant l'incarnation du Verbe qui s'appelait lui-même l'*alpha* ou le premier, aura marqué de l'astérisque *a* cette figure de taureau, dont le nom *aleph* signifie aussi le *premier*. Ce n'est pas lui qui dans certaines sphères aura placé sur un trône la tête de ce taureau essayant de faire reculer un dragon en lui présentant une *croix* ansée ; il faut savoir que cette constellation du *Taureau* était appelée « la *grande cité de Dieu* et la *mère des révélations*, ou bien encore l'*Interprète de la voix de Dieu*, l'*Apis pacis* de Hermontis, en Égypte, lequel proférait, dit-on, des oracles qui se rapportaient à la naissance du Sauveur. Lorsque le père Gratry se demande « où donc notre système solaire qui gravite, comme on le sait, vers la constellation du *Taureau*, finira-t-il par aborder? » on pourrait lui répondre : « à la cité de Dieu. »

Ce n'est pas le hasard qui dans le zodiaque indien, bien

1. *Origine des cultes*, ch. ZODIAQUE.

Digitized by Google

antérieur à celui des Grecs, aura placé ce *dragon* sur un *arbre*, et, au-dessous, la vierge Kanya Dourga, la plus ancienne divinité de l'Olympe indien, sur un *lion*, qui traîne à son tour le char du *soleil*. Pourquoi d'ailleurs Daswina, qui répondait anciennement au signe de la *Vierge*, et qui, au Bengale, y correspond encore, y est-elle adorée sous le nom de la Vierge *décorée du croissant*, ni plus ni moins, pouvons-nous ajouter nous-mêmes, que la Vierge de Murillo?

Toute la controverse de M. Letronne avec Dupuis s'écroule, au profit de ce dernier, devant les nouvelles investigations sur l'âge et la composition de ces zodiaques indiens. Si M. Letronne pouvait soutenir en 1825 avec tant de succès que c'étaient les Grecs qui avaient fait passer leur zodiaque dans les Indes, il paraît que la chose était devenue plus difficile vingt-huit ans plus tard, car en 1853 M. Érard-Mollien lisait à l'Institut [1], et toujours avec un grand succès, un article ayant pour but de prouver l'accord du zodiaque indien avec la plus ancienne théologie de ce pays et avec tout cet ensemble de fêtes qui remonte au moins à trois mille ans. « C'est pourquoi, disait-il en finissant, cette vierge *Dourga* n'est pas le simple *memento* d'un fait astronomique, mais bien la plus ancienne divinité de l'Olympe indien; elle est bien positivement celle dont tous les livres sibyllins, d'après lesquels parlait Virgile, annonçaient le retour comme une époque de rénovation universelle. Pourquoi donc, ajoutait-il encore, lorsque au Maleyalam les mois portent encore les noms de ce zodiaque solaire les Indiens auraient-ils été l'abandonner pour prendre celui des Grecs? Tout prouve, au contraire, que ces figures zodiacales avaient été transmises aux Grecs par les Chaldéens, qui les tenaient à leur tour des Brachmanes. »

Mais les Brachmanes à leur tour disaient les tenir des anciens prophètes (contemporains de nos patriarches et élevés à la même école). On voit qu'il devient assez difficile de

1. Voir le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, 1853.

transformer en simple *moissonneuse* un signe qui ne tombait presque chez aucun peuple au moment de la moisson, et qui cadrait si bien, au contraire, avec les plus anciennes traditions sur la *Vierge* qui devait enfanter un Sauveur.

Dans cette supposition, on le voit, ce ne serait plus la théologie qui se serait calquée, comme le prétendait Dupuis, sur l'astronomie; ce serait la sphère qui aurait emprunté ses figures à la théologie.

Dupuis a bien raison de concentrer tout son système sur cette *Vierge,* qui est bien pour lui tout à la fois et la Vierge de l'*Apocalypse* et la Vierge de cette grande histoire qu'il appelle la *légende* (voir p. 321). Faisons donc comme lui et arrêtons-nous de préférence à ce signe.

Pour avoir une idée juste de la *Vierge* du zodiaque indien, il suffit de jeter un regard sur la gravure de celle qui se voit encore aujourd'hui sur les murs du temple de Bélus, puisque c'était la même. On croit voir une madone dans celle que reproduit le savant Martinelli [1]. Il est assez difficile, en effet, d'allier cet enfant qu'elle porte dans ses bras, cette robe à queue, ce long voile, cette couronne, cette plante qui ressemble plus au lis de Jessé qu'aux prétendus épis, il est difficile, disons-nous, de transformer tout ce *patet dea* en emblème de simple glaneuse.

Si le dragon qu'elle foule sous les pieds est uniquement une constellation hivernale, pourquoi aurait-on placé ce dragon sur un arbre? et pour changer de terrain (*sans en sortir,* puisque nous convenons de la solidarité de tous ces zodiaques), pourquoi le dragon-serpent que l'on plaçait sous le trépied de la Sibylle de Delphes « *proclame-t-il*, au dire de Lucien, qu'il est l'image de celui qui *brille* parmi les étoiles [2]? » Ainsi, c'était bien par le serpent divinateur et ma-

1. T. II, p. 154.

2. Lucien, t. IV, p. 70, édit. en 6 vol. Cette expression *proclame*, φθέγγεται ὅτι, a terriblement embarrassé tous les traducteurs, nous l'avons déjà constaté. Personne n'avait jamais dit jusque-là que ce serpent *parlait* comme celui

gique que l'on interprétait à Delphes le prétendu serpent hivernal de la constellation.

Ce rapprochement, que nous n'avons rencontré nulle part, nous paraît très-remarquable.

Celle qui foule aux pieds ce dragon est donc bien véritablement cette vierge, δίκη, qu'Hésiode nous dit être la fille de Jupiter, et cette Isis, reine du ciel et mère de Dieu, que les Égyptiens nous montraient étouffant un serpent. Ce n'est donc pas sans raison que l'astronome athée Lalande s'est vu forcé de dire : « La constellation de la *Vierge* est celle qui fournit le plus d'emblèmes, le plus d'allégories. On représenta l'image du Dieu du jour, nouveau-né, entre les bras de la constellation sous laquelle il naissait; et toutes les images de la Vierge céleste proposées à la vénération des peuples la représentèrent allaitant l'enfant mystique, qui devait détruire le mal, confondre le prince des ténèbres, régénérer la nature et régner sur l'univers. »

D'ailleurs, pourquoi sur la sphère grecque cette Vierge mère avait-elle auprès d'elle un homme âgé qu'on appelait *Brountès* ou nourricier?

Est-ce encore le hasard, ou l'allusion aux saisons pluvieuses (variables partout), qui aura donné lieu à la constellation générale du *Verseau?* Ce *Verseau* est dans le zodiaque un enseignement historique du passé, comme la *Vierge* et les *Poissons* y représentent les espérances de l'avenir. Ce *Verseau* est le signe du déluge. Que ceux qui en doutent veuillent bien nous dire pourquoi dans la sphère chinoise du père Gaubil (savant missionnaire, dont les rapports, oubliés aujourd'hui

de la *Genèse,* et cependant Lucien, tout philosophe sceptique qu'il fût, affirme la chose (*de visu et auditu*), car le mot qu'il emploie ne signifie que parler, proférer, crier, et ne paraît pas susceptible de la moindre figure; aussi les traductions latines de Gesner et du baron de Spanheim ont-elles été obligées de rendre ainsi la phrase grecque : « Le dragon du trépied annonce *vocalement, vocem emittit,* qu'il est bien le serpent qui brille entre les astres. »

au cabinet des manuscrits, faisaient l'admiration des Laplace, des Delambre et des Cuvier), on voit à la place du *Verseau* grec des astérismes qui se traduisent par *foudres, cataractes, gémissements*, et au-dessus le roi Ty, déifié, qui *domine sur ces eaux;* pourquoi encore, sous les eaux de ce *Verseau*, neuf étoiles ⁂ noires et funestes représentent-elles des *Kouey*, dénomination qu'on applique aux *dives* et aux *démons*, aussi bien qu'aux nègres, c'est-à-dire aux hommes typhoniens et coupables. Les sphères mongoles et japonaises à leur tour nous montrent ces *Pakouey* placés dans un camp, entourés de *haches*, de *coutelas* et des *gardes* qui les ont immolés; mais l'étonnement redouble et le hasard devient plus impossible encore, lorsqu'on retrouve dans le petit zodiaque d'Esné, et dans le planisphère de Denderah, cette même constellation des *neuf hommes immolés*, placée dans le sud du ciel, sous le *Verseau* et sous l'eau qu'il répand, tandis que dans les sphères persique et indienne de Scaliger, sous l'astérisme d'*Aquarius* (ou de l'homme versant de l'eau), on trouve des nègres et des Éthiopiens. Quand M. de Paravey développait tous ces rapprochements si curieux[1], il ne pouvait pas se douter que cette année même nous pourrions en faire un autre bien plus curieux encore entre cette race antédiluvienne d'hommes immolés et entourés de *haches*, et cette autre race antédiluvienne et de type nègre, que nous venons de voir sortir des entrailles de la terre, tout armés, pour ainsi dire, de ces mêmes *haches* que nous voyons sur les sphères[2].

Ainsi, voilà toute une constellation (celle des sacrifices) qui sur la sphère des décans égyptiens, et sur celle des Chinois, signifie *haches* et *submersion*. Notons enfin qu'en regard de cette constellation *Pakouey* se trouve celle qu'on appelle *Kouey*, mot traduit par *lémures, fantômes, mânes*. Or, rappe-

1. *De la sphère et des constellations de l'antique astronomie hiéroglyphique.*
2. Voir, t. II de ce Mémoire, ch. VII, 2e partie.

lons-nous ce que nous avons dit (même chapitre) du règne des *mânes*, succédant à celui des *géants*. Relisons la note de M. Chabas sur les *Kous* ou âmes des morts, et nous aurons dans les sphères la quasi-démonstration de ce qu'on aura sans doute appelé nos paradoxes.

Les *Pakouey* se rapportent évidemment aux géants vivants (*gibborim*), comme les *Kouey* se rapportent aux *rephaïm* ou géants morts.

Après le signe du déluge submergeant une humanité dont l'homicide, l'inceste et la magie étaient devenus la seconde nature, il serait plus difficile de refuser au zodiaque ne fût-ce qu'une intention historique, lorsqu'il nous montre le navire *Argo*, nouvelle arche de salut, marchant à la conquête de la toison de l'*Agneau* ou du *Bélier*, dont nous avons vu que le signe ne pouvait pas ne pas se rapporter aux fêtes de l'Agneau pascal israélite et égyptien, précurseurs à leur tour du véritable Agneau divin. Nous reprendrons ailleurs cette grande épopée des Argonautes.

Quant à l'*Hercule* solaire, ou le *lion à la triple nature*, marchant sur l'hydre de Lerne et l'écrasant, ne mérite-t-il donc aucune attention? Et le serpent dans un arbre, qu'en ferons-nous?

Mais le signe du zodiaque le plus significatif et le plus riche en surintelligence était certainement celui des *Poissons*. On se rappellera peut-être que dans notre curieux testament de Jacob, ce signe est celui d'Éphraïm ou l'*élu*. Eh bien! c'est encore au moment de l'entrée du soleil dans le signe des *Poissons*, que l'élu Messie, l'Ἰχθὺς des premiers chrétiens, fera son entrée dans le monde! On sait que chez les Brahmes Vichnou, leur Messie incarné, est aussi *poisson*, et que l'eau n'est un élément sacré que parce que le *poisson-messie* y vit. Chez les rabbins *Dag* signifie également *poisson* et *messie*, et l'on sait que l'idole de *Dagon* était moitié homme et moitié poisson; aussi le dauphin est-il appelé *poisson-prophète*.

Digitized by Google

« C'est un fait affirmé (par Keppler), dit le docteur Sepp [1], que toutes les planètes, au moment de l'incarnation, étaient en conjonction dans le signe des *Poissons* que les Juifs appelaient depuis l'origine des choses la *constellation du Messie*. C'est dans cette constellation, ajoute-t-il, que se trouvait l'étoile des mages... » Toutes les traditions juives, en annonçant cette étoile que beaucoup de peuples ont vue, ajoutaient encore « qu'elle absorberait les soixante-dix planètes qui président aux diverses nations de l'univers. En vertu de ces prophéties naturelles, dit le docteur Sepp, il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraîtrait dans l'année lunaire du monde 4320, dans cette année mémorable où le chœur entier des planètes fêtait son jubilé. » Et qu'on ne l'oublie pas, le docteur Sepp ne fait ici que répéter Keppler.

Il est vrai que nous ne faisons pas, comme le docteur Sepp, honneur de toutes ces prophéties « à la philosophie prophétique et à la *faculté divinatoire* de la nature ; » ceci est un peu trop allemand et nous ramènerait à la *magie naturelle* de Görres, que nous avons déjà combattue de toutes nos forces ; mais nous croyons comme lui aux influences spirituelles qui dirigent et manient cette nature dans le sens prophétique et théologique, en dehors duquel elle n'aurait plus aucune signification, aucune raison d'être.

Aussi, sans affirmer autant que lui, sommes-nous fort tenté de croire aux cycles ou périodes mystérieuses, et à leur grande influence sur les destinées de l'univers. Nous sommes, disons-nous, bien tenté d'y croire, d'abord parce qu'une foule d'expressions et de chiffres bibliques semblent l'indiquer expressément, ensuite parce que ces périodes se représentent souvent dans l'histoire avec une constance de régularité qui déconcerte l'incrédulité elle-même, et nous en citerons pour exemple le très-savant, mais très-incroyant Boulanger [2].

1. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. T. I, p. 9.
2. Voir l'ouvrage déjà cité au chapitre IX, t. II de ce Mémoire.

Digitized by Google

« Keppler, le plus grand et le plus chrétien peut-être de tous les astronomes, reconnaissait l'extrême importance de toutes ces conjonctions planétaires, dont « chacune, disait-il, était une année climatérique de l'humanité... Ce fut, dit-il, (dans ses recherches sur la véritable année de la naissance du Sauveur), ce fut cette conjonction si rare des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, dans une contrée du zodiaque si FÉCONDE EN SIGNIFICATIONS (la constellation du poisson-messie), qui attira l'attention des mages; » et Boulanger citait avec respect ces paroles de Keppler.

Nous n'entrerons pas dans les développements et les détails de tous ces chiffres fatidiques, parce que, tout en soupçonnant la vérité du principe, nous suspectons beaucoup ses applications.

Ainsi donc, substituant au faux principe de la théologie née des signes du zodiaque le principe très-vrai du zodiaque né de la théologie, la foi, comme la raison, peut contempler sans aucune peine, et même avec admiration, les analogies très-complètes signalées par saint Léon entre nos principales fêtes ecclésiastiques et la marche du soleil, analogies écrasantes pour ceux qui commettraient la faute de les nier légèrement, mais parfaitement consolantes pour tout le monde, lorsqu'on les vérifie et lorsqu'on les médite avec soin.

Nous retrouverons Dupuis au chapitre *Héroïsme,* et nous serons d'autant plus fort pour combattre ses *folies,* que nous lui aurons concédé la vérité de ses prémisses.

Digitized by Google

§ IV

IDOLATRIE DU SABÉISME.

Idolâtrie du sabéisme. — *Recteurs de lumières* et *recteurs de ténèbres.* — Les *éléments* sidéraux de saint Paul, στοιχεῖα. — Les deux soleils et le double serpent.

1. — Les recteurs des planètes, tuteurs des nations.

Mais, va-t-on nous dire, du moment où toutes les théologies s'accordent si bien sur la spiritualité des recteurs sidéraux et particulièrement du soleil, du moment où ces recteurs du monde planétaire régissent aussi, comme on va nous le dire, notre pauvre globe sublunaire, que devient donc l'idolâtrie sabéite, et que reste-t-il à blâmer dans un culte qui, après tout, devait ressembler beaucoup à celui qu'il nous est prescrit de décerner à nos anges? Comment, ajoute-t-on encore, comment prétendra-t-on distinguer le disciple d'Adonis invoquant à grands cris le lever de son soleil, du pieux et orthodoxe Israélite saluant ses premiers rayons dès leur entrée dans le temple, et attendant tout de celui qui « viendra du soleil ? »

Il est certain que cette question du sabéisme est peut être la plus difficile de toute l'idolâtrie antique. Pour s'en convaincre, il suffit de laisser tomber un regard sur les interminables controverses auxquelles elle a donné lieu, non-seulement entre les pères et les théologiens anciens, mais entre des hommes comme Bossuet et Hyde, et les savants dissertateurs de l'Académie des inscriptions.

Nous ne parlons pas de nos savants modernes : lorsque par principe *à priori* on tourne le dos aux seuls principes qui puissent éclairer un peu la question, il est impossible de ne pas épaissir la lumière au prorata des volumes qu'on enfante.

Nous croyons, par exemple, pouvoir défier toutes les académies de la terre de faire concorder tant soit peu cette défense de Moïse : « Lorsque vous regardez le soleil, la lune et les

étoiles, n'allez pas, vous laissant séduire par leur beauté, les adorer[1], » avec cette parole de saint Clément d'Alexandrie : « De même que Dieu a donné aux païens la philosophie *avant* la foi,... de même il leur a donné le culte des astres, θρησκεῖας, afin qu'ils ne fussent pas tout à fait athées... Mais ceux qui ne voulurent pas demeurer dans ce *culte astral*, et tombèrent dans l'adoration du bois, de la pierre, etc.,... furent rejetés du corps[2]... »

Si, par la seule faute de leurs préjugés, nos académies ne peuvent plus distinguer l'adoration des *globes matériels*, à laquelle se rapporte la première citation, de la vénération pour les anges sidéraux probablement sous-entendus dans la seconde, elles risqueront fort de placer l'un des plus savants docteurs de l'Église à la tête des idolâtres dont elles s'occupent.

Voici, pour nous, les trois variétés d'idolâtrie sabéitique qu'il ne faut jamais perdre de vue ou confondre, si l'on veut sortir un peu des ténèbres ordinaires :

1° Un sabéisme matériel et grossier, consistant dans l'adoration des *globes;*

2° L'abus ou la dégénérescence d'un sabéisme de *dulie*[3], primitivement orthodoxe et légitime ;

3° Un sabéisme de *latrie*[4], coupable et anathématisé, en raison du personnel qui, dans cette grande *armée des cieux*, ose se laisser adorer.

La première de ces trois variétés ne rentrant nullement dans notre sujet, nous n'avons rien à en dire. Personne dans ce siècle de positivisme ne sera plus jamais tenté d'adorer, pour leur *beauté*, des astres qui n'ont de l'*or* que la couleur.

Quant à la seconde variété, celle qui consiste dans l'abus du sabéisme orthodoxe, elle rentre en plein dans nos plus

1. *Deutéronome*, 4, 19.
2. *Strom.* 6. ch. XIV.
3. *Dulie* signifie *vénération*.
4. *Latrie* signifie *adoration*.

spéciales études, et nous allons lui consacrer quelques pages.

Remontons aux principes et renfermons-nous encore une fois dans l'histoire.

Avant d'essayer de comprendre une des difficultés les plus formidables de l'histoire primitive, il faut lire et méditer pendant quelque temps certains passages de l'Ancien Testament, et notamment celui-ci :

« Audi me, fili,... et dico in æquitate spiritus virtutes quas posuit Deus in opera sua ab initio... et ab institutione *ipsorum*, distinxit partes illorum, et INITIA EORUM IN GENTIBUS SUIS... et ornavit in æternum opera illorum, nec esurierunt, nec laboraverunt et non destiterunt in operibus suis... unusquisque proximum sibi non angustiabit usque in æternum[1]. »

Avant de produire notre traduction propre, si nous interrogeons la traduction de Lemaistre de Sacy, voici ce qu'elle nous répond :

« Écoute, mon fils,... Dieu, dans sa sagesse, a formé d'abord ses ouvrages; il a distingué les parties du monde aussitôt qu'il les a créées, et il en a placé les *principales pour subsister dans le temps qu'il leur a marqué*. Il les a *ornées* pour jamais et les a conduites dans leurs mouvements, qu'elles ont continués *sans interruption, sans aucun besoin et sans jamais se lasser*. »

Nous demandons à tous ceux qui ont achevé leur *sixième*, s'il n'y a pas là autant de contre-sens que de paroles. D'abord pas un mot des *nations* qui jouent cependant un grand rôle dans ce verset; ensuite, pourquoi cette phrase : *Sans aucun besoin et sans jamais se lasser* (qui se rapporte évidemment aux œuvres *principales* et à leurs *ornements*) est-elle appliquée à Dieu, surtout quand le verset suivant applique positivement la fin de cette même phrase : « *Chacun d'eux n'a pressé ni dérangé son voisin,* » à « ces puissances principales qui n'ont pas abandonné leurs œuvres ? »

1. *Ecclésiastique*, ch. XVI, v. 24.

Il nous semble, à notre tour, que tout ce passage devrait se traduire littéralement ainsi :

« Écoute, ô mon fils, je vais te dire les vertus que Dieu a posées dans ses œuvres dès le commencement... Dès le commencement, il a distingué les diverses parties de ces œuvres (*illorum*) et a placé leurs principes (*initia*) dans ses nations. Il a *orné* pour l'éternité les œuvres de ces principes (*opera illorum*), et alors ces principes n'ont jamais eu faim, n'ont pas travaillé et n'ont pas abandonné leur ouvrage, et nul d'entre eux n'a pressé ni dérangé son voisin pendant l'éternité. »

L'abbé de Vence, ou plutôt Dom Calmet, son collaborateur, se tait également sur les *nations,* qui sont cependant le mot de l'énigme, et, comme Lemaistre, il applique le mot *principes* aux parties du monde, sans s'apercevoir que son « *chacune d'elles,* » du verset 28, traduit fort mal le *chacun d'eux,* qui doit évidemment se rapporter à *principes.* Ainsi donc, quoique notre traduction littérale soit aussi fort obscure, c'est encore de ses expressions qu'il faut tâcher de faire jaillir la lumière.

Bien que nous eussions voulu ajourner encore la question des *anges planétaires,* elle est ici tellement liée par le texte à celle des anges *tutélaires,* que nous sommes bien forcé de ne pas les disjoindre. Rappelons-nous donc, pour un moment, ce que nous avons dit (chapitre v), à propos du verset 1 du chapitre II de la Genèse : « Ainsi furent parfaits le ciel, la terre et tous leurs *ornements,* » à savoir, que le mot hébreu, traduit par ce dernier, est précisément *tsaba,* qui signifie armée, comme *tsabaoth elohim* signifie le dieu de ces armées que Cornelius nous a dit ne pouvoir être que les armées des anges *et* des astres, « angelorum *ac* siderum. » Si nous voulons être conséquent, il nous est donc impossible de lui donner ici une autre acception, et nous devons remarquer avec quel soin ces *ornements* mystérieux sont distingués des *œuvres,* puisqu'ils n'arrivent jamais qu'après la formation de celles-ci. Le ciel, la terre d'abord, puis ensuite l'armée-ornements, qui n'a

jamais faim, ne se *repose jamais,* et dont chaque membre ne presse et ne dérange jamais son voisin.

On commence à comprendre, mais l'on comprend tout à fait, lorsqu'on voit dans les Septante le mot grec ἀρχαὶ substitué au mot *initia* de la Vulgate; ἀρχαὶ, c'est-à-dire *principautés, puissances,* et non pas *commencements.*

Ici Cornelius commence à saisir la vérité et nous dit : « Il serait *plus simple* et *plus correct* d'appliquer ce mot aux *astres...* ou aux *principautés angéliques* commises à ces parties du monde et qui *toujours* sont appelées ἀρχαὶ. »

Évidemment, ce serait plus simple et plus correct, et, de plus, nous aurions pour nous le texte tout entier des *Septante* qui dit formellement : « Il a préparé ses ouvrages, puis établi pour leurs *chefs* les astres ou *principautés astrales...* »

Nous voici donc bien évidemment revenus à l'*ornatus* (sabaoth) et aux personnalités qu'il entraîne[1].

C'est à ces vérités, que déjà nous avons appelées cosmo-spirites, que fait allusion Bossuet, lorsque (dans sa *cinquième Élévation*) il parle de la présidence de la nature spirituelle sur la corporelle : « Par ces *vertus*, dit-il, il faut entendre peut-être ceux dont Job a dit : « *qu'ils portent le monde* et *qu'ils se courbent* devant Dieu. » (Ch. IX, v. 13).

Mais que dire maintenant de ces mêmes *puissances* « *distinguées* dans *ses* ou dans *leurs* nations, *initia distinxit in* GENTIBUS *suis?* »

Pour saisir ce nouveau rapport, il faut encore se reporter en arrière et rapprocher ce dernier verset du verset 7, ch. XXXIII du *Deutéronome*. Il est vrai que dans la Vulgate il est ainsi conçu : « ... Interroge ton père et tes vieillards, et ils te diront : quand le Très-Haut a divisé les nations, il a tracé les limites des peuples, *suivant le nombre des fils d'Israël.* » Les Septante

1. Le mot grec traduit ici par *orner* est Κοσμεῖν, et Planche, tout en lui conservant le sens d'*embellir*, lui en donne encore un autre, qui rentre parfaitement dans notre interprétation, c'est celui de régler et préposer à un emploi.

consultés à leur tour nous donnent : « Suivant le nombre des *anges de Dieu,* » c'est-à-dire des anges auxquels il les avait confiées ; et pour nous, cette leçon, outre le sens qu'elle donne à ce qui n'en avait aucun, nous paraît tout à fait justifiée par le verset suivant : « *Mais* (*autem*) le Seigneur a pris *pour sa part* Israël. » Il est évident qu'Israël formant ici opposition au mot *nations,* Dieu n'a pas pu modeler sur lui les limites de celles-ci.

Rationnel ou non, compréhensible ou non, c'était donc encore un dogme général, que les recteurs des planètes exerçaient en même temps une grande influence sur la terre. Aux yeux de toute l'antiquité, c'étaient eux qui régissaient toutes les nations. Les Perses et tous les peuples païens pensaient à cet égard exactement comme les Juifs, et tous partaient de ce principe posé dans la Genèse, que « le Très-Haut avait divisé les nations, conformément au nombre des anges de Dieu, » nombre relatif probablement à notre système planétaire. De là toutes ces grandes divisions politiques, administratives et civiles en douze, en soixante-dix et soixante-douze, en raison de soixante-douze petites *planètes innomées* [1], auxquelles ils attribuaient encore certaines subdivisions des petits peuples. Fondée ou non fondée, c'était donc une croyance générale et réputée parfaitement orthodoxe. Nous l'avons déjà vu, l'ange Raphaël de Tobie, l'ange Gabriel des Perses, l'ange Mikaël des Hébreux font partie des sept grandes divisions qui, dans les cieux, se tiennent sans cesse autour du trône de l'Agneau. L'ubiquité de leur patronage céleste est une conséquence de l'ubiquité spirituelle générale et continue de Dieu, qui, « tout en résidant au point le plus élevé des cieux, est encore tout auprès de chacun de nous ; » l'ubiquité des sept yeux du Seigneur qui, de même que les élus, doivent « suivre l'*Agneau* partout où il va, » est une conséquence de l'ubiquité spirituelle générale.

1. Cette dernière division répond au reproche fait sans cesse aux Anciens de n'avoir connu que les sept planètes de la semaine.

C'est évidemment là ce qu'entendait Bossuet lorsqu'il déplorait « l'aveuglement de ces hommes qui ne peuvent comprendre ces génies *patrons* des nations, et *moteurs en même temps* de toutes les parties de l'univers » (*Sermon sur les démons*).

De là, tous les dieux des nations portant un nom de *planète*, et chaque nation portant l'étendard de son *étoile*.

Nous avons remarqué plus haut quel jour cette croyance pouvait répandre sur ces dynasties divines ou plutôt sur ces règnes sidéraux « du Soleil, de Saturne, de Mercure, » qui font depuis deux mille ans le désespoir de tous les historiens. Le mot de saint Clément sur le culte *très-permis* des astres-anges, et celui-ci de saint Justin : « Dieu avait longtemps toléré qu'on adorât le Soleil [1], » suffisent à l'explication de ce *désespérant* problème.

« Heureuses, dit Platon, heureuses les nations qui, dans le partage des dieux, ont eu le bonheur d'obtenir le *Soleil !* »

Tout cela au contraire demeure lettre close pour celui qui ne peut comprendre ce double rôle des esprits sidéraux ; en perdant *son étoile*, il a perdu toute boussole.

Mais ces principes une fois admis, il devient impossible d'aller chercher plus loin le point de départ du sabéisme.

Nous en étions là de notre rédaction, lorsque le hasard nous fit tomber sur une admirable conférence donnée en 1851, dans la cathédrale d'Amiens, par Mgr de Salignis, si prématurément enlevé à l'épiscopat dont il était une des gloires. « C'est dans le ciel, et le PLUS PRÈS POSSIBLE DU VRAI DIEU, disait le savant et éloquent prélat, que se trouve en quelque sorte le point de départ du culte des faux dieux. Lorsque la notion d'un Dieu suprême, immatériel, infini, se fut comme évanouie de l'intelligence humaine aveuglée par les sens, l'homme adora d'abord les intelligences supérieures, que la tradition lui montrait associées par Dieu même au gouvernement de ce monde. Le *sabéisme spirituel* fut probablement la

1. *Ad Tryphonem.*

première forme de l'idolâtrie, puis la raison de l'homme de plus en plus affaiblie, ne pouvant rien concevoir que de *matériel*, ce ne furent plus les esprits, *auxquels* IL EST PERMIS D'ATTRIBUER L'ORDRE MERVEILLEUX DES SPHÈRES CÉLESTES ET LE MOUVEMENT DES ASTRES, ce furent les astres mêmes que l'homme adora. De là ce sabéisme *grossier*,... etc.»

Monseigneur a raison ; c'est le *plus près possible* du *vrai* Dieu qu'il nous faut chercher le point de départ du culte des *faux* dieux.

2. — *Les éléments tuteurs de saint Paul.*

Il ne nous fallait rien moins qu'une telle sanction, pour oser proposer à notre tour une traduction toute nouvelle d'un texte de saint Paul, qui nous paraît avoir été mal compris et rendu jusqu'ici. Nous sentons tout ce qu'il pourrait y avoir d'inconvenant dans une prétention semblable de la part d'un *laïque*, si le désir de fortifier une thèse désormais revêtue du sceau épiscopal ne venait la légitimer et lui servir en quelque sorte de passe-port.

Voici donc le texte en question. C'est celui des trois premiers versets du chapitre IV de l'*Epître aux Galates*. Pesons bien ces paroles :

« Tant que l'héritier est encore enfant, il n'est pas différent d'un serviteur, bien qu'il soit maître de tout.

« Mais il est sous la puissance des *tuteurs* et *curateurs* jusqu'aux temps marqués par son père.

« Ainsi, lorsque nous étions enfants, nous étions assujettis AUX ÉLÉMENTS DU MONDE... QUE NOUS SERVIONS.»

Quelle a pu être la pensée de saint Paul en se servant de cette singulière expression? Voilà ce qui nous paraît difficile à préciser, si nous en jugeons par les cinq ou six traductions complétement divergentes que nous avons là sous les yeux.

Il en est une cependant qui semble prévaloir, car elle revient un peu plus souvent que toutes les autres, et la voici :

« Nous demeurions assujettis aux premières et très-grossières *instructions* que Dieu avait données au monde. »

Traduire ainsi, c'est, il nous semble, abuser un peu des textes et surtout de l'esprit des contextes, car s'il est très-vrai que le mot hébreu, traduit en grec par celui de στοιχεῖα, signifie *principes, éléments,* il signifie aussi tout autre chose : ainsi, comme nous le dit saint Clément d'Alexandrie, le mot στοιχεῖα signifie « principes générateurs cosmologiques, et notamment astres du zodiaque, des mois, des jours, du soleil et de la lune [1]. »

Saint Clément, d'ailleurs, parle ici comme Aristote ; « τῶν ἀστρῶν στοιχεῖα [2] » dit ce dernier, et c'est en se fondant sur lui que Diogène Laërce appelle les douze signes du zodiaque δώδεκα στοιχεῖα [3].

Seldenus, à son tour, nous dit, en parlant des téraphims et en copiant Maimonide (*More Nevochim,* livre III, chap. XXX) : « Ils sculptèrent des images et prétendirent que la lumière des principales étoiles venant à les pénétrer, les vertus angéliques conversaient avec eux et leur annonçaient beaucoup de choses très-utiles. » Les téraphims, continue Seldenus, étaient composés d'après la position de certains astres, comme ceux que les Grecs appellent στοιχεῖα, et selon les figures que l'on plaçait dans les cieux et qu'on appelait ἀλεξητῆροὶ ou dieux tutélaires, et ceux qui traçaient les στοιχεῖα s'appelaient στοιχειωματικοὶ, ou devinant par les στοιχεῖα [4].

Quant au mot *cosmos* qui suit (στοιχεῖα τοῦ κόσμου), et dont se sert l'apôtre, il n'a pas comme chez nous l'acception morale de l'*esprit du monde;* il signifie toujours le monde et sa beauté physique.

Or, comme nous ne pouvons pas croire que notre horreur pour les esprits aille jusqu'à refuser à saint Paul le droit d'en

1. *Discours aux Gentils,* p. 146.
2. *De Gener.,* l. II, ch. IV.
3. Commenté par Ménage, l. VI, § 101.
4. *De Diis Syriis,Teraph.* II, *Synt.,* p. 31.

parler, il ne serait peut-être pas hors de propos de rechercher si les *pédagogues* (régisseurs) et les *tuteurs* surnaturels ne seraient pas infiniment plus *naturels* ici que toutes les *instructions élémentaires* du monde.

Pour s'en convaincre, il devrait suffire peut-être de lire les versets 8 et 9 qui s'y rapportent encore.

« Alors *ignorant le vrai Dieu* (réfléchissons à ce mot), vous étiez assujettis à ceux (*iis*) et vous *serviez* ceux qui par leur nature ne sont pas de *véritables* dieux...

« Mais maintenant que vous connaissez Dieu, comment pouvez-vous retourner en arrière, et *servir* encore *ceux* qui,... etc...? »

Nous demandons si l'on a jamais *servi* des instructions élémentaires, et surtout si l'on a jamais prévenu personne que ces instructions ne sont pas le *vrai* Dieu.

Ammien Marcellin, cependant, nous avait avertis plus d'une fois que toutes les anciennes divinations se faisaient par les « esprits des éléments, » *spiritus elementorum*, et en grec, πνεῦματα τῶν στοιχειῶν [1].

Mais nous aimons toujours mieux revenir à saint Clément, qui fait dire quelque part à saint Pierre: « N'adorez pas Dieu comme les Juifs, qui croient seuls le connaître et ne s'aperçoivent pas qu'ils adorent, *au lieu de lui*, des *anges* et des *archanges* et les *mois* et la *lune* [2]. »

Nous voici donc encore une fois revenus aux anges des planètes et du zodiaque, qui, ne l'oublions pas, n'étaient pas figurés seulement à Héliopolis par les douze pierres appelées « mystères des éléments, *elementorum arcana*, » mais bien aussi dans le temple de Salomon, dans plusieurs vieilles églises italiennes, et même à Notre-Dame de Paris.

Le mot στοιχεῖα signifiait avant tout *lumières*.

Mais voici quelque chose de plus grave : saint Jean Chry-

1. Ammien Marcellin, l. I, 21.
2. *Strom.*, l. VI, § 5.

sostome traduisant le passage de saint Paul (*aux Colosses*) dit qu'il faut entendre par στοιχεῖα κόσμοῦ LE SOLEIL et LA LUNE[1], et il répète la même chose à propos de l'*Épître aux Galates*.

Saint Épiphane traduit ce mot de la même manière [2].

Ceci continuerait à nous expliquer pourquoi les douze fameuses pierres de l'*urim* ou pectoral du grand prêtre juif étaient appelées *lumières*, στοιχεῖα, et pourquoi saint Clément les appelle encore les lumières zodiacales ou στοιχεῖα.

3. — Les recteurs de saint Paul.

Là n'est pas la difficulté. D'après ce dernier sens, qu'appuient de grandes *autorités*, nos pères, sans perdre la présence et les communications divines, auraient été plus spécialement, jusqu'à leur majorité, sous la direction de *tuteurs* et de *curateurs* spirituels appelés les *éléments* du monde. Il n'y a rien là d'embarrassant pour la théodicée la plus timide, puisque Dieu nous dit par la bouche de Paul, « que jusqu'à l'arrivée de son Fils il parlait aux hommes de bien des manières différentes [3]. »

L'essentiel, lorsqu'il s'agit de *tuteurs* civils, est qu'ils soient honnêtes; l'essentiel, par conséquent, lorsqu'il s'agit de tuteurs spirituels, est qu'ils soient saints et que toute leur gestion ne puisse nous conduire qu'au Dieu de toute sainteté.

Nécessairement les *tuteurs* dont parle jusqu'ici saint Paul étaient saints et dignes de leur solennelle mission.

Mais voici venir, avec les mêmes expressions d'*éléments du monde* et de *recteurs*, d'autres puissances spirituelles manifestement démoniaques: qu'allons-nous faire de celles-ci? car les choses paraissent se compliquer de la manière la plus

1. Saint Jean Chrysostome, *Hom.* 58, *Sermon* IV, *sur l'Épître de saint Paul aux Colosses*.

2. Il dit à propos de l'hérésie des Manichéens : « Τουματαίως νομιζόμενα
En vain égarés
εἰς ἀριθμὸν στοιχείων ταῖς πεπλανημέναις ὀνομάτα ἃ ζῶντα
dans la science des éléments aux planètes nomenclature du zodiaque
καλοῦσιν.
appelés.

3. Saint Paul, *aux Hébreux*, I.

fâcheuse pour la pauvre humanité, et saint Paul ne nous le dissimule pas : « Ce n'est plus cette fois qu'avec le bouclier de la foi que nous pouvons lutter contre ces puissances *aériennes* et contre ces *recteurs* de notre monde de ténèbres[1]. »

Qu'est-ce à dire ? Voilà donc le dualisme et le conflit les plus formels dans cette grande administration du cosmos ?

Mais voici revenir encore l'expression d'*éléments*.

Voilà dans quelle occasion : saint Paul s'adresse aux Colosses qui, précisément, retournaient à ce culte superstitieux des anges, qui ressemblait très-fort à notre spiritolâtrie moderne, et en conséquence la grande préoccupation de l'apôtre et des deux premiers siècles de l'Église. « Veillez bien, leur dit-il, à ce que personne ne vous séduise par une philosophie insensée, suivant les traditions humaines, suivant *les éléments de ce monde* et non suivant le Christ dans lequel seul habite corporellement toute *la plénitude* de la divinité... Car c'est lui qui est *la tête* de toutes les *principautés* et *puissances*,... c'est lui qui les a dépouillées (*expolians eas*) et enchaînées à son triomphe... Que personne donc ne vous séduise par une fausse humilité et par un culte particulier des *anges*,... culte plein de superstition, ἐθελοθρησκεία [2]...

1. Saint Paul, *aux Éphésiens*, ch. VI.

2. Saint Paul, *aux Colosses*, ch. II, v. 8 à 20. Ce fut ce même culte que le concile de Laodicée, tenu plus tard sur les mêmes lieux, taxa d'*abominable* idolâtrie, et pour la suppression radicale duquel il se vit obligé de défendre jusqu'à la *prière aux bons anges*. (*Canon*, 35.) Par suite de cette défense, on fit donc fermer tous les oratoires angéliques, y compris celui de l'archange saint Michel, que Théodoret dit avoir encore vu à *Chonis* (ville des Colosses), ce qui n'empêcha pas plus tard la réédification du temple détruit et la reprise de ce même culte de saint Michel, qui fut depuis continué dans la forme et la mesure les plus orthodoxes et les plus encouragées. Cette restauration avait été le résultat d'un grand miracle opéré cette fois, on ne pouvait plus en douter, par le *véritable* saint Michel.

Pour obtenir les bonnes grâces du faux, il avait fallu quitter l'Église et le *chef* des anges, Jésus-Christ. (*Relicta ecclesia et relicto Christo tenente caput.*)

Avis aux Colosses plagiaires du XIXe siècle, qui ordonnent à l'Église de leur obéir et de les suivre. (Voir notre Introduction, fin du § *Spiritolâtrie.*)

Digitized by Google

Ici la chose est des plus claires. Sous des noms tout semblables, sous des qualifications égales en dignité hiérarchique. nous avons affaire à des antagonistes séparés par un abîme... Mais *cette fois,* dit Cornelius a Lapide, il s'agit bien dans ce mot *éléments,* comme le disent saint Clément, saint Jérôme, saint Ambroise, etc., du culte des astres et de leurs anges, c'est-à-dire du *soleil,* de *la lune* et *de toute la milice céleste.*

Comment! voilà nos grands astres et en particulier le soleil si glorifiés tout à l'heure, les voici régis à présent par des démons? Et ces démons, Bossuet les appellera, dix-sept siècles après saint Paul, « les *tenants* et les *soutiens* du monde?... » Que nos astronomes sont donc loin de comprendre une telle astronomie!

Pour bien nous en rendre compte, à notre tour, il nous faut revenir à cette dualité, conséquence de la chute, qui faisait dire à saint Augustin: « A chaque objet de la création sont attachées deux vertus contraires, deux anges, l'ange de vie et l'ange de mort, » et nous demander si ce ne serait pas en vertu de cette loi que nous aurions deux soleils, deux lunes, etc.

Seulement, faisons-y bien attention; saint Paul dans les épîtres déjà citées, accompagne ce mot : *cosmocratores,* de deux autres épithètes qui empêchaient probablement alors toute équivoque. Ces épithètes sont celles de νικροκράτορες, puissances *noires* et de ténèbres, opposées aux συρστοιχεῖα ou *éléments* supérieurs. Avec ces deux mots tout se trouvait éclairci, et nous gardions pour nos saints recteurs *la lumière* et *le grade!...* Qu'avions-nous besoin d'autre chose?... (1).

---

1. « DOUBLES RECTEURS CHEZ LES PAIENS, COMME DANS L'ÉGLISE. » — Rappelons-nous ce principe posé par Proclus, celui de tous les Alexandrins qui a le mieux connu la philosophie païenne, et qui est devenu de notre temps une des admirations de la philosophie française : « Il est un troisième et dernier ordre de démons, dit-il, qui sont pour ainsi dire, ici-bas, les ministres des grands dieux,... qui les servent, leur répondent,... et qui servent aussi les dieux préposés aux diverses parties de ce monde... Cet ordre

de démons est innombrable, et porte le *même nom que ses chefs; c'est donc pour eux un bonheur,* lorsque vous les appelez *Mercure, Apollon, Jupiter,* parce qu'ils sont l'expression des propriétés de ces dieux *qu'ils représentent,* et qui par eux répandent *d'en haut* leurs bienfaits sur la terre (*a*). »

On voit que le système représentatif était en plein exercice dans l'ordre spirituel païen, et la comparaison est tellement sérieuse, que le premier et le plus grand bienfait de l'incarnation fut de déchirer la *charte* (*delens chirographum*) qui liait la société aux *puissances* et aux *principautés,* ses véritables ministres, ministres cette fois, et, très-heureusement pour nous, complétement responsables.

Mais ces Mercure, ces Apollon, ces Jupiter, chefs de division au grand département des planètes, et qui aiment tant à s'entendre donner de si grands noms, qui représentent-ils à leur tour, et de qui tiennent-ils la place?

Comme dans notre système et, nous l'espérons bien, dans celui de tout le monde, ils ne sauraient être que les usurpateurs nominaux, et, dans tous cas, réprouvés, du titre qu'ils affectent, donnons en quelques mots un exemple de ce conflit permanent entre les deux ordres de recteurs, et résumons-le dans la lutte incessante et générale des deux soleils.

Rien n'est plus évident que leur antagonisme.

En Égypte, c'est Apophis-*soleil* qui met à mort son frère, le *soleil*-Osiris.

Chez les Perses, c'est Ormuzd, lumière incréée qui dans le *soleil* donne la main, par l'entremise de Mithra, à l'Ahriman du *soleil.*

Chez les Hindous, c'est, nous l'avons vu, Sourya et *Siva;* chez les Juifs, c'est le *serpent-soleil venimeux,* dont les blessures sont guéries par le *bon serpent-soleil,* qu'il suffit de regarder.

Enfin, dans l'Apocalypse, la dualité se dessine encore plus, puisque nous y voyons l'ange du *soleil levant* et l'ange qui *est dans le soleil* lutter et terrasser l'*Abbaddon* exterminateur, autrement dit l'*Apollon-Soleil* des Grecs.

Quand l'Antechrist cessera-t-il de se proclamer le vrai *soleil* du monde (voir Cornelius a Lapide), si ce n'est lorsque le soleil levant (*Oriens*) « l'aura exterminé par un souffle de sa bouche? » (*Ap.* XII.)

Quand doit arriver enfin le triomphe du *Sabaoth* sacré dont le Christ est le chef, si ce n'est après que toutes les imprécations bibliques contre la milice céleste (*Deutéronome,* XVIII, 3) et contre le soleil et la lune (*Rois,* II, 7) se seront réalisées, et que le Seigneur « aura enivré son glaive contre cette milice, » (*Isaïe,* XXIV, 2, et XXXIV, 4, 5), et lorsque le soleil « sera confondu, et que la lune rougira. » (*Isaïe,* XXIV, 23.)

Cette duplicité qui paraît, au premier aspect, devoir embrouiller encore une question si mystérieuse, n'en est pas moins, à notre avis, le seul jour qui puisse un peu l'éclairer. Il serait tout à fait impossible de comprendre les qualifications d'*archontes, puissances* cosmiques et démoniaques, appliquées par saint Paul aux *recteurs* de ténèbres, si l'on ne se rappelait que d'après saint

(*a*) Proclus, *de Anima et dæmone.*

Denys « il en est tombé de tous les ordres, » et, par conséquent, aussi des archontes et des puissances. Nous lisons dans Damascius « qu'il y a sept séries de ces κοσμοκράτορες, ou forces cosmiques, mais QU'ELLES SONT DOUBLES (*geminas*) : les unes supérieures, chargées de contenir le mondo supérieur; les autres inférieures, chargées de l'inférieur. » D'ailleurs nous savons par saint Paul que Satan est un archonte et dans saint Denys (*de Divinis nominibus*) nous voyons que « tout démon, y compris par conséquent l'archonte tombé, est πρόσυλος, c'est-à-dire ou matériel ou attaché à la matière. » Julius Firmicus affirme (liv. VI, ch. XXXII) que « la planète régnante » s'appelait toujours χρονοκράτωρ, et le savant M. Ideler, de Berlin, confirme tous ces renseignements. Enfin nous retrouvons les mêmes dogmes chez Jamblique, lorsqu'il nous dit (sect. II, cap. IV, *de Mysteriis*), que les archontes peuvent être divisés en deux classes, les uns ayant conservé leur beauté naturelle et première, les autres matérialisés et ne nous montrant plus qu'une beauté artificielle et factice. « Les uns vous saisissent d'admiration, dit-il, les autres, princes de la matière, vous apportent toujours douleurs et dommages. »

On commence à comprendre ; il y a les archontes ou cosmocrateurs, types ou paradigmes, forces immatérielles *affectant* la matière et lui imprimant le mouvement, comme le dit Grove, puis les archontes tombés, et souillant encore cette même matière qu'ils régissaient primitivement. On comprend que ces *principautés* et ces *puissances* aient gouverné la terre jusqu'au jour où le Christ est venu les enchaîner et les *expolier* du haut de la croix, en exorcisant l'air, leur ancien domaine, bien qu'en les y laissant, en partie du moins, jusqu'au jour du jugement. On comprend enfin un Satan, soleil inférieur, voulant usurper le soleil supérieur, et foudroyé pour avoir ravi le feu sacré. « Comment es-tu tombé, Lucifer, toi dont la splendeur se promenait *au milieu* des pierres enflammées. *Quomodo cecidisti, Lucifer, de medio lapidum ignitorum?* »

---

§ V

ASTROLOGIE.

Astrologie, forme favorite de l'idolâtrie sabéite. — Influences sidérales physiques réhabilitées. — Influences sidérales morales, en train de l'être. — Saint Thomas et le cardinal Maï. — Antiquité de l'astrologie. — Pétosiris et Nécepso. — Tous les grands hommes adeptes. — Vicissitudes de l'astrologie à Rome. — Les dieux se donnent eux-mêmes pour les inventeurs de l'astrologie judiciaire. — Note 1, sur l'antériorité ou le plagiat des idées *apotélesmatiques*.

Devant parler de l'astrologie plus au long dans notre troisième Mémoire, nous espérions pouvoir nous décharger aujourd'hui de ce fardeau ; mais cette forme est trop mêlée à

toutes les autres, elle est trop bien le fond et le but final de l'idolâtrie sidérale, pour que le silence à son égard ne fût pas considéré comme une grande omission historique.

Il faut donc prendre encore une fois son courage à deux mains et s'exécuter hardiment.

La question de l'astrologie rentre dans la grande question de toutes les influences, et ne consiste que dans leur restriction à la spécialité des influences sidérales.

Ces dernières peuvent être de deux sortes : les influences physiques, et les influences morales.

Parlons d'abord des premières.

Tout le monde sait que depuis un siècle elles avaient beaucoup baissé, ou plutôt qu'elles avaient perdu tout crédit dans l'opinion scientifique générale. Mais n'y aurait-il pas bientôt réaction ? « Les astronomes, les physiciens, les médecins et les météorologistes, dit quelque part Arago, refusent à ces influences toute espèce de réalité ; mais à la vérité, ajoute-t-il plaisamment, ils *sont tous seuls de leur avis*, et partout les hommes *pratiques* de l'agriculture, de l'élevage animal, etc., donnant la préférence aux faits observés sur les dénégations rédigées, continueront de se régler sur elles. Quant aux influences lunaires sur les maladies, ne serait-ce donc rien, continue le secrétaire académique, que d'avoir pour soi l'autorité des deux plus grands médecins de l'antiquité, et, parmi les modernes, celle de Mead, d'Hoffmann et de Sauvages?... Où trouve-t-on les influences lunaires réfutées par des arguments que *la science puisse avouer ?* Celui qui, *à priori*, ose traiter un fait d'absurde, manque de prudence. Il n'a pas réfléchi aux nombreux démentis qu'il aurait reçus de nos jours [1]. »

On voit que lorsque les maîtres veulent parler franchement, ils sont bien autrement sévères que nous sur les arguments et sur la *critique* de leurs élèves.

Arago n'est pas seul ; ici, comme à propos de tant d'autres

1. *Annuaire*, 1833, p. 215 et 234.

dénégations établies, lorsque vous y regardez d'un peu près, vous apercevez des velléités d'insubordination d'autant plus sérieuses, que c'est presque toujours dans les rangs les plus élevés qu'elles commencent à murmurer.

Bailly, tant de fois cité, allait déjà fort loin, quoique en plein XVIIIe siècle, sur cet article. Écoutons-le : « L'astrologie, a-t-on dit, est la mère très-folle d'une fille très-sage, mais c'est ainsi que l'on confond les idées, car l'astronomie est certainement la première ; il a fallu connaître les astres, avant de leur attribuer un pouvoir... On ne se trompe pas moins en faisant dériver l'astrologie de l'ignorance... L'ignorance est un état passif et stérile, tandis que sciences, arts, fables, superstitions, le bien comme le mal, tout vient du génie... L'astrologie naturelle n'était que la dégénérescence d'idées saines et vraies, conformes à la bonne physique, mais que les philosophes n'ont pas mieux entendues que le peuple, car en tout temps et en tout lieu on croit avoir beaucoup fait en mettant une difficulté à la place d'une autre [1]. »

Nous allons voir tout à l'heure Bailly assez embarrassé à propos de l'autre astrologie.

« Enfin, dit un homme que l'esprit moderne se gardera bien de récuser (M. Le Couturier), il est curieux de penser que, tandis que les spéculations hardies de Démocrite sont réalisées par un savant de Manchester (M. Dalton), les rêveries des alchimistes se trouvent recevoir une espèce de vie des minutieuses investigations de ses successeurs : une chose très-remarquable, en effet, c'est de voir combien les découvertes modernes ont *servi souvent à venger les spéculations du moyen âge de l'accusation d'absurdité*. Ainsi, si la direction d'un morceau d'acier, suspendu à quelques pieds de terre, peut, ainsi que l'a *prouvé* le colonel Sabine, être influencée par la position d'un corps comme la lune, situé à plus de deux cents milles de notre planète, qui donc pourrait accuser d'extravagance la

1. *Astronomie ancienne*, p. 26.

croyance des anciens astrologues à l'influence des étoiles sur les destinées humaines[1] ? »

Quoique M. Le Couturier se montre ailleurs fort bien disposé à l'égard de certains rapports entre les influences sidérales et la longévité humaine, nous avouons que tout cela ne constitue pas encore la foi à la véritable astrologie, à celle qu'on appelle l'astrologie *judiciaire*, astrologie dont personne n'oserait (avec raison) se déclarer aujourd'hui le défenseur, mais en faveur de laquelle on pourrait redouter pour l'avenir comme une espèce de retour, beaucoup de personnes aimant à supposer quelque élément de vérité caché sous une telle masse de décombres.

Qui sait si, grâce à nos explications à la mode par l'*intuition*, par les *facultés latentes* de la psychologie, et grâce surtout à l'absence du seul *criterium* préservateur, nous ne voguerons pas bientôt en plein *chaldaïsme ?*

« On est porté, dit le même savant, à critiquer sans ménagement tout ce qui tient à l'idée astrologique; mais encore, pour que la critique ait un but, *faudrait-il connaître cette idée?* Et lorsque, parmi les hommes que l'on critique ainsi, il s'en rencontre qui s'appellent Regiomontanus, Tycho-Brahé, KEPLER, etc., etc., *il y a lieu d'avoir de la prudence.* Kepler était astrologue par métier, et ne fut astronome qu'accessoirement; il gagnait sa vie à dresser des *figures généthliaques*, qui, indiquant l'état du ciel au moment de la naissance des individus, étaient la base à laquelle on ne cessait de recourir pour les horoscopes. Ce grand homme était naïvement croyant au principe de l'astrologie, sans l'accepter avec toutes ses folles conséquences[2]. »

Nous avons dit que Bailly, si net sur l'astrologie physique, parlait de l'autre avec un certain embarras; on va pouvoir en juger.

1. *Musée des sciences*, p. 230.
2. Ibid., 1re année, n° 28.

D'abord il semble s'exprimer comme tout le monde ; ce n'est, selon lui, que l'ensemble « des règles par lesquelles des *fripons* ont, pendant tant de siècles, trompé des hommes curieux et faibles[1]... » Plus loin, c'est l'ouvrage « de gens *éclairés*, de *philosophes* que pouvaient égarer de *louables* motifs[2]. » Ailleurs, c'est un fruit du panthéisme, et « la différence lui échappe entre un spinosiste aux yeux duquel toutes nos déterminations sont écrites d'avance dans le grand livre du monde... et l'astrologue qui croit avoir lu dans ce livre. » (Avis à qui se sentirait blessé !) « Non, dit-il, l'art de prédire l'avenir n'est pas né du dessein de tromper les hommes (que deviennent les *fripons ?*) ; l'idée de cet art n'est qu'une pensée hardie, il ne peut être que la découverte ou l'erreur du génie... (que devient la *sottise ?*) ; l'astrologie judiciaire, dans son origine, est donc la suite d'un système *profond*, qui fut l'ouvrage d'un peuple éclairé, d'un peuple qui s'égara, comme tout peuple qui veut s'avancer *trop* loin dans les mystères de Dieu et de la nature (que devient *l'ignorance?*) ; renfermée longtemps dans le secret des temples, elle fut longtemps sans être préjudiciable,... et ce ne fut que plus tard qu'en se divulguant elle fut brouillée et dénaturée par le peuple... et tomba dans l'avilissement qu'elle mérite[3]... »

On le voit, ce n'est encore ici que la dégénérescence ou l'*altération* de quelque grande et mystique habitude.

M. Ph. Lebas, membre de l'Institut et professeur d'histoire à l'École normale, va renchérir encore sur l'admiration du principe.

Après avoir énuméré les plus illustres fauteurs de cette doctrine : « On comprend, dit-il, que l'adhésion de tant de hautes intelligences soit un motif suffisant pour croire que tout n'est pas folie dans l'astrologie et qu'il doit y avoir là quelque chose de fondé à dégager des erreurs et des préjugés ridicules qui

1. *Astronomie ancienne*, p. 260.
2. Ibid., p. 268.
3. Ibid., p. 268.

s'y sont mêlés. D'ailleurs, en proclamant en politique la souveraineté du peuple et de l'opinion générale, pouvons-nous admettre, *comme on l'a admis jusqu'ici*, que le genre humain s'est en ceci radicalement abusé, qu'une absurdité complète et grossière à l'excès a pu régner tant de siècles, sans s'appuyer sur autre chose que sur l'imbécillité d'une part, et de l'autre sur le charlatanisme, la mauvaise foi ou la cupidité? Quoi! la plupart des hommes, pendant près de cinquante siècles, ont été sur ce point ou dupés ou fripons! voilà ce qu'il nous faudrait admettre! Mais quelle certitude nous resterait-il donc pour le présent et pour l'avenir, et comment supposer que Dieu aurait permis une semblable maladie, un semblable fléau intellectuel?

« Il n'en est rien, croyons-le bien. Lors même qu'il ne nous serait pas possible de nous rendre compte de la part de réalité mêlée, dans l'astrologie, à l'invention et à la rêverie, disons avec Bossuet... et avec tous les philosophes de notre temps, que « rien de ce qui a été dominant ne saurait être tout à fait faux. N'est-il pas vrai d'ailleurs qu'il y a une réaction physique des astres les uns sur les autres? N'est-il pas vrai que les astres ont une influence sur l'atmosphère, et par conséquent une action au moins médiate sur les végétaux et sur les animaux? La science moderne n'a-t-elle pas mis ces deux points hors de doute? »

Jusqu'ici M. Lebas peut encore rester à l'Institut, mais que diront ses voisins lorsqu'ils l'entendront ajouter: « N'est-il pas vrai que la liberté humaine n'est pas absolue; que tout se tient, que tout pèse, les astres comme autre chose, sur chaque volonté individuelle; que la Providence agit sur nous et dirige les hommes par ces relations qu'elle a établies entre eux et les objets extérieurs et l'univers tout entier, etc., etc.? Eh bien! le fond de l'astrologie *n'est pas autre chose* (nous le verrons). Il faut reconnaître qu'un instinct supérieur à leur siècle avait dirigé les efforts de ces hommes... Quant au reproche de matérialisme et d'anéantissement de la liberté humaine que Bailly adressait à leur théorie, il est tout à fait

dénué de raison. *Les grands astrologues* admettent tous, sans exception, que nous pouvons réagir contre les influences des astres. Ce principe est établi dans le *Tetrabiblos* de Ptolémée, cette bible des astrologues, aux chapitres II et III du livre premier. Tycho-Brahé, Campanella... en disent autant[1]... »

M. Lebas, en effet, aurait pu ajouter que toute l'astrologie reposait sur ce principe si connu et si orthodoxe : *Sapiens dominabitur astris,* le sage l'emportera sur les astres ; dès lors la liberté humaine n'était pas plus menacée par eux que par tous les milieux mauvais qu'elle traverse et toutes les tentations que lui ménagent, soit la masse de ses ennemis ambiants, soit une organisation vicieuse ou la tyrannie des prédispositions physiologiques.

Ainsi donc, voici une influence morale accordée aux astres ; mais voyez comme tout s'explique et s'enchaîne dans le grand système des astres régis par les esprits, système préconisé par ces mêmes hommes qui nous ont livré, nous allons le voir, tous les secrets de Copernic et de Newton ! De qui les tenaient-ils, encore une fois ? — des prêtres et des inspirés ; — et ceux-ci ? — de leurs dieux, disaient-ils. Et Creuzer est convenu qu'il fallait nécessairement prendre *au pied de la lettre* ce mot de *révélation*. N'oublions pas que saint Clément et saint Justin nous ont dit de leur côté tout ce que nous venons de dire dans le dernier paragraphe sur les *éléments tuteurs* « tolérés par Dieu jusqu'à la majorité de l'enfant, » et nous resterons convaincus que l'on finira par voir dans l'astrologie tout autre chose que ce que voit M. Lebas, c'est-à-dire, non plus un effet du *globe* sur le moral de l'homme, ce qui nous mènerait tout droit au matérialisme reproché à Bailly, mais bien une communication spirite entre l'homme et les puissances célestes.

Alors on comprendra que les mages aient appris, *par les principes de leur science,* comme le dit l'Évangile, à recon-

1. *Dictionnaire encyclopédique de France,* p. 422, art. ASTROLOGIE, par M. Lebas.

Digitized by Google

naître le Sauveur dans *son étoile*, et qu'ils se soient rappelé et les prédictions de Balaam, et celles recueillies et conservées chez les Juifs sur la venue du Messie, « lorsque la constellation d'Israël se trouverait dans le *signe des poissons...* »

A ce point de vue seulement, on comprendra que saint Thomas ait pu dire que « les substances spirituelles qui meuvent les astres agissent immédiatement sur l'entendement en l'éclairant, bien qu'elles ne puissent changer la volonté; ce qui fait que les astrologues disent vrai en beaucoup de circonstances et peuvent prédire certains événements en général, mais non en particulier, rien n'empêchant l'homme de *résister* à ses passions par son libre arbitre [1]. »

« Les corps célestes, dit-il ailleurs, sont cause de tout ce qui se passe dans ce monde sublunaire; ils agissent indirectement sur les actes humains, mais tous les effets qu'ils produisent ne sont pas nécessaires [2].

Ceci rentre dans ces paroles du philosophe Victorinus, retrouvées il y a quelques années dans les manuscrits du Vatican:

« Les éléments du monde sont entraînés par leurs mouvements, et de ces mouvements dérivent en même temps certaines nécessités; de telle sorte que leurs conversions décident souvent de la vie des hommes qui se trouvent leur obéir et suivre naturellement leur parcours; mais de tout cela se trouve affranchi celui qui, plein de foi dans le Christ, tient de lui le patron de sa vie... Nul doute qu'on ne fasse de tous ces éléments, des dieux; les uns les appelant démons aériens, les autres empyréens, les autres *enydros*, ou enfin génies [3]. »

1. *Somme*, quest. XV, art. V.
2. Ibid., t. III, p. 2 et 29.
3. « Elementa mundi simul habent secum et motus suos et quasi quasdam ex motibus necessitates; ut in sideribus quorum conversione hominum vita vel in necessitatem ducitur, et sic serviunt elementis homines, ut astra jusserint, ut mundi cursus imperaverit; quibus omnibus solvetur quisquis in Christum fidem habens Dominum vitæ suæ a Christo Spiritum accepe-

Mais comment pouvoir assimiler aux recteurs de *lumière* ces infimes στοιχεῖα, sortes de téraphims conformés à la ressemblance des figures zodiacales, et dont les interprètes s'appelaient στοιχειωματικοί, *devins par les éléments?* « Ces petites statues étaient en or lorsqu'elles étaient dédiées au Soleil, et en argent lorsqu'elles l'étaient à la Lune ; elles *causaient* avec les hommes et leur annonçaient les choses utiles[1]. »

Qui ne voit que le culte de *dulie*, ce culte élémentaire et permis dont parlent les premiers Pères, sortait ici déjà par la *divination* de la ligne orthodoxe, et que l'on retombait par le fait seul de cette curiosité dans les recteurs de *ténèbres?* C'était là cette *mazzaroth* ou milice zodiacale dont parle si souvent la Bible, et entre autres aux chapitres XXXVII et XXXVIII du livre de Job.

Ici, très-probablement, la divination et les communications mystérieuses ne devenaient mauvaises, comme tout le reste, que par le changement du personnel consulté, c'est-à-dire, par l'intervention des démons qui, selon Porphyre, aiment à se faire appeler Soleil, Mercure, Jupiter, etc. ; c'est alors qu'escortés des souillures et des erreurs de toute espèce ils venaient se substituer par la faute des consultants à la majestueuse pureté des saints et premiers rapports.

Quoi qu'il en soit, l'astrologie, après avoir été l'une des premières formes de l'idolâtrie sabéitique, en resta la dernière, et probablement son règne ne cessera jamais qu'avec celui du monde idolâtre.

Pour juger de cette antiquité, il suffit de suivre la science dans ses nouvelles investigations. On se rappelle ce que nous avons déjà dit, c'est-à-dire qu'à l'époque de la découverte du Zodiaque de Denderah Letronne croyait avoir péremptoire-

rit... Nulla enim dubitatio quia singula hæc elementa Deos dicat,... quosdam dæmones aerios vocent, rursus alii empyrios, alii enydros, alii genios. » (*Maï*, t. III, part. II, p. 29.)

1. Seldenus, *de Diis Syriis*, t. I, p. 29.

Digitized by Google

ment démontré que ces monuments de date romaine et purement astrologique, c'est-à-dire représentant un *thème natal*, accusaient par cela même leur nouveauté en raison des connaissances astronomiques et préalablement indiquées par de telles conceptions.

Aujourd'hui la raison serait mauvaise, attendu qu'on retrouve les mêmes idées reproduites sur beaucoup de monuments bien autrement anciens, et que les prêtres dépositaires des grandes vérités coperniciennes et newtoniennes l'étaient en même temps, nous le verrons, des vérités et des pratiques de cette astrologie que l'on croyait si jeune.

Notre bon et savant Kircher nous en avait prévenus dans les mêmes termes dont saint Justin s'était servi (Quæst. 25, ap. *Orth.*) : « Dès les premiers temps de l'invention des hiéroglyphes, ce n'était pas le vulgaire, mais des hommes distingués et choisis que l'on initiait dans le secret des temples à toutes les sortes d'astrologie, même à la plus abjecte et à celle qui, plus tard, se prostituait sur les places publiques, *circumforanea.* » Sur la table sacrée de chaque temple on voyait représentés les recteurs du monde, revêtus de leurs insignes, puis autour de cette *table* des prêtres attentifs à ce que ces images *allaient leur montrer* et à la révélation de l'avenir, προγνωσιν, qu'elles allaient leur faire *après* l'invocation, par une ouverture qui se trouvait au milieu de cette *table,* qu'on appelait la *grande porte des dieux* [1]. »

Mais on se moquait alors des préoccupations démoniaques et astrologiques de Kircher, qui restait accusé d'avoir pris tout cela dans son imagination.

Aujourd'hui la question s'éclaircit ; nous comprenons que chez les Anciens l'astronomie et l'astrologie ne faisaient qu'un, qu'elles étaient pour ainsi dire nées le même jour, et que, sur ce terrain, les plus grandes découvertes ont toujours marché de front avec des observations absurdes et ridicules.

1. Kircher, *Œdip. Ægypt.*, in TABULA ISIACA.

Ainsi pendant que Pythagore apprenait dans les livres d'Hermès le système de Copernic et la loi du carré des distances, il y trouvait toute la théorie des décans, recteurs du monde, le thème natal de l'univers, toutes les formules nécessaires à son accomplissement, et, qui le croirait? la consécration de chaque partie du corps à chacun de ces dieux zodiacaux. C'est ainsi que dans le manuscrit de Peteménoph vous retrouverez l'application de toutes les injonctions hermétiques, la consécration de la chevelure au Nil céleste, de la tempe gauche à l'esprit vivant dans le soleil, de la droite à l'esprit d'Ammon, du nez à Anubis Sirius, ainsi de suite, etc., etc. Et comment comprendre que tout cela ait pu sortir de la même plume, si l'on perd de vue ce principe que nous avons déjà posé (t. II, p. 205) sur la *double* inspiration des livres hermétiques, l'une primitive, sublime et sacrée, l'autre plus tardive, puérile et sacrilége, semblant n'avoir pour but que celui de souiller et de compromettre la première?

Voilà pourquoi saint Clément et Chérémon sont d'accord sur la prééminence du prêtre *horoscope* au-dessus de tous les autres, sur les purifications plus nombreuses qui lui sont imposées, sur les prescriptions et sur la scrupuleuse observance qu'il doit à l'art fondé par les Pétosiris et les Nécepso [1].

Aussi ne serons-nous pas étonné d'entendre M. Reuvens s'exprimer ainsi dans ses Lettres à Letronne sur les deux papyrus magiques de la collection Anastasi, qu'il croit avec raison émanés du système mythologique *originaire* de ce pays. « Il y est question, dit-il, dans ces papyrus, des quatre *bases* du monde, στέρεωματα, dont il est impossible, selon Champollion, de méconnaître l'identité avec les *soutiens* ou κοσμοκράτωρες de saint Paul; ce sont eux que l'on invoque avec les dieux de toutes les zones célestes, parfaitement semblables encore aux *spiritualia nequitiæ in cœlestibus*, du même apôtre. Cette

1. Les deux premiers astrologues dont les manuscrits fassent mention, et qui paraissent avoir vécu au temps de Sésostris.

invocation se faisait souvent dans les termes propres et avec les menaces dont Jamblique nous a reproduit trop fidèlement la formule, pour qu'il soit possible de lui refuser désormais le mérite de nous avoir transmis tout l'ancien et primitif esprit égyptien. Vous avez prouvé (c'est toujours Reuvens qui s'adresse à Letronne, p. 54) que tous les vrais zodiaques égyptiens ont été exécutés à l'époque romaine,... conjecture qui m'a paru fondée, tant que je n'ai pas connu la momie de Sensaos ; mais cette momie m'a démontré que ces monuments zodiacaux sont tous entièrement ou principalement astrologiques,... les tombes royales et les rituels funéraires présentent des tables des constellations et de leurs influences pour toutes les heures de chaque mois. De cette manière les tableaux généthliaques sembleraient bien antérieurs à l'époque à laquelle vous assignez leur origine... Il est donc à croire que les zodiaques des sarcophages d'un âge postérieur ne sont qu'une *réminiscence,* une imitation de ces tables purement mythologiques. Ainsi, sur cette tombe de Sensaos, on voit la déesse Typhé ou Nephthé, mère d'Osiris, *dame du ciel,* le corps semé d'étoiles, portant les disques du soleil et de la lune. »

« C'est bien là, dit à son tour M. Guigniaut, *la reine du ciel* à laquelle, en général, paraissent subordonnés tous les dieux des planètes du zodiaque et les autres êtres du système astrothéologique [1]. »

On conviendra donc que c'était faire une mauvaise guerre à Dupuis que de lui objecter la *jeunesse* de ces zodiaques, dont tout l'esprit se retrouvait dans la vieillesse la plus reculée de l'antiquité égyptienne.

Encore une mauvaise arme à briser.

Quoi qu'en dise Champollion, et malgré les curieuses tables de constellations qu'il nous montre sur le tombeau de Rhamsès V, 1450 ans avant Jésus-Christ, il demeure à peu près certain que l'Égypte tenait cette dégénérescence philosophique

1. Notes sur Creuzer, *Égypte.*

des Chaldéens, qui l'avaient laissée s'infiltrer petit à petit, *pour bonne raison,* dans les enseignements purs, rationnels et orthodoxes transmis par le peuple primitif. C'était ce qu'on appelait *lire dans les registres du ciel;* mais tout en supposant, comme nous l'avons déjà fait, qu'on pouvait primitivement, et sous la direction d'un *bon maître,* y lire de très-grandes choses, l'infini devait séparer cette divine lecture du galimatias que nous venons d'entendre; celui-ci devait lui succéder partout où des professeurs *étrangers* allaient se charger de l'éducation des peuples « assis dans l'ombre de la mort. »

Dès l'origine de leur idolâtrie, et par conséquent de l'idolâtrie générale, les Chaldéens, héritiers jusque-là des connaissances ou plutôt des révélations astronomiques patriarcales, avaient dû adjoindre à celles-ci la théorie des génies recteurs et de leur influence morale sur les destinées humaines; c'étaient alors les *mlac,* les ministres soumis de l'Éternel, se contentant de transmettre à la création les volontés du créateur; mais il fallait que l'altération fût survenue de bien bonne heure, puisque dans Bérose nous constatons déjà la suzeraineté sidérale de Bel et de Mylitta. Cependant ce n'était pas encore tout à fait l'astrologie *judiciaire,* puisque nous ne voyons jusque-là que les *douze seigneurs des dieux* zodiacaux, les trente-six dieux *conseillers* et les vingt-quatre étoiles *juges* du monde, qui, en l'absence de l'Éternel, le maintiennent et surveillent les mortels, et révèlent à l'humanité leurs arrêts.

Cette doctrine subsista jusqu'à Diodore, avec ces mêmes puérilités, il est vrai, que nous retrouvions tout à l'heure chez les Égyptiens, c'est-à-dire la consécration du pouce à Vénus, de l'index à Jupiter, etc. Mais ce n'est guère qu'à partir de Diodore que nous voyons apparaître la véritable *astrologie judiciaire,* autrement dit le prophétisme matérialiste et panthéistique par la planète elle-même, dont, en dehors de son recteur, l'ascension ou la conjonction au moment de la naissance d'un individu décide de sa fortune et du moment de sa mort.

Cette épidémie de divination générale et coupable qui allait

s'abattre sur le monde ne partait cette fois ni de New-York ni d'Hydesville[1], mais bien de la Chaldée, dont le nom était synonyme d'astrologie.

« Les Chaldéens, dit Diodore, ayant fait de longues observations sur les astres, et connaissant plus parfaitement que tous les autres leurs *mouvements* et leurs *influences*, prédisent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur arriver ; ils regardent surtout comme un point important la théorie des cinq astres qu'ils nomment *interprètes* et que nous appelons planètes. Ils observent plus particulièrement Saturne, quoiqu'ils disent que c'est le Soleil qui fournit le plus de prédictions pour les grands événements;... ils allèguent comme exemples les prédictions qui ont été faites à un grand nombre de rois, particulièrement à Alexandre, à Antigone, à Séleucus-Nicanor et à un grand nombre de particuliers, prédictions qui paraissent s'être réalisées toutes d'une manière si juste, que ceux-ci en ont été frappés d'admiration et n'ont pu se dispenser de reconnaître en cela quelque chose de surnaturel[2]. »

Ces derniers astrologues étaient les *kasdim* et les *gazzim*, qu'il ne faut confondre ni avec les *asaphim* ou théologiens, ni avec les *hakamim* ou savants, mais qui ne faisaient qu'un avec les *khartumim* ou magiciens, applicateurs de leurs théories apotélesmatiques[3].

De l'Égypte l'astrologie passa, dit-on, en Grèce ; mais Lucien nous affirme que celle-ci ne la tint jamais que d'Orphée, fils d'Œagre, qui l'enveloppa d'abord dans les enchantements et les mystères[4].

Orphée fut donc le vrai *medium* importateur ; laissons continuer Lucien :

« Ses principes sont l'ouvrage des anciens monarques favorisés des dieux... Le Béotien Tirésias fut celui qui s'acquit la

1. Points de départ de nos Esprits frappeurs.
2. Diodore, *Histoire*, l. II.
3. Ou formant la science des influences.
4. *De l'Astrologie*, t. IV, p. 60.

plus grande réputation dans l'art d'annoncer l'avenir... On ne traitait pas alors la divination aussi légèrement qu'on le fait aujourd'hui;... on n'entreprenait absolument rien sans avoir consulté le devin dont tous les oracles se rapportaient à l'astrologie; c'est ainsi qu'à Delphes la vierge chargée d'annoncer l'avenir était le symbole de la *vierge* qui est dans les cieux, et que le *dragon* qui *se tient sous le trépied disait* (φθέγγεται ὅτι[1]) qu'il était l'image de celui qui brille parmi les étoiles;... c'est pour voir ce Tirésias qu'Ulysse descendit dans les enfers[2]. »

Rome eût été trop jalouse, si elle eût laissé tant d'honneurs à la Grèce. On y reçut les Chaldéens, et nous voyons tout aussitôt Pompée, César, Crassus, croire à l'astrologie; Pline en parle comme d'un art respectable, et Cicéron lui-même, tout libre penseur qu'il fût, est obligé d'avouer que « d'après une triple conjonction du soleil on avait prédit à Cyrus un règne de trente ans. »

Il est vrai que Cicéron devait être bien renseigné, puisque son ami Nigidius Figulus était un chaleureux adepte, et que Lucius Tarrutius, un autre de ses amis, consacrait toute sa vie à la divination par les astres et au relevé des *nativités*, au moyen de tables célestes dressées selon le style égyptien.

De son côté, Marc-Antoine a sans cesse à ses côtés un astrologue du même pays, que lui avait recommandé Cléopâtre; Auguste, tout en leur défendant de parler « de vie ou de mort, » fait, au moment de monter sur le trône, dresser son thème natal par Théagène; Tibère fait mettre à mort ceux que l'astrologue lui désignait comme devant aspirer à l'empire; Othon ne peut vivre sans eux; Vitellius désire les bannir, mais ne l'ose, parce qu'ils fixent sa mort à ce même jour; Vespasien les consulte, mais en rationaliste; Domitien n'en-

1. Nous avons dit aussi tous les embarras causés par ce mot : *un serpent qui parle!...* c'est comme une table qui devine. Nous qui savons que celles-ci ont parlé... ni plus ni moins que le serpent, nous traduirions brièvement notre φθέγγεται ὅτι.

2. Lucien, t. IV, p. 70, édit. en 6 vol.

treprend rien sans l'avis de ces prophètes qui lui indiquent toutes les victimes à frapper; Antoine ne laisse point passer un seul jour sans adresser sa prière aux planètes; et le docte Adrien lui-même se dit en état de prédire « dès les calendes de janvier tout ce qui doit lui arriver jusqu'au 31 décembre[1]. »

Il paraît toutefois que si la terre tout entière recourait au ciel, celui-ci ne versait pas sur le monde autant de paix que de lumières; aussi voyons-nous le préteur Paul Lanas intimer aux Chaldéens l'ordre de quitter l'Italie dans un délai de dix jours: ils partent mais reviennent aussitôt, forts de l'appui des grands, de Pompée, de César, de Crassus, etc. En 721, Agrippa lance un nouveau décret de bannissement contre eux, mais Alexandre Sévère le rapporte, et leur permet de rouvrir une école à Rome.

Maintenant il nous serait très-facile de continuer à l'infini, et de montrer le monde ancien asservi pendant bien longtemps aux mêmes erreurs; mais pour nous en tenir aux successeurs modernes des Chaldéens antiques, contentons-nous de ces deux affirmations : que l'astrologie figure encore aujourd'hui pour une somme de *quatre millions* au budget du schah de Perse, et que dans cet *heureux* pays on met à mort, tout comme on le faisait autrefois, l'horoscope « qui se trouve pris en flagrant délit de mensonge et de prophétisme inaccompli. » Si nous parcourions le rituel actuel des Persans, nous verrions que rien n'a changé dans la doctrine et qu'il s'agit toujours « d'une vie décidée à l'avance par la constellation qui préside à la naissance de chaque individu, ou par les conjonctions planétaires qui la traversent ».

Quant au secret de l'immense et général crédit acquis par des observances aussi puériles que celles de l'astrologie judiciaire, quant à l'impossibilité signalée au commencement de ce paragraphe par MM. Lebas et Le Couturier que « tant

1. Voir, pour tous ces détails, l'ouvrage de Champollion-Figeac, intitulé *l'Égypte*, etc., p. 101.

Digitized by Google

d'hommes distingués dans tous les siècles aient été le jouet du hasard et de l'illusion, » qu'on le sache bien, il sera toujours impossible de s'en rendre compte en dehors du spiritisme. Comment veut-on que partout tant de milliers de prédictions se soient réalisées *par hasard* avec la plupart de leurs détails, et avec assez de fidélité pour que l'empereur Adrien ait osé dire ce qu'il nous disait tout à l'heure : « Aux calendes de janvier, je sais tout ce qui m'attend jusqu'au 31 décembre[1] ? »

Chacun des personnages que nous venons de citer, chacun des grands génies de l'antiquité, parmi lesquels nous remarquons Tacite lui-même, convenait à son tour de la réalisation de ses avertissements personnels, et quant à la sincérité des devins, la meilleure preuve que l'on en pût donner résultait de ce que « la peine de mort presque partout décrétée contre les *mathématiciens* qui n'auraient pas dit vrai ne diminuait ni leur nombre ni leur tranquillité.

Leur mauvaise foi n'était pas plus réelle que celle de nos

1. Les astrologues ne manquaient pas alors, comme le fait remarquer Delrio (*Disquisit.*, t. IV, ch. III), d'objecter l'accomplissement de certaines prédictions, et entre autres celles de Théagène qui, sur l'image et le thème natal d'Auguste, lui garantit l'empire... (saint Jérôme et saint Ambroise, *Hex.*, XII, ch. IV); de Thrasylle qui, au grand étonnement de Tibère qui n'en avait rien communiqué à personne, révéla au tyran le genre de mort que celui-ci lui destinait (*Dion.*, ibid., p. 55); d'Asclétarion, auquel Domitien demanda un certain jour quel serait son genre de mort : « Je serai bientôt dévoré par les chiens, mon art me l'annonce, » répond l'astrologue; sur ce, le tyran le fait mettre à mort sur-le-champ, et, pour déjouer l'horoscope, le fait ensevelir avec le plus grand soin; mais il se trouve qu'une tempête furieuse s'étant élevée à peu de jours de là, son cadavre, mis à nu, fut mis en pièces par les chiens (id.); de ceux enfin qui promettent à Athénaïs la main de Théodose le jeune, l'empire à Rodolphe de Habsbourg, le pontificat à Léon X, à Adrien VI, à Marcellus II, etc., malgré l'impossibilité naturelle de ces prévisions.

A cela, Delrio répond avec saint Augustin (*de Gen.*, l. III) que plus les astrologues disent vrai et plus il faut se méfier d'eux, attendu que leur entente avec le démon est évidente par cela même, et que la preuve en est dans la manière dont ils finissent leur vie, c'est-à-dire en compagnie des malfaiteurs et des empoisonneurs, ce qui nous explique ce mot de Juvénal : « On ne saurait trouver un seul astrologue qui n'ait payé bien cher le secours de son génie. » (*Satires*, VI.)

Digitized by Google

médiums modernes, qui, pleins de foi dans leur insufflateur, réclament à tout propos, soit l'examen des corps savants, soit l'expérimentation publique et solennelle d'un congrès, sans se douter le moins du monde que, trahis par leur seigneur et maître, ils pourraient bien à leur tour courir au-devant de quelque infamant pilori.

C'étaient donc ou les recteurs de ténèbres ou la tourbe des esprits attachés à leur siècle, qui désignaient eux-mêmes leurs planètes, et l'ordre hebdomadaire dans lequel elles devaient être honorées. Quand nous donnons leurs noms aux jours de notre *semaine*, nous ne nous doutons guère que nous obéissons aux dieux des Chamites, et même probablement des Caïnites; car, dit le chevalier Jones (*Recherches asiatiques*, t. II, p. 343), « l'uniformité de ces noms *antédiluviens* chez toutes les nations, depuis les Goths jusqu'aux Indiens, serait INEXPLICABLE sans la notice suivante : C'est L'INVITATION FAITE PAR LES ORACLES chaldéens, recueillie par Porphyre, et consignée dans Eusèbe (*Préparation*, etc., l. V, ch. XIV), avec recommandation expresse de les porter d'abord aux colonies égyptiennes et phocéennes, puis ensuite aux Grecs, et de ne les invoquer qu'*aux jours mêmes qui portaient leurs noms...* » Apollon disait dans ces oracles : « Il *me* faut invoquer au jour du soleil Mercure d'après ses directions, puis Chronos, puis Vénus, et ne manquez pas d'appeler toujours sept fois chacun de ces dieux. »



Mor Isaac, cité par Kircher (*Œdipus*, t. I, p. 173), nous donne toute l'organisation de cette insufflation : « Des hommes corrompus de la secte des Chamites, se levèrent de toutes parts, et dirent que, les astres ayant plein pouvoir, il ne nous restait plus aucune liberté. L'erreur gagna, et le diable la fit prospérer jusqu'à ce qu'ils crussent bien que les astres étaient les vrais dieux *créateurs*. Alors les populations trompées donnèrent à chacun d'eux le nom d'un dieu, et les adorèrent en se prosternant devant eux. Alors encore ils écrivaient leurs noms sous les diverses images qu'ils plaçaient sur les obélisques

(*columnas sublimes*) et sur les stèles (*parietum fastigio*), mais à certains moments l'*esprit*, parlant dans chacune d'elles, donnait des réponses aux consultants, leur prédisait l'avenir, leur révélait les choses cachées, en leur donnant par exemple de bonnes nouvelles de ceux qui étaient en pays éloignés; puis il mettait dans leur cœur les mêmes pensées qu'il révélait à d'autres et c'est de cette sorte qu'il séduisait un grand nombre d'adeptes et qu'il a répandu par toute la terre cette confiance dans leur savoir sidéral, qui l'infeste encore aujourd'hui. »

Voilà précisément le crime dont l'esprit envoyé par Dieu à sainte Hildegarde lui parlait en ces termes : « O homme, pourquoi donc adores-tu ces créatures qui ne peuvent ni te consoler ni te secourir? pourquoi prêtes-tu l'oreille à ces *mathématiciens* vrais *instructeurs de mort*, dont la témérité persuade à mon peuple que « les étoiles sont les auteurs et les dispensateurs de leur vie. » Malheureux! et qui donc les a faites, ces étoiles? Il est bien vrai que de temps à autre (*interdum*), et avec ma permission, ces étoiles *servent de signes* et révèlent les *mystères des temps*... comme celle qui vint annoncer au monde la naissance de mon fils,... comme celles encore qui dans les derniers temps serviront à préparer la manifestation des grands prodiges... Mais, ô homme, tu m'as abandonné, moi qui, te recherchant dans mon amour, t'ai relevé de ta chute, quelque ensanglanté que tu fusses (*sanguinolentus*) dans les souillures de tes péchés;... tu as préféré suivre l'antique séducteur,... car cette erreur provient de Baal;... lorsque la magie commença à rendre folle l'humanité, le diable, parlant à ceux qui désiraient savoir ce qu'ils devaient ignorer, leur répondit suivant leurs désirs,... etc. » (*Scivias*, l. I, v. 3.)

Toujours une, ferme et conséquente à elle-même, la vérité chrétienne fait tenir à son Église exactement le même langage qu'elle faisait tenir à ses prophètes et à ses saints. Le cardinal Scaglia (dans son *Traité sur la pratique du saint-office*, ch. XXIV) parle ainsi de l'astrologie : « L'astrologie judiciaire

Digitized by Google

est celle par laquelle on *prédit* par les astres les choses contingentes et fortuites, et même celles qui dépendent du libre arbitre des hommes, comme les traités, la paix, les guerres, les succès. On porte la témérité jusqu'à prédire le temps, le lieu et la manière de faire ou non certaines actions. Cette *dernière* sorte d'astrologie (il y en a donc une autre?) est *indubitablement* illicite et défendue expressément. La connaissance de l'avenir, la pénétration des cœurs et de la volonté des hommes, sont des choses réservées à la sagesse de Dieu... Ce n'est donc là qu'une vaine et trompeuse invention des hommes, aidée par les supercheries et les fraudes des démons qu'on y invoque ou qui s'y ingèrent d'eux-mêmes *et sans qu'on y pense*, pour corrompre les esprits infatués de cette recherche de l'avenir. »

Nous le répétons : supprimez cette immixtion démoniaque, et le problème se représente à l'instant ; il devient complétement insoluble à moins que vous ne le résolviez comme M. Maury, qui croit avoir *tout dit* en consacrant un livre à l'association de la magie et de l'astrologie, mais qui en réalité n'a *rien fait*, puisque, la divination magique n'étant pour lui que le résultat d'une *névrose*, il devient, pensons-nous, assez difficile de concilier cette névrose avec l'usage continu des observations sidérales et les interminables calculs du grimoire (1).

---

1. — « ENCORE LA QUESTION DE PRIORITÉ. » C'est la question dominante pour M. Maury ; il partage ou plutôt il développe à cet égard le préjugé général. Pour lui, « l'admission de la doctrine des anges, qui s'était développée chez les Hébreux sous l'influence de la religion mazdéenne, favorisa singulièrement, en Palestine, le développement de la magie et de l'astrologie,... car, dit il, cette doctrine des anges est étrangère au Pentateuque, dans lequel ce que la version grecque de la Bible traduit par ἄγγελος (ange) n'est qu'un mot exprimant une manifestation divine » (*Magie*, 95). « En vérité, dit à son tour un savant hébraïsant (l'abbé Van Drival, *Annuaire de philosophie chrétienne*, mai 1859), on s'étonne du sang-froid et de l'aplomb avec lesquels de pareilles erreurs s'affirment et s'accréditent aujourd'hui.

C'est à se demander si ceux qui les propagent ont jamais lu cette Bible dont ils parlent tant, car il n'y a rien peut-être dont il soit parlé plus souvent que les anges dans la Bible et dans les livres les plus anciens,... et toujours avec la signification de *mlac* ou d'envoyés. »

Nous allons plus loin et nous disons que la Bible, y compris le Pentateuque, n'est qu'une angélophanie permanente, toutes les communications divines n'ayant presque jamais lieu, comme nous l'avons déjà dit, que par ces *fils télégraphiques divins.*

Au reste, M. Maury, dont l'opinion est inébranlable à ce sujet, nous renvoie, pour mieux asseoir la nôtre, à deux articles de la *Revue germanique* qu'il appelle *excellents.* Nous allons y recourir.

Déjà, si on se le rappelle, M. Renan, dans l'intérêt de la même thèse, nous ayant renvoyé à l'ouvrage de M. Munck, nous avions été tout étonné d'y trouver tout ce qu'il fallait et plus qu'il ne fallait pour la démonstration de la thèse exactement contraire à la sienne (voir le chap. v, p. 302). Voyons si par hasard les recommandations de M. Maury ne nous procureraient pas la même bonne fortune.

Voici la substance même et le résumé des trois articles qui démontrent, dit-on, à l'imitation de tous les *théologiens* modernes de l'Allemagne, le plagiat du mazdéisme par Israël.

M. Nicolas nous fait voir d'abord les Perses empruntant tout aux Assyriens, arts, stylo, architecture, langage (le pehlvi, du moins) et emblèmes : « le vaincu, dit-il, absorbe le vainqueur et les deux peuples n'en forment plus qu'un ; » il fait plus, il nous indique, comme une hypothèse admissible et fondée sur le dire d'Ammien Marcellin, la possibilité que Zoroastre ait eu primitivement des rapports avec la race *sémitique* et qu'il se soit *peut-être* inspiré auprès d'elle de sa tendance monothéiste.

Mais alors, si les Perses avaient tout pris aux Chaldéens, comment les Juifs, Sémites comme ces derniers et ne faisant qu'un avec eux, n'auraient-ils pas *pillé* de préférence les Chaldéens, si l'on tient à en faire des plagiaires ?

« Les deux peuples les plus sympathisants, continue M. Nicolas, étaient les Juifs et les Perses... Aussi les déportés de Juda *les reconnurent-ils pour frères...* De là cet ordre d'idées *singulières* désignées plus tard chez les Juifs sous le nom d'apocalyptiques, et dont le germe se trouve à la fois dans les livres sacrés des Perses et des Juifs. L'attente du libérateur est identique, à part quelques détails de religion locale; ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'elle s'est développée *simultanément* chez tous deux, par une action réciproque des deux croyances ; IMPOSSIBLE DE FIXER L'ANTÉRIORITÉ.

« Quant à la lutte d'Ahriman, elle ne peut venir que du parsisme, la doctrine d'une puissance infernale capable de résister à Dieu *n'ayant pas d'antécédent* dans l'hébraïsme. »

Et le serpent de la Genèse, sur lequel roulent la chute, la promesse, les prophéties et enfin la rédemption, c'est-à-dire toute la Bible, qu'en faites-vous ? Toutefois, M. Nicolas a raison, il n'y a ni place ni antécédent dans l'hé-

braïsme pour « une puissance infernale coéternelle à Dieu et se réconciliant avec lui ; » celle-ci appartient bien en propre au mazdéisme et nous force à demander comment l'hébraïsme, en prenant Ahriman, avait pu professer tout le contraire sur sa valeur et son avenir.

D'ailleurs cette antériorité en faveur du mazdéisme est d'autant plus étrange qu'elle va se trouver limitée à Lucifer, « la création et tout son ordre étant, chez les Perses, *évidemment* IMITÉE DE CELLE DE MOÏSE. »

« Quant aux ferouers, chargés de la défense des hommes contre l'ennemi, ce sont bien les anges gardiens des Juifs, et cela peut faire supposer que l'influence juive n'aurait pas été étrangère *à la formation du mythe mazdéen.* »

Comptons : il n'y a donc jusqu'ici que l'Ahriman révolté qui puisse appartenir à la Perse : mais patience, M. Nicolas, qui le prétendait tout à l'heure, semble à présent, et devant un examen plus attentif, changer d'opinion. « La tentation devant l'arbre de vie démontre surabondamment, dit-il, que toute cette légende est due à l'influence juive. C'est bien la tentation d'Ahriman, mais avec l'intervention du démon Petiareh qui prouve *qu'on ne s'est pillé d'aucun côté.* »

Ceci pourrait ressembler à une capitulation, mais le démon Petiareh ne signifiant que le Sammaël ou l'Ahriman incarné dans le Serpent, il retombe, comme tout le reste dans l'influence juive *« surabondamment démontrée. »*

Nous pensons que ces courts extraits suffiront pour prouver que le plagiat des Juifs n'est pas aussi clairement établi que M. Maury et tant d'autres voudraient nous le persuader. Ces aveux suffiront-ils cependant pour infirmer un lieu commun si fortement enraciné dans les esprits ? Nous en doutons, quand nous voyons MM. Maury et Renan ne pas même s'apercevoir qu'on nous renvoyant à MM. Munck et Nicolas ils nous fournissent nos meilleures armes.

Digitized by Google

APPENDICE Q

CHAPITRE XIII

A DE VIEILLES ATTAQUES RÉPONSES NOUVELLES.

La vérité est une. — Urbain VIII persécuté par Galilée. — Lumières nouvelles.

On l'a remarqué avec raison, l'histoire de Galilée, telle *qu'on nous la raconte*, a fait plus d'incroyants que les œuvres complètes de Voltaire. Opposer à la vérité théologique la vérité scientifique, brouiller, au nom de la raison, deux sœurs jumelles dont les droits étaient égaux, c'était un coup de maître et le chef-d'œuvre du génie du mensonge.

La science! Nous connaissons toutes ses gloires, toutes ses forces, toutes ses véritables grandeurs, et nous croyons leur avoir rendu toute justice; notre admiration ne lui a jamais fait défaut, en la voyant nombrer tous les soleils avec Laplace ou Leverrier, conjurer la foudre avec Franklin, décomposer les corps avec Berzélius et Davy, ausculter avec Laënnec et Morgagni, paralyser la douleur avec Simpson et Morton, transmettre la pensée, comme un éclair, d'un hémisphère à l'autre, abaisser toute barrière, rapprocher toute distance, et, par ce nivellement de la terre, réunir peut-être un jour toutes les nations en une seule.

Renfermé dans ce programme, comme nous comprenons bien l'orgueil de tout cet esprit moderne! Comme nous saluerions volontiers, avec Bossuet, « dans ces *vrais* grands esprits un des plus beaux ornements du monde, » si le revers de la médaille ne nous rappelait pas aussitôt tous « ces grands esprits *faux* » dont le grand évêque voyait, au même moment et dans les mêmes rangs, surgir le règne autour de lui! Tenté de nous agenouiller, nous le ferions à chaque

instant, si, refroidi tout aussitôt par la philosophie mortelle et par certains préjugés honteux de la grande idole, nous ne lisions pas dans les annales de son temple tant de démentis cruels, de rétractations forcées, d'acceptations et de repoussements arbitraires, tant de déconvenues, en un mot, dont le retour quotidien semblerait n'avoir d'autre but que de rendre *la Divinité* plus modeste en lui imposant quelques confessions bien senties.

Les masses ne s'aperçoivent que très-tard de ces grands désordres intestins; éblouies et reconnaissantes avec raison des développements, des applications matérielles et modernes de vérités souvent spirituelles et bien antiques, elles en appellent de tout à leurs académies, et, s'imaginant que le monde n'a plus de secrets pour celles-ci, s'endorment dans ce quiétisme dangereux qui leur montre, au delà de quelques progrès nouveaux, les frontières de l'âge d'or.

On ne se doute pas un instant que ces développements, presque toujours appliqués par des *laïques*, des industriels, des novateurs ingénieux, souvent enfants perdus et suspectés de la science, ne constituent en définitive que son *corps* matériel et n'ont pas avancé d'un seul pas ce qui constitue son *esprit*, ou plutôt on s'en doute tellement bien que l'on fait bon marché du dernier. Périssent tous les mystères dont la révélation ne pourrait pas se traduire aussitôt en inventions *commodes* ou en actions bien *cotées!*

Loin de nous la pensée de jeter le moindre discrédit sur des efforts que nous voudrions centupler, pourvu qu'ils n'arrivassent qu'en *surcroît* et à leur place, car l'homme ne vit pas seulement de pain, et malheur à la science qui lui dérobe celui de son esprit!

Or c'est le lui dérober :

1° Que de reprendre tous les jours, comme on le fait depuis plusieurs années, le vieux thème de Copernic et de Galilée, et de remonter à nouveau ces deux formidables batteries dont le feu paraissait suspendu; c'est le reprendre que de répéter sur tous les tons ce mot d'un incrédule allemand : « Le christianisme est mort le jour de la naissance de ces deux grands astronomes[1].

2° C'est encore dérober à l'homme le pain de son esprit que de

1. Voir, dans l'*Athenæum français* du 16 décembre 1854, les attaques, à l'étranger, de MM. Brewster, Sasonoff, etc., attaques reprises et développées en France par MM. Babinet (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1855), Reynaud (*Terre et ciel*), A. Maury, (*la Terre*, etc.), Pelletan (*Philosophie du* XIXe *siècle*), Michelet (dans toutes ses œuvres, etc.), Littré (*Philosophie positive*, etc.).

Digitized by Google

présenter la cosmologie biblique sous le jour le plus ridicule, c'est-à-dire « la terre comme un plateau, le firmament comme un couvercle et les étoiles comme un assemblage de clous dorés, et de dire avec M. Maury que les difficultés suscitées par les théologiens romains à Galilée ne le furent qu'en raison de « LEUR IGNORANCE ET DE LEUR ORGUEIL (*la Terre et l'homme*, p. 5), ou avec M. Michelet « qu'avant 1600 ON NE SAVAIT ABSOLUMENT RIEN de l'infini » (*l'Insecte*, ch. 3).

3° C'est le dérober surtout que de nier toute *intervention* surnaturelle dans « les grandes lois de l'univers et d'abuser de l'attraction et des forces cosmiques, au point de priver la création, non-seulement de toute hiérarchie spirituelle, mais de la débarrasser de son auteur en souscrivant avec M. Littré et beaucoup d'autres à cet horrible blasphème du marquis de Laplace : « Devant cet admirable ensemble de la mécanique céleste, Dieu lui-même est devenu une hypothèse inutile [1]. »

Nous devons bien quelques pages à chacun de ces trois points, mais que nos lecteurs se rassurent, nous n'avons nulle envie de reprendre aujourd'hui le fond de ces vieilles discussions qui ne seraient nullement de notre compétence. Nous ne voulons d'ailleurs mettre sous leurs yeux que plusieurs documents qui, dans les conjonctures présentes, ne nous paraissent manquer ni d'intérêt ni d'utilité.

Le premier de ces deux appendices est purement historique, et, comme tel, nous permet de braver tout reproche d'incompétence. Le deuxième, plus spécialement astronomique, n'est inséré, notons-le bien, que dans notre partie *non officielle*.

Commençons par Galilée, et quoiqu'il n'y ait rien de mystique dans son affaire, débarrassons-nous-en au plus vite, comme, avant de marcher, on se débarrasse d'un obstacle qui gêne et encombre la voie. Place donc à ces quelques révélations toutes nouvelles.

Urbain VIII persécuté par Galilée.

Le 14 août 1859, M. Philarète Chasles commençait, dans le journal des *Débats*, la publication de plusieurs articles sur l'ouvrage allemand de M. de Reumont, intitulé *Rome et Galilée*.

Il ressort de cet ouvrage consciencieux et de ces articles embarrassés un trop haut enseignement pour que nous puissions nous permettre de ne pas le mettre en lumière.

1. Voir la brochure déjà citée sur la *Philosophie positive*.

Digitized by Google

On le sait, nous avons tous été bercés aux tristes et monotones accents de la grande complainte chantée sur la persécution de Galilée. Tous nous avons pleuré sur ce vieillard vénérable que, d'un commun accord, la peinture, l'histoire et la poésie nous montrent depuis deux siècles « traîné, la corde au cou, » devant des juges en robe rouge, enseveli dans le plus noir des cachots, menacé du plus horrible des supplices, auquel il n'échappa qu'en rétractant sa foi scientifique, rétractation honteuse, qu'il démentait aussitôt par le fameux « *e pur se muove*, et cependant elle tourne. »

Tous nous avons applaudi aux vers si bien frappés de Casimir Delavigne, nous le montrant

. . . . . expiant, par vingt ans de prison,
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison.

On le sait encore, ces récits, ces tableaux, ces poésies formèrent bien certainement un des plus terribles engins que la philosophie moderne ait jamais lancés contre l'esprit ancien. Les meilleures intelligences y furent prises, et le seront bien longtemps encore, en vertu de l'inexcusable tort d'avoir *trop* TARD *raison*.

Plusieurs fois cependant la vérité avait tenté de se faire jour; on avait publié quelques lettres qui avaient diminué de beaucoup l'intérêt de la victime, et Delambre, ainsi que M. Biot, s'étaient vus obligés d'enregistrer *consciencieusement* un grand nombre de témoignages à la charge du patient et beaucoup d'autres à la décharge de ses juges. Néanmoins, l'esprit public restait en possession du préjugé, et nous ne voudrions pas jurer qu'en ce moment même plus d'une ébauche nouvelle du *martyre* ne s'apprêtât à sensibiliser encore la prochaine exposition.

Aujourd'hui peut-être arriveraient-elles un peu tard pour tous ceux qui auraient pu lire dans le journal des *Débats* l'analyse du nouveau livre prussien.

Il ne faut pas oublier d'abord que cette analyse est l'œuvre d'un libre penseur, de M. Philarète Chasles, dont la conscience va dire toute la vérité *quand même*, sans pour cela que son esprit dépose devant elle aucun de ses anciens préjugés.

Écoutons d'abord la première.

« Le *mythe* du procès de Galilée et de ses persécutions, telles que le *vulgaire* les accepte, a pour unique base *un document faux*, une lettre fabriquée *par plaisanterie*, pour jouer pièce à l'historien Tiraboschi. Cette lettre se termine par une bévue grossière et un anachronisme impossible, qui trahissent jusqu'à l'étourderie du faussaire... »

Comment! toute cette grande épopée philosophique, toute cette machine de guerre qui devait suffire à jeter bas l'inquisition romaine, et qui peut-être a fait plus d'incroyants que Voltaire, comment, c'était un mythe, le résultat d'une *plaisanterie* et d'un *faux?* et bien qu'elle ne remonte qu'à deux siècles et que l'anachronisme soit flagrant, la critique européenne moderne, cette critique qui fait notre orgueil, l'a reçue sans examen et avec la simplicité d'un enfant?

Continuons : « Non, ce n'était ni la crédulité des cardinaux (les cardinaux ne sont pas crédules), ni la superstition (dont ils étaient fort éloignés), ni l'intérêt du saint-siége (qui n'était pas en jeu), mais c'était uniquement l'envie portée à un érudit qui, pris à cette taquinerie, se hâta d'insérer la fausse pièce;... elle fit autorité et donna lieu à tout ce *mélodrame* que nous connaissons tous. »

Pour mieux prouver que l'intérêt du saint-siége n'était nullement en jeu, le journal des *Débats* nous montre le pape Urbain VIII (alors cardinal Barberini) écrivant, le 5 juin 1612, à Galilée : « J'ai reçu votre dissertation, et je la lirai *avec plaisir,* tant pour me *confirmer* dans une opinion *qui concorde avec la mienne*, que pour admirer avec tout le monde les produits de votre rare intelligence; » et le cardinal de joindre à ce billet toute une pièce de vers latins en l'honneur de Galilée.

On conviendra que si l'inquisition était au fond si cruelle, ses formes, du moins, étaient charmantes. Et comment, d'ailleurs, la sacrée pénitencerie aurait-elle pu se montrer si sévère, lorsque Delambre nous affirme que « du temps de Galilée le système de Copernic était professé publiquement à Rome depuis plus de quatre-vingts ans [1] ? »

Comment aurait-elle pu s'y prendre, lorsque les partisans de ce système occupaient toutes les places, et que le célèbre Kepler, ayant été poursuivi par les théologiens de Tubingue pour avoir enseigné ce système, fut appelé par le saint-siége à l'université de Bologne pour l'enseigner publiquement [2]?

Il faudrait cependant bien s'entendre et parvenir à concilier la lettre du cardinal Bellarmin, du 26 mars 1616, déclarant que « Galilée n'a fait aucune rétractation et n'a subi aucune pénitence, » avec la poursuite et la prison, qui ne sont cependant pas un mythe.

Non, cette poursuite et cette prison sont bien véritablement historiques. Mais pourquoi et comment poursuivi, si ce n'est pour ces

1. *Histoire de l'Astronomie.*
2. *Mémoires de Tiraboschi.*

misérables *dialogues*, dans lesquels il fait jouer au pape souverain le plus ridicule des rôles, sous le nom de *Simplicio*, et dans lesquels il parle de tout à tort et à travers, de politique et de théologie, bien plus encore que de mathématiques?... Dans cet *audacieux* pamphlet, Galilée se donne pour un catholique *de la plus fervente piété*... « Et il ne mentait pas, » dit M. Philarète Chasles, qui ajoute aussitôt, il est vrai : « Mais il bafoue la tradition, il se rit de la foi, prodigue le sarcasme, veut endoctriner les cardinaux, et termine par la profession de foi la plus complète à l'Église. »

On n'est vraiment pas difficile, en fait de *ferveur* catholique, au journal des *Débats*, et on l'est d'autant moins qu'on parle encore un peu plus loin « des lettres de Galilée sur *ses maîtresses*, ses rivaux, son vieux vin, etc. »

Tout cela devait en effet édifier considérablement le sacré collége.

Mais enfin qu'arriva-t-il donc de cette brochure, dans laquelle Galilée *bafouait* le souverain qui avait chanté son mérite? Ah! cette fois, « cette brochure, dit M. Chasles, décida de la haine personnelle d'Urbain VIII contre lui. »

Voyons, prouvez-nous maintenant qu'il y eut véritablement *haine* et en quoi elle se trahit.

Le voici, ou plutôt voici toutes les traces de vengeance que M. Chasles peut découvrir.

Écoutez bien l'exposé de toutes ces « férocités de *reptiles*, sous la figure d'hommes, de toutes ces *barbaries* de l'intolérance ! » Apprêtez-vous à frémir!

Sommé de venir s'expliquer à Rome, Galilée s'y rend de lui-même, malgré les conseils de ses amis, tant il était effrayé du courroux et de la haine de ses juges! il se constitue leur prisonnier et se rend... — dans son cachot, sans doute? « dans cette retraite *obscure* où il ne devait plus avoir aucune communication avec les vivants?... » — Non, mais dans le délicieux palais *Sinceri*, dont il nous fait lui-même une peinture ravissante; là, pas une attention qu'on oublie, pas une douceur qu'on lui refuse... Au lieu de *cachot obscur*, des jardins délicieux; au lieu de *fers*, de simples arrêts *sur parole*; au lieu de séquestration absolue, la simple invitation de ne pas recevoir *trop* de visites! Peu de jours après, on échangeait cette prison contre le palais de son ambassadeur, où il est encore consigné *sur parole*; et cette fois, M. Chasles, dont nous copions les expressions, en comprend lui-même la portée, car il ajoute : « On n'appela pas de bourreaux, on se contenta de le faire mourir *avec grâce, de le combler*, tout en le frappant, *d'indulgence et de bonté*... »

Que M. Chasles y fasse bien attention, il y a quelque chose de bien positif à ce sujet : c'est la lettre d'un ami de Galilée, Buonamici, lettre écrite en 1633, et qui nous le montre retournant à Florence, « tout *satisfait*, dit-il, DE N'AVOIR PAS ÉCOUTÉ CEUX QUI LUI DONNAIENT LE CONSEIL DE NE PAS ALLER à Rome. »

Nous ne connaissons rien de plus péremptoire que cette phrase d'un *ami intime*.

Ainsi, d'après cette nouvelle et importante publication, tout se métamorphose, et d'après le journal des *Débats* tout le *mélodrame* reçu est basé sur une pièce *apocryphe* et fabriquée par *plaisanterie*.

Quant au fameux mot « et cependant elle tourne, » il N'A JAMAIS ÉTÉ PRONONCÉ (c'est toujours le *Journal des Débats* qui l'assure), « Galilée, ajoute-t-il, n'ayant jamais déployé aucune grandeur, aucune franchise, et n'ayant jamais dépensé cette héroïque résistance qu'on lui attribue. »

Nous cherchons maintenant les *reptiles* humains, ses bourreaux, que le journal persiste à nous montrer, lui disant : « Adorez et rampez ! » Or, ces reptiles ne peuvent guère, il nous semble, être les cardinaux, puisqu'il nous les signale plus bas comme « des hommes aussi aimables que distingués. »

Quant au pape Urbain VIII, qu'on suppose animé, malgré ses vers latins et ses opinions *identiques*, « d'une *haine* personnelle contre lui, » il ne donne absolument d'autre preuve de cette haine qu'en punissant un libelle qui le *bafoue* par cet emprisonnement temporaire et *sur parole* dont Galilée consigne avec amour toutes les douceurs, et qu'il s'applaudit de toutes ses forces d'être venu chercher malgré ses amis !...

C'est-à-dire que nous ne voyons plus dans tout cela que la persécution d'Urbain VIII par Galilée.

Qu'on ose maintenant encore jeter la pierre au comte de Maistre pour son fameux mot : « Toute l'histoire des trois derniers siècles est à refaire. » Le journal des *Débats* vient d'en refaire malgré lui une des pages principales.

Mais en dehors de la persécution restent les convictions scientifiques de Galilée, et lorsqu'on les regarde d'un peu près, elles paraissent, il faut en convenir, bien légères. Nous avons entendu Delambre lui reprocher son scepticisme et son défaut absolu de franchise ; le journal des *Débats* le constate à son tour.

« Qu'est-ce, en effet, que ces renégations du système de Copernic avec un redoublement de mépris que personne *ne lui a certes jamais demandé*, ces controverses désordonnées, pour et contre lui tour à

tour, ce mépris de ses propres arguments, que Delambre déclare comme lui, du reste, *bien inférieurs à ceux de ses censeurs?* « Si l'on m'en donne le temps, dit Galilée, j'espère démontrer *clairement que je ne professe pas l'opinion du mouvement de la terre* et de l'immobilité du soleil, et je dirai pourquoi je ne la tiens pas pour vraie; il me sera facile d'en donner la raison, la Providence ayant à sa disposition des moyens multiples pour résoudre le problème. »

Et, qu'on le remarque bien, ce n'est pas seulement devant des juges que Galilée tient ce langage, c'est encore dans ses lettres les plus intimes; donc nous sommes en droit de conclure, comme Delambre semble le faire pour Copernic, que leurs convictions à tous deux n'étaient pas absolues, et que, dans tous les cas, leur défense était maladroite et restait souvent TRÈS-INFÉRIEURE à l'argumentation de leurs adversaires; nous le verrons plus loin.

Très-inférieure!... Copernic et Galilée battus, au jugement de Delambre, par la dialectique astronomique des cardinaux!... On regrette de ne plus la connaître.

Mais là n'est pas la question... Nous n'avions à juger que la nature des *persécutions* de Galilée; quant à leur véritable cause, on vient de s'assurer qu'elle n'était pas ailleurs que dans la publication de ce pamphlet outrageux pour le prince, pamphlet plein de fiel, de sarcasmes, où il « bafoue la tradition, se rit de la foi, » en des termes dont le journal des *Débats* dit lui-même : « Quelle faiblesse et quel pathos! »

En vérité, il était bien dur pour Urbain VIII, bafoué dans ces pamphlets, de leur devoir encore, dans l'histoire, la calomnieuse imputation de persécuteur!

Et l'on ne peut dire de cette calomnie ce que l'on dit de toutes les autres, « qu'il en restera *quelque chose.* » Celle-ci regarde un pape et le catholicisme romain; vous pouvez être certain qu'elle restera *tout entière.*

APPENDICE R

CHAPITRE XIII

LES PRÉCURSEURS MYSTIQUES DE COPERNIC ET DE GALILÉE.

---

1. — *Précurseurs rapprochés.*

Voyons maintenant si ces persécutions étaient un effet de l'IGNORANCE ET DE L'ORGUEIL, et s'il est vrai, comme le dit M. Michelet, qu'avant Copernic ON NE SAVAIT RIEN. Assurons-nous non-seulement si Copernic n'avait pas eu quelques prédécesseurs, mais si la mysticité aurait été aussi étrangère qu'on le prétend aux vraies lumières de ces derniers; par là nous rentrerons pleinement dans notre sujet.

Commençons par bien protester contre toute intention d'amoindrir une gloire dont l'esprit antichrétien se serait beaucoup trop prévalu. Dans la note qui précède, nous croyons être resté, à propos de Galilée, fort au-dessous, pour notre part, de toutes les sévérités que nous venions d'enregistrer. Quant à Copernic, inattaquable comme homme et comme grand astronome, si nous tenons à prouver l'antiquité de son système, il ne peut venir dans la tête de personne que ce soit pour lui retirer la moindre parcelle de toutes les jouissances d'*usufruit* et de *plus-value*, auxquelles son rôle de grand vulgarisateur lui a conféré tant de droits.

Il y aurait ici deux choses à distinguer, son histoire et son système. Relativement à ce dernier, nous pourrions peut-être nous armer encore, contre les conclusions vicieuses que l'on en tire, de l'état d'*hypothèse* auquel il est resté jusqu'ici, hypothèse aussi voisine que l'on voudra de la certitude et de la démonstration, mais enfin hypothèse beaucoup plus contestée, à ce qu'il paraît, que le public et même que la science ne le soupçonnent.

Nous pourrions affirmer, par exemple, qu'il y a bien peu d'années

encore une des plus grandes gloires astronomiques de l'Europe, si ce n'est la plus grande (et nous la nommerons au besoin), confessait, quand les portes étaient bien fermées, qu'à ses yeux ce système renfermait de telles *impossibilités*, que depuis longtemps elle avait cessé d'y croire. On sait encore que d'autres astronomes n'admettent ce système qu'en partie, et que le célèbre Delambre, tout copernicien qu'il pût être, ne se faisait aucun scrupule d'en parler en ces termes : « En lisant Copernic, on concevrait facilement les doutes *les plus sérieux* sur son système. Rien n'égale, en effet, la modestie (l'indécision) de son langage... Ce ne sont que des *hypothèses* qu'il propose, et pour lui il n'est aucunement besoin qu'elles soient vraies ou même vraisemblables, il suffit qu'elles se prêtent au calcul... En dehors de la partie brillante de son système, le reste laissait beaucoup à désirer. S'il obtint sur Ptolémée quelques avantages importants dans sa théorie lunaire,... toutes ces améliorations sont dues à son adresse, à sa sagacité et nullement à son système, qui a conservé *presque toutes les absurdités et les embarras de l'ancienne théorie*... Tycho fit toutes les observations qui manquaient à Copernic ; comme observateur, ce dernier s'éleva fort au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé. Copernic et les astronomes s'inquiétaient fort peu des causes physiques, il leur suffisait de pouvoir *imaginer une hypothèse* qui pût servir de fondement à leurs calculs, et leurs prétentions n'étaient rien moins qu'exagérées. »

En présence de *réserves* historiques aussi sévères, on sera donc toujours parfaitement en mesure de repousser *à priori* tous les arguments antibibliques qu'on ne cesse d'opposer au nom d'une *hypothèse*. Quant à nous, cependant, nous n'userons pas d'une facilité que notre conscience repousserait aussitôt, puisque, parfaitement incapable de comprendre par nous-même tous les *embarras* et même les *impossibilités* dont on parle, nous sommes forcé, comme tout le monde, de nous incliner, jusqu'à preuve du contraire, devant la simplicité grandiose qui nous frappe à première vue.

Voyons l'histoire à présent. Copernic eut donc, comme nous venons de le dire, de nombreux précurseurs, et le plus piquant de la chose est de voir le plus jeune et le plus rapproché de son époque professer une très-notable partie de son système à l'ombre du Vatican, qui non-seulement le tolère, mais lui prodigue toutes sortes d'encouragements et de récompenses. Oui, un demi-siècle environ avant la naissance de Copernic, c'est un cardinal romain qui écrivait les phrases suivantes : « Quoique le monde ne soit pas infini, on ne peut cependant se le représenter comme fini, puisque la raison humaine

ne saurait lui assigner aucun terme,... car, de même QUE LA TERRE NE SAURAIT ÊTRE AU CENTRE, la sphère des étoiles fixes ne saurait y être davantage. Il n'y a que Dieu qui puisse occuper le centre du monde, donc, ce monde est comme une vaste machine ayant son centre partout et sa circonférence nulle part (*machina mundi, quasi habens ubique centrum, et nullibi circumferentiam*)... Or, la terre n'étant pas au centre... *ne saurait être immobile*;... et bien qu'elle soit *beaucoup plus petite que le soleil*, il ne faut pas en conclure qu'elle en soit moins noble pour cela (*vilior*)... On ne peut savoir si ses *habitants* sont plus ou moins nobles que ceux qui sont plus près du soleil ou dans les autres étoiles, si l'on tient à ce que tant d'espaces sidéraux ne soient pas privés d'habitants;... la terre, un des globes les plus petits peut-être (*fortasse*), n'en est pas moins le berceau de créatures intelligentes, qui ne paraissent pas pouvoir être surpassées en noblesse et en perfection. »

Ainsi donc : idée sage de l'infini, mouvement de la terre, sa rondeur nécessaire et même sa rondeur imparfaite, son peu d'importance matérielle, pluralité des mondes,... rien ne manque en ce peu de lignes, et certes on pourrait croire qu'elles s'écrivaient hier dans l'*Athenæum* ou dans le *Cosmos*.

Eh bien, nous les traduisons de ce qu'on pourrait appeler un chapitre perdu dans un énorme in-folio latin du XIVe siècle, en tête duquel on lit encore ces mots : « DE DOCTA IGNORANTIA? ou de l'ignorance savante ; œuvres du cardinal de Cusa, homme *incomparable* en toute espèce de philosophie, dans lesquelles *beaucoup* de mystères théologiques, *inaccessibles à l'esprit humain*, voilés et négligés *depuis quelques siècles* (*velata et neglecta*) sont de nouveau mis en lumière. »

Voilà bien certainement un titre qui ne ferait pas fortune aujourd'hui, mais quand derrière ce titre assez mystique on peut vous montrer tout Copernic et tout Pascal, le sourire devient peut-être un peu plus difficile.

Nous en appelons maintenant à tout homme de bonne foi, et nous lui disons : Voyez les dates; le cardinal de Cusa mourait en 1463 et Copernic naissait en 1473. Or, les ouvrages du premier étaient alors prisés si haut, que c'est à eux en grande partie que ce fils d'un pauvre batelier dut non-seulement sa renommée d'*incomparable*, et le chapeau de cardinal, mais encore l'amitié des papes Eugène IV, Nicolas V et Pie II, qui l'appelaient sans cesse auprès de leur personne et le consultaient sur *toutes* choses...

Comment croire alors, et surtout après cette autre assertion de l'astronome Delambre que « du temps de Galilée l'opinion coperni-

cienne était déjà professée librement à Rome depuis plus de quatre-vingts ans, » comment croire, disons-nous, que la sacrée pénitencerie, dont il faisait partie et qui lui avait gardé tant d'estime, n'ait fait la guerre quelques années plus tard à Copernic « qu'en raison de son ignorance et de son orgueil [1], » ou plus simplement encore, comme le veut M. Letronne, « parce qu'on prenait alors la terre pour un plateau, le firmament pour un couvercle, et les étoiles pour quelques clous dorés... [2] ? »

Voilà cependant ce que la foule est tous les jours invitée à croire et par des gens d'ailleurs fort savants... Aussi, ne pardonnons-nous pas à Arago d'avoir omis le cardinal Cusa parmi les anciens croyants à la rotation de la terre qu'il nomme tous à l'exception de celui qui, en raison des préjugés régnants, devait l'être le premier. Malheureusement il en est de même pour l'abjuration de Galilée. Après l'avoir citée, d'après Delambre, Arago (t. III, p. 28) ne mentionne aucune des circonstances *déchargeantes* énumérées par cet écrivain, circonstances si multipliées aujourd'hui, comme on vient de le voir. Ce silence nous paraît d'autant plus coupable, que les cours du savant professeur étaient recueillis par le peuple.

Moréri était plus juste; il reconnaissait la priorité du cardinal Cusa sur Copernic. « Mais, dit-il, le système n'en appartient pas moins à ce dernier, attendu qu'il l'a perfectionné *en rendant les fixes immobiles.* » Voilà ce qui s'appelle avoir la main heureuse ! Copernic eût bien fait de copier jusqu'au bout le bon cardinal, qui, lui, les *devinait très-mobiles.*

Quant à Rome, sa seule admiration prouve que son opposition subséquente était un peu plus savante qu'on ne le croit, et ne reposait que sur les conséquences antibibliques que la libre pensée se croyait le droit de tirer des prémisses.

Nous avons prononcé tout à l'heure le nom de Pascal, et voici pourquoi : M. Michelet nous disait dernièrement dans un petit livre de pur agrément : « Que savait-on de l'infini avant 1600? *Absolument rien...* La page célèbre de Pascal, tant citée sur ce sujet, est l'étonnement naïf de l'humanité se réveillant entre deux abîmes [3]. »

Or tout le monde le sait; cette page si justement célèbre l'est surtout par ce mot : « Le monde est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, » et voici que ce mot se

1. Alfred Maury, *la Terre et l'homme*, p. 5.
2. *Revue des Deux Mondes*, 1842.
3. *L'Insecte*, chap. III.

retrouve *lettre pour lettre* dans le paragraphe du cardinal Cusa auquel Pascal ne peut pas ne l'avoir pas dérobé, un simple hasard ne pouvant pas rédiger aussi fidèlement deux formules d'un tel ordre ; ce qui achève de le démontrer pour nous, c'est la ressemblance tout aussi *criante* qui existe entre la DOCTE IGNORANCE, qui sert de titre à l'œuvre du prélat, et l'*ignorance savante* dont parle encore Pascal dans une de ses plus belles pensées.

Nous ne doutons pas, pour notre part, qu'un examen plus approfondi nous ferait découvrir ailleurs de bien autres larcins commis au détriment d'un si riche trésor.

En attendant, il demeure avéré que le plus magnifique produit du génie scientifique moderne et la plus belle page de Pascal se sont inspirés l'un et l'autre aux *gothiques élucubrations* d'un vieux théologien romain.

Rien de plus légitime assurément, mais encore est-il bon que le public en soit informé.

Que de préjugés tomberaient si chaque siècle rendait à César ce qui appartient à César !

Mais à quel *César* le cardinal Cusa avait-il pu emprunter lui-même ces mystères *inaccessibles à l'esprit humain et voilés pendant un certain temps ?*

Nouvelle question que nous ne sommes pas seul à poser.

2. — *Précurseurs plus éloignés.*

Si nous étudions un moment la cosmologie des derniers jours du paganisme, nous trouvons que le *Cosmos* s'appelait en ce temps-là χορεῖον ou *salle de bal*. Dans cette *salle*, on ne professait pas, mais on dansait littéralement le système de Copernic, puisqu'on plaçait sur un tertre hémisphérique la maison du Soleil et que l'on exécutait autour la danse circulaire et toutes les grandes conjonctions des planètes. Ces danses continuèrent sous le christianisme, le soleil-roi étant devenu l'emblème du Christ dans la hiérarchie religieuse comme dans la famille.

Si nous consultons encore une antiquité plus reculée, elle nous répond très-catégoriquement par la plume de Théophraste et de Plutarque [1] que Platon, après avoir enseigné longtemps la circulation du soleil autour de la terre, avait changé d'idée dans sa vieillesse et

1. *De Facie lunæ*, p. 922.

Google

professait l'opinion toute contraire ; que le *génie* de Platon n'était pour rien dans ce remords et que sa conversion n'était due qu'à Timée de Locres et à Archytas de Tarente [1], deux célèbres pythagoriciens. On sait que, dans cette dernière secte, cette croyance était une affaire de religion, et par conséquent tenue fort secrète jusqu'au jour où l'indiscret Philolaüs divulgua le mystère en le rédigeant par écrit. Archimède, à son tour, l'avait puisé dans Aristarque de Samos [2], autre pythagoricien, et Plutarque nous montre Cléanthe accusant hautement ce dernier d'avoir *troublé*, par cette indiscrétion, le *repos de Vesta* et celui des dieux recteurs de l'univers [3]. Enfin, Hipparque fut chassé honteusement de son école pour avoir enseigné publiquement les dogmes pythagoriciens [4].

Si le système de Copernic est vrai, pourquoi donc à son origine ce secret, ces serments, ces appréhensions? Tout l'isotérisme [5] était là.

La filiation rétrospective est donc bien établie des derniers jours du paganisme jusqu'à Pythagore ; mais lui, ce roi des sages, ce philosophe mystique, où pouvait-il avoir puisé une pareille inspiration? Sans doute à cette même école *superstitieuse* des temples qui lui avait appris tant d'autres choses, entre autres, tous les newtoniens en conviennent, LA LOI INVERSE DU CARRÉ DES DISTANCES.

Le célèbre astronome Bailly s'indignait, à la fin du dernier siècle, que l'on pût faire honneur aux Grecs et aux Romains d'une semblable découverte : « Jamais, disait-il, un pareil système n'a pu être conçu dans la Grèce ou dans l'Italie. Croira-t-on qu'il pût être appuyé *sur des faits*, chez les Grecs qui n'ont fait aucune observation? OSERAIT-ON DIRE QUE L'ESPRIT HUMAIN PUISSE S'ÉLEVER SEUL A CE SYSTÈME, sans des faits qui l'y conduisent et qui puissent donner de la vraisemblance à une vérité tellement contraire au témoignage des sens? Les Grecs, à l'époque de Pythagore, ne faisaient que d'entrer dans la carrière astronomique et n'étaient même pas en état de soupçonner cette vérité.... L'optique n'est née dans la Grèce qu'au temps d'Aristote et de Platon ; toutes ces hypothèses supposent de la géométrie, qui alors n'était guère avancée ; d'ailleurs il faut des observations *suivies*,... et toute la vie de Pythagore n'y eût certes jamais suffi [6]. »

1. Voir Eusèbe, *Prép.*, livre XV, chap. VIII.
2. *De Arenario.*
3. Plutarque, loc. cit.
4. Saint Clément, *Strom.*, livre V.
5. *Doctrine secrète.*
6. *Histoire de l'astronomie ancienne,* p. 86 et 446.

Digitized by Google

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis Bailly et l'étonnement redouble. « *On ne saurait comprendre*, dit un savant tout moderne, comment, dans l'absence de moyens suffisants d'observation, Pythagore a pu connaître la véritable position de la terre parmi les planètes et en vertu de quelle PUISSANCE DE DIVINATION il a émis sur son mouvement les admirables principes sous lesquels, vingt et un siècles plus tard, Copernic et Galilée ont pensé succomber, tant ces vérités étaient lourdes [1]. »

Que M. Charton se rassure : Pythagore n'avait absolument rien *inventé* ni *deviné*. Voyageur initié à tous les mystères égyptiens et guidé par le prêtre Pérénitès, comme Orphée l'avait été par Éthimon [2], il avait admiré dans la partie *secrète* des temples (*adyta arcana*) ces grandes représentations cosmologiques consistant en certaines *roues mystérieuses* que Denys de Thrace et, après lui, Clément d'Alexandrie nous dépeignent « comme étant toujours en mouvement, et que Plutarque nous dit, à son tour, représenter le circuit des mondes célestes, κοσμοῦ περιφερὰς [3]. »

C'étaient là ces sept dieux *principaux*, tout à la fois planètes *principales* [4] et *recteurs*, que Mercure Trismégiste et Jamblique disaient « associées au *Verbe* pour contenir le monde dans leurs sept orbites. » C'était là la grande doctrine d'Orphée que Proclus appelait θεόδοτον, c'est-à-dire, *donnée par Dieu*, et qui, selon le père Kircher, « paraissait digne de ce beau nom à plus d'un Père de l'Église [5]. »

Voyageur à Babylone, où il était allé converser avec les mages [6], Pythagore retrouvait infailliblement dans les temples de Bel toute cette cour sidérale *tournante*, figurée, comme nous le dit Philostrate, par des globes, couleur de saphir, supportant les images dorées de leurs dieux *recteurs* respectifs.

Voyageur chez les Perses, il avait pu voir, à Ecbatane, l'immense machine qui frappait de stupeur l'empereur Héraclius, et que Cedrenus nous dit avoir été fabriquée par le roi Chosroës, pour représenter

1. Charton, *Voyageurs anciens et modernes.*
2. *Strom.*, livre V.
3. *De Facie lunæ.*
4. Nous allons entendre encore M. Babinet nous dire que, malgré le nombre quotidiennement croissant des planètes, nous pouvons, en réalité, le réduire à *sept principales*, et parler comme les Anciens, malgré tous les reproches qu'on leur adresse à ce sujet.
5. *Œdipus Ægypt.*, t. III, p. 576, et t. II, p. 408.
6. Diogène Laërce, t. VIII, § 2.

le ciel et toutes LES CONVERSIONS DES ASTRES, avec les anges qui y président[1].

Pour tous ces peuples, les sept dieux θεοὶ βουλαιοὶ étaient les sept dieux conseillers et *ambulants*, car il ne faut pas oublier ce que nous dit Platon : « θεὸς vient de θεῖν, *courir*, et l'on ne donnait ce nom qu'aux planètes. [2] »

QUANT AU FEU OU VESTA, IL OCCUPAIT LE CENTRE DU SYSTÈME, ET C'ÉTAIT AUTOUR DE LUI QUE TOURNAIENT LES PLANÈTES.

L'ensemble, le grand principe du mouvement uranique était donc parfaitement connu, et rien ne rappelle jusqu'ici cette mauvaise plaisanterie de M. Letronne sur le ciel *couvercle* et sur les clous dorés des anciens.

La terre seule paraissait manquer au nombre des planètes ambulantes, à moins qu'elle ne fût comprise sous la même dénomination que la triple Hécate, qui était à la fois reine du ciel, divinité terrestre et infernale. Isis était aussi bien la terre que la lune[3]. Toutefois, comme Pythagore avait retrouvé chez les gymnosophistes de l'Inde ce que nos missionnaires modernes déclarent y avoir retrouvé à leur tour, c'est-à-dire le système *parfait* de Copernic, Bailly a raison d'affirmer « qu'il ne peut plus être douteux qu'il ne l'ait puisé à cette source[4]. »

Mais quels nouveaux embarras ! « Si les Indiens, ajoute cet astronome, l'ont transmis à Pythagore, il n'était pas pour cela leur ouvrage,... il faisait partie bien certainement de l'héritage d'un peuple... auquel on doit peut-être toutes les idées philosophiques qui ont éclairé le monde,... peuple bien antérieur aux Chaldéens, aux Égyptiens et aux Indiens[5]. »

1. Cedrenus, p. 338.

2. In *Cratyle*.

3. Macrobe nous dit encore que l'hémisphère supérieure de la terre s'appelait Vénus. Le vendredi pouvait donc être aussi son jour.

4. Bailly, loc cit. Le traité d'astronomie de *Shourdjjo* est certainement le fondement de tout le culte des Indes, et peut-être de la Perse et de la Chine. Les Brahmes vous diront que Movo, son rédacteur, bien loin d'en tirer aucun orgueil personnel, disait qu'il le tenait directement du Soleil, qui le lui avait dicté sous la forme d'un homme. Chaque astre, suivant eux, est sous la direction d'un esprit conservateur et conducteur qu'ils nomment *Brommo* et qui est servi par le *debtas* de chaque astre. Les debtas sont les doigts de Dieu. (Voir l'abbé Guérin, *Astronomie indienne*.)

5. Id., ibid., p. 87.

Nous voici retombé dans le mystère, et forcé d'interroger des traditions plus respectables encore. Il était, par exemple, impossible que la Judée, restée leur gardienne la plus fidèle, ne connût pas au moins une partie de cette cosmologie que la position centrale du soleil dans son candélabre à sept branches pouvait déjà faire soupçonner.

Cherchons donc encore ce dernier mot juif dans le *Zohar*, cette encyclopédie si ancienne, et néanmoins si peu connue, des vérités primordiales, livre vraiment singulier que le docteur Sepp regarde avec raison comme destiné à la solution future de bien des énigmes, et que notre ami M. Drach, qui a bien voulu en traduire pour nous quelques fragments, appelle un livre « éminemment chrétien, ou plutôt le recueil des traditions juives les plus pures et les plus anciennes [1]. »

Voici donc que dans le *Zohar* (3ᵉ partie, fol. 4, col. 14), il est longuement raconté (dit M. Drach) que « la terre *roule sur elle-même* dans un cercle, en raison de ce mouvement particulier à tous les corps *sphériques*. Parmi ses habitants, les uns se trouvent donc en bas et les autres en haut, tous marchant debout. C'est pourquoi le point des uns est éclairé pendant que le point des autres est dans l'obscurité. Ceux-ci ont le jour, ceux-là la nuit, et il y a un point (le pôle) qui est tout jour, où la nuit ne dure qu'un temps très-court, et CE QUI EST DIT DANS LES LIVRES DES ANCIENS EST CONFORME A CECI, ET CE MYSTÈRE A ÉTÉ CONFIÉ AUX MAITRES DE LA SAGESSE, MAIS PAS AUX GÉOGRAPHES, PARCE QUE C'EST UN MYSTÈRE PROFOND DE LA LOI. »

Le même traducteur nous paraît donc ajouter avec raison que « toute la cosmographie de ce singulier livre paraît un *substratum* de celle de Copernic, et que, si ce passage avait été traduit au XVIᵉ siècle, il eût dès lors renversé le système de Ptolémée, et Copernic n'eût eu *qu'à tendre la main* pour ramasser son système tout fait [2]. »

1. Jusqu'ici le *Zohar* n'avait pas échappé à l'accusation ordinaire et puérile de modernité; mais notre traducteur, avec cette grande autorité d'hébraïsant qu'il doit à son ancienne dignité de rabbin, établit l'impossibilité, en raison de l'extrême pureté de son style syro-jérusalémite, de reporter le *Zohar* à une date moins ancienne que celle de la dernière ruine de Jérusalem, dernière époque à laquelle ce style fût encore familier aux Juifs. Cette réflexion ne regarde que la rédaction et la forme, le fond des traditions rapportées devant remonter, selon lui, à une antiquité *indéfinie*. Cette rédaction a été faite vers l'an 121 de notre ère par R. Siméon-ben-Yokhai et continuée par ses disciples. On y retrouve les traditions les plus reculées et jusqu'aux mystères les plus redoutables de la foi catholique.

2. *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*, préf., p. 15.

Digitized by Google

Arrêtons-nous un moment, et tirons une barre entre ces affirmations réellement historiques et les spéculations qui vont suivre.

Voici la circulation des planètes, et les principales pièces du système de Copernic, retrouvées dans le moyen âge d'abord, puis ensuite dans les temples et chez les prêtres de l'antiquité. La chose est évidente, et M. Charton peut voir maintenant que Pythagore n'avait besoin ni de télescope ni de *divination* pour les emprunter à tous les peuples, et probablement à ce peuple plus instruit, qui déjà lui avait révélé le nom de son Dieu (*Tetragrammaton et Yao* [1], variantes du Jéhovah hébreu). Si de tels emprunts ont valu à Pythagore la qualification de cabaliste, au moins conviendra-t-on que cette fois l'injure était fort acceptable et que cette *cabale* justifiait assez bien son orthodoxie *primitive*, si nettement établie par notre savant israélite.

Mais nous avons déjà vu comment cette cabale se divisait en deux branches, et comment les deux révélations, celle de l'erreur et celle de la vérité, avaient fini par se pénétrer mutuellement, de manière à rendre leur discernement fort difficile.

Reste donc à savoir auquel de ces deux souffles inspirateurs le système dont nous nous occupons avait appartenu tout d'abord.

De Pythagore, lorsque nous remontons à Orphée (ou à son pseudonyme), nous retrouvons chez le poëte les mêmes opinions que chez le philosophe, et toujours puisées aux mêmes sources; mais c'était si peu à leur propre sagacité qu'ils en faisaient les honneurs, que sans télescope l'un et l'autre, l'un (Orphée) complétait ses révélations en parlant des villes de la lune [2]; l'autre (Pythagore), en parlant de ses animaux quinze fois plus forts que les nôtres [3]; un troisième (Xénophane), en décrivant la nature toute spéciale de ses habitants [4].

Ainsi donc, pendant que l'école cabalistique et mystique, si décriée par nos épicuriens modernes, possédait une somme de hautes vérités parmi lesquelles nous trouvons la rondeur et la rotation de la terre, les antipodes, la période de Saros de 600 ans, la sothiaque de 1461 ans, la fixation de l'année à 365 jours 5 heures 51 minutes, l'obliquité de l'écliptique, le dérangement et l'inclinaison de l'axe terrestre, etc., pendant ce temps-là, disons-nous, l'école rationaliste, qui niait tout surnaturel et toute esèpce d'*esprit*, professait par la bouche de ses deux coryphées, Épicure et Lucrèce, toutes les erreurs possibles et

1. Diod., liv. I, 2e partie, ch. LIX.
2. Proclus, *de Orpheo*, liv. IV.
3. Plut., *de Placit.*, liv. II, ch. XXX.
4. Diogène Laërce, à ce mot.

Digitized by Google

entre autres le rapetissement du soleil « jusqu'à la dimension que nos yeux lui supposent. » Trop juste punition d'une confiance exclusive dans les sens, ou dans les consultations *spirites* dont le premier de ces faux incroyants, tout Épicure qu'il fût, allait demander la réponse au trépied de Nausiphane[1].

Voilà tout ce que nous apprend l'histoire sur les précurseurs de Copernic.

3. — *Astronomes plus anciens encore.*

Maintenant, avant d'écouter les traditions, c'est-à-dire la partie la moins officielle de notre grand *Moniteur*, avant de chercher à préciser un peu cette expression mystérieuse du *Zohar : les maîtres de la sagesse et du mystère*, posons bien certains problèmes d'histoire astronomique, dont la solution ne nous paraît pas encore donnée.

Nous verrons après si les idées de révélation extérieure et d'enseignement surhumain ne seraient pas, dans les sciences naturelles, parfois aussi commodes qu'elles sont indispensables dans les sciences métaphysiques et morales.

Commençons par le problème égyptien, et, bien que notre privation *complète* de science mathématique paraisse nous interdire des questions si ardues, nos lecteurs nous accorderont certainement le droit d'exposition, pourvu qu'elle soit claire et fidèle.

En toute matière, il est certaines questions que le bon sens a le droit d'adresser à ses maîtres et certaines réponses qu'il a celui d'exiger.

Or, on n'a jamais répondu péremptoirement à celle-ci :

Les Égyptiens, s'étant fait dans l'origine une année civile ou sacrée de 365 jours juste, s'en firent plus tard une autre, disent leurs historiens, de 365 jours et un quart, qui cette fois cadrait parfaitement avec l'année naturelle ou tropique. Il s'agit de savoir maintenant comment ils étaient parvenus à fixer avec autant de précision la longueur de cette année. « En se basant, répond-on avec une extrême légèreté, sur le lever héliaque[2] de l'étoile de Sirius ou Sothis, qui

1. « .... D'autres disent qu'il avait puisé sa doctrine au trépied de Nausiphane, dont il était l'auditeur assidu. » (Diogène Laërce, in *Vita Epic.*) Cette révélation est fort piquante, trop peu connue, et prouve que le matérialisme le plus abject a bien aussi ses révélateurs mystérieux.

2. On entend par *lever héliaque* d'un astre l'instant où, sortant des rayons du soleil, il commence à devenir visible (ἡλιακός).

Digitized by Google

jouait, comme on le sait, un si grand rôle dans leur mythologie et dans leurs rites religieux. Ils supposèrent, ajoute-t-on, que l'année sacrée de 365 jours juste, et le retour héliaque ou les années de Sirius devaient retomber au même jour, après un laps de 1461 années sacrées et de 1460 années perfectionnées, et ils appelèrent cela leur grande période. »

L'histoire est là pour prouver qu'ils avaient *supposé* parfaitement juste; mais qui donc, encore une fois, avait pu leur révéler d'abord une coïncidence si merveilleusement exacte entre le retour héliaque de Sirius et l'année naturelle; puis ensuite leur parfaite réunion après 1461 années? — L'observation seule, nous répond-on toujours; mais l'observation d'un phénomène qui ne revient que tous les quinze siècles n'est pas déjà si facile. « Cette connaissance d'une période de 1461 ans, disait le célèbre Nouet[1], ne *pouvait* avoir été obtenue scientifiquement que par une longue suite d'observations très-exactes et *très-fines*, faites tous les quinze siècles, au lever héliaque de l'étoile de Sirius.» Or, *deux* observations de cette période nous rejettent déjà à 2782 ans avant Jésus-Christ; que l'on juge dès lors du chiffre énorme de siècles nécessaires à l'histoire égyptienne, lorsqu'on voit un auteur comme Manéthon, par exemple, doter leurs plus anciennes dynasties d'un si profond savoir: adieu, dès lors, toute la chronologie; adieu l'histoire, adieu surtout la date ordinaire d'un déluge qui serait venu à la traverse d'observations si délicates et les aurait emportées avec tout le reste des connaissances humaines, en supposant qu'il y en eût.

Cette considération était surtout très-puissante sur l'esprit du célèbre Cuvier, *parfaitement certain* de la date approximative de cette grande catastrophe « dont il nous reste, disait-il, des documents bien autrement démonstratifs que toutes les chronologies[2]. » Ce grand homme, rempli d'admiration pour la justesse des dates bibliques, s'était vu conduire, faute de pouvoir les concilier avec le phénomène en question, au rejet imprudent de ce dernier.

« Certainement, ajoutait-il, ces résultats seraient très-frappants, si c'était directement et par des observations faites sur Sirius lui-même, qu'ils eussent fixé la longueur de l'année de Sirius; mais des astronomes expérimentés affirment *qu'il est impossible que le lever héliaque d'une étoile* ait jamais pu servir de base à des observations exactes sur un pareil sujet, surtout dans un climat « où le tour de l'horizon, comme dit Nouet, est toujours tellement chargé de vapeurs, que dans

1. Astronome attaché à l'expédition d'Égypte.
2. *Révolutions du globe*, à partir de la page 227.

les belles nuits on ne voit *jamais* d'étoiles à quelques degrés au-dessus de l'horizon, dans les seconde et troisième grandeurs, et où le soleil même, à son coucher et à son lever, se trouve entièrement déformé.» C'est juste, et ces mêmes astronomes soutiennent que si la longueur de l'année *mystérieuse* n'eût pas été connue AUTREMENT, on aurait pu se tromper... Ils ne doutent donc pas, et cette fois c'est Delambre qui parle, que « cette durée de 365 jours *un quart* ne soit celle de l'année tropique *mal* déterminée par l'observation de l'ombre, et identifiée PAR HASARD avec l'année héliaque de Sirius ; » en sorte, ajoute en terminant Cuvier, que ce serait un PUR HASARD qui aurait fixé avec tant de *justesse* la durée de celle-ci pour l'époque dont il est question [1]. »

On en demande bien pardon à la mémoire de Cuvier ; mais se *dérober* à la vérité par de tels *expédients* serait tout à la fois indigne de son nom et de la grande cause qu'il veut défendre.

Faire arriver les Égyptiens, par L'INCOMPLET, L'IGNORANCE et LE HASARD, à la connaissance exacte d'un lever d'étoile qui n'a lieu que tous les quinze siècles, et surtout « qu'on n'a jamais pu voir sur ces horizons vaporeux, » nous paraît être le *summum* de l'habileté mal inspirée. Aussi le grand homme, embarrassé lui-même de son *hasard*, le retire-t-il peu à peu pour refuser tout simplement aux Égyptiens une connaissance tellement impossible et conclut-il en ces termes : « Hérodote n'en ayant jamais parlé,... l'année *sothiaque*, la *grande* année *a dû* être une invention assez récente, puisqu'elle résulte de la comparaison de l'*année civile* avec cette prétendue année héliaque de Sirius ; c'est pourquoi il n'en est parlé que dans des ouvrages du IIe et du IIIe siècle après Jésus-Christ, et que le Syncelle, tout seul, dans le IXe, semble citer Manéthon comme en ayant fait mention [2]. »

Le respect pour l'orthodoxie fourvoyait ici Cuvier ; il avait cependant sous sa main une arme bien plus puissante pour la défense du déluge, c'étaient ses propres paroles : « Que pourrait-on conclure, dans tous les cas, de ces objections astrologiques contre le déluge (dont la date reste fixée), sinon que l'astronomie doit être admise, comme l'ont pensé quelques modernes, au nombre des connaissances *conservées* par les hommes que cette catastrophe épargna [3] ? »

Delambre lui-même avait dit : « Je ne vois aucune raison suffisante pour refuser ces connaissances aux *patriarches*. »

1. *Révolutions du globe*, loc. cit.
2. Ibid.
3. Ibid.

Digitized by Google

Ces deux réponses étaient parfaites; pourquoi leur préférer plus tard la mauvaise?

Depuis Delambre et Cuvier, M. Biot [1], renchérissant sur les mêmes idées, s'est attaché à montrer tout ce que les Égyptiens *ne pouvaient* pas savoir, sacrifiant à cette démonstration celle de ce qu'ils ne pouvaient pas ignorer. Toujours, comme on le voit, la méthode *à priori* et du parti pris! La connaissance de la période sothiaque fut donc retirée *de par l'Institut*, aux Égyptiens, pour la *commodité* de l'explication et dans l'intérêt de l'époque, si bien constatée d'ailleurs, du déluge.

Et nous aussi nous tenons beaucoup à cette dernière époque, mais jamais nous ne nous permettrions d'*arranger* l'histoire pour la mieux sauvegarder : ces sortes de tours de force n'ont qu'un jour de succès et finissent toujours mal.

Aussi, qu'est-il arrivé de celui-ci? Il est arrivé que depuis Delambre, Cuvier et Biot, la science archéologique a marché dans le sens du fameux livre de Sothis attribué à Manéthon (βίβλος τῆς σώθεως), et, ce qui est plus important encore, dans le sens de toute la chronologie égyptienne rattachée au cycle caniculaire.

Ce ne sont rien moins, par exemple, que les deux Champollion, qui vont faire justice, à l'aide des pyramides, de tous nos grands calculateurs : « Il ne suffit pas, dit judicieusement Champollion le jeune au sujet du mémoire de M. Biot sur le zodiaque de Denderah, il ne suffit pas de posséder à fond la savante théorie de l'astronomie moderne, il faut encore une connaissance exacte de l'astronomie et de la théologie égyptiennes... Si l'on ne se pénètre pas de cette idée que l'astronomie égyptienne était intimement *mêlée* avec la religion et même avec l'astrologie... *divinatrice*, l'explorateur des monuments se trouve sur un terrain dangereux... J'ai lu, sur tous les monuments, le nom égyptien de Sirius, je l'ai observé dans le tableau astronomique tracé au plafond de la grande salle du Rhamesséum de Thèbes et inscrit au-dessus du mois de Thoth,... puis au plafond du tombeau de Menephtha Ier;... il n'est pas un monument astronomique égyptien qui ne confirme cette relation de l'étoile Isis avec le premier mois de l'année [2]. »

Champollion aurait pu ajouter « et avec la théologie générale, » puisque Sirius-Anubis, ou plutôt le dieu Mercure, vainqueur de Typhon, était encore le type et le symbole du grand et divin vainqueur du

1. *Recherches sur l'astronomie égyptienne.*
2. *Univers pittoresque*, ÉGYPTE, p. 236

serpent, vers l'époque duquel *ils attendaient*, et eut lieu en effet pour la troisième fois, le lever héliaque de leur étoile *sacrée*.

« Quoi qu'il en soit, dit à son tour Champollion-Figeac [1], cette période qui consistait dans l'accord des 1460 années fixes et des 1461 années vagues, lors du lever héliaque de l'étoile Sothis, cette période était incontestablement connue des prêtres de Thèbes et d'Héliopolis. »

On voit que le problème ne s'est pas éclairci, et que nous, écoliers ignorants, nous sommes toujours en droit de demander une réponse.

D'un côté, on nous présente une science égyptienne *pitoyable*, selon Cuvier, si pitoyable que, « lorsque Eudoxe, qui avait étudié chez eux pendant trente ans, rapporta leurs cartes en Grèce, il n'y porta que des images incohérentes, tracées *par une ignorance si grossière* qu'elle nous explique parfaitement comment Ptolémée, qui écrivait cependant en Égypte, n'avait jamais pu se servir *d'une seule* de leurs observations; » et, de l'autre, la connaissance de mystères astro-théologiques de la plus haute importance historique, *impossibles à deviner !...*

Qu'on se tire de là comme on pourra, mais de grâce qu'on ne touche pas aux monuments ! Ce serait d'autant plus imprudent que, semblable à l'hydre de Lerne, la difficulté reparaîtrait partout avec de nouvelles têtes.

Aussi, pour la Chaldée et sa période luni-solaire de Saros, que Bailly soutenait avoir été connue des patriarches [2], même révolte de Cuvier, toujours fondée sur la *grossièreté* des observations chaldéennes citées par Ptolémée; observations où le temps n'est exprimé qu'en heures et qu'en demi-heures, comme l'ombre en moitiés ou en quarts de diamètre. Aussi « tout porte à croire, dit-il, que cette période de 600 ans résulte d'une *mauvaise traduction*, faite par Cassini et Bailly, d'un passage de Josèphe, et que cette grande réputation des Chaldéens leur aura été faite, *à des époques récentes*, par les indignes successeurs qui, sous le même nom, vendaient dans tout l'empire romain des horoscopes et des prédictions [3]. »

Et cependant la lettre de Callisthène était toujours là. Callisthène, de la suite d'Alexandre, lors de *son entrée à Babylone*, avait envoyé, disait-on, à Aristote, une longue suite d'observations remontant à 1907 ans, c'est-à-dire, par conséquent, à la cent quinzième année

1. *Univers pittoresque*, ÉGYPTE, p. 236.
2. *Histoire de l'astronomie ancienne*, loc. cit.
3. *Révolutions du globe*, loc. cit., et *Hist.*, loc. cit.

Digitized by Google

seulement qui suivait le déluge. L'orthodoxie de Cuvier tremblait encore une fois devant tant de science nécessitant de *si longues observations* en un si petit nombre d'années, et comme le fait de Callisthène ne se trouvait rapporté que dans une lettre relativement très-récente de Simplicius et que Simplicius ne s'appuyait lui-même que sur Porphyre, on prit encore une fois le parti le plus commode en déclarant le fait *apocryphe*.

Mais comme, depuis Cuvier, on a retrouvé le même fait dans un ouvrage attribué par beaucoup d'érudits à Aristote [1] ; comme Ptolémée rapporte d'ailleurs dix observations d'éclipse très-justes et *très-chaldéennes*, confirmant pleinement cette période de Saros, *que tout le monde* leur accorde aujourd'hui ; comme enfin l'opposition de Cuvier paraît s'appuyer principalement sur celle de M. Ideler, savant astronome de Berlin qui depuis, et après plus mûr examen, est convenu de ces *merveilleuses* connaissances chaldéennes et « de l'impossibilité actuelle de nier *désormais* avec autant de dédain le fait de Callisthène [2], » tout porte à croire qu'aujourd'hui Cuvier lui-même ne pourrait plus tenir devant tant d'autorités mieux renseignées, et que, toujours inébranlable sur le roc du déluge, il chercherait une autre issue à ce pas si difficile.

Même impossibilité enfin de concilier l'ignorance scientifique des Indiens et des Chinois avec les vérités mères dont ils étaient en possession comme les autres, et les mêmes prémisses reposant partout sur les mêmes faits, et semblant exiger des conclusions identiques.

« Il est bien *avéré*, disaient Delambre et Cuvier, que les Indiens *n'observent* pas et qu'ils ne possèdent même aucun des instruments nécessaires pour cela [3]. »

« Rien de plus ridicule, dit un autre, que leurs sphères, dans lesqnelles toute l'astronomie disparaît sous la plus absurde astrologie. »

Très-bien ; mais ne l'oublions pas : nos missionnaires, comme nous l'avons dit plus haut, ont retrouvé chez eux le système de *Copernic*, et *grâce à leurs périodes mystiques*, et à leurs données sur celle *du grand vainqueur du serpent*, ils avaient si bien calculé à l'avance l'époque de la naissance de leur *Salivahana* et de leur messie *Chrisna* vers l'an 4320, qu'au moment où les premières révélations du christianisme parvinrent à leurs oreilles, il les rejetèrent sous prétexte qu'on leur avait dérobé lenr propre histoire.

1. *De Cœlo*, fol. 125.
2. Voir *Univers pittoresque*, BABYLONIE, et l'extrait des Mémoires, p. 395.
3. Delambre, *Hist. prélim.*

Il était tout simple dès lors que Bailly reprît faveur, et c'est ce qui arriva. La *Revue d'Édimbourg* (t. XXXIX, p. 143) commença la réaction, et l'*Encyclopédie des gens du monde* qui, malgré son titre, est une des plus réellement scientifiques, crut pouvoir résumer en ces mots toute la discussion: « Quoique *bien peu* de personnes semblent aujourd'hui disposées à partager les idées de Bailly sur l'astronomie *antédiluvienne*, NUL DOUTE que les brahmes de l'Hindoustan, les prêtres de la Chaldée et de l'Égypte, n'aient été très-ANCIENNEMENT en possession de certaines périodes luni-solaires, et de l'année tropique de 365 jours un quart [1]. »

Oui, malgré leur ignorance et leurs moyens d'observation ridicules. « C'est assurément très-curieux, dit W. de Schlegel, de voir l'astronomie si anciennement cultivée. En vain Delambre veut-il expliquer ce fait par l'utilité *pratique* de cette science et de la navigation. Cela n'aurait jamais produit qu'un *calendrier de paysan*... Il est prouvé que l'astronome Arya-Bhatta enseignait dans l'Inde la *rotation diurne* de la terre autour de son axe, peut-être au même moment où Ecphantus, Héraclide de Pont, Nicétas de Syracuse, l'enseignaient à la Grèce. » (*Réflexions sur les langues asiatiques*, p. 86 et 90.)

Ce qui n'empêche pas de convenir avec M. Guérin (*Astronomie des Indiens*) qu'il « est absolument impossible que leur astronome Moyo ait lui-même déterminé la grandeur des orbes des planètes, des étoiles et de la limite de l'air, D'APRÈS LA PLUS PETITE OBSERVATION; » mais, d'après quoi donc? Voilà encore une question insoluble, tant que l'on n'écoutera pas les Indiens vous affirmant tous, les astronomes comme les poëtes, que « toutes ces vérités leur ont été *révélées* par Brommo, le génie du Soleil.

On doit voir assez clairement, nous l'espérons, que ces anciens maîtres de *la sagesse et du mystère*, à la recherche desquels nous sommes en ce moment, auraient eu quelque peine à se *caser* entre le déluge et la cent quinzième année qui le suit, époque à laquelle nous rejetteraient nécessairement, non-seulement la fameuse lettre de Callisthènes, mais la simple connaissance, aujourd'hui constatée, des périodes de Sothis et de Saros.

Donc, l'époque du déluge demeurant *inébranlable*, nous voici, bon gré, mal gré, reculé chez les antédiluviens, c'est-à-dire à l'époque patriarcale.

1. Art. PÉRIODE.

4. — *Astronomie antédiluvienne.*

Aussi tous les poëtes ont-ils paru fort bien inspirés, et Fontanes, encore mieux que tous les autres, en plaçant autour du berceau de l'astronomie les premiers rois pasteurs de la Chaldée :

> On la dit habiter dans l'enfance du monde
> Des patriarches-rois la tente vagabonde[1].

La science elle-même s'est vue forcée de marcher dans cette voie. Goguet et Delambre ont fait positivement honneur aux patriarches de l'invention du zodiaque, et le célèbre Cassini n'a pas craint de se prononcer en leur faveur, dans les termes qui suivent : « Cette période de 600 années solaires de 365 jours, 5 heures, 51 minutes, 36 secondes, est l'une des plus belles choses qu'on ait jamais *inventées*. Si cette année était celle qui était en usage avant le déluge, COMME IL Y A BEAUCOUP D'APPARENCE, il faut avouer que ces anciens patriarches connaissaient déjà, avec beaucoup de précision, le mouvement des astres, et qu'ils en avaient beaucoup plus de connaissance qu'on n'en a eu longtemps depuis le déluge[2]. »

Reste à savoir maintenant ce qu'on entend par ces patriarches, et si ce sont bien effectivement ces personnages bibliques dont nous apprenons les noms sur les genoux de nos mères, et à l'égard desquels notre âge mûr croit se montrer fort généreux, lorsqu'il se contente de les reléguer parmi les demi-mythes des temps antéhistoriques.

Avant d'écouter les anciens, prêtons quelque attention aux modernes. Voyons quels sont les noms qu'ils prononcent.

Bailly, car c'est toujours à lui qu'il faut en revenir, commence par s'indigner contre ces *critiques habiles* de son siècle, qui ne veulent jamais voir que des mythes et des emblèmes chez *ces véritables instituteurs de la science astronomique*, que les différents peuples ont appelé *Uranus, Atlas, Fohi, Alasparus, Thoth* ou *Hermès*, etc. « Devons-nous, dit-il, au bout de trois à quatre mille ans, contredire les peuples les plus anciens, vouloir être plus éclairés qu'eux sur ce qu'ils devaient connaître, et, quand on n'a que leurs propres écrits à citer, essayer de démontrer qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes? On est

1. *L'Astronomie*, poëme.
2. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VIII, 6.

étonné, par exemple, de voir un M. Pluche[1] marcher si librement dans les ténèbres des antiquités égyptiennes; un ancien prêtre d'Héliopolis, revenu tout exprès sur la terre, ne nous guiderait pas plus facilement dans ce labyrinthe... Quant à nous, nous croyons qu'URANUS, ATLAS et THOTH sont des personnages très-réels, parce que leur existence n'a rien que de vraisemblable et qu'elle est attestée par une *foule* d'écrivains... Oui, ces hommes doivent être placés dans les temps les plus reculés, c'est-à-dire REMONTER AU MOINS A TROIS MILLE HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX ANS avant l'ère chrétienne[2]. »

A merveille; voici une date qui nous ramène précisément à *ces maîtres de l'ancienne loi* dont parle le *Zohar*, c'est-à-dire aux premiers jours de la chronologie genésiaque. Voyons si nous n'obtiendrons pas encore de Bailly quelque chose de plus précis: « Philon de Biblos, traducteur de Sanchoniathon, qui vivait, dit-on, avant la guerre de Troie, reprochait déjà aux Grecs de son temps ce que nous reprochions tout à l'heure à M. Pluche, et leur affirmait que Sanchoniathon, homme fort savant et de grande expérience, avait fait une perquisition fort exacte des écrits de *Thoth*, persuadé que, comme inventeur des lettres et de l'écriture, ce Thoth était le premier des historiens[3].

« ...Or il est certain, par le témoignage de Manéthon, que le plus ancien des trois Mercure, le fameux Thoth des Égyptiens, vivait avant le déluge[4]. Cet historien (Manéthon), auquel on ne saurait rien opposer[5], dit formellement que les choses inscrites par le *premier* Mercure sur les *stèles* et *colonnes* du pays de Ser furent traduites *depuis* le déluge en langue vulgaire par le deuxième Mercure. »

Vient enfin la fameuse phrase de l'historien Josèphe : « Dieu prolongeait la vie des patriarches, tant à cause de leur vertu que pour leur donner la possibilité de perfectionner la science de l'astronomie, qu'ils connaissaient fort bien[6]. »

« Et Josèphe, ajoute Bailly, est d'autant plus croyable en tout ceci, qu'il cite une foule d'historiens, tels que Manéthon, Hécatée, Bérose, etc., dont les ouvrages existaient donc encore de son temps. »

Bailly n'est pas le seul vengeur de Josèphe, à propos du passage

1. Dans son *Histoire du ciel*.

2. Bailly, *Astronomie ancienne*, p. 4, 5, 11.

3. Goguet, *Origine des lois*, t. I, p. 339.

4. Le Syncelle, p. 40.

5. Nous le verrons plus tard vengé par la *vraie* critique des attaques de la *fausse*.

6. *Antiquités*, l. I, ch. III.

dans lequel ce grand historien dit que les enfants de Seth avaient, dans la prévision du déluge, inscrit sur des colonnes de pierre et de brique les principes des *choses célestes* et de *leurs ornements*, et qu'une de ces colonnes existait encore, *de son temps*, dans le pays de *Sirida*[1]. » L'académicien Mairan fait cette remarque judicieuse : « On prétend que Josèphe pourrait s'être trompé sur cet article ou avoir voulu tromper;... mais le hasard et la fourberie n'inventèrent jamais rien de pareil[2]. »

Et puis, que d'assertions confirmantes en dehors de Manéthon !... Ammien Marcellin ne nous parle-t-il pas aussi de monuments « sur lesquels étaient gravés les principes des sciences en caractères hiéroglyphiques? » Philon de Biblos n'affirme-t-il pas que les fragments de Sanchoniathon, qu'il traduit sous le règne de Néron, ont été trouvés sur les colonnes (*ammunim*)?... Nous reviendrons sur ce sujet au chapitre *des Obélisques*.

« La réalité de l'existence de ce Thoth est d'ailleurs attestée, dit Bailly, par *toutes* les traditions égyptiennes et orientales[3]. »

Effectivement, nous le retrouvons dans le Fou-Hy des Chinois, dans l'Hermès des Égyptiens, dans le Mercure des Grecs, dans l'Adris des Arabes, dans le Thoth des Phéniciens, dans l'Alasparus des Chaldéens, et, pour tout dire, en un mot, dans le patriarche Seth, Teth, Theuth, Thoth, ses variantes évidentes, (l'*S* et le *T* étant la même lettre). « Ce nom de Seth ou Teth, nous dit Suidas (in voce SETH), vient de Θεός, Dieu, parce que c'était Dieu lui-même (ou ses anges) qui lui avait révélé les noms des lettres hébraïques ainsi que ceux des astres. » Répandue chez tous les peuples, cette tradition avait fini par passer dans l'Église catholique.

Quant à nous, jusqu'à ce qu'on nous montre un autre antédiluvien qui puisse recueillir, quatre mille ans avant l'ère chrétienne, cette gloire astronomique dont les Bailly, les Cassini, les Mairan, dotent précisément son époque, nous ne voyons pas sur quoi l'on pourrait s'appuyer pour en déposséder le patriarche auquel toute l'antiquité la décerne. Il est vrai qu'il la partage encore avec un deuxième Thoth

1. *Antiquités*, l. I, ch. II.

2. *Lettres au père Parannin*, p. 25. C'est dans ces Lettres, et à propos des périodes combattues par Delambre et par Biot, qu'il ajoute : « Le fait pépose par lui-même de son authenticité; il suffit qu'une semblable période ait été nommée pour qu'elle ait existé. »

3. Bailly, ibid., p. 309. Voir, sur tous ces sujets, le XXVIII[e] volume des *Annales de philosophie chrétienne* de M. Bonnetty, et son article sur *la Semaine*, n° de juillet 1859.

Google

que nous retrouvons dans le huitième Ki des Chinois (*celui dont le corps est conservé*), dans l'Edoresch (ou chercheur de dieu) des Chaldéens, dans l'Atlas des Grecs, dont *Alex. Polyhostor* a dit avec raison : « Cet Atlas n'est autre qu'Énoch, lequel fut instruit *par les anges de Dieu* de toutes les choses que nous avons apprises ainsi [1]. »

A ces anges des Hébreux, s'ils vous offusquent, substituez les Annédots des Chaldéens, les Cabires des Phéniciens, les Amschaspands des Mèdes, etc., et toujours vous retrouverez ces personnages mythologiques représentés comme les instituteurs des patriarches astronomes. Nous entrerons plus tard dans les détails de cette initiation primitive et du parallélisme général qui fait reconnaître partout les inspirateurs et les mêmes inspirés.

Le mystère appelle le mystère, et ces révélations angéliques étaient présentées comme renfermant un bien autre but que celui d'une instruction donnée et d'une curiosité satisfaite. Toutes ces périodes sacrées arrivaient au Messie ; celle de Saros, par exemple, comptait six cents années, qui, décuplées par le plus sacré des nombres, le nombre 77 (les deux sept), les eût amenées à l'année sacrée par excellence, QUATRE MILLE DEUX CENTS OU QUATRE MILLE TROIS CENT VINGT (suivant les Méthodes), année vers laquelle on voit toutes les nations attendre à leur tour leur Messie, et dans laquelle s'est effectivement incarné le Messie véritable, « au milieu, comme le remarque le grand Képler, de la plus grande conjonction des planètes dans le signe *des poissons* [2]. »

Quant à ceux qui, sans tenir compte de nos propres réserves, relativement à cette partie *non officielle* de notre chapitre, la trouveraient encore trop hasardée et peu sérieuse, nous les laisserons entièrement libres dans leurs dénégations. Nous comprenons parfaitement tout ce qu'il pourrait y avoir de pénible pour le *Bureau des longitudes*, dans la pensée qu'il doit peut-être toute sa science à des génies. Seulement, nous pourrions exiger de lui à notre tour une explication plus rationnelle de ce qui cause sa propre stupéfaction, à savoir *la possession immémoriale de vérités inaccessibles à l'esprit humain par de véritables ignorants dépourvus à la fois du temps nécessaire, de tous moyens scientifiques, et même, on vient de nous le dire, de toute possibilité d'observation.*

Nous attendons une réponse un peu meilleure que celles dont le

1. *De Inventione rerum.*
2. *De Nativitate Christi et de Stella Magorum.* Voir aussi le Dr Sepp et l'Allemand Schubbert, sur toutes ces questions.

Digitized by Google

bon sens d'abord, et tous les monuments ensuite, viennent de faire une si complète justice.

On voit que notre formule laisse tout à fait en dehors le plus ou moins de vérité que peut renfermer le système de Copernic, l'inspiration des temples étant double, et le critère impossible. L'essentiel pour nous était de répondre aux inculpations d'*ignorance* et d'*orgueil* maintenues contre quelques théologiens modernes, par l'exhibition des titres d'*illumination supérieure* dont toutes les probabilités historiques viennent de doter leurs ancêtres et les nôtres.

Socrate disait, à propos des sciences exactes, qu'il serait absurde de demander à la Divinité aucun enseignement sur ces matières, mais qu'elle avait fort bien pu favoriser ses *élus* et les instruire elle-même des mystères qu'elles renfermaient [1].

Or, avec ses révélations « aux maîtres du mystère, » le *Zohar* nous donne tout simplement comme historique ce que Socrate nous donnait comme probable,... et nous, nous en faisons notre profit pour appuyer notre thèse sur la portée cosmologique du dogme des esprits, véritables professeurs méconnus de toutes les vérités antiques dont notre orgueil se fait honneur.

Nous verrons ailleurs comment l'astronomie avait aussi ses révélations erronées et même absurdes [2].

1. Xénophon, *Memorabilia*.

2. M. Quatremère, analysant dernièrement le fameux livre sur l'*Agriculture des Nabathéens*, publié par M. Chwolson, parle avec un certain respect de ces livres antédiluviens attribués, par les anciens Chaldéens, à Adam, à Noé, à Sagrit, à Tamiri, etc. « Je n'ai pas dessein, comme on peut bien le croire, dit-il, de *soutenir* que ces ouvrages aient été réellement écrits par les auteurs dont ils portent les noms; mais on est au moins *forcé* de convenir qu'il existait, chez les habitants de la Babylonie, un assez grand nombre de livres dont la composition remontait à une époque bien ancienne: en sorte que l'on n'avait pas *cru trop choquer la vraisemblance* en les attribuant aux personnages des premiers âges du monde. » (*Annales de philosophie chretienne*, juin 1860.)

APPENDICES

CHAPITRE XIII.

SUITE. — « FORCES MÉCANIQUES OU VERTUS ? »

---

1. — *Réhabilitation préalable.*

Il ne s'agit plus d'histoire cette fois-ci, car il s'agit de causes et par conséquent de métaphysique. Aussi, confessant à l'avance toute notre ignorance à l'égard de cette grande question : « FORCES MÉCANIQUES OU VERTUS? » laisserons-nous beaucoup parler les autres; nous nous contenterons de glisser de temps à autre les réflexions du bon sens. Ici, nous serons *peuple*, et comme aujourd'hui nos savants se disputent avec raison l'honneur de faire des cours populaires, s'ils peuvent nous contester le droit de monter en chaire et de parler plus haut qu'eux, ils ne sauraient nous interdire celui d'examen et d'objection.

Nous connaissons si bien le désavantage de notre position et de notre incompétence en raison des préjugés régnants, que jamais la pensée ne nous serait venue d'entrer dans une telle discussion, si elle n'était pas tout engagée et si nous devions faire autre chose que de nous défendre. La partie, en effet, ne saurait être égale; car pour la science, se tromper une fois de plus ne tire pas à conséquence, tandis que pour la Bible, ce serait débuter dans la carrière du mensonge. Examinons donc avec soin.

D'ailleurs nous sommes à *deux de jeu;* dans la partie engagée entre nous, la science a *professé* solennellement de telles erreurs, qu'il nous faudrait en commettre un grand nombre avant de rétablir l'équilibre et de risquer quelque chose. Toute la marge est pour nous.

Digitized by Google

Quels sont les premiers griefs de la science ? D'abord, l'étroitesse, dit-elle, de l'*exemplaire* ou plan cosmographique donné par le Seigneur à Moïse sur le Sinaï, comme modèle à suivre dans la construction du temple : « Un univers fermé, dit M. Renan (après M. Letronne), entouré de murailles, cintré comme un coffre, le soleil gros comme le Péloponèse, les étoiles roulant à quelques lieues de hauteur sur les rainures d'une voûte solide... Voilà le système du monde le plus splendide que l'on ait pu concevoir [1]... »

M. Renan nous donne ici mot pour mot le système de Cosmas, moine du moyen âge, pour celui du Sinaï, et lorsqu'il pourra nous montrer dans ce dernier « un soleil gros comme le Péloponèse, et des étoiles à quelques lieues de nos têtes, » nous renverrons encore une fois nos lecteurs aux « cieux des cieux » de Salomon, et aux magnifiques traditions primitives que le *Zohar* vient de nous offrir. Il est très-vrai que le monde était proposé pour modèle au temple, mais seulement pour l'intérieur de celui-ci. Il est clair qu'il ne pouvait être construit ni en globe, ni en planète tournante ; il lui fallait bien des murailles et un toit, mais ce n'était que dans sa distribution et dans les objets sacrés qui le garnissaient qu'il fallait chercher la typologie céleste du prophète. Or, un seul de tous ces objets suffisait à réfuter toute la parodie des railleurs, et cet objet, c'était toujours le candélabre à sept branches, c'est-à-dire les planètes tournant dans les espaces autour du soleil.

— Mais, dira-t-on, dans l'astronomie moderne ce même système solaire n'est qu'un point, qu'un atome, et vous nous avez montré vous-même (chap. Ier) tous ces millions de soleils, sur lesquels tombaient, comme une véritable pluie d'or, des myriades d'autres astres qui, *peut-être* aussi, avaient à leurs ordres des milliers de satellites et de mondes.

— Sans doute, nous l'avons fait par obéissance aux lois de l'analogie et aux spéculations adoptées, mais nous l'avons aussitôt laissé voir ; de là à la certitude complète de ces systèmes multipliés sans fin à l'instar du nôtre l'abîme est infini. Nous irons même plus loin ; nous nous sommes demandé bien des fois si tout cela n'était pas le complément de notre propre système, et jusqu'à quel point il était interdit à la science de se tromper sur des proportions si écrasantes et dans des régions si complétement ignorées.

Pourquoi dans ces espaces insondables, l'algèbre et le compas luimême ne pourraient-ils pas rencontrer aussi leurs *légendes* ?

1. Renan, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1860.

A l'appui de ces soupçons nous avions déjà remarqué quelques lignes tombées d'une plume bien savante, et qui nous avaient donné beaucoup à réfléchir; ces lignes, nous ne pouvons mieux faire que de les reproduire ici :

« On a *supposé* que les étoiles du ciel des *fixes* composaient autant de soleils, centres d'un nombre égal de mondes planétaires, ayant eux-mêmes leurs comètes et leurs lunes; mais des observations astronomiques récentes *détruisent* ces suppositions gratuites et nous empêchent d'assimiler les phénomènes de ces mondes éloignés à ceux de notre système solaire... La loi d'attraction, bien qu'elle dépende de la masse et qu'elle soit dirigée entièrement par la gravitation est une loi de vie... et n'agit qu'autant que les corps célestes obéissant au génie magnétique de la masse tournent, comme notre globe, autour de leur axe.

« ... L'EXPÉRIENCE A RENVERSÉ LA SUPPOSITION qui présentait ces millions de soleils ENTOURÉS D'AUTANT DE SYSTÈMES PLANÉTAIRES A PART. On pourrait avancer que notre soleil, loin d'obéir à une attraction solaire placée en dehors de sa sphère, loin d'être lui-même la planète d'un soleil central, autour duquel tournent des soleils innombrables, exerce au contraire sur le ciel des fixes une influence quelconque. L'astronomie moderne a prouvé que ces étoiles ne sont pas immobiles, mais qu'elles obéissent à des mouvements dont la nature *diffère* entièrement de ceux qui entraînent notre système planétaire, mouvements rares et irréguliers qui feraient croire que, par suite du peu de densité des masses, la gravitation n'exerce dans ces régions du ciel qu'une subalterne influence.

« Ainsi s'expliquent à la fois et cette immobilité apparente et plus ou moins prononcée, et cette mobilité *extrêmement irrégulière* si on la compare aux mouvements de notre système planétaire.

« En vain un déisme superficiel a voulu contester à notre globe son importance et l'écraser sous le poids des mondes accumulés; rendons au soleil qui nous éclaire, à la lune qui nous escorte, aux planètes associées à notre marche, LE RANG QUI LEUR APPARTIENT.

« Il y a donc dans d'autres systèmes une nature absolument différente des nôtres, puisque ces rapports qui existent dans notre système, de la masse obscure au corps lumineux, sont ailleurs des rapports de corps lumineux à d'autres corps également lumineux; dans ces sphères supérieures on ne doit plus connaître cette opposition des deux forces contraires.

« Toute l'antiquité a considéré le soleil comme emblème de la puissance mâle du *logos* créateur résidant au delà des mondes dans sa

trinité une et indivisible. Cette conception est à la fois spirituelle et matérielle [1]. »

Ces belles paroles, consolantes en ce qu'elles relevaient notre monde et allégeaient pour nous ce fardeau des créations infinies qu'on imposait d'autorité à nos intelligences écrasées, ces paroles, tout en confirmant nos soupçons, n'avaient à nos yeux qu'un seul tort, celui de ne pas émaner d'une autorité purement astronomique. C'était un homme exceptionnel qui les laissait tomber du haut de son prodigieux savoir, mais ce savoir ne portait ni le timbre ni le sceau du moindre observatoire.

Or, voici que cette année même nous trouvons, dans une des confidences posthumes du baron de Humboldt recueillies par son ami Varnhagen, la confirmation des pressentiments de l'érudit. « L'espace trans-solaire, lui disait-il, dans une lettre confidentielle, ne montre jusqu'à présent *aucun* phénomène analogue à notre système solaire. *C'est une particularité du nôtre,* que la matière s'y soit condensée en anneaux nébuleux, dont le noyau se durcit en *terres* et en lunes. Je le répète, on n'a jusqu'à présent rien observé de semblable en dehors de notre système solaire. » (Voir, dans la *Revue germanique* du 31 décembre 1860, l'article intitulé : *Lettres et conversations d'Alexandre de Humboldt.*) On pourra s'assurer dans le même article que le grand homme ne veut pas davantage de l'infinité des espaces, et quant au *point central* de l'univers soupçonné dans ces derniers temps, ce n'est pour lui « qu'une plaisanterie astronomique. » Il nous semble cependant que si l'univers n'est pas infini, il doit avoir nécessairement un *milieu*. Dans tous les cas, on voit que le rationalisme cosmologique n'est pas encore assez homogène pour s'arroger le droit d'*écraser* la Bible sous le poids de ses mondes indéfinis.

Voici un autre mot d'Arago (t. II, p. 11) qui ne serait ni moins consolant ni moins propre à nous relever un peu. Parlant de la voie lactée, « ces millions d'étoiles, dit-il, forment une couche, une strate ayant la forme générale d'une meule, et très-mince comparativement aux incalculables distances jusqu'où s'étendent les deux surfaces plates qui la contiennent. Le soleil est une des étoiles de cette strate ainsi que la terre qui en occupe à peu près le *milieu*, tant relativement à l'épaisseur qu'à l'égard de toutes les autres dimensions. LA TERRE PEUT DONC ÊTRE CONSIDÉRÉE COMME LE CENTRE DE LA SPHÈRE CÉLESTE. »

Mais si notre système solaire a seul le monopole des terres et des

1. Baron d'Ekstein, *Université catholique*, ORDRE DES CIEUX, p. 13, 14 et 157.

planètes, et si la terre occupe le centre, sur quoi donc pourra porter désormais l'orgueilleux anathème lancé à la vieille astronomie?

Mon Dieu! les objections ne manqueront pas; celles, par exemple, sur le nombre des sept planètes qui, associées par elle aux sept esprits principaux du *Sabaoth* biblique, semblaient avoir donné la mesure des plus étroites conceptions. « Le jour, a dit M. Reynaud, où l'astronomie est venue attaquer ce nombre dans son fabuleux empire des sept planètes, ce nombre s'est vu frapper dans la source même de son autorité. » (*Terre et ciel*, p. 158.)

Encore une fois, si nous voulions entamer ici ce qu'on appelle un procès, nous frapperions nous-même ce paradoxe « dans sa source, » par cette seule considération : que l'antiquité n'a jamais parlé que des sept dieux *principaux* (*majores, primarii*), comme nous parlons encore des sept planètes PRINCIPALES; et la meilleure preuve que nous puissions en donner, c'est que tous ces peuples, alors que l'œil de l'homme et la science officielle antique ne pouvaient pas en soupçonner d'autres, mentionnaient cependant SOIXANTE-DIX OU SOIXANTE-DOUZE autres petites planètes chargées, suivant leurs systèmes, du gouvernement des peuples et des petites nations secondaires. On se demande avec stupéfaction quel était le télescope qui les avait si bien initiés à ce même nombre que tous nos instruments commencent à parfaire aujourd'hui[1].

M. Babinet nous disait, il y a peu de temps encore, que nous n'avions en réalité que « HUIT GROSSES PLANÈTES y compris la Terre, et trente-cinq petites entre Mars et Jupiter[2]; » il était en retard de moitié.

Selon le *Dictionnaire des gens du monde*, « Herschell proposait d'appeler tout simplement astéroïdes TOUT CE QUI ÉTAIT EN DEHORS DES SEPT PLANÈTES PRIMAIRES.

« C'est le groupe de ces petits astres qui seul a pris un immense développement. Il ne s'agit plus, comme on le supposait primitivement, de quatre masses que l'on se figurait comme les éclats d'une même planète, mais d'une multitude de petits astres d'une condition tout à fait à part, dont on connaît à présent plus d'un demi-cent et dont on finira peut-être par démêler plus d'une centaine;... ainsi la fameuse loi de Bode, sur l'ordre des planètes et leurs distances respectives, doit être rapportée, l'esprit sévère de la science ne permet-

1. Voir chapitre XIII, p. 74.

2. *Revue des Deux Mondes*, mai 1855. « C'est *l'ogdoade* des anciens, c'est-à-dire *huit* ou *sept*, suivant que la terre était ou n'était pas comprise dans le nombre.

tant pas d'y adhérer plus longtemps. En examinant attentivement le fond des choses, on voit qu'il y a trois catégories à faire dans les astres qui circulent autour du soleil (abstraction faite des comètes) : 1° les astéroïdes; 2° les petites planètes; 3° les grandes planètes, SI DIFFÉRENTES A TANT D'ÉGARDS, et particulièrement par leur volume qui est de cent à mille fois supérieur à celui des petites;... sous le bénéfice des réserves (pour les découvertes de l'avenir), le nombre sept étant fort simple, TRÈS-SUFFISAMMENT EXACT et facile à retenir, rien *n'empêche de le conserver* provisoirement comme représentatif de la zone des grandes planètes [1]. »

Enfin si l'on nous objectait la découverte de Neptune par M. Leverrier, nous dirions ce que M. A. Maury disait tout dernièrement [2]: « Qu'on ne peut encore rien décider sur sa constitution, et que l'analogie toute seule nous autorise à lui supposer un mouvement de rotation comme aux autres planètes. »

Par conséquent, jusqu'ici ce n'est pas encore une planète, puisque le mot planète signifie circulation.

Sur tous ces premiers points il ne peut donc exister l'ombre d'une seule difficulté, et nous ne voyons pas ce qui pourrait, après de telles paroles, rester de valeur à l'objection contre les sept planètes, et *d'ignorance et d'orgueil* à ceux qui fixaient ainsi leur nombre.

2. — *Forces mécaniques ou vertus ?*

Mais voici venir, avec un grand fracas (*ira magna*), l'accusation capitale, et, cette fois, nous en convenons, rien n'est plus dissident des théories astronomiques actuelles que celle de la direction des sphères par les anges.

L'attraction vit encore et règne en souveraine absolue, et ce mot seul est jusqu'à nouvel ordre, nous le savons, un verdict de mort pour la moindre tentative de réaction spirituelle.

Mais, tout en *vivant encore*, l'attraction vit-elle bien et règne-t-elle bien? Pourrait-on lui assurer de bien longs jours, et dans l'état précaire où, selon quelques rumeurs, elle se trouverait placée, lui siérait-il bien de faire trop la fière et de déverser trop de mépris sur les anciennes théories?

Nous avons là, sous la main, la copie de bien terribles pétitions,

1. *Magasin pittoresque*, février 1858; article communiqué et recommandé par ce recueil, comme étant d'une grande importance astronomique.
2. Voir l'ouvrage publié en 1858, *la Terre et l'Homme*.

Digitized by Google

déposées sur les bureaux de l'Observatoire, et, si nos oreilles ne nous trompent pas, nous croyons entendre gronder autour du *sénat* scientifique quelques-unes de ces sinistres rumeurs

De la chute des rois tristes avant-coureurs.

Nous en jugerons tout à l'heure ; suivons d'abord pendant quelques moments la chronologie des deux systèmes.

Nous l'avons dit et prouvé; pour *toute* l'antiquité profane et sacrée les astres n'étaient pas des anges, comme le prétend M. Maury, mais une intelligence quelconque, *âme* ou *ange*, leur était assez étroitement associée pour que le doute ne portât jamais que sur l'un ou sur l'autre de ces deux modes de spiritualité.

Pour Pythagore, il s'agissait bien de recteurs spirituels *indépendants* et chargés de la conduite des astres qui leur étaient confiés.

Pour Platon, au contraire, les astres étaient mus par un recteur *intrinsèque*, représentant pour lui « le batelier dans son bateau. »

Pour Aristote, auquel il ne manqua qu'une chose, la connaissance des anges et des démons, les astres étaient mus par des moteurs *éternels*, qu'il appelait *substances immatérielles :* « Ce qui rend encore plus étonnant, dit Vossius, qu'il n'ait pu s'élever jusqu'à l'angélologie, si bien connue des païens [1]. »

Il n'en reconnaissait pas moins que les astres « n'étaient pas des corps inanimés, mais bien des corps *agissants* et *vivants,... comme si* des esprits *sidéraux* étaient la partie *divine* des phénomènes, τὰ θειότερα τῶν φανερῶν [2].

Cicéron fait tenir à peu près le même langage à son ami Lucullus : « En voyant tant d'exactitude et de constance, je ne puis comprendre que tout cela ait lieu sans intelligence et sans dessein, et, cela étant, c'est une véritable impiété que de ne pas placer les astres parmi les dieux. »

Quant à la théologie chrétienne, jamais indécise sur la nécessité d'une intelligence sidérale, nous la voyons longtemps indécise sur la nature de celle-ci. Tantôt c'est Origène qui fait des astres « des créatures douées de raison, capables de mérite et de démérite, » et qui appuie son opinion sur « les ordres continuellement donnés, dans la Bible, à la milice céleste, sur les étoiles qui combattent et qui chantent, sur celles qui « ne sont pas pures aux yeux de leur Créateur, etc. [3]. »

1. Vossius, l. II, p. 528.
2. *De Cœlo*, l. 9.
3. Περὶ ἀρχῶν, t. I, ch. VII.

Saint Athanase hésite; saint Jérôme en fait autant, et finit par condamner, non pas les anges recteurs, mais l'opinion d'Origène[1].

Saint Augustin, tout en restant orthodoxe dans ses *rétractations*, avait poussé si loin son admiration pour la *raison des astres*, qu'il s'était demandé, dans son *Enchiridion*, « si l'on était bien certain que le soleil, la lune et tous les astres n'appartenaient pas eux-mêmes à la *société des anges*[2]. »

Mais toute la doctrine catholique devait se résumer plus tard dans ces paroles de saint Thomas : « Nous n'avons jamais dit : Prie pour moi, ô soleil ! parce que la puissance spirituelle qui est unie aux corps célestes ne leur est pas unie comme forme (âme), mais comme simple moteur, ou plutôt comme une substance spirituelle qui les saisit et qui les pousse. »

Quant à cette dernière opinion, elle était tellement universelle, que le même docteur pouvait s'écrier : « Je n'ai jamais ouï dire que personne ait jamais osé avancer le contraire[3]. »

On en était donc là, lorsque l'heure de la grande restauration, ou *peut-être* celle de la grande révolution sidérale vint à sonner. Le système de Ptolémée fut brisé, et, comme nous venons de le voir, celui de Pythagore et des cabalistes réhabilité; mais est-ce à dire pour cela que les astres furent dépouillés de toute raison au profit de *forces mécaniques*, de *simples propriétés des corps?* Non, certes, et toute cette phalange de grands hommes, salués par les modernes comme les libérateurs de la pensée, se soulèverait d'indignation dans le cercueil, à la simple audition d'une telle doctrine, et surtout à celle des terribles conséquences qu'on en a fait découler chaque jour.

Laissons s'expliquer là-dessus un astronome de 1650, jésuite d'une immense érudition, dont Bailly disait : « Riccioli a rassemblé toutes les observations connues; dans son livre *tout* est démontré et combattu dans l'antiquité et à côté des temps modernes. *C'est le dépôt des vérités et des erreurs professées par l'esprit humain.* Son livre, regardé dès l'origine COMME UN TRÉSOR, L'EST ENCORE AUJOURD'HUI. Tout astronome doit l'étudier[4]. »

Il paraît que ce reproche d'*ignorance* tomberait encore assez mal ici, et l'on croit entendre le docteur Calmeil s'extasiant sur les con-

1. Sur *l'Ecclés.*, ch. I.
2. « Nec illud certum habeo utrum ad societatem angelorum pertineant sol et luna et cuncta sidera. » (*Enchiridion,* t. III, in fine, ch. LVIII.)
3. Voir citations précédentes.
4. Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne,* t. II, p. 167.

naissances profondes de nos médecins du moyen âge, « connaissances, dit-il, auxquelles les nôtres n'ont presque rien ajouté[1]. »

Riccioli, donc, après avoir passé en revue toutes les opinions des anciens, arrive à celle des modernes, et, après avoir montré le cinquième synode général de Constance lançant l'anathème contre ceux qui soutiennent « que les *vertus* des astres sont animales et matérielles, » dit que toute la question repose sur le sens du mot *esprit* (spiritus) appliqué par l'Ecclésiaste au soleil[2], « l'*esprit* illumine tout dans son parcours. »

Il analyse ensuite les trois opinions différentes : 1° les forces physiques; 2° l'action de Dieu; 3° l'action des anges. Il y ajoute celle de Ticho, leur reconnaissant une triple force, divine, spirituelle et vitale, pendant que lui, Képler, réduisant toutes ces forces aux âmes motrices, nous les montre toutes *soumises à celle qui a son siége dans le soleil*, et *l'adorant* dans leurs incessantes circonvolutions[3]. » Képler, en effet, après avoir médité longtemps sur ce mot de Pythagore : « Le soleil gardien de Jupiter; » sur le verset de David : « Il a placé son siége dans le soleil; » sur celui de l'Ecclésiaste, allégué tout à l'heure; après avoir enfin reproché à Proclus d'avoir « préféré adorer le Titan des poëtes dans le soleil, que d'adorer le soleil fils de Marie, » Képler ajoute : « Nous autres chrétiens, qui savons parfaitement que notre Père céleste habite les cieux avec plus de gloire et de majesté qu'il n'en manifeste dans toute autre partie de la nature, nous qui savons qu'il y a placé *son trône* et qu'il y a promis à ses fidèles diverses demeures,... nous ne pouvons plus nous étonner si quelqu'un, d'après certaines considérations pythagoriciennes, se met à imaginer que tous les globes disséminés dans l'espace sont autant d'*âmes raisonnables* (facultates ratiocinativas) circulant autour du soleil, dans lequel réside *un pur esprit de feu*, πῦρ νοερὸν καὶ νοῦν, roi, ou, pour le moins, reine et source de l'harmonie générale[4]. »

Ne voulant pas nous contenter des indications de Riccioli, nous avons lu d'un bout à l'autre ce dernier opuscule de Képler, et nous en avons extrait le curieux passage qu'on vient de lire.

Toutefois, en admirant l'ensemble et *les considérants*, nous faisons remarquer que le mot *facultés* raisonnables, appliqué aux planètes, retombait dans la formule interdite, et que, relativement à l'*esprit*

1. Voir Ier Mémoire, ch. IV.
2. Chapitre I.
3. *Mysterium cosmographicum*, ch. XX, p. 71.
4. *De Motibus planetarum harmonicis*, p. 248.

Digitized by Google

solaire de l'Ecclésiaste, Riccioli préfère se renfermer, quant à lui, dans l'expression de saint Thomas : « L'esprit recteur du soleil. »

On le voit, on pouvait alors mériter le beau titre de Pythagore moderne et compléter Copernic, tout en croyant à nos folies.

Alexandre de Humboldt, on le comprend, a bien de la peine à les pardonner à ce grand homme; ne s'étant jamais élevé, dans son *Cosmos*, au-dessus du monde sensible (αἰσθητόν), le monde intelligible d'Aristote (νοητὸν) lui paraissait une folie, ni plus ni moins que les *âmes motrices* de Képler, qui ne sont à ses yeux, quoi qu'en ait pu dire de Maistre, que de « vrais écarts d'imagination [1]. »

Le monde en restait à ces idées, lorsque, du vivant même de Riccioli et cent ans seulement après Képler, se levait sur le monde le plus grand homme de science que la terre eût enfanté jusque-là, un de ces génies devant les erreurs desquels, lorsqu'ils en commettent, on se voit encore forcé de s'incliner, tant elles révèlent elles-mêmes de force et d'audace intellectuelle.

En faisant rentrer dans la gravitation universelle toutes les lois qui président à la marche des cieux, *Newton portait un coup mortel aux tourbillons de Descartes*[2], car la formule était précise : « Les astres s'attirent en raison directe du produit de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance; » et plus on en cherchait la preuve, plus elle arrivait riche d'applications actuelles et féconde en applications futures. « Newton, dit Herschell, laissa à ses successeurs le soin de déduire les conséquences de la loi de la gravitation [3]. »

Hélas! il ne leur avait pas enlevé en même temps la possibilité d'abuser de cette formule et d'en déduire toute une philosophie que lui, le plus religieux des hommes, rejetait avec mépris. On en vit bien la preuve lorsque Forbes, ce disciple chéri dont il a dit : « Si Forbes eût vécu, nous aurions su quelque chose, » s'avisa de publier, dans la préface qu'il joignait à l'œuvre capitale de son maître, que « l'attraction était la *cause* du système. » A ce mot, Newton se souleva tout indigné et s'inscrivit solennellement en faux contre le disciple qu'il aimait.

Vaine colère! protestation inutile! la philosophie du mot secondait trop bien celle du siècle auquel on touchait, pour que, de disciple en disciple, la grande loi ne se métamorphosât pas bien vite en grande *cause*, jusqu'à ce que la *mécanique* céleste acquît assez de

1. *Cosmos*, II, loc. cit.
2. *De Principiis.*
3. *Discours sur l'étude de la philosophie naturelle.*

simplicité pour que, deux siècles après ce grand homme, ce fût au nom de l'*attraction* que le marquis de Laplace prononçât son terrible mot déjà cité : « Dieu lui-même est devenu une hypothèse inutile, » mot rappelé, admiré et commenté de nos jours, comme nous l'avons vu, par M. le docteur Littré, en cela plus logique et malheureusement plus franc que la grande majorité d'une école qui, sans le dire aussi nettement, pense exactement la même chose.

Les tourbillons de Descartes avaient été emportés dans la tempête, mais on ne peut se dissimuler que sa philosophie recevait par ce mot *attraction* un couronnement qu'il eût abhorré comme Newton.

Car aujourd'hui, où en sommes-nous de ce grand enthousiasme pour l'*attraction* newtonienne, si fortement chauffée par Fontenelle et par Voltaire?

Hélas! pas n'est besoin d'avoir pu lire le livre *des Principes*, ni même d'avoir suivi les cours d'astronomie populaire d'Arago pour avoir perçu et même compris de bien terribles pronostics.

Qu'est-ce à dire? Suivant le très-savant M. Le Couturier, « l'attraction ne serait plus pour tout le monde que ce qu'elle était pour Newton lui-même, UN SIMPLE MOT, une idée... »

De Maistre avait déjà dit que c'était un *mot* mis à la place d'une chose, et, comme on le pense bien, personne ne le lui avait pardonné.

Mais il fallait bien permettre à J.-F.-W. Herschell de dire : « En étudiant les phénomènes de l'attraction, nous nous pénétrons, à chaque instant, de l'existence de causes qui n'agissent que sous un voile qui nous *dérobe leur action directe*[1]. »

Francœur, le catéchiste astronomique de nos écoles, a écrit : « L'attraction ne suffit à l'explication des mouvements planétaires qu'en admettant pour chaque corps une impulsion *spéciale*, et si les mouvements de toutes les planètes et de leurs satellites sont dus à une cause unique, *combinée* avec l'attraction, il resterait encore à assigner quelle est cette cause[2], » autrement dit : « quand nous connaîtrons la véritable cause unique et *spéciale* qui *pousse*, nous pourrons la *combiner* avec celle qui *attire*. » Mais Francœur voit que cette *combinaison* est impossible, et la preuve qu'il le voit, c'est qu'il annule un peu plus loin sa *combinaison* par ces paroles : « L'attraction entre les corps célestes n'est *que* répulsion, c'est le soleil qui les fouette *sans relâche*, sans quoi ils s'arrêteraient[3]. »

1. *Musée des sciences*, août 1856.
2. *Philosophie naturelle*, art. 142.
3. Francœur, *Astronomie*, p. 342.

« On parle de pesanteur, dit un autre astronome, pour les corps célestes, mais comme il est reconnu que la pesanteur décroît au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre, il est évident qu'à une certaine distance cette pesanteur est forcément réduite à zéro. S'il y avait *attraction*, il y aurait forcément équilibre[1]. »

« Du moment, dit le même savant, où l'école moderne reconnaît qu'il n'y a ni haut ni bas dans l'univers, nous ne voyons plus ce qui peut solliciter la terre et la faire tomber[2]. »

« En somme, dit l'*Encyclopédie*, on est assez d'accord qu'il est impossible d'expliquer l'origine *physique* de ce mouvement giratoire (ou tournant[3]). »

Si nous demandons : Qui le cause? — C'est la force centrifuge, nous dit-on. — Et celle-ci, qui la produit? — La force de rotation, nous répond-on[4]?

Tantôt c'est un profond théologien, le révérend père Ventura, qui, après avoir longtemps conversé avec le célèbre astronome de Palerme (Piacci), parle ainsi de nos forces astronomiques : « Le mouvement le plus simple ne pouvant pas être une propriété essentielle de la matière, à plus forte raison ne saurait l'être ce mouvement double et composé, multiple dans son jeu, parfaitement harmonique et équilibré, et, malgré sa violence, toujours un et toujours constant dans ses résultats[5]. »

Le théologien vous paraît-il trop suspect : eh bien, cherchez dans la *Revue des Deux Mondes* l'article magistral qu'elle publiait l'an dernier sur *l'Esprit de la physique moderne* et, vous rendant compte alors de toutes les tendances de la physique moderne, vous pourrez saluer la vérité qui s'approche.

Cet article, et surtout son insertion dans un recueil si peu rétrograde, nous a paru un véritable événement

Pour l'auteur comme pour Grove, comme pour Œrsted, le dernier mot de la science c'est « l'Esprit dans la nature, » plus de fluides mpondérables, plus de qualités de la matière, etc. » « L'astronomie moderne, il est vrai, ne voit aujourd'hui dans les grands corps célestes que de simples masses: l'admirable formule de l'*attraction* universelle lui permet d'en calculer tous les mouvements, sans que nos

1. Tardy, ingénieur, *Cosmographie*.
2. Ibid. Il est vrai que, suivant ce savant, « le système de Ptolémée est le seul vrai. »
3. Godefroy, *Cosmogonie de la révélation*.
4. Ibid.
5. *Conférences*, t. II, p. 535.

astronomes se préoccupent de rechercher *l'origine même de cette attraction*... Pour expliquer le mouvement des astres, ils supposent un état de repos initial, absolu; ils admettent ensuite que chaque corps a reçu une impulsion particulière et s'est mis en mouvement, sous la double influence et de cette impulsion et de l'attraction exercée sur lui par les autres; mais il faut pourtant nous rappeler, et Newton lui-même était de cet avis, que lorsque nous disons que les corps s'attirent, nous devrions simplement comprendre que LES CHOSES SE PASSENT COMME SI LES CORPS S'ATTIRAIENT : la loi de l'attraction universelle N'EST PAS LA CAUSE des mouvements planétaires, MAIS L'EFFET. Mettre au centre de chaque molécule matérielle un vrai pouvoir d'*attraction* ou de *répulsion*, comme on le fait si souvent, EST UNE NOTION SI ÉTRANGE, qu'on ne saurait comprendre comment elle a pu devenir familière à tant d'esprits, si l'on ne savait combien nous sommes naturellement enclins à donner à tous les objets quelque chose en commun avec nous-mêmes [1]. »

On le voit, tout ceci devient plus qu'une tendance. L'attraction est dégradée, ou, pour le moins, détrônée; de reine, elle retombe dans la classe des sujets.

Mais voici qui devient beaucoup plus grave. Il ne s'agit plus seulement de lui assigner un rang plus modeste, voici qu'à beaucoup de grands esprits elle paraît tout simplement impossible.

Pour faciliter, ou plutôt pour *rendre possible* le jeu de son attraction dans les espaces, Newton avait supprimé tout milieu physique capable de la retarder, l'éther, par exemple; il avait fait le *vide* absolu. De là ce mépris général pour la vieille physique, qui s'était permis de dire que « la nature en avait l'horreur, » formule que Grove réhabilite encore en la disant « très-profonde, » et non sans motif, puisqu'il résulte de toutes les expériences modernes sur les *ondulations lumineuses* que les espaces célestes sont, *au contraire*, absolument *pleins*, c'est-à-dire occupés de toutes parts par un gaz élastique excessivement raréfié.

Comment faire? Newton, jugeant ce gaz absolument incompatible avec son *attraction*, et l'école moderne ne pouvant s'en passer pour ses *ondulations*, auquel des deux va-t-il être enjoint de se retirer? Le choix ne saurait être douteux, puisque l'un des deux avis repose sur une hypothèse et l'autre sur une vérité d'évidence. « IL N'EST DONC PLUS POSSIBLE aujourd'hui, dit encore M. Le Couturier, de soutenir, comme Newton, que les corps célestes se meuvent au milieu du *vide*

1. *Revue des Deux Mondes*, mai 1860.

immense des espaces... Parmi les conséquences de la théorie du vide établie par ce grand homme, il ne reste plus debout que le mot *d'attraction*... ET NOUS VOYONS VENIR LE JOUR OU CE DERNIER MOT DISPARAITRA DU VOCABULAIRE SCIENTIFIQUE[1]. »

Il nous paraît inutile de prolonger plus longtemps notre complainte sur les dernières heures d'un grand mot. Maintenant on va nous demander en quoi ces funérailles pourraient profiter à notre cause et ce que nous aurions à gagner dans leur remplacement prochain et probable par un immense *aimant*, par exemple, que l'on placerait dans le soleil, et qui agirait sur les planètes comme le faisait la pauvre attraction[2].

Nous répondrions à cela que la question n'aurait nullement changé, et que l'*aimant* n'est pas plus une *chose* et une *cause* que le mot *attraction*. C'est toujours un effet. Selon Grove, nous l'avons vu[3], les phénomènes électriques n'étant, comme leurs analogues, que le résultat d'une *affection* de la matière, causée par une *action spirituelle* dont la première manifestation est à son tour le mouvement, nous voici revenus à la nécessité d'expliquer le mouvement par le mouvement. « Toutes les hypothèses, dit ce savant auteur, imaginées pour expliquer les phénomènes physiques, ont toujours abouti au mouvement, depuis l'*époque à laquelle* les idées mystiques de *puissances spirituelles* ont cessé d'être invoquées[4]. » M. Le Couturier a beau nous dire que c'est l'électricité qui a mis les astres dans ce mouvement[5], M. Foucault que c'est la chaleur[6], comme l'électricité et la chaleur sont des effets du mouvement, ils n'en sauraient être la cause. Autant valaient les vieilles rêveries du marquis de Laplace attribuant la rotation des planètes au fluide atmosphérique du soleil[7], de Buffon, à une explosion solaire[8], de tant d'autres, au choc d'une comète.

Mais que penser de M. Thomson, qui, las d'entendre dire que « la rotation avait dû survenir, en raison de la fluidité ignée, » la fait succéder, au contraire, à l'état de froid et d'opacité des globes ; ceux-ci, dit-il, pouvant « d'*eux-mêmes* entrer en mouvement, s'échauffer

1. *Panorama des mondes*, p. 47 et 53.
2. Le père Secchi croit avoir constaté bien positivement cette action magnétique qui, du reste, est tout à fait à l'ordre du jour.
3. Voir tome I[er] de ce Mémoire, p. 485.
4. Grove, *Corrélation*, p. 252.
5. *Panorama*, etc., p. 55.
6. Ibid.
7. *Exposition du système du monde.*
8. *Théorie de la terre.*

et devenir lumineux? » Et que penser de l'état actuel d'une science qui permet à M. Le Couturier d'ajouter : « Cette opinion est devenue très-sérieuse aujourd'hui et compte parmi les savants un grand nombre de partisans [1] ? »

On va voir toute la force de ces découvertes qui rendent Dieu « une hypothèse désormais inutile. »

Qu'en dit-on? La rotation primitive par la *fusion ignée* s'expliquant tout aussi bien par l'*opacité glacée!...*

La combinaison de mouvements la plus savante s'expliquant, sans un premier mouvement, par une explosion solaire, ou par *l'illumination spontanée* (c'est-à-dire d'elle-même) d'une masse *inerte* et *ténébreuse!*

Tout un ensemble stupéfiant de complications formidables, dû à une *agrégation fortuite* de nébuleuses!

Un mouvement toujours le même depuis des millions de siècles (dit-on), *accepté* par une science qui *nie* le mouvement perpétuel [2] !

— Une première impulsion, donnée une fois pour toutes, soutenue par des hommes qui ne veulent d'*intervention* à aucun prix, mais qui se voient alors forcés d'oublier un de leurs dogmes les plus formels, savoir : « Que tout corps en mouvement tend sans cesse au repos, s'il n'est *constamment* sollicité par une force active supérieure. »

— Une impulsion primitive *inaltérable* au milieu d'un éther résistant, que Newton déclarait *incompatible avec elle!...*

— Une *circulation* générale expliquée par une *gravitation* qui entraîne toujours, dit-on, la chute *rectiligne!...*

— Une force motrice, toujours *proportionnelle* à la masse, mais toujours *indépendante* de la nature spéciale de cette masse; ce qui revient à dire, comme M. Le Couturier, « que sans cette force indépendante et d'*une tout autre nature* que cette masse, celle-ci, qu'elle fût grosse comme Saturne ou minime comme Cérès, tomberait toujours avec la même vitesse [3] !...

— Un mouvement *inaltérable* de sa nature, avons-nous dit, et non moins constamment tenu *variable* dans le fait [4] !

— Une masse qui *tire* sa pesanteur du corps sur lequel elle *pèse!...*

— Une *circulation* due à un aimant qui agit *toujours en ligne droite* comme la gravitation!...

1. *Théorie de la terre*, p. 57.

2. Selon M. Le Couturier, trois cent cinquante millions d'incandescence, ni plus ni moins. Buffon se contentait de trente-quatre mille deux cent soixante-dix ans et six mois.

3. Le Couturier, *Musée des sciences*, 15 août 1857.

4. Pendant le rapprochement et l'éloignement du soleil.

— Enfin une force *mécanique* imprimée une fois pour toutes, et *aveugle*, qui maintient son œuvre dans cet état de révolution contre les lois ordinaires de la mécanique, la modère, résiste à ses tendaoces *et en corrige de temps à autre les effets*, comme nous le vorroos tout à l'heure !...

Tout cela est faux, tout cela est fou, tout cela est mort ou va mourir.

Le jour approche où l'action primitive et l'action constante d'une ou de plusieurs forces éminemment surintelligentes vont paraître aussi indispensables qu'elles étaient, disait-on, inutiles.

Toute la création va de nouveau obéir à l'esprit, et, comme l'a dit M. de Maistre, « on rira tout à l'heure de notro igoorance actuelle, comme nous rions aujourd'hui des ténèbres du moyen âge [1]. »

Eh bien, soit ! va-t-on nous dire; que l'attraction de Newton soit bien malade, que les aimants ou les électrisations *spontanées* des globes nous présentent des effets pour des causes, nous ne demandons pas mieux, et nous sommes sûr que Newton applaudirait le premier à la ruine do ses principes, s'il pouvait voir l'abus qu'on en a fait; mais, heureusement pour la science et pour l'Europe, il est encore des astronomes (et il en est beaucoup) qui se consoleraient d'abandonner les forces mécaniques pour une action bien complétement divine, pourvu seulement qu'on les débarrassât de tous les intermédiaires métaphysiques.

Ce théisme, en effet, n'obligerait personne au respect littéral de ces expressions bibliques, *vertus des cieux, armées des cieux*, etc.

Ainsi donc, nous dit l'astronomio religieuse, nous acceptons un Créateur, une sagesse primitivement ordonnante, mais non une intervention anormale, et, pour ainsi dire, de seconde main, car, avec des esprits, nous retomberions dans l'occultisme et dans le miracle, dont nous ne voulons à aucun prix.

— A la rigueur, nous pourrions nous cootenter d'une concession semblable, puisque les esprits ne sont pour nous, nous l'avons dit, que l'instrument ou plutôt le *fil télégraphique* qui relie la créature au Créateur; mais quand bien même nous n'aurions pas développé depuis longtemps toutes les raisons qui rendent leur réhabilitation nécessaire, nous serions forcé d'y revenir, comme justification de la Bible, de l'histoire et de la théologie.

Et qu'on ne s'y trompe pas, les savants comme Grove et comme Œrsted, qni nous ont accordé l'action de l'esprit et l'impossibilité de *causes fluidiques* impondérables, autrement dit « *de corps qui ne pèsent*

1. *Soirées*, t. II.

Digitized by Google

pas, » ne pourraient légitimement nous refuser bien longtemps notre *pluriel.*

Car le premier de ces savants s'exprime ainsi : « L'emploi du mot *forces*, au pluriel, peut être critiqué par ceux qui n'attachent pas à ce mot l'idée d'une action *spécifique*, mais bien celle d'une puissance universelle associée avec la matière,... mais... les agents impondérables, considérés comme force et non comme matière, doivent-ils être regardés comme des *forces* distinctes ou comme des modes *distincts de cette force générale?* Ces deux manières de voir ne diffèrent probablement pas matériellement, car, autant que je puis le savoir, elles conduiraient aux mêmes résultats. Je me suis donc servi de ces deux expressions indistinctement[1]. » Or, la théologie tient le même langage pour ses forces intelligentes. Tour à tour elle en fait Élohim ou les Élohim, sans les confondre.

Il est curieux de voir comme sur les deux terrains physique et théologique qui, en définitive, ici n'en font qu'un, la correspondance est exacte. Voici comment le docteur Clarke, un siècle et demi avant Grove, envisageait les mêmes questions :

« Tout est fait dans le monde par Dieu lui-même immédiatement ou par des créatures intelligentes. La matière, en effet, n'est pas plus capable de recevoir des lois et de les suivre, qu'elle n'est capable de raison et d'intelligence. Toutes les choses donc qu'on regarde comme des effets et des pouvoirs naturels de la matière, tout ce qu'on dit des lois du mouvement, de la gravitation, de l'attraction et de telles autres choses semblables, tout cela, dis-je, est, à proprement parler et avec précision, l'ouvrage de Dieu agissant lui-même et continuellement sur la matière par une action immédiate, ou bien médiatement par le moyen de quelque intelligence créée, ce qui, pour le dire en passant, nous fournit une excellente démonstration naturelle de la Providence. De là il s'ensuit que ce qu'on appelle communément le cours de la nature ou le pouvoir de la nature ne consiste que dans de vains noms qui ne signifient rien du tout. Le cours de la nature n'est, à proprement parler, que la volonté de Dieu, en tant qu'elle agit d'une manière continue, régulière, constante et uniforme. Or, il n'y a pas de temps où elle ne puisse être aussi facilement changée que conservée. Si donc cette action continuelle sur la matière est l'ouvrage des créatures intelligentes commises à cela par le Créateur souverain de l'univers et travaillant sous ses ordres, *comme il me paraît le plus probable,* je ne vois pas qu'il y ait aucun

1. *Corrélation,* p. 249.

temps où il leur soit plus difficile de changer ce cours de la nature en question que de la conserver dans le même état. Il est visible qu'il n'y a rien dans ce changement qui surpasse leurs forces naturelles, bien entendu qu'elles aient la permission de Dieu pour cela. » (Clarke, *Discours sur les devoirs*, etc., ch. XIX.)

Creuzer, dans un de ses bons moments, paraissait avoir résolûment mis le doigt sur la plaie. « Rien de plus remarquable, disait-il, que cette idée toute spirituelle que les anciens peuples se faisaient de la nature et de ses différentes parties. Nous autres Européens modernes, qui, peu à peu, l'avons dépouillée, nous sommes étonnés aujourd'hui quand nous entendons parler d'esprits du soleil, de la lune, etc;... nous sommes tentés de crier au mysticisme, comme si l'on était mystique pour reconnaître UN FAIT CONSTANT... Le sens *naturel et droit* des peuples de l'antiquité, tout à fait étranger à ces idées de mécanique et de physique *entièrement matérielles*, qui depuis ont fait tant de progrès et sont devenues dominantes, au lieu de voir dans les astres des masses de lumière ou des corps opaques se mouvant circulairement dans les cieux d'après les lois de l'attraction et de la répulsion, y voyait des corps vivants animés par des *esprits*. Cette doctrine des *esprits* ne se bornait pas là... Cette doctrine *conséquente*, *si conforme à la nature* dont elle était empruntée, formait une grande et unique conception, où la physique, la morale et la politique se trouvaient fondues ensemble [1]. »

Voilà le langage du plus grand des mythologues allemands de notre époque, de celui que le plus savant de nos propres mythologues a traduit et commenté. On voit que ni l'un ni l'autre n'auraient plus le droit de nous reprocher notre philosophie rétrograde; malheureusement, moins conséquents et moins logiques, ni l'un ni l'autre n'aura la force de surmonter le préjugé général et d'obéir à ses propres inspirations.

Quant au comte de Maistre, nous savons comme il s'exprimait à cet égard : « S'il y a, dit-il, quelque chose d'évident pour l'esprit humain non prévenu, c'est que les mouvements de l'univers ne pourront jamais s'expliquer par des lois mécaniques. On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement et le respect humain. Les savants européens sont, en ce moment, *des espèces de conjurés ou d'initiés*, comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une espèce de monopole, et qui ne veulent pas que l'on sache plus ou autrement qu'eux;... mais cette sience sera incessamment honnie;...

1. *Religions*, l. III, ch. v.

Digitized by Google

il sera démontré que les traditions sont *toutes* vraies. Croiriez-vous, par exemple, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'il sera bientôt reconnu que *les corps célestes sont mus par des intelligences?...* C'est ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer[1]... »

Nous avons déjà fait remarquer[2] certains aveux scientifiques qui nous paraissaient autant de préludes à l'accomplissement de cette prophétie; ainsi, nous avons vu M. Reynaud s'appuyer sur les *forces vivantes* qui règnent à la superficie des astres, et sur les invisibles liaisons qui, *indépendamment* des enchaînements matériels, unissent toutes les parties de l'immense total, pour bien établir que l'astronomie, qui n'avait su peupler jusqu'ici les espaces que de pierres en mouvement, allait DÉBOUCHER ENFIN dans LA THÉODICÉE[3]. »

En voilà bien assez pour prouver que l'influence immédiate du premier moteur ne doit pas suffire à nos spiritualistes, mais qu'il serait plus rationnel d'admettre l'action secondaire et hiérarchique des forces diverses, signalée par Grove comme par la tradition, par l'histoire, par l'analogie et par le Créateur lui-même.

Supposons pour un moment ces forces acceptées, et tout de suite nous

1. *Soirées*, t. II. Et il ajoutait en note : « Le mot d'*attraction* est évidemment faux pour exprimer le système du monde; il eût fallu en trouver un qui exprimât la réunion des deux forces... La force *tangentielle*, qu'on emploie pour exprimer les mouvements cosmiques, n'est *qu'un mot mis à la place d'une chose...* Ce n'est pas que, dans une foule de livres, on ne nous dise « qu'il est superflu de se livrer à ces sortes de recherches;... que les premières causes sont inabordables, etc. » Il ne faut pas être la dupe de cette prétendue modestie; nous avons ici toutes les connaissances qu'exige la solution du problème. Nous savons que tout mouvement est un *effet*, et que son origine ne saurait se trouver que dans l'*esprit*... Nous voici donc nécessairement portés à la cause immatérielle; il ne s'agit plus que de savoir si nous devons adopter une cause seconde ou remonter immédiatement à la première,... les astres tournent *parce qu'on les fait tourner*. Cette machine immense peut fort bien être réglée sur le papier par des forces *aveugles*, mais dans la réalité *nullement*. Sans une intelligence opérante ou *coopérante*, l'ordre n'est plus possible. En un mot LE SYSTÈME PHYSIQUE EST PHYSIQUEMENT IMPOSSIBLE. Il ne reste donc plus qu'un doute entre l'intelligence première et l'intelligence créée;... mais, entre ces deux suppositions, il n'y a pas moyen de délibérer bien longtemps. La raison et les traditions antiques, qu'on néglige infiniment trop dans notre siècle, nous auront bientôt décidés *pour la dernière*. »

2. Voir tome Ier de ce Mémoire, à la fin du chapitre I.

3. Ibid.

Google

comprenons *philosophiquement* pourquoi le *Zohar* distingue toujours « les lumières-forces (*hajaschar*) des lumières réfléchies (*or hachoser*), ou simple extérioration phénoménale de leurs types spirituels [1] ; »

Pourquoi sainte Hildegarde, partant de la même distinction, appelle les astres des « lumières raisonnables [2]; »

Pourquoi, dans les Livres saints, derrière toutes les lois morales et physiques, il y a toujours un ange, la loi étant le pouvoir législatif, et l'ange le pouvoir exécutif; ou, plus littéralement encore, un second livre de la loi, « livre vivant et intellectuel, reproduisant *l'impression des intentions* du Dieu dont il est l'image; »

Pourquoi l'Écriture appelle πλάκες τοῦ ουρανοῦ les lois archétypes du monde;

Pourquoi, saint Paul, lorsqu'il parle du *cosmos* céleste qui fut montré à Moïse comme modèle du temple terrestre qu'il fallait construire, s'exprime comme Platon et l'appelle παράδειγμα, paradigme [3];

Pourquoi le même apôtre appelle ce cosmos invisible συρστοιχεῖον, ou sur-astral, d'après le sens que nous avons donné tout à l'heure au mot στοιχεῖα [4].

Nous comprenons alors instantanément tout ce que nous avons déjà vu et rappelé tant de fois sur les différents mondes, archétypes, intelligibles et sensibles des anciens, sur les idées premières d'Aristote, sur les *Éons* des Platoniciens, etc., etc.

Nous ne le rappellerons pas ici.

Scientifiquement, nous comprenons, pour la première fois, que Newton ait « hésité entre *l'attraction*, *l'impulsion* ou *toute autre cause inconnue* [5]. »

— Nous saisissons l'arrière-pensée d'Herschell, lorsqu'il disait : « Il faut toujours *une volonté* pour imprimer la force circulaire et *une autre volonté* pour la retenir [6]. »

— Nous comprenons comment la rotation peut continuellement être entretenue au lieu de se ralentir de seconde en seconde, comme celle de toute force mécanique;

— Comment ces *géants de flammes* peuvent briller et se consumer *toujours* sans se consumer *jamais*;

1. *Kabbala denudata*, t. II, 67.
2. *Scivias*, loc. cit.
3. *Hébr.*, ch. IX, v. 23, de παρά auprès et δεικνύω, je montre.
4. *Galates*, IV, 25.
5. *Traité des couleurs*, l. III, quest. 31.
6. Herschell, *Discours*, loc. cit.

— Comment, au milieu de cette régularité mécanique, peuvent se glisser des irrégularités, des retardements, etc.; car, si nous savons que la science *parvient* à expliquer ces temps d'arrêt de certaines planètes, ces mouvements de recul, ces angles en dehors des orbites, etc., par des *apparences* résultant de l'inégalité de leur vitesse et de la nôtre dans le parcours de nos orbes réciproques, nous savons qu'il y a d'autres déviations « très-réelles et même assez considérables, dit Herschell, qui ne peuvent s'expliquer que par l'action mutuelle et irrégulière de ces planètes et par l'influence *perturbatrice* du soleil [1]. »

Jusqu'ici nous ne pouvions pas comprendre comment une planète *retardée* pouvait assez bien calculer le temps perdu et le *rattraper* assez juste pour arriver à la minute voulue.

Nous comprenons que, du moment où l'on admet en outre de ces petites perturbations accidentelles, des perturbations continues et appelées séculaires en raison de la lenteur extrême avec laquelle elles croissent et affectent les éléments du mouvement elliptique, ces perturbations peuvent être *corrigées*.

On le sait; elles ont beau être « renfermées dans des limites très-étroites, » Newton ne s'en alarmait pas moins, avec une très-grande raison, du rétrécissement progressif de l'orbe décrite par la lune autour de la terre, « rétrécissement, disait-il, qui finirait par la précipiter sur nous, S'IL N'Y ÉTAIT AVISÉ; car, ajoutait-il, ce mondo parait avoir besoin d'être *retouché* assez souvent. »

Cet axiome, fondé sur un fait accepté par le marquis de Laplace et, nous le croyons, par toute la science, nous paraît la meilleure des réponses à « l'impulsion donnée une fois pour toutes. »

M. Reynaud n'est pas moins explicite sur toutes ces variations: « Les orbites parcourues par les planètes sont loin d'être immuables, et sont au contraire soumises à une mutation perpétuelle dans leur position et dans leur forme. Ces orbites s'élargissent ou se rétrécissent alternativement, leur grand axe s'allonge ou diminue, ou oscille en même temps de droite et de gauche autour du soleil, et le plan même dans lequel elles sont situées s'élève ou s'abaisse périodiquement, tout en pivotant sur lui-même avec une sorte de tremblement [2].

Voilà certes un voyage qui n'a rien de la rigueur mécanique; tout au plus pourrait-il ressembler à celui du *steamer* ballotté, retardé, accéléré, roulé sur lui-même; mais encore faut-il bien se dire que

1. Herschell, *Discours*, 165.
2. *Terre et ciel*, p. 28.

tous ces écarts retarderaient indéfiniment l'arrivée du steamer, sans l'intelligence d'un pilote et d'un chauffeur qui savent tout *réparer*.

Mais nous n'en finirions pas, si nous voulions passer en revue tout ce que ces interventions intelligentes nous expliquent. Nos lecteurs ont vu tout à l'heure ce que les aimants inintelligents nous causaient d'embarras : qu'ils comparent.

Donc, va-t-on nous dire, « selon vous, plus de forces mécaniques, plus de physique, plus de chimie, plus de lois cosmologiques!... »

— Doucement ; accusons mais ne *calomnions pas;* de la physique, des affinités, de l'électricité, en tant qu'effets et instruments, autant qu'il en faudra, et, par-dessus tout, des *lois;*... mais aussi, et avant tout, des *vertus*.

Des vertus que nous essayerons de définir : LA CAUSE ACTIVE ET SPIRITUELLE CHARGÉE D'AFFECTER LA MATIÈRE SIDÉRALE PASSIVE ET D'EN RÉGLER, SURVEILLER, MAINTENIR ET CORRIGER LES EFFETS PHÉNOMÉNAUX, CONFORMÉMENT AUX LOIS DU CRÉATEUR (1).

I. « PARADOXE PROCHAIN SUR LA SUFFISANCE D'UN AIMANT INTELLIGENT. » — Nous l'avons dit quelque part ; le jour où il serait démontré que les forces angéliques doivent être exclues définitivement du cosmos, il faudrait immédiatement retrouver leurs analogues dans ces forces *aveugles* que l'on dit être une *propriété* de la matière. Nous n'avions pas achevé de relire ce passage que déjà, tant la réaction va vite, nous mettions la main sur trois ou quatre ouvrages scientifiques, réalisant nos prophéties. Ainsi, voici venir un savant polonais, M. Zaliwski, qui, las d'entendre le *Dictionnaire de l'Académie* définir *l'attraction*, tantôt « l'action d'attirer, » tantôt « la force qui attire, » sans que ce dictionnaire paraisse se douter que ces deux définitions s'excluent, dit, comme tout le monde aujourd'hui, qu'il faut remettre *cet effet* à sa place, et s'occuper enfin de la force *qui le produit*. Or, pour lui, cette force universelle et suffisante c'est *l'électricité*, dont le soleil serait comme le vaste foyer... (*La gravitation par l'électricité*, p. 7). Et en effet, il n'a pas de peine à prouver que l'électricité produisant « les effets attractifs, calorifiques et lumineux les plus puissants, » rien n'est plus rationnel que d'expliquer ainsi la constitution physique du soleil ; ce serait peut-être l'unique solution du grand problème, que l'Académie se posait encore hier, sur la non-déperdition des forces et de l'éclat solaires, non-déperdition inexplicable, disait-elle, par les lois ordinaires de toute combustion.

Mais, comme M. Zaliwski nous le dit lui-même (p. 16), « la matière, étant

sujette au frottement, produit partout de l'électricité libre qui l'influence. » Voilà donc encore l'électricité devenant à son tour un *effet subordonné* au mouvement!... C'est donc encore la cause du mouvement *frottant* qu'il faudrait trouver! Notre auteur a trop d'esprit pour ne pas la soupçonner, mais il s'esquive aussitôt d'un seul mot : « cette force différente de l'électricité, serait-elle évidente comme l'électricité elle-même, ne pourrait que se confondre avec elle. » (P. 46). — Oui, comme toute *cause* avec son *phénomène-effet*...

La question, pour être reculée, n'est donc nullement changée, tant que nous ne trouverons pas *la force se mouvant par elle-même,* et surtout *voulant se mouvoir* par elle-même, autrement dit la force surintelligente et maîtresse de toute la matière, c'est-à-dire la force créatrice.

M. Zaliwski n'a donc, encore une fois, remplacé son mot que par... un autre mot. Mais en attendant, que le père Secchi nous présente « ces forces *d'un ordre tout nouveau*, et bien étrangères à la gravitation qu'il soupçonne dans l'espace (*a*), » et que M. Nagy (de l'Académie des sciences de Hongrie) nous développe sa théorie sur la nécessité de « forces intelligentes, dont la complaisance puisse se *prêter* à toutes les volontés des comètes (*b*). » Voici que ce dernier auteur commence à soupçonner que, « malgré toutes les recherches actuelles sur la vitesse de la lumière, ce *produit éblouissant d'une force inconnue*... que nous voyons trop pour la comprendre, cette lumière ne bouge pas en réalité (*c*). »

Or, en raison de l'affinité de la lumière avec l'électricité, le même soupçon doit s'étendre à celle-ci. Ce n'est pas elle qui court sur nos fils télégraphiques, c'est son produit. Donc pour trouver et engendrer la *mère,* il nous faut toujours remonter à une *volonté* mouvante.

Aussi, voici venir à présent M. Love, ingénieur civil et célèbre constructeur de chemins de fer, qui, pénétré de l'insuffisance à cet égard des causes électriques et *aveugles,* tranche radicalement la question en faisant de tous nos agents impondérables les subordonnés de l'électricité, et déclare celle-ci INTELLIGENTE quoique MATÉRIELLE (*d*).

Pour lui, c'est bien là l'*entité* ou la substance unique dont la lumière, la chaleur, etc., sont de simples attributs au lieu d'être des produits corrélatifs entre eux d'une cause immatérielle, comme dans la doctrine de Grove.

Ah! certes, il a grandement raison de signaler comme nous, dans les *Annales de la foudre,* « des faits curieux, étonnants, qui échappent complétement à la physique, des actes empreints d'autant de *méchanceté* que de fantaisie, et d'y reconnaître souvent *un être* avec l'illustre Poisson (page 218)... Mais de là à faire de cette électricité un ou plusieurs *agents atomistiques* doués d'intelligence, de volonté *spontanée* et de *mouvement,* il y a loin ; il y a bien plus loin encore à en déduire la *matérialité* des forces, l'*éternité* de

(*a*) Voir tome Ier de ce Mémoire, dernière page du chapitre I.
(*b*) Ibid.
(*c*) *Mémoire sur le système solaire*, p. 7.
(*d*) *Essai sur l'identité des agents producteurs du son, de la lumière*, etc., p. 15.

Digitized by Google

la matière (page 213); la *matérialité* de l'âme immortelle, préexistante, douée de mémoire, et par conséquent pour tout esprit logique (M. Love ne l'articule cependant pas), la matérialité du Dieu qu'il reconnaît « supérieur à sa force électrique, la subjuguant et la forçant à marcher *ordinairement* dans ses lois. » Cette conclusion complétement panthéistique est d'autant plus à redouter que M. Love nous promet la sienne, si nous en goûtons les prémisses. Or, trop de logiciens l'ont déjà déduite des mêmes raisons, pour qu'elle ne devienne pas à nouveau très-menaçante. D'un autre côté, si M. Love nous montre au-dessus de tous ses atomes électriques, intelligents et automoteurs, un pur esprit doué des mêmes attributs, à quoi bon son ouvrage? A quoi lui serviraient, pour l'administration de l'univers, toutes ses forces matérielles, si elles ne le sont pas nécessairement et toujours, et s'il faut remonter à une seule qui fasse exception sous ce rapport? Que le soleil donc soit un aimant si l'on veut, mais si vous lui donnez toutes nos qualités angéliques, y compris l'intelligence, que vous restera-t-il à reprocher à la vieille théologie? N'a-t-elle pas dit elle-même que Dieu « fait de la flamme et des vents ses envoyés et ses anges? » Seulement, elle n'a pas ajouté que c'était une *volonté matérielle* qui leur intimait ces ordres, et tout est là.

C'est dommage; on rencontrerait chez M. Love et le penseur et l'écrivain.

Digitized by Google

APPENDICE T

CHAPITRE XIII.

SCIENCE MODERNE ET MYSTICISME SIDÉRAL.

1. — *Rapprochements uranothéologiques.*

Maintenant distrayons-nous un moment dans la partie *non officielle* de notre thèse.

Qui donc aurait le droit d'empêcher un spéculateur mystique, un rêveur scientifique, un fou même, si vous le voulez, de se reporter, ne fût-ce que par curiosité et sans y attacher d'importance, à toutes les traditions, à tous les enseignements de la théologie et de l'histoire, de repasser, avec M. de Maistre, toute cette idolâtrie sabéitique qui avait fait donner à chaque planète un nom dont la terre et les cieux se disputaient l'origine,... de déplorer avec Bossuet « l'aveuglement de ces hommes qui ne veulent jamais comprendre ces génies patrons des nations et *moteurs* en même temps de toutes les parties de l'univers? » Qui pourrait ne pas comprendre ses interrogations curieuses devant ces astres à apparence maudite et désolée, et surtout devant cette divinité singulière « qui règne en même temps dans les cieux, sur la terre et aux enfers, » astre que le *Zohar* nous dit avoir été converti, de soleil qu'il était, en corps opaque et froid, dégradé au point de devenir, par la suite, l'astre des magiciens, des lunatiques et des mânes (de *menelune,* d'où manie, folie)?

Mais restreignons la question.

Nous avons promis de revenir sur toutes ces corrélations singulières de la science et de la théologie, et nous pourrons le faire d'autant plus librement que nous nous reconnaissons en ce moment en pleine voie d'hypothèses, comme s'il y en avait beaucoup d'autres dans la science.

Or, quels sont dans la Bible les trois principaux personnages de la grande catastrophe sidérale? Ce sont le Verbe, Lucifer, son usurpateur,

et le grand Archange, vainqueur de celui-ci. Quels sont maintenant dans notre système solaire les trois astres dont notre spéculateur mystique pourrait rapprocher les noms et les destins de ces trois grands noms métaphysiques, si ce n'est le Soleil, Lucifer-Vénus et Mercure?

Nous avons épuisé tout ce qui regarde le Soleil, mais comment ne pas rapprocher encore de l'archange foudroyé cette planète de Lucifer-Vénus que tout l'Orient appelle encore aujourd'hui *Chabar* ou *la grande infortune*, et qu'il adore toujours en souvenir de son ancienne idolâtrie? Serait-ce donc là ce Lucifer, voisin jaloux du soleil, qui se serait dit dans son orgueil : « Je monterai jusqu'à lui, » et dont *Mercure*, perdu comme lui dans les feux du grand astre, dont il est comme lui l'*assesseur* et le *gardien*, aurait renversé les projets?

Notre spéculateur s'étonnerait avec M. Maury, comme avec tous nos mythologues, de voir une étonnante ressemblance entre ce Mercure et notre saint Michel, comme lui l'*ami* du soleil, son *férouer*, son *Mithra* peut-être, comme lui génie psychopompe, c'est-à-dire chargé de la conduite des âmes séparées, comme lui cet antagoniste des démons, que le livre des *Nabathéens* nouvellement découvert appelle le *grand ennemi de la planète Vénus*. (Voir *Annuaire de philosophie*, janvier 1860.)

Ce rapprochement est d'autant plus curieux que dans la tradition chrétienne on donne à ce vainqueur dans le ciel le trône et le lieu du vaincu, pendant qu'on lui consacre, comme le paganisme les consacrait à *Mercure*, tous les promontoires de la terre.

Il est évident que ce paganisme a merveilleusement utilisé tous les traits du *prince de la face du Seigneur*, en les appliquant à ce *Mercure*, à son *Hermès-Anubis* égyptien et à l'*Hermès-Christos* des gnostiques. Chacun d'eux était présenté comme le premier des conseillers divins, et comme le dieu le plus voisin du soleil, *quis ut Deus*.

« Mithra, dit Dollinger, possédait jadis l'étoile de *Mercure*, placée entre le soleil et la lune, mais on lui a donné l'astre du vaincu, et depuis sa victoire il est identifié avec *Vénus*. » (*Judaïsme et paganisme*, t. II, p. 109.)

Quant au maître dépossédé de *Vénus*, « il aurait entraîné avec lui, dit la Bible, la TIERCE partie des étoiles *dont on cherche la place sans pouvoir la trouver*, etc.; » et notre mystagogue de rapprocher aussitôt avec soin ces dernières expressions des révélations scientifiques qui nous montrent avec stupéfaction, dans la TIERCE partie de la zone planétaire, un vide immense, un hiatus effrayant rempli par des milliers d'astéroïdes que tout annonce être les débris d'une planète ou de planètes fracassées.

Digitized by Google

Voilà certes un bien singulier rapprochement[1].

Mais revenons à Mercure et à Vénus.

Görres avait déjà remarqué, comme d'autres et surtout comme Creuzer, que *Ormuzd*, *Mithra* et *Ahrimane* formaient une espèce de trinité, et M. de Sacy (*Mystères du paganisme*, t. II) a dit : « On pourrait tout concilier, en admettant que Mihr ou Mithra était un ized préposé à la garde et à la direction du soleil, et qui semblait toujours l'accompagner. Cet ized aurait eu alors son domicile dans la planète de Vénus, et Hérodote aurait eu raison dans l'identité qu'il établit entre Vénus-Uranie et Mithra. Cette planète n'a-t-elle pas eu toujours des noms qui l'associent à l'astre du jour? »

M. de Sacy entrevoit la vérité, mais il ne tient pas compte de la chute et ne voit pas que cette identité entre Mithra et Vénus vient de ce que *Mercure-Mithra*, après avoir défendu le soleil attaqué par *Vénus*, lui a été substitué dans la possession de sa planète et dans la direction du soleil, ET DATUS EST EI LOCUS LUCIFERI.

Eichhorn à son tour s'exprime ainsi dans un *Mémoire à la Société royale des sciences de Gœttingue* : « Lorsqu'on nomme Mithra tout à la fois dieu et soleil invaincu, c'est en opposition aux livres sacrés des mages qui nous restent encore (*repugnantibus libris magorum sacris adhuc superstitibus*) et dans lesquels Mithra n'est ni un dieu, ni le soleil, mais un génie ÉTABLI ENTRE LE SOLEIL ET LA LUNE, compagnon perpétuel du SOLEIL TOUT EN en différant essentiellement. »

Pausanias, livre V, nous dit qu'il avait un autel commun avec Jupiter. On l'appelait *Fils de Jupiter* et *Apollon;* on lui donnait des ailes, pour exprimer la course du soleil; on l'appelait encore *Nuntium* ou *Soleil-loup*, « *solaris luminis particeps*, participant à la lumière solaire. »

Virgile le peint ainsi : « Tum virgam capit, hac animas ille vocat Orco; il prend sa verge qui lui sert à l'évocation des âmes plongées dans le Tartare. »

Écoutons encore le paganisme égyptien, et voyons si M. Maury n'a pas eu quelques raisons pour retrouver dans son Mercure la doublure

1. Les Assyriens donnent aux Perses le culte de Vénus-Uranie et les prostitutions légales en son honneur. (Herodote, t. I, § 132 et 199.)

Strabon, Bérose et Quinte-Curce, fixent ce beau cadeau au règne d'Artaxerce III. Ainsi donc, sous les Achéménides, l'antique mazdéisme avait perdu sa pureté. Pour lui, cette *Vénus* était la planète *Lucifer*, dont ils firent la compagne de *Mithra* et non *Mithra* lui-même, comme le veut Herodote. Mais ce n'était pas leur seul emprunt sidéral, car le 21e fargard des *Vendidad* donne un chant à refrain sur toute la milice céleste.

du grand archange chrétien, et si le Mithra des Perses ne se reconnaîtrait pas ici dans ses rapports avec Ormuzd et Ahrimane. Si nous examinons, avec M. Rosellini[1], certains cartouches égyptiens, nous les voyons porter le nom de Séthos (ou Sothis, Mercure), précédé du mot *sole* ou de ceux « solis custode, sostegno dei dominanti, e forte grande Dei vigilanti, *gardien du soleil,* soutien des dominations et le plus fort des vigilants. »

C'est le χρυσοφαὴς Ἑρμῆς, le Mercure couleur d'or, que les prêtres défendaient de nommer. C'est l'un des deux *chiens* qui gardent le troupeau, autrement dit l'Hermès-Anubis ou Agathodæmon.

C'est l'Argus qui veille sur la terre et que la terre prend pour le soleil.

C'est un des deux assesseurs du soleil[2].

C'est par lui que l'empereur apostat se recommande toutes les nuits au Soleil, « car, dit le savant Vossius, *tous les théologiens* affirment que *Mercure et le Soleil ne font qu'un*... C'était le plus éloquent et le plus sage des dieux, ce qui n'était pas étonnant, étant *si voisin de la sagesse et du Verbe* de Dieu, *qu'il se confondait avec eux*[3]. »

Il est évident que l'Hermès *Sarameyas* des Grecs remonte à ce divin lévrier *Sarama* des Indiens, « qui garde pour le maître des cieux le troupeau d'or des étoiles et des rayons solaires. »

Quant à son image, il suffirait d'étudier un instant la statue de Mithra au Vatican pour retrouver dans sa tête de lion et dans ses ailes d'aigle celles du séraphin courageux et maître de l'espace, dans son caducée la lance, dans les deux serpents qui l'enlacent la lutte du bon et du mauvais, et surtout dans les deux clefs que ce Mithra porte comme saint Pierre, celles par lesquelles le séraphin-patron de ce dernier *astra cludit et recludit,* ouvre et referme les cieux[4].

Voilà pour Mithra. Maintenant examinons bien Mercure et tous ses attributs. Mercure, qui porte aussi la balance, est avant tout le génie psychopompe, c'est-à-dire protecteur, peseur et conducteur des âmes séparées (de leurs corps); c'est à lui, comme nous l'avons dit, que l'on consacre tous les promontoires, en qualité de dieu Terme[5], et vous trouverez dans ce *messager, fils de Jupiter,* et semblable au vrai

1. *Égypte*, t. I, p. 289.
2. Julien, *Discours.*
3. *Idolâtrie*, l. II, p. 173.
4. Hymne précité.
5. Comme les siens, les temples de saint Michel étaient principalement élevés sur les promontoires; ainsi ceux de Normandie, de Cornouailles, du Bosphore, etc.

Digitized by Google

soleil, sous l'image duquel on le représente, la réunion de tous les traits que nous avons réunis dans le portrait de Mithraton-Mithra, DONT LA LANCE S'INTERPOSE DANS LE TRIPLE SOLEIL, entre Ormuzd et Ahrimane.

Voyons enfin ce dernier.

Nous avons dit que Mercure était l'un des deux assesseurs, ou littéralement *chiens de garde du soleil* (cynocéphales). Il y en avait donc un autre, et cet autre était *Lucifer, Éosphore,* la plus brillante des planètes (*stilbona*), « celle qui se levait au matin, *qui mane oriebaris,* » le *deuxième né* de la lumière, le commencement de ses voies, *principium viarum Domini, l'Amoun-porte-lumière* des Égyptiens, et primitivement le *compagnon d'armes* de Mercure, dans leur double et incessante veillée autour du Dieu dont ils complétaient la triplicité.

Or, il suffit, pour retrouver ici l'Ahrimane mazdéen, de se rappeler le prophète Isaïe : « Comment es-tu tombé du milieu des pierres enflammées, ô toi, Lucifer, qui brillais au matin, etc. ? »

Nous le savons, « la perversité s'est rencontrée dans les anges, » et la plus belle des créatures s'est révoltée contre les cieux ; c'est pour avoir voulu s'asseoir sur le trône du Très-Haut, pour avoir *usurpé* le tabernacle (*cathedram*) du Seigneur[1], pour avoir arboré ses armes et son nom, et, selon toutes les probabilités, pourrait-on ajouter, pour avoir, comme le Phaéton de la fable, pris les rênes de ce char divin qu'il lui était enjoint d'escorter.

A nul autre que Mercure-Soleil, son frère et son voisin, n'incombaient le devoir et l'honneur de la lutte, et c'est pour cela que l'Égypte nous montre son *Apophis-Soleil* mis à mort par *son frère le soleil,* comme l'Apocalypse *le Soleil-Abbadon* (Apollon) devenu le roi de l'abîme grâce à la victoire de l'ange qui était dans *les feux du soleil*... etc.

Et comment son vainqueur ne s'y trouverait-il pas, puisqu'il est dit qu'il fut mis à la place que le vaincu avait usurpée[2], et que c'est ainsi qu'il devint l'ange de la face du Seigneur ?

On ne peut plus s'étonner dès lors que Mikaël, conducteur du peuple hébreu et vicaire du Verbe dans tout l'Ancien Testament, ait été tenu, par tous les cabalistes, pour *l'ange du soleil,* par cela seul qu'il était apparu à Josué comme chef des armées du Seigneur (*sabaoth*), et que, par suite de cette apparition, un soleil ait été gravé sur la tombe du vaillant guerrier qui lui devait la victoire.

1. « Je m'assoirai sur le trône du Très-Haut, *in cathedra Altissimi.* »
2. « Angelus faciei Dei sedem superbi humilis obtinuit. » (Cornelius a Lapide, t. VI, p. 229.)

Ainsi, dans les théologies biblique et païenne le soleil a son dieu, son défenseur et son usurpateur sacrilége, autrement dit son Ormuzd, sa planète de Mercure et celle de Lucifer-Vénus, arrachée à son ancien maître et donnée aujourd'hui à son vainqueur.

Pour en revenir à cette planète Vénus, que Pythagore appelait *sol alter*, ou l'autre soleil, comment se fait-il que son prince ait été en même temps celui de la terre ou de nutre monde? A cela nous répondrons : N'est-il pas encore bien étonnant que la science moderne remarque entre Vénus et la terre les plus formelles analogies, et, entre autres, les traces d'une catastrophe, et, notamment, d'un déluge qui aurait produit les mêmes effets que le nôtre?

« Vénus est une seconde terre, dit M. Reynaud[1], tellement une seconde terre, que s'il y avait communication entre ces deux planètes, leurs habitants les pourraient prendre pour les deux moitiés d'un même monde... Il semble qu'elles soient dans le ciel comme *deux sœurs*. Semblables par leur conformation, ces deux mondes le sont aussi par leur rôle dans l'univers[2]. »

Une très-remarquable coïncidence est encore celle qui existe, dans la configuration de Vénus, entre *les cornes* du Lucifer mystique dont « une est abattue, » dit l'Apocalypse, et cette bizarrerie zoologique qui donne au croissant de cette planète « l'apparence d'une corne tronquée. » Serait-ce donc en raison de ce croissant et de cette corne géologiques que jadis, si nous en croyons Athénée, « la première lettre du nom de Satan se traçait autrefois comme un arc et comme un croissant[3]? » et serait-ce en honneur de cette planète, qu'ils continuent à adorer, que *les enfants du Croissant* auraient fait de celui-ci la base de leur blason? « Lucifer, a dit un prophète, est le précurseur de la lumière et son égal en splendeur. C'est dans *ses cornes* qu'est toute sa force; la mort le précédera, et le diable marchera toujours devant lui[4]. »

Voilà pourquoi, sans doute, on voit cette planète figurée dans les plus anciennes tables astronomiques par une croix *sous* un globe, pendant que la terre, sa sœur, l'est au contraire par une croix *sur* un globe. Est-ce que le fameux *triangle renversé*, dessiné par ceux qui nous expliquaient ce dessin en signant : « Je suis Jéhovah à l'envers, » aurait son pendant dans le signe de cette planète?

1. *Terre et ciel*, p. 74.
2. Id., ibid.
3. Athénée, l. XX.
4. Habacuc, l. II.

Digitized by Google

Il ne faut pas oublier en outre que le *Zohar* assigne toujours Sammaël le *troisième* palais (*teruma*) parmi les sept palais *principaux* du soleil. Vénus, en effet, occupe le troisième rang, en partant du soleil.

« Enfin, dit M. Le Couturier, s'il faut en croire le témoignage de l'antiquité, Vénus aurait subi dans son aspect des modifications tellement extraordinaires, qu'elles ne pourraient résulter que de la *transformation* complète de sa nature; saint Augustin, entre autres (*Cité de Dieu*, l. XXI, ch. VIII), rapporte, d'après le savant Varron, que « cette étoile aurait changé de couleur, de grandeur, de figure et *de cours.* » Cet événement, fortement attesté, serait arrivé l'an 1796 avant l'ère chrétienne[1], c'est-à-dire à peu près à l'époque du déluge, qui inclinait la terre sur son axe[2].

Restons-en là sur nos deux planètes et sur leur conduite à l'égard du soleil.

A ceux qui nous objecteraient que la chute des anges ayant eu lieu avant la création génésiaque, notre mystique commet un anachronisme grossier, nous répondrions d'abord que nous n'en savons rien ni les uns ni les autres, ensuite que, même dans cette supposition, la Bible nous donnant le monde phénoménal et sensible pour la réalisation matérielle du monde et des substances invisibles, leurs prototypes spirituels, nous retrouverions dans ce monde métaphysique les mêmes personnalités, le même univers et les mêmes *idées* que dans celui-ci. Donc la question aurait pu être exactement la même.

Nous pourrions étendre à l'infini des rapprochements dont le principe pourrait être vrai, mais dont les détails risqueraient d'être singulièrement erronés. Laissons donc les *vrais* mystiques allemands s'aventurer, s'ils le veulent, dans une voie si féconde en méprises, mais n'hésitons pas à dire que de toutes ces recherches, oiseuses en apparence, que de ces méprises même, pourra sortir un jour la démonstration de cette première base de Dupuis : « que toute la théologie est dans l'astronomie. » Pourquoi n'a-t-il pas vu qu'elle se retrouvait avant tout dans l'histoire, et cela, cette fois, sans hypothèse et sans spéculation (1)?

1. *Panorama*, chapitre VÉNUS.
2. Voir le chapitre VIII de ce Mémoire, vol. II, p. 91.

I. « MERCURE OU LE FAUX SAINT MICHEL. » — Nous avons dit, au commencement de ce paragraphe, que M. Maury s'était beaucoup occupé, non-

Digitized by Google

seulement de la *psychopompie* ou translation des âmes, mais encore de leur *pèsement* ou *psychostasie*. Or, comme dans la tradition catholique saint Michel préside à cette fonction, dévolue chez les Grecs à Mercure, comme elle l'est chez les Égyptiens au dieu Thoth, le savant archéologue en tire, comme à son ordinaire, la conclusion que c'est encore là un de ces emprunts contractés par l'Église, et qu'il faut se hâter de reporter à l'*avoir* de l'antiquité. Il nous montre d'abord (*Revue archéologique* de 1845, p. 717) notre grand archange tenant, sur deux chapiteaux des églises de Montivilliers et de Saint-Lô, le fléau de la balance, comme à Rome dans une fresque de Saint-Laurent-Hors-les-Murs, comme à Bourges, sur les vitraux de la cathédrale, le tout avec *enjolivement* de diablotins blottis sous un des plateaux de cette balance, et cherchant à l'entraîner. C'est vrai, tout cela est de l'histoire monumentale, et, ce qui en est encore, c'est que tous les rituels funéraires de l'Égypte ne représentent guère autre chose; c'est que, sur presque tous les papyrus, on demande à Thoth de remplir auprès de l'âme les mêmes fonctions qu'il avait remplies auprès du dieu Osiris, lorsqu'il mourut dans sa manifestation sur la terre.

Mais ce qui n'est nullement historique et encore moins monumental, c'est d'ajouter (*Revue archéologique,* 1844, p. 504) : « Il est sans doute presque inconcevable que le messager de l'Olympe (Mercure) soit *devenu* le chef des légions de Jéhovah. Comment comprendre qu'un dieu qui pour les chrétiens n'était qu'un démon ait été métamorphosé en une de ces pures intelligences ? » Et M. Maury d'ajouter en note : « Aujourd'hui, les antiquaires les plus orthodoxes n'oseraient plus dire, comme presque tous les Pères et les Vies de Saints, que les divinités païennes étaient des démons et habitaient des idoles, puisque Mercure et saint Michel étaient l'un et l'autre un génie sidéral et Ιαώ. »

On croit rêver en vérité, lorsqu'on entend de pareilles choses; d'abord, la croyance des Pères et des chrétiens aux démons habitant des idoles ne les empêchait pas plus de les ranger dans *la milice du ciel,* qu'elle n'empêchait saint Paul de les appeler *malices aériennes*. Les Pères, quoi qu'on en dise, ont toujours parfaitement connu toute l'étendue du terme générique et primitif δαίμων, et s'ils ont fini par en restreindre l'application aux diables, c'est que pour eux tous les dieux des Gentils étaient tout à la fois des génies (δαίμονες πονηροί (malins).

Mais ce que l'on comprend encore moins, c'est qu'un homme de la valeur de M. Maury puisse attacher quelque prix à l'argument que voici : « L'Hermès des Grecs et le Thoth égyptien ayant précédé le christianisme, c'est nécessairement celui-ci qui est le copiste. » Mais où donc les Égyptiens et les Grecs auraient-ils pu puiser un double type si parfaitement semblable, s'il n'existait primitivement nulle part? et, d'autre part, comment, sans un coup d'État surnaturel et divin, les Apôtres, si grossiers, dit-on, eussent-ils pu métamorphoser ce dieu des voleurs, ce surveillant gagé des maîtresses de Jupiter, en séraphin idéal et céleste chargé de terrasser le mal et de juger la terre? Comment! du jour au lendemain, et seuls dans le monde, ces *ignorants*

Digitized by Google

anraient trouvé le moyen de convertir en diamants les boues immondes qui souillaient partout, et malgré la *sagesse* des nations, ces grandes images de Pan, d'Anaïtis et Mercure, et de leur rendre leur couronne primitive! et nous les appellerions des copistes !... Mais qu'est-ce donc que des copistes qui, sans études et sans lettres, trouvent le secret de transfigurer tout ce qu'ils pillent chez les savants? N'est-il pas bien plus rationnel de penser que le *bien*, le *beau*, le *vrai*, sont les aînés, et que le *mal*, le *laid*, le *faux*, sont des copies dégradées par les adorateurs de Priape et de Pluton? Après une révolution de vingt siècles, une restauration, n'eût-elle que vingt-quatre heures d'existence, n'en serait pas moins le retour aux idées antérieures à cette révolution.

---

2. — *Comètes normales et anormales.*

Toutefois, le chapitre à propos duquel notre spéculateur mystique aurait le plus beau jeu serait assurément celui des comètes.

Les comètes! sujet de triomphe et d'humiliation pour la science! sujet de triomphe lorsque Halley, Clairaut et de Pontécoulant prédisent le retour de celle de 1682, l'un pour l'année 1759, l'autre pour tel mois de mars ou d'avril, le dernier pour 1835, et qu'elle paraît effectivement le 12 mars de l'année désignée 1759, et le 16 novembre 1835, avec neuf heures de rètard seulement. Sujet d'humiliation lorsque après avoir prédit celle de Charles-Quint pour 1861, celle-ci se permet de manquer de parole et d'envoyer à sa place de toutes jeunes inconnues qui semblent n'avoir d'autre but que de donner gain de cause à *l'astrologue* qui les voit arriver au jour fixé par lui[1].

Mais l'humiliation est bien autrement grande encore lorsqu'il s'agit de définir leur nature et de fixer leur mission. Ici c'est à se voiler la face, et à demander pardon au ciel et à la terre de tout ce que l'on a dit de l'une et de l'autre.

Élevé comme tous nos contemporains dans la crainte de ces terribles voyageuses, nous avions tous plus ou moins épousé les théories et les épouvantes de Buffon. Pour nous, grâce à lui, notre planète

1. On se rappelle qu'un M. Hodel avait prédit pour le jour de la Saint-Pierre l'apparition d'une comète à laquelle il donnait par avance ce saint nom ; et la comète a paru ce même jour, à la grande stupéfaction des astronomes; malheureusement, comme toujours, le prophète n'a pas su s'arrêter.

n'était qu'une éclaboussure refroidie du soleil heurté dans la nuit des temps par une de ces magnifiques et étourdies coureuses. Heureusement la surface de notre grand astre, bien qu'elle passât alors pour une « masse de verre en fusion, » s'était contentée d'en être « un peu dérangée (*sic*). » Pour l'avenir on nous donnait à choisir entre trois hypothèses : ou broyés, ou brûlés, ou noyés; et c'était impossible autrement dans le cas d'une nouvelle approximation. Lalande prêtait main-forte à Buffon, à tel point qu'on lui intima, *de par le Roi*, l'ordre de cesser des prédictions trop alarmantes; mais on n'en trembla pas moins. La science avait prononcé.

Broyés!... Cela devait aller tout seul, en raison du choc et de la densité de ces comètes, attestés par Newton.

Brûlés! que n'avait-on pas à redouter quand on savait que « la comète de 1680 avait passé si près du soleil qu'elle y avait contracté une chaleur deux mille fois plus grande que celle du fer rougi [1]! »

Noyés!... C'était ce qu'il pouvait nous arriver de plus heureux, et comment voulait-on l'éviter, puisqu'il était *prouvé* « qu'une comète de même force et densité que la terre, venant à s'en approcher de treize mille lieues seulement, *tirerait* par la seule force de l'attraction toutes les eaux terrestres de leur abîme, et les soulèverait de trois mille toises *juste* au-dessus de leur niveau naturel, etc. [2]? »

Maupertuis était plus alarmant que tous les autres. Suivant lui, nous devions être et brûlés et glacés en même temps.

Aussi, bien que Voltaire attestât que le déluge était « un article de foi que la raison ne saurait admettre, » on n'en établissait pas moins formellement que c'était là la vraie cause du déluge de Noé, et qu'il ne fallait pas la chercher ailleurs.

Autre danger. Emportée par le tourbillon de la comète, la terre pouvait devenir comète elle-même; heureux cette fois si nous pouvions en être quittes pour l'enlèvement de notre lune!

De temps à autre, cependant, se trouvaient quelques consolateurs assez téméraires pour essayer de battre en brèche la *densité* des comètes, précisément par leur résistance à la formidable chaleur que l'on vient d'accuser, et par l'inaltérable tranquillité avec laquelle elles traversaient cette immense fournaise. Relativement à leur chaleur, on se demandait comment un corps s'évaporant toujours par l'action du soleil pouvait rester toujours dans le même état de conservation, et comment une *queue* composée de cette vapeur, résultat

1. Textuel.
2. Textuel encore dans Lalande. (*Essai sur les comètes.*)

Digitized by Google

d'une ébullition générale, pouvait rester constamment dans le même volume et dans la même direction, etc.

Mais rien n'y faisait et, comme Rachel ne voulant pas être consolée, on ne rabattait rien du danger offert par ces grandes masses embrasées. Boucheporn venait d'être trop précis en signalant les grandes blessures reçues par la terre dans *quinze* chocs consécutifs, et Arago ne l'avait pas été moins, en montrant comme très-probable la transformation de notre globe en comète. (*Œuvres posthumes.*)

Cependant cet admirable Chaubard, du livre duquel nous avons déjà dit (chapitre I) qu'il ne s'était pas vendu un seul exemplaire, développait par les raisons les plus savantes, et surtout avec un admirable bon sens, le théorème suivant : « Les comètes ne sont probablement que des amas gazeux plus ou moins condensés à leur noyau ; de là la grande excentricité de leurs orbites ; quant à la position de leur queue à l'opposite du soleil, elle n'est qu'un simple effet de leur gravitation vers cet astre[1]. »

Nous en étions là, lorsque vint ou revint, car on ne le sait au juste, la fameuse comète de Donati en 1858.

A défaut d'Arago, tous les regards se tournèrent aussitôt du côté de M. Babinet, qui voulut bien alors descendre des hauteurs du Sinaï sidéral, pour apporter encore quelques paroles d'espérance et de paix aux lecteurs *des deux Mondes* et de leur *Revue*. Ces articles étant dans la mémoire de tout le monde, nous n'en rappellerons que la conclusion et la voici : c'est qu' « une hirondelle, qui viendrait s'abattre sur un convoi de chemin de fer lancé à toute vapeur, y causerait plus de désordre qu'une comète ne le ferait en s'abattant sur la terre.

« Peut-être, ajoutait-il plaisamment, peut-être serait-il impossible d'y trouver assez de matière pour la médecine homœopathique ! »

Pauvre Buffon, pauvre Newton, pauvre Lalande, pauvres trembleurs et surtout pauvres crédules, que vous restait-il à dire ou à faire devant un tel changement de front? Eh quoi! pas la moindre préparation? — Non, mais que voulez-vous? le changement de front s'appuyait cette fois-ci sur cette observation sans réplique, que « l'on voyait, au travers du noyau, des étoiles de la onzième grandeur que l'on n'aperçoit pas toujours au travers de l'air le plus pur[2]. »

1. *L'univers expliqué par la révélation*, p. 433.
2. La lumière d'Arcturus ne perdit rien de son éclat en traversant la comète de Donati. Il en fut de même pour le groupes d'étoiles n° 2 de Messier. (Voir les *Observations* du R. P. Secchi.)

En vérité, c'était renversant; ce n'était même plus un gaz, car il nous semble qu'un gaz n'ôte rien à la densité de l'air et ne le rend pas plus diaphane. Faudrait-il donc en revenir au *signe pur* de nos superstitions populaires, ou pour le moins dire toujours avec Grove : « Tout ce que nous appelons fluide impondérable est une pure affection de la matière, causée par une force spirituelle?

On conviendra qu'une science qui se déjuge en vingt-quatre heures avec une telle facilité, et qui en revient avec autant de franchise aux vieilleries dont elle riait il y a vingt ans, ne saurait être un épouvantail bien menaçant; à tous ses condamnés scientifiques elle laisse l'espérance que leurs flétrissures seront toujours temporaires, et que dans ce jury la peine de mort n'est jamais décrétée contre une erreur que l'on est à peu près certain de voir revenir tôt ou tard.

Devant *ces riens visibles* (autre expression de M. Babinet, et M. Leverrier l'adopte), que devenait cette opinion d'Arago : que « les comètes acquièrent des dimensions de plus en plus énormes à mesure qu'elles s'éloignent du soleil? « On peut mettre cette proposition, avait dit l'illustre astronome, au rang des vérités de la science *les mieux établies* » (Arago, *Annuaire* 1832).

Mais que devenaient surtout les fameuses lois de l'attraction? « La rapidité augmente, disait-on, en raison des proportions de la masse matérielle. » Or, comment arranger *ce rien visible* avec les deux cent quatre-vingt-dix mille lieues par heure, vitesse attribuée par Newton à la comète de 1680? « Tout corps, disait ensuite le marquis de Laplace, qui pénétrerait dans l'atmosphère du soleil, tomberait immédiatement sur lui; » et voilà que *ce rien visible* pénètre dans cette atmosphère jusqu'à deux cent dix mille lieues; on croit la comète broyée, abîmée, ou pour le moins disloquée, lorsqu'on l'en voit sortir saine et sauve et sans avoir éprouvé le moindre dérangement dans son orbite.

Mais qu'est-ce à dire? Voici des comètes qui paraissent spontanément et se développent en un instant sous l'œil de leurs observateurs, comme celle du 24 janvier 1836, observée par John Herschell au cap de Bonne-Espérance (Arago, rapport huitième, 1836).

En voici dont l'ellipse normale de dix ans se réduit à cinq ans et demi, puis revient à vingt ans. Voyez les paresseuses! (Ibid.)

Il ne leur manquait plus en vérité que de tomber dans les feux d'artifice et dans les fusées de Ruggieri.

Or, dans la séance de l'Académie des sciences (de juillet 1861), M. Leverrier déclare que la comète actuelle n'est nullement celle de Charles-Quint, comme tout le monde le croyait, et qu'elle n'a aucune ressemblance avec les comètes déjà observées ; « ce qui ne contri-

Google

buera pas peu, dit-il, à obscurcir encore le peu de connaissances que nous avons sur ces astres errants... Toutes les apparences sont contre sa périodicité, son orbite étant presque perpendiculaire au plan de l'écliptique... Elle offre, en outre, une singularité très-remarquable. Le noyau, au lieu d'être creux comme une demi-coque d'œuf, comme *la plupart* des astres déjà observés, présente l'aspect d'un véritable soleil d'*artifice* dont les rayons courbes tourneraient dans le même sens. En outre, l'*astre ne s'est pas rapproché du soleil.* Ce sont là des faits *de nature* à compliquer *considérablement la théorie des comètes.* »

En vérité, ce serait à donner sa démission d'astronome... si on avait l'honneur et le malheur de l'être, car les mathématiques ici ne peuvent plus s'appeler *triomphantes.*

Ce sont donc, comme le dit un astronome contrit et confessé, « ce sont vraiment des ASTRES A PART. »

Mais sont-ce bien des astres ou de simples météores? Ici la question se subdivise encore, et malgré les irrécusables raisons données pour *le rien visible,* quelques savants (peut-être pour sauver l'honneur de la vieille école) s'obstinent à ne pas généraliser autant que MM. Babinet et Leverrier, et cherchent, comme M. Le Couturier, à couper par la moitié ce nouvel enfant de Salomon.

Voyons, arrangeons-nous; mettons qu'il y aura des comètes à noyau et d'autres sans noyau. — « Pas possible, répondent les socialistes de l'Institut. Tout ou rien. Faux sur un point, le noyau doit être faux sur tous les autres. »

— Mais alors nous voici donc revenus aux purs *signes?...* — Qui sait? Signes cyclaires, signes périodiques, signes éventuels et anormaux... Ce serait en très-bonne compagnie qu'on y reviendrait.

On y reviendrait d'abord avec Newton, qui appelait les comètes « des envoyés extraordinaires, chargés d'inspecter le système solaire qu'il fallait *retoucher* très-souvent. »

On y reviendrait ensuite avec Képler, qui, bien loin d'être ce que le *Dictionnaire des gens du monde* veut qu'il soit, c'est-à-dire « un très-grand astronome en réalité, et un astrologue pour tuer le temps, en gagnant son pain, » était tout aussi sérieusement le second que le premier.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire dans son latin, comme nous avons eu le courage de le faire, la dissertation sur « la véritable année de la conception du Fils éternel de Dieu dans le sein de la vierge Marie, » et son Traité sur « la physiologie des comètes. »

Dans le premier de ces ouvrages, il commence par l'exposition

d'une merveille dont il a été lui-même le témoin. « Le 10 octobre 1604, TOUTES les grandes planètes opérèrent leur conjonction dans le Sagittaire et formèrent un grand trigone de feu, SIGNE et commencement de la nouvelle période de huit cents ans (*octingentorum*). Ajoutez à cela que la planète Mars, *plus prompte que ses supérieures* (velocior superioribus) en devançant leur marche, était venue s'adjoindre à la dernière de celles-ci, c'est-à-dire à Jupiter, et enfin une autre étoile vint se réunir à elles et s'élever au-dessus de Mars, comme déjà celui-ci s'élevait au dessus de Jupiter. Celui qui n'a pas vu ce *prodige* ne peut se faire une idée de cette masse de lumière, qui paraissait comme agitée et brisée par des vents impétueux, tant étaient fortes la vibration, l'ébullition des flammes et l'éruption scintillante de tous ces feux... Attaché alors, en qualité de mathématicien, à l'empereur Cæsar Rodolphe II, je crus devoir, en raison de ma charge, me donner tout entier à l'étude et à *l'illustration d'un miracle si grand et si divin*, magnitudinem miraculi divinitus exhibiti. »

Rapprochant ensuite cette merveille de l'état que devait offrir le ciel à la naissance du Sauveur, il établit par le calcul que cette naissance dut avoir lieu, non pas *deux ans* avant notre ère actuelle, comme le veut Scaliger, ni quatre, comme le veut le Polonais Laurent Suslyga, mais bien cinq bonnes années, « car, dit-il, je rapprochai, comme dans un seul tableau, toutes les ères de tous les peuples de l'apparition de cette nouvelle étoile et de ce trigone de feu que Dieu avait fixé dans les hauteurs du firmament, ou plutôt dans le grand *planétadrome* destiné au spectacle de toutes les nations de la terre. »

Mais l'astrologie de Képler se tenait à la hauteur de son génie; il ne la faisait pas descendre des hautes considérations théologiques et politiques, pour la prostituer aux thèmes généthliaques des astrologues du commun. Pour lui aussi l'astrologie mystique se divisait en deux branches, l'une parfaitement orthodoxe, celle des signes et des grandes influences, l'autre formellement hérétique et absurde, celle des horoscopes et des destinées humaines faisant dépendre la vie, la mort, les héritages et le sexe des enfants dans le sein de leurs mères, etc., de la conjonction des planètes.

« C'est une usurpation, dit-il, sur les rôles du bon et du mauvais esprit, car, dit-il, si un thème généthliaque pouvait nous fournir, *sans aucune incertitude*, ces prévisions d'événements qui n'appartiennent qu'à l'ange gardien (*cet article de foi*), il faudrait en conclure que cet ange est empêché lui-même par l'astre généthliaque et par les promotions contraires. J'ai connu deux hommes, il est vrai, qui, nés sous

des constellations très-violentes, ne le furent pas moins dans leurs mœurs et dans leurs habitudes; franchir les précipices, se suspendre par une corde au-dessus des abîmes, risquer leur vie à toutes les heures, rien de tout cela ne les fit périr, mais l'un fut foudroyé, et l'autre périt d'une balle, à la chasse. Pendant longtemps, je ne comprenais rien à ces morts violentes et accidentelles envoyées à des gens qui ne me paraissaient pas les mériter; mais, mieux éclairé sur leur compte, j'ai fini par comprendre parfaitement comment, abandonnés de leur ange et *courant comme un char sans cocher*, ils finissaient par tomber sous la tyrannie de Satan. »

Képler, toutefois, se demandait encore si, « de même que les esprits *recteurs des peuples et des nations* sont quelquefois arrêtés par des malices adverses (comme on le voit dans Daniel, ch. IX), on ne pourrait pas supposer que nos anges gardiens, dans leur lutte contre les embûches des princes de l'air (πάνδημοὶ), ne sont pas paralysés ou gênés par les influences de cet astre natal, d'où naîtrait une certaine *infélicité* naturelle qui expliquerait alors ce proverbe « qu'un malheur n'arrive jamais seul?

« Mais alors cette influence ne serait jamais absolue, Dieu la brisant en faveur de celui qui lui plaît, et la laissant agir pour tous les autres; de telle sorte que, lors même qu'un malheur imminent ne peut se conjurer, l'ange gardien en avertit, pour le moins, par des moyens cachés, afin que son client ne soit pas pris au dépourvu; c'est alors que l'on voit des présages et des avertissements dans le genre de ceux qui précédèrent l'écroulement de cette montagne du Tyrol[1]. »

Passant enfin aux comètes : « Je pense, dit-il, que c'est en vertu d'une loi naturelle que les comètes entraînent presque toujours et amènent, comme dans un faisceau, les guerres, la famine, la peste et beaucoup d'autres calamités. »

« Mais, *s'il faut l'avouer*, il ne faut pas répudier tout à fait la manière de voir générale, relativement à la *signification* des comètes,... dont l'événement justifie souvent (*non raro*) le pronostic. Il nous faut donc adjoindre aux causes naturelles dont nous nous contentions jusqu'ici des principes plus élevés. Pour que cette comète puisse apparaître au-dessus de certaines zones terrestres et annoncer ce qui doit être, il faut absolument que sa *trajection* obéisse à une géométrie transcendante qui l'ordonne et la mesure à cette même fin, soit qu'elle

1. Il est probable qu'il s'agit ici de l'effroyable catastrophe qui ensevelit la petite ville de Pleurs, près de Chiavenne et sur les pentes du Splugen.

Digitized by Google

obéisse à Dieu lui-même ou à la direction d'un bon ou d'un *mauvais* esprit, comme ceux que Daniel nous montre protégeant et troublant les provinces et se combattant entre eux, ou enfin à celle de ces esprits inférieurs, *plus faibles* habitants et administrateurs de l'éther, comme Thalès, Pythagore et Platon nous l'enseignent avec raison, qui remplissent le monde, et que tous les théurges ont adorés comme des dieux. On ne peut nier que ce ne soient ces esprits qui aient répondu aux questions qui leur étaient posées, soit par la bouche des idoles, soit par les arbres, les cavernes, les animaux, de telle sorte que la science des aruspices était loin d'être une pure chimère. Il en est de même aujourd'hui, car celui-là seul peut se préserver de ces superstitions et de toutes ces nouveautés absurdes, qui s'en tient à la parole de Dieu.

« Les prodiges de cet ordre sont en effet souvent d'UNE TELLE *évidence*, qu'on ne peut EN RIEN les expliquer par l'*art* des conjectures ou par la superstition de l'esprit humain.

« Quant à ces comètes, on peut dire d'elles ce que nous disons de tant de monstres que nous voyons surgir tous les jours : que ce sont de véritables *monstres astronomiques*, naissant et mourant comme les autres dans l'étendue des espaces [1].

« Si les comètes ne signifiaient rien, dit-il encore, s'il n'y avait pas

1. « Hanc causam naturalem esse puto quæ cometas, bella, famem, pestem, cæteraque mala in uno fasciculo plerumque connectit.

« ... Quod si una fatemur, non plano repudiandam esse illam rationem interpretandi cometas, quæ naturaliter omnibus videtur... quæque *non raro* scopum assequitur. Oportet igitur *naturæ, qua hactenus fueramus contenti*, adjungere altiora principia... Ut sub certis cœli locis terræ representetur cometa, utquo eorum adminiculo significare hominibus possit illa quæ placent huic, quod inquirimus, principio, oportet trajectionem cometæ, ab aliqua ratione, geometriæ totiusque adeo mundi intelligentissimæ, prius ordinari et mensurari, adeoque destinari. Sive Deus ipse sit, sive spiritus potentissimi, sancti æque ac malevoli, qui, ut in prophetia Danielis legimus, integras provincias aut tuentur aut turbant, eoque nomine secum invicem pugnant ; sive denique spiritus imbecilliores administrantes, auræ æthereæ incolæ, quam doctrinam tradidere Thales, Pythagoras, partim et Plato. Nec enim ideo falsum est bis spiritibus plenum esse mundum, quia hos illi qui hoc dixerunt loco Dei coluerunt, aut theurgicis superstitionibus adjurarunt. Sic enim neque sol neque stellæ existerent, quia has illi qui de iis docuerunt deos esse tradiderunt.

« *Negari non potest* ab hujusmodi spiritibus olim bominibus responsa data ex idolis, quercubus, antris, animalibus... Neque *mera* simplicius deceptio

Digitized by Google

le plus souvent, à leur apparition, une réunion de fléaux et de guerres, si l'on attribuait tout cela *au hasard*, il faudrait taxer alors de mensonge tous les anciens historiens, et, grands dieux, quels hommes! les philosophes les plus graves, les plus habiles législateurs, des politiques consommés, tous, à l'exception d'un très-petit nombre, auraient erré au profit des RAISONNETTES de quelques ERGOTEURS modernes, qui auraient eu seuls le privilége de voir la vérité. Mais cela tiendrait du prodige! — C'est une maladie générale, dit-on. — Oui, y compris le Sauveur des hommes qui a dit : « Il y aura à la fois des signes « dans les étoiles et sur la terre, des mêlées humaines, etc. » Et la prédiction ne se fit pas attendre après lui, car Josèphe nous montre l'étoile *Xiphias* brillant au-dessus de Jérusalem pendant une année consécutive avant la destruction de cette ville.

« C'est lorsqu'on veut donner des significations trop *spéciales* que l'on tombe dans l'erreur, comme lorsque Sénèque applique à la mort de Néron la comète qui parut de son temps.

« De même pour celle de 1556 annonçant, disait-on, la mort de Charles-Quint, qui lui survécut longtemps.

« IL FAUT N'Y VOIR QUE DES AVERTISSEMENTS GÉNÉRAUX. »

On voit quel respect avaient pour l'histoire et pour les anciens ces hommes au nom et pour l'honneur desquels on se croit obligé tous les jours de maudire cette même histoire et ces mêmes anciens!

Képler se moque en conséquence de Ticho, qui avait essayé d'astreindre à une orbite circulaire les mouvements de la comète de 1557. Il ajoute qu'il pourra bien en faire autant pour la comète de 1677, mais qu'il faudrait alors supposer qu'elle va tantôt vite, tantôt doucement, qu'elle s'arrête même et devient stationnaire, lorsqu'elle est prête à se cacher dans les rayons du soleil. Cette dernière comète, selon

fuit aruspicina. Erant enim ista dæmonia in avibus per aerem dirigendis operosa; quibus, Deo permittente, multa hominibus præsignificabantur, equidem et hodie interdum... Cum mendax ille ab initio,... idem tenuit ejus mos hactenus,... qui fidem sacris adhibet historiis, ille novi aut absurdi nihil audet. Sic enim angelus Dei Bileami asinam loqui fecit, sic diabolus serpentem.

« Equidem *hujusmodi portenta* sæpe tam sunt evidentia, ut nihil arte conjectandi, nihil superstitione credendi opus sit.

« Eadem igitur dico de *cometis* quæ de *monstris*, quorum tot nova videntur quotidie, ut non fit verisimile omnes species eorum initio fuisse creatas, *sola*que, consuetudine maris et fomellæ hucusque propagatæ; magis etiam automata animalia. Item verisimile videtur, de cometis,... quotidie multos tales in illa vastitate mundi nasci denasciquo. » (*Cometarium physiologicum.*)

lui, n'a que *trop ponctuellement accompli* tout ce qu'elle avait semblé prédire.

On est heureux de pouvoir s'appuyer sur Képler et même sur Newton pour croire, soit avec le second, à la mission de *correction* cosmologique des comètes, soit avec le premier, aux récits de ces *historiens si respectables*.

Avec eux, et grâce à eux, on pourrait réaliser le vœu émis par M. Reynaud, de « faire rentrer enfin l'astronomie dans la théodicée, » et réfuter cette assertion de MM. Renan et Michelet, qu' « avant la Renaissance cette science n'avait fait preuve que d'*ignorance* et d'*orgueil* (1). »

Elle aurait pu leur dire avec l'Évangile : « Insensés, vous connaissez bien les *apparences* du ciel, mais vous ne connaissez pas les *signes* du temps. » (Saint Matthieu, ch. XVI.)

I. « DOCUMENTS HISTORIQUES SUR LES COMÈTES. » Pour l'histoire des comètes, pour ces faits que Képler prise si haut et qu'il ne voit combattus que par des *ergoteurs*, la science moderne nous renvoie elle-même à l'astronome Pingré, ce grand historiographe des comètes.

Nous avons donc voulu le connaître encore personnellement, et c'est lui qui va nous raconter leur histoire. Il nous apprend qu'outre la comète qui demeura un an de suite au-dessus de Jérusalem (Josèphe, *de Bello Judaico*, l. VI) Pline mentionne (*Histoire naturelle*, l. II, n° 22, ch. XXV), parmi les comètes *javelots* (acontias), celle dont le rayon semblait se lancer comme un trait : « Aussi, dit-il, l'effet le plus prompt suivit-il de près son apparition... Cette comète était d'une blancheur tellement éclatante, qu'on pouvait à peine la regarder; ON Y VOYAIT L'IMAGE DE DIEU SOUS UNE FORME HUMAINE. »

Comment n'a-t-on pas relevé davantage ce mot de Pline?

« Mais le peuple romain, dit Pingré, crut que celle qui apparut quarante-trois ans avant Jésus-Christ était l'âme de César. » Quant à lui, Pingré, il se montre impitoyable pour Tite-Live et ses récits. « S'il revenait au monde, dit-il, je ne passerais jamais les monts pour aller le voir, à moins que ce ne fût pour apprendre à bien parler latin. »

Il est vrai qu'il n'est pas heureux lorsqu'il se moque ainsi des Grecs, « qui s'étaient imaginé qu'une comète n'était pas un être réel, mais seulement une apparence. » Et le *rien visible*, qu'en dirait-il aujourd'hui ?

La superstition ne s'arrêtait donc pas à Rome. Diodore (liv. XV) nous dit que « peu de temps avant la subversion des villes d'Hélice et de Bura on vit

plusieurs nuits de suite une lumière ardente qu'on appela la *poutre enflammée;* et nous lisons dans Aristote que « cette poutre était une vraie comète. » (*Météorologie*, l. I, ch. VI.)

Plutarque (in *Timoleone*) dit qu' « un flambeau ardent précéda la flotte de ce général jusqu'à son arrivée en Sicile, et que, sous le consulat de Caïus Servilius, on vit dans le ciel un bouclier suspendu. » Nous avons déjà vu (t. II de ce Mémoire, p. 466), que M. Babinet classait ces pluies de cothurnes et de boucliers parmi ces autres pluies classiques de poissons, de crapauds, etc.,... nous ne devons pas trop nous étonner de celle-ci.

Sozomène et Socrate nous rapportent à leur tour qu'en 400 une comète-épée vint briller au-dessus de Constantinople et parut *toucher* la ville, au moment des grands malheurs que lui ménageait la perfidie de Gaïnas.

Même phénomène au-dessus de Rome, avant l'arrivée d'Alaric. (Hevel et Lycosth.)

« Si, pour abréger, nous changeons de latitude et d'époque, nous entendons, dit Pingré, presque tous les écrivains de l'an 1000 garantir ce fait : « Sous le règne de Robert, le 19 des calendes de janvier, ou le 14 décembre, le ciel s'étant obscurci, une espèce de flambeau ardent tomba sur la terre, laissant derrière lui une longue trace de lumière; son éclat était tel qu'il effraya non-seulement ceux qui étaient dans les camps, mais en même temps ceux qui étaient renfermés dans les maisons. Cette grande ouverture de ciel se refermant insensiblement, on vit la figure d'un dragon dont les pieds étaient bleus et dont la tête semblait croître toujours. Une comète ayant paru en même temps que ce *chasme* ou météore, on les confondit. » Pingré avait raison de charger de ce fait presque *tous* les historiens, car on le retrouve dans Sigebert (*Chronique*), dans Hermann Corner, dans la *Chronique de Tours,* dans Albert, Casin, etc. Ils sont tous unanimes.

« Ailleurs (c'est Pingré qui continue), UNE ÉPÉE EST TENUE PAR UNE MAIN, comme le 11 août 1527; une autre épée se voit entourée de têtes coupées. « On la voyait, dit Rockembach, tous les jours, durant cinq quarts d'heure. Ce fait est attesté par beaucoup d'écrivains. » (Pingré, page 485.)

On voit que l'esprit moderne ne gagne rien à nous renvoyer aux historiens de son choix. Ils parlent exactement comme les anciens; seulement ils ne croient pas aux faits qu'ils donnent comme attestés, car le bon Pingré termine en disant que « toutes ces folies étaient tolérables, tant que l'on n'avait pas trouvé (*trouvé* est charmant!) la *vraie* nature et le *véritable* parcours des comètes. Qu'il est donc fâcheux que les dernières conclusions de la science viennent troubler tout ce quiétisme en se formulant ainsi sous la plume de Leverrier : « Par les nouveaux faits, la théorie des comètes va se trouver plus compliquée que jamais! »

Sans cela, le public eût accepté cette *découverte* (de Pingré) comme il accepte les découvertes *nerveuses* de nos physiologistes modernes à propos des faits spirites que l'on connaît.

M. le docteur Calmeil avait dit quelque part, à propos des idées de possession, que « tout cela cesserait d'être absurde le jour où l'on admettrait les

esprits. » M. Reynaud dit à peu près la même chose à propos de l'angélologie sidérale. Tous deux disculpent donc par ces mots tous les théologiens attaqués depuis tant de siecles. Puisqu'il ne faut qu'une grande foi aux esprits pour réhabiliter la vieille cosmologie biblique ou plutôt générale, on comprendra que nous avons attaché tant d'importance à leur démonstration.

Sans tenir le moins du monde aux *détails* de la thèse astronomique dont nous venons d'essayer un nouvel examen, nous nous estimerons déjà trop heureux si l'ensemble de tant de témoignages et d'attestations illustres pouvait jeter ne fût-ce qu'un peu d'indecision dans l'esprit do quelque libre penseur, sur la justice de cet arrêt prononcé par ses maîtres : « Le christianisme est mort devant l'astronomie moderne. »

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

ANTHROPOLATRIE

OU

ADORATION DES MÉDIUMS (DE NAISSANCE).

---

§ Ier

Grand problème et grande méprise. — Évhémère à Athènes, à Rome et à Paris. — La question mieux pesée. — Hercule pris pour exemple.

1. — Problème.

Il n'y a pas encore un demi-siècle, *l'héroïsme* ou l'anthropolâtrie passait pour n'avoir jamais été autre chose que la déification ou l'apothéose des hommes célèbres, des bienfaiteurs de l'humanité. Après *mille ans et plus de guerre déclarée,* on se reposait de tant de travaux sur cette définition commode, et l'on avait fini par ne plus voir dans le panthéon païen que des hommes morts et déifiés.

C'était le vieux système d'Évhémère, de cet Évhémère, renégat du paganisme, qui, selon l'opinion généralement reçue, vint un beau jour (300 ans av. J.-C.) apprendre au monde que son Olympe n'avait jamais existé, ou plutôt qu'il n'avait que trop bien existé, puisque le tombeau de chaque dieu, retrouvé par lui sur la terre, changeait en purs et simples mortels tous les immortels de l'empyrée.

On peut se figurer la fortune et les infortunes réservées à

un livre aussi radicalement subversif, et tout ce que ce voyageur érudit et *haut placé*, puisqu'il avait été chargé de missions importantes, dut soulever contre lui de passions et de colères. Les épithètes d'athée, d'imposteur et de fou, que lui prodiguent à l'envi tous les auteurs contemporains, peuvent faire préjuger ce qui serait advenu de l'auteur de l'*Histoire sacrée*, sans l'intervention protectrice de Cassander, roi de Macédoine[1].

Il est facile de se figurer le parti que des athées comme Epicure, des matérialistes comme Lucrèce, et des sceptiques comme Cicéron, tirèrent de ce premier brûlot, lancé en pleine paix sur l'*arche* sainte des gentils par un homme qui ne comprenait certes pas la mission providentielle et préparatoire qu'il était appelé à remplir.

Après la destruction du *temple*, et pendant les premiers siècles de notre ère, le livre et les révélations d'Évhémère, adoptés généralement par les pères (mais avec des réserves que l'on dissimule et que l'on ne comprend même plus aujourd'hui), devinrent un des arsenaux les mieux fournis et les plus heureusement exploités par la polémique chrétienne.

Depuis, on oublia les modifications explicatives dont nous voulons parler, et il resta bien convenu dans toutes les écoles, que tous les anciens dieux, y compris le père des dieux et des hommes, avant de monter sur leurs autels, avaient été, comme nous, les enfants d'un père et d'une mère que rien ne distinguait des autres.

Mais nous avons une Académie *des inscriptions et belles-lettres*, et lorsque les érudits du XVIII[e] siècle reprirent toutes ces questions pour dresser un meilleur catalogue des dieux et des religions antiques, ils s'aperçurent bien vite que la chose n'était pas aussi simple qu'elle en avait l'air; *ils purent s'as-*

1. Le titre du livre était ἱερὰ ἀναγραφή. Le poëte Ennius l'avait traduit en latin, mais il ne reste plus de cette traduction que quatre-vingt-treize lignes. (Édition d'Amsterdam, 1707). Diodore, l. V, et Eusèbe, *Préparation*, l. II, nous ont conservé chacun un fragment de l'ouvrage original.

surer que le système d'Évhémère négligeait bien des problèmes, et que, malgré son côté positif et lumineux, il projetait une ombre de plus en plus épaisse sur tout l'ensemble du mystère.

Un préjugé de moins, un peu plus de respect pour les pères, et tout s'expliquait à l'instant; mais déjà la critique avait arboré le drapeau de « l'inadmissibilité du merveilleux, » et comme la nôtre elle en portait la peine.

Il suffit d'entr'ouvrir le premier tome venu des cent vingt in-quarto dont nous parlons, pour voir dans quelle masse de divagations, grâce à ce préjugé, l'élite des savants européens allait se plonger sous la double bannière des *allégoristes* et des *Évhéméristes*.

Cette guerre formait le pendant scientifique de la guerre artistique des *Gluckistes* et des *Piccinistes*. Nées à la même époque, soutenues avec la même ardeur, ces deux luttes suscitaient peut-être autant de divisions et de haines, aux alentours de l'*Institut* et de l'*Opéra*, que nos terribles questions de vie ou de mort allaient en susciter le lendemain sur toute la surface de la France. Le dieu de la guerre ne perd jamais ses droits; tant que l'heure du sang n'a pas sonné, pour *s'entretenir la main* tout lui est bon, une mélodie comme un nom grec.

Il est curieux de s'en assurer.

En sa qualité d'astronome-historien, Bailly avait ressuscité la question. Frappé avant Dupuis de tous les rapports sidéraux qui existaient entre les héros solaires et l'astre dont ils tiraient leur nom, il avait commencé par soutenir la vieille thèse *allégorique* et astronomique de Macrobe contre l'évhémériste Cicéron. Mais cette thèse s'était compliquée bien vite à ses yeux.

Concentrant, par exemple, la discussion sur Hercule, Bailly continue bien à ne voir dans ce dieu « que le dieu qui porte le monde sur ses épaules, le dieu de l'année solaire et des douze signes du zodiaque. » Pour lui, sans aucun doute, il

s'agit, comme pour Dupuis, et sans avoir eu le temps de s'entendre avec lui, du fameux Ἡρακλέης (littéralement gloire de l'air), c'est-à-dire du dieu de l'empyrée, âme de toutes les cosmologies orientales; mais voici qu'en même temps il est forcé de s'arrêter devant cet autre Hercule, qui dans son acte de naissance porte le nom d'Alcée, se dit fils d'Alcmène, et rapporte dans la Grèce la sphère des Chaldéens et des Perses, dérobée par lui à l'Asie; alors il laisse échapper cette exclamation : « Celui-ci, cependant, ne peut pas être un homme *imaginaire*[1]. »

Nous voici donc en présence de deux Hercules; deux Hercules, non-seulement porteurs du même nom, mais dont l'un fut de tout temps le dieu purement allégorique des douze stations du zodiaque, le céleste dompteur du serpentaire céleste, reconnu comme tel sur les monuments d'une antiquité indéfinie,... et l'autre, doublure grecque, bien historique et bien positive de son grand et céleste *chef d'emploi*, par conséquent acteur chargé de *jouer* ici-bas *le mystère* des douze stations du zodiaque, du passage du soleil dans les deux solstices, et de sa lutte avec le serpent et le scorpion, etc., grandes vérités cosmiques qu'il traduit en douze travaux *visibles* et *palpables*, tels que l'étouffement d'Antée, la destruction de l'Hydre de Lerne, etc., et l'apothéose qui les suit.

Voilà bien évidemment une *vie* calquée sur le zodiaque, un *être* soleil et homme tout ensemble! Allégorisme évident et réalité historique!

On sait que Dupuis ne pouvait se tirer de ces *hasards* impossibles qu'en sacrifiant sans pitié toutes les histoires terrestres; mais Bailly se révolte à cette idée, se débat dans les rets qui l'enserrent, et croit les avoir rompus pour toujours en déclarant que « ce second Hercule avait probablement *choisi* un genre de vie semblable à celui de son patron céleste. »

Au point de vue commun, on ne voit guère d'autre moyen

1. *Histoire de l'astronomie ancienne*, première partie.

Digitized by Google

d'expliquer un tel problème. Tout le monde convient aujourd'hui de la réalité de cet Hercule thébain et reconnaît, tout en faisant la part obligée de la légende et de l'exagération des fameux *travaux*, qu'il descendait bien véritablement de Danaüs, qu'il déploya dès son enfance des qualités héroïques, qu'il rétablit la domination chancelante de ses aïeux, en un mot qu'il rendit les plus grands services à la terre.

Ainsi donc, d'une part, impossibilité absolue de nier l'imitation du cours du soleil, de l'autre, impossibilité non moins absolue de nier l'imitateur humain.

Et cependant, *se choisir* une origine merveilleuse, s'improviser une famille et des alliances à l'infini, faire gronder le tonnerre à sa naissance, étouffer deux serpents dans son berceau, communiquer sans cesse avec les dieux, se forger tout exprès des monstres pour les vaincre à point nommé, entreprendre des travaux dont la terre étalera les merveilles, descendre aux enfers tout exprès pour en sortir comme le soleil, et pouvoir, comme lui, s'appeler « *gloire* de l'air ! » quelle prévoyance habile ! et que peut être *un homme* qui *choisit* aussi bien sa carrière ?

On le voit ; absurdité des deux parts. Celui qui sacrifie l'histoire reste tout aussi embarrassé que celui qui sacrifie le zodiaque. Si ces hommes étaient des soleils, ils n'étaient plus des hommes ; et s'ils étaient des hommes, que devenait leur soleil ? La vérité se trouvant prise entre deux portes, Dupuis ferme sur elle la porte de la terre ; Bailly les lui ouvre généreusement toutes les deux, mais à une condition : c'est qu'elle n'y passera que dans le costume qu'il lui plaira de lui donner, c'est-à-dire privée de tout ce qui pourrait faire soupçonner le merveilleux ; de sorte que ce ne sera plus le personnage historique qui avisera, comme il le disait tout à l'heure, au soin d'*arranger* son avenir, mais lui, Bailly, qui va choisir pour son Hercule le genre de vie qu'il convient de lui donner.

Vains efforts ! Il paraît que c'était là un treizième *travail* plus difficile à lui seul que les douze autres.

En effet, toutes les traditions s'accordaient pour appeler *Dieu-Soleil* celui qui avait creusé ces canaux Pélusiaques qui *portent encore son nom*, et quant à cet Antée qu'il avait étouffé dans ses bras, et dans lequel on a voulu voir une personnification de *la terre dévorée par le soleil*, il était évident qu'il avait existé, puisque Hérodote, qui ne ment jamais, avait *vu* son tombeau à Irasa, près du lac Tritonis, en Lybie... Ainsi, du reste; beaucoup d'historiens très-sérieux fixaient tout aussi parfaitement la position du jardin des *Hespérides* que toute la généalogie des *Atlantides*, filles d'Atlas, frère d'Hespérus, etc.[1].

La réalité des *Gorgones* était garantie par leurs propres peaux, rapportées et suspendues par le général carthaginois Hannon dans le temple de Junon, où PLINE LES VIT encore[2].

Celle des *Pygmées* n'offre aucune difficulté, car, d'une part, Juvénal atteste qu'ils étaient compatriotes d'*Antée, tué par Hercule*, et, de l'autre côté, Aristote, Philostrate et Pline en font des Troglodytes, et nous commençons à savoir ce qu'il faut en penser[3].

Quant aux animaux fabuleux, longtemps déclarés tels, on sait qu'à l'exception de l'Hydre de Lerne, qui ne nous offusque en rien, Geoffroy Saint-Hilaire les a retrouvés tous, grâce au fronton du temple d'Olympie, rapporté par la dernière expédition scientifique de Grèce[4].

Quant à l'Hercule romain (le même sous une autre enveloppe), on pouvait suivre ses traces, car il couvrait à son tour l'Italie tout entière. Fondateur d'Herculanum, de Porto-Hercole, de Nice et de vingt autres villes, il avait séjourné et combattu partout. Couronné dieu par Évandre, d'après le conseil de Thémis, il laissa sur tout le rivage ligurien et tyrrhénien des monuments de son passage : à Rome, c'est

1. Voir les pages 424 du tome Ier de ce Mémoire, et 342 du tome II.
2. Id., ibid.
3. Id., ibid.
4. Id., ibid.

lui qui construit l'*Ara maxima* en mémoire de sa lutte contre Cacus, et l'Aventin garde une mémoire aussi fidèle de ses bienfaits historiques que celle conservée par le mont Æta de sa mystérieuse apothéose.

Denys d'Halycarnasse, qu'on accuse de crédulité en raison de sa fidélité même, raisonne cependant conformément aux premiers éléments de la critique, lorsque, après avoir basé sa croyance au héros, tant sur l'existence de ses ancêtres et de ses fils (entre autres Latinus, le fondateur d'Albe, et Palante), que sur les villes qu'il avait érigées, il ajoute : « Est-ce qu'il se fût jamais acquis une telle vénération s'il n'avait fait, comme on le prétend, que *passer* par l'Italie? »

Que l'on juge de l'étonnement des Romains, qui n'avaient pas plus que nos académiciens modernes la clef générale de cette synthèse mystérieuse, en retrouvant plus tard leur Hercule et ses hauts faits dans tous les pays qu'ils avaient parcourus : le Bel de Syrie, le Candaule de Lydie, le Melkart de Tyr, l'Osiris égyptien, le Ramâ des Hindous, l'Ognitos des Gaulois, etc.

Et cependant toute l'antiquité répétait avec Macrobe ce que nous répétons tous avec Dupuis : « Hercule est cette puissance solaire qui permet au genre humain de s'élever jusqu'à l'image des dieux. »

2. — *Méprise.*

Voici, nous l'espérons, la question bien posée; mais plus on y réfléchit, et plus on reste convaincu que ce n'était pas tout à fait ainsi qu'elle se posait à l'époque d'Évhémère : l'animosité des croyants contre le novateur ne pouvait s'appuyer que sur ses exagérations. Ce n'était pas d'avoir changé les dieux en mortels qu'on pouvait lui faire un crime, mais bien de n'avoir fait de ces héros *que* de simples hommes, puisqu'on

distinguait parfaitement et partout le dieu céleste du dieu terrestre, son homonyme et sa copie. Les Grecs n'avaient-ils donc pas élevé un temple à l'Hercule céleste et un autre à tous les Hercules de la terre? Les Crétois ne distinguaient-ils pas parfaitement le Jupiter-Soleil du Jupiter-Astérius qui avait enlevé Europe, fille d'Agénor? Pour tous, ces derniers étaient *la progéniture* de Jupiter, les fils du Soleil, la monnaie et, comme on dit en médecine, les *succédanés* des grands dieux qui demeuraient inviolables.

Nous sommes donc persuadé pour notre part que, ne connaissant l'ouvrage d'Évhémère que par les très-courts fragments dont nous parlions tout à l'heure, nous posons très-mal la question, et qu'on ne lui reprochait que des développements ou des déductions rationalistes dont la finesse échappe à celle d'aujourd'hui.

Le tombeau d'Osiris à Busiris, celui de Jupiter en Crète, celui de Saturne en Sicile, celui d'Hercule à Cadix, étaient des monuments de notoriété générale, que l'on montrait et vénérait partout. Leur prétendue découverte ne pouvait donc blesser personne.

Le malentendu est évident; personne ne pouvait nier l'humanité de ces dieux. Cinq cents ans avant Évhémère, Homère avait raconté la naissance d'Hercule à Thèbes, en Béotie; il le disait fils de Jupiter et d'Alcmène, et père de Triptolème. Il *affirmait* que Nestor l'avait connu, comme Thésée, Pirithoüs, Jason, etc. Répétons-le donc hardiment : malgré le préjugé général, il ne s'agissait dans l'évhémérisme que de la flétrissure et non de la mortalité des dieux. Ce qu'on ne pardonnait pas à Évhémère, c'était d'avoir dépouillé ces héros de toute noblesse divine, en un mot d'avoir *choisi* dans leur histoire, comme on le fait aujourd'hui, et d'en avoir éliminé le *prodige* sous le prétexte qu'ils avaient été des hommes. Peut-être lui reprochait-on, par exemple, d'avoir oublié, à propos de la naissance de l'Hercule thébain, ce que nous dit Théocrite, à savoir : « que le divin Tirésias, consulté

par Alcmène en ce moment, avait révélé qu'il lui serait imposé par les dieux douze travaux, après l'accomplissement desquels seulement il serait reçu dans le palais de Jupiter; de là dans *les Trachiniennes,* ce chant du chœur : « O Soleil ! je te conjure de nous dire où est ton fils, *le fils d'Alcmène?* »

On lui reprochait peut-être, et même on peut dire à coup sûr, de faire descendre tant de familles émanées de la souche de Jupiter et alliées à tout ce qu'il y avait de plus grand sur la terre, au triste rang de bonnes familles bourgeoises, d'enlever d'un trait de plume aux Thesée, aux Danaüs, aux Cécrops tous leurs parchemins célestes et de faire, par exemple encore, de Cadmus,... Cadmus, le fondateur de Thèbes *par ordonnance divine,* Cadmus, le favori de Minerve, le précepteur de la Grèce, en un mot *l'homme-serpent!...* d'en faire — nous le disons en rougissant — ... le simple cuisinier du roi de Sidon[1].

Mais ce qui distinguait surtout les évhéméristes de leurs adversaires (les croyants, les hellénistes, etc.), c'était l'explication par l'*apothéose* ou la reconnaissance que les premiers voulaient substituer partout et toujours à celle des INCARNATIONS divines.

Selon les évhéméristes, les dieux étaient des hommes divinisés; selon les autres, c'étaient des *dieux nés hommes,* ou incarnés.

Voilà la vraie question; qu'on laisse donc de côté la fameuse île de Panchée avec tous ses tombeaux, puisque ce principe, étant accepté de tout temps et par tout le monde, ne pouvait suffire à la rébellion générale contre Évhémère et sa doctrine (I).

1. Diodore, livre XXVIII, page 29, et *Athénée,* p. 648.

I. « JUSTIFICATION DES DOUZE TRAVAUX D'HERCULE. » — 1° On peut lire dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (tome III, page 30), un bon article de l'abbé Massieu sur le *Jardin des Hespérides.*

Il passe en revue et accorde les attestations de Paléphate, d'Agroetas, de Pline et d'Apollodore, et ne se laisse pas arrêter par la petite divergence entre les *pommes d'or* et les *brebis dorées*, attendu que Diodore le prévient que le mot μῆλα, employé par tous les historiens, signifiait également et *pommes* et *brebis*. Ce dernier historien lui paraissait avoir dit ce qu'il y avait de *plus solide* sur ce fameux jardin, aussi positivement réel pour lui que la famille d'Antée dont il donne toute la généalogie, et dont le tombeau, *vu par Hérodote*, était voisin de l'autel élevé à Hercule son vainqueur, autel qui subsistait encore du temps de Pline. (*Histoire naturelle*, l. V.)

2° Les *Tombeaux des Amazones* tuées par les Gorgones se *voyaient* encore du temps de Diodore, qui l'affirme également. Quant à celles-ci, déjà bien battues par leurs ennemis et par Persée, qui avait tué leur reine Méduse, elles sont anéanties par Hercule, « et cette narration paraît à l'abbé Massieu tellement circonstanciée, » qu'il ne saurait comment faire pour la récuser. Peu importe que Pausanias les dise filles de Phorbus, pendant que tous les autres historiens les disent filles de *Phorcus*. Il est plus intéressant d'entendre Proclus de Carthage affirmer « qu'il on avait vu UNE à Rome, et que son regard était singulièrement fascinateur. »

3° Sur les *Troglodytes*, voir le tome II de ce Mémoire, p. 342.

4° Quant aux *animaux fabuleux* d'Hercule, nous lisons un article fort intéressant sur leur compte dans le *Magasin pittoresque*, ce recueil charmant où rien ne manque de ce qui peut instruire et récréer, mais dont nous combattons à regret quelques préjugés.

C'est le numéro d'octobre 1861 qui nous le donne : « L'expédition scientifique de Grèce, lors de la guerre de l'*indépendance*, en avait rapporté, parmi d'autres monuments de sculpture, quelques fragments du temple de Jupiter à Olympie. On savait par Pausanias que ce fronton, dû au ciseau d'Alcameno, l'un des plus célèbres élèves de Phidias, représentait les travaux d'Hercule, et les débris mis au jour par les fouilles se rapportant à ce sujet ne pouvaient laisser aucun doute sur leur identité. Mais qu'étaient-ce donc au fond que ces travaux héroïques? et particulièrement ces destructions d'animaux résumés sous forme mythologique par l'imagination populaire ne renfermaient-elles pas un sens que le peuple avait pu oublier, mais que ne devaient pas méconnaître les esprits élevés?

« Un des bas-reliefs les mieux conservés représentait Hercule terrassant le *taureau de Crète*; or, en l'étudiant avec un œil sagace, Geoffroy Saint-Hilaire n'hésita pas à y reconnaître les traits caractéristiques de l'*aurochs*, ce bœuf sauvage sur la férocité duquel s'accordent tous les auteurs. Au temps de Pausanias, le reste de cette espèce vivait encore aux environs du Balkan ; et au temps d'Hercule, personnification des Pélasges, elle aurait été expulsée du Péloponèse, grâce au courage des habitants.

« Le *Lion de Némée*, sur ce bas-relief, au lieu de représenter un de nos lions d'Afrique, représente un lion comme on n'en avait jamais vu, couché comme un chien, sans crinière et aux grandes mèches de poils régulièrement disposées à la partie supérieure du cou... C'est le lion reproduit sur les bas-

reliefs de Ninive ; c'est celui dont Xerxès eut tant à souffrir et qui, relégué jadis dans la Thrace, se retrouve encore aujourd'hui aux environs de Bagdad!

« Quant au *Sanglier d'Érymanthe,* si différent comme structure et comme défenses de tous ceux d'aujourd'hui, Geoffroy Saint-Hilaire nous le montre dans le phacochère africain ou dans un sous-genre intermédiaire, etc., etc.

« Pourquoi, ajoute M. Charton, n'accorderait-on pas aux figures qui nous arrivent du fond de l'antiquité par la main de ses plus éminents artistes la même créance que nous accorderions *sans peine* à des figures d'histoire naturelle qui nous arriveraient du fond de l'Amérique ou de l'Australie, par la main de nos voyageurs? »

Sans peine est bien facile à dire, mais M. Charton oublie que, dix lignes plus haut, il vient lui-même de métamorphoser l'Hercule des plus *éminents historiens* en « personnification des Pélasges. Or, quand on se permet de personnifier ainsi le vainqueur chanté partout, comment peut-on trouver mauvais que l'on personnifie ses victimes animales qu'on ne retrouve plus autour de soi?

Mais l'*Hydre de Lerne,* va-t-on nous dire, qu'en ferez-vous? Nous renverrons à notre *Appendice sur* LES DRAGONS ET LES SERPENTS SACRÉS, t. I, p. 422, et nous y verrons que ceux de tous nos saints, et ceux de la Suisse protestante, ne différaient guère de celui-ci.

Il en est de l'Hydre de Lerne comme de la *Chimère* de Bellérophon. Comme on ne pouvait pas accepter une créature animale présentée par Homère comme « n'étant pas de race mortelle mais divine, et par Hésiode comme une fille de Typhon et d'Échidné, » on préférait sacrifier avec elle le personnage historique de Bellérophon qui paraissait inséparable de cette bête. Mais il faut lire dans Fréret (*Académie des inscriptions*, t. VIII, Mémoire XC) la constatation de la réalité et de la contemporanéité de ce Bellérophon avec Hercule, leurs petits-fils se trouvant ensemble à la guerre de Troie. »

Dans cet article, Fréret ne se contente pas d'admirer l'accord parfait de toutes ces généalogies si détaillées sur les descendants de Bellérophon et d'Hercule, fournies par Apollodore, Pausanias, Diodore et Homère; mais il admire toutes les autres, celle du divin Mélampus par exemple, le compagnon d'Hercule; celle de Sisyphe, qui monte sur le trône de Corynthe et succède à Médée, « douze ans, dit-il, après le retour des Argonautes. » Persée, Pætus, Bellérophon, Sisyphe, Mélampe, Polyède, Chison, Thésée, Minos, tous les Éolides, les Héraclides, Agamemnon, Hélène, etc., etc., tout cela pour lui est de l'histoire. « Le détail de toutes ces généalogies, dit-il, est constant; Apollodore et Pausanias en fournissent toutes les preuves. »

Cette admiration de Fréret pour l'exactitude de ces hommes est bonne à constater; nous nous en servirons tout à l'heure.

Digitized by Google

§ II

Première guerre de trente ans, commencée à l'Institut par l'abbé Bergier et terminée par Dupuis, ou les explications impossibles. — Deuxième guerre de trente ans, commencée par Creuzer et terminée par MM. Guigniaut et Maury sans aucun résultat.

1. — Guerre au XVIII*e siècle.*

Le *Dictionnaire des gens du monde* (recommandé, comme nous l'avons dit, par M. Guigniaut) nous renvoie aux *savantes* dissertations de MM. Sevin, de La Barre, Foucher etc., insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

Mais avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons égarer nos lecteurs dans un labyrinthe de questions mal posées et bien plus mal résolues; on voit en effet, par la formule de notre sommaire (sont-ils dieux ou sont-ils astres ?) que l'on voulait toujours circonscrire notre choix entre ces deux opinions, tandis que les deux seules et véritables questions étaient celles-ci :

1° Comment ces hommes, dont les tombeaux sont partout, ont-ils pu passer dans tous les temps pour des génies sidéraux incarnés ?

2° Par quelle illusion ou quels prestiges la naissance et la vie de ces hommes ont-elles pu paraître, dans tous les temps et dans tous les pays, revêtues d'un caractère fatidique et divin ?

Il faut bien le dire : de toutes les dissertations recommandées tout à l'heure, PAS UNE n'a manifesté la moindre intelligence du problème; et lorsqu'un homme comme Mairan vient nous déclarer sérieusement qu'il ne peut voir dans tous ces dieux que « de vraies aurores boréales, assez fréquentes, comme on le sait, aux environs de l'Olympe, » nous le mettons

sur la même ligne que Bergier nous disant qu' « Atlas était sans doute un porteur d'eau d'une force très-remarquable, et que le divin Hercule n'était, selon toutes les vraisemblances, qu'un promontoire ou un canal, puisqu'on retrouvait son nom presque partout ou l'on voyait ces deux choses[1]. »

Tout cela fait pitié et défraye cependant plus ou moins toutes les dissertations précitées.

Un homme seulement nous paraît avoir bien mieux *lancé* la discussion, et s'il ne la fait pas aborder, ce ne fut pas faute d'avoir entrevu le port, mais faute de force et du courage suffisant pour l'atteindre.

Cet homme était l'abbé Foucher, dont nous avons enregistré déjà plusieurs fois les aveux et les tourments, et que l'Académie des inscriptions à reconnu du reste pour l'une de ses illustrations les plus brillantes.

Suivons-le donc un moment sur la première de nos deux questions.

Dès le début, il insiste « sur la nécessité de bien distinguer avec toute l'antiquité entre les dieux immortels comme le soleil, la lune et les astres, et les dieux qui ne l'étaient que par une sorte de *participation;* » il s'étonne que « des hommes aussi savants que nos critiques modernes » n'aient pas remarqué que dans Plutarque Osiris était bien positivement le soleil, et en même temps un prince dont on explique historiquement les aventures[2]. « Ces dieux des astres, dit-il, étaient, dans la manière de penser des anciens, des génies plus ou moins puissants... On croyait que ces génies avaient habité la terre, que génies-hommes ils avaient policé les premiers habitants de la Grèce, soutenu des guerres, fait des conquêtes, etc. (Page 455).

« On avouait bien que sur la terre ils avaient un corps semblable au nôtre, mais en même temps un autre plus subtil

1. Voir, au chapitre VI, IDOLATRIE.
2. *Mémoires*, t. XXXIV, p. 451.

qui dans un clin d'œil pouvait franchir d'immenses espaces ; ces FABLES passant de bouche en bouche imposaient au vulgaire SUPERSTITIEUX. » (Page 457.)

Nous soulignons à dessein ces deux mots pour bien montrer la première disposition d'esprit de l'abbé Foucher. Nous ajouterons même que la chaleur avec laquelle il disculpe Évhémère du reproche d'athéisme nous avait fait croire un instant qu'il resterait son disciple.

Voyons s'il le sera jusqu'au bout dans un troisième mémoire.

Ici (t. XXXV, p. 72), comme Hérodote [1], nous le voyons soupçonner Homère et Hésiode d'avoir les premiers humanisé tous ces dieux ; mais bientôt, comme Hérodote encore, remarquant au contraire que tous ces *dires* d'Hésiode et d'Homère étaient consignés dans toutes les *inscriptions* publiques, dans les *archives* de tous les temples, dans les *traditions* immémoriales de la Grèce, il en conclut (toujours comme Hérodote) que les deux grands poëtes étaient parfaitement innocents de tous ces mensonges, dont il fallait décidément aller chercher plus haut l'origine.

Enfin à force de peser toutes les chances, il prend un grand parti et se décide (car il faut bien en finir) à déclarer que « les Grecs auront transformé les paraboles en histoire ; ainsi donc, s'écrie-t-il dans l'orgueil du succès, ainsi donc, le fantôme si vraisemblable de l'évhémérisme (ou des dieux-hommes) s'est évanoui dès que nous en avons approché la lumière. » (Ibid.)

Prenez garde, monsieur Foucher, vous n'êtes qu'à la page 72 de votre mémoire, et la page 73 n'est pas loin. Or, dans cette page 73 c'est votre lumière qui s'éteint et votre fantôme qui *revient* sur la scène.

Vous avez dit : « Qu'on y fasse bien attention ; on croyait positivement sous le règne de Cadmus que Jupiter (le père du héros Bacchus) était un habitant de la terre, et non-seule-

1. Livre II, n° 10.

ment on le croyait, mais on prétendait l'*avoir vu, avoir conversé avec lui;* on nommait les pays qu'il avait parcourus, les princes qu'il avait visités, les femmes qu'il avait séduites, les enfants auxquels il était censé avoir donné le jour : et qui pourrait récuser le témoignage de Cadmus lui-même et de ses contemporains? S'imaginaient-ils donc voir ce qu'ils ne voyaient pas en effet? est-ce par un *enchantement magique,* que des personnes purement idéales leur paraissaient être des hommes de chair et d'os?

« Non, *les faits étaient trop certains;* on ne songeait pas même à les pallier (page 50). L'arrivée de Cérès dans l'Attique et le jugement de l'Aréopage contre *Mars,* meurtrier d'Allyrothius, fils de Neptune, *sont des faits consignés dans les marbres d'Arondel;* par conséquent, Cérès était une femme et Mars et Neptune des hommes très-connus, et habitants de l'Attique. TOUTES LES SUBTILITÉS SE BRISENT CONTRE DE PAREILLES AUTORITÉS... D'ailleurs, *la postérité de ce Jupiter se perpétua dans la Grèce,* et l'on en suit la trace d'âge en âge jusqu'à la guerre de Troie, arrivée quatre siècles après, époque à laquelle ces princes se disent neuvième ou dixième petit-fils du Jupiter et de Cadmus, leur père commun. »

On conviendra que c'est à en perdre la tête, et qu'on arrive bien vite à ce dilemme inévitable : ou l'hallucination du genre humain pendant d'immenses périodes, et comment en accuser tout ce qu'il y eut de plus grand sur la terre?... ou, de vrais génies incarnés, et comment accorder cela avec les *immenses lumières* de notre génie moderne? Folie pour folie, il peut paraître plus convenable de voter pour celle d'Homère et d'Hérodote que pour celle de l'Institut parisien.

L'abbé Foucher ne paraît pas aussi pénétré de cette nécessité et de cette convenance. « Il serait ridicule, dit-il, de classer parmi les héros grecs et réels, comme il le faut incontestablement, les Persée, les Cadmus, les Minos, les Bacchus, les Hercule, etc., et de reléguer en même temps, comme le veulent quelques-uns, Jupiter et sa famille, leurs

alliés, dans la classe des êtres imaginaires. » (Page 72.)

« J'avoue de bonne foi, ajoute-t-il, que je ne vois pas de réponse satisfaisante à cette difficulté. »

Encore une tentative cependant, car l'abbé Foucher, en vrai savant qui ne se contente pas d'un seul mot pour clore une discussion, risque encore un *tiers parti*, consistant à expliquer ces *espèces* de Jupiter (*sic*) par « les prêtres des dieux véritables, qui, mieux instruits de la doctrine, etc., etc., auraient plus facilement séduit les populations. »

Mais cet expédient n'explique pas mieux, il le sent bien vite, « les neuf dixièmes des faits rapportés et leur mystérieuse évidence. »

Non, l'expédient n'est pas soutenable. Comment! voilà des populations assez intelligentes tout à l'heure pour composer « les plus sublimes allégories, » et qui vont, à présent, se laisser prendre au piége grossier d'un simple prêtre de la ville, jouant toute la journée, dans leur maison, à leur table, à la face de tout un pays, le rôle difficile et soutenu d'un dieu allégorique!

Quelle mauvaise plaisanterie! Une pareille stupidité ne serait pas admissible chez les Iroquois; à plus forte raison chez ceux qui composaient la fleur de la civilisation hellénique.

En cherchant bien, l'abbé Foucher découvre cependant un certain Astérius qui pourrait bien, à la rigueur, avoir joué le rôle de Jupiter en Crète. Voyons un peu; d'abord l'histoire en fait un roi, et notre académicien est tout seul à lui conférer les *ordres* sacerdotaux pour la commodité de son hypothèse. Soit: la critique *fine* de notre siècle n'y regarde pas de si près.

Voilà donc Astérius grand pontife de l'île de Crète, mais alors il faut bien se garder d'en faire un Crétois, car tous ses compatriotes auraient connu sa famille. Pour échapper à cet inconvénient, l'abbé en fait aussitôt un prêtre de Jupiter « *nouvellement* arrivé d'Égypte avec toute sa maison. » Mais il oublie que cet Astérius-Taurus était toujours ce vieux Ju-

piter, le taureau ravisseur d'Europe fille d'Agénor, roi de Phénicie et père de Cadmus, le même Jupiter par conséquent après lequel ce Cadmus courait depuis vingt ans pour lui reprendre sa sœur, et qui alors, au lieu de le poursuivre sérieusement, aurait été tout simplement son complice. Voilà une comédie de vingt ans aussi difficile à monter, que fatigante à jouer.

Cependant admettons ce déguisement, et dès lors on ne peut plus s'en tenir là; il faut multiplier et les méprises et les comédiens-singes de ce Jupiter, au prorata de ses prodiges, car il ne s'était pas métamorphosé seulement en taureau, il s'était métamorphosé en cygne, en loup; il avait fait bien mieux, il avait métamorphosé des rois en cette dernière forme, Lycaon par exemple, etc., etc. Chez tous ces misérables dieux que d'habileté! mais que de stupidité chez ces grands hommes qui sont dupes d'eux pendant toute leur vie!

Parlons donc sérieusement; tout cela est antinaturel et absurde : on calomnie l'humanité, et la jonglerie, que l'abbé Foucher nous donne comme un juste milieu désespéré, ne l'empêche pas de se rabattre tout aussitôt sur l'*apothéose*.

Aussi, voici venir un nouveau confrère, l'abbé Bergier qui va le relever vigoureusement.

« Ici, dit ce dernier, pas de juste milieu praticable, les deux systèmes se trouvent également gênés et dans le fond et dans la forme[1] : que peut-il y avoir de commun entre cet *Astérius-Ciel* et un petit roi de Thessalie? Et comment ce petit roi de Thessalie aurait-il été adoré en même temps à Memphis et à Tyr, et vice versâ? Mais, dit-on, « c'était après leur mort que la reconnaissance en faisait des DIEUX-CIELS. » Vous n'y pensez pas; dans un État un peu policé la plupart de ces héros auraient péri sur la roue... D'ailleurs, des sauvages ne seraient pas doués de cette crédulité que vous prêtez à vos grands hommes, et quand nous voyons la peine que nos mis-

1. *Dieux du paganisme*, p. 8.

Digitized by Google

sionnaires ont à convaincre ceux du nouveau monde, comment peut-on supposer que de petits négociants phéniciens ou des Égyptiens fugitifs auront jamais pu avoir tant de crédit sur l'esprit des Grecs? »

L'abbé Foucher n'était pas seul; Fréret lui-même, qui le croirait? trouve à la jonglerie et à l'apothéose mille et mille difficultés. Il a raison d'affirmer que le mensonge de tant de parents (et il en compte jusqu'à mille vingt) est insoutenable, mais d'accord avec Bergier sur ce point, cela ne le rend pas plus indulgent pour son système. « De quel droit, dit-il, M. Bergier se permet-il de métamorphoser, par exemple, Cadmus en Cadmée, la *citadelle* romaine, Cécrops en *croupe de* montagne, Persée en *fontaine*, Amphitryon en *rivière* et Jupiter en *montagne?* »

L'abbé Foucher ne traitait pas mieux son collègue et confrère. « Ainsi, dit-il, dans le système de Bergier, toutes ces généalogies et ces milliers de collatéraux ne seraient donc que les effets successifs de causes naturelles? les galanteries des *dieux*, des mélanges de fontaines et de fleuves? En un mot, Bergier ne verrait dans la théogonie d'Homère et d'Hésiode qu'une carte détaillée de la Grèce, et, comme il le dit, son *cadastre?* D'où il faudrait conclure que les Grecs, si forts sur les plus petits événements topographiques du Péloponèse, de l'Attique et de la Béotie, n'avaient retenu aucun trait de leur ancienne histoire politique, aucun nom de leurs chefs, législateurs, fondateurs, etc.! Comment l'auteur a-t-il pu croire que les Grecs, encore sauvages, pussent avoir dans leur langue, qui ne pouvait être que très-pauvre, une multitude inconcevable de mots pour exprimer les eaux, les montagnes, les vallées et les noms propres? Voilà cependant tout le fondement de ce système[1]. »

On le voit, nous ne pouvons pas avancer; mais, comme travail, réflexions assidues et bonne foi finissent toujours par

1. *Dieux du paganisme*, p. 8.

porter bon conseil, nous verrons où en était arrivé *malgré lui* l'abbé Foucher dans un cinquième Mémoire que nous nous réservons pour appuyer nos propres conclusions.

2. — *Seconde guerre inutile.*

Près d'un siècle s'est écoulé depuis cette première campagne, et maintenant où en sommes-nous?

L'évhémérisme est abandonné tout à fait. « Évhémère n'est plus qu'un *matérialiste* grossier, qui n'a jamais rien compris aux sublimités de la *symbolique* et aux finesses des *allégories* cosmologiques. » Haro sur cet épicurien! haro sur cet étroit dénégateur!

Cette indignation part assurément d'un bon fonds, mais encore faudrait-il qu'elle fût juste et sensée.

Or, écoutons l'élite des mythologues actuels, Creuzer, Guigniaut, Maury, etc., et surtout le premier commenté et expliqué par le second, son traducteur français, car on sait que les deux ne font qu'un.

« Il ne fallait pas moins, dit M. Guigniaut, que les travaux de ces trente dernières années[1], que les progrès journaliers de la nouvelle érudition (oui très-neuve) fondée sur une philosophie aussi vaste que profonde,... pour produire au grand jour cette évidence, après tant de théories fausses ou incomplètes entassées les unes sur les autres par tous ces érudits, qui, depuis Plutarque jusqu'à Jablonski, expliquent tout par la plus absurde et la plus étroite des hypothèses, celle de l'apothéose. Nous ne nous arrêterions même pas à ce système d'Évhémère, si l'un des plus savants hommes des temps modernes, Zoega, n'avait pas, comme les autres, sacrifié à cette idole... Mais ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter, c'est que le génie de l'Orient, et de l'antiquité en général, présente

1. Traduisez par : « nos propres travaux. »

toujours sous la forme historique ce que notre métaphysique moderne conçoit et expose dans une suite d'idées et de raisonnements abstraits. Ces règnes de dieux, ces dynasties divines, qui se succèdent pendant des siècles innombrables jusqu'aux dynasties humaines et aux temps historiques, ne sont pas autre chose que la divinité, la *plénitude infinie* de l'être, sortant peu à peu de ses profondeurs pour se répandre sur les hommes, et, par gradation, dans toutes les sphères, même les plus basses[1]... »

Quoi! la *plénitude* de la divinité exprimée par les fredaines de Bacchus et d'Hercule! Le panthéisme n'a jamais été aussi loin. Continuons... « Il paraît seulement qu'à une époque quelconque... les idées *morales* ayant prévalu sur les intentions *physiques*, cette religion d'Osiris, par exemple, pour mieux s'accorder à l'homme prit un aspect de plus en plus humain, et de là cette forme historique qui a fait *illusion* à tant d'esprits d'ailleurs judicieux. Ils ont confondu le grand principe de la doctrine égyptienne, l'*émanation* qui implique *nécessairement l'incarnation*, avec les principes fort différents des Grecs. Chez les Égyptiens, par une suite d'évolutions, la divinité descendait jusqu'à l'homme; chez les Grecs, au contraire, l'homme pouvait s'élever jusqu'au rang de la divinité... Les Grecs ne pouvaient se faire à l'idée d'un dieu abandonnant les célestes béatitudes pour venir y souffrir et y mourir[2]. »

Comment M. Guigniaut ne voit-il pas qu'il y avait identité absolue, au contraire, entre le Bacchus grec, fils d'un Jupiter descendu des cieux et mis en pièces par les Titans, et l'Osiris égyptien, fils de l'Osiris-Soleil, et mis en pièces par Typhon? Le problème est partout identique; il l'est tellement, que lui-même veut quelque part qu'on applique « *sans balancer* » aux héros de toutes les religions la théorie de Creuzer et la sienne.

1. *Religions*, tome I, notes.
2. Id., ibid.

Si nous avons bonne mémoire, cependant, nous nous rappellerons qu'au lieu de la divinité dans toute SA PLÉNITUDE, Creuzer nous parlait principalement « de génies auxquels il fallait revenir *avant* tout, doctrine sans laquelle, disait-il, on ne peut *absolument* rien expliquer [1]. »

Mais pour y revenir il faut au moins y croire, et M. Guigniaut n'y croit pas; pour lui, ces *émanations*, ces *génies* « ne sortent pas de l'ordre purement philosophique et matériel, et n'ont d'autre mission que de prouver l'allégorisme et la personnification théologique des éléments et des astres. »

Nous voici donc en face d'une incarnation purement platonique et, ce qui est plus triste encore, nous voilà revenus à Dupuis, c'est-à-dire à l'immolation de toute l'histoire et, par conséquent, avec elle à tous les embarras. Immoler Hercule et Bacchus, en effet, peut paraître une peccadille, tant que l'attentat reste isolé; mais massacrer d'un seul coup les *mille vingt* collatéraux que Fréret lui-même a pris la peine de compter dans la seule famille de Jupiter, c'est éteindre en un quart d'heure toutes les dynasties grecques; et certes la chose est un peu dure.

Elle le paraît même tellement à M. Guignlaut, que, pris d'un scrupule tout à fait arbitraire, il recule absolument devant le meurtre de Thésée, et ne pardonne pas à Creuzer, son maître, d'en avoir fait une personnification du soleil. « Comment, dit-il, Thésée une abstraction! mais tous ses portraits *sont sur les médailles*, et le plus beau temple de la Grèce lui est consacré! Ah! celui-là *a bien vécu*, j'en atteste Plutarque. »

C'est vrai, M. Guigniaut, comme Plutarque, a mille fois raison de demander grâce pour Thésée; mais de son côté Creuzer a grandement raison de la refuser et de repousser tout privilége.

Ainsi donc, jusqu'ici tout le monde a tort et tout le monde a raison : raison, quand on voit dans ces hommes l'expression

1. Voir tome Ier de ce Mémoire, ch. I, p. 65.

d'une vérité cosmique; tort, quand on n'y voit pas autre chose; raison, quand on met le doigt sur leurs tombeaux; tort, quand on n'en fait *que* des hommes. Ce qu'il y a de pis, toutefois, c'est d'en faire, suivant son caprice et pour les besoins du moment, tantôt des *hommes* et tantôt des *émanations*, car c'est se retirer le bénéfice de chaque erreur.

M. Maury, dans ses *Religions de la Grèce*, est l'homme qui nous paraît le plus approcher de la vérité : personne n'a mieux connu et mieux rendu peut-être toutes les nuances de la vérité historique; il dit parfaitement tout ce que croyait la Grèce; mais, comme malheureusement il ne croit pas lui-même un mot de tout ce qu'il lui reproche d'avoir cru, bien loin d'éclaircir le mystère, il semble prendre plaisir à en rendre la pénétration de plus en plus impossible.

On le voit d'abord pencher pour une espèce d'évhémérisme mitigé, bien que le XVIII[e] siècle nous ait prouvé tout à l'heure qu'on ne pouvait allier les deux systèmes; ainsi, après avoir établi que « le nom d'Hercule rappelle une personnification de l'air, » il voit en lui « une sorte de chevalier errant divin, de l'antiquité, laissant *entrevoir* dans sa naissance la trace d'un symbolisme oublié ou altéré[1]. »

Quant à Persée, bien « qu'il faille voir en lui, tout à la fois, une *image des eaux* qui, s'élevant de la terre par l'évaporation solaire, vont se condenser dans les nues, et une personnification de la force végétative que développent ces eaux, » il ajoute : « Il n'est pas non plus impossible que le souvenir de personnages *réels*, d'anciens guerriers, mêlé à un premier fonds mythique, n'ait contribué à grossir la légende de ces deux héros[2]. »

Heureux hommes, en effet, dont la vie signifiait partout tant de belles choses! mais plus heureux encore les peuples qui savaient alors si bien *imaginer*, et les auteurs qui savaient

1. *Religions de la Grèce*, t. II.
2. Id., ibid.

alors si bien *comprendre* tout ce que la vie d'un homme peut cacher en fait d'*évaporation solaire* ou *de force végétative!*

Quel esprit que l'esprit d'autrefois!

On pense bien que ce n'est pas sur ces découvertes que se base notre admiration pour l'érudition de M. Maury.

Jusqu'ici nous n'avons progressé qu'en une chose; dans l'art de condenser les images et de faire illusion par de magnifiques périodes, ou plutôt par de gros volumes à l'usage de ceux qui se complaisent dans ce vague narcotisme de l'érudition.

Toute l'école moderne se résume donc aujourd'hui dans ce compromis de M. Guigniaut appliqué aux Pharaons. Écoutons bien, car ce dernier mot des mythologues français en vaut la peine : « N'est-il pas évident que tous ces rois (soleils) des premières dynasties, successeurs des dieux leurs patrons et leurs modèles, avaient, comme ces dieux, leurs légendes toutes poétiques *calquées sur les légendes divines*, qui étaient à leur tour des *imitations* de la vie et des actions des rois[1]? »

Vous l'entendez! la vie de ces hommes se *calque* sur une théologie qui n'est elle-même que l'*imitation* de leur vie!

Voilà les fruits brillants de soixante années de campagnes! Un historien a dit : « De toutes les campagnes de la révolution et de l'empire, que nous est-il resté?... Une colonne sur la place Vendôme. »

Comme résultat de celles qui nous occupent, que va-t-il nous rester?... De la gloire encore, mais d'un autre ordre, c'est-à-dire des honneurs, des emplois, des rubans, récompenses d'autant plus flatteuses cette fois qu'elles ne peuvent être accordées qu'au mérite personnel des mythologues, ne pouvant certes pas l'être à la logique de leurs œuvres.

1. *Religions de la Grèce*, t. II.

Digitized by Google

§ III

Liturgie du héros et sa philosophie. — Cachet dominant de toutes ces vies. — Osiris, Bacchus, Hercule et Thésée comparés.

1. *Les* DOMINANTES *du héros.*

Il reste donc beaucoup, ou plutôt il reste tout à faire. Il suffirait cependant d'un seul mot pour tout pacifier. Toutefois, pour apporter à la chose encore plus d'attention, analysons toujours et procédons, comme on le fait en composition musicale, c'est-à-dire, attachons-nous à la note *dominante* de la mélodie.

Nous sommes tous d'accord qu'ici cette note dominante sera bien positivement le soleil. Si nous nous rappelions bien tout ce que la théologie nous a dit des soleils de *justice* et d'*injustice*, la revue la plus rapide devrait suffire à nous éclairer sur le double-rôle que ceux qui les représentent ont dû jouer dans l'histoire.

Mais d'abord y a-t-il ou n'y a-t-il pas histoire?

On nous permettra, nous l'espérons, de tenir pour accordée celle du *Nazaréen* qui pour nous représente le soleil de *justice*, de celui dont l'Éternel avait dit : « Je vais *faire venir* mon Fils du *soleil.* »

Quand Dupuis eut essayé de la nier, pour son malheur, M. de Sacy déclara que c'était de l'ellébore qu'il fallait lui donner, et nous verrons, en temps et lieu, combien de gens, en Allemagne surtout[1], auraient mérité le même traitement.

Pour nous donc, en ce moment, dût la critique du jour déshonorer cette divine existence en la réduisant aux proportions de la légende, il nous suffit qu'on nous en accorde la base

élémentaire pour qu'elle devienne aussitôt pour nous l'éclaircissement et la raison de toutes les autres.

D'ailleurs, la corrélation des *légendes* et leur uniformité constante seraient beaucoup plus merveilleuses et plus difficiles à comprendre que la corrélation des *histoires*.

Est-ce à dire pour cela que nous soyons critique assez coupable et assez pauvre pour élever sur les mêmes bases de certitude historique *une* vie dont la réalité est magnifiquement démontrée, et *des* vies particulières qui, pour nous, s'étant écoulées sur le sol natal de toutes les erreurs, auraient pu, à la rigueur, se trouver composées et rédigées *par* et *dans*... l'esprit de leur patrie? Non certes; comme les cultes et la morale, l'histoire a ses Bélials et ses faussaires; mais, nous l'avons déjà dit, le genre humain ne pouvant pas concorder aussi parfaitement dans un mensonge général, il y aurait certainement injustice et danger à comprendre dans ces mesures de méfiance toutes ces armées de héros solaires, dont les noms, les âges, les actes, la vie et la mort sont burinés sur tous les monuments du monde, de héros qui se tiennent tous et composent comme une immense famille.

D'ailleurs, il suffit aujourd'hui d'un peu d'intelligence chrétienne pour comprendre la vie de ces héros et de ces demi-dieux avec plus de facilité qu'ils n'en avaient peut-être eux-mêmes, « assis qu'ils étaient dans les ténèbres de la mort. »

Évidemment le premier trait qui nous frappe dans leur vie, c'est celui qui nous les donne comme des révélateurs, des *sauveurs*, presque tous *fils d'une vierge* et d'un dieu, et qui nous les montre entrant dans une béatitude céleste achetée par d'incroyables travaux ou par la plus cruelle *passion*.

Voilà la *dominante*. Eh bien, cela seul est admirable, cela seul est un prodige, quand on pense à l'impossibilité absolue que tous ces légendaires ou ces héros se soient concertés, dans les deux mondes, pour monter et représenter, pendant trente siècles, un drame aussi complétement analogue.

Cela seul nous porterait à dire avec Cicéron (Cicéron le

sceptique!) « qu'il faut absolument croire aux dieux, aux demi-dieux et aux héros[1]; »

...A demander, avec Hégel, « comment il a donc pu se faire que tous ces hommes se fussent entendus pour avoir leur *passion*, etc.;... »

...Et enfin à nous étonner, avec M. Renan, « du silence gardé, en général, sur tous ces révélateurs qui semblent mis par l'histoire au ban de l'humanité[2]. » M. Renan a raison; ce silence est tout à fait inexplicable, mais peut-être n'a-t-il pas d'autre cause que la difficulté d'expliquer par ces vies sa propre théorie : que « les mythes se subordonnaient aux instincts de la foule et lui fournissaient un prétexte. »

2. — *Osiris, Bacchus, Hercule et Thésée comparés.*

Étudions, en effet, le *dieu sauveur* des plus anciens païens. Ecoutons, par exemple, la légende d'Osiris, telle que Plutarque nous la donne; après avoir bien établi que l'Osiris et l'Isis célestes « devaient être quelques *hauts et puissants démons*, il décrit aussi leur incarnation : » Quand Osiris naquit à Nysa, en Arabie[3], une voix se fit entendre du ciel, s'écriant : « Voici le Seigneur du monde, » et en même temps on entendit dans le temple d'Ammon, à Memphis : « *Le grand roi nous est né.* » UN BERGER, Pamyle, entend cette voix et se rend à Nysa, et c'est pour cela que, depuis, les fêtes d'Osiris s'appellent *Pamylies.* » Macrobe, de son côté, nous assure que la fête de ce jour *natal* avait lieu LE VINGT-CINQ du mois de *phaménot*, ou *dixième;* on promenait alors le *pain* et le *vin*, que l'on distribuait au peuple. Quelques jours après, l'enfant disparais-

1. *Des Lois*, t. II, p. 8.
2. *Études religieuses*, p. 55.
3. Nous avons dit, au chapitre VIII, que cette Arabie doit s'appeler plutôt l'*Arabie des bons esprits;* l'expression εὐδαίμων, qui ne signifie pas autre chose, étant très-mal traduite par *heureuse*.

Digitized by Google

sait, et les prêtres disaient qu'il s'était enfui en Ethiopie, pour faire de là le tour du monde. A partir de ce moment, Osiris soumet les peuples par la force de sa parole et de son enseignement; à son retour, qui avait lieu vers le 6 ou le 11 de janvier, qu'on appelait *Épiphanie*, il combat Typhon, le *régent usurpateur du soleil* (rector); mais celui-ci le met à mort lui-même, à l'âge de *quatre fois sept ans* et de *vingt-huit fleurs de lotos;* de là le grand deuil annuel de l'Égypte, qui tombe tout à fait dans notre *semaine sainte*. Les prêtres montrent le cercueil *doré* arrosé d'*eau* lustrale, et AU TROISIÈME JOUR tous les assistants entonnent ce cri : « Osiris est retrouvé. » Depuis lors, il renaît dans Apis, et les anges enchaînent Typhon sur un rocher, dans le désert[1].

Mais le tombeau de cet Osiris, dit-on, ne manquait pas plus que les autres à l'histoire, et Julius Firmicus, qui vivait sous le règne du fils de Constantin, dit qu' « on le *voyait* encore de son temps. »

La première impression que l'on ressent à la lecture de ces étonnants détails, c'est une méfiance profonde du païen Macrobe, qui ne les a fournis, pour sa part, que quatre siècles après la réalisation des *Pamylies* chrétiennes; mais quand on les retrouve dans Plutarque, qui naissait peu d'années après la mort du Sauveur, quand on lit dans Diodore, écrivain contemporain d'Auguste (l. I, ch. II), les mêmes détails à propos du mythe indien *Devahanousta*, et quand, remontant dans l'histoire, on entend Hérodote, antérieur de cinq siècles, vous dire que, dans ces mêmes fêtes égyptiennes, tout se passait comme dans celles de Bacchus, quand enfin vous retrouvez dans le culte de Bacchus-Zagreus ou des Orphiques exactement les mêmes détails et les mêmes rites, vous ne vous sentez plus la force de rien opposer à Plutarque affirmant que « les prêtres se passaient à table la petite momie du dieu (faite

1. Tous ces détails sont tirés par nous de l'ouvrage allemand, et non traduit, du docteur Sepp, intitulé *Das Heidenthum*, ou le Paganisme.

avec la farine la plus pure), en disant : « Mangeons et buvons en mémoire de lui[1]. »

Il faut donc accepter résolûment une tradition qui nous prouve mieux que jamais combien les regards du monde entier ont été fixés de tout temps sur un seul et même événement, et combien cet événement les préoccupait, au sein même de l'ignorance la plus absolue sur l'époque de sa réalisation future.

L'Osiris égyptien était bien positivement un Bacchus anticipé; la chose ne paraît plus douteuse depuis que, sur plusieurs papyrus, on a retrouvé le premier revêtu d'une peau de panthère. Laissons donc de côté la vie d'Osiris, qui, malgré son tombeau, malgré la fondation de sa ville de Thèbes, et malgré la civilisation, son ouvrage, est, après tout, un peu plus difficile à constater.

Étudions-le sous son nom le plus facile à connaître et le plus connu.

Qu'était-ce donc que ce Bacchus des Orphiques, ce Dionysos-Zagreus, descendant manifeste du premier, copie de l'Atys des Phrygiens, mais rajeuni par sa qualification de Thébain et par les fêtes et mystères qu'on célébra si longtemps dans la Grèce? Il ne reste plus cette fois aucune chance pour une invention du néoplatonicisme, car les dates sont trop précises.

C'est le héros des doctrines orphiques, et bien que l'on ne sache pas au juste à qui l'on doit attribuer celles-ci, il n'en est pas moins certain que le fond de ces doctrines était celui des mystères enseignés dans le secret des temples, mystères dans lesquels les Pythagore et les Platon allèrent puiser tant de vérités et tant d'erreurs.

Aristote, dit Creuzer, d'accord avec Pindare et Simonide, reconnaît l'antiquité *la plus reculée* de ces mystères. Quant à Orphée, la tradition nous dit qu'ayant fini par devenir, aux

1. Plutarque, *de Is. et Os.*, 62.

yeux de tous les philosophes postérieurs, le *théologien* par excellence, il avait été mis à mort par les Ménades, précisément pour avoir révélé ces mystères.

Il est probable, il est certain même que, malgré ce qu'on pourrait appeler les diverses *éditions* de ce dieu, c'est toujours au même que nous avons affaire, comme dieu, sinon comme homme. Seulement, cette fois-ci, au lieu du fils de Jupiter et de Perséphone, ou de Thèbes en Égypte, il s'agit de Thèbes en Béotie, et d'un fils de Jupiter et de Sémélé.

« Ce Dionysius, dit M. Renan, fit une prodigieuse fortune en Grèce, sept siècles avant notre ère; il y vint avec les cultes d'Atys, de Cybèle, d'Adonis, exploités par de grossiers charlatans (mystes, théophoristes, etc.), remettant les péchés pour quelque argent, trafiquant des indulgences, composant des philtres et guérissant des maladies. »

C'est, en vérité, parler un peu légèrement d'un petit-fils de Cadmus, allié aux anciens Inachides d'Argos et à Neptune. Tout repose donc, comme réalité historique, sur celle de Cadmus, le fondateur de Thèbes, et de celui-ci nous dirons, avec tout autant d'aplomb que M. Guigniaut en montrait tout à l'heure, à propos de Persée : « *Je garantis* que celui-là a bien véritablement vécu. » Pausanias ne dit-il pas, en effet, que les Thébains avaient bâti leur citadelle-Cadmée sur l'emplacement de l'ancien palais de leur fondateur, et qu'on y montrait encore de son temps les ruines de l'appartement d'Harmonie, et même de celui de Sémélé, où *l'on ne permettait pas d'entrer*[1]? »

Si les monuments ont jamais prouvé quelque chose, voilà, certes, une tradition archéologique du premier ordre; et notez bien que ce sont des hommes comme Hérodote, comme Pline, comme Julius Firmicus, qui s'unissent à Pausanias pour garantir, *de visu*, la réalité de ces monuments parlants.

Quant au tombeau de Bacchus-Dionysos, Philocore, 306 ans

1. Livre I, chapitre XII.

avant Jésus-Christ, nous le montre placé sous le trépied d'Apollon, dans le temple de Delphes, comme les Crétois montraient dans leur île le tombeau de Jupiter, son père. Aussi Fréret le range-t-il parmi les personnages vraiment historiques, et croit-il que son poëte Nonnus n'avait fait que suivre les traditions relatives à cette existence *réelle*.

Quoi qu'il en soit, Cadmus (l'historique) avait donc une fille, Sémélé, appelée, comme nous l'avons déjà dit, *reine du ciel* et *terreur des démons*[1], mais dont, en réalité, le nom signifiait libertinage (σωμάλυον). On reconnaît ici la logique sacrilége du païen associant toujours le titre de *vierge-mère* à quelque signe déshonorant.

Or, tout le monde sait que cette *coureuse, terreur des démons*, avait été foudroyée par la majesté du dieu son amant; plus heureux que sa mère, l'enfant qui lui avait survécu, confié aux nymphes, devait, comme Hercule, et suivant l'expression de Bailly, « *arranger* sa vie sur celle de tous les dieux solaires et sauveurs. »

Effectivement, tout fils de Cadmus qu'il soit, et, par conséquent, l'allié de familles très-réelles, vous le voyez recommencer en Grèce la vie de ses prédécesseurs indien et égyptien. Voilà encore une fuite en Égypte, un enfant qu'on promène sur un char et devant lequel on chante *Io saboé* ou *Jao sabaoth*[2].

Puis cet enfant devient tueur de lions, comme Samson, libérateur par excellence (λύσιος), et enfin le *sauveur du monde*, σωτήρ.

Comme *Agni*, il pénètre dans les cavernes *des ombres* (les limbes) pour y délivrer les vaches célestes (lisez les âmes) qui y étaient retenues temporairement. « C'est là, dit Homère, le *Nyseium* sacré par lequel Pluton avait enlevé Proserpine. » Bacchus en sort victorieux, après avoir accompli sa mission

1. Voir vol. II, chap. VIII, § 11 de ce Mémoire.
2. Pausanias, l. II de ce Mémoire, *Corinthiaca*.

de douleur et de gloire, de persécution et de triomphe... Il combat les *puissances de l'air*... Insulté par elles, il se réfugie à l'orient, et meurt enfin, déchiré par ses persécuteurs, pour *le salut du monde*, sur lequel, notons-le bien, les ténèbres physiques se répandent à l'heure même de sa mort.

Dans ces mystères, on pleure, on prie, on espère on demande le dieu à tous les échos des enfers; et le voici! il revient *avec la lumière*, il réillumine le monde, les libations coulent; on se précipite aux autels, on y reçoit le *corps* du dieu sous la forme de petites boules composées de la *farine la plus blanche*, le *vin* remplit les coupes, c'est lui qui ranime les forces des hommes, qu'il unit par une pieuse communauté de chaste ivresse et d'exaltation religieuse; c'est ce qu'on appelle la *créomonie* et l'*omophagie*.

Dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, de 1853, M. Langlois va nous donner l'explication du *sacrement* par les réflexions suivantes, bien qu'il ne semble pas en saisir la portée :

« On a cherché longtemps, dit-il, l'origine du mot *Bacchus*, qui est véritablement un mot barbare... Je ne doute pas qu'il ne vienne du mot *bécos* qui signifie *pain;* on le retrouve dans le *rig-veda*, et plusieurs fois surtout dans l'hymne vingt-cinq de la huitième section... Le commentaire donne à ce mot (*Bacchus*) le sens de *sacrifice*, *oblation;* il vient de la racine *bhakcha* qui veut dire *manger* (en grec βόσκω, d'où bouchée). Donc bhackha a formé Bacchus, le dieu qui donne la nourriture aux hommes et qui, dans le sacrifice, est lui-même cette nourriture. »

M. Langlois, disons-nous, ne saisit pas la portée de ce dieu-*pain*, ou plutôt *chair mangée et vin bu*. Aussi ne serait-il pas éloigné, croyant qu'aucun auteur ne parle du Bacchus indien avant Alexandre, d'attribuer sa création à quelque *flatteur* alexandrin; mais il n'a donc pas lu dans Creuzer : « On a dit que les victoires de Dionysius dans l'Inde étaient une invention des flatteurs d'Alexandre, et que c'était lui qu'on avait voulu

déifier; mais on n'a oublié qu'une chose, c'est qu'Euripide a raconté ces victoires (liv. V, chap. XIV-XVIII), et que cet Euripide vivait cent ans avant l'époque du roi conquérant? »

Et M. Guigniaut d'ajouter : « C'est Alexandre, au contraire, qui a posé ses fameuses colonnes au fond de l'Inde, *pour* se conformer à la tradition sur Bacchus et sur Hercule. »

Montfaucon affirme de son côté qu'il A VÉCU. « Il vit, dit-il, car *il fonde*, avant le christianisme, la ville d'Éleuthère. »

Voilà donc un digne pendant de cet Hercule, auquel nous avons vu qu'il était si difficile de refuser l'existence! Comparons maintenant le sens théologique de ce dernier avec celui de Bacchus, car jusqu'à présent nous ne nous étions occupé que de sa réalité; peut-être vont-ils s'éclairer l'un par l'autre.

Si l'on s'en rapporte au scoliaste de Pindare, Hercule se serait d'abord appelé Alcée, et n'aurait pris plus tard son grand nom que pour obéir à l'oracle d'Apollon. Apollodore nous dit la même chose : « En prenant le nom d'Hercule, dit-il, le Dieu ne fit qu'obéir à la pythie[1]. »

Ainsi c'est la pythie qui a fait le système de Dupuis. C'est elle qui a voulu qu'un homme s'appelât Ἡρακλῆς ou *gloire de l'air*, autrement dit SOLEIL. Ce n'est pas le soleil fait homme c'est l'homme fait soleil, de par la pythie, mais toujours pour obtenir en théorie une incarnation du soleil! Ceci est à noter.

« Hercule, dit Macrobe, est cette puissance solaire qui permet au genre humain de s'élever jusqu'à l'image des dieux[2]. »

Tous les poëtes disaient qu'Hercule avait établi son « domicile dans le soleil. » Ceci n'a rien de bien étonnant, du moment où Osiris et Bacchus étaient censés en avoir fait autant. La pythie tenait à ce que le TABERNACLE cosmique de son dieu ne fût pas moins brillant que celui de son modèle[3].

1. Apollodore, l. II, ch. IV.
2. *Saturn.*, l. XX.
3. Rappelons-nous le psaume XVIII, 2 : « Il a établi son tabernacle dans le soleil. »

Or, c'est encore une pythie qui révèle à Cadmus et l'enlèvement de sa fille Europe, par le *taureau-démon*, δαιμονίη-βοῦς, et la mission qu'il doit confier à Bacchus en le chargeant de sa poursuite.

Les expressions de Nonnus sont ici trop curieuses pour que nous ne les consignions pas avec soin : « Tel était Cadmus, il se lève et se dirige vers le séjour des oracles de Delphes ; il interroge l'*axe* de la célèbre pythie, et l'*axe pythique, animé dans son cercle arrondi et sonore*, lui adresse d'une voix profonde ces prédictions : καὶ ἄμπνοα πύθιος ἄζων κύκλῳ ἐπ' αὐτοβόητον ἐθέσπισε, κοιλάδι φωνῇ.

« Après ces mots, la voix animée du trépied s'assoupit, les sommets du Parnasse frémissent au bruit des paroles d'Apollon leur voisin, et dans son *courant intelligent*, ὀμφήεντι ῥέέθῳ, l'onde prophétique et inspirée de Castalie bouillonne, ἔνθεον ὕδωρ. »

Toute la théorie des objets de divination tournante et des oracles est ici.

Il ne s'agit que de savoir lire.

Hercule, comme Bacchus, s'appelait aussi PHENUEL, mot mystérieux que nous retrouvons traduit dans la lutte de Jacob contre un ange par l'expression « face de Dieu, *facies Dei*[1]. »

Enfin, comme Hercule, Bacchus a ses travaux, ses douze associés, sa passion, sa mort, sa descente aux enfers et sa résurrection[2]; sans toutefois s'écrier comme le fils d'Alcmène, mourant sur le mont Œta : « *Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* »

Voilà les *dominantes*, et nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de supposer qu'elles ne puissent pas leur suffire et qu'ils ne sachent pas les comprendre.

1. Voir Cornelius a Lapide.
2. Pausanias, l. III, ch. XXV, et Strabon, l. VIII, p. 363, vous montrent la fatale ouverture sur le promontoire du Ténare, par laquelle il était passé, comme on montrait celle par laquelle Proserpine avait disparu dans les bras de son ravisseur Pluton, comme on montrait enfin toutes celles par lesquelles sortaient et rentraient les mânes.

Digitized by Google

Voulons-nous maintenant en poursuivre tout l'ensemble dans la personne de Thésée et dans l'expédition des Argonautes : comment ferions-nous tout d'abord pour refuser une existence réelle à ce dixième roi d'Athènes, ce descendant d'Érechthée, ce parent, ami et admirateur passionné d'Hercule, dont les actions stimulent sans cesse son ardeur? Quels sont les détails historiques qui manquent à sa vie et à sa gloire? Comme fils, nous le voyons mettre en fuite les Pallantides qui disputaient le trône à Égée son père; devenu roi, il réunit en une seule nation toutes les classes de l'Attique; il agrandit Athènes qu'il élève le premier au rang de capitale; il institue les Panathénées et montre pour la première fois au monde une monarchie républicaine... Après une assez longue absence, il est vrai, il retrouve Athènes en proie à toutes les factions et bien décidée à méconnaître ses ordres. Réduit au désespoir par la double ingratitude de sa famille et de son peuple, il charge l'un et l'autre de malédictions, et meurt victime de l'hospitalité qu'il était allé demander à l'étranger. La preuve de cette ingratitude et de ces faits, nous l'avons irrécusable et complète dans les remords qu'ils causent, pendant des siècles, à ses compatriotes, et dans les expiations publiques que ces remords leur inspirent.

Assurément, si l'histoire n'est pas là, il faut renoncer à la trouver quelque part; et M. Guigniaut avait raison de s'indigner tout à l'heure des témérités d'une critique qui voulait la récuser ici.

L'adoptez-vous, au contraire, cédez-vous à la tyrannie de l'évidence; nous nous retournons aussitôt et nous vous défions hardiment de conserver Thésée dans l'histoire, si vous en bannissez le mythe herculéen; car Thésée ayant été, comme nous l'avons dit, le contemporain d'Hercule, son compagnon, son ami, l'émule et en même temps l'objet de ses plus beaux travaux, rien ne serait plus arbitraire que de choisir entre les deux frères d'armes, inscrits par la reconnaissance publique sur un nombre égal de monuments, et de dire à l'un : « Toi, je

Digitized by Google

te reconnais pour un homme, mais toi, tu n'as jamais été qu'une allégorie du soleil. »

Qu'on y fasse, en effet, bien attention ; dans la seule naissance de ces deux hommes, il y a rivalité de prodige et de mystère. D'abord, la parenté la plus étroite les unit, car Pythée, grand-père de Thésée, est frère de Lysidice, fille d'Alcmène, mère d'Hercule. Or, si Hercule est fils de Jupiter, Thésée est tout à la fois le fils d'Égée et de *Neptune*. C'est le sage Pythée, le père de sa mère, qui le déclare, et lui, Thésée, cherche à démontrer cette filiation divine par une longue suite de prodiges opérés devant Minos qui la lui niait ; c'est ainsi qu'il rivalise de force avec Hercule ; comme lui chasseur de brigands, ou, comme le disait tout à l'heure M. Maury, *chevalier errant* de sa patrie, il purge l'Attique des voleurs et des assassins qui l'infestent ; il fait mieux, il la délivre du Minotaure et l'affranchit de l'abominable tribut qu'il fallait lui payer. Il combat ensuite les Centaures, les Amazones, vole avec Hercule et Orphée à la conquête de la Toison d'or, à la chasse de Calydon, et institue les jeux Isthmiques en l'honneur de Neptune son père. Voici même bien autre chose. Il descend avec Pirithoüs, son ami, jusqu'au fond des enfers, pour en tirer Proserpine, mais l'enfer est le plus fort et, sans Hercule qui l'arrache à Pluton, il y répéterait encore le beau vers de Virgile : « Apprenez par mon exemple à ne pas vous rire des dieux. »

Que veut-on de plus révoltant en fait de merveilleux ? Et d'un autre côté si l'on tient à le retrancher ici, que restera-t-il de cette vie que l'on nous dit si positive ? Rien, absolument rien, pas plus que pour Hercule. Les deux légendes sont trop solidaires entre elles, et trop semblables à l'histoire, pour que celle-ci ne soit pas emportée du même coup.

Vous dites cette dernière vie très-historique. Or, que reste-t-il d'un homme et d'une vie dont on retranche la naissance, les travaux, les affirmations avec leurs preuves monumentales, et la mort?

Nous parlions des Argonautes et de leur expédition. Pour peu qu'on nous accorde Thésée et l'élite des grands hommes de la Grèce, il faudra bien accepter leur *équipée* comme histoire, puisque la plupart y figurent, et que leur fameux navire Argo, qui passait pour avoir inauguré en Grèce la navigation maritime, avait, disait-on, remporté le prix à la naumachie qui fut introduite dans ces jeux [1].

Mais, d'un autre côté, serait-ce donc une raison pour ne pas accorder à Dupuis tout l'allégorisme astronomique qu'il réclame pour cette belle épopée? Non certes, et ce n'est pas sans motifs qu'on retrouve parmi les constellations et le héros du poëme, Jason, et le navire mystérieux, et la toison du bélier, et le dragon et le taureau, et Castor et Pollux. Ces analogies sont tellement frappantes que Newton a cru pouvoir en tirer un argument en faveur de la postériorité de la sphère à cette fameuse expédition. Or, nous avons déjà vu tout ce qu'il y avait de théologie et de mystères dans les zodiaques et dans les sphères [2].

Quant à l'argument du grand astronome, Dupuis nous dit avec raison « qu'il ne serait valable qu'autant qu'il serait prouvé que l'expédition est un fait historique [3]. »

C'est juste, mais cette question de date est étrangère à notre affaire. L'important pour nous, c'est que presque tous les mythologues avouent aujourd'hui la difficulté qu'il y aurait à supprimer une expédition dont le chef se rattache à toute une dynastie fondatrice de cités importantes, une expédition qui se lie à toutes les destinées et surtout à tout l'agrandissement de la Grèce, et qui demande une tout autre explication que celle-ci : « le désir de s'emparer des mines d'or du Caucase [4]. »

1. Dion Chrys., *Corint. orat.*, 37.
2. *Origine des cultes*, 1 vol. in-8°, p. 235.
3. Voir le chapitre précédent, § III.
4. Voir presque tous les dictionnaires mythologiques modernes.

Dans tous les cas, dira-t-on, il ne s'agirait que d'en supprimer le merveilleux ; à merveille, nous le voulons bien ; supprimons tout ce cachet de *croisade mystique*, toutes ces consultations et décisions d'oracles qui planent sur l'entreprise, tous ces combats soit avec les géants, soit avec les magiciens, soit avec les *puissances de l'air*, comme les harpies ; ôtez à tout ce récit ce cachet de similitude parfaite avec tous nos dogmes religieux ; méconnaissez cette solidarité qui le lie avec eux et semble n'être autre chose que la mise en action de nos plus graves mystères, à l'aide de personnages historiques qui ne le comprennent même pas,... et nous verrons ce qui vous restera.

On croit avoir tout fait lorsqu'on a dépouillé l'histoire de ses superstitions, mais on oublie toujours que, fondées ou non, rêveries ou vérités, rien ne se faisait sans elles, qu'elles étaient le point de départ, le signal, la raison, la boussole et la fin de toutes les histoires de ces temps, en un mot, qu'elles ont « littéralement gouverné la terre, » comme le dit M. Salverte. Ainsi donc, si par impossible nous pouvions réduire ces belles et brillantes figures de Jason, d'Hercule, de Thésée, de Musée, d'Orphée, etc., au type grossier de « simples marchands d'or, » nous ne les isolerions jamais de toute cette magie pour laquelle et par laquelle ils vivaient, et dont ils nous trouveraient bien plaisants d'avoir voulu les affranchir par exception.

Mais enfin la *légende!*... Encore une fois laissons là les détails et la forme, et contentons-nous d'affirmer que tout le fond est mystique, et pour ainsi dire fatal, puisque partout il est le même. Et que nous importe de savoir si le fameux navire a véritablement *parlé* comme le dit cette légende ? Nous sacrifions volontiers son éloquence, mais cela ne nous empêche pas de penser, *à part nous*, qu'un vaisseau construit tout exprès par l'ordre de l'oracle, avec le bois prophétique des chênes de *Dodone*, peut et *doit* devenir le fétiche intelligent et consulté de toute une expédition. Dans ce cas-là, ce n'est pas

le navire qui parle mais bien l'agent mystérieux qui préside au voyage et dont on installe le *téraphim* à sa poupe. Nous en voyons la répétition tous les jours, et à l'heure qu'il est, soyons-en bien certains, il ne serait pas difficile de trouver plus d'un marin et peut-être plus d'un armateur possédant aussi sur sa poupe un *Argo* révéré.

D'ailleurs, est-ce qu'on ne reconnaît pas dans ce vaisseau celui d'Osiris qui transporte le Soleil et son fils à travers toutes les sphères?

Maintenant, libre penseur ou chrétien, ayons le courage d'en convenir; il est tout à fait impossible, du moment où l'on a compris la philosophie de tous ces héros solaires marchant à la conquête de leur Dieu, de se tromper sur leur parallélisme parfait avec tous les héros bibliques, types du soleil de justice. Comment, par exemple, ne pas retrouver Jason dans Josué; le vaisseau dans l'arche d'Israël marchant comme lui à la conquête de l'*agneau;* Typhis, le pilote du navire, si soigneusement distingué de son dieu, dans le conducteur du peuple hébreu, Mikaël, qui apparaît à Josué sous le titre de prince des armées du Seigneur; et enfin le dieu-soleil en personne, dans Hercule, dont nous venons de lire la *passion* et dont il est impossible de méconnaître la signification prototypique du Messie?

Donc il n'est pas plus étonnant de retrouver tout à la fois, comme on vient de le faire, un *soleil* gravé sur les médailles de Jason et sur le tombeau de Josué. Si l'un portait les armoiries d'*Abaddon*, l'autre portait celles du soleil de justice. Enfin, l'oracle parlant pouvait avoir son analogue dans la *pierre parlante* qui suivait Israël.

On voit donc combien toute l'école de Guérin du Rocher, qui retrouvait l'histoire sainte dans toute l'histoire païenne. approchait de la vérité. Seulement elle restait à mi-chemin en ne voyant là qu'un plagiat ordinaire et humain, car expliquer par un *vol* un plan aussi vaste que soutenu, un plan qui couvrait toute la terre, c'était anéantir du premier coup son

propre système, et compromettre toutes les bases de l'histoire.

Si nous ajoutons enfin à ces héros solaires de la Grèce et de l'Égypte le Sabazios, dieu des souffrances chez les Ciliciens, les Phrygiens et les Thraces, ce dieu solaire qu'ils appelaient en même temps *Hyes*, ou créateur du vin, comme le Hyas de Sparte (de uios, *fils*, et unan, *bénissant*) périssant sous les griffes de Typhon, et pendant les fêtes duquel on distribuait un gâteau,... nous ne serons plus étonnés d'entendre dire aux francs-maçons modernes qu'ils ne reconnaissent que sept maîtres : Osiris, Jacchos, Adonis, Atys, Cadmylos, Hiram et Jésus l'architecte; les deux derniers comme constructeurs des deux temples, de l'univers et de Salomon[1].

Aujourd'hui la question est toujours en litige : il s'agit de savoir s'il y a eu vraiment des Grecs et des Romains. Nous avons déjà vu tout ce que Niébuhr s'était vu obligé de sacrifier en fait de Romains, par le seul fait de son horreur pour le merveilleux; maintenant c'est le grave historien Schlosser qui, par cette seule et même raison, ose agir pour la Grèce comme Niébuhr pour l'Italie, et *livre* sans façon aux *mythologues* l'élite de ses enfants, c'est-à-dire Danaüs, Cécrops, Pélops, Cadmus, etc., ne voulant commencer que par l'histoire de Minos, pour laquelle d'ailleurs Homère lui paraît devoir être « le meilleur des guides. » Rien ne serait, il est vrai, plus expéditif et plus commode.

Mais Homère serait bien étonné à son tour qu'on ne le regardât comme bon guide qu'à partir de Minos. Voici d'ailleurs tout l'embarras; c'est que M. Guigniaut nous avertit, de son côté, que personne n'oserait plus se permettre aujourd'hui de regarder ces hommes et ce Cécrops en particulier comme un mythe. Et pourquoi l'eût-on regardé comme tel? serait-ce parce que sa nature était *double?* Nous verrons plus loin ce que cela voulait dire.

1. Schlosser, t. I.

§ IV

Extension indéfinie de l'héroïsme fatidique. — Héros solaires de l'Amérique et de l'Asie.

1. — *Héros solaires européens.*

Nous parlions tout à l'heure de l'école ouverte au dernier siècle par les Huet, les Guérin du Rocher, etc., aux yeux desquels tous les personnages soi-disant fabuleux des nations païennes n'étaient que la copie intéressée de toutes nos vies patriarcales et bibliques. Il est certain qu'en rapprochant, comme ils le faisaient, toutes ces vies extraordinaires, ils ne pouvaient pas ne pas arriver à la conclusion de leur identité et à la nécessité d'un plagiat, tant il y avait souvent de ressemblance entre elles, soit pour le fond, soit dans tous les détails. Ainsi, pour le premier, Ménès n'est autre que Noé; Sésostris est Jacob, Protée est Joseph, et, pour ces deux derniers noms, comment pourrait-on en douter? Tous deux sont les plus chastes des hommes, tous deux possèdent tous les secrets, tous deux expliquent les songes, tous deux sont en Égypte, etc. Entre Hercule et Samson, l'analogie est frappante : depuis le double lion jusqu'à Dalila, représentée par Omphale, tout s'y trouve. Pour Huet, l'homme le plus érudit qui fut jamais peut-être, tout dans l'histoire profane était Moïse, comme tout, plus tard, sera pour lui Jésus. Ces deux systèmes, très-habilement exposés, très-vaillamment défendus, et très-rationnellement attaqués, ont défrayé toute la polémique du dernier siècle.

En quoi et par quoi péchaient donc ces deux plans, appuyés sur des similitudes si frappantes? Nous allons voir que c'était précisément par cette étroitesse de conception qui ne voit

qu'un peuple dans toute l'histoire, par cette étroitesse de critique qui brise partout ailleurs le témoignage humain, et par cette méfiance du surhumain qui ne permet de voir que des plagiaires comme les nôtres partout où il y en a d'un autre ordre.

Quant à nous, nous l'avouons, malgré toute l'extension que nous avons antérieurement accordée à l'histoire de nos patriarches antédiluviens, nous ne saurions jamais comprendre comment des vies aussi simples, aussi restreintes, aussi sommairement et modestement racontées qu'elles le sont dans nos archives, auraient pu causer sur tous les peuples errants et divisés de l'univers une impression telle, qu'ils eussent tous oublié leur propre histoire pour ne se rappeler que celles d'Isaac, d'Abraham et de Jacob, et pour modeler toutes leurs annales sur celles-ci.

Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en est pour les Indes, qui seules pourraient clore et résumer toute notre argumentation.

Si nous jetons un coup d'œil sur la Perse, nous retrouvons nos héros, grecs et romains, dans les Dschemschid, les Feridoun et les Gustap; le premier (Dschemschid), de la dynastie des Pischdadiens, la plus ancienne de la terre, est « le héros des traditions et des chants populaires de l'Iran, est l'année solaire, » si l'on en croit Creuzer[1]. Mais c'est toujours la même difficulté; on comprend peu comment on peut être en même temps l'année solaire et membre d'une dynastie, bâtir la ville d'Eslakhar, ville creusée dans les rochers et nommée encore aujourd'hui le trône de Dschemschid. Quant au deuxième (Feridoun), véritable héros de justice, il livre bataille à Zohak, un des Satans temporels de l'Iran, et l'enchaîne dans une caverne avec les deux serpents qui sifflaient sur ses épaules. Enfin le troisième, Gustap, appartient à la dynastie des Kaïanides et représente l'adoration du feu; c'est sous son règne qu'aurait paru Zoroastre. Après ces trois héros,

1. Creuzer, I. II, p. 312.

nous trouvons encore le célèbre Roustan, qui, dans l'épopée des Perses, porte le même caractère que Ramâ chez les Hindous et Hercule chez les Grecs[1].

Si nous nous rendons à la Chine, nous trouvons avec le docteur Sepp toute une messiade dans un livre qu'il appelle *Likiyki;* Kioun-tsé, fils d'une vierge, y est fouetté. On délivre un brigand à sa place, il y est crucifié, et sauve le monde[2].

Au Thibet et au Japon, on trouve un héros appelé Schigemouni, fils de la vierge Mahenna.

Chez les Scandinaves, Odin, le dieu du tonnerre, guide son peuple d'Asie en Scandinavie, environ soixante-dix ans avant l'ère chrétienne; il le conduit aux combats, épouse sa propre fille et se brûle sur un bûcher pour le salut de son peuple. Odin est l'Adonis de ce peuple et l'Osiris du Nord. Il est aussi descendu aux enfers.

Ses deux fils, Thor et Balder, continuent son rôle de sauveur jusqu'au jour où le dernier tombe percé d'une flèche lancée par le dieu son ennemi.

Chez les Germains du Nord (les Hyperboréens), Siegfried est encore un Messie, et son rôle est beau dans l'Edda. Huadon lui succède, comme distributeur du *vin* de la vie.

Chez les Gaulois, c'est le terrible Hésus qui, dans la doctrine druidique, pourrait bien avoir plus d'un lien de parenté avec la vierge qui devait enfanter.

Chez les Celtes, c'est Edion, dieu de lumière, qui meurt et renaît aussitôt.

2. — *Héros solaires américains.*

Et le nouveau monde, qu'en dirons-nous? Sera-t-il donc sevré de héros et de soleils? L'éloignement du point de départ, les vastes espaces qui le séparent de nos continents, les oublis

1. Creuzer, l. II, p. 35.
2. *Das Heidenthum,* p. 157.

des émigrations séculaires, auront-ils effacé quelque peu la tradition générale sur les *soleils vivants*, et fait dévier l'*héroïsme* de la routine des vieux siècles? A Dieu ne plaise! Plus elle a traversé d'océans, et plus la folie a paru rajeunir.

Bornons-nous à leur seigneur et maître, celui que l'on appelle aussi le *prince et gloire de l'air*, par conséquent l'Hercule des Amériques.

Laissons parler le baron de Humboldt : « Le grand Téocalli de Cholula, appelé aussi la montagne de briques non cuites (la Babel du Mexique[1]), avait à sa cime un autel dédié à QUETZALCOATL, le dieu de l'air; ce dieu, dont le nom signifie *serpent, revêtu de plumes vertes* (de *coatl*, serpent, et *quetzatli*, plumes vertes), est, sans doute, l'être le plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine : c'était un homme blanc et barbu, comme le *Bochica* des *Muyscas*. Il était grand prêtre à Tula (Tollan), législateur, chef de secte religieuse, et lorsque, s'imposant les pénitences les plus cruelles, et retiré sur le volcan Cacitepell (*montagne qui parle*), il y marche pieds nus sur des feuilles d'agave armées de piquants, on croit voir un de ces *riskis*, ermites du Gange, dont les *Pouranas* célèbrent la pieuse austérité. »

« ... Une boisson mystérieuse, donnée par le grand esprit, en le rendant immortel, lui avait inspiré le goût des voyages et le désir irrésistible de visiter un pays éloigné que la tradition appelait Tlapallan (la patrie des Toltèques); mais comment concevoir que cet homme *blanc*, prêtre de Tula, ait pu se diriger au *sud-est*, vers les plaines de Cholula et de là aux côtes orientales du Mexique, pour parvenir à ce pays *septentrional* d'où ses *ancêtres* étaient sortis l'an 596 de notre ère?... Il demeure vingt ans parmi les Toltèques, leur enseigne tous les arts, la religion, institue des jeûnes de *quatre-vingts jours*, les exhorte à la paix, et disparaît en leur

1. Se rappeler ce que nous avons dit, chapitre IX, § III, de cette seconde Babel foudroyée.

promettant de revenir... C'étaient ses descendants que le malheureux Montézuma croyait reconnaître dans les compagnons d'armes de Cortez... « Nous savons par nos livres, dit-il au général espagnol dans son premier entretien, que... les descendants de notre chef viendraient prendre un jour possession de ce pays. Considérant que vous venez des lieux où *naît le soleil*,... je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel[1]. »

Un pareil personnage devait ouvrir un champ bien vaste aux plus complètes contradictions. Pendant que les uns, sans tenir compte de tous les monuments, le rangeaient parmi les fables, d'autres, s'appuyant sur quelques statues qui paraissaient bouddhiques, en faisaient un prêtre de Bouddha;... d'autres, se fondant sur la physionomie égyptienne de certaines pyramides, le métamorphosaient en prêtre de Memphis; d'autres, enfin, séduits par les *croix* trouvées là comme partout, voyaient en lui un disciple égaré de saint Thomas, ou saint Thomas lui-même, qui, après avoir christianisé la Chine et le Japon, aurait passé dans l'Amérique.

Comme on le pense bien, le problème n'est pas résolu, mais en revanche les merveilles ont centuplé et pris sous la plume savante et consciencieuse de M. l'abbé Brasseur (de Bourbourg) des proportions à désespérer désormais toute critique.

Ce dieu Quetzalcoatl est identique, selon lui, au mystérieux personnage dont nous avons parlé (au chapitre x, p. 189), et que nous avons présenté comme un personnage très-positivement historique qui aurait *existé* vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, et aurait fondé cet empire palenquéen dont nous voyons encore aujourd'hui les restes.

Ce personnage s'appellait VOTAN. Venu de l'Orient, il y était retourné plusieurs fois pour en revenir toujours. Si l'on en croit toutes les histoires tzendales, publiées par Ordon-

1. De Humboldt, *les Cordillères*, t. I, p. 110.

nez[1], Votan aurait écrit un livre dans lequel il aurait dit qu'il était de la race de *Chan, le serpent*, et qu'il tirait son origine des *Chivim*[2]. Il disait dans ce livre avoir fait douze voyages à Valum-Chivim, pendant lesquels il avait vu aussi les ruines du grand édifice *bâti pour arriver au ciel.* Il parle de la confusion des langues, de l'épreuve qu'il subit dans les souterrains et de son entrée dans le trou du serpent, épreuve qu'il ne put supporter que parce que lui-même était *fils de Serpent*,... etc., etc.

Selon les annales données par l'abbé comme très-historiques, Votan ne se contente pas seulement de raconter, il fait creuser entre le temple de Tulhà et Palenqué un immense souterrain analogue à celui qui subsiste; il construit sur les bords de la rivière Huehnetan un sanctuaire appelé la maison *ténébreuse*, sacrifie au *soleil* sur le sommet des montagnes, fonde plusieurs villes, entre autres Mayapan, et construit une partie de la grande pyramide de Palenqué, sur un bas-relief de laquelle on trouve la fameuse *croix* et un personnage qui semble offrir un enfant.

Confondu avec le mythe d'Imos, personnification du Soleil, il ouvre avec lui la liste royale de la dynastie *solaire* des Votanides ou monarques de Palenqué, puis viennent à sa suite Chanan, Abags, Tox, Moxic, Lambat, Muluc, Elab, Balz et Ewob, tous constructeurs d'obélisques sur lesquels on lit leurs actions et leurs titres de *Soleil, Cœur* du peuple, *Serpent* de la terre, etc.

A ces douze Votanides très-historiques succèdent ensuite Hix, Chabin et Chin... Une traduction conservée par Las Cases et Torquemada[3] représentait ce dernier comme un véritable

1. Savant dominicain du couvent de Mexico, auteur d'une histoire *del cielo e della terra.*

2. Ordonnez croit que c'est là le Chivim ou pays des Hévéens de l'Écriture.

3. *Monarchie indienne*, l. XII, ch. II. Contrairement à nos savants européens, ces savants historiens du Mexique, seuls compétents il nous semble, acceptent comme *certains* les détails et le fond de toute cette histoire.

dieu qui avait introduit et présenté les mœurs et les crimes de Sodome comme le moyen le plus sûr de plaire à la divinité[1].

A ces nouveaux Votanides succèdent enfin les Toltèques ou Nahuas, commandés par Quetzalcoatl, l'exilé revenu, qui les guide à travers les déserts au moyen d'une certaine *enveloppe sacrée* qui s'appelle *opis* ou l'*invisible,* et dont seul il prend et comprend tous les ordres. Enfin, après les avoir établis dans le pays des Quinamés ou *géants,* qu'ils exterminent, il leur fait ses adieux en ces termes : « Sachez que votre dieu veut que vous vous établissiez en ce pays dont il vous donne la possession. » Quant à lui, il veut retourner d'où il est venu.

« Adieu, leur dit-il, jouissez en paix, je vous quitte, mais je vous reviendrai quand les temps seront arrivés. » Il dit, reprend l'*enveloppe sacrée,* les livres, ne leur laisse que les instruments aratoires et disparaît à leurs yeux.

En vérité, ne croirait-on pas lire le récit du voyage d'Israël dans le désert, et même, si le respect le permettait, la parfaite ressemblance de ce téraphim sacré avec l'*urim* ou oracle-conducteur qui, lui aussi, était une *enveloppe* (sacella)[2] ?

Explique humainement qui le pourra comment ce formidable plagiaire, qui s'exprime comme Moïse, s'avance dans les déserts et à travers les mers sur la foi d'une boussole infaillible, prophétise à tout un peuple les destins qui l'attendent, et semble lui ménager un nouvel *exode,* comme le lac et Cholula lui ont déjà répété les grandes scènes de Sodome et de Babel.

Supposez le personnage de Quetzalcoatl fabuleux, quoique

1. On voit encore le lac bitumineux au fond duquel on constate la présence de la ville, que la tradition dit être la coupable; ainsi, le merveilleux continue à se copier lui-même sur toute la ligne et à répéter Sodome et Babel, comme il répète les *dieux-soleils* et les *héros.*

2. Voir chapitre IX, § II.

tous les monuments attestent qu'il est réel, quel est donc l'adroit enfant d'Israël qui est venu ressusciter ici sa propre histoire, à l'aide d'un souvenir historique opérer de si grandes choses, laisser de si grandes traces et de telles traditions?

Mais voici le plus merveilleux : Quetzalcoatl, au moment de son premier départ, avait laissé ces peuples dans un état complet de barbarie; or, son absence dure quinze ans, puis on le voit reparaître un beau jour, leur rapportant, dit-il, la récompense de leur foi; et tout à coup, sous le charme de ses institutions, ce même peuple atteint la perfection dans tous les arts et dans toutes les branches de la civilisation la plus raffinée. Si les annales le disent, les traces et les produits archéologiques de cette civilisation le démontrent aujourd'hui. Suivant les uns et les autres, la ville de Tollan s'élève, et avec elle l'âge d'or arrive pour les Toltèques. Cette contrée devient un *Eldorado* véritable : on y voit s'élever des manufactures d'une habileté et d'une magnificence devenues proverbiales, des temples, des palais, des terrasses au coup d'œil enchanteur.

Quant à cette industrie, elle paraît avoir atteint tout d'un coup des limites idéales. Elle créait, par exemple, de merveilleuses écharpes en soie de chenille, des manteaux de plume disposée en mosaïque, des instruments de musique de toute espèce, des pierres précieuses taillées avec un fini que l'art des Européens *ne sut jamais atteindre*, des vases d'une terre si fine et de couleurs si brillantes, que l'Étrurie et la Chine se fussent fait un honneur de les produire; et ce qui causa le plus d'admiration aux Castillans, d'après Torquemada (justifié complétement aujourd'hui et sur tous les points par M. Brasseur), ce fut la faïence, aussi belle et aussi délicate que celle de Florence, puis des bas-reliefs et des peintures dont nos artistes seraient jaloux. Ces merveilles, qui furent retrouvées par les Américains et par les étrangers chez les Tianquiz, de la cité de Quetzalcoatl, remontent « à une époque où la plus grande

partie de l'Europe était encore plongée dans la plus grande barbarie. »

Si Quetzalcoatl avait réellement voyagé, comme il le disait, où avait-il donc été chercher tant de merveilles? S'il n'a pas existé, à quelle école à présent les pauvres Toltèques voyageurs, tout aussi ignorants jusque-là que les Quinâmes ou géants qu'ils venaient d'exterminer, les avaient-ils puisées?

« Cette réapparition de Quetzalcoatl, dit M. Brasseur, ressemble à un météore; c'est en effet quelque chose de bien plus merveilleux qu'un prophète; sans parenté, sans connexion apparente avec tous ceux qui l'environnent, prenant possession du trône comme un envoyé des dieux pour disparaître encore un peu plus tard!... Il y aura toujours dans la vie de ce prince une phase qui demeurera inexplicable, et que l'historien cependant *sera forcé d'accepter comme un mystère* jusqu'à ce que le temps le laisse pénétrer. Dans quelle région ignorée (notez que c'était au VIIe siècle) allait-il puiser les notions de toutes les sciences et d'une sagesse qui ne fut jamais égalée? On ne peut le deviner, *mais les monuments sont encore là: à peine* est-il débarqué qu'il jette les fondements d'un pont admirable que les Espagnols *purent encore voir aux premiers jours de la conquête*[1]. »

On sait, en effet, combien ils furent émerveillés encore de la magnificence inouïe des temples et des palais qui s'offraient à leurs regards.

Mais l'âge d'or ne devait durer que vingt ans. Quetzalcoatl avait établi à Tollan le *baptême*, la *confession*, les *monastères*, le *célibat*, les *robes noires* des prêtres, les *expiations* et la *croix*[2]; ses sujets ne s'appelaient plus entre eux que « mon frère. » Or, tout cela déplaisait à l'ancien dieu du pays, TETZCATLIPOCA, qui, furieux de ce que le peuple régénéré lui refuse l'immolation de sept victimes humaines,

1. Brasseur, t. I, p. 173.
2. Nous avons déjà parlé de celle de Palenqué.

envoie vers lui l'ancien roi Huémac, son parent, pour réclamer en faveur de l'ancien droit. Celui-ci, que le *Codex Chimalpoca* représente comme un magicien, poursuit, obsède le malheureux roi, qui, fatigué de tant d'instances, et nouveau Pilate, se contente de se boucher les oreilles et de fermer les yeux,..,. concession lâche et honteuse, à la suite de laquelle le sang humain recommence à couler à Tollan.

Quetzalcoatl annonce que son règne a cessé. On veut le retenir, mais il est inflexible. Interrogé sur le lieu de sa retraite future, il déclare « qu'on est venu le chercher de la part de *son maître*, et que ce maître est le soleil. » Il pleure sur sa ville, imprime la marque de son pied sur une roche, et, traversant les montagnes, jette à Huexotzuico les fondements d'un nouveau royaume toltèque. Poursuivi de nouveau par Huémac, il se retire à Cholula qui prend le nom de *Ville de l'exilé*, après avoir été dédiée autrefois à un premier Quetzalcoatl, compagnon du géant Xelhua qui avait élevé la fameuse pyramide foudroyée. Le deuxième Quetzalcoatl se retire encore de Cholula à Tlapallan. Il s'embarque sur un navire orné à la poupe de deux serpents entrelacés; on suit ses traces jusqu'à l'embouchure du fleuve de Coatzacualco, c'est-à-dire *lieu où se retirent les serpents*, et il disparaît pour toujours.

Voilà le plus simple aperçu des prodiges opérés par le *héros solaire* mexicain. On conviendra qu'ils valent bien ceux de nos Hercule et de nos Bacchus; ici, comme pour le premier, et sur une échelle bien plus grande et *bien plus solide* encore, on voit s'accorder complétement merveilleux, traditions, histoire et monuments avec leurs vestiges.

A partir de ce moment, tout va de mal en pis à Tollan. Les crimes et les prodiges s'y multiplient. Cette ville est foudroyée et Ultacan devient la métropole; on y voyait de temps immémorial le fameux temple de Cahba-hâ renfermant une certaine fontaine, et une pierre sacrée qui, selon Fuentès (historien espagnol), était noire et d'un brillant extraordinaire, et que le

roi des Guichés faisait encore *consulter* lors de l'arrivée des Espagnols à Mexico [1].

Mais la ville sainte par excellence est celle de Téotihuacan, qui, sous le nom de *Ville des dieux,* joue le plus grand rôle dans l'histoire des Toltèques.

« C'est dans son enceinte, dit M. Brasseur, qu'avaient eu lieu régulièrement les *Assemblées des dieux;* c'est là qu'*après diverses convulsions de la nature* ils descendaient pour se concerter sur l'organisation de l'univers ; c'est là enfin qu'a eu lieu l'apothéose de Nanahuatl, un des faits les plus étranges et les *plus difficiles à expliquer de toute l'histoire.*

« Voici comment s'expriment à ce sujet les annales : « Les dieux se réunissent, il faut leur immoler une victime pour obtenir la réapparition du *soleil* qui dérobe depuis longtemps sa lumière. Nanahuatl est là, malade, dégoûté de la vie; il n'hésite pas plus que Curtius, s'élance dans les flammes et en est dévoré. *A l'instant l'astre reparaît,* et on confond désormais les honneurs que l'on rend au soleil avec ceux que l'on rend à la victime et à son compagnon Metzli, qui avait suivi son exemple sur le bûcher de la lune. »

Cette double apothéose ouvre une période nouvelle et donne lieu, selon les traditions, à l'érection des deux grandes pyramides.

1. « Le démon, dit naïvement Fuentès, s'y montrait comme dans une glace et répondait comme un oracle. » On voit qu'ici, comme partout, les aérolithes ont joué le plus grand rôle. On avait montré pendant longtemps celle qui avait détruit la pyramide de Cholula. Tollan fut détruite de même par une immense pierre dont on voit encore les débris, et qu'on avait vue planer longtemps dans les airs, soutenue par un oiseau et traversée d'une flèche. A part la flèche et l'oiseau, M. Babinet nous a montré dans nos temps modernes l'analogue de cette pierre planant dans les airs au-dessus de Weston et finissant par remonter. C'est donc endémique en ce pays; mais voici qui l'était autrefois partout (voir notre premier volume, Appendice, GÉNIES ÉPIDÉMIQUES) : « Après la chute de l'aérolithe de Tollan, dit M. Brasseur, on vit apparaître un spectre épouvantable qui enlaçait ses imprudentes victimes dans ses bras charnus, et jetait un horrible venin sur ce malheureux pays, qui en resta terrifié pendant des siècles. »

« Alors, dit le *Codex Chimalpoca,* commencèrent les immolations divines à Teotihuacan (ce mot signifiant *immolation humaine*) : dans les cérémonies solennelles, le sang y coulait à larges flots, et le *soir de l'arrivée des dieux* on terminait la cérémonie en jetant dans le feu tous les captifs, au milieu des danses et des chants. Cet état de choses dura mille ans.

« A l'ouest des ruines d'Iximché, se trouve un mamelon au sommet duquel se rendait autrefois la justice, et jamais d'une manière définitive avant d'avoir consulté l'oracle ; à cet effet trois des juges étaient désignés pour descendre au fond d'un précipice voisin. Là se trouvait conservée dans un temple antique une pierre noire et diaphane, d'une qualité plus précieuse que l'obsidienne, dans la transparence de laquelle les dieux faisaient connaître leur volonté. » (Brasseur, t. II, p. 521.)

Nous engageons nos lecteurs à suivre dans cet ouvrage l'histoire de ces pays vraiment extraordinaires, où, comme le dit M. Brasseur, « le merveilleux va toujours en augmentant, à mesure que les temps avancent, que la société se perfectionne et que les nations se civilisent [1]. »

Quant à nous, nous ne pouvons sortir en ce moment de ce qui regarde l'*héroïsme,* mais nous pourrons revenir plus tard sur ces prophéties très-explicites, dans lesquelles les Espagnols trouvèrent, à leur débarquement, non-seulement leur arrivée prédite, mais aussi leur costume, leurs armes et l'anéantissement de tous les dieux par la croix. L'époque fatale pour eux était fixée avec une exactitude d'autant plus remarquable, qu'au moment de la rédaction de ces prophéties on n'avait pas encore à Madrid la première idée de la conquête.

Dans le paragraphe suivant, nous reviendrons sur la valeur morale et religieuse de notre héros mexicain.

Passons à ceux dont les savants modernes s'occupent le plus en ce moment, et voyons si les nouvelles conquêtes de la

1. Tome I. p. 261.

science, en littérature védique et en sanscrit, ne nous offriront pas, en fait d'héroïsme, quelque chose de plus irrécusable encore comme histoire.

3. — *Héros solaires asiatiques.*

Comme nous verrons plus tard un réformateur bouddhiste remanier au Mexique l'œuvre de ce Votan (Quetzalcoatl), il devient urgent de voir ce que les héros indiens, à leur tour, vont nous offrir en fait d'analogues et de garanties. Nous les jugerons ensuite par leurs origines, leurs vies, leurs doctrines et surtout par leurs fruits.

Là encore se retrouvaient d'anciennes prophéties annonçant la succession parallèle de ces interminables dynasties *solaires* et *lunaires*, que l'histoire védique nous montre aujourd'hui dans le passé avec tous les noms des héros, de leurs femmes, de leurs enfants, des villes par eux bâties, etc., etc. De cet accomplissement exact, une philosophie étroite avait conclu bien vite à la postériorité des prophéties, bien qu'il ne fût pas toujours facile de nier leur *priorité*. La date du *Bagavadan* qui les contenait, celle des *Pourands*, qui donnaient les listes formelles des dynasties régnantes en *ayodha*, dynasties dont les anciennes races historiques de l'Inde prétendaient tirer leur origine, rendaient même cette postériorité impossible; il ne s'agissait d'ailleurs que de se rappeler ce grand principe historique posé par Machiavel : « qu'il n'y a jamais eu dans le monde un grand événement qui n'ait été prédit de quelque manière[1]. »

Cette réflexion générale n'empêche pas qu'en *particulier* nous ne commencions par rassurer ceux de nos chrétiens dont la timidité redoute, avant tout, l'antériorité des héros indiens, tels que Ramâ, Khrichna, Salihavanâ, sur celle du fondateur du christianisme.

1. Machiavel, cité plus haut.

Dans tout autre système que le nôtre, en effet, cette antériorité pourrait paraître fâcheuse, mais comme nous n'admettons guère les plagiats *humains*, à l'exception de quelques modifications, peu nous importe que les plagiats surhumains aient eu lieu à la suite ou à l'avance.

Ayant toujours soin, à l'égard de ces questions de dates et de philologie toujours si difficiles, de rechercher le dernier mot de la science prononcé par l'autorité la plus compétente, nous avons étudié sérieusement le cours de littérature indienne, professé, ces dernières années, à l'Université de Berlin, par le célèbre académicien indianiste Albert Weber [1], que M. Renan nous avait recommandé en ces termes : « Je ne connais pas en Europe de chercheur plus pénétrant et plus fécond [2]. »

Nous sommes donc heureux de le voir, à propos des modifications postérieures dont nous parlons, reconnaître l'importance des influences chrétiennes transmises par Alexandrie sur la littérature indienne. « C'est à elles surtout, dit-il, qu'il faut attribuer l'idée d'un Dieu *unique*, personnel, et la notion de la foi, qui, avant cette époque, n'*apparaissent pas dans l'Inde*, mais qui *dans la suite* forment un caractère commun à toutes les sectes indiennes... » C'est ainsi que « le culte de Krichna, héros des temps anciens, *entre dans une voie toute nouvelle...* »

Nous sommes heureux d'apprendre avec lui que « le *Râmâyana* et le *Mahâbhârata* sont d'une époque relativement *assez récente*,... et que par suite de l'influence destructive du climat de l'Inde sur toutes les *copies* védiques, il en est à peine une qui ait plus de quatre à cinq cents années de date... Nous sommes encore heureux d'apprendre que les *Pouranâs* que nous possédons ne sont que des copies remaniées des anciens *Pouranâs*, et que toutes les parties du *Râmâyana*, où Râma est

1. Traduit cette année même, par M. Sadous, membre de la Société asiatique de Paris.

2. *Revue germanique*, n° 1.

représenté comme une incarnation de Vishnou, etc., sont *certainement* des additions postérieures, etc., etc.[1]. »

Nous sommes heureux, avons nous dit, du repos d'esprit que de semblables assertions vont causer aux fidèles embarrassés par les objections accoutumées de copie et d'imitation; mais pour nous, elles n'ont en réalité qu'une très-médiocre valeur : d'abord, en raison de notre mépris pour le faux principe actuel sur tout ce qui regarde le prophétisme et la divination; ensuite, parce que tous ces héros, pour avoir pu enrichir postérieurement leur légende de tous les détails de la *Grande vie* qui est venue plus tard expliquer la leur, n'en sont pas moins, pour le *fond*, les analogues historiques de tous ces héros de l'antiquité dont nous venons de passer en revue les fatidiques destinées, destinées cette fois-ci bien irrécusablement antérieures à celles de leur divin modèle.

Donc étant bien forcé de nous passer pour Bacchus, ce dieu-*pain mangé*, pour ce fils de *la reine du ciel* et *terreur des démons* (Sémélé), de tous les expédients chronologiques qui pourraient expliquer rationnellement la ressemblance, si nous consentons à les accepter pour Ramâ, Krichna, etc., c'est par surérogation de prudence et pour rassurer ceux des nôtres qui n'accepteraient pas nos idées. Nous sommes d'autant plus porté à nous exprimer ainsi, que pour nous Ramâ n'est autre chose qu'un Bacchus continué. Nous ne sommes pas seul à le penser; sir William Jones (de si grande autorité) croyait à l'*identité parfaite* de ces deux personnages et le colonel Wilford pensait que les *Dionysiaques* de Nonnus n'avaient eu d'autre but que celui « de combler les lacunes du *Mahâbhârata*, ce poëme épique, comme on le sait, de la grande guerre indienne.

Mais l'un et l'autre de ces savants croyaient également que Bacchus et Ramâ n'étaient autre chose que le Ramâ de la Bible (ou le Regma de la Vulgate), pendant que *Bali*, le chef de cette armée de *singes* avec laquelle il fait la conquête de

1. *Littérature védique*. (Introduction, p. 36, 43 et 342.)

Ceylan, serait *Bal*, fils de ce Chus, que nous avons dit, en effet, s'être dirigé vers les Indes.

Il est vrai qu'on nous représente toujours Sri-Ramâ comme un « jeune héros revêtu de force et de beauté, ami des plaisirs et des combats tout ensemble, et prédestiné à l'empire du monde; » mais M. Guigniaut voudrait que l'on gardât cette assimilation pour son prédécesseur homonyme, Parason-Ramâ, et que l'on reconnût Hercule sous la figure de celui qui nous occupe. « C'est le héros-dieu de tout l'Orient, selon lui. Le voici avec son cortége de *cercopes* ou d'hommes changés en singes par le courroux de Jupiter, et qu'il conduisit enchaînés aux pieds d'Omphale. »

Nous pouvons retrouver ces *cercops* dans les *satyres* de Bacchus et dans les *rakckasas* de Siva; c'est à propos de ces singuliers soldats que Creuzer disait ingénieusement : « Euripide n'avait cependant pas entendu parler des drames hindous lorsqu'il écrivait Κερκω[1], où donc l'avait-il pris? » Il aurait pu se demander tout aussi bien si le même poëte avait lu les prophètes, et ce qu'ils entendaient, en nous parlant très-sérieusement des égipans, des satyres, des onocentaures et des velus[2].

Quoi qu'il en soit, nous convenons avec M. Guigniaut qu'il y a dans *Sri-Ramâ* de l'Hercule, du Persée, du Thésée et de tous les héros solaires du monde, bien que la *dominante* y soit ensevelie sous trop de scories absurdes et ridicules.

Mais il faut reconnaître aussi que tout s'enchaîne et se commande historiquement avec une régularité parfaite dans le collationnement de toutes ces dynasties solaires et lunaires, et des incarnations de Vishnou. *Ramâ,* le septième des premiers Avatars, était en même temps le soixante-troisième roi de la dynastie solaire, dont le siége était au pays d'Oude, dans la ville d'Aydiotha. *Krichna,* son parent, le fameux Krichna, la

1. Voir Creuzer, *Religions*, t. I, ch. III, p. 209, et la note de M. Guigniaut.
2. Voir ce que nous en avons dit à l'appendice N de notre chapitre IX.

neuvième incarnation de Vichnou, est, à son tour, le cinquantième roi de la race lunaire, le descendant de la race antique de *Yadou* et le neveu du roi *Kans*, qui, *bien positivement*, régnait à Mathoura, dans la province d'Agra.

L'histoire s'accuse ici davantage et le système mythique devient de plus en plus difficile. Donc, nous le répétons, malgré toutes les facilités que nous donne M. Weber, par sa jeunesse relative du *Mahâbhârata*, qui, dans ses deux cent mille vers du IIIe siècle, aurait pu glisser beaucoup d'embellissements et de détails calqués sur nos Évangiles, nous n'en abuserons pas. Fidèle à nos principes sur l'exploitation universelle et fatidique de l'idée messianique, nous nous garderons bien de la méconnaître dans Krichna et nous laisserons à nos lecteurs le soin de choisir dans le fond et dans les détails ce qui leur paraîtra antérieur ou postérieur au christianisme.

Voyons d'abord les confessions légendaires de ce Krichna, et, en cas d'imitation évangélique, admirons leur adresse.

4. — *Krichna.*

Suivant le *Mahâbhârata*, interprété par Creuzer : « Longtemps avant la naissance du céleste enfant dans lequel Vichnou devait s'incarner avec toute sa puissance, sa venue avait été prédite au tyran géant de Mathoura, qui, pour l'anéantir, ordonne un massacre général de tous les enfants du pays. Mais Krichna prescrit lui-même à son père et à sa mère de le transporter au delà de la rivière d'Yamouna, dans la ville des pasteurs, et, à partir de ce moment, commence sa carrière de prodiges. Vivant au milieu de jeunes bergers et bergères, partageant leurs jeux et leurs occupations, on le voit enlever sur son doigt des montagnes, tuer des géants et des monstres, et surtout danser sur la tête du terrible serpent Caliya, après s'être dégagé de ses replis. Tantôt il enchante avec sa flûte les animaux les plus sauvages et les aimables pastourelles qui se rassemblent autour de lui ; il les amuse par des ruses qui ne

Digitized by Google

sont pas *toujours innocentes*. Ami de la volupté et des combats, il s'entoure de jeunes disciples, leurs amis comme lui, puis, quand il se croit assez fort, il marche contre le géant Kansa, son oncle, le subjugue, et par sa mort délivre non-seulement l'univers, mais les seize mille vierges que le géant tenait captives, et qui toutes veulent épouser leur libérateur, ce qu'il leur accorde volontiers. Après la défaite des Kourous, sa dernière victoire, Krichna, qu'une tradition remarquable (et *avérée*, dit Creuzer) *fait périr sur un bois fatal*, où il est cloué d'un coup de flèche et du haut duquel il prédit les maux qui allaient fondre sur le monde, Krichna, disons-nous, las de la terre, remonte dans son céleste séjour, laissant à son disciple chéri, Arjouna, ces instructions *sublimes* qui (toujours suivant Creuzer) font encore aujourd'hui l'exemple et l'admiration de tous les sages [1]. »

Voilà le fond; nous prendrons la peine, dans le paragraphe suivant, d'ajouter quelques coups de pinceau à ce portrait tracé par une plume enthousiaste.

Postérieure au christianisme, une telle création n'est plus qu'une plaisanterie de mauvais goût; antérieure à lui, elle rentre dans l'immense catégorie de tant d'autres créations bien formellement antérieures à leur tour, et qui marchent toutes au même but. Nous espérons que, dans les deux suppositions, le cachet de plus en plus déshonorant, imprimé, comme nous allons le voir, sur le front du héros, déshonorera du même coup la folle et coupable critique qui avait osé le proposer comme le *modèle imité* par l'HOMME-DIEU.

Quant aux similitudes avec ses prédécesseurs, elles sont flagrantes, et M. Guigniaut les résume en ces termes : « Le mythe de Krichna, tour à tour *riant* et *auguste, aimable et sublime*, a fourni matière aux rapprochements les plus divers. C'est d'abord, selon William Jones, l'Apollon divin, comme à son tour le serpent Caliya est le serpent Python. Le père

1. Creuzer, *Religions*, t. I, ch. III, p. 205 à 210.

Paulin en avait fait (avant Dupuis) une fable toute solaire, mais il est plus juste d'y reconnaître avec Creuzer une *incarnation du soleil :* un grand nombre de traits semblent, en outre, rapprocher Krichna d'Hercule, de Jupiter, d'Osiris et de Bacchus... Enfin, nous comprenons (dit toujours M. Guigniaut) *tous les rapprochements que l'on peut faire;* quand nous lisons l'histoire de la naissance de Krichna, quand nous voyons sa mère toujours plus belle à mesure qu'avance sa grossesse, quand nous voyons, à l'heure même où le divin enfant est donné au monde (à minuit), ses parents illuminés tout à coup d'une gloire céleste et les chœurs des *devatas* (anges) faisant retentir l'air de leurs sacrés concerts, quand enfin nous voyons Krichna paraissant avec tous les attributs de Vichnou et tous les caractères de la divinité ; quand nous rassemblons tant d'autres circonstances qui signalent cette merveilleuse incarnation dans tout le cours de sa carrière terrestre, nous concevons combien il était *naturel* de rapprocher sa légende *des récits chrétiens*[1]. »

Que le commentateur de Creuzer cherche maintenant comme tous les autres à expliquer ces similitudes par l'arrivée aux Indes des Évangiles apocryphes qui vinrent se greffer sur les antiques légendes d'un premier Krichna;... que Weber fasse passer cette possibilité à l'état de démonstration, en rapprochant l'âge du *Mahâbhârata*, tant mieux certainement ; mais encore une fois cela n'explique pas un problème qui remonte aux mystères de Bacchus et d'Hercule, et qui était tout aussi embarrassant avec eux seuls qu'avec leur imitateur hindou.

5. — *Salivahanâ.*

Nous dirons la même chose pour Salivahanâ, dont on explique d'autant plus facilement les similitudes toujours croissantes avec le Dieu des chrétiens, qu'il était son contemporain, et que la transmission des Évangiles apocryphes devient

1. Creuzer, *Religions*, t. I, ch. III, p. 212.

encore plus spécieuse. Cependant, tout cela n'était pas commode à combiner. « Chose singulière! dit M. l'abbé Bertrand, son avénement avait été *prédit longtemps avant* sa naissance, et, chose plus singulière encore, l'époque de son apparition dans le monde *coïncide exactement* avec la naissance de notre Sauveur! Voici ce curieux passage du *Skanda-pouranâ:* « Lorsque trois mille cent ans du *Kali-youga* seront écoulés, alors Saka le roi de gloire, paraîtra et délivrera le monde de la misère et de tout mal. Or, Salivahanâ mourut l'an 79 de notre ère, après avoir vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, selon le *Vikrâmâ-tcharitra.* Il était dans la cinquième année de son âge, lorsqu'il se manifesta au monde, précisément l'an 3101 du Kali-youga, ce qui place sa manifestation à la première année de l'ère chrétienne, lorsque le Christ était aussi dans sa cinquième année, car il était né réellement quatre ans avant le commencement de notre ère[1]. »

Il n'est pas aisé non plus de *forger* après coup un ancien roi du *Pratichthâna,* surtout lorsque ce roi était déjà le fondateur de l'ère appelée *Saka* soixante-dix-huit ans avant la nôtre. Le nom seul est déjà très-singulier, Salivahanâ voulant dire *porté sur la croix.* Fils d'un *charpentier,* mais incarnation de Brahmâ dans le sein d'une vierge, les anges commencent par entourer son berceau, dans lequel il joue impunément avec des serpents. L'empereur Vikramaditya, averti de sa naissance, le poursuit comme Hérode; mais le héros lui tranche la tête, et met en fuite les démons; il enseigne publiquement dans les temples et confond les plus habiles docteurs. Wilford le retrouve ensuite dans Sandhimati, ministre d'un roi du Kachemire, qui le fit mourir par le supplice de la croix, suivi bientôt de sa résurrection. Or, ce Sandhimati *avait réellement régné* vingt-deux ans avant Jésus-Christ.

« Nous avons eu notre crucifié avant le vôtre, disent les idolâtres à nos missionnaires, que venez-vous nous montrer? »

1. *Dictionnaire des religions,* art. SALIVAHANA.

Digitized by Google

Encore une fois, que gagnerions nous à nier le côté mystérieux de cette copie, sous prétexte que tous les *Pouranâs* actuels ne sont, d'après Weber, que des remaniements des anciens, puisque voici venir, dans le même ordre de personnages, une antériorité *positive* sur laquelle personne ne s'avisera plus de contester.

C'est donc à celle-ci qu'il faut nous en tenir.

De l'aveu de tout le monde, y compris Weber, ce grand rajeunisseur de la littérature et de la théologie indiennes, voici venir un *sauveur* à date bien certaine, Sakiamouny.

6. — Sakiamouny-Bouddha.

Il faut espérer que cette fois-ci rien ne nous rappellera plus les Bacchus et les Hercule, et que nous en voici débarrassés pour jamais.

A Ramâ, septième incarnation de Vichnou, avait succédé Krichna, chargé de la huitième. Il fallait bien que la neuvième arrivât.

Sakiamouny fut prédestiné à cette auguste mission, et devint à son tour un Bouddha.

Mais qu'est-ce donc qu'un Bouddha?...

Théologiquement parlant, il faut distinguer entre le Bouddha primitif ou Adi-Bouddha, qui paraît être une sorte de *verbe* ou d'intelligence primordiale, cause unique et immatérielle de toutes choses (bien qu'on lui associe d'ordinaire un principe matériel qui lui sert de vêtement), et les Bouddhas terrestres et secondaires, qui ne sont que des incarnations de dieu et des réceptacles de sa double nature.

Dire l'antiquité de cette doctrine dans le brahmanisme, aujourd'hui son ennemi, est presque chose impossible. Tout porte à croire, cependant, qu'après avoir fait partie, comme toute vérité théologique, de cet enseignement primitif qui les comprenait toutes, et que Creuzer et Guigniaut ont parfaitement rai n d'appeler *catholique*, la vérité, passant du

patriarche au païen, se corrompait de plus en plus dans ses applications personnelles. M. Schœbel, qui a publié, dans les excellentes *Annales de philosophie chrétienne* de 1857, une série d'articles fort intéressants sur le bouddhisme, nous paraît dans le vrai lorsque, à propos de son origine, il nous reporte au centre même du magisme, c'est-à-dire dans la Médie.

« Dans tout l'Orient, dit-il, on connaissait un sage, un héros, honoré partout comme dieu de paix et sauveur, sous les noms divers de Boudo, Bouta, Boudios ou Boutès[1]. »

Maintenant, faut-il admettre avec Étienne de Byzance que les successeurs du premier Bouddha avaient fondé l'antique oracle de Dodone en Thessalie, appelé, dit-il, dans le principe, *Bodoneum?* Ce qui pourrait donner quelque valeur à cet aperçu, c'est qu'on retrouve en Thessalie le culte d'une déesse vierge appelée Βουδεία.

Pausanias nous dit de son côté que *Boutès* avait un sanctuaire dans l'Acropole d'Athènes, entre ceux de Neptune et de Vulcain (triste compagnie!).

Mais qu'est-ce à dire? et reviendrions-nous à la Grèce, par hasard? Hélas! oui; car M. Guigniaut, à son tour, convient qu'il pourrait bien être un successeur de Dionysus (Bacchus) qu'Arrien (*Inde*), d'après les traditions recueillies par les compagnons d'Alexandre, appelle *Boudyas*. Ce serait alors, dit-il, un Hermès, « le génie de la planète de Mercure... » Il justifie encore *sur tous les points* ceux qui ont cru reconnaître le Bouddha des Indiens chez le Vodan des nations germaniques et chez l'Odin des Scandinaves[2].

Cette doctrine alors aurait eu le sort de toutes les autres. Issue d'un berceau primitivement pur, et tombée dans les mains d'exploitateurs pervers, ce déraillement nous explique parfaitement les beaux traits et les belles qualités qu'elle tient

1. Mai 1857.
2. Note sur le livre Ier, chapitre III. de Creuzer, p. 659.

de sa naissance, et les souillures que la mésalliance lui aurait imprimées.

Quoi qu'il en soit, vous retrouvez les unes et les autres dans le védisme et le brahmanisme originels, qui tous deux prononcent avec respect et foi le nom de tous les Bouddhas, jusqu'au jour où ils le maudissent et le méprisent.

Et ce jour est celui où le dernier des Bouddhas leur parle de réforme,... inconséquence d'autant plus choquante, qu'ils reconnaissent dans ce Bouddha la neuvième et très-réelle incarnation de Vichnou, succédant à celle de Krichna, mais inconséquence qu'ils expliquent aussitôt en ajoutant que « cette fois Vichnou ne s'était incarné que pour tromper les impies, et pour empêcher une conversion imminente pour les bons, en prêchant l'athéisme aux mauvais.

Nous doutons que les admirateurs de la théologie hindoue, et certes ils sont nombreux, puissent justifier facilement cette rouerie divine.

Toujours est-il que vers le milieu du IXe siècle, selon beaucoup d'auteurs, du VIIe, selon M. Schœbel, et du VIe, selon M. Weber, qui suit en cela la chronologie des bouddhistes méridionaux, très-différente de celle des Thibétains, naquit à Kapila-Vastou, ville du Béhar, le héros dont nous allons nous occuper. Race solaire et royale, d'illustration védique, lieu de naissance bien précis, généalogie authentique, chronologie très-rationnelle, rien ne manque cette fois à la valeur historique d'un personnage qui, pour la première fois, impose silence au mythisme.

Si les autres n'ont eu ni la même puissance ni le même droit, il serait peut-être juste de remarquer un peu d'inconséquence à leur refuser la vie, lorsque celle-ci est formellement reconnue par un successeur auquel on ne saurait la dénier. Il nous paraîtrait assez logique, quant à nous, de faire profiter un peu l'existence récusée de Krichna du tribut d'hommages que lui paye l'irrécusable Bouddha.

Ceci bien établi, revenons à notre enfant divin et suivons,

sans les distinguer, les notes *dominantes* de son histoire et de la légende indivisiblement associées.

Quoique le roi son père, chef, comme nous l'avons dit, de l'antique famille des Çàkias (*Çouddhodana*), pût à *bon* droit le réclamer pour son fils, il en cédait tous les honneurs à Vichnou et à Maha-Maya (*la grande illusion*) qui, tout en restant *vierge*, le porta dix mois dans son sein et le mit au monde sans douleur. *Aussitôt* on *le baptisa* avec l'eau divine, et on l'appella *Çakiasinha* ou le *lion* de la race des Çàkias. Rien n'égale le luxe, les hommages et la magnificence dans lesquels se passent les premières années de ce jeune thaumaturge. Trente-cinq vierges le récréent par leurs chants, sept le baignent tous les jours, sept l'habillent, sept le bercent, sept l'amusent. Sa science laisse bien vite à mille lieues derrière elle celle du lama ou goura, chargé de lui communiquer la sienne et de l'initier principalement au *culte du divin soleil* (*savitri*). Quant à sa beauté, elle est si resplendissante que la foule se précipite sur ses pas pour admirer ses quatre-vingts *attraits de perfection*.

L'enfant devient jeune homme, et, pour complaire à ses parents, prend femme et devient père à son tour. Évidemment ce n'était pas sa vocation. Sortant un jour d'une longue et profonde méditation extatique sur les quatre degrés principaux de la misère humaine, à savoir : les peines de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort, il jure de s'y soustraire, foule aux pieds parents, épouse et enfants, et, s'élançant sur un coursier que lui procure son protecteur Indra, il se rend dans le royaume d'Oudipa, où il est suivi de quelques disciples. Là, il se dépouille de ses habits somptueux, rase sa chevelure, endosse le froc du religieux, prend le nom de Sakiamouny (*moine de la race des Sakias ou de Goutama*), et se livre aux mortifications les plus dures pendant six ans. Mais voyant qu'elles affaiblissent son esprit, il croit devoir prendre une nourriture plus forte, ce qui scandalise ses disciples; ils le quittent. C'est alors que, rendu à lui-

même, il s'assoit sous un figuier, qu'on appelle depuis *bodhi* ou *l'arbre de l'intelligence*. Il y reste six ans plongé dans la plus admirable des extases, et ne se relève que pour annoncer qu'il vient d'atteindre à la solution du grand problème sur l'unification de l'homme avec son dieu. Il l'enseigne à Bénarès, où il salue tous le Bouddhas, ses prédécesseurs, et ce n'était pas une petite affaire lorsqu'on sait que tous les hommes, tous les génies, tous les dieux, tous les êtres en un mot, y compris les plus infimes, peuvent devenir des Bouddhas plus ou moins parfaits jusqu'à leur annihilation dans le sein du Bouddha suprême et primitif. C'est à *trente-six* ans qu'il commence à prêcher, à tourner le *livre de la loi,* comme on dit dans la théologie bouddhique, et cette loi, c'est le *maître spirituel* qui la lui dicte. Sa doctrine se répand, et, retrouvant les cinq disciples qui l'avaient abandonné, un mot suffit pour les ramener à lui, et c'est avec leur aide que le grand œuvre se poursuit. Relativement à la doctrine brahmanique qui cependant en contenait à peu près tous les principes, celle de Sakiamouny est une doctrine consolante. Tous les déshérités du monde brahmanique accourent en foule autour de cette voix qui leur prêche pour la première fois en langue vulgaire et avec un grand entraînement la paix, la bienveillance, l'égalité de tous les hommes devant Dieu, une *loi d'amour* en un mot (*pràsàdika*), ou *sougata* (*l'heureuse venue*) des lois. Rien ne manque plus à ses succès que viennent sanctionner surtout de grandes vertus apparentes, des austérités sans nombre, et des épreuves surhumaines que l'on pourrait appeler des martyres subis en expiation des crimes du monde *qu'il assume sur lui-même;* sa victoire sur les démons et enfin une sorte de *passion* dont il sort régénéré et glorieux, tout cela explique son influence. Joignez-y les persécutions des Brahmes, des miracles éclatants, les hérésies détruites, à commencer par celles de son fils, et enfin le succès immense qui lui permet de voir fleurir sous ses pas une masse de communautés bouddhiques dans lesquelles il établit *la*

prière, le baptême, la confession, ou mêle une foule de rites dont plusieurs ont pu survenir, il est vrai, postérieurement à l'ère chrétienne, mais dont quelques autres cependant furent bien évidemment établis par lui et ne peuvent lui être retirés, et vous aurez toute la vie du grand homme.

Avant de mourir, il voit sa doctrine prêchée dans tout l'Hindoustan, et sur ce lit de mort il prédit, à l'âge de quatre-vingts ans, que cette doctrine existera pendant cinq mille ans, mais qu'il viendra un autre *Homme-Dieu* nommé *Maidara,* et *qu'alors* ses sectateurs seront obligés de quitter l'Inde pour se réfugier dans les plus hautes montagnes du Thibet, qui deviendra le siége de la nouvelle croyance. « La persécution prédite *arriva effectivement,* dit M. l'abbé Bertrand, lors de la naissance de Jésus-Christ, et, poursuivis à outrance, les sectateurs de Bouddha furent obligés de se réfugier dans les montagnes du Nord. »

Nous doutons fort que le bouddhisme atteigne aux six mille ans annoncés; mais si la gloire et l'autorité d'une religion pouvaient jamais dépendre du nombre de ses sectateurs, il occuperait incontestablement le premier rang, puisque ces sectateurs s'élèvent encore aujourd'hui au chiffre énorme de trois cent millions.

Jusqu'ici nous avons respecté, comme on le voit, la grande illustration, et nous avons supprimé d'une vie démesurément encensée tout ce qui eût pu sembler dicté par les exagérations du fanatisme chrétien et du parti pris à l'avance. « Tous les faits essentiels, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, et toutes les traditions sur lesquelles s'appuie la foi bouddhique se trouvent *pleinement confirmés,* et les légendes des *Soutrâs* qu'on pourrait croire *pleinement imaginaires* prennent une *réalité* et pour ainsi dire un *corps* dans leurs monuments décrits par le pieux voyageur du VIIe siècle, Hiouen-Thsang (traduit et publié par M. Stanislas Julien[1]).

1. Voir le *Journal des savants,* août 1856. Travail capital lu par cet académicien à l'Académie des sciences morales et pratiques.

C'est vrai, mais lorsque nous entrerons dans l'examen court et sérieux de cette masse de fioritures qui se sont comme amusées à rendre cette vie d'un *saint païen* aussi grotesque et aussi niaise que possible, nous ne savons en vérité ce qui pourra subsister du héros et du saint. L'essentiel pour nous est qu'on nous ait accordé son *antériorité* et même ses relations et son étroite connexion, comme héros solaire, avec Hercule et Bacchus-Boutès.

§ V

Théophanies passagères et théophanies permanentes. — Le héros devant les saints Pères. — Sa naissance et sa prédestination. — Médiums et chabérons antiques. — Héros précurseurs ou voleurs?

1. — *Théophanies passagères et permanentes.*

Vouloir expliquer par « les tendances *naturelles* du cœur et de l'esprit ou par la personnification de tous leurs rêves » une succession indéfinie d'existences dont l'étude la plus simple nous donne aujourd'hui le vertige et révolte la raison, c'est vraiment se rire avec un peu trop de *sans façon* et de l'antique genre humain qui affirmait leur origine supérieure, et de l'esprit moderne qui, bien loin d'obéir à ces *tendances naturelles,* ne peut même pas courber sa raison devant la seule incarnation réelle que l'histoire et la foi lui imposent.

Disons-le hardiment : cette méthode pour la solution des questions difficiles équivaut à ces « plaisanteries » que l'épicurisme d'Horace recommandait en pareil cas comme la meilleure ou plutôt comme la seule des réponses. Dans le cas présent, elle a l'immense inconvénient de ne pas avancer d'un degré la solution du grand problème qui nous occupe et qui repose sur la difficulté d'un concordat entre la réalité de ces existences et leur caractère astronomique.

Si nos lecteurs ont bonne mémoire, c'était en présence de ce dilemme que les académiciens du dernier siècle se regardaient sans pouvoir avancer, et se répétaient l'un à l'autre : « Dites-nous donc, si vous le savez, comment on pouvait être à la fois un homme et un soleil, un personnage historique et une simple parabole. » Nous avons vu avec quel luxe d'érudition et de bon sens l'abbé Foucher avait défié de poser jamais cette question en d'autres termes.

Le syllogisme était terrible; aussi pour faire sortir quelque chose de l'urne fatidique qui en contenait les deux membres, le XVIII[e] siècle ayant tiré le mot *hommes*, il ne restait plus au XIX[e] que le mot *soleils*, et c'est aujourd'hui le mot de la majorité.

Quant à nous, nous nous permettrons de le déposer à nouveau dans la même urne, et autorisé que nous sommes à la répétition, en raison de l'extension de la question, nous ne nous lasserons pas de demander comment tous les peuples, jeunes ou vieux, ignorants ou lettrés, civilisés ou barbares, ont jamais pu s'entendre pour métamorphoser en incarnations solaires, en verbes, en messies, en fils de vierge, en vainqueurs des enfers et en sauveurs par leur passion, tous ces hommes exceptionnels nés sous toutes les latitudes et à tous les antipodes de l'espace et du temps.

Tant que cette idée restait à l'état d'abstraction, on croyait tout expliquer par l'attente messianique, comme si cette attente n'était pas déjà le plus grand des prodiges; mais on se tromperait grandement si l'on allait attribuer à l'impatience générale de la réalisation les méprises perpétuelles sur la personne qui devait réaliser l'idée. Les populations suivaient la marche de ces messies, mais ne les devançaient jamais; ce ne fut qu'au nombre de trois que les mages vinrent saluer le Messie véritable qui ne put même se faire recevoir de sa propre nation. Encore une fois, l'Hyperboréen ne peut pas s'être jamais assez bien entendu avec le Grec pour enfanter tant de créations semblables dans la seule impatience d'un messie

qui se trouve bien dans leurs annales, mais dont on ne les entend jamais parler.

Il n'est pas dans la nature de pousser aussi loin les préoccupations d'intérêt général. C'est encore là une solution insuffisante. Cherchons autre chose.

Nous avons promis de revenir à l'académicien Foucher dont le cinquième mémoire, disions-nous, pourrait nous aider.

Effectivement, après avoir, on se le rappelle, frappé à toutes les issues, il avait fini, semblait-il, par se rapprocher de la seule qui paraissait praticable. Après avoir essayé celle de l'*apothéose*, et prouvé que, si l'on ne pouvait la rejeter en certaines circonstances, elle était loin d'expliquer les difficultés principales, il proposait cependant les *théophanies* comme Fréret; mais bientôt s'apercevant que Fréret, en les expliquant elles-mêmes par l'*illusion* générale et la plus folle des crédulités, ne faisait que substituer une difficulté plus grande à une difficulté plus faible, il examine à fond cette opinion des anciens et distingue fort bien ce qu'ils distinguaient eux-mêmes.

« Ils en reconnaissaient de deux sortes, dit-il, les unes *passagères* et les autres PERMANENTES.

« J'appelle théophanie *passagère* la manifestation d'un dieu sous une forme humaine, mais dans un corps d'emprunt, et seulement pour un temps assez court.

« J'appelle théophanie PERMANENTE la manifestation d'un dieu dans un corps réel et tellement propre à lui, qu'il *naît comme les autres* hommes, croît, vieillit et meurt comme eux, soit de mort naturelle, soit de mort violente. »

Foucher a raison, c'était là « l'erreur générale, » mais *erreur* fondée sur des *vérités* qui nous échappent complétement aujourd'hui.

« Les Grecs, continue-t-il, admettaient les premières; il suffit d'ouvrir Homère pour être convaincu qu'ils poussaient la crédulité sur ce point jusqu'à l'extravagance; partout, à tout propos, ils voyaient des dieux;... ils disaient avec le poëte: « Les dieux se revêtent, quand il leur plaît, de toutes sortes

de formes, prennent souvent celle d'un étranger et parcourent les villes et les contrées pour être témoins des violences qu'on y commet et de la justice qu'on y rend[1]. »

Les Égyptiens à leur tour disaient, au rapport de Diodore : « Les dieux parcourent, de temps à autre, tous les lieux du monde, tantôt sous une figure humaine, tantôt sous celle de quelques animaux sacrés. »

« Tout l'Orient était imbu de cette doctrine ;... c'était la tradition du genre humain. D'ailleurs, nous en trouvons dans les livres saints une infinité d'exemples qu'on ne pourra jamais expliquer allégoriquement... « Exercez l'hospitalité, dit saint Paul aux Hébreux, car c'est en la pratiquant que quelques-uns, sans le savoir, ont reçu pour hôtes des anges mêmes. » On dirait qu'Homère n'avait fait que *substituer aux anges les dieux de son pays*... Je sais que cette manière de penser n'est guère du goût de mon siècle. *Il ne veut pas absolument* que les anges *bons* ou *mauvais* se mêlent de nos affaires ; cependant en mettant même à l'écart l'autorité de nos livres saints, je ne vois rien dans cette *supposition* qui puisse alarmer un vrai philosophe... D'ailleurs c'est une pure question de *fait*... et un fait attesté non-seulement par un témoignage AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON, mais encore par la déposition de toute l'antiquité. »

On le voit ; l'académicien s'enhardit, et la *supposition* risquée dans la première partie de sa phrase devient dans la dernière un *fait* au-dessus de tout soupçon. Courage !

« Quant aux théophanies *permanentes* opérées par les dieux naturels et physiques, le soleil, par exemple,... quelque brut que soit un peuple, vous ne lui ferez jamais croire qu'un astre se soit incorporé dans tel homme ou dans telle femme qu'il voit devant ses yeux ; si Manco-Capac et sa femme en arrivant au Pérou avaient dit : « Nous sommes le soleil et la lune, » on se serait moqué d'eux, mais ils dirent : « Nous

1. *Odyssée*, l. XV.

Digitized by Google

sommes les enfants du soleil et de la lune, » ce qui ne présente pas une absurdité si palpable.

« Comme ils croyaient aux génies conducteurs de ces astres,... dès lors il ne s'agissait plus de l'incarnation du *soleil*, mais bien du génie divin qui présidait au soleil.

« Enfin, tous les génies ne sont pas célestes et les mauvais anges n'ont pas été privés après leur chute de tout le pouvoir qu'ils avaient dans le monde corporel. Or, qui de nous oserait soutenir que Dieu n'ait pas permis quelquefois à des esprits d'erreur de se transformer en anges de lumière pour punir les nations coupables, les séduire par leurs prestiges, et obtenir d'elles le culte qui n'est dû qu'à l'Être suprême? Les païens eux-mêmes craignaient de s'y méprendre[1]. »

On peut constater que l'abbé Foucher approche petit à petit de nos idées, et qu'après nous avoir parlé dans les mémoires précédents de *l'extravagance* des crédules, du *charlatanisme* de leurs prêtres, il arrive *forcément* à cette conclusion déjà citée de Creuzer : « Décidemment il faut en revenir à la doctrine des génies, doctrine sans laquelle il est absolument impossible de comprendre le premier mot aux religions. »

2. — *Le héros devant les saints Pères.*

Toutefois Foucher, qui voit très-juste pour ses théophanies *passagères* ou fausses incarnations, faute d'un peu de courage ou bien d'un peu de mémoire, laisse à mi-route, et très-incomplétement résolue, la question des théophanies *permanentes* et, par conséquent, des héros.

Les Pères de l'Église avaient été parfois plus explicites.

On comprend parfaitement comment, avec tous ses préjugés, l'esprit moderne a pu fulminer tant d'anathèmes contre leur manière d'envisager tous ces héros ou demi-dieux d'un paganisme incompris. « Dans leur *grossier* évhémérisme, nous

1. *Odyssée*, l. XV.

Digitized by Google

dit-on, ils n'y voyaient que des hommes! » — Mais nous venons de voir que leurs ennemis confessent parfois encore des vies bien réelles sous le voile des légendes et des allégories. — « Ils ne comprenaient pas la vaste synthèse de toutes les formes religieuses!... » — Mais on vient de vous montrer que, bien longtemps avant nous, ils avaient déjà soupçonné le retour des Bacchus et des Hercule, sous les nouvelles figures de *Boutès* et de *Brahma*[1]. — « Ils accusaient d'athéisme ces belles conceptions du génie le plus religieux!... » — Qu'allez-vous faire vous même, et qui va se montrer le plus sévère de M. Barthélemy Saint-Hilaire ou de Tertullien? Nous allons en juger.

Mais voilà ce qui paraît impardonnable! les Pères, tout en s'appuyant sur le système d'Évhémère, tout en exploitant dans l'intérêt de leur religion le côté vrai de sa doctrine, c'est-à-dire la mortalité de tous ces dieux, voyaient encore autre chose en tout ceci; ils y voyaient ce que nous cherchons précisément à établir en ce moment, ils voyaient derrière tous ces hommes-instruments une profanation surintelligente, universelle, continue et merveilleusement habile, de nos dogmes les plus vénérables. Et certes ils avaient mille fois raison.

Car, sans cela, que resterait-il? Raisonnons un moment. Voici toute une école savante, accréditée, qui nous montre dans le bouddhisme par exemple, avec la plus belle partie de notre morale, avec des *expressions évangéliques*, la plupart de nos lois sur la vertu des expiations, sur l'humilité, sur le pardon des injures, sur le mépris du monde et sur l'absorption définitive en Dieu, et, ce qu'il y a de plus remarquable, la plupart de nos sacrements, le baptême, la confession, etc. C'est admirable, mais pour cette même école qui l'avouera tout à l'heure, le faux et le vrai se trouvent amalgamés dans un hideux alliage de fange, de boue et d'athéisme, triste milieu pour la Divinité.

1. Voir plus haut.

Or les Pères de l'Église, qui reconnaissaient leur propre bien sous la peau de ces brebis, et n'accordaient d'ailleurs ni tant de puissance à la nature humaine, ni tant de mémoire à la tradition, qui connaissaient enfin par l'Évangile, par toutes les philosophies, par leur propre bon sens et avec l'assentiment général, ce que nous ne voulons plus comprendre aujourd'hui, c'est-à-dire toutes les ruses des faux esprits de lumière, les Pères, disons-nous, méditant sur ce mot décisif : « TOUS CEUX QUI SONT VENUS AVANT MOI SONT DES VOLEURS, n'hésitaient pas à reconnaître ici l'agence occulte, la grande direction générale et surhumaine préposée au mensonge, attribut général et milieu de tous ces faux dieux des nations : « *omnes dii gentium dæmonia* (*elilim*).» (Ps. xcv.)

Et quant à ces demi-dieux ou dieux-hommes dont Évhémère leur avait révélé la naissance, gardez-vous bien de croire qu'ils en fissent de *simples* hommes, soumis comme nous aux seules forces de la nature. Non; pour eux c'étaient les instruments, comme nous dirions aujourd'hui les MÉDIUMS, de la grande puissance dirigeante. C'était évidemment le fond de leur pensée sur ces existences singulières, et peut-être pourrait-on leur reprocher de ne l'avoir pas assez nettement formulée, tant la première partie de la vérité, l'existence humaine et mortelle de ces dieux, leur paraissait devoir suffire à leur thèse, ou plutôt à leur triomphe!

Aujourd'hui ils n'hésiteraient pas à compléter leur évhémérisme, parce que, et M. de Rougemont le remarque avec raison, « cette argumentation, qui a contribué puissamment à la chute du polythéisme, a fait son temps et serait insuffisante de nos jours[1]. »

Toutefois, écoutons saint Clément d'Alexandrie : «Vous vous êtes fait des dieux d'hommes esclaves de leurs passions, d'hommes dont plusieurs furent *à la lettre* de vrais esclaves, comme les ilotes chez les Lacédémoniens. Est-ce que Apol-

1. De Rougemont, *Peuple primitif*, chapitre HÉROÏSME.

lon ne fut pas esclave d'Admète à Phères? Hercule ne le fut-il pas auprès d'Omphale à Sardes? Est-ce que Neptune n'était pas aux gages d'un certain Laomédon de Phrygie? Quant à votre Jupiter, pour le trouver, ne montez plus au ciel, fouillez la terre, Callimaque de Crète vous dira où il est enterré...

« Je vous ai donc fait voir assez que ce ne sont pas des dieux que vous adorez; mais il importe d'examiner si ce ne seraient pas PLUTOT DES DÉMONS... Édémus chez les Cythiens, Callistagoras à Ténos, Anius en Élide, Strablacus en Laconier,... voilà ceux que vous nommez des demi-dieux, COMME ON APPELLE MULETS LES DEMI-ANES; car vous ne manquez pas de termes pour exprimer ces ALLIANCES impies... Vous le dirai-je? chez vous, les tombeaux et les temples sont également admirés. Pyramides, mausolées, labyrinthes, qu'est-ce autre chose que les temples des morts et en même temps que les tombeaux DES DIEUX [1]?... »

On voit déjà combien peu cet évhémérisme ressemblait au nôtre.

« Lorsqu'ils invoquent la divinité de ces hommes et qu'ils tombent à genoux devant leur image, c'est leur GÉNIE qu'ils adorent, disons mieux, leur DÉMON. C'est de ces démons qu'il faut entendre ce qu'on vous dit de Jupiter et des Dioscures cavaliers [2]...

« Ces dieux, nous dit Athénagore, que furent-ils autre chose, que de véritables mortels, comme le prouve leur histoire? Mais on peut prouver que ce sont réellement DES DÉMONS D'ACCORD AVEC DES AMES DE GÉANTS [3]. »

« Persuaderez-vous à un homme de bon sens que votre Jupiter ne soit *qu'un* parricide, *qu'un* ravisseur d'enfants, *un* corrupteur de femmes? Non, LES DÉMONS SEULS étaient capables de pareilles infamies.

« Lorsque nous disons que Jésus est né d'une Vierge, ne le

1. Saint Clément, *Discours aux Gentils*, 126.
2. Minutius Félix *Octavius*, l. XXVII.
3. *Apologie chrétienne*, p. 25.

Digitized by Google

dites-vous pas aussi de votre Persée et de votre Esculape? Nous aussi, nous adorions, comme la multitude, et Bacchus fils de Sémélé, et Apollon fils de Latone, dont on ne peut, sans rougir, dévoiler les infâmes turpitudes. Eh bien! quel autre intérêt que celui de la vérité a pu nous faire abandonner leur culte, déserter leurs autels au risque de la vie? Grâces soient rendues à Jésus-Christ, qui nous a fait connaître le véritable Dieu! Ce n'est pas lui que vous verrez brûlant des feux les plus impurs aux pieds d'une Antiope ou d'un Ganymède... Ces insensés qui ont été envoyés par le démon et qui osent se donner pour des dieux... vous les avez comblés d'honneurs... comme ce Ménandre, de Caparétas, qui, A L'AIDE DU DÉMON ET DE LA MAGIE, parvint à faire illusion à presque tous les habitants d'Antioche,... comme Marcion, de la province de Pont, qui vit encore. L'impression qu'il fit sur les esprits fut telle qu'il les porta aux plus horribles blasphèmes[1]. »

Eh bien! la critique moderne, contre toutes les règles judiciaires du monde, commence par mettre hors de cause... et des témoins qui avouent et disent : « Nous adorions comme vous, » et des dieux qui se donnaient tous les jours pour les inspirateurs des Bacchus et des Hercule!...

Il n'y a que le plus monstrueux des orgueils qui puisse faire croire qu'on en sait beaucoup plus que des êtres aussi compétents.

Eh bien! soit, va-t-on nous dire ; nous admettons à la rigueur des inspirés, des possédés, des *médiums* de toutes sortes, comme vous les appelez; mais tout ceci ne nous rend aucunement compte de ces incarnations qui remontent au berceau, et qui seules peuvent justifier votre titre des *médiums de naissance*. Est-ce que vous y croiriez par hasard?

— Pourquoi pas! Souffrez, avant de nous expliquer, que nous retournions à notre méthode ordinaire, qui consiste à regarder les problèmes anciens à la lumière des faits modernes.

1. Saint Justin, *Discours aux Grecs*, 25, 26, 27.

3. — *Naissance et prédestination du héros.*

On comble d'éloges aujourd'hui des voyageurs chinois, tels que *Fahyang* ou *Hiouen-Thsang*, dont on traduit les récits. Malgré les assourdissantes merveilles bouddhiques qu'ils attestent, on les déclare par exception « dignes de foi et d'une irréprochable sincérité[1]. » Pourquoi donc serions-nous plus sévères pour des missionnaires français dont nous avons solennellement récompensé les fatigues et les œuvres?

Dans la théodicée bouddhique, les *Bouddhas accomplis* ou *Talhâgatâs* sont des âmes qui, parvenues dans le monde immatériel, s'incarnent de nouveau dans l'intérêt spirituel des hommes. En ce moment, l'Inde en est à Sakiamouny en attendant Maïtreya, cinquième incarnation, qui doit paraître après lui.

Mais dans l'intervalle qui sépare ces incarnations transcendantes, l'*intérim* est rempli par les *Bodhisattuas* ou *Bouddhas vivants*, représentations secondaires et mystérieuses des Bouddhas parfaits. Aujourd'hui, c'est *Padmapani* qui représente Sakiamouny dans la personne du *dalaï-lama* du Thibet, son grand pontife.

Tout le monde se rappelle ces merveilleux enfants *à la physionomie étrange* dont parle le père Huc, enfants qui naissent *Bouddhas*, et prouvent leur identité d'abord par eux-mêmes, « puisqu'à l'âge où nul autre enfant ne sait parler et, pour ainsi dire, au moment de leur naissance, ils se déclarent les successeurs du Bouddha défunt : « Bouddha est mort, vive Bouddha! » ensuite par leur accord avec les devins qui avaient désigné l'heure et le lieu de cette naissance, enfin par les réponses justes et surintelligentes aux questions qui

1. Voir la traduction de ces voyages par M. Julien, et la plupart des jugements portés sur cette traduction.

Digitized by Google

leur sont posées dans un examen public par les lamas supérieurs. Il faut qu'il réponde alors — tout marmot qu'il soit — aux interrogations les plus cachées sur toutes les circonstances de la vie de son prédécesseur, et qu'il prouve sa propre identité avec lui par le souvenir de tous les événements de sa première vie, la désignation et la reconnaissance des meubles, des ustensiles qui lui ont appartenu et qu'on a soin de mêler à beaucoup d'autres, etc., etc.

Rien ne paraît plus simple à une distance de quinze cents lieues qu'une supercherie montée dans un intérêt religieux du premier ordre; mais, pour peu qu'on ait été témoin d'une bonne séance somnambulique ou de *tables parlantes*, on comprend toute l'inutilité d'une jonglerie si difficile. On ne s'étonne donc plus d'entendre l'abbé Huc, après avoir cru à ce moyen, le mettre bien vite de côté devant les faits et déclarer que tout cela « se passe de part et d'autre *avec simplicité et bonne foi.* » Cela devait être, car le lamanisme ne résisterait pas plus que toute autre religion à deux mois de jonglerie et de mensonge.

Ce que nous venons de dire justifie donc pleinement M. l'abbé Valroger d'avoir osé écrire dans ses belles études sur le bouddhisme : « Il m'est resté DÉMONTRÉ que le grand moyen de séduction de Sakiamouny sur les esprits était *la révélation des choses passées et inconnues.* »

Ainsi, toute la clef du problème repose donc sur les *médiums* de *naissance* qu'on appelle aujourd'hui *chabérons*, tant il est vrai que l'explication des temps anciens se trouve toujours autour de nous, et qu'il suffit de regarder pour les comprendre.

Au reste, ce n'est pas seulement de l'abbé Huc que nous tenons la connaissance de ces enfants merveilleux. Au XIIIe siècle, Marco-Polo, réhabilité sur tant de points aujourd'hui, parlait exactement comme lui. Au XVIe le médecin Le Loyer écrivait : « On voit chez les mahométans des enfants qu'on appelle xeffesogli (ou *nés du Saint-Esprit*); ils sont en telle

révérence, qu'une personne est très-heureuse qui peut leur faire du bien ou avoir la faveur d'être touchée d'eux, et, assurent ces barbares, que leurs chapeaux seulement ont tant de force et de vertu, qu'étant mis dessus un malade, lui redonnent incontinent la santé, et pour ce croient qu'ils sont nés de telle façon, comme de fait il semble que toute leur vie est supernaturelle et miraculeuse, et veulent qu'on leur porte toute la révérence possible, ne jugeant pas que leurs œuvres soient pures inventions diaboliques, comme nous le montrerons plus tard[1]. »

Écoutons maintenant l'un de nos plus grands orientalistes, Abel Rémusat :

« On sait depuis longtemps, dit-il, que, dans l'opinion des Indiens, les âmes des hommes et des dieux même sont soumises à la transmigration, et assujetties à se montrer successivement dans l'univers sous des noms différents. Bouddha a usé de ce privilége pour perpétuer sa doctrine. A peine était-il mort, qu'il reparut immédiatement et devint lui-même son propre successeur ; dès lors il ne mourut plus que pour renaître. Nous avons pour l'espace de sept cents ans les éléments de cette généalogie *d'un genre tout nouveau* et tel qu'on n'en trouve de semblable nulle part. Nous avons donné ailleurs la preuve que, suivant les bouddhistes, elle n'a pas cessé de se continuer depuis, et nous savons que, d'après leurs idées, le dieu Bouddha est encore vivant, *à présent même*, sous le nom de Grand-Lama, dans la capitale du Thibet... On vit le dieu reparaître tour à tour dans l'Inde septentrionale, dans le Midi, à Candahar, à Ceylan, conservant toujours à chaque vie nouvelle *la mémoire* de ce qu'il avait été dans les existences antérieures. On sait que Pythagore se ressouvenait parfaitement d'avoir été tué autrefois par Ménélas et *qu'il reconnut a Argos le bouclier qu'il portait au siége de Troie; de même*, un lama qui écrivait en 1774 à M. Hastings pour lui deman-

1. Le Loyer, *des Spectres*, p. 800.

der la permission de bâtir une maison de pierre sur les bords du Gange faisait valoir à l'appui de sa demande cette circonstance remarquable, qu'il avait jadis reçu le jour dans les villes d'Allahabad, de Bénarès, de Patna et autres lieux des provinces du Bengale et d'Orissa. LA PLUPART de ces pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient fin eux-mêmes aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur le bûcher, *le moment où ils devaient goûter à nouveau tous les plaisirs de l'enfance.* CET USAGE ÉTAIT LA MEILLEURE PREUVE DE LA CONFIANCE QU'ILS AVAIENT EN LEUR PROPRE DIVINITÉ, car *l'aller* et *le venir,* dit à ce sujet un empereur de la Chine, n'est qu'une seule et même chose pour le lama. » (*Recherches asiatiques,* LAMAS.)

Pallas et Kœppen se sont occupés de ce prodige continu, et, tout en le rejetant sur le lieu commun de la jonglerie, n'ont pu dissimuler toujours les difficultés de ce moyen. La *Revue germanique* du 15 décembre 1860 nous a donné, par la plume de M. Nicolas, un extrait de ces deux ouvrages.

Selon ces deux voyageurs, la doctrine des incarnations et des *bodhisattuas* est un fruit du brahmanisme, introduit dans le second âge de la religion de Sakiamouny. Les *Soutrâs* sont l'encyclopédie de tout ce qu'ont dit ces Bouddhas... Le bodhisattua n'est nullement un homme *renaissant* dans un nouveau corps,... mais un homme qui, possédant l'essence de la *bodhi* ou de l'intelligence de Bouddha, est *prédestiné* à le devenir, c'est-à-dire, suivant l'expression de Kœppen, un *Bouddha designatus...*

On ne saurait mieux dire, selon nous, et nous reviendrons sur ce dernier mot.

Ce système, selon M. Nicolas, a été apporté du Népal, entouré de toutes les superstitions possibles, de toutes les formules magiques renfermées dans les *Tantras,* qui se donnent à tort pour des productions de Sakiamouny. Tout cela remonte à l'ancien chamanisme du Thibet... Mais le grand réformateur du Thibet, Tsong-kha-pa, rajeunit la

doctrine au XIV[e] siècle; en mourant, il ordonne à ses deux disciples de renaître d'une manière surnaturelle. Ils obéissent, et depuis, comme eux, tous les supérieurs des couvents sont des *choubilghans,* c'est-à-dire des bodhisattuas. *Choub* est un terme mogol venant de *choubilchon, se transformer.* « Ho-fô, ou *foe vivants* » disent les Chinois. Ce sont toujours les mêmes dalaï-lamas et panlschi, comme ce sont toujours les mêmes supérieurs de couvent qui se réincarnent.

Voilà de l'hérédité et du vrai droit divin comme il n'en fut jamais. « Le difficile, reprend Kœppen, est de savoir où et dans qui se fera cette incarnation... Souvent ils annoncent en mourant dans quelle famille, dans quel individu, dans quelle province aura lieu cette métempsycose. » — « Pour expliquer tout cela, dit Pallas, on peut *supposer* qu'ils désignaient ainsi leurs neveux, peut-être leurs fils naturels. »

Soit, mais l'histoire reprend et nous montre, toujours par la plume de Pallas, « des enfants de *deux* ou *trois* ans qui s'écrient comme inspirés par l'esprit : « Je suis un *chabéron,* ex-grand lama de tel couvent; qu'on m'y conduise aussitôt ! » Alors les lamas se rassemblent, on relève attentivement dans tout l'empire les enfants nés depuis la mort du dalaï-lama, et l'on ne distingue que ceux qui portent *la marque* du chabéron. »

Pallas aurait bien dû nous dire en quoi consistait cette marque, car elle était évidemment, comme pour le prophétisme du bœuf Apis, le sceau de la prédestination.

« Enfin, on en choisit trois parmi ces derniers; leurs noms sont inscrits sur des bulletins d'or, et l'empereur de la Chine les envoie dans une urne d'or à Lhassâ. Six jours de jeûne et de prières sont imposés à toute la ville, puis on tire un des trois noms, et l'enfant désigné par le sort est proclamé *choutouktou* ou grand lama. CE TIRAGE A LIEU EN PUBLIC. »

Mais tout reste à faire, car « il faut maintenant les épreuves, et les épreuves en plein soleil et devant *des milliers* de spectateurs. On questionne l'enfant (un enfant de trois ans!) sur

toute sa vie précédente, *on lui tend mille piéges;* mais tous les vêtements vrais, les ustensiles vrais, sont toujours désignés par lui, et « IL PROUVE SA CLAIRVOYANCE AD OCULOS, » comme dit Kœppen. (T. II, p. 249.)

Que devient alors, nous le demandons, avec toute cette manière de procéder, la théorie des neveux et des enfants naturels?

Monter une supercherie semblable au milieu des éventualités du sort, de la concurrence de tous les enfants de deux ou trois ans dans un périmètre de huit cents lieues, et parmi des millions de sectateurs, improviser *les marques* pour son candidat, le faire en dernier ressort concourir avec deux autres rivaux et, si le sort le favorise, ne le faire triompher qu'après un examen prolongé aux yeux de tout le monde (*ad oculos*), qu'après manifestation d'une clairvoyance infaillible sur les questions les plus cachées et triomphe des *mille piéges* que la foule lui tend à l'envi,... voilà certes le *népotisme* le plus imprudent et le plus compromis qui puisse se voir! Et cependant celui-là traverse les siècles, sans se laisser jamais prendre!...

Nos savants ont consacré, comme nous l'avons dit, soixante années d'études à la question de l'héroïsme; mais qu'ils essayent de faire passer une seule fois dans l'application la théorie qu'ils s'en forment,... il leur faudra l'éternité, et encore pour obtenir... un insuccès!

On le voit, les *races solaires*, d'origine nègre et amies de *Siva*, ont de grands priviléges[1].

Mais nous avons dit que la véritable épithète du *chabéron* était celle révélée par Kœppen : DESTINATUS OU PRÉDESTINÉ;

1. Dans le Mémoire suivant, nous verrons comment nos faux dauphins ont dû aux mêmes moyens, pour la plupart, leurs succès prodigieux auprès d'hommes souvent très-distingués. Nous avons connu d'anciens serviteurs de la monarchie, des personnes *nourries dans tous les détours du château*, et qui n'avaient pu résister à la justesse des réponses d'un Naundorf et d'un Richemont, soumis à leurs interrogations les plus intimes et les plus cachées. Ces personnes ne se doutaient pas que ces *bodhisattuas* de la politique intrigante vivaient en plein magnétisme.

car l'erreur a les siens comme la vérité. S'il en était autrement, ce serait la première fois qu'elle manquerait à son affectation de parallélisme.

Destinatus! en effet, c'est le cachet de tous ces héros solaires. Hercule est annoncé par l'oracle de Delphes, Bacchus par le trépied d'Apollon, Quetzalcoatl par toutes les idoles de sa nation, Bouddha par les *Védas* eux-mêmes. Tous sont DESTINATI. On les attend, on les appelle, on les reconnaît quand ils arrivent, on salue leur étoile, et leur premier sourire semble répondre à leurs adorateurs : « C'est bien moi. » Mais avant tout, il faut qu'ils réunissent et la *marque* et tous les titres de leur origine *solaire* et divine.

Car c'est toujours là le grand problème. Tous ces grands hommes, avant d'être héros par droit de conquête, l'avaient été par droit de naissance. Fréret nous vantait tout à l'heure l'exactitude des généalogies d'Apollodore; mais toutes ces généalogies ne sont qu'un entrelacement perpétuel de dieux et de personnages célèbres. Les dynasties les plus historiques, les hommes les plus fameux, les Danaüs, les Cécrops, les Thésée et même les Lycurgue sont tellement apparentés de dieux et de déesses, leurs plus beaux actes sont tellement la conséquence de leurs relations divines, qu'il faut renoncer à écrire leur histoire, si l'on en supprime le merveilleux.

Avant l'ère chrétienne, c'est là la vraie noblesse; et certes, au point de vue du païen croyant, quels titres et quels quartiers que ceux qui vous alliaient à la famille de Jupiter, ne fût-ce qu'au cinquantième degré, ne fût-ce que par le dernier des trois cents dieux de ce nom mentionnés par Varron, ne fût-ce enfin que par les femmes! et, cette fois, la chance était très-grande.

Quel singulier honneur! Pas un dieu qui le refuse, pas un homme qui le conteste, jamais de controverse à ce sujet. C'est la seule prétention devant laquelle on voie l'envie se taire et la guerre s'apaiser; on s'ennuie de la justice et des succès des consuls, la fatigue et la jalousie les exilent. Quant

aux *fils de dieux*, on s'agenouille devant eux, alors même qu'on méprise le plus leur personne.

Au-dessus de chaque empire plane un de ces mariages *mixtes* entre le ciel et la terre. Évandre est fils de Mercure et de la nymphe Carmenta[1]; Romulus et Rémus sont fils de Mars et de Rhéa; Éleusis l'est à son tour de Mercure et de Daire, et l'illustre famille des Fabius renoncerait à toutes ses gloires avant de renier sa descendance directe d'une fille d'Évandre compromise par Hercule. Et cependant, tout en acceptant le principe, la critique des peuples paraît encore en analyser les applications. Ainsi dans la dynastie des Héraclides, nous voyons Démarate, fils d'Ariston, et comme tel devant succéder au trône de son père, déclaré indigne et exclu sur cette seule raison, qu'il « n'était fils *que* du *héros ou démon* Astrabon, qui avait pris la forme et toutes les apparences de son père[2].

Pausanias nous montre la même chose pour Théagène, fils d'un *fantôme* qui avait pris la forme d'Hercule[3].

Tous les dieux, tous les oracles confirment la doctrine. C'est Apollon qui, dans l'hymne composé par lui et pour lui, nous apprend « qu'il est *né* de Latone, dans l'île de Délos, » comme Esculape dit qu'il est *né* à Tricca, et comme Mercure se déclare fils de Maïa.

« Oh! quelle immense félicité pour tous les mortels, lorsque Apollon sortit du sein sacré de sa chaste mère. Lorsque Latone fut prise des douleurs de l'enfantement, la *terre* S'ARRÊTA[4]; vous vous élançâtes alors, ô prophète, Lycien-Phœbus, roi des *tables* fatidiques à trois pieds! »

Esculape dit lui-même : « Je viens comme dieu de la sainte

1. On sait qu'il n'était venu s'établir sur l'emplacement de la Rome actuelle que guidé par elle.
2. Voir Hérodote, *Érato*.
3. In *Achaica*, 477.
4. Les temples, nous l'avons déjà dit, possédaient le secret de Copernic avant lui; cet hémistiche en est une nouvelle preuve.

Tricca; je suis celui que ma mère, unie à Phœbus, mit au monde pour être le roi de la science que vous venez me demander. »

« Je suis fils de Jupiter et de Maïa, dit à son tour Hermès-Mercure; je quitte le roi des cieux pour venir à vous. »

Écoutez un des dieux Pan : « *Né parmi les mortels,* j'adresse mes vœux à un dieu de même origine, à Pan, mon semblable, et, comme moi, l'amant des voluptés. »

Et Eusèbe d'ajouter : « Voyez donc combien de dieux, fils de mères-vierges, et chantés comme tels par les Grecs, nous avons à opposer aux traits plaisants que l'on se plaît à lancer contre le Sauveur des hommes[1]. »

Cet accord des historiens et des oracles, et des *registres de l'état civil* des anciens avec les archives sacerdotales, est fort remarquable, car il prouve à quel point la théorie était habilement *montée,* comme l'on dit, appliquée et soutenue d'un bout du monde à l'autre.

Nulle part on ne confondait les dieux et les héros, qui restaient les vrais *hybrides* du panthéon païen, ou demi-dieux, ἡμίθεοι, *indigetes* ou *in diis agentes*, c'est-à-dire agissant dans leurs dieux, ou mieux encore, hommes à *double nature,* διπλοῖδες, comme Cécrops; ou enfin, comme le dit si énergiquement Clément d'Alexandrie : « Nous les appelons *mulets,* comme on appelle les demi-ânes[2]. »

Nous ne voulons pas entrer ici dans un ordre d'explications que nous avons promis de réserver pour le *huis clos* de nos appendices. Dans le second de ceux qui vont suivre ce chapitre, nous examinerons un peu plus à fond le mystère des « conceptions et naissances influencées. »

Jusqu'ici nous n'avons fait qu'appliquer aux héros du paganisme cette théorie des théophanies *permanentes* que nous avons, avec l'aide de Foucher, appliqué (t. II, p. 39)

1. Voir, pour toutes ces citations, Eusèbe, *Préparation*, etc., t. I, p. 129.
2. Voir plus haut.

aux patriarches de l'ancienne loi, types saisissants pour la plupart, vies arrangées à l'avance sur celle du Sauveur du monde. Il eût manqué quelque chose au parallélisme continu de nos deux cités, si nous n'avions pas retrouvé dans celle de gauche ces mêmes types et ces mêmes vies paganisés. Nous venons de les voir. Médiums prédestinés, annoncés par les oracles, attendus par les peuples, accordés par les dieux, les Bacchus et les Hercules sont les faux messies du mensonge, et « les élus eux-mêmes auraient pu s'y tromper, » si dès l'heure de leur naissance *un fer rouge* prévoyant n'avait pas imprimé sur leur front leurs vrais noms et leur MARQUE[1].

Ceux qui nous les *expédiaient* ont fait pour leur avenir ce qu'ils font aujourd'hui pour celui de nos *chabérons* modernes. Sans être prophètes, ils escomptaient les prophéties, exploitaient les mystères, parodiaient à l'avance l'histoire divine à l'aide de l'histoire patriarcale et sacrée, et méritaient enfin cet anathème évangélique qui, ne pouvant s'appliquer qu'à eux seuls, tranche si formellement la question : « Tous ceux qui sont venus avant moi sont des VOLEURS; *omnes qui venerunt ante me* FURES *sunt*[2]. »

Seulement, ce serait se tromper grossièrement que de faire honneur à tous ces VOLEURS SANS LE SAVOIR de l'organisation universelle et *surintelligente* de tous ces *délits* sacrés si fatidiquement montés.

1. Voir l'Appendice suivant.
2. Saint Jean, x, 2.

APPENDICE T

CHAPITRE XIV

TOUS LES SAUVEURS MARQUÉS AU SIGNE DE LA BÊTE.

On est tout étonné de voir des catholiques éminents, comme Görres, le Dr Sepp, etc., transformer en *précurseurs du Christ*, comme leurs œuvres en *proto-évangiles*, tous ces antithées évidents, tous ces vrais soleils d'*injustice*, tous ces monstres de lubricité et d'orgueil sanguinaire, sous prétexte qu'ils ont lutté contre les géants, purgé la terre de ses monstres et apaisé les enfers. C'est là la conséquence des fausses idées allemandes sur la clairvoyance et la magie naturelles, sur les intuitions psychologiques des somnambules et des pythies.

Grâce à cet ensemble de fausses vues, ils se laissent prendre aux spécieux dehors du héros, et font pour ses exploits ce qu'ils ont fait pour les guérisons des théurges, c'est-à-dire qu'il perdent de vue les sous-divisions du ténébreux empire et la distinction très-orthodoxe de deux camps en un seul. Ils oublient trop surtout ce que n'oubliaient pas les Pères, c'est-à-dire le point de départ et la vraie fin de toutes ces vies merveilleuses. Ils perdent de vue leur parodie constante et sacrilége des plus hautes vérités, la véritable nature de ces *Jupiters*, rois des dieux et des hommes, mais qui, selon l'abbé Bergier, « n'en auraient pas moins dû périr sur la roue ; » de ce dieu *pain et vin* (Bacchus), dont le second nom était πολυμεθὴς (l'ivrogne); de ce *Teutatès*, *Ésus* des druides (ou le verseur de sang); de ce *Votan*, *Quetzalcoatl* (ou l'homme-couleuvre), représenté dans toutes ses images par un monstre marin nommé *Nin*, dont la gueule entr'ouverte vomit

une tête humaine[1]; de ces *Bouddhas vivants*, dont l'état naturel est un état convulsif; de ces héros indiens tels que *Ramâ*, *Krichna*, etc., héritiers de l'infernale physionomie de leur chef de file *Sivâ;* de ce saint *Sakiamouny* lui-même, ce *nègre solaire*[2] dont la doctrine est, en fin de compte, l'héritage de l'athée *Capila*.

Tous ces sauveurs, partis du même berceau, nés sous la même constellation, plongés dans les eaux du même baptême, ne forment sans s'en douter qu'une seule et même famille.

En voulons-nous la preuve? Rappelons-nous ce que disait tout à l'heure Clément d'Alexandrie de l'antique tradition qui identifiait le Bacchus indien avec un certain Boutès ou Bouta, comme lui héros solaire et réformateur hindou. Tenons pour bien certain que ce Boutès était peut-être l'ancêtre le plus éloigné de Sakiamouny et la source de tous les Bouddhas postérieurs, et ne soyons pas étonnés de retrouver en ce premier Bacchus la MARQUE ordinaire de tous ces fils de Mercure, c'est-à-dire l'état convulsif.

Bien qu'assis dans l'Olympe à la gauche de sa mère Sémélé (*théométer* ou mère de Dieu), on voit Bacchus, dans le temple d'Hercule-Aristochiton, entonner un hymne à cet *œil de l'air illuminé*, roi du feu, principe du monde, et Aristochiton prendre aussitôt une forme divine et lui tendre la main.

Or, en lui accordant cet honneur, Hercule ne pouvait manquer de le contagionner et de le rendre comme lui *nympholepte*, c'est-à-dire *convulsionné* par les nymphes. D'ailleurs, « purifié dans les mêmes eaux du Gange qui purifièrent l'infernal Sivâ, » c'est-à-dire ayant reçu le même baptême que lui, et familier constant des nymphes, Bacchus ne pouvait éviter ni les fureurs du *Berserker*, ni les transes convulsives de tous les médiums connus jusqu'ici. La variété des siennes fut la convulsion *rotatoire*, si commune dans les annales spirites, et dont nous avons trouvé de si beaux exemples chez nos convulsionnaires de Saint-Médard. Mais, cette fois-ci, la chorée des bacchantes dégénéra en licence si monstrueuse et en délire si féroce,

1. Voir l'abbé Brasseur (loc. cit.).

2. L'étonnement de nos anthropologistes est grand, en voyant qu'une des nombreuses perfections exigées pour un Bouddha accompli est le cachet complet du nègre. « Pourquoi, se demande M. Pouchot, ce mendiant, fils do roi, est-il toujours représenté avec la peau noire, les cheveux crépus et tous les caractères du nègre? Rien n'autorise cependant à penser qu'une race semblable ait jamais occupé ce versant de l'Himalaya. » (*Pluralité des races.*)

M. Pouchet ne se doute pas que c'est là une affaire de tradition, une flatterie physiologique à la mémoire des Éthiopiens Cham et Chus, ses ancêtres.

Digitized by Google

que Rome elle-même s'en scandalisa et fut forcée de les bannir.

M. de Marcellus, se contentant de ce qu'il trouve dans son poëte adulateur de Bacchus (Nonnus), nous dit que « les frénésies des Indiens à l'arrivée du demi-dieu lui paraissent pouvoir s'expliquer par l'ivresse ; » mais comme en même temps l'expression employée par Nonnus, « rotation sans relâche sur l'extrémité des pieds, » lui rappelle involontairement celles des derviches, il nous dépeint *de visu* ce qu'il a vu faire à ces derniers à Constantinople. « A l'heure indiquée, dit-il, et après que les novices ont chanté sur un ton de psalmodie les louanges d'Allah et de Mahomet, le supérieur se met à la tête de la bande. Bientôt, à un signe, les manteaux sont déposés, et chaque derviche, s'inclinant du côté de la Mecque, commence la série de ses pirouettes. Ils tournent avec une grande vitesse, les yeux levés vers le ciel et les pieds *fort adroitement* fixés AU MÊME POINT DU PARQUET, comme sur un pivot qu'un talon ne quitte que pour faire place à l'autre, tantôt les bras élevés pour appeler l'inspiration, tantôt *croisés sur la poitrine* en signe de recueillement. » Comme eux, Bacchus était donc nympholepte et théomane du premier ordre; comme Hercule, c'était encore un médium énergumène, et malheureusement il avait une école dont nous retrouvons encore aujourd'hui les traces jusque dans les *transes* de nos médiums américains.

Il faut prouver maintenant ce que nous venons d'avancer pour Hercule.

Lord Byron, dit en parlant de Conrad (dans *le Corsaire*) :

> Unlike the heroes, of each ancient race,
> Demons in act, but gods, at least in face.
>
> Il ne ressemblait en rien à ces héros de l'ancienne race,
> Dieux à l'extérieur, et démons dans leurs actes.

On ne saurait mieux dire.

Cette qualité de médium énergumène ressort merveilleusement, pour Hercule, d'une dissertation de l'abbé de Fontane (*Académie des inscriptions*, t. VII, Mémoire, p. 50) sur une de ses épithètes (celle de *Musagète* ou conducteur des Muses), expression, dit-il, que l'on n'a pas assez relevée.

Hercule *homme de lettres* présente en apparence une idée assez paradoxale, et voilà encore une de ces contradictions historiques, impénétrables pour ceux qui n'en ont pas la clef. Pendant que les uns donnent à ce demi-dieu pour maîtres Chiron, Linus, Eumolpe, Esculape, etc., qui lui auraient enseigné la médecine, l'astronomie, la

Digitized by Google

théologie, la musique, etc., les autres (et le père Hardouin est du nombre), s'appuyant sur plusieurs inscriptions qui le qualifient d'*amousos*, homme sans muses et sans culture, lui refusent absolument toute espèce d'instruction.

Il est certain qu'il n'y a pas d'épithètes plus divergentes en elles-mêmes que celle de *chef des Muses*, et celle d'*ennemi des Muses*, et néanmoins, dans notre théorie, elles se concilient parfaitement. Ainsi Hercule est certainement *musagète*, lorsque, au rapport de Clément d'Alexandrie, « il apprend de Chiron tout ce qui concerne la religion et le culte des dieux, c'est-à-dire toutes les cérémonies et pratiques du paganisme, ou lorsque Diodore nous le montre initié par Musée à tous les mystères de Cérès. » Il l'est encore lorsque, collègue et ami d'Esculape pendant l'expédition des Argonautes, il s'élève si bien à la hauteur de son maître, qu'en reconnaissance des épidémies dissipées par eux on les associe tous les deux sur les mêmes autels et les mêmes monnaies, et qu'à tous les deux on décerne le titre de σωτὴρ et d'ἀλεξίκακοι, préservateurs des maux.

Quelle science ne lui fallut-il pas, en apparence, pour dessécher les marais, détourner les fleuves, percer les montagnes, endiguer la mer et les torrents! que de connaissances géométriques et hydrauliques! que d'algèbre en outre pour pénétrer dans les secrets de la voûte céleste, à ce point d'être regardé comme l'inventeur de la sphère et le soutien de l'univers! Peut-on, par exemple, pousser plus loin l'*intuition* à ce sujet, que lorsqu'il prédit l'éclipse de soleil qui devait avoir lieu le jour même de sa mort sur le mont Æta?

Il est vrai que cette éclipse *devait* arriver pour rester fidèle à la grande copie messianique, et Festus nous en donne la vraie raison, « afin de confirmer la foi en sa divinité, *ut opinio suæ divinitatis confirmaretur.* » (*Cité de Dieu*, l. X, ch. XII.)

Dès lors, il n'y avait plus rien d'étonnant à ce que les Argonautes le choisissent pour chef de leur expédition théotransnautique, représentant la course du soleil, et que les anciens astronomes lui donnassent une place si élevée parmi les constellations célestes.

« Mais, dit le bon abbé de Fontane, ce héros élevé, dès ses plus jeunes ans, dans les écoles publiques de Thèbes, y était devenu πολύφρων (homme d'une grande science), suivant l'expression de Théocrite. Il paraît même qu'il la communiqua au bon Évandre, et que c'est en reconnaissance de cet enseignement que les Romains, le regardant comme un des fondateurs de leur ville, lui élevèrent un temple commun avec les Muses. »

Le bon abbé, toujours en raison des *fortes classes* qu'Hercule avait

faites, trouve tout simple qu'il ait osé discuter avec Apollon jusque dans son temple, et lui disputer son trépied. Il trouve même tout simple que, ayant appris la musique et la poésie sous Linus, il ait brillé dans l'art *de la divination,* « attendu que toutes les Muses sont sœurs. »

Mais ce qu'il ne comprend plus du tout c'est que, tout en lui élevant des temples comme conducteur des Muses, on ait pu l'appeler en même temps ἄμουσος, c'est-à-dire sans instruction aucune.

Musagète et *amousos !* c'est-à-dire un *ignorant chef des sciences !* Voilà l'exacte définition d'un vrai *médium,* et nous en avons connu beaucoup de cette espèce ! Nous en avons même connu qui, sans avoir jamais lu autre chose que leur paroissien *en français,* écrivaient, avec la rapidité de l'éclair, des ouvrages historiques en plusieurs volumes et qui ont résolu plus d'un problème aux yeux d'un grand historien qu'il ne m'est pas permis de nommer. Ce médium, jeune fille de 14 ans, était certainement alors, et dans toute la force du terme, *musagète-amousos.*

Mais à l'époque du bon abbé de Fontane on ne voyait guère de pareilles choses. Avec un peu plus de réflexion il aurait pu se préoccuper aussi de ce *Mercure* qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions, et qui paraît avoir été si bien son *souffleur,* qu'on leur dressait des autels en commun, « leurs divinités étant si bien prises l'une pour l'autre, que Mercure était représenté quelquefois avec la massue à la main, tandis qu'Hercule l'était avec le caducée.

Nul doute que ce dieu n'ait été l'intermédiaire entre *ces dames* et leur héros ; nul doute encore que ce commerce avec les Muses ne se réduisît à celui désigné sur le bas-relief de la voie Appia, par l'image d'Hercule avec une lyre à ses pieds, et au-dessous cette inscription : « *Herculi Musarum Pythus,* à Hercule le *Python ou le devin* des Muses. »

Que de médiums, encore une fois, n'avons-nous pas connus qui, après avoir été des *musagètes* et des *mensarum Pythi,* sont redevenus des *amousoi* complétement délaissés par Mercure !

Mais aussi, combien n'en avons nous pas connu qui, dans ce commerce des Muses, avaient laissé leur raison, leur santé et leur vie ! Les médecins nous l'ont dit, et les avertissements n'ont pas manqué relativement aux ébranlements nerveux qui succèdent si souvent, et chez les mieux traités, à *ces insignifiantes plaisanteries.* C'est ce qui faisait appeler le baquet Mesmer « l'enfer aux convulsions. » C'est tout simple : comme les Muses, les tables étaient des nymphes, et toute l'antiquité nous l'a dit : « Malheur à qui rencontrait une nymphe ou s'en approchait un peu trop, car il courait le plus grand risque de devenir

à l'instant *nympholepte*, c'est-à-dire *agité par elles* et pris de ce *tremblement nerveux* auquel paraissaient condamnés presque tous les voisins d'un *nymphæum*, et entre autres les habitants du mont Cythéron. (Voir Pausanias et Plutarque, au mot NYMPHÆUM.)

Or, il paraît que, comme *musagète*, Hercule, pas plus que son collègue Bacchus, n'avait échappé au *génie* de la contagion spirite, et qu'il était devenu nympholepte du premier ordre. Junon ou les nymphes de l'Éridan, qu'il visitait souvent, l'ayant rendu *furieux*, dans un accès de cette maladie il jeta au feu les enfants qu'il avait eus de Mégare et deux de ceux d'Iphiclès. S'étant condamné lui-même à l'exil pour cette action, il alla se faire *purifier* par son ami Thespius, et probablement dans son temple (Voyez Apollod., l. II, ch. 4). C'était ce qu'il avait de mieux à faire, ses grandes connaissances en médecine lui faisant défaut pour cet ordre de *névroses*. M. Clavier, son commentateur (t. II, p. 256), se donne beaucoup de peine pour définir cette maladie que Diodore place au moment même de ses travaux, ce qui en affaiblirait un peu la gloire, car alors il n'eût plus été qu'un énergumène, et tout s'expliquait facilement. Euripide et Asclépiade disent au contraire qu'il ne devint furieux qu'à son retour des enfers. Il y avait de quoi. Au reste, M. Clavier voit fort juste lorsqu'il dit que cette maladie paraissait ressembler beaucoup à celle que les anciens historiens irlandais nomment *berserker*, et qui était très-commune chez tous les peuples du Nord avant qu'ils fussent civilisés (lisez *christianisés*), car le berserker était une véritable possession furieuse que l'exorcisme seul et les saints guérissaient; du moment que Hercule *sauveur* était *musagète*, il était inévitable qu'il devînt un *sauveur possédé*. C'est ainsi que tous les siècles parviennent à s'éclairer mutuellement.

APPENDICE U

CHAPITRE XIV

« CONCEPTIONS ET NAISSANCES INFLUENCÉES[1]. »

N. B. Voici encore une de ces questions qui demandent, comme nous venons de le dire, à être traitées à *huis clos* et après avertissement. On vient, il est vrai, d'acclamer l'auteur de *la Sorcière*, qui n'a pas craint de les jeter en pâture (et Dieu sait avec quelle franchise!) à la masse des lecteurs do chemins de fer, mais on ne pardonnerait pas facilement à l'auteur catholiquo qui essayerait de les traiter avec réserve, sérieusemont, et même à l'aide du latin. Les pharisiens sont do tous les temps, nous le savons, mais qu'y faire?

Théologiquement parlant, ce titre ne saurait effrayer personne. Du moment qu'il est bien établi que nous naissons tous maculés et possédés par un esprit qui, dans le baptême et par les exorcismes, cède sa place à son Créateur et maître[1], la raison chrétienne ne pourrait nullement s'étonner que ce premier dieu possesseur, quelle que fût sa nature, pût, avant ce baptême et en dehors de lui, avoir *des vues* sur les destinées de son sujet, et, dans la limite des ratifications divines, lui tracer, dès avant sa naissance, une bonne partie du programme que ses intérêts lui formulent.

Cette espèce de possession, *in sinu gravidæ*, peut-elle en outre lui conférer quelques droits à la paternité? Voici la question plus que délicate qu'il s'agirait d'examiner. C'est tout simplement la question de l'*incube* qui revient forcément sur le tapis, t certes, au moment

1. Voir lo dornier paragrapho do l'appendico d'Hénoch, à la suite du chap. VII.

Google

où, précisément à propos de cette question, on traduit la théologie à la barre de l'opinion publique, il serait aussi révoltant de lui refuser la parole qu'il serait imprudent à l'inculpée de ne pas oser la prendre.

Essayons donc de parler avec prudence et clarté.

Dans notre appendice I (sur le *livre d'Hénoch*, t. II, p. 82), après avoir mentionné l'opinion commune des théologiens qui, depuis le ve siècle, ont pris le parti de rapporter aux *fils de Seth* l'expression *bné-aleim* ou *Fils de Dieu*, que le texte biblique applique à ceux qui, s'étant *alliés* aux filles des hommes, ont procréé les *géants*, nous avons dû mentionner en regard les traditions universelles, ou plutôt, suivant les paroles du père Kircher, « TOUT CET ENSEMBLE des traditions hébraïques et païennes. » Parmi ces traditions générales, nous avons surtout fait remarquer celle du *Zohar*, ce code de la Synagogue, nous disant que ces *bné-aleim* étaient une sous-division de l'ordre des *trônes*, appelée *Ischims* ou *hommes spirituels*, et que les *caïnites* eux-mêmes s'étaient appelés longtemps *bné-aleim*, en mémoire de ces patrons tombés.

Comme saint Paul et saint Denis nous ont dit qu'il y avait dans les cieux une infinité de vertus *innomées*, nous avons humblement demandé pourquoi cet antique et, sous tant de rapports, *admirable Zohar* n'aurait pas possédé, à cet égard, plus de lumières que tous les commentateurs du ve et du XIXe siècle réunis.

En attendant la réponse, en regard des grandes autorités que l'on peut alléguer pour les *fils de Seth*, nous avons montré tous les premiers Pères unanimes, au moins sur l'*adjonction* des esprits, et s'appuyant sur l'apôtre saint Jude, dont l'autorité semblait sanctionner un *livre d'Hénoch*, qu'il connaissait parfaitement.

Enfin, nous avons montré la science moderne la plus haute affirmant que celui que nous possédons aujourd'hui, et que nos théologiens attribuaient aux chrétiens du IIe siècle, était bien positivement celui que l'apôtre connaissait.

Quoique ce livre fût beaucoup moins absolu qu'on ne le croyait, puisque, en parlant des géants, il nous les montre comme résultant *partim a spiritibus, partim ab hominibus*, ce qui rentre littéralement dans la phrase de saint Thomas (*Commentaires sur la Genèse*, ch. VII), il n'en résulte pas moins pour nous la *nécessité* de consacrer quelques lignes à la doctrine de l'Église sur cette question de l'*incube*, qui, nous ne saurions le dissimuler, l'a occupée pendant dix-huit siècles, et qui se rattache par les liens les plus étroits à celle de l'héroïsme et des *demi-dieux* qui, de son côté, a couvert et gouverné la terre. Nous nous sommes donc promis de la reprendre et de la montrer très-compatible même avec la parfaite immatérialité des esprits, sans, pour

cela, abandonner un instant les grandes ailes de saint Augustin et de saint Thomas.

En effet, tout en votant pour les *fils de Seth*, le premier de ces grands hommes paraissait bien incertain en disant : « *Je pense* (opinion privée)... que cette expression *bné-aleim* doit s'entendre des hommes, QUOIQUE cependant TANT DE PERSONNES affirment de telles choses sur la perfidie de ces démons, au sujet des femmes, qu'il y aurait de ma part IMPUDENCE A LES NIER [1]. »

« Qu'y a-t-il donc d'étonnant et de nouveau dans tout cela, s'écriait, dix siècles plus tard, le père Kircher, et de quel droit pouvons-nous nier les énormités rapportées par les Hébreux, lorsque nous les voyons, *de nos yeux*, s'accomplir aujourd'hui même dans nos incubes et nos succubes [2] ? »

Et pour prouver que ces pratiques avaient été générales, Kircher citait ce passage d'Hérodote (l. I, 146) qui nous montre, au sommet des tours de Babylone et de Thèbes, la chambre et le *cubiculum* réservés à celle que le dieu s'était choisie à l'avance.

C'était donc encore une de ces vérités éminemment catholiques en ce qu'elles étaient universelles, et quant à nous, lors même que nous ne l'eussions pas rencontrée à toutes les pages de nos théologies, de nos Vies de saints, et même dans les bulles des pontifes [3], incrédule à ce sujet jusqu'à l'année 1853, il ne nous eût pas été permis, depuis lors, de conserver le plus petit doute, ayant connu plusieurs exemples de mères et de jeunes filles, *encore vivantes*, victimes de ces mystérieux forfaits, et chez lesquelles, bien qu'elles fussent à l'état de veille le plus parfait, l'illusion de la *vue*, de l'*ouïe* et du *toucher*, était aussi complète que possible. A partir de ce moment, nous avons compris toute la portée du *rapport secret* de l'Académie des sciences sur les pratiques de *l'enfer aux convulsions* de Mesmer, académie qui voyait, sans les comprendre, les mêmes effets se produire sous ses yeux [4] par la même

1. *Cité de Dieu*, t. XV, ch. XXIII.
2. *Œdip. Ægypt.*, t. II, p. 75.
3. On connaît celle d'Innocent VIII, débutant ainsi : « Ce n'est pas sans une profonde douleur que nous avons appris que des personnes des deux sexes, oublieuses de leur salut et abandonnant la foi catholique, *cum dæmonibus incubis et succubis abuti... quapropter ne hujus hæreticæ pravitatis labes, etc...* » Ce fléau désole encore, à l'heure qu'il est, les pays idolâtres, et fait le désespoir de nos missionnaires. Nous tenons de Mgr Guillemin, vicaire apostolique et évêque de Canton, que dans une seule bourgade de ce pays il avait constaté plus de dix incubes. »
4. Voir notre Ier Mémoire, chapitre II.

cause, mais, cette fois, *non visible*. De cette expérimentation et de ces rapprochements personnels et contemporains revenons à la théologie.

Comme nous le disions, elle est unanime sur la réalité de l'influence positive et de la consommation du forfait, elle l'est encore sur la négation de ses conséquences naturelles, et, en vertu de l'immatérialité des agents, se refuse à l'admission des *fils de dieux* ou *demi-dieux* païens.

Et encore distinguons. Elle s'y refuse comme *possibilité naturelle*; elle admet, au contraire, que, par artifice d'une part (*industria prava*), et de l'autre par cette souillure spirituelle et toute spéciale dont certains crimes permettent aux esprits d'imprégner ces enfants, l'origine de ceux-ci leur appartient *en partie*, comme, selon toutes les traditions reçues, celle de l'Antechrist leur appartiendra jusqu'au même point. En effet, c'est lui que Dieu montrait à sainte Hildegarde dans ses révélations, comme devant être conçu au milieu des débordements les plus horribles, auxquels se *mêlera* Lucifer. « Sed Lucifer *coagulationem hanc artibus suis afflat* et eam omnibus viribus suis *afflat*[1]. » Car, ajoute le divin inspirateur de la sainte : « Non inveni in semine humano justitiam... et hoc non sine diabolica persuasione peractum est; idcirco et idem diabolus *ad hoc opus* jacula sua emisit ne *sine* suggestione ipsius perficiatur cum dixit : mea fortitudo *in conceptu* hominum istorum est, IDCIRCO HOMO MEUS EST[2]. »

Quant au second mode employé par les démons pour que « puer non sit a patre visibili, » la théologie en révèle le secret à ceux qu'elle doit instruire. Saint Thomas (*Somme*, Iª pars, quæst. 51, art. 3) vous le livre à son tour à ceux qui le lui demandent, mais nous ne le suivrons pas dans les détails de cette théorie qui, encore une fois, serait pardonnée à M. Michelet, mais ne nous le serait pas plus qu'elle ne le serait au grand saint. Soulève le voile qui le voudra[3].

1. Scivias, *de Antechristo.*

2. Id., ibid., lib. I, visio 117.

3. Ceux qui voudront la connaître par une autre voie que la théologie orthodoxe trouveront ce secret formulé littéralement dans les mêmes termes dans le *Ramayaná* des Indiens, et pratiqué par le dieu *Vichnou*, exactement comme il l'était par les *ischims* d'Hénoch, les *faunes* et les *medi-filii* des Latins, les *éphialles* des Grecs, les *velus* d'Isaïe, les *duses* des Gaulois, les *trolls* des Allemands, etc., etc. Qu'ils cherchent donc, s'ils le veulent, dans ce poëme, le chant consacré à la poursuite de *Mohini* par son amant, et ils y verront comment un *immortel* sait exploiter la passion d'une jeune fille pour un *mortel*.

Il est curieux de voir l'expérience de nos vieux docteurs catholiques, rati-

Digitized by Google

Nous insistons seulement sur cette dernière proposition, formulée par le saint Docteur à propos des géants : « Eorum qui nascuntur ab istis generationibus natura est vere quam ALIA NATURA infantium procreatorum naturaliter [1]. »

Avec cette seule proposition vous avez le dernier mot des *héros typhoniens* de l'Égypte, des *asouras* des Indiens, des *demi-dieux* de la Grèce et de Rome, des *miaotsée* de la Chine, des *neffelsoglies* des Turcs, des fils de *manuaheims* des scandinaves, des *cambions* ou *cambiati* (changés) des Allemands, des *chabèrons* ou marmots révélateurs du Thibet, en un mot, de toutes ces créations hybrides que le livre d'Hénoch, beaucoup moins absolu qu'on ne le croit, définit de ce seul mot : « Partim a spiritibus, partim ab hominibus. »

Accordons maintenant aux démons le pouvoir d'élever aussi haut qu'ils le voudront le rôle de ces enfants qui leur appartiennent, et d'employer toutes leurs vies à une ignoble parodie du *soleil de justice*, et vous comprendrez tout aussitôt, et très-facilement, les conceptions divines, les travaux surhumains, les passions et les descentes aux enfers de tous ces héros *solaires* que nous connaissons, et que nous avons nommés des MÉDIUMS DE NAISSANCE, avant de les nommer, comme nous allons le faire tout à l'heure, des MÉDIUMS D'OUTRE-TOMBE.

fiée et sanctionnée par les *théologiens* de la littérature orientale, auxquels on se garde bien cependant de rien reprocher de toutes ces choses.

1. Commentaires de saint Thomas sur la *Genèse*, chapitre VII.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

NÉCROLATRIE

OU

MÉDIUMS D'OUTRE-TOMBE.

---

§ Ier

Héroïsme après la mort. — Victoires et conquêtes des REVENANTS. — Triomphateurs invisibles ne demandant qu'un autel.

1. — Ce que c'est qu'un héros.

N. B. — (Extrait des œuvres de Lucien, *Dialogues des morts*, tome III. La scène se passe aux enfers, ou, si le lecteur le préfère, aux Champs-Élysées, entre Ménippe et Trophonius.)

MÉNIPPE. — Je ne saurais comprendre, Trophonius, comment Amphiloque et toi, étant morts tous les deux, on a pu vous élever des temples, et vous regarder comme des devins. Les mortels seraient-ils donc assez fous pour s'imaginer que vous êtes des dieux?

TROPHONIUS. — Eh quoi!... Serait-ce donc notre faute?

MÉNIPPE. — *Jamais* les hommes n'auraient eu de vous cette opinion, si pendant votre vie vous n'eussiez fait de tels *prestiges*, qu'ils fussent obligés de croire à votre science de l'avenir et au pouvoir que vous avez de répondre à toutes leurs interrogations.

Digitized by Google

TROPHONIUS. — Amphiloque, ici présent, sait parfaitement tout ce qu'il aurait à répondre pour sa justification. Quant à moi, je suis un héros; je donne des oracles à quiconque descend dans ma demeure. Mais tu n'as donc jamais voyagé à Lébadie? autrement, tu ne serais pas si incrédule.

MÉNIPPE. — Ne pourrais-je donc savoir la vérité à cet égard, qu'en entrant en *rampant* dans ton antre? Je t'en supplie, apprends-moi donc par ton art prophétique ce que c'est qu'un héros, car je l'ignore.

TROPHONIUS. — C'est un composé de l'homme et de la divinité.

MÉNIPPE. — Qui n'est, comme tu le dis, ni homme ni dieu, mais tous les deux ensemble. Où donc est allée ta moitié divine?

TROPHONIUS. — Elle rend des oracles en Béotie, Ménippe.

MÉNIPPE. — Je ne comprends pas clairement ce que tu veux dire. Ce que je crois seulement, c'est que, au total, tu n'es *qu'un* mort...

Ce court dialogue nous paraît exposer merveilleusement une question que ne résout en rien la saillie du sceptique et même du cynique Lucien.

Il faisait comme nos Luciens modernes, auxquels Bayle reproche de tourner *tout court* et de prendre le parti le plus commode, « parti, ajoute-t-il, qui a cependant bien aussi ses *incommodités* et ne contente pas l'esprit qui veut peser exactement le pour et le contre[1]. »

Tâchons donc d'éviter cette *position incommode* et jetons un regard rapide sur l'étonnant ensemble avec lequel les hommes les plus sérieux exposaient jadis des faits devenus bien plus graves autour de nous, malgré l'absurde légèreté de leurs provocateurs et le dédain bien plus absurde encore de leurs dénégateurs.

Avant d'en venir aux *revenants* vulgaires, il est juste de donner le pas aux apparitions des héros. Nous avons vu leur

1. Art. PLOTIN.

vie ; voyons un peu ce qu'ils deviennent après leur mort.

Que Denys d'Halicarnasse nous parle d'un spectre de héros venant arracher les yeux de Publius et de Marius Tarquinius[1], nous nous moquons de l'historien et nous allons jusqu'à le traiter de *menteur*. Mais toute l'histoire romaine n'est-elle donc pas fondée sur cet ordre d'idées ? Qui nous dira la part que la déposition de Proculus, l'un des citoyens les plus distingués de la république naissante, put réclamer dans les destinées de la grande ville, lorsque, après la disparition subite et publique du héros fondateur, ce citoyen, sans grand intérêt personnel apparent, vint *jurer* à la face du soleil que Romulus lui était apparu et avait ordonné qu'on l'appelât désormais *Quirinus ?* Le peuple s'y refusa tout d'abord, et ne s'y rendit qu'avec peine[2].

Nous avons déjà prouvé (tome I, appendice A) l'impossibilité absolue de sacrifier un historien de l'antiquité à un autre, sous prétexte de crédulité ; nous croyons même avoir démontré qu'un auteur qui serait alors parti du principe actuel sur les faits *inadmissibles* eût été un historien d'autant plus détestable qu'il lui aurait été plus fidèle.

Lorsque Denys récidive et nous raconte la part que Castor et Pollux, avec leurs chevaux blancs, prirent à la victoire du lac Régille, nous récidivons à notre tour et méprisons l'historien qui a l'*impudence* de paraître croire à la tradition rapportée ; mais son impudence, nous l'avons démontré, est encore une fois celle, non-seulement de tout le peuple romain qui décréta sur l'heure l'érection d'un monument à la place même où les chevaux fantastiques étaient venus s'abreuver, mais celle de tous les témoins de faits semblables en d'autres contrées ; de sorte qu'il devient moins difficile d'expliquer l'apparition surnaturelle que sa répétition naturelle en tout pays.

1. *Antiquités*, t. I, p. 152.
2. Plutarque, *Vie de Romulus.*

Et ne vous y trompez pas; en pareille circonstance, le premier soin des plus grands capitaines vivants était de ménager à leurs collègues d'outre-tombe la meilleure place, non pas au feu, mais au fer de l'ennemi, et de telle sorte que, visible ou non, son auxiliaire divin donnât toujours de telles preuves de son action, que l'on ne pût jamais douter de sa présence.

Si nous en croyons Pausanias, on vit à Marathon le fantôme de Thésée *marcher* à l'avant-garde des Grecs et décider du gain de la bataille avec l'aide du héros Échetlée qui, *tout ombre qu'il fût,* abattit une énorme quantité de barbares avec le *coutre* d'une charrue qu'il tenait à sa main. Aussitôt après la victoire, on élevait un temple à Thésée et au *soldat laboureur* inconnu, qui, en *s'évanouissant* comme tous les fantômes, s'était recommandé à l'adoration des Athéniens. On eût toujours ignoré son nom, si l'oracle ne l'avait pas révélé[1].

La sanction de ce double prodige, nous la trouvons dans l'humilité même et dans la foi de Miltiade. Vainqueur à Marathon, il en rapportait si bien la gloire à ses deux auxiliaires, qu'il ne risquait plus rien sans réclamer leur concours. Mais un jour, déterminé à pénétrer dans Paros, il veut avoir de force le dernier mot des enfers, et, pour cela, s'entend avec *Timo,* prêtresse d'un *héroon;* celle-ci lui indique le moyen de se glisser furtivement dans son temple. Il s'y rend donc la nuit; mais à peine a-t-il franchi le mur d'enceinte, qu'une effroyable apparition le force à reculer. Dans sa terreur, il se précipite du haut d'une muraille et se démet la cuisse. Poursuivi devant le tribunal d'Athènes comme coupable d'un forfait *inouï,* sa mort le sauve d'une condamnation, et son fils seul dut payer une amende de cinquante talents.

Ainsi, le vainqueur de Marathon avait trouvé son maître et son bourreau dans le héros dont il avait voulu braver le

1. Pausanias, t. I, p. 78, et Plutarque, *Vie de Thésée.*

sanctuaire et les rites. Quand à Timo, sa complice, il fallut tout l'intérêt du dieu de Delphes en personne, pour lui faire pardonner cette communication de mystères[1].

Continuons. Pausanias meurt après avoir commandé les Lacédémoniens à Platée, mais son spectre reste visible dans le tempte de Minerve *Chalkioicos*, et frappe les habitants d'effroi, jusqu'au jour où le *psychagogue* (exorciste), que l'on va chercher en Thessalie, lui commande de se retirer et se fait obéir[2].

Persée en fait autant, et pendant très-longtemps pénètre d'effroi tous les habitants de Cheminis en se faisant voir dans son temple[3].

A Leuctres, Pélopidas VOIT les filles de Scédacius errer autour de leurs tombeaux, et Scédacius lui-même sortir du sien et commander, pour assurer la victoire, que l'on sacrifie une vierge blonde aux mânes de ses filles[4].

Cimon fait exprès le voyage d'Héraclée pour y consulter l'ombre de sa sœur bien-aimée[5].

Dans la guerre des Éléens contre les Arcadiens un enfant apparaît aux premiers. Ils le font porter devant les enseignes; là, il se change devant eux en serpent, et, après leur avoir fait remporter la victoire, il se retire en une grotte souterraine sur laquelle les vainqueurs reconnaissants élèvent un temple magnifique avec cette inscription : « A Sozapolis, génie de la patrie[6]. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions nous arrêter devant chaque *héroon* des Grecs et des Romains. Ce seraient les plus grands capitaines qui se plairaient à rapporter à des héros invisibles la plus belle part de leur gloire, comme

1. Hérodote, *Erato*.
2. Pausanias, in *Achaica*.
3. Id. ibid.
4. Id. ibid.
5. Plutarque, *Vie de Cimon*.
6. Pausanias, l. VI.

Digitized by Google

ce seraient les penseurs les plus graves qui se montreraient jaloux de leurs apparitions consignées dans leurs annales. Platon nous parlerait d'Euthymus, Valère Maxime des Dioscures, Pausanias de Miltiade, Aristote d'un héros de Lipara, Philostrate d'Achille, Tite-Live de Romulus, Suétone de Caligula, Pline d'Artémidore, Plutarque de Pausanias, Tacite, Tacite lui-même, du spectre de Rufus, dont il raconte l'histoire *en rougissant*, bien qu'il atteste en *jurant* « toute sa véracité [1]. »

Comment oublier encore toutes les affirmations de l'empereur Sévère, d'Apulée, d'Horace et même du grave Quintilien, nous disant : « De là vient l'apparition des âmes évoquées, et ces visions de leurs images toujours chères, de leurs visages et de leurs corps ; de là, ces oracles et ces préceptes nocturnes ; de là, ces fêtes infernales et l'honneur que nous rendons aux tombeaux [2]? »

De là, cette habitude constante d'évoquer les héros au moment même de la fondation des villes. Pausanias nous donne, par exemple, les noms de tous ceux qui furent évoqués lors de la fondation de Mécènes. « Ce furent, dit-il, Messène et Triopée, sa fille, mais avant tout, Eurytas, Apharéus et leurs fils, puis, parmi les Héraclides, Cresphonte et Œpylus, pendant que le nom d'Aristomène était célébré par-dessus tous les autres et du consentement général [3]. »

De là encore, l'ἀνάκλησις ou *révocation des dieux*, qui, avant le siége de leurs villes, avaient, d'eux-mêmes, ou par suite de l'évocation des ennemis, abandonné leurs temples.

Dulaure et l'*Encyclopédie* font donc remarquer avec raison que le mot *mythologie* ne signifiant à la lettre que « le récit des actions des morts, tout le problème est éclairé. » Soit, le problème est résolu par « la simple glorification des actes ; »

1. Tacite, *Annales*, l. XI.
2. *In Sepulchro incantato.*
3. Pausanias, l. IV, p. 345.

mais il ne l'est pas, si vous bornez ces actes à ceux de la vie présente et surtout si vous traitez de folies toutes les apparitions faites et tous les oracles rendus au nom même de ces hommes, pour lesquels, au contraire, la mort ne change et ne finit jamais rien.

A proprement parler, LE HÉROS EST UN MORT FAISANT ACTE DE VIE. Voilà notre définition, et M. Maury se trompe à nos yeux avec toute l'école, lorsqu'il se contente de celle-ci : « Les héros sont les princes ou les chefs auxquels leurs hauts faits ou leurs vertus avaient valu l'immortalité [1]. » Nous l'avons établi, ce qui constitue le héros de *naissance*, c'est sa généalogie, et ce qui constitue le héros d'*outre-tombe*, c'est sa manifestation *gazéiforme* après sa mort.

Creuzer veut que ce mot *héros* vienne de *herus*, maître (en allemand *herr*, seigneur) ; mais, selon nous, il vient si bien de ἦρα (l'air) que les héroon s'appelaient primitivement ἠρία; ce dernier mot signifiait *sépulcre*. Nous n'acceptons donc nullement la racine αἴρω, j'élève, proposée par Grotefend. (Voir la note de M. Guigniaut sur le 7e liv. de Creuzer.)

Notre définition rentrerait toujours dans celle d'εἴδωλον que nous croyons signifier bien plus *image fantastique* que statue, portrait, etc. Le mot *mânes* lui-même pourrait rentrer aussi dans l'ἦρα (air), en le faisant dériver de *manare* couler; la déesse Manea eût été la source et la puissance spirituelle du *fluide* employé pour les apparitions. Peut-être enfin faut-il voir dans ce dernier mot la traduction du mot chaldéen et arabe *moun*, signifiant *image*, forme intelligible, etc. ? Ce serait encore εἴδωλον.

Pour le héros spirituel, l'apothéose n'était pas comme pour les empereurs un brevet d'immortalité. C'était la reconnaissance officielle des prodiges qu'ils opéraient après leur mort. Le premier héros romain, Romulus, ne fut apothéosé qu'après la merveille de sa disparition, et Cléomède, dernier

1. *Religions de la Grèce*, t. I, p. 553.

héros grec, poursuivi, non pour ses *vertus*, mais bien pour ses *méfaits*, par tout un peuple irrité, ne fut proclamé *héros* qu'en raison de la disparition merveilleuse qui vint le soustraire à cette poursuite. D'ailleurs cette cause était toujours portée à l'oracle de Delphes, et le dieu seul décidait de la *canonisation*. Puisque M. Maury tient à cette expression, puisqu'il en revient toujours au parallélisme païen et chrétien, nous l'acceptons aussi; mais nous le voulons complet, et nous disons que le patronage du héros ressemblait parfaitement au patronage de nos saints dont la canonisation, elle aussi, s'appuie sur les miracles et ne les précède jamais.

Voilà pourquoi l'*héroon*, que nous avons fait venir de ἠρά (l'air) s'appelait aussi σῆμα, ou prodige.

Au reste, M. Maury finit par reconnaître lui-même cette intervention du prodige et des dieux. Éaque, dit-il, avait été invoqué avec succès contre la sécheresse. Myagre était invoqué contre le fléau des mouches[1]. Il a encore raison lorsqu'il dit que « les héros se confondaient avec les démons et formaient une seule classe sous le nom de dieux infernaux » θεοί χθόνιοι[2], ou dieux souterrains, ce qui, soit dit en passant, n'entraînait pas chez eux un cachet nécessairement diabolique, puisque les Champs-Élysées étaient, comme nos limbes, le département consolant et consolé de l'*Hadès*.

Entre toutes ces âmes *démonisées* ou *angélifiées*, il serait donc assez difficile de tirer une ligne bien nette et positive. Le héros se confondait souvent avec le demi-dieu, quoique cette dernière expression s'appliquât plutôt au *héros de naissance* ou *fils de dieu*, prérogative supérieure dont la preuve était beaucoup plus rigoureuse que pour l'héroïsme *après la mort*. Au reste, tous deux finissaient par se fondre dans la divinité. Nous-même reconnaîtrons volontiers qu'il y avait, dans cette *canonisation* plagiaire, plusieurs degrés

1. *Religions de la Grèce*, t. I, p. 565.
2. Ib. ibid., t. I, p. 566.

Digitized by Google

correspondant assez bien avec ceux de nos glorifications catholiques et avec nos titres de *vénérable*, de *bienheureux* et de *saints proclamés*.

Quant aux héros *mauvais*, dont nous examinerons le côté terrifiant, non moins redoutés après leur mort que de leur vivant, c'étaient tout à fait nos *réphaïm* ou géants bibliques, ancêtres de nos *damnés* catholiques[1].

Hélas, bien plus que pour nous encore, ils composaient une majorité effrayante.

« En général, dit Döllinger, les héros étaient plutôt redoutés comme des êtres nuisibles et méchants, et Hérodote attribuait à leur courroux un pouvoir irrésistible : aussi, arrivait-il que bien des morts étaient élevés au rang de héros, par ce seul motif qu'on voulait expier une injure qui leur avait été faite, ou le meurtre dont ils étaient tombés victimes; parfois même, comme cela se pratiquait à Pella, pour Pélée et pour Chiron, on offrait à de simples héros des victimes humaines. Les démons héroïques dont on croyait posséder la dépouille, ou qu'on avait transportés d'un pays sur la foi d'un oracle, habitaient leurs tombeaux ou *les environs*, d'où ils agissaient pour ou contre les vivants, auxquels ils *se montraient quelquefois* dans des apparitions fantastiques[2]. »

On regrette que Döllinger ne se prononce pas plus nettement sur la réalité de ces phénomènes, réalité qui seule peut faire comprendre comment les Pères de l'Église pouvaient tout à la fois se montrer Évhéméristes, c'est-à-dire croire à l'humanité primitive des dieux, et les exorciser en même temps comme *génies*, ce qui eût été, en dehors du merveilleux, la contradiction la plus flagrante.

« Ce sont vos anciens morts, dit Clément d'Alexandrie, qui, fiers de l'autorité que le temps concilie à l'erreur, sont devenus dieux chez leurs descendants... Mais c'est avec

1. Voir, pour les géants, le vol. II de ce Mémoire, ch. VII, dern. partie.
2. Döllinger, *Paganisme et judaïsme*, t. I, p. 153.

raison que vous les appelez des *démons*. Comment pourriez vous les regarder comme des dieux, ces démons impurs, horribles, que *tous* reconnaissent pour des êtres fangeux, enfoncés par leur propre poids dans la matière et sans cesse *errants autour des tombeaux?* Là, ils nous apparaissent comme des spectres dans les ténèbres, comme de vains simulacres, des ombres creuses, d'affreux fantômes. Voilà vos dieux[1] ! »

Ce peu de lignes renferme toute la théorie des GÉANTS, autrement dit, la solidarité des *damnés* et des *démons*. Nous verrons tout à l'heure si l'alliance n'est pas encore plus étroite.

Un des faits les plus étranges et les plus circonstanciés, est celui du héros de Témesse. Voici l'exposé qu'en donnent Pausanias et Ælien : Lybas, l'un des compagnons d'Ulysse, est jeté par la tempête sur les côtes d'Italie. Dans un accès d'ivresse et de violence, ayant déshonoré une jeune fille, les habitants le lapident, et depuis lors ses mânes deviennent pour toute la contrée l'occasion de tels fléaux que les habitants se voient obligés d'abandonner leur patrie[2]. Toutefois on consulte l'oracle, qui promet la paix, si chaque année on veut bien lui sacrifier la plus belle des jeunes filles de la nation. On ne résiste pas à un dieu, l'engagement en est pris, l'usage s'établit, les fléaux cessent et les habitants rentrent dans leurs foyers. Mais un jour, Euthyme, l'un des athlètes les plus célèbres de la Grèce, aperçoit une de ces charmantes victimes expiatoires. La voir, la plaindre et l'aimer est pour lui l'affaire d'un instant, et si, pour l'arracher au supplice, il faut lutter contre le spectre, il le fera, dût-il succomber dans cette lutte inégale. Au jour fixé, il recourt donc à ses meilleures armes (*armis captis*), non pas, il est vrai, à ces *armes spirituelles* que saint Paul recommande en pareil cas,

1. *Discours aux Gentils*, t. I, p. 139.
2. Pausanias, *Eliac.*, l. VI, p. 468, in-fol., ajoute qu'il avait vu lui-même un tableau représentant ce Lybas sous les dehors d'un démon et recouvert d'une *peau de loup*.

et qui suffisent au plus faible des chrétiens contre une *légion* de héros, mais à ses armes d'athlète. Plein de confiance, il va droit au fantôme, engage avec lui la plus désespérée des luttes, et, doublement secondé par sa vaillance et son amour, le terrasse, l'entraîne et le précipite dans la mer... A l'heureux vainqueur qui la délivre de son tyran spirituel, la ville de Témesse élève une statue, accorde la main de sa bien-aimée, et décrète que leur mariage sera célébré avec le plus grand éclat. Combien d'années fut-il heureux? On l'ignore; mais la tradition rapporte, et Pausanias dit l'avoir recueilli « sur les manuscrits anciens, *ex antiquitatis monumentis,* » qu'après une très-longue vie Euthyme sortit de cette vie sans mourir *tout à fait, neque omnino mortuum, sed alio quodam modo hominem esse desiisse.* » Strabon et Suidas racontent la même histoire avec un soin tout particulier.

Ainsi, voilà encore un fait merveilleux appuyé sur le dire des plus graves historiens, sur les monuments et sur des statues multiples (car les habitants de Locres, patrie d'Euthyme, lui accordèrent le même honneur que la ville de Témesse), et enfin sur une foule de proverbes dont un des plus répandus, s'appliquant aux athlètes malheureux, les menaçait de leur envoyer le héros de Témesse. »

Voilà donc deux héros de Témesse bien opposés l'un à l'autre, et dont le premier égalait en méchanceté ce Cléomède auquel l'oracle fit décerner un culte, parce que dans un accès de colère il avait fait écrouler un temple sur une foule d'enfants, écrasés *ipso facto*.

Il est consolant de penser que ces mauvais *seigneurs* trouvaient parfois leur maître dans les bras de chair d'un héros de ce bas monde. Témoin encore, Eurybate fils d'Euphénius, précipitant du haut des rochers du Parnasse une épouvantable Lamie qui, cette fois, réclamait en sa qualité de *démon femelle* les plus beaux garçons du pays. Depuis, elle passa pour habiter les ondes du Sybaris, ruisseau qui entoure la petite ville de Crissa.

2. — *Cosmopolitisme du héros.*

Quant aux autres pays, ils nous offriraient comme ces derniers, nous n'en doutons pas, la continuation transmondaine de toutes ces vies héroïques et terrestres. Pas un dieu *mortel* surtout qui ne devienne, de l'autre côté de la sienne, soit le patron, soit le fléau des lieux qu'il *illustrait* ou terrifiait pendant sa vie.

Nous venons de voir le spectre de Pausanias mis à la porte de son temple; nous verrons plus tard l'empereur Aurélien levant le siége de la ville de Tyane, pour cela seul qu'Apollonius lui apparaissait sur les murs, et lui déclarait qu'il en était devenu le protecteur.

Comme histoire, nous le savons, on peut se rire impunément d'Odin, que l'*Edda* nous montre assemblant à son lit de mort les compagnons de sa gloire, et leur disant : « Je meurs, mais je vous donne rendez-vous en Scythie. » Nous haussons les épaules lorsque nous voyons à chaque page l'intervention de son ombre en Danemark, en Scandinavie, en Irlande, et il ne vient même pas dans la tête des historiens modernes que des phénomènes très-réels puissent encore exister et expliquer aujourd'hui tout ce qu'ils expliquaient du temps et sous les yeux de Quintilien et de César.

La possibilité de ces faits une fois admise en principe, croit-on qu'on n'aurait pas immédiatement la clef de toutes ces légendes de *géants*, de toutes ces danses de morts et même de *rochers* que nous avons déjà signalées autour de nos inexplicables *dracontia ?*

Des géants de Carnac à ceux de l'île de Ceylan il y a bien moins loin qu'on ne le pense, et les exorcismes de saint Gildas pourraient seuls nous éclairer sur les fréquentes apparitions contemporaines de Ramâ et de Krichnâ.

Quant à l'ombre de Bouddha, il paraît qu'elle était toujours permanente à ce temple du Bengale, où le voyageur Fâhian, si véridique, l'avait observée avec soin trois siècles après la venue de Jésus-Christ, comme l'autre voyageur, successeur de ce dernier et traduit par M. Stanislas Julien, l'observait à son tour, cinq ou six siècles plus tard.

A plus forte raison, les Miltiade, les Hérodote et les Cimon, pourraient-ils reconnaître les héros de leur pays dans les héros transatlantiques présentés par M. l'abbé Brasseur, de Bourbourg, comme formant toute la chaîne des traditions mexicaines, les plus authentiques à son avis.

Oui, ce qui ce passait autour des *héros* de l'Italie et de la Grèce, au vu et au su des plus grandes illustrations du vieux monde, nous impose la foi sinon aux détails, au moins à l'ensemble de toute cette démonologie transcendante qui paraît avoir originairement présidé constamment aux destinées du Mexique. Jusqu'ici nous n'aurons vu dans tout cela que les pieuses inventions des premiers missionnaires espagnols; aujourd'hui c'est la science qui répète leurs affirmations, ce sont les monuments qui en font foi, et tout peut faire présumer que chaque nouvelle étude et chaque nouvelle fouille viendront désormais, d'heure en heure, sanctionner les premières assertions. N'en citons qu'un exemple, et laissons-en toutefois la responsabilité à M. Brasseur.

Nous avons vu plus haut ce qui suivit l'apothéose de Nanahuat là Téotihuacan, « *un des faits*, dit notre historien, les *plus étranges et les plus difficiles* à expliquer de toute l'histoire mexicaine. » Mais plus on avance et plus les monuments merveilleux s'amoncellent sous la plume de l'auteur. Qu'est-ce donc que ces terribles apparitions qui servent d'accompagnement à la perte et à la ruine de Tollan, sinon des personnifications ou plutôt des réapparitions de Tezaltipocla, le *géant infernal* de ces malheureux pays? « ... Les Toltèques, épouvantés de tous ces fléaux et prodiges réunis, se rassemblent dans les temples do l'antique cité des

dieux. Après avoir passé les premiers jours en prière, prêtres et seigneurs descendent dans la grande cour environnée de portiques, qui servait de vestibule à la pyramide du Soleil. Au centre s'élevait le grand autel sur lequel le feu dévorait les captifs, pendant que les nobles Toltèques tournaient en dansant autour... Tout à coup, un spectre (la personnification de l'ancien Tezaltipocla), aux traits difformes, aux bras longs et osseux, apparaît au milieu de la place sous une forme plus colossale et plus effrayante que les formes des danseurs. Nul n'ose lui adresser la parole; il danse avec eux, et, à mesure qu'il avance, il saisit dans ses longs bras, en tournant sur lui-même, le Toltèque le plus rapproché et le laisse mort à ses pieds. Toute la nuit se passe dans cette sorte de danse macabre, sans que personne se sente la force ou la volonté de s'y soustraire... La même vision reparaît la nuit suivante avec des traits plus effrayants que la veille; une foule de Toltèques tombent morts, cette fois, sous la pression de ses doigts décharnés. Depuis on ne le revit plus; mais c'est alors qu'apparaît à son tour le génie de l'empire (Torquemada dit le *démon;* l'abbé Brasseur, le *génie tutélaire* sous les dehors de Quetzalcoatl); il leur annonce de la part du ciel qu'il faut fuir, et de nouveaux fléaux viennent les convaincre de la nécessité de suivre les conseils de ce dieu. »

« Les monuments *sont là* d'accord avec les traditions » dit l'abbé, épouvanté lui-même de tout ce qu'il découvre à chaque pas. Quant à nous, nous n'ajoutons à ce récit qu'un seul mot, c'est que, si les héros-revenants de la Grèce et de l'Italie étaient de la nature de ceux-ci, nous comprenons que les plus braves aient reculé, et que toutes les nations aient à l'envi institué des expiations solennelles et publiques pour conjurer de tels dieux.

§ II

Perpétuité des affections. — Les MANES, signification ambiguë. — Ames séparées ou génies. — Mânes toujours plutoniens. — Difficultés et conclusions.

Si la nécrolâtrie n'avait jamais consisté que dans le culte de semblables héros, on eût compris et béni beaucoup plus vite la sévérité des anathèmes bibliques contre l'adoration des morts; mais ce culte spécial en entraînait beaucoup d'autres, et de lui dérivaient, comme autant de conséquences et de nécessités consolantes, ceux des ancêtres, des époux, des enfants, des amis, c'est-à-dire des objets les plus saintement légitimes des affections humaines.

Comprend-on bien l'entraînement que devait exercer sur toutes ces vies païennes la seule espérance d'une prolongation indéfinie pour leurs sentiments les plus chers? Malheur à l'esprit fort qui ne se prendrait pas à regretter la perte de si douces espérances!

De toutes les épreuves réservées à l'âme humaine, en est-il une seule, en effet, qui puisse égaler la crainte de son divorce éternel, absolu, avec ceux qu'elle aimait sur cette terre? Descendons au fond de nos cœurs : pour le plus heureux comme pour le plus infortuné des hommes, pour celui qui déjà pose un pied dans sa tombe, comme pour celui qui, fasciné par les forces du jeune âge, croit n'y descendre jamais, elle approche, cette grande heure de la désillusion terrible; oui, elle approche, elle arrive, elle est là, la voici. L'âme vient d'entendre tinter son tocsin, l'arrêt est signifié. Heureux alors, sans doute, heureux celui qui sourit à la mort et ne craint pas de déposer sa vie entre les mains de celui qui l'a faite et qui lui demande son amour! Mais quand donc cet amour despotique lui a-t-il demandé le sacrifice éternel de tous ceux qu'il a proscrits lui-même? Désormais l'abîme doit-il donc être

si profond, que toute communication demeure immédiatement interdite? Entre l'âme exilée et l'âme qui la pleure ne subsistera-t-il pas quelque lien qui leur permette de s'entendre, de s'aimer, de s'entr'aider encore? Quelle pourrait être la nature de ce lien? En quoi pourrait-elle donc consister cette faculté de l'âme de *réapparaître* aux regards qui la cherchent, et de *revenir* aux lieux marqués par les douleurs et par les joies de son pèlerinage d'un jour? L'entrée de son vieux foyer, témoin de ses souffrances ou de sa joie, lui serait-elle donc irrévocablement interdite? Ah! s'il est vrai, comme le dit l'Écriture, que l'idolâtrie qui s'adressait aux astres était moins coupable que les autres, à quel surcroît d'indulgence n'avait donc pas droit celle que la même Sagesse définit en ces termes : « Un père affligé de la mort précipitée de son fils fit faire son image; alors il commença à adorer comme Dieu celui qui venait de mourir comme homme, et il lui décerna un culte et des sacrifices dans sa maison et parmi ses serviteurs[1]. »

Nous allons plus loin, nous ne craignons pas d'affirmer qu'il a fallu bien des souillures étrangères, pour que ces mots « culte des morts » (*nécrolâtrie*) ou celui-ci « révélation par les morts » (*nécromancie*) devinssent, chez tous les peuples chrétiens, le synonyme de superstition sacrilége et même de forfait condamné. Certain de dégager l'*or* pur du *vil plomb* qui le recouvre, certain de retrouver dans le christianisme le plus austère quelques-unes de ces communications si tristement compromises par le démonisme païen, ou radicalement sapées par le rationalisme moqueur de notre époque, nous allons donner tout le soin possible à l'analyse d'une question autour de laquelle gravitent en définitive les plus sublimes espérances et les plus navrantes sollicitudes de la terre.

Pour toute grâce, Pythagore demandait aux dieux avant

1. *Sagesse*, chap. XIV, v. 15.

tout « le souvenir dans l'autre vie[1], » et Plutarque se servait d'une expression charmante pour exprimer le même bonheur; il l'appelait « l'immortalité se ressouvenant. »

Mais d'abord, que pensaient les anciens sur cette vie future? Héritiers fidèles dans leur infidélité, et conservateurs des traditions primitives, mille fois plus éclairés par conséquent, et mille fois plus heureux que nos sceptiques modernes, dont l'espérance, lorsqu'il leur en reste, n'est plus guère qu'un instinct, les païens ne se trompaient jamais que dans l'application, et partageaient, il faut le dire, toutes nos espérances et toutes nos craintes sur le sort réservé à leurs âmes dans la vie qui succédait à celle-ci.

M. Maury n'a rien dit de trop à ce sujet, et nous pouvons hardiment appliquer à tous les peuples du monde ce qu'il nous dit des Grecs[2].

« Les âmes des hommes pieux habitent dans le *ciel*, dit Pindare, et chantent dans leurs hymnes la grande divinité[3]. »

« Les bons, χρηστοί, les bienheureux, μακαριστοί, « jouissent de la vie perpétuelle, car leur âme va au ciel[4], » et « cette âme, dit à son tour Euripide, « placée au milieu des astres, participe à la béatitude divine[5]. »

Tout cela ne laissait pas que d'être fort consolant; mais comme en même temps il y avait un autre séjour de paix aux *Champs-Élysées*, département favorisé du *Hadès*, cette complication trouble les esprits inattentifs et leur fait souvent confondre le *paradis* et le *Tartare* des païens.

Nous verrons au chapitre *Temple* (Héroon) ce qu'on entendait par les *Plutonia* ou soupiraux de l'enfer, qui conduisaient à ce dernier, et par les pierres *manales*, qui en fermaient l'entrée.

1. Voir sa vie dans Diogène Laërce.
2. *Religion de la Grèce*, t. I, p. 583.
3. Pindare, *Frag.*, t. II, part. II, p. 623.
4. Plutarch., *de Vit. Rom.*, § 27.
5. Voir l'inscription trouvée à Cyrique et citée par M. Maury, *Relig.*, etc., t. I, p. 584.

Pour notre part, nous croyons que les idées des païens sur la topographie des enfers se rapprochaient beaucoup plus des nôtres qu'on ne le supposerait tout d'abord.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le peuple juif avait aussi son *Hadès*, son *Schéol*, qui était bien un royaume souterrain et tout aussi différent de sa *géhenne*, que les *Champs-Élysées* du païen l'étaient de son *Érèbe*. Il ne faut pas oublier non plus que si les saints de l'Ancien Testament jouissaient dans le sein d'*Abraham* d'une félicité absolue, il y avait aux enfers (*Schéol*), des *limbes*, sorte de paradis relatif, temporaire, incomplet, où les justes avaient attendu en patience la venue du grand Libérateur.

Ainsi donc il y avait tout à la fois des héros dans les astres (*sic itur ad astra*), des héros aux enfers, des héros dans l'atmosphère, des héros revenant sur la terre, et souvent participant un peu de tous ces états à la fois, soit par *ubiquité*, soit par *bilocation*.

Nous ne serions pas embarrassé de retrouver, et même nous retrouverons certainement les analogues de ce mystère sur notre propre terrain.

Quoi qu'il en soit, l'état présent des *mânes* était, comme il devait l'être, la grande préoccupation des païens; et si de véritables abîmes séparent la réalisation de nos espérances communes, leurs tombeaux et leurs inscriptions sont là pour nous prouver surabondamment qu'ils espéraient beaucoup et suppliaient beaucoup.

On peut dire qu'ils fatiguaient de leurs vœux les enfers et leurs mânes.

Mais avant tout, qu'étaient-ce donc que ces *mânes?* qu'entendaient-ils, et que devons-nous entendre nous-même par cette expression hybride qui tantôt paraît se rapporter aux âmes et tantôt aux dieux qui les jugent? On retrouverait ici l'ambiguïté que M. Guigniaut signale en ces termes : « il y avait à ce sujet deux dogmes antagonistes dans la démonologie: l'un qui identifiait le δαίμων à la partie la plus pure de l'âme,

l'autre qui en faisait un être essentiellement distinct et qui l'accompagnait[1]. »

Platon professe tour à tour chacune de ces deux opinions, et le savant Varron lui-même, au dire d'Arnobe, paraissait très-indécis à ce sujet.

Il semblerait tout d'abord que ces milliers d'épitaphes et de prières déposées pour ainsi dire sur chaque pierre de la Grèce et de l'Italie vont trancher complétement la question : eh bien, pas du tout. Nous voyons tour à tour le repos souhaité aux *mânes* et la prière adressée aux *dieux mânes*, à l'effet de procurer ce repos aux *mânes* du défunt.

Ainsi, il n'est pas rare de voir présenter aux mânes un certificat de bonne vie et mœurs, dans l'intérêt du repos des mânes ensevelis, témoin cette inscription que Banier emprunte à Eustathe : « Aux dieux mânes; moi, Sextus Anicius, pontife, j'atteste que le citoyen... a vécu honnêtement : puissent ses *mânes* trouver le repos[2] ! »

Tâchons donc d'obtenir, s'il se peut, non pas des idées parfaitement claires, mais quelques idées moins ténébreuses sur le plus intéressant et le plus grave des sujets.

Nous disons que l'expression *mânes* semblait avoir deux sens, un sens humain et un sens divin.

Voyons le sens humain.

A ce point de vue, les *mânes* étaient l'expression générale qui désignait les *âmes séparées*, mais non classées encore dans l'une des deux subdivisions connues sous le nom de *lares* et *larves*, c'est-à-dire âmes bonnes ou mauvaises. C'est dans ce sens-là que nous avons cru pouvoir accepter pour étymologie du mot mânes le verbe *manare* [3], couler comme un fluide, les anciens considérant assez généralement les âmes comme une espèce de fluide, ou du moins, et assez

1. Guigniaut, *Religions*, notes, l. IX, p. 877.
2. *Mémoire de l'Académie des inscriptions*, édit. in-12, t. II, p. 99 ; *Dissertation sur les Fables*.
3. Martin Capella, l. II.

justement, nous le croyons, leurs apparitions comme opérées à l'aide de ce fluide.

Ceci peut nous aider à comprendre leur ardent intérêt pour le sort de ces substances, ces expressions de tendresse qu'on leur prodigue, ces secours, ces *aliments* qu'on leur offre, cette pitié qu'on sollicite pour elles.

Quant au sens divin du mot *mânes*, il paraît reposer sur la transformation de l'âme en *lare* ou *pénate*, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre, lorsqu'on lit sur les tombeaux des inscriptions ou des fragments d'inscriptions dans le genre de la suivante : « Aux dieux mânes, Pluton et Proserpine, Julia reçue au nombre des mânes[1]. »

« Quand je ne serai plus, disait Cornélie à son fils Gracchus, tu me sacrifieras et tu invoqueras ta mère ; mais ne seras-tu pas honteux alors d'implorer un *être divin* que tu n'auras ni écouté ni respecté quand il vivait sur la terre et près de toi[2] ? »

Dans ce dernier système, c'est l'âme qui devenait le dieu, comme nous le dit Apulée[3]. Mais si jusqu'à un certain point on comprend qu'on l'implore pour les autres, on ne comprend plus du tout qu'on implore cette âme pour elle-même.

Même embarras pour la délicieuse inscription de *Furia Spes* au Capitole, inscription que tout chrétien signerait encore aujourd'hui de ses deux mains : « Aux dieux mânes ; *Furia Spes*... à son époux bien-aimé Sempronius,... enfants tous deux, enchaînés par un amour égal, pendant trop peu de jours hélas ! Frustrés, par la main des dieux ennemis, de ceux que nous devions nous consacrer mutuellement sur la terre... C'est pour cela que je vous supplie, mânes très-saints, prenez soin des *mânes* de cet époux bien-aimé,... et dans votre miséricorde faites qu'à certaines heures de la nuit je puisse

1. Grutler, *Inscr.* DCCCXCV.
2. Cornelius Nepos, *Fragm.*
3. *De Deo Socratis.*

Google

le voir eneore... et obtenir du Destin que je puisse aller le retrouver le plus vite et le plus doucement possible[1]. »

On se rend eompte alors de la frayeur de Tibulle, recommandant à son amie de ne pas négliger le culte de ses mânes, de peur que, « se voyant négligés, *ils* ne lui envoient de mauvais songes[2]. » « On eommeneera par aeelamer mes mânes, ajoute-t-il, et par prier mon âme, *ante meos manes animamque rogare.* » (Lib. III, e. 2.)

On comprend eneore eeci : « Aux dieux mânes; Aphrodite ayant évoqué Ulpius Ursin *son* mari, *leur* a payé[3]... »

On eomprend donc le « *quisque suos patimur manes* de Virgile, qui, prononcé à propos des supplices de l'enfer, signifie en bon français : « tous tant que nous sommes, nos mânes seront nos bourreaux. » Car il ne faut pas se le dissimuler, les mânes amis avaient beau s'appeler *très-saints* et *très-bons,* cette épithète ressemblait au eri de la Peur appelant la Flatrie à son aide, car Virgile l'a dit : « faute exeusable, si les mânes avaient jamais su pardonner quelque chose. » Et eomment en eût-il été autrement, puisqu'ils étaient fils de la terrible *Mania,* déesse de la furie, et sujets de Jupiter Summanus, autrement dit Summus Manium, le ehef des mânes, autrement dit eneore Pluton.

« Aux dieux des *enfers, mânes;* fait pour ma femme Fulvia[4]. » Avant tout c'étaient done les dieux souterrains, θεοί καταχθόνιοί.

Il était eneore triste pour leur honneur qu'un des plus sûrs moyens de se concilier leur affection fût de se livrer à ses

1. « D. M. Furia Spes... Sempronio conjugi carissimo... puer puella... obligati pariter amore, cum quo vixi tempore minimo, et quo tempore vivere debuimus a manu mala dis separati... Ita peto vos, Manes sanctissimi, commendatum habeatis conjugem et velitis huic indulgentissimi esse horis nocturnis ut eum videam : et etiam me Fato suadere velit, ut et ego possim dulcius et celerius apud eum pervenire. »

2. « Ne tibi neglecti mittant mala somnia manes. » (Tib., l. II, c. 6).

3. Citée par Gruter.

4. Fabretti.

penchants « *indulgere genio,* » bien que leurs faveurs les plus grandes fussent pour ceux qui se *dévouaient* à leurs chefs, « *devovere diris,* » soit en montant sur un bûcher, soit en se précipitant dans un gouffre.

Mauvaise note aussi que de ne pouvoir paraître que la nuit. Jupiter, dieu du jour, ne pouvait revenir qu'après le renvoi des mânes, « *manibus refutatis*[1]. »

Et, chose singulière! on dirait quelquefois que ce pouvoir infernal vient de mourir lui-même et de mourir avec son client:

« Au génie Julius qui a vécu...

« Au génie Marius qui a vécu... »

« Aux *dieux mânes* de Rufus qui ont vécu, *qui vixerunt,* vingt années[2]. »

Tout cela devient très-embarrassant, nous dit à son tour le père Montfaucon, qui nous fournit cette dernière inscription, et tellement embarrassant, que Fabretti avait fini par croire que les mânes n'étaient ni l'*âme,* ni le *démon,* mais on ne *sait* trop quelle puissance séparée de l'âme humaine.

Fabretti approche, mais il ne sait *trop;* et comme il faut tâcher de savoir *assez,* essayons à notre tour de rassembler tous ces aperçus pour en composer quelque chose de *vu* et d'*arrêté.*

Il est certain que l'âme y entre pour sa part, le génie pour la sienne; il y a donc une fusion.

La première solution qui se présente à l'esprit est celle d'Apulée, c'est-à-dire la conversion de l'âme en génie bon ou mauvais.

On se rappelle en effet ce que nous avons dit au sujet des *géants;* que beaucoup d'anciens Pères, et surtout Origène, d'accord avec Hésiode et toute l'antiquité, regardaient les méchants comme *changés en* démons, pendant que les bons l'étaient en anges. C'est l'opinion professée par Servius

1. Philostrate, l. I.
2. Fabretti, cité par Montfaucon, 141.

(*Æn.*, 3). « Il est, dit-il, certains sacrifices par lesquels les âmes humaines sont *converties* en dieux (*vertuntur in Deos*), que pour cela on nomme *dieux animaux*, parce qu'ils sont venus des âmes. »

Mais cette opinion, blâmée, sinon condamnée par la théologie, ne peut se soutenir en bonne philosophie, et Jamblique, que l'on pourrait si souvent prendre pour un docteur de nos écoles, en donne la vraie raison à Porphyre. « Cette doctrine que tu soutiens, ô Porphyre, paraît violer toute théologie et toute opération théurgique; d'abord il est absurde d'imaginer des génies qui puissent s'engendrer et se corrompre; ensuite il est bien plus absurde encore que les démons précédant les âmes, et ayant été créés avant toute âme et toute puissance corporelle, puissent être formés par celles qui leur sont postérieures... Et pour tout dire en un mot, comment ce qu'il y a de plus parfait peut-il être produit par ce qu'il y a de plus imparfait? D'ailleurs on ne produit pas des substances avec des puissances animiques ou des forces tellement inhérentes aux corps qu'elles n'existent plus sans lui. Ce ne sont donc pas ces âmes qui ont ici la force divinatrice [1]. »

Voici donc un païen qui parle sur ce sujet [1], comme pourrait parler saint Thomas.

Mais si vous substituez à cette *conversion*, qui tient de la métempsycose, l'*association* plus étroite, non-seulement autorisée, mais établie par la théologie catholique entre les âmes séparées et leurs patrons spirituels, vous avez la solution du problème. Rappelons-nous ce que nous avons déjà dit dans ce Mémoire ou ailleurs sur cette alliance hypostatique en apparence, qui fait prendre aux anges tutélaires ou aux démons possesseurs la forme, la figure, toute la personne en un mot de leurs *clients* (*induentes personam suorum clientum*). Rappelons-nous que l'ange d'Azarias ne craint pas de dire :

1. Jambl., *de Myst.*, sect. III, chap. XXII.

Digitized by Google

« Azarias, c'est moi; *ego sum Azarias,* » comme l'ange de Tobie se donne à son tour pour Tobie, bien qu'il soit Raphaël. Souvenons-nous ensuite que l'âme au sortir de cette vie retombe dans les mains du conducteur qu'elle a servi, et qui l'entraîne en son lieu : à cet égard, l'art chrétien a traduit de toutes les manières l'idée théologique, et, sans rappeler toutes les images et sculptures souvent si naïves que le moyen âge consacrait à la représentation des luttes dernières et décisives dans lesquelles les deux génies psychopompes s'arrachaient une pauvre âme, nous nous sommes contenté plus haut de reporter notre pensée à l'un des plus délicieux tableaux du bienheureux Fra Angelico [1].

Si nous ne nous trompons pas, nous retrouvons ici toute la théorie des mânes qui pour nous sont l'*association, après a mort,* du principe *spirituel* humain avec l'un des deux principes *surhumains* qui l'ont protégé ou obsédé pendant la vie.

Saint Cyprien favorise assurément cette opinion, lorsqu'il dit à propos des démons : « Les démons se cachent dans ces lieux, sous ces statues, sous ces images, et lorsqu'ils sont nos pénates (c'est-à-dire nos démons de naissance, *penes nos nati*), ils cherchent à avoir pour compagnons des peines qu'ils y souffrent ceux qu'ils ont eus pour compagnons de crimes et d'erreurs [2]. »

Dans ce système, mais dans ce système uniquement, on comprend que les mânes puissent prier les mânes, et que les dieux mânes aient pu néanmoins *vivre vingt ans* dans cette union terrestre.

Nous avons déjà parlé (ch. VI) de cette dualité d'esprits dévolus à chaque homme par suite du péché.

De ces deux anges, dit Eusèbe, l'un s'appelle ἀγαθὸς et l'autre κακὸς [3].

1. Tome I, ch. III de ce Mémoire, § 3.
2. *De Vanitate idolorum.*
3. *Prépar. évang.,* l. II.

Et saint Ambroise les appelle tous les deux « les accompagnateurs de l'âme, *pedisequos animæ*[1]. »

Et comme nul homme ne fut jamais privé de ce défenseur spirituel que saint Thomas accorde même à l'Antechrist et à Judas[2], il ne faut pas nous étonner de retrouver le dogme catholique dans les deux génies des païens, dans leurs lares, dans leurs pénates et dans leurs mânes, qu'ils appellent en même temps et en raison de la fusion établie « les appendices de l'âme. »

Reste à savoir maintenant si le bon, si l'esprit de vérité peut entrer pour quelque chose dans cette dualité, qui se réduit peut-être à l'unité plutonienne; et s'il n'est pas beaucoup plus probable au contraire que sans cesser d'accomplir sa mission protectrice il l'exerce de haut, en se tenant à l'écart de toute cette théurgie et de cette pratique qui se déroulent sous nos yeux.

§ III

Culte *privé* des mânes, des lares ou des pénates. — Le lare chinois et la question des rites. — Nouvelles études à ce sujet.

1. — *Le lare antique.*

Tout cela se tenait donc de très-près et entraînait toujours la réunion de ces deux essences, âme et génie; le culte s'adressait à toutes les deux. Dans tous les cas, si la présence du génie était toujours évidente, celle de l'âme l'était-elle également? Nos lecteurs en décideront encore. Quant à nous, nous espérons, dans l'intérêt des païens, que leurs âmes ne se trouvaient en si mauvaise compagnie que lorsqu'elles avaient vraiment mérité d'y rester et que le *vrai*

1. Saint Bernard, *Sermons sur l'ange gardien.*
3. *Somme*, part. I, p. 3-9.

bon génie leur avait ménagé en dehors de tout cela quelque position un peu plus nette et un peu plus rassurante dans les *Champs-Élysées*.

« Un peu plus rassurante, » disons-nous, car, dès le premier abord, l'effroi nous gagne devant ce double cerbère sous les traits duquel nos deux gardiens (*præstites*) sont représentés sur les tombeaux. S'il est possible, à la rigueur, qu'on n'ait voulu nous montrer sous leurs traits qu'un symbole de vigilance et de fidélité, il n'en est pas moins vrai que dans toutes les sculptures leur physionomie est atroce et qu'involontairement notre pensée se reporte aux terribles cynocéphales égyptiens que la science, dans ses rêveries allégoriques, prend pour le symbole « des deux hémisphères; » ils sont cependant très-faciles à reconnaître pour ce qu'ils sont, lorsque, le fouet à la main, ils entraînent l'âme condamnée au supplice qui lui est préparé[1]. Ce fouet, nous le retrouvons sur tous nos obélisques, comme sur tous les monuments des nécropoles antiques et parmi tous les instruments dernièrement rapportés du Wisconsin. Il est donc impossible que les cynocéphales ne nous reportent pas aux *canes*, ces *chiens* maudits, qui reviennent si souvent dans nos psaumes, et dont le saint roi disait au Seigneur : « Je suis entouré par *les chiens*, ne livrez pas à ces bêtes les âmes qui auraient confessé votre nom[2]. »

Enfin, comme l'expérience est ici d'un intérêt palpitant, il nous est impossible de ne pas nous rappeler devant eux la punition tragique qui, certifiée de nos jours par l'honorable M. Bénézet, interrompit une consultation de *tables* en imprimant sur le bras, sur l'épaule et sur le côté d'une consultante

1. Les hypogées des rois égyptiens, mis à nu par les fouilles modernes, montrent constamment, à la suite du premier corridor, une petite salle qui contient les images des cynocéphales ou *parèdres*, qui sont ici bien évidemment les exécuteurs de la sentence.

2. « Ne tradas bestiis animas confitentes tibi... circumdederunt me canes multi. »

(Mme Bénézet elle-même) une double rangée de *morsures* saignantes. On se rappelle la stupéfaction des témoins et du chirurgien, en voyant que les vêtements *sous* lesquels ces morsures avaient été imprimées n'avaient subi ni le moindre dérangement, ni la moindre atteinte[1].

Chacun des lares dont le bénédictin Montfaucon nous a donné le portrait est revêtu d'une peau de chien, et tient un de ces animaux dans ses bras.

Voyons maintenant le culte privé du *lar* ou du *maître*, car le mot étrusque avait cette signification, et nous savons parfaitement ce que tous nos villageois entendent par celui qu'ils appellent le *petit maître*.

Rien de plus touchant, avons-nous dit, que l'idée qui présidait à ce culte, et qui croyait impatroniser sous son toit et tout ensemble un ancêtre et un dieu protecteur. Dans les familles pauvres on l'installait ou sous le seuil de *la porte*[2], qui s'appelle encore le *lar* en Languedoc, ou derrière la plaque du foyer. C'était là qu'il se manifestait, et trop souvent, hélas! (ne l'oublions pas) sous cette forme honteuse que le paganisme ne retranchait jamais de son blason[3].

Les gens riches, les citoyens distingués, avaient un *laraire* tout spécial, sorte de chapelle ou d'oratoire sépulcral consacré à ce culte privé. Les empereurs en avaient quelquefois plusieurs. Lampride nous dit qu'Alexandre Sévère en avait deux, et que c'était dans le premier qu'il avait cru devoir offrir et réunir à ses ancêtres les statues d'Abraham et d'Orphée, d'Apollonius et de Jésus-Christ[4].

1. Voir *Appendice complémentaire* du premier Mémoire, p. 92. M. Bénézet était rédacteur en chef de l'un des journaux les plus sérieux de Toulouse.

2. Serait-ce encore une méprise, et au lieu de voir un symbole dans l'obligation imposée à la mariée de franchir le seuil de la porte sans le toucher, n'y avait-il pas une recommandation tacite de ne jamais se heurter à la volonté du *lare?*

3. Se rappeler le livre IV, chap. Ier, de Denys d'Halicarnasse, sur la naissance de Servius Tullius.

4. Lampride, *Alex. Sev.*, chap. XXIX.

Gruter nous donne dans une épitaphe le nom du maître des lares de l'empereur Auguste « magistro larium Augusti » qu'il emploie. Dieu veuille que nous ne le voyions pas reparaître un jour sur les budgets de nos États modernes! Avec un progrès spirite américain qui « fonctionne, au dire des gens sérieux, comme une institution nationale et mine les bases des États, » on peut s'attendre à tout. Il ne s'agit que d'un coup de majorité. N'oublions pas que pendant la campagne de Crimée l'empereur Nicolas passait, dit-on, les nuits à consulter sa table ou, si l'on veut, ses lares.

Dans ces *lararia,* comme autour du foyer, se retrouvaient les petites statuettes en argent, en ivoire, en bois ou en cire; on en faisait surtout en bois de mandragore qui répondaient à toutes les questions. Mais nous les avons déjà vues sous le nom des dieux de Laban et sous toutes les formes de *théraphim*[1].

C'est à elles, ou plutôt au *Manitou* qu'elles recélaient, qu'était dévolue la direction de toutes les affaires domestiques. « Le génie, dit Festus, a le droit de tout faire dans la maison, *genius vim obtinet omnium rerum gerendarum*[2]. »

A lui la première prière du matin, à lui l'immolation du porc, à lui la bonne mesure de farine, la libation du vin et les prémices de tout ce qui paraissait sur la table. Jadis on immolait des enfants à Mania leur mère, mais le progrès avait passé par là jusqu'à nouvel ordre. Le génie vous rendait la paix, la joie, le bon ordre. Serviteur aussi dévoué que maître généreux, il faisait et réglait tout autour de vous. On le voyait allumer le feu, fendre le bois, balayer la maison; il remplaçait même au besoin le *pocillator* ou échanson; en un mot il rendait à ses hôtes cette multitude de petits services qu'aujourd'hui encore nos bons villageois, comme tous les

1. Voir, sur la mandragore et ses propriétés surnaturelles, le mémoire de Gleditsch (*Nouveaux Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, 1778), d'Herbelot, *Biblioth. orient.*, et *Gesta Dei per Francos.*

2. Festus, art. GENIUS.

peuples du monde, attendent de leurs *cobolds, martinets* et *gobelins*, ces rangeurs ordinaires du mobilier de la maison, toutes les fois qu'ils ne le dérangeaient pas par mille espiègleries dans le genre de celles constatées à Cideville[1].

De là les précautions infinies apportées, soit à l'*acquisition*, soit à la consécration d'un lare. Lorsque dans la succession paternelle on n'en trouvait pas un qui méritât une confiance absolue, on en achetait un autre à grand prix, mais *toujours à l'essai*, car c'était un objet de commerce, *coté* sur la place, et de plus offrant en garantie le serment prêté par toutes les âmes des enfers : « qu'elles ne serviraient jamais sur terre leurs patrons et leurs amis, que conformément à la volonté des acheteurs et des dieux[2]. » Cet excellent *billet* ne suffisait pas encore, car la loi des Douze Tables s'en mêlait et exigeait de chaque nouvel acquéreur de laraire qu'il continuerait à être desservi par le lare habituel, et dans la forme prescrite par l'ancien possesseur. L'infraction à cette clause très-précise constituait une cause de résiliation. Au reste, on n'était jamais tranquille, le lare le plus commode et le plus doux se dévoilant souvent tout à coup et ne laissant plus entre les mains de l'acquéreur que la larve la plus fâcheuse et la plus incommode. Alors si le délai pour les cas *rédhibitoires* était passé, il fallait l'exorcisme; et le scandale était grand, lorsqu'on entendait les enfants prononcer la formule irrespectueuse : « Sortez, mânes paternels, et ne rentrez jamais[3] ! »

Il est vrai que les enfants trop souvent ne valaient pas mieux que les ancêtres, puisque au nom du lare on adressait

1. Voir le tome I. p. 300.

2. Tertullien reproche aux païens « d'assimiler les lutins aux instruments domestiques, en leur faisant subir cet ignoble trafic. »

3. Ces *larves*, toujours représentées, selon Lessing, par des squelettes, étaient presque toujours des âmes d'assassinés, de grands criminels, ou de morts non ensevelis : les mânes, peints en noir, étaient, au contraire, tout simplement, comme nous l'avons dit, la réunion de toute âme avec son patron congénital.

Digitized by Google

à son tour à la déesse Mania cette prière : « Faites en sorte qu'aucun de ceux qui sont dans la maison ne devienne bon[1]. »

C'était certainement sous la même inspiration qu'avait été formulée la belle Imprécation suivante gravée sur une lame de cuivre, et dont nous devons la communication à la complaisance de M. le chevalier de Rossi. Elle venait d'être trouvée (en 1859) par lui, à un demi-mille de Rome, dans une vigne située sur la gauche de la voie Latine.

En voici le sens : « De même que le mort enseveli ici ne peut ni parler ni entendre, de même que l'âme de Rhodinius, vivant chez M. Licinius Faustus, soit comme morte, qu'elle ne puisse parler et qu'on ne puisse lui parler; de même que ces morts qui ne sont reçus ni des hommes ni des dieux, que l'âme de Rhodinius ne soit plus reçue auprès de M. Licinius, et qu'elle vaille autant que ces morts. »

Et sur la gauche, on lit : « Ici est enseveli le père du riche Rhodinius. Je te recommande qu'il soit haï par M. Licinius Faustus, comme Hiidius par Amphion, comme C. Popillius Apollonius, comme Vennonia l'est de Thius le mime, comme Glycinnus l'est de Sergia[2]. »

1. Plutarque, *Questions romaines*. t. II, p. 277.

2. Quomodo mortuus qui istic sepultus est nec loqui nec sermonari potest seic Rhodinii anima apud M. Licinium Faustum mortua sit nec loqui nec sermonari possit ita uti mortuos nec ad Deos nec ad homines acceptus est seic Rhodinii apud M. Licinium accepta sit et tantum valeat quantum illic mortuos.

Istic sepultus est ditis pater Rhodinii tibi commendo uti semper odio sit M. Licinio Fausto item M. Hiidium Amphionem item C. Popillium Apollonium item Vennonia Thio mimæ item Sergia Glycinno.

Nos lecteurs seront heureux, sans doute, de trouver ici la traduction du commentaire fait sur ces deux inscriptions par l'antiquaire en ce moment le plus distingué de la ville de Rome.

« Ce monument, dit-il, est véritablement une chose presque neuve et d'un rare prix. Je possède encore trois autres lames du même ordre, deux en grec, la troisième en latin, trouvées aussi, les premières, dans des sépulcres d'Athènes, la dernière dans un sépulcre romain. Mais celle-ci était *déprécative* et non *imprécative* comme les autres... Les anciens écrivains, dans leurs traités sur les pratiques funèbres des sortiléges et de la magie, nous

On comprend d'après cela que Creuzer ait pu écrire: « On appelait les divinités infernales ἀγαθοί θεοί (bons dieux) tout en les déclarant terribles. Dans le doute, on ne s'approchait d'elles qu'en tremblant, la terreur croissait avec le coucher du soleil, car la rencontre d'un *héros* pendant la nuit était censée porter malheur[1]. »

On voit que ces intrépides Romains ne badinaient pas avec ces choses, et qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur leurs rudes conséquences. Et l'on voudrait nous faire croire que les vainqueurs du monde avaient la tête et le cœur assez faibles pour les perdre tous deux devant un simple radotage de vieille femme ou d'enfant? Allons donc!

Dans les réponses d'un lare consulté, on ne se contentait

mnntrent en outre des ossements à demi brûlés et des cadavres putréfiés, des tombes, quelques lames de plnmb couvertes de caractères étrangers et mystérieux relatifs à certains rites infâmes et inhumains, et déposées dans les demeures de ceux auxquels l'enchantement était destiné.

Cette variété de maléfice était évidemmnnt celle à laquelln nn avait eu recours, selnn Tacite (*a*) et Dinn (*b*), pour procurer la mnrt de Germanicus... Cette superstition fait connaître la raison pnur laquelle, ainsi que le remarqun l'illustre docteur Hentzen (c), les mains des inhumés passaient pour avnir la puissance d'attirer à eux les vivants, surtout si on les aidait par le moyen de paroles et d'exécrations inexpiables. Il paraît donc que ces deux lames étaient le spécimen de ces deux espèces de maléfices, les unes, magiques, tirant leur vertu de la consécration et des formules mystérieuses qu'elles portaient, et produisant ce maléfice dans le linu même où elles étaient déposées; les autres, pures et simples imprécations ou déprécations, tirant leur valeur des sacrifices aux mânes de l'inhumé, dans la tombe duquel elles étaient déposées. Ces imprécations remonteraient, suivant le chevalier Rossi, au VIIe ou VIIIe siècle de Rome, et ont été trouvées par lui dans la *Vigna manenti* (*d*).

On y reconnaît encore la triple répétition ordinaire *ter dico, ter incantato*, ainsi que le caractère d'inexpiabilité mentionné par Horace:

. . . . dira detestatio
Nulla expiatur victima. (EPOD. V.)

1. *Religions*, t. IX, p. 8.

(*a*) Tacite, *Ann.*, II, p. 69.
(*b*) Dion, *Ann.*, LVII, p. 18.
(*c*) Bollette, *Archeol.*, t. 1, p. 5.
(*d*) Id.

pas d'un lieu commun, il fallait des paroles *surintelligentes* qui apprissent tout ce qu'on ignorait et prévinssent de tout ce qui devait arriver. Un lare qui n'aurait révélé que des banalités eût perdu toute sa valeur dans le commerce; il fallait bien qu'ils égalassent pour le moins nos somnambules et nos tables.

Avant tout, c'était de la *divination* qu'il fallait, et Plaute a bien soin de présenter tout d'abord son lare familier comme « un révélateur de trésors *perdus ou cachés.* »

2. — *Le lare chinois et la question des rites.*

Chez tous les peuples modernes, on adresse à son lare les mêmes questions que les Japonais adressent à leurs *kamis* ou bonnes âmes, les Indiens à leurs *rackasas* ou géants, les Scandinaves aux têtes de leurs morts, comme Odin à celle d'Ymer. On conversait avec eux comme le Cafre converse avec ses *lirites*, bien qu'aussitôt après leur manifestation le prêtre se rende sur leur tombe et leur dise : « Oh! laissez-nous dormir, ne nous visitez pas; » usage retrouvé chez les Péruviens, qui « chassent leurs ancêtres à coups de pierres après la consultation, dans la crainte des plus grands malheurs. »

D'autres, cependant, comme les Gaulois, organisaient avec leurs morts un service épistolaire et postal, qui fonctionnait comme tous les autres, et dont nous allons voir la reprise en plein XIXe siècle à Paris.

Mais le peuple nécromant par excellence est le peuple chinois. Bien que chez eux la partie la plus brillante des phénomènes ait probablement disparu devant le rationalisme des *lettrés* et l'antispiritique inquisition des missionnaires (double influence répulsive de toute magie), c'est encore chez les Chinois qu'il faut se rendre pour avoir une idée juste du culte des *ancêtres*, tel qu'il s'est pratiqué dans tous les temps.

Tous nos lecteurs connaissent la triste et véhémente controverse qui a régné pendant le dernier siècle entre les missionnaires jésuites et dominicains, au sujet du culte de Hoang-ty (le ciel), de Confucius et *des ancêtres*. Là où les premiers, dans l'ardeur de leur charité tolérante et prévoyante, ne voyaient qu'un culte civil ou tout au plus une superstition affaiblie, toute prête à disparaître au premier souffle d'une conversion sincère et d'instructions successives, les autres, dans la rigueur d'une sévérité dogmatique très-éclairée, se refusaient à toute concession, moins alarmés des insuccès de la mission que de la moindre complaisance pour le paganisme chinois. Ils reconnaissaient ici la succession dégénérée, mais réelle, de la nécromancie antique et du culte laraire tel que le pratiquaient les Grecs et les Romains.

La querelle dura cent ans; entre Innocent X, qui, en 1645, prit à son berceau la question, jusqu'à Benoît XIV, qui la résolut en 1771, les missions de la Chine, au milieu de leurs plus magnifiques travaux et succès, semblent entravées par leurs interminables débats sur le sujet qui nous occupe. C'est un éternel *va-et-vient* de consultations, de permissions, de défenses, de concessions et de prohibitions incertaines. Bien qu'émanées de Rome, et par conséquent basées en thèse générale sur des principes très-absolus, toutes ces décisions paraissent fléchir dans l'application et même parfois se contredire, suivant les termes des expositions et des consultations contradictoires envoyées des extrémités du monde.

Naturellement, où les rapports diffèrent, le commandement hésite, et où le commandement hésite, l'obéissance semble faible. De là ces infractions apparentes dans l'exécution des ordonnances; de là cette controverse fébrile et passionnée qui se conçoit parfaitement et de la part des fils de Saint-François Xavier, menacés de perdre avec une des quatre parties du globe le prix de tant de travaux et de martyres, et de la part des fils de Saint-Dominique, qui, fiers de leurs conquêtes et des succès de leur enseignement, tremblaient de les compro-

mettre ou de les déshonorer par de coupables concessions.

Qui donc, encore une fois, pouvait tenir en suspens les destinées du christianisme en Asie et projeter une ombre imaginaire sur les lumières et l'infaillibilité catholiques de l'Europe? Rien que deux simples questions rédigées en ces termes : 1° Le culte rendu par les Chinois à leurs ancêtres est-il purement civil ou religieux? 2° Cette touchante et respectable coutume n'est-elle que la reproduction de l'ancienne évocation des mânes, autrement dit de la nécromancie antique? Nous venons de le voir; après cent années d'enquêtes et d'ordonnances rendues sous les pontificats d'Alexandre VII, Clément IX, Clément XI, Innocent X, Innocent XI et Innocent XII, Benoît XIV trancha la question et, tout en parlant le même langage que ses prédécesseurs sur le fond, retira toutes les permissions équivoques dans la forme, pour en revenir absolument à la première bulle de Clément XI « avec laquelle, *après mûr examen*, dit-il, les permissions subséquentes n'avaient jamais concordé[1]. »

La cause était jugée. Le dernier mot de Rome était exactement son premier ; la foi restait intacte, et les dominicains triomphaient. Il est vrai que la Chine était perdue et que les jésuites, qui l'avaient bien pressenti, se retiraient en pleurant.

Ainsi donc, Rome chrétienne n'a jamais eu qu'un langage : « Périsse tout plutôt qu'un principe! » Dans les trois premiers siècles, elle avait laissé couler tout le sang de ses enfants, plutôt que d'accorder un grain d'encens à Jupiter et à Vénus... Douze siècles plus tard, elle sacrifiait l'Angleterre devant les injonctions d'un tyran, une grande partie de l'Allemagne devant la violation demandée d'un seul principe de morale, et enfin les deux tiers de l'Europe devant l'altération d'un seul dogme... Il n'est donc pas étonnant qu'au dernier siècle elle ait renoncé à la conquête probable et prochaine de trois cent

1. Bulle *Ex quo singulari*.

millions d'idolâtres devant une simple question d'observance, ou, tranchons le mot, devant une simple question de *revenants* et d'*évocation*.

On le voit, ses habitudes n'ont pas changé. Nous la trouvons toujours prête, en 1863 comme aux premiers siècles de son ère, à pousser ses *entêtements* jusqu'au dépouillement absolu et, s'il le faut, jusqu'au martyre.

On peut donc l'en croire, les yeux fermés; lorsqu'elle dit « *non possumus*, » la chose est impossible.

Mais quels hommes que ceux dont on sacrifiait cette fois les opinions et les conseils à la vérité! Quels apôtres que ces premiers missionnaires envoyés en Chine par Colbert et par Louvois! Ici, c'est le père Régis qui donne une traduction latine du *Y-king*, le plus ancien, le plus authentique, le plus obscur et le plus difficile de tous les livres classiques de ce pays; là, c'est le père Premare que notre Abel Rémusat appelle « le plus savant linguiste du XVIIe siècle; » plus tard c'est le père Gaubil, le traducteur du *Chou-king*, qui « fut probablement sans aucune exception, dit M. Malitourne, l'Européen le plus initié aux plus *intimes secrets*... du céleste empire, et l'Européen surtout dans les écrits duquel TOUTE LA SCIENCE POSTÉRIEURE A PUISÉ LARGEMENT[1]. »

Et quand on voit cette même science, aujourd'hui préposée à la conservation de ces volumineux et si précieux manuscrits, les laisser empilés dans leurs cartons, attendre toujours des ordres supérieurs pour opérer leur classement, ne parler qu'avec mépris et dédain de « cette source de toutes les lumières futures sur la Chine, » comme l'appelait un très-savant académicien du dernier siècle[2]; quand on la voit abandonnée pour la frivole traduction de quelques pages de romans et de voyages chinois relativement modernes, on se demande si les honneurs, les décorations et les pensions sont donc prédes-

1. *Revue française*, 20 octobre, 1857.
2. M. de Guignes.

tinés à se tromper éternellement et d'adresses et d'habits.

Mais revenons à nos questions.

Il serait injuste, après avoir parlé des jésuites, de ne pas dire l'impression que nous avons ressentie et l'immense intérêt avec lequel nous avons lu les trois énormes in-folio manuscrits latins, dus à la plume de monseigneur Maigrot, évêque de Conon et défenseur des dominicains... Les Missions étrangères à Paris nous les avaient confiés, comme le Collége romain nous confiait l'année suivante toutes les réponses des jésuites, et nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître, grâce à ces précieux documents, le vrai point en litige dans ces intéressantes questions.

Commençons par le culte privé qu'on rend aux ancêtres dans l'intérieur de chaque maison.

§ IV.

Le culte *privé* des ancêtres à la Chine.

« Extrait du grand ouvrage manuscrit de Mgr Maigrot, évêque de Conon, sur les superstitions chinoises[1]. »

Deuxième dissertation. — « Ce sont là, dit-il, les esprits, les mânes, et jusqu'à l'appellation des *héros* de l'antiquité; *hi spiritus, manes, priscorum heroum nominibus appellantur.*

« ... C'est bien devant eux que Confucius s'écriait : « Oh ! qu'elle est donc immense cette armée des esprits! »

« ... Ce sont ces mêmes esprits qu'ils interrogent par trois méthodes principales, dont la plus remarquable est celle des chalumeaux. Ces chalumeaux, de neuf pieds de hauteur, sont

1. Cet ouvrage, écrit en latin, comme nous l'avons dit, donne en marge tous les textes chinois, afin que le lecteur sinologue puisse s'assurer de la fidélité des traductions.

déposés sur une TABLE tournée comme eux vers le nord. Sur cette TABLE, continuellement chargée d'encens, est déposée une autre petite *table* peinte en bitume jaune et renfermant cinq cavités, au-dessus desquelles sont des lettres et des figures dans lesquelles on place les flèches.

« L'heure de la consultation arrivée, celui qui tire les sorts, revêtu du costume de soie prescrit, et le visage tourné vers le nord, commence par se laver les mains avec dévotion; après quoi, faisant fumer l'encens, il invoque le grand *esprit des sorts*, et le prie de vouloir bien résoudre la question qu'il lui soumet.

« Après cette évocation, il observe les rapports des chalumeaux avec les figures et les lignes tracées à l'avance sur la petite TABLE, et c'est ce rapport qui lui donne la solution[1].

« Et que personne ne s'avise de voir là un jeu d'oisifs et une invention nouvelle. Confucius y revient sans cesse dans ses traités et semble, au chapitre IX, l'avoir transmis lui-même aux Chinois. Lorsqu'on veut interroger les parents, on apporte devant l'autel du temple cette table ainsi préparée, ainsi chargée d'encens, on y dépose deux boules concaves et séparées par le milieu à peu près comme des castagnettes, et puis, l'encens étant allumé, le consultant s'incline devant la tablette du mort, le conjure de manifester sa réponse par ces

1. Si nos lecteurs veulent savoir comment s'opère ce rapport, nous pourrons les renvoyer à l'ancienne divination par les flèches, que la Bible désigne par le nom de divination par le bois : « Mon peuple consulte un bâton, et ce bâton *lui a annoncé* l'avenir, *car* l'esprit de fornication les a trompés (Osée, chap. IV, v. 12). » Voir, dans notre *Question des esprits*, p. 38, la réponse à la traduction *très-libre* que M. Chevreul avait faite de ce passage, en disant : « Le bois *doit* lui annoncer l'avenir, » et en supprimant le *car l'esprit de fornication;* avec cette méthode, il était sûr de gagner son procès. L'Academie ne s'est pas douté de la falsification, pas plus que du tour que lui jouait M. Chevreul, en lui présentant le père Lebrun, de l'Oratoire, comme ayant démasqué les jongleries de la baguette divinatoire (ce qui était vrai), mais sans ajouter que, selon le père Lebrun, le jongleur était le démon, léger complement qui rangeait parmi nos défenseurs celui que l'on nous présentait comme ennemi.

instruments dont il se sert comme de dés, touchés tour à tour par les baguettes, après quoi il fait une profonde révérence à l'idole, la remercie et s'en va.

« Cette dernière superstition doit remonter à Lao-Châ (Lao-tseu) qui leur *apparaît*, disent-ils, tantôt dans le palais, tantôt dans la montagne, tantôt en d'autres lieux, et aux livres duquel l'empereur *Chin-chung* fit élever un temple à la place même où ils étaient tombés du ciel.

« D'après les principes de Lao-tseu, tout homme qui meurt est transmué, et s'appelle *leång fû chù*, autrement : « je ne suis plus moi, » et, prenant son vol dans les airs, il se dirige de préférence vers les montagnes; alors on ne l'appelle plus que *xîn-sien* qui veut dire homme-esprit.

« Quant aux *Kuey-xîn* (mauvais esprits), les hommes doivent les redouter comme ces esprits eux-mêmes redoutent les hommes, mais ce sont malheureusement ceux-là mêmes auxquels on sacrifie. »

TROISIÈME DISSERTATION.— Mgr Maigrot convient que jamais aucun peuple n'égala celui-ci dans l'amour des ancêtres;... que rien n'est plus touchant que cet amour qui double à la mort, et qui malheureusement compose toute leur religion.

« C'est, dit-il, le fameux *Heu-Chie*, qui, dans le livre *des vers*, passe pour avoir institué le premier des sacrifices en l'honneur des ancêtres et élevé un temple aux anciens rois *Xùn-Yaô* et *Xùn;* aussi Confucius le présente-t-il comme le modèle de la piété filiale.

« Confucius dit encore qu'un empereur doit faire bâtir sept temples aux ancêtres, un au milieu, trois à droite et trois à gauche, et que dans le cas d'incendie il doit travailler de ses mains à garantir celui du milieu.

« Malheureusement, la dédicace de ces temples débutait assez mal par l'immolation d'une chèvre, d'un coq, et par l'offrande de l'oreille du premier de ces animaux aux esprits, pour en être mieux entendu dans leur propre habitation.

« Il est vrai que dans les plus récentes copies du Livre des

Digitized by Google

rites, il n'est plus question de celui-ci, de sorte que plus on remonte dans l'antiquité, et plus on voit se multiplier et ces rites et ces temples. »

Nos lecteurs savent que toute la controverse roulait le plus ordinairement sur les petites *tablettes*, ou plaques funéraires, sur lesquelles on inscrivait le nom du mort, et devant lesquelles brûlait l'encens du fidèle.

Or, Mgr Maigrot reprend : « Anciennement, il y en avait de deux sortes, l'une, que l'on nommait *chûng*, et que l'on plaçait dans le temple, tout de suite après la mort, pour que le mort eût un lieu de repos ; l'autre, qu'on élevait à la maison dans le même but. Aujourd'hui, c'est une tablette de soie ou de toile, suspendue par deux cordons, et qu'ils appellent *chu pay xín*, et autres noms qui équivalent à *siége* ou *trône de l'âme*. Il y en a une pour le temple, et l'autre dans la montagne, sur laquelle le cadavre est déposé; la première commence par rester dans la maison pendant les trois années que dure le deuil. Elle se compose de deux tablettes réunies et concaves, sur l'extérieur desquelles sont gravés le soleil et la lune, comme les mois y sont inscrits avec les jours et heures de l'année. Quant à l'intérieur, il renferme le papier qui contient les noms du défunt, son jour de naissance, celui de sa mort et la fameuse indication « siége de l'âme. »

Il faut bien en convenir, Mgr Maigrot a raison de voir dans tous les détails funéraires relatifs au corps l'exacte copie de ce qui passait à toutes les funérailles païennes.

Pour acquérir cette conviction, il suffit, en effet, de savoir qu'aussitôt après la mort on appelait trois fois le défunt par son nom et qu'on implorait pour lui les *Kuey-xin* et les cinq esprits de la maison, et qu'après l'avoir embaumé on mettait de l'eau auprès de lui et un sou dans sa bouche.

« Cela fait, on suspendait un mouchoir destiné « *à recueillir l'esprit*, » dit le Livre des rites, et à le transporter dans son trône avec un grand appareil. En face de ce trône s'élève la table sur laquelle, soir et matin, on a soin de placer

deux coupes de pastilles odoriférantes, du vin et des fruits, » véritable *lectisternium* qui se compose en outre de viande fraîche et de tout ce que le défunt préférait sur la terre.

« Au jour du sacrifice, l'officiant tire l'enveloppe de soie[1] de son trône et la place sur cette table ; alors on répand le vin autour de l'*âme*, et après des heures entières de génuflexion, suivies d'un petit discours que l'orateur jette ensuite au feu, on replace respectueusement la pieuse enveloppe sur son trône.

« Ce n'est que trois mois après que l'on se résigne à l'inhumation du corps; on le confie à l'esprit du lieu qu'on lui assigne comme génie tutélaire et qu'on appelle à son tour *heù tù*. Confucius veut qu'on laisse dans le cercueil des ustensiles tout neufs, dont le mort ne s'est jamais servi et qu'on appelle en raison de cela « instruments des esprits. »

Il est encore malheureux, pour l'honneur de ces protecteurs invisibles, qu'on tourne le protégé vers le nord, comme vers le lieu des *ténèbres* et le plus favorable aux esprits[2].

Au retour de la cérémonie funéraire, nouveau sacrifice, et cette fois *évocation* formelle de l'âme de la maison. On la prie de descendre, et lorsqu'elle s'est proclamée *Kiang-xîn*, c'est-à-dire *revenant*, en disant : « *redeo*, je reviens, me voici, » on l'honore comme présente, on s'agenouille trois fois, on répand le vin sur le sable, trois fois on lui offre la coupe... Le père de famille, qui est le remplaçant visible de l'esprit, goûte ce vin; après quoi on se retire, toujours avec force génuflexions et promesses à l'être regretté que l'on va penser à lui nuit et jour et qu'on reviendra lui offrir d'autres sacrifices.

1. Il nous est impossible de ne pas nous rappeler ici que c'était dans une espèce d'enveloppe de ce genre que semblait résider l'esprit saint et prophétique de l'oracle sacré, désigné sous le nom d'*urim* et de *thummim*. (Voir ce que nous en avons dit, tome III, pages 261 à 263.)

2. *Ab aquilone venit omne malum*, du nord vient tout le mal.

« Alors, disons-nous, on se retire, et pour laisser plus de liberté à l'esprit de faire tout ce qu'il veut, on ferme les portes et on attend dans la cour; après y avoir attendu quelque temps, le maître des cérémonies tousse trois fois, on rouvre la porte et on termine la cérémonie. »

Mgr Maigrot ne nous dit pas ce qui se passe dans ce huis clos, si l'on remarque en rentrant quelque trace de présence et de dérangement spiritiques, ce que sont devenus les mets, les libations, etc., car c'est là le moment décisif. Évidemment, il y a là un hiatus que nous tâcherons de combler tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, le troisième acte se passe en remerciements, en protestations du bon accomplissement des rites, et en tendres adieux prodigués à l'esprit *qui se retire, recedenti spiritui.*

Comment le père Martin, jésuite, n'a-t-il pu voir dans tout cela qu'un sacrifice *politique,* sans offrande et sans vénération?

Il ne faut cependant pas oublier qu'anciennement, et à partir du règne de la dynastie *Yn,* avant l'immolation des victimes, on exécutait trois symphonies vocales, destinées à l'évocation des esprits répandus dans les airs, symphonies auxquelles la famille *Cheù* substitua les libations odoriférantes sur le sol, comme plus propres à pénétrer dans les entrailles de la terre.

On frappait donc à toutes les portes du monde invisible, et Confucius nous en donnera la raison tout à l'heure.

Il faut ajouter surtout qu'avant l'immolation il y avait une autre oblation préalable, destinée à s'assurer de la *présence de l'esprit.*

Ici commence donc l'hallucination pour ceux qui la réclament à tout prix.

Elle continue, car, dit Monseigneur, « une fois *assurés de cette présence,* ils témoignent par tous leurs gestes, par leur tenue, par leur physionomie, qu'ils VOIENT VÉRITABLEMENT

l'esprit sur la tablette, et se comportent exactement en tous points comme s'ils le voyaient[1]. »

Quelquefois on voit ces spirites du céleste empire *saisis d'effroi*, sortir en tumulte, comme frappés d'une terreur profonde affirmant *qu'ils ont vu* leurs parents se porter de tous côtés, leur parler, pousser des soupirs, etc., etc... C'est en raison de ces manifestations, disent-ils, que tous les anciens rois attestaient que le culte des ancêtres était toujours l'objet de leurs pensées, qu'ils entendaient leurs voix, et conservaient gravés dans leur mémoire et leurs conseils et l'expression de leurs désirs.

Le Livre des rites (*lung yù*) contient un certain passage dans lequel il est fait mention d'une cérémonie qui consistait dans l'expulsion des mauvais génies *Kiang-kuey*, qu'ils appellent esprits larrons. Pendant cette cérémonie, Confucius, qui l'avait instituée, revêtu de ses habits de cour, se tenait sur les degrés du temple des ancêtres, regardant cette fois *l'Orient*, et veillant avec le plus grand soin à ce que ce *tumulte* ne fît pas déguerpir les ancêtres, ainsi rassurés par sa présence.

Un auteur chinois, *Chu Vuên Kûng*, assimile cette dernière cérémonie à celle des funérailles, qui consistait, suivant le livre *hu-ly*, à frapper de la hache les quatre coins du tombeau pour chasser les malins esprits.

« On ne peut se dissimuler que dans la célébration de ces sacrifices la piété des enfants ne se fasse remarquer par un grand zèle et une grande *sincérité*[2]. »

Mais ce qu'il faut bien remarquer nous-même, c'est que

1. Il est évident qu'ici la *perception spirituelle* est limitée aux intéressés, puisque les missionnaires ne voient pas. Mais c'est la là forme *subjective* de la vision surintelligente qui ne frappe que ceux qu'elle veut frapper, et qui ne devient plus tard *objective* pour tout le monde que dans quelques circonstances assez rares. Tous les mystiques en sont là, et parce qu'il n'agit, en ce cas, que sur l'imagination, la présence du peintre spirituel qui trace ses images sur la toile de nos cerveaux n'en est ni moins réelle ni moins prouvée.

2. Manuscrits in-folio, en latin et en chinois, de Mgr Maigrot, évêque de Conon.

dans tous les exposés du savant évêque il y a toujours là un véritable *médium* qui devient le représentant et comme le vicaire de l'esprit; il s'assoit sur le trône, se met en rapport avec lui et transmet ses instructions à toute la famille: « Nos ancêtres *m'ordonnent* de vous dire, leur crie-t-il à haute voix, que vous venez de gagner aujourd'hui de grandes félicités. » Puis, s'identifiant avec l'esprit, ou plutôt l'esprit parlant par sa bouche: « Venez, mes fils, venez, chers parents, ayez confiance, nous avons obtenu du ciel pour vous toutes sortes de bénédictions, la santé, la fécondité de vos terres, etc., etc. »

Alors, on le consulte sur toute espèce de sujets, sur les plus petits détails du ménage, comme sur le mariage et l'établissement des enfants; à la lettre, ce sont eux (les ancêtres) qui régissent leurs familles, et nous ne connaîtrions rien de plus touchant, si le sort des pauvres enfants jetés par l'ordre de ces *bons* parents aux bêtes immondes ne nous revenait sans cesse à la mémoire, et si nous n'avions pas quelque peine à concilier ces abominations maternelles avec la providence paternelle d'ancêtres que l'on consulte *sur tout.* Cet amour filial est vraiment héroïque, lorsqu'on le voit subsister dans des lieux où l'amour paternel est si souvent en défaut!

Dans tous les cas, on voit que les évocations spirites remontent assez haut dans l'histoire et qu'elles n'ont rien de particulier soit à l'Amérique, soit à nos temps modernes. Nous venons de les suivre dans l'intérieur des familles et sous le drapeau du *lare de la maison,* nous allons les voir tout à l'heure constituer partout la plus grave et la plus singulière des institutions nationales (1).

---

1. « RITES CHINOIS, DÉVELOPPEMENT. » — Il faut avoir suivi dans toutes ses phases cette interminable controverse, pour voir combien la simple négligence ou l'oubli de la thèse que nous soutenons dans ce livre a pu produire

d'erreurs et porter de déplorables fruits. Rien ne peut remplacer un principe, et les pères jésuites en sont la preuve ; science immense, charité dévorante, succès incontestés, tout se trouvait frappé de mort par une ruse de l'ennemi qu'ils n'avaient pas su reconnaître. Il eût dû cependant leur suffire de voir la contradiction de leurs propres appréciations pour sentir qu'ils ne pouvaient être dans le vrai, et qu'*à priori* il y avait plus de chances pour la vérité dans le camp plus homogène des franciscains et des dominicains, leurs adversaires. Pendant longtemps le révérend père Ricci, qui parut commencer la résistance aux instructions romaines, trouva tout autant d'opposition dans le sein de sa propre société que ses rivaux lui en ménagèrent plus tard. Le père Longobardi fut pour lui un premier évêque de Conon ; depuis, on les voit assez souvent chanceler et ne rien formuler de bien précis. Pendant que la majorité part ordinairement de cette supposition que « tous ces rites sont parfaitement civils et ne diffèrent des nôtres que par quelques détails indifférents, » nous voyons les pères Couplet et Lefaure défendre, jusqu'à un certain point, la superstition *des sorts*, l'adoration des esprits de la montagne, des fleuves, etc., comme un culte de *dulie*, « offert, avec *une intention pure*, aux *anges* et esprits *tutélaires* préposés aux diverses parties de la nature. » Ils avaient raison sur ce point ; telle était bien en effet l'intention, et cette intention était *pure*, sans que le culte le fût, et l'évêque de Conon avait eu cette fois le plus grand tort de ne voir là que l'adoration *matérielle* et absurde de la montagne et du fleuve, en faisant toutefois une exception pour l'esprit du feu, ce qui était une inconséquence. Les uns et les autres auraient dû se rappeler combien, dans la sainte Écriture, tous ces *recteurs* du monde de ténèbres étaient suspects à bon droit, et combien de fois l'Église les avait exorcisés, dépossédés de leurs domaines cosmiques, pour les remplacer par des recteurs de lumière. Ainsi, pendant que dans les *Kuey-xin* le père Intoricella ne voulait voir qu'une *métaphore* spirituelle, et dans le mot *sien* que « l'immortalité de l'esprit, » le père Lefaure y voyait des anges et de *très-bons* esprits, le père Philipucci des esprits *suspects*, et l'évêque de Conon, littéralement, des êtres spirituels qui parcourent les airs *avec rapidité*. »

Ce que l'on ne comprend pas, par exemple, c'est la témérité du père Couplet justifiant les sacrifices offerts *pie ac caste*, dit-il, aux chevaux, aux bœufs, etc., sous le prétexte que c'était un symbole de reconnaissance pour les instruments animés de l'agriculture. Il embrassait ici le système de l'abbé Pluche et tout le symbolisme moderne. Mais l'évêque leur répondait avec raison : Va pour les sacrifices à l'esprit des vers à soie, qui pouvait avoir droit à la même reconnaissance que celui des cuisiniers, des cochers, des boulangers, auxquels on sacrifiait aussi, mais quand ces animaux étaient des tigres et des chats, que devenaient la reconnaissance et la valeur des mots *pie* ac *caste* ?

Le cheval, en effet, avait aussi son *ancêtre* et sa tablette au-dessus des stalles de son écurie.

C'était donc sur ces malheureuses *tablettes* que roulait la difficulté capitale ; elles enfantaient de part et d'autre des montagnes de controverses philo-

logiques; « simple métaphore, » disaient toujours les jésuites, car, au lieu de lire sur la tablette de Confucius ce que les autres y lisaient, c'est-à-dire « *siége* de l'esprit du très-saint *Confucius*, » ils y lisaient « *mémorial* ou *représentation* de la sagesse du... etc., » et ils s'appuyaient sur ce que les mots *xin* et *gouey*, dont la signification, quand ils étaient isolés, était bien celle d'*esprit* et de *siége*, changeait quand ils étaient réunis, et devenait celle de « mémoire du défunt. »

On voit qu'il ne s'agissait, après tout, que de *la présence réelle* à laquelle les jésuites ne supposaient pas que les Chinois eussent foi, pendant que les dominicains leur attribuaient cette foi très-positive, sans la partager eux-mêmes. Les pères Martin et Brancatus se rejetaient alors sur l'impossibilité que des hommes tant soit peu sensés crussent à une semblable folie, qui, du reste, si elle avait été prouvée, n'aurait pas été, ajoutait le père Philipucci, tolerée un seul instant par la société. Cette dernière phrase justifiait pleinement la sainte candeur des missionnaires; mais elle était d'une philosophie et d'un aveuglement déplorables, car l'évêque leur répondait avec raison par l'exemple et la folie des peuples les plus sensés de toute la terre, qui avaient précisément partagé et partageaient encore cette folie; et « d'ailleurs, leur disait-il, que devient dans votre système rationaliste le sens de ces refus et de ces acceptations de *descente*, par conséquent de ces intermittences dans le phénomène, de ces salutations, de ces bonjours, de ces adieux adressés à l'esprit, de ces invitations à manger, à changer de demeure, de cette anxiété avant l'acceptation du sacrifice par l'esprit? Ne les voit-on pas *inquiets, tant qu'ils en doutent, ravis quand ils sont sûrs?* n'est-ce pas sur ces consultations et ces réponses qu'ils règlent toute leur vie? enfin réfléchissez à ces prières incessantes, à cette subordination de toute la cérémonie à la démonstration préalable de la *présence* des esprits, CLARA PRÆSENTIA; comment penser un instant que tout cela ne s'adresse qu'à une lettre morte? Les faits, d'ailleurs, ne suivent-ils pas la théorie? N'a-t-on pas vu le roi *Vû-vang* refuser de faire la guerre contre l'avis des ancêtres, *Cheu-king* les consulter pour savoir s'il guérirait, *Vûen-vang*, pour obtenir une épouse de leur main? Comment oser seulement avancer que les Chinois ne croyaient pas à ce qui faisait l'occupation de toute leur vie? »

Le plus simple bon sens parlait encore plus haut que la dialectique de l'évêque; mais, à notre tour, nous sera-t-il permis d'ajouter qu'il manquait une grande force à la plaidoirie de ce dernier, et la plus grande de toutes, celle qui eût consisté dans la foi personnelle de l'évêque à l'élément surhumain qui présidait à toutes ces pratiques et leur donnait la vie? Il croyait bien à la foi des Chinois, mais il ne croyait pas aux phénomènes qui la motivaient. Or, en pareille matière, on n'est jamais victorieux qu'à la condition de *prendre le taureau par les cornes*, de bannir tous les sophismes et de parler sans réticences. Sans cela, on continue à amasser les nuages, à remplacer des impossibilités et des illogismes par d'autres illogismes et par d'autres impossibilités bien plus inexplicables, au milieu desquelles la vérité, enlacée, torturée et obscurcie, finit par faire un naufrage absolu. Or, dans *l'espèce*, comme

disent les avocats, que signifie cette foi robuste des Chinois et de tous les peuples, si l'on n'admet *rien* pour la justifier? La difficulté se trouve alors centuplée, et, pour la surmonter, on en vient à cette belle conclusion : « que la foi se ment à elle-même, » ce qui implique la contradiction la plus absolue. Qui sait si Mgr Maigrot n'eût pas mis fin d'un seul coup à un siècle de débats et à toutes les incertitudes romaines causées par les divergences de rapports, si, se rappelant tous les pouvoirs d'exorcismes accordés par l'Église à tous ses pasteurs, et rempli de la foi qui animait les apôtres, les pères et tous les saints, il eût, comme eux, voulu trancher toutes les argumentations par le fait, et sommé les esprits présents de se nommer eux-mêmes et de déclarer la vérité? C'était l'antique méthode, et c'est par elle que le christianisme avait renversé les idoles. Mais pour cela, il eût fallu croire au moins à la possibilité de la chose. On ne chasse jamais les démons auxquels on ne croit pas, et Mgr Maigrot laisse parfois entrevoir un scepticisme qui, d'après une loi constante, devait infailliblement l'empêcher de *voir* et de *comprendre;* il nous donne lui-même, et sans s'en douter, la formule de cette loi, et la voici : « Il existe, selon les Chinois, une sorte d'attraction *naturelle* et de raison nécessaire, qu'ils appellent *pien chù lagèhé*, qui établit comme une parenté de nature et de sympathie entre les esprits et ceux qui les attirent, » et le docteur *Xâng-Chây* a dit : « Si tu veux véritablement que les esprits soient présents, ils le seront, *si velis adesse spiritus, aderunt* (a). »

Ne croirait-on pas entendre nos magnétistes et nos spirites modernes? On se retrouve ici dans ces réunions d'adeptes où tous les phénomènes échouaient subitement, à la grande déconvenue des disciples, par le seul fait de l'introduction, dans l'assemblée, d'un mécréant ou d'un ennemi. D'après cette loi, au lieu donc de baser leur incrédulité sur l'absence d'une vraie manifestation, les missionnaires auraient dû savoir qu'ils ne voyaient rien, *parce qu'ils ne voulaient pas voir*, et se rappeler qu'il en était de même pendant les premières luttes de l'Église avec les dieux païens. « Pourquoi, demandait Tertullien aux Gentils, pourquoi la présence d'un seul d'entre nous paralyse-t-elle à l'instant les oracles? pourquoi, au *grand étonnement* de leurs prêtres, deviennent-ils alors incapables d'articuler un seul mot, si ce n'est parce que nous les gênons? » Tertullien avait raison. « Nous n'avons rien vu » est une raison détestable en toute science, mais certainement bien plus encore lorsqu'il s'agit d'une science qui précisément n'est *occulte* que parce qu'elle ne se montre pas à tout le monde et qu'elle choisit ses adeptes.

Pénétré de ces instructions préalables, Mgr Maigrot n'aurait pas fait avorter à l'avance toute la portée de son beau travail en le faisant rouler sur une *chimère*. Dans ce dernier système, les jésuites avaient raison de ne pas y attacher d'importance. Sans la présence des esprits, dans tout cela il n'y avait plus que de vaines paroles que la pratique chrétienne eût emportées comme le vent. Monseigneur lui-même se fût épargné les remords que lui ont fait éprouver (et c'est lui-même qui le confesse) quelques petites altérations de

(a) Mgr Maigrot, II, 525.

Digitized by Google

texte, fruits de son rationalisme personnel. Ainsi, nous avons déjà dit qu'il y avait toujours, comme chez nos spirites modernes, un *médium*, choisi par les esprits eux-mêmes, séance tenante, et chargé de transmettre à la famille tout ce que, *du haut de son trône,* l'ancêtre lui suggérait. « Cet *intermédiaire* tenait note exacte de la manière dont les choses se passaient, et son rapport devait embrasser trois chapitres : 1° tous les détails de la *venue* et du *départ* de l'esprit, *adesse et recedisse;* 2° son acceptation ou son refus du sacrifice; 3° les promesses et les réponses faites par lui. » Monseigneur nous montre effectivement un de ces intermédiaires évoquant les deux *man* (l'esprit et l'âme, *xin* et *lung,*) de son ancêtre, mais d'abord, dit-il « avec un esprit inquiet. Pendant longtemps, il n'obtient rien; puis s'étant recueilli et calmé, il réussit, COMME SI les ancêtres étaient là et qu'il les vît sous ses yeux; car, ajoute-t-il (p. 730), il est certain que l'esprit NE LUI A RIEN DIT. » Mais Monseigneur se reprend aussitôt, et, après avoir parlé quelque autre part de la *sincérité* évidente de cet intermédiaire, il avoue que le *comme si* est de son cru, « mais que, *ne pouvant croire* à cette relation d'esprits avec le médium et à *ces voix dont on parle souvent*, il avait pensé qu'il valait mieux ne pas rapporter le texte qui dit positivement : « Et alors les esprits, *bien qu'on ne les voie pas du tout,* DÉCLARENT CEPENDANT ET MANIFESTENT LEUR PRÉSENCE; SPIRITUS LICET MINIME CERNANTUR, PRÆSENTES TAMEN ESSE MANIFESTE DECLARANT (*a*). »

Eh bien, l'évêque qui avait tant reproché à ses adversaires de n'avoir pas envoyé à Rome des exposés complets, allait, sans ce léger remords qui l'honore, priver lui-même ses juges d'un très-important détail, car, nous le répétons, pour peu qu'il eût poussé la chose et forcé la démonstration démoniaque qu'il était en droit d'exiger comme pasteur, il éclairait probablement aussitôt les pauvres Chinois, comme les Pères éclairaient les Gentils; il eût en outre tranché la question aux yeux de ses frères, et peut-être ne serait-il pas venu lui-même succomber à Rome sous le poids des fatigues et des chagrins qu'avaient amoncelés sur sa tête trente années d'apostolat et de magnifiques, mais infructueux travaux!

La logique de l'évêque est ici d'autant plus en défaut, qu'il reconnaît ailleurs que « ce sont là bien positivement les dieux des païens, dont le prophète avait dit : « Tous les dieux des nations sont des démons. »

La logique des pères jésuites était d'autant plus inconséquente à son tour, en s'appuyant sur ce qu'ils « n'avaient rien vu, » qu'ils savaient parfaitement que l'idolâtrie chinoise n'était idolâtrie que parce qu'elle se rapportait aux démons, dont leurs pères avaient obtenu ou reçu tant de fois des manifestations sensibles. Sans parler de leurs saints fondateurs, qui avaient lutté *corps à corps* avec eux, n'obtenaient-ils pas eux-mêmes tous les jours les démonstrations *objectives* de leur présence et de leur puissance? Le père Bouchet ne s'était-il pas vu enlever physiquement et de vive force un néophyte, qu'il allait baptiser, pour le transporter à une assez grande distance? Le mission-

(a) Tome II, p. 321.

naire Lacour n'avait-il pas vu des possédés, avec lesquels il parlait grec et latin, suspendus, la tête en bas, aux voûtes de son église?

Enfin beaucoup d'entre eux n'avaient-ils pas assisté aux joutes publiques et spiritiques des bateaux (a)? Tous ces phénomènes ne sont-ils pas le pain quotidien des missions?

Par conséquent, les jésuites devaient au moins suspecter ici la présence des mêmes agents et y regarder à deux fois avant de décerner, comme le père Lefaure, au *génie du foyer*, le titre d'*ange gardien chargé du soin de la famille*, et de trouver très-bon que, « parti pour le ciel le douzième jour de la lune de novembre, ce même esprit du foyer en revint le quatrième jour de la première lune de l'année suivante pour rendre raison à la famille ou à l'empereur des biens et des maux auxquels il faut s'attendre dans l'année. »

Nous le répéterons toujours, un peu moins de rationalisme chez tout le monde et de superstition chez quelques-uns, et tout s'éclaircissait.

Mais comme il faut se hâter de rendre à de si magnifiques intentions la part de justice qui leur est due, hâtons-nous d'ajouter qu'autant l'erreur nous paraît incompréhensible, autant le sentiment qui avait fomenté cette erreur nous paraît admirable. Pleins de condescendance et de pitié pour des enfants qu'ils venaient d'enfanter à la foi, les jésuites ne savaient trop que leur répondre lorsque ceux-ci leur disaient : « Le quatrième précepte du Décalogue, que vous nous enseignez, nous ordonne d'aimer et d'honorer nos parents; eh bien, ce précepte, nous voulons le remplir après leur mort, comme nous le remplissions auparavant. Mais si vous nous empêchez de leur offrir ces présents et ces devoirs, par quoi pourrons-nous donc leur témoigner désormais notre respect et notre amour? »

Alors le pieux enfant de saint Ignace, affligé des tristes fruits produits dans le troupeau commun par des collaborateurs imprudents qui, dans la claire vue de la vérité, mais dans l'entêtement d'un zèle qui n'était peut-être pas selon la science, s'en allaient brisant les idoles, secouant la poussière de leurs pieds et lançant partout l'anathème, le pieux enfant de saint Ignace, disons-nous, consultant les touchantes confessions du plus grand et du plus tendre des docteurs (saint Augustin), y lisait ces paroles : « On ne détruit pas toutes ces choses avec la rigueur, la hauteur et la dureté, mais bien plutôt par l'enseignement que par des ordres. Il faut s'y prendre de manière qu'ils ne paraissent pas abandonner les traditions de leurs ancêtres, ce qui serait pour eux la cause d'une trop grande douleur, *non levis cordis dolorem*, et l'on continuera de célébrer dans l'Église tout ce que l'on peut y célébrer avec honneur et piété (b). » « Car personne, dit-il ailleurs, n'a jamais sacrifié qu'à celui qu'il savait, qu'il feignait ou qu'il pensait être Dieu. »

Ce sont les mêmes principes qui, dans le commencement, avaient guidé les congrégations romaines, lorsque, faute de renseignements suffisants, elles

(a) Voir, sur tous ces détails, le tome I (Ier Mém., ch. VIII).

(b) *Confessions*, l. VI, ch. LXIV. On sait que ces recommandations furent celles adressées par saint Grégoire le Grand aux apôtres qu'il envoyait à la conquête de l'Angleterre, et auxquels elles réussirent si bien.

permettaient « l'usage des tablettes, à la condition qu'elles ne porteraient que les noms du défunt, qu'on snpprimerait l'inscription *siége de l'âme*, qu'elles ne seraient pas déposées sur l'autel *principal*, et qu'on ne leur adresserait pas de prières... » Attendu, dit la congrégation do 1656, « qu'il est défendu de changer les rites des nations idolâtres, toutes les fois qu'ils ne sont pas *manifestement* contraires à la religion et aux bonnes mœurs. »

Aujourd'hui que les pères jésuites ont pu reconnaître la nécromancie et les *médiums* chinois dans la nécromancie et les médiums modernes, la lumière s'est faite pour eux, et l'on peut en juger : soit par les anathèmes lancés par le père de Ravignan, do si sainte mémoire, contre la *frénésie* des tables, soit par la direction constante des révérends pères sur co sujet, soit enfin par les quatre articles magistraux insérés dans la *Civiltà cattolica*, leur organe romain.

On voit qu'il était difficile de pousser plus loin les concessions, et pour prouver qu'il n'y a jamais eu, à proprement parler, de contradiction dans les réponses des congrégations romaines, qu'il n'y a jamais eu dc variation que relativement à l'opportunité des mesures do modification et de correction, nous ajouterons que celles-ci serviraiont peut-être encore de base aujourd'hui, si on les avait jugées conciliables avec le bon ordre, et surtout avec la paix des missions. Benoît XIV n'a donc sévi que contre les impossibilités d'application. Nous ne saurions du reste mieux prouver la perpétuité dans l'Église de ce même esprit de tolérance et de modération, que par le renseignement qui va suivre.

Collatéralement aux missions de la Chine marchait la mission du Malabar, et là encore les travaux surhumains, les prodigieux miracles et le martyre d'un véritable apôtre avaient gagné à la foi des milliers de prosélytes. Cet apôtre, dont la vie trop peu connue paraîtrait un roman aux lecteurs qui n'en auraient pas la clef, était le père Claver, de la compagnie de Jésus, béatifié dernièrement avec les pères de Britto et André Bobola, ses merveilleux émules dans la voie qui sauve le monde en montant au Calvaire; eh bien, lo révérend père Claver, pour activer des succès si rapides, mais toujours trop lents au gré de ses désirs, n'avait pas reculé devant l'emploi de moyens qui furent englobés dans la réprobation générale et déclarés idolâtriques comme les autres. Il s'agissait, par exemple, du costume de bonze qu'il avait cru devoir adopter pour pénétrer plus facilement dans le camp païen; il s'agissait encore, et ceci paraissait plus grave, d'avoir porté sur sa personne et répandu sur sa tête une certaine cendre qui passait pour sacrée chez ces peuples, etc. Nous le répétons, sans que l'antorité papalo en vînt à discuter spécialement ces détails, ils se trouvèrent compris dans la suppression et vivement reprochés aux jésuites par tous leurs adversaires; mais aujourd'hui l'heure de la justification vient de sonner. Il a bien fallu béatifier le père Claver, en attendant sa canonisation, et la question des rites idolâtriques qu'il avait observés put faire craindre un moment une opposition sérieuse. Tout fut donc repris et réexaminé avec ce luxe de critiquo et de scrupules dont nous donnerons bientôt un spécimen complet, et la conclusion fut celle-ci : « La conduite du

père Claver, relativement aux observances rituelles de ces idolâtres, ne peut constituer aucun obstacle à sa béatification. » (*Procès de béatification, pontifical de Pie IX.*) On pense bien que les révérends pères regardent ce tout récent ultimatum comme la justification la plus éclatante de leur conduite, et même comme le triomphe de leur longue et douloureuse thèse sur les rites chinois, qu'ils assimilent à ceux-ci. Nous ne poussons pas aussi loin l'analogie, car, ayant soumis ces paroles à l'un des membres les plus éclairés des missions étrangères, il nous a fait remarquer quo le père Claver n'était innocenté qu'en raison de ce que « la bulle de Benoît XIV n'avait pas alors résolu la question. »

Mais nous n'en avons pas moins conclu de la béatification de cet admirable observateur de rites idolâtriques, que l'erreur, dans les mesures prises par une ardente charité, ne nuit jamais à la sainteté, *caritas nunquam fallitur.* »

---

§ IV

Culte public en Chine et ailleurs. — Administration invisible.

1. — *Nécrolâtrie publique chinoise.*

En nous étendant un peu longuement peut-être sur les Chinois, nous ne sommes nullement sorti de notre programme « des faits antiques, éclairés par les faits modernes, » puisque ceux que nous venons d'exposer sont la reproduction la plus fidèle et l'explication la plus lumineuse de la nécrolâtrie antique; nous n'avions jamais rencontré jusqu'ici de controverse aussi serrée entre les deux corporations les plus savantes du catholicisme, sous les yeux et sous le verdict de leur infaillible juge.

Avant donc de revenir à Rome et à la Grèce, nous allons, *pendant que nous y sommes,* terminer avec la Chine, en complétant sa nécrolâtrie privée par sa nécrolâtrie publique; nous serons d'autant plus libre ensuite pour passer à d'autres détails et pour revenir à la discussion générale.

Nous avons dit que les sinologues[1] éclairés et sincères,

1. Savants qui s'occupent spécialement de la Chine.

Digitized by Google

comme Thomas Maurice, William Jones, de Guignes, Abel Rémusat et Paravey, témoignaient la plus grande admiration pour les travaux des premiers missionnaires de Pékin, les pères Premare, Amiot, Cibot, etc., qui ne s'étaient pas contentés de traduire les *Kings*, mais qui, au dire du dernier savant que nous venons de citer, « écrivaient eux-mêmes, sur toutes sortes de sujets, des ouvrages chinois qui font encore aujourd'hui l'admiration des *lettrés.* »

Or, ces savants missionnaires ont écrit leurs mémoires, et ces mémoires remplissent quinze énormes volumes in-quarto.

Cette fois, ce ne sera donc plus un enfant de Saint-Dominique, mais bien un enfant de Saint-Ignace auquel nous allons laisser la parole.

Ce sera le père Amiot.

On va voir que pour lui tout n'était pas *politique* dans l'adoration des esprits, et qu'il ne fermait pas les yeux, comme d'autres pères de son ordre, au côté merveilleux de la question.

Si nous ouvrons le tome XII, page 344 des *Mémoires sur les Chinois* (vie de Confucius ou *Koungisée*), nous y trouvons cette proposition qui nous paraît rentrer sur un point capital dans la théorie de l'évêque de Conon : « Quant au culte des ancêtres, c'est-à-dire de ce que nous devons le plus respecter après Dieu, voici comment les choses se passent : avant le sacrifice, on avertit ces ancêtres de ce que l'on va faire; après, on leur montre ce que l'on a fait. Dans le premier cas, on est censé leur demander leurs ordres; dans le second, on leur en montre l'exécution. »

Ces paroles se rapportaient au culte privé que nous venons d'étudier.

Mais il s'agit de bien autre chose aujourd'hui. Il s'agit de l'administration intérieure, extérieure, officielle et publique du royaume. Rappelons-nous ce que nous avons dit au chapitre VII, à propos de la dynastie des mânes; voyons si la dynastie des *chen* ne nous donnerait pas pleinement raison,

et si nos égyptologues, qui perdent la tête devant ces *rois-mânes* égyptiens, dont ils prennent le simple énoncé pour quelque faute d'impression, ne pourraient pas les retrouver ici et s'assurer qu'il n'y avait aucun malentendu philologique.

Passons donc maintenant au tome XV, page 208 de la collection de nos mémoires chinois, et méditons sérieusement ce qui va suivre. La citation sera peut-être un peu longue, mais on ne s'en plaindra pas.

C'est encore le même père Amiot qui a la parole.

« La secte des Tao-ssée, dit-il, secte dont le nom signifie maître dans la *science* des *sciences*, n'est dévoilée, dit-on, dans toutes ses parties qu'à un petit nombre d'hommes PRIVILÉGIÉS qui ont eu déjà plusieurs existences, et qui, dans ces existences antérieures, ont eu pour instituteur quelqu'un *de ces maîtres invisibles* qui peuplent les airs, ou quelqu'un de ces *plus anciens* maîtres qui ont vieilli dans le sein des montagnes ou dans la solitude des déserts. Les hommes dont nous parlons s'occupent uniquement de l'étude et de la contemplation, pour mériter d'arriver un jour au rang des *chen* ou des *hien*. Ce n'est qu'après avoir profité longtemps et au mieux des leçons de ces sortes d'instituteurs et de maîtres, que quelques adeptes ont enfin obtenu de pouvoir pénétrer jusqu'au *sanctuaire* de la nature, pour y lire tout ce qui est du ressort des sciences occultes, telles que la magie, la cabale, l'astrologie judiciaire et la métempsycose. »

Pour eux, il existe deux âmes ou plutôt deux parties, le *ling* (la noble) et le *houen* (principe vital). Ces deux parties restent unies après la mort, pendant que le corps retourne aux éléments... Cette association du ling et du houen (que le père Amiot identifie complétement avec notre distinction théologique entre la partie *supérieure* et la partie *inférieure* de l'âme) forme donc l'être nouveau qui va succéder à l'existence humaine. A-t-il été parfait et purifié, il est élevé au rang des hien ; ne l'a-t-il pas été, il est relégué au rang des

chen. A-t-il été criminel et malfaisant, il est relégué parmi les kouey.

« Les hien sont les saints, et on les invoque.

« Les chen sont les êtres aériens qui tiennent un milieu entre les hommes vivants et les saints; ils restent sujets à toutes les passions qui tiennent à l'esprit et restent libres d'en faire un bon ou un mauvais usage, par conséquent de mériter ou de démériter. Leurs occupations et leur rang varient; inspecteurs de tous les êtres, gardiens publics et privés des hommes, ils dirigent en même temps les astres, les vents, les jours et les heures en faveur de l'humanité. Il y a parmi eux des supérieurs et des subalternes; toutefois le droit de casser, de dégrader et de punir les chen réfractaires ou négligents n'appartient pas aux chen, leurs supérieurs, il appartient, avant tout, à l'empereur, comme *fils du ciel*, père de son peuple, et aux mandarins, comme représentant l'empereur.

« On sait bien que c'est ce dernier qui nomme les mandarins et, en général, tous les hommes en place; mais on ne sait pas qu'il a D'AUTRES AGENTS, *dont la manière d'opérer* est hors de la portée des sens, et par conséquent *imperceptible aux yeux du vulgaire, qui ne juge que de ce qu'il voit;* ces derniers sont INVISIBLES, et agissent INVISIBLEMENT[1]. Visibles et invisibles sont donc également soumis à l'empereur. De même qu'il nomme aux emplois extérieurs ceux de ses sujets *visibles* qu'il croit les plus capables, de même il nomme aux emplois *invisibles* ceux d'entre les êtres *invisibles* dont il a lieu de croire qu'il sera le mieux servi.

« C'est donc à ces derniers qu'il confie la garde *aérienne* de son empire. C'est parmi eux qu'il choisit les protecteurs particuliers de chaque ville, village, hameau et campagne qui en dépendent; c'est à chacun d'eux qu'il assigne par ses astrologues l'année, le mois, le jour, l'heure, le moment même auxquels ils doivent remplir leurs fonctions. De là vient

1. Voilà le mot explicateur des *sociétés secrètes,* lors même que leurs chefs, et à plus forte raison leur *vulgaire,* n'en voient rien.

Digitized by Google

que dans la partie astrologique du calendrier, qui se fait chaque année, on met d'abord le nom du chen dominateur général de l'année, ensuite ceux de chaque mois,... puis ceux qui auront l'inspection générale des parties du monde situées aux huit rumbs de vent.

« Quand dans le calendrier astrologique (pendant très-distinct du calendrier astronomique) on lit, par exemple : « Tel jour, il fait bon voyager, ou, tel autre jour, il est très-dangereux de se mettre en route, tel jour est favorable aux requêtes, etc., » c'est comme si l'on disait : « Le chen qui préside à tel jour, et dont l'office est de protéger les voyageurs, est à son poste ce jour-là ; tel autre jour, le chen protecteur des grands chemins est occupé ailleurs, restez chez vous,... ou le chen protecteur des solliciteurs sera sur pied[1].

« S'il arrive à ces chen de ne pas remplir leur tâche,... on les punit de la même manière à peu près que l'on punit les mandarins prévaricateurs. On leur fait tous les reproches,... on les injurie, on se porte même quelquefois jusqu'à frapper et à briser les statues QU'ON LEUR AVAIT ASSIGNÉES POUR LOGEMENTS[2]. On les congédie ou on les *chasse* ignominieusement, et on en invite d'autres à *venir* prendre leurs places. Il est rare toutefois qu'on en vienne à cette dernière extrémité... C'est alors le mandarin du lieu qui fait publiquement cette expédition. Quelques missionnaires, témoins de cela,... ont attesté à toute l'Europe, comme un fait dont il n'est pas permis de douter, que LES CHINOIS BATTAIENT *leurs dieux*... C'est altérer un peu la vérité, en ce sens que les chen ne sont pas regardés comme des *dieux*, ni même comme des saints. On vient d'en avoir la preuve.

« Ainsi dégradés, les chen retournent dans les airs ; génies

1. C'est là maintenant le mot explicatif de toute l'astrologie. Usurpateur des grandes *vertus* sidérales dont nous avons tant parlé, le génie menteur que vous préposez de *vous-même* à telle ou telle planète, à tel ou tel jour, à telle ou telle heure, se considère pour averti et tient à ne pas vous détromper. Pour le rationaliste, l'astrologie païenne reste incompréhensible.

2. Voilà le dernier mot des idoles. Simulacres tant que l'on voudra, mais simulacres *habités*.

errants, ils se confinent souvent dans l'enceinte des montagnes jusqu'à la métempsycose (forcée ou volontaire) qui pourrait les ramener à l'état d'hommes, après la dissolution de leurs parties terrestres.

« Les chen oisifs se transforment souvent en oiseaux, en animaux domestiques.

« En un mot, c'est la science des *évocations*, pratiquée par les seuls Tao-ssée qui séjournent à cet effet dans les montagnes. La guerre règne parmi les chen autant que parmi les hommes, et surtout la guerre aux *kouey*.

« Ces koucy, à leur tour, voltigent autour des tombeaux, des mines, sur la surface des marais, des eaux croupissantes, et dans tous les lieux infects, pour s'abreuver et se nourrir de leurs vapeurs[1]. Mais ce qu'ils aiment de préférence, ce sont les cadavres humains, car ils en profitent pour se former des corps fantastiques au moyen desquels ils se mêlent aux hommes, et il ne leur arrive que trop souvent d'y réussir[2]... Les chen et les kouey sont donc toujours des hommes, mais des hommes dans un état de vie différent de celui dont ils jouissaient quand ils étaient revêtus de leurs corps.

« Nous parlions des deux substances animiques, *ling* et *houen;* il en est une quatrième qui reste avec le corps et ne l'abandonne qu'après son entière dissolution ou la dispersion totale de ses parties. Il n'est plus question d'elle alors; elle s'évanouit comme s'évanouit une ombre lors de l'absence du corps qui la produisait.

« On trouve également quelques vestiges de cette doctrine chez les Perses, qualifiée ensuite de superstition, quoique, selon les historiens (ses adversaires), elle remonte presque à l'époque où le sage législateur de la monarchie venait de fixer les traditions[3].

1. « Spiritus immundi aquis incumbunt. » (Tertullien, *de Baptismo.*)
2. Voilà le secret du vampirisme; nous le verrons tout à l'heure.
3. Comment n'eût-elle pas été reçue dans la Perse, puisque nous l'avons

« Cette doctrine est ensuite proscrite comme superstitieuse par de sages empereurs; les mauvais empereurs la favorisent tous. »

Ainsi là c'est non-seulement la magie, mais la *théurgie* qui est proscrite par les bons et fomentée par les mauvais gouvernements.

« Sous les mauvais empereurs, les Tao-ssée étaient rappelés à la cour sous différents prétextes; tantôt c'était pour délivrer quelques appartements de l'apparition des kouey, tantôt c'était pour évoquer les chen protecteurs au secours d'un enfant chéri, que la mort était sur le point d'enlever et qu'on craignait de perdre, et le plus souvent pour voir l'extraordinaire et les merveilles de leurs opérations magiques. Tout cela ne se pratiquait qu'en secret. Ce ne fut que sous le règne de Chéou-sin, après que ce prince se fut mis au-dessus de toutes les lois de la bienséance, que la doctrine des chen, des kouey et de tout ce qui l'accompagne ou en dérive, reçut le sceau de la publicité. Il arriva à Chéou-sin, en punition de ses crimes, ce qui était arrivé à Kié-kouey, en punition des siens, qui étaient à peu près les mêmes. Il fut haï des hommes, le ciel le réprouva, et son empire fut donné à une nouvelle race, à celle du vertueux Ouen-ouang[1].

« Je fais observer que les sciences occultes ont été regardées de tout temps par les Chinois comme des sciences funestes, qui faisaient le malheur de ceux qui s'y adonnaient... Ouen-ouang est donc l'instrument de la perte des kouey; il combat et défait Chéou-sin, leur protecteur, qui meurt sous les ruines de son palais incendié.

« Mais il fallait restaurer, et comme on voyait des kouey

retrouvée partout; dans les *réphaïm* de la Bible, dans les *khous* des Égyptiens, dans les *raskasâs* des Indiens (voir le t. III, p. 60 à 65), dans les *iskims*, sous-division des *bné-aleim*, appelée *viri spirituales*, enfin dans les *homunciones* ou *mânes* de toutes les nations?

1. Malheur aux princes qui appellent ou installent des *médiums* à leur cour!

dans toutes les administrations, Ouen-ouang fit lui-même un appel aux chen[1]; il crut ou feignit de croire que Tsée-ya, son généralissime, était un chen d'ordre moyen. Cet homme passa pour un homme extraordinaire qui pouvait disposer à son gré du service des chen.

« Aussi voyons nous cette dynastie débuter par un nouveau règlement entre le *ciel* et la *terre*. On nomme les nouveaux chen protecteurs, et on dépose sur la montagne le règlement qui les doit régir. »

Mais voyons un peu les détails de la cérémonie, tels que l'histoire nous la livre.

« Aussitôt après l'arrivée de Tsee-ya à la montagne Ki-chan, *où les chen s'étaient déjà rendus pour l'y recevoir*, tout le monde prit sa place plus haut ou plus bas, suivant son rang, et Tsee-ya, qui représentait l'empereur, se plaça *au milieu* d'eux sur un trône qui avait été préparé pour cette cérémonie. Devant le trône était une *table*, et vis-à-vis un autel. Sur cet autel étaient tracés les huit *koa*, ou lignes de *fou-hi*, rangées par trigammes dans leur ordre primitif, les dix *kang* et les douze *tché*...

« Sur la table vis-à-vis du trône, il y avait d'un côté l'étendard de la nouvelle dynastie, de l'autre la baguette de commandeur pour *se faire obéir des chen*, et au milieu le diplôme de l'ancien maître, qui chargeait Tsee-ya d'intimer à tous les chen les ordres du ciel.

« Après les libations, on lut donc à haute voix ce diplôme dont voici le précis :

« Par ordre de l'ancien maître, il est enjoint à tous les chen « *d'écouter* respectueusement les décrets du ciel, etc. Dans le « long intervalle de temps qui s'est écoulé depuis que, com- « mençant à parcourir les échelles des êtres, une heureuse « combinaison d'yang et d'yn vous plaça enfin dans les destinées « de l'espèce humaine; depuis que, après en avoir parcouru

1. Ce n'était donc pas eux que l'on avait proscrits.

« les différents échelons, vous fûtes jugés dignes d'être mis « après votre mort au rang des chen, vous n'avez rien fait qui « mérite de nouvelles récompenses. Vous mériteriez, au con- « traire, des châtiments pour votre négligence,... cause en « partie des maux qui ont affligé les hommes sous le dernier « règne... Allez, retirez-vous où bon vous semblera, ou, si vous « l'aimez mieux, tâchez de rentrer dans le cercle de la vie « humaine, pour expier promptement vos fautes et mériter « les récompenses attachées à la pratique de la vertu. »

« Les chen congédiés SE RETIRÈRENT PLEINS DE CONFUSION, et Tsee-ya, ayant fait approcher ceux qui devaient être promus, se revêtit de sa cuirasse, prit de la main gauche l'étendard jaune, et de la droite la baguette du commandement; puis, s'étant remis sur son trône, il appela Pé-tsien, lui ordonna de prendre le registre de la promotion, de l'ouvrir en présence de tous les assistants et d'en faire la lecture à haute voix au pied de l'autel. (Notez que Pé-tsien est un esprit.) Pé-tsien OBÉIT, et, ayant ouvert le registre, il y lut son propre nom à la tête de tous les autres et se nomma le premier. Tsee-ya lui fit son compliment et lui dit : « Pé-tsien, « il y a longtemps que vous auriez reçu cette récompense de vos « vertus civiles et de votre valeur à la guerre, sans quelques « taches qui les avaient ternies... entre autres, lorsque vous « poursuivîtes trop loin un reste d'ennemis vaincus, et allâtes « *mourir* misérablement dans les mers du Nord. Depuis votre « mort, vous vous êtes concentré dans une île déserte pour ne « vous occuper que de votre malheur, tandis qu'en vous don- « nant quelque mouvement pour rentrer dans le cercle de la « vie humaine, vous fussiez parvenu à remplir les plus hauts « destins. Cependant, en récompense de votre mort,... le ciel « abrége le temps de votre épreuve et vous met à la tête de « trois cent soixante-cinq chen chargés de veiller à la gloire « et à la tranquillité de l'empire. Remerciez, etc. »

« Après Pé-tsien, on nomma la plupart des princes, des seigneurs et des officiers qui avaient péri les armes à la

main;... on leur assigna des emplois proportionnés à leurs mérites;... on nomma encore ceux que Chéou-sin avait fait mourir injustement:... tels furent en particulier Ho-ang-tien-hoa et Ho-ang-sei-hou. Le premier fut mis à la tête des trois montagnes *primitives*, et le second des quatre principales montagnes du titre de Yo, d'où le chen principal veille sur ses inférieurs.

« Le premier nom qui se trouva sur la liste après ces deux derniers fut celui du prince Ouen-tsoung, oncle du dernier empereur et généralissime de ses armées, tenant à plusieurs princes feudataires par ses alliances. L'emploi qui lui était assigné lui donnait inspection sur tous les chen chargés de la pluie, des vents, des nuages et du tonnerre. Cependant, comme il allait le tenir de Tsee-ya, le plus redoutable de ses anciens ennemis, IL EUT QUELQUE PEINE A S'Y DÉTERMINER; IL FALLUT L'APPELER deux fois et faire montre de la baguette du commandement; enfin il VINT A L'AUTEL D'UN AIR DÉDAIGNEUX ET SE TINT FIÈREMENT DEBOUT. Tsee-ya, élevant alors la voix, dit : « Ouen-tsoung, vous n'êtes pas ici ce que vous étiez « parmi les hommes, lorsque vous étiez revêtu d'un corps; « vous n'êtes qu'un simple chen sans emploi. C'est pour vous « en donner un que l'ancien maître m'a chargé de vous intimer « les ordres du ciel; écoutez-les avec tout le respect qui leur « est dû. » A ces mots, Ouen-tsoung SE PROSTERNA ET SE TINT A GENOUX; alors Tsee-ya passe en revue toute la vie de Ouen-tsoung et lui prescrit toute l'attention qu'il aura à apporter à la pluie et au tonnerre.

« Ne vous négligez jamais, dit-il en terminant, partez et « remplissez dès à présent votre devoir. »

« Vingt-quatre des principaux officiers qui étaient morts à la guerre lui furent donnés pour adjoints...

« Immédiatement après, on nomma les cinq chen qui devaient présider aux incendies pour les exciter ou les éteindre;... puis les six chen des maladies épidémiques, chargés d'éprouver les bons, de châtier les méchants et de débarrasser la société de son superflu nuisible. »

Digitized by Google

Plus tard le même empereur distribua l'empire en soixante-douze provinces et sept gouverneurs principaux, qui sont des chen ressuscités, et il finit, tout en reconnaissant publiquement leur qualité de chen, par s'en débarrasser en les envoyant régner dans la montagne sur tous les saints militants à l'étude du Tao; il leur recommande de se rendre toujours agréables et de vivre en étroite amitié avec tous les chen, invisibles protecteurs de l'empire, et de les soutenir dans leurs bonnes intentions.

On en fut ainsi débarrassé; mais après la mort de Ouen-ouang tout changea de face. Les maîtres de la doctrine secrète revinrent dans la société et placèrent les images des chen, protecteurs particuliers, dans toutes les chapelles ou oratoires. Les adeptes montèrent bientôt AUX DEUX TIERS des souverains et des peuples. Ainsi les maîtres du Tao se trouvèrent fusionnés avec les maîtres de l'antique doctrine nationale[1].

Qu'on ne s'y trompe pas! C'est un homme très-sérieux, un sinologue du premier ordre, bien mieux, un observateur habituel, et pour la sainte conscience duquel la plus légère

1. Lao-tsée, 640 ans av. J.-C., au lieu d'être le fondateur du Tao, n'en fut que le plus célèbre apôtre. Il persuada à ses disciples qu'il *avait été chen* quelque mille ans auparavant, et qu'il avait obtenu de recommencer sa carrière pour pouvoir s'élever au rang des hien. Il composa le *Tao-té-king.* — La secte se fortifie dès lors, et parvient au plus haut degré de sa gloire sous le règne de Tsin-ché-hoang-ty, qui les élève au-dessus des lettrés et des savants. Les Tsin s'éteignant, les Han humilient les Tao, qui ne demandent plus qu'à être *placés auprès* des savants dans l'estime publique.

Ils sont tranquilles et modérés pendant deux siècles, mais la secte de Fo ayant pénétré dans l'empire, ce prophète fut regardé comme une divinité supérieure à Lao-tsée.

Cependant les uns et les autres regardaient toujours le *tien* comme le *maitre absolu.*

De cette sorte commença le proverbe : « Les trois religions n'en font qu'une. » Ces trois religions sont :

1° L'antique doctrine, celle des Kings, ou, selon les jésuites, notre tradition patriarcale altérée ;

2° Le Tao (Lao-tsée, 640 ans av. J.-C.);

3° Le Fo ou Bouddha (sous le règne de Ming-ty, 440 ou 600 ans av. J.-C.).

exagération serait un crime, qui vous garantit l'absolue fidélité de toutes ces choses!...

On en convient, toutefois. Pour nos rationalistes, elles demeurent complétement inacceptables. A quelque point de vue qu'ils se placent, toutes les explications leur échappent. Aussi le sentent-ils parfaitement et gardent-ils le silence. Ils se consolent en se livrant à l'innocente traduction de quelques petites scènes de théâtre et de voyage. C'est le parti le plus commode et, après tout, celui qui leur conciliera le plus de lecteurs. Nous nous contentons seulement de faire un dernier appel à leur bonne foi, et de convenir qu'en négligeant ce côté très-sérieux, très-vital, très-explicatif de toute l'histoire chinoise, ils sont tout aussi coupables que celui qui, pour mieux nous donner toute la philosophie de notre histoire de France, nous renverrait aux comédies de Scribe, ou tout au plus aux productions éphémères de notre librairie des chemins de fer.

2. — *Nécrolâtrie publique à Rome et ailleurs.*

Et cependant, il ne s'agit pas uniquement de Canton et de Pékin ; il s'agit de l'histoire universelle. Nos adversaires eux-mêmes nous l'ont dit : « mensonge ou vérité, ce n'en est pas moins cette magie qui a GOUVERNÉ toute la terre[1]. »

Donc, autant de temps que durera la méprise à son sujet, autant de temps durera l'impossibilité absolue de rien comprendre à l'histoire.

Mgr Maigrot généralise tout autant que nous la question. « Au reste, dit-il, tout ce culte *ne diffère en rien* de celui que *tous* les gentils rendaient aux hommes morts, aux esprits du foyer, à leurs lares et pénates, et il en diffère d'autant moins qu'à tous ces cultes divers s'adjoint, comme partout, celui

1. Voir dans notre Introduction les aveux à ce sujet de MM. Littré, Maury, Salverte.

du soleil, de la lune et des étoiles, culte que cette fois on ne pourra pas disculper d'idolâtrie[1]. »

Prenons Rome pour exemple; à part cette organisation politique et hiérarchique des *ombres*, qui nous donne une idée si juste de ce que pouvaient être les antiques règnes des *mânes* égyptiens, tout cela se retrouvait en vigueur au temps des Auguste comme à celui des Tarquin, et formait la plus large partie du culte officiel et public réglé par les inspirations de la nymphe Égérie, maintenu par l'autorité des Sibylles et confirmé par la loi des Douze Tables.

Et, chose singulière! on parle toujours de transmission, d'importation;... mais comme nous le verrons plus tard (à l'article SONGES), c'est toujours *subitement*, à la suite d'un songe, d'un oracle ou d'une apparition que l'idée vient s'implanter à nouveau, et de la manière la plus *autochthone*, dans la pensée d'hommes et dans les habitudes de peuples qui ne se sont jamais connus. Sans aucun doute, Énée, Romulus, Numa, se montraient les héritiers des Étrusques en instituant leurs *cérémonies* expiatoires, l'un pour apaiser l'ombre d'Anchise, l'autre celle de Rémus, l'autre pour débarrasser le Latium des spectres qui le désolaient; mais, qu'on le remarque bien, c'est toujours à la nécessité comme à l'injonction de nouveaux ordres qu'ils paraissent céder, en reprenant *malgré eux* des usages abandonnés *par eux*, comme une fatigue et un fardeau.

Si, pour expliquer la mystique toute spéciale du bon Numa, les précédents presque contemporains offerts par les Étrusques arrivent à point nommé pour sauver la chronologie de l'historien, dans combien d'autres cas ne se trouvera-t-il pas forcé de confesser l'impossibilité de rétablir le fil qui lui paraît *à tort* indispensable. « Ce sera toujours avec le même étonnement, dit notre savant indianiste, M. Troguier, que l'on remarquera, sans pouvoir peut-être jamais l'expliquer historiquement, que

1. Manuscrit in-folio, p. 851.

le nord de l'Inde a conservé des mythes dont la scène est placée dans le sud, qui, cependant, paraît les avoir oubliés *ou ne les avoir jamais connus,* avant l'apparition de ces mêmes chants *sacrés* composés dans les pays lointains... Il y a plus ; souvent les récits du *Mahâbhârata* pourraient faire croire qu'il a été connu d'Hésiode et d'Homère, tant il leur est conforme[1].

Ce que M. Troguier déclare avec tant de raison historiquement inexplicable s'applique merveilleusement à la résurrection américaine et moderne de toutes les superstitions étrusques, à quarante siècles d'intervalle et après trois cents ans de prescription absolue. On se réjouit, en lisant ce passage de M. Troguier, de voir l'Académie des *inscriptions* manifester au moins son étonnement. Il n'y a que l'Académie des sciences pour expliquer, par une *malice* d'écolier ou par un *claquement musculaire,* une encyclopédie de prodiges qui se calquent les uns sur les autres dès l'origine du monde, sans s'être jamais connus.

Mais que tous les peuples civilisés ou barbares, que les meilleurs et les plus grands comme les plus cruels et les plus pauvres législateurs et souverains, que la pacifique Égérie, comme le terrible Siva, aient imaginé spontanément cette grande liturgie funéraire, comprise sous les singuliers noms de *lémurales, féralies, festins des morts,* etc. Cette hypothèse est une folie plus folle à elle seule que toutes les folies dont il s'agit.

Qu'on l'explique comme on le pourra, voici ce que le genre humain nous affirme, et ce que tous les historiens affirment qu'il a cru, Tacite et Quintilien en tête, comme nous l'avons vu plus haut.

D'abord, le jour est pris et fixé. C'est trois fois par an, au 2 février, au 1er mai, au 9 décembre, et pour ainsi dire à *heure*

1. Ouvrage déjà cité sur le *radja.* Notes du livre III, p. 465, et du livre IV, p. 495.

fixe qu'on se rendra, non plus à la montagne comme dans le Céleste Empire, mais à tel lieu, auprès de telle pierre mystérieuse, à l'entrée de telle caverne, et que là on criera au peuple et avec le peuple : ***Mundus subterraneus patet,*** l'abîme est ouvert.

Aussitôt tout paraît confirmer la grande nouvelle[1]. *On voit* les ombres sortir de leurs tombeaux et revenir à la lumière : oui ce sont bien ceux que l'on pleure; on se reconnaît, la mort embrasse la vie, ceux qui n'assistaient pas à la sortie viennent du moins à la rencontre, et l'on s'achemine tous ensemble vers les anciens domiciles. Ici les bons jours du passé recommencent : autour du foyer domestique les places, trop longtemps vides et pleurées, se remplissent à nouveau. La table retrouve tous ses hôtes, et le festin de l'ancienne communauté réunit les deux espèces de convives. Au mois de février, cet état de choses dure neuf jours[2]; pendant ces vacances de l'enfer, tout chôme : plus de mariages, plus d'affaires, les temples sont fermés, car les dieux eux-mêmes prennent part à la fête et surveillent les expiations des familles.

Toutefois, il faut bien le dire, souvent la réunion paraît longue, et trop souvent encore la famille est obligée d'y mettre fin avant l'heure. Alors, après avoir chassé les ancêtres par le terrible anathème : « mânes paternels, sortez, » on a grand soin de purifier au plus vite les maisons souillées de leur présence, on bat l'air, on ouvre tout, on prie avec ardeur, et des flots d'eau lustrale, des masses de *soufre* et d'encens effacent jusqu'aux traces de la visite et de la présence incommode et malsaine.

1. L'Évangile, lui, ne s'appelle précisément la *bonne nouvelle* (de εὖ ἀγγέλλω, j'annonce le bon), que parce qu'il annonce la fermeture du même abîme : *mundus subterraneus clausus est.*

2. En Souabe, aujourd'hui même, les trois premiers jours de février qui suivent la *Chandeleur* s'appellent encore « les jours du diable. » Ces jours, dit-on, se font remarquer par d'effroyables tapages, des hallucinations inouïes et des *météores* insolites.

Pour congédier ces mânes, les fèves qu'on leur jette ne suffisant pas toujours, on avait *immolé* pendant longtemps des enfants, comme plus tard on immola des animaux; puis enfin, survinrent les gladiateurs et leurs combats; hommes ou bêtes, c'était toujours du sang, le but était rempli. Avec le temps, les mânes s'adoucirent et se contentèrent d'avoir leur part dans la plupart des orgies, et même des jeux Olympiques, rangés par Eusèbe et par Clément parmi les *conventus sepulchrales* ou congrès sépulcraux. La nature et la joie n'inventent pas de pareilles fêtes [1]. Nous verrons d'ailleurs que de temps en temps il en fallait revenir aux dévouements exceptionnels comme celui de Curtius, et à l'esprit ancien de l'institution, c'est-à-dire à l'expiation par la substitution des victimes.

Car, il ne faut pas l'oublier, les *Lémurales* et leur institution remontaient à Romulus, auquel l'ombre sanglante de Rémus assassiné les avait prescrites. Nous devons oublier encore moins que chaque fois qu'elles étaient négligées, ce qui était arrivé plus d'une fois à cause des fatigues et des privations qui suivaient leur célébration, toute la campagne de Rome était envahie aussitôt par la peste et par des nuées de *fantômes* qui rendaient le séjour de la ville impossible en raison des *hurlements* affreux par lesquels ces fantômes épouvantaient les vivants. Du temps de Numa, ces spectres et la peste ayant envahi toute la ville, l'oracle déclara que le fléau tenait à la suppression des Lémurales, et celles-ci rétablies, tout disparut aussitôt. « Par cela seul, dit un savant moderne, la dévotion devint à l'instant mieux établie et plus célèbre qu'elle ne l'avait jamais été jusque-là [2]. »

1. *Strom.*, l. 1, et *Préparation*, l. II.

2. M. Simon, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. I, p. 34. — Il eût été fastidieux de renvoyer nos lecteurs à toutes les citations; il leur suffira d'être renvoyés *in globo* au livre II des Fastes d'*Ovide*; à Tite-Live et à Denys d'Halicarnasse (premier livre sur le 1er siècle de Rome); à Macrobe, l. I, ch. xv; à Alex., *ab Alex.*, p. 310; aux *Mémoires de l'Aca-*

Tout cela n'était pas gai, et Macrobe l'a dit avec raison : « Je ne sais pourquoi on a fait à la religion païenne une réputation de réjouissances et de gaieté. Ce n'était au contraire qu'une religion de deuil, puisque les païens regardaient tous leurs jours religieux comme des jours funestes et de mauvais augure, témoin ces *feralia*, qui viennent de *fero*, frapper. »

Cette réflexion de Macrobe est de la plus grande justesse. Le christianisme seul a pu dire : « Réjouissez-vous dans la pensée de la mort. » Le païen ne pensait à la mort que pour se hâter de mieux savourer la vie, car il savait que le soir même il pouvait « souper chez Pluton. » Quand on pense que les jeux Isthmiques[1] eux-mêmes étaient consacrés aux dieux des enfers, on sent tout ce que de telles joies devaient avoir de lugubre et de forcé.

En définitive, les mânes étaient toujours des *diri;* c'était à eux que l'on dévouait les captifs, les esclaves, les idiots, ou que l'on se dévouait soi-même par un effort héroïque et dans les grandes occasions. C'est à eux que Curtius allait demander sa récompense en se précipitant dans un gouffre. C'était le *devovere diris,* littéralement le dévouement aux *cruels.*

Heureusement pour les gentils, en opposition à ces terribles larves, et sous la surveillance déguisée d'un véritable bon ange, dont le lare était le remplaçant païen ou le bon génie *relatif* du monde souterrain, l'action du *cruel* se trouvait constamment mitigée et bridée. On demande ce que faisaient ces bons anges ; leur rôle était bien simple. Par eux-mêmes ou par l'entremise du génie le moins mauvais, ils retenaient sans cesse le Cerbère (cynocéphale) tendu sur sa chaîne pour dévorer sa victime. Pour lancer l'anathème juif ou chrétien appelé *Maran-hatta,* il suffisait de rendre un peu la main sans détacher l'*animal,* et à l'instant même on était *lacéré;* mais la

démie des inscriptions (tomes cités), et généralement à tous les archéologues qui se sont occupés des *fêtes mortuaires* des anciens.

1. Jeux où tous les plaisirs étaient réunis, y compris la musique et la poésie.

pitié d'un saint Paul ou d'un saint Ambroise suspendant l'instant la punition, tout rentrait dans l'ordre au moindre de leurs signes [1].

Nous avons dit que tout cela était étrusque avant d'être romain, et nous en avons eu la preuve en parcourant, il y a peu d'années, les curieuses nécropoles de l'antique Corneto. Rien ne saurait égaler l'effet produit par ces peintures de trois mille ans, nous montrant la famille de Pompus [2] endormie dans la grotte d'un Typhon gigantesque, aux ailes déployées et à la queue de serpent. En face, on voit la répétition de l'une des plus belles peintures de *Tarquinies* et de *Norcia*. Elle représente, sous la figure d'une femme d'une grande beauté, une pauvre âme tirée, martelée et griffée par le Charon étrusque, personnage entièrement noir, et dont la tête est entourée de serpents; heureusement pour cette âme, dans la procession funèbre qui l'emmène figurent aussi de bons génies, mais qui n'en paraissent pas moins être, comme elle, dans la grotte et sous l'empire du Typhon qui les domine [3].

Nous dirons la même chose des mânes grecs, et nous ne témoignerons pas un plus grand degré de confiance à des génies psychopompes qui s'appelaient Hermès, Mercure et Apollon, qui exigeaient qu'on déposât dans la bouche du défunt l'obole destinée à Charon, comme dans ses mains le gâteau de miel destiné à Cerbère, et qui avaient institué à Athènes les νεκύσια ou θανατουσία de février. Nul doute que là aussi ne fussent mises en usage ces processions, du reste fort touchantes, ces promenades en commun faites entre morts et vivants, et que nous retrouvons dans tout l'Orient comme nous les avons vues en Chine.

Allez-vous maintenant chez les Perses : vous y retrouverez

1. Voir notre premier Mémoire, dernières pages.

2. Souche probable de la famille romaine de Pompée.

3. Au-dessus de la tête de ce jeune homme, ou plutôt de cette femme figurant son âme, on lit les mots : *Laris Pumpus Arnthal, Clan, Cechase,* ou *Lars Pumpeius,* le fils d'Aruns.

la fête des *fervers* (les lares du pays); elle dure cinq jours, pendant lesquels ces fervers évoqués visitent leurs parents, leurs amis, etc. [1].

Allez-vous au Japon : « Lors de la fête des mânes, au Japon, disait le *philosophe* Boulanger, les mânes reviennent habiter leurs maisons, qu'ils retrouvent tout ornées et prêtes à les recevoir. On va au-devant d'eux, on leur parle, on les complimente et, *comme pour mieux conjurer l'illusion*, les villes et les campagnes sont éclairées de mille flambeaux. Le lendemain on congédie les morts avec un nouveau compliment, on les *conduit* hors de la ville, et, lorsqu'on est de retour, on fait la visite des maisons et à coups de *pierre et de bâton*, on chasse les retardataires. Cela se passe vers la mi-août[2]. »

C'est probablement la même fête que deux cents ans avant Boulanger, et dans un esprit tout différent, saint François Xavier dépeignait en ces termes :

« ... Dans ce même mois d'août, ils font deux fois la fête de leurs morts. Lorsque la nuit arrive, ils allument plusieurs lampes sur les portes de leurs maisons et les couvrent de toutes sortes de peintures et d'ornements. Alors ils se promènent toute la nuit, les uns par dévotion, les autres par curiosité. La plus grande partie du peuple, en effet, une fois le soir venu, se porte en dehors de la ville à la rencontre des mânes qui leur paraissent arriver et venir également à leur rencontre aussitôt qu'on arrive à un certain endroit. Leurs premières paroles sont des paroles d'humanité : « Béni soit votre retour, leur disent-ils, il y a si longtemps que nous vous attendons et que nous sommes privés de votre présence ! Veuillez vous reposer et vous refaire par un peu de nourriture. » Aussitôt, ils apportent des fruits ou toute autre chose. Ceux qui ne possèdent rien apportent au moins de l'eau chaude. Après être restés une heure ensemble, comme s'ils attendaient

1. Guigniaut, *Notes sur le livre II de Creuzer.*
2. Ouvrage déjà cité.

la fin d'un festin, ils les conjurent de venir avec eux dans leurs maisons, et disent qu'ils vont les y précéder pour préparer la table et pour y dresser un autre repas. On voit la population, deux jours après, les reconduire au même lieu avec des torches allumées pour qu'ils ne marchent pas dans les ténèbres, et ne puissent s'aheurter à rien.

« Revenus en ville, on voit ces mêmes affligés se mettre à lapider les toits de leurs maisons et à les secouer fortement, de peur qu'un de ces mânes si redoutés ne s'y soit caché par hasard. Et cependant ils les plaignent, surtout ceux qu'ils disent être des enfants, et s'attristent à la pensée que dans ce long voyage de trop fortes pluies pourraient les *éteindre* (*extingui misellos*[1]). Lorsque nous demandons aux Japonais la raison de ces festins, ils nous répondent que c'est pour réparer les forces de ces malheureux voyageurs qui ont *dix mille milliers de milliers* de lieues à parcourir pendant trois ans, avant d'arriver en paradis.

« ... Vous voyez, très-chers frères, par combien de ténèbres et de diaboliques illusions sont enlacées ces malheureuses nations; conjurez donc le Seigneur avec moi, etc... » (Tiré des *Relations et discours* de saint François Xavier[2].)

1. Cette expression pourrait faire croire qu'ils *voient* cette *enveloppe lumineuse* dont on parle partout.

2. Eodem Augusto mense, biduum tribuunt colendis manibus mortuorum. Sub *noctem* imminentem in ædium foribus lampadas multas accendunt, vario genere picturæ et ornatus. Inde urbem tota nocte perambulant, alii religionis, alii etiam spectandi causa. Magna etiam populi vis, cum advesperascit, ex urbe adventantibus (ut ipsi videlicet opinantur), suorum manibus obviam prodit; ubi quemdam ad locum perventum est, quo loco eos sibi occurrere arbitrantur, humanis primum verbis excipiunt : Felix, inquiunt, faustusque sit vester adventus. Jamdiu aspectus vestri fructu caruimus : confidete parumper, ciboque vos ex itineris defatigatione reficite. Tum orizam, arborum fructus, aliaque cibaria apponunt, et quibus ea quæ per inopiam non icent, ii aquam calidam secum afferunt. Ibique totam horam morati, quasi finem epularum expectent, precantes eos, in suas domos invitant, aiuntque se præcedere, ut domum instruant, parentque convivium. Ut biduum illud effluxit, accensis funalibus, oppido plebs egreditur, lumina descendentibus præferens, ne scilicet in tenebris offendant, aut quopiam [illegible]. [illegible]

De nos jours encore, allez en Lithuanie et vous y retrouverez l'évocation publique de l'antiquité. « La cérémonie, dit M. Charton, y est toujours entourée de mystère, quoique publique, et il est assez dangereux pour un étranger de vouloir en être témoin. Un savant allemand, qui a étudié assidûment les antiquités de ce pays, et qui habitait la partie soumise en ce moment au gouvernement prussien, a assisté, une fois par hasard, à la fête des morts; mais cette témérité faillit lui coûter la vie, et il ne la conserva qu'en jurant de ne jamais *révéler rien* de ce qu'il y avait vu et entendu [1]. »

Quant au nouveau monde et à toutes les îles de la Polynésie, interrogez tous les missionnaires; et tous vous répondront que le culte public des morts est le plus grand de tous les obstacles à la conversion de ces mêmes peuples (I).

urbem reversi, ædium tecta lapidationibus diligenter excutiunt, ne qui forte ex manibus (a quibus nimirum aliquod sibi incommodum metuunt) occulte remanserint : tametsi eos miserentur nonnulli, quod parvulos dicunt esse, et si forte eos in itinere imber oppresserit, *extingui* misellos. Interrogati Japonii, cur illis epulum præbeant, respondent eos ad paradisum tendentes suum, qui abest leucarum decies millia millena millia, quod iter non minus quam triennio conficitur, fessos e via, recolligendarum virium causa huc divertere, per eos etiam dies *omnia sepulchra diligenter purgant.* Bonzii autem videlicet regnant, nemo est enim re familiari, quamvis exigua quin ad expiandes rite sacrum manes, Bonziis munus aliquod afferat. Videtis, fratres mihi carissimi, hujus gentis errores et tenebras, in quibus hæret adeo pertinaciter, ut eam inde ægre admodum eruas, obsecrate Dominum...

1. *Magasin pittoresque*, t. XXIII. M. Charton ajoute que Adam Mickiewicz a fait de cette aventure le sujet de l'un de ses plus beaux poëmes.

I. « FESTINS DES AMES. » Qu'est-ce à dire? des esprits qui mangent et des esprits qui boivent !... des esprits qui prescrivent eux-mêmes le *menu* de leurs festins, et qui refusent et acceptent suivant que l'*ordinaire* leur a plu !... Ah! si le rationalisme est jamais excusable, assurément c'est ici, et celui des Pères de l'Église se comprend à merveille. Quels traits sanglants n'ont-ils pas lancés aux païens à ce sujet! Écoutons Tertullien : « N'est-ce pas une chose risible que de voir les païens, après avoir inhumainement

brûlé leurs morts, les bourrer de friandises (*a*) ? » Et saiot Augustin : « Ils font semblant de préparer pour leurs proches un festin qu'ils destinent à leurs propres entrailles. Ce qui n'est qu'une affaire d'estomac, ils nous le donnent comme une affaire de piété, *quod præstat ventri imputant pietati* (*b*). » Les pères parlaient ici comme toujours le langage du bon sens et de l'expérience, et en étaient encore à l'aventure du dieu Bel, dont le prophète Daniel prenait précisément les prêtres en flagrant délit de larcin (*c*). Cette ironie était d'autant plus permise aux pères, que les païens eux-mêmes reconnaissaient souvent la même fraude, et ne manquaient jamais de la dénoncer, soit à la justice sacrée, soit à l'opinion générale.

« Ne reconnais-tu pas cette femme, dit Catulle, pour l'avoir vue souvent parmi les sépulcres voler une partie du souper, et chercher jusque dans les cendres les restes du pain épargnés par le feu ? »

Tibulle en dit autant : « Ne l'avons-nous pas vue, stimulée par la faim, chercher sa vie autour des sépulcres et déterrer les quelques os qui auront échappé à la voracité des loups ? »

Il est évident, par cela même, qu'aux yeux des deux poëtes il s'agissait d'un *crime isolé*, d'une tentation de la misère. Or, l'accusation générale des deux pères était plus grave; mais n'auraient-ils pas un peu compromis leur satire en la généralisant et en la faisant tomber sur deux choses tout à fait différentes, quoique toujours confondues, même par la plupart des érudits ?

Quant à nous, nous n'avions jamais rien compris, nous l'avouons, à cette partie *culinaire* des funérailles, jusqu'au jour où les deux vieux traités de Jean Kirchman, sur les *funérailles des Romains* (*d*), et de Struckius, sur la *jurisprudence des mânes* (*e*), nous apportèrent à ce sujet un vrai faisceau de lumières, bien cachées, il est vrai, sous le *boisseau* d'une couverture vermoulue que le bouquiniste, le plus vermoulu lui-même de la plus vermoulue des villes (au point de vue matériel), reléguait avec soin dans les profondeurs les plus noires de son échoppe séculaire.

De ces deux vieux témoins d'un autre âge, que nous nous garderons bien de transcrire plus au long, nous avons donc tiré cet enseignement important : qu'il fallait bien se garder de confondre les deux espèces de festins : l'un appelé *parentalia*, ou repas matériel offert à la famille sur le tombeau des regrettés; l'autre, le *silicernium*, qui n'était offert qu'aux mânes exclusivement spirituels.

Aux premiers (*parentalia*) devaient donc s'adresser tous les traits des pieux docteurs sur les festins dressés par la gourmandise sous le manteau de la piété, et saint Augustin n'avait pas besoin d'en aller chercher bien loin de

(*a*) *De Resurrectione carnis.*

(*b*) *Sermo XV, de sanctis.*

(*c*) Daniel, l. IV, v. 14. Cette forfaiture exceptionnelle n'empêchait pas les prophètes et notamment le prophète Isaïe, ch. XLV, v. 8, de savoir que c'était à *mini*, c'est-à-dire au *génie*, à la fortune individuelle, que le vin était versé, *et impletis mini libamen*. Ce mot de *mini*, ainsi traduit par *génie*, ne pourrait-il pas donner l'étymologie du mot *mânes* ?

(*d*) *De Funeribus Romanorum.*

(*e*) *De Jure manium.*

Digitized by Google

lui l'analogue et peut-être le modèle, ces repas funèbres ayant toujours été chez les Juifs, et même chez les premiers chrétiens, l'objet des anathèmes des prophètes ou des apôtres. Chez ces derniers, ces festins rentraient dans les *agapes;* chez les païens, c'étaient les *charisties parentales*, ce qui signifiait à peu près la même chose; or s'il y avait abus chez les premiers, on trouvera tout simple qu'il y eût désordre et scandale chez les seconds. C'est de ce premier genre de festins que le bon Kirchman nous dit : « Réunion de parents et amis autour des tombeaux, pendant laquelle ceux qui pleuraient le défunt *absorbaient*, ou, pour mieux dire, *engloutissaient* (*absumentes, ne dicam abligurientes quidquid*,) tout ce qui était offert dans ce repas. »

Au second genre de festins, au contraire, se rapportent les injures des deux poëtes stigmatisant la rapacité des deux femmes qui disputaient aux cendres quelques os, crime isolé, répétons-le, infraction scandaleuse et bien rare, puisqu'elle avait donné lieu à ce proverbe, « voler son souper au bûcher, » pour désigner l'extrême cupidité et le dernier degré de l'indigence mendiante, « plus rapace en cela, dit Pline, que les vautours eux-mêmes, qui passaient pour ne l'avoir jamais fait(*a*). »

Les bêtes féroces seules poussaient l'audace jusque-là, ce qui leur avait valu l'épithète de *ferales*, tirée de *feralia*. On conviendra qu'après de pareilles attestations il n'est pas aisé de charger tous les prêtres et leurs consciences d'une infraction aussi coupable, et, à ce qu'il paraît, aussi peu justifiée par les faits.

Il faut être juste pour tout le monde, et toujours se reporter au point de vue général.

Or, un tel péché d'habitude ne se serait nullement compris : 1° devant l'épouvante généralo causée par *les cruels, diri;* 2° devant la conviction que ce forfait portait malheur à l'instant, *subito funestaturus*. Ainsi donc, autant l'ivresse et trop souvent les orgies présidaient aux premiers festins, autant la tempérance et le respect à l'égard des seconds étaient sauvegardés par la terreur et la superstition. Le nom du premier était simple et logique comme lui-même, *epulum funebre*, repas funèbre; celui du second était tout mystique et s'appelait Ἑκάτης τὸ δεῖπνον, souper d'Hécate. C'était le feu qui dévorait ce dernier festin, et Festus nous apprend qu'on le brûlait dans cette partie du bûcher qu'on appelait à cause de cela la cuisine (*culina*, et chez les grecs πυρκαΐα), tant les choses se passaient d'une manière identique à Rome et à Athènes !

« Toutefois, ajoute-t-il, le maître des cérémonies funèbres, seul, goûtait légèrement (*degustabat*) les mets du sacrifice (*libavitque dapes*). »

Mais ce n'étaient probablement pas les restes tombés de la table, car, Pythagore l'a bien recommandé : « Ne ramassez jamais ce qui tombe de cette table à *trois pieds*, τραπέζης; et Athénée nous en donne la raison : « Ce qui tombe du *trapèze* est sacré (*b*). »

(*a*) Livre X, ch. x.
(*b*) Livre X.

Digitized by Google

Mais alors en prélevant les miettes, la dégustation et le brûlé sur le festin général, quelle était donc la part qui restait à l'esprit, car il est évident qu'on lui en supposait une?

Ovide et Valère Maxime disent que « les festins s'appelaient *charistics*, parce qu'on les croyait *dévorés par les ombres*. Stuckius, de son côté, nous apprend qu'on « était PROFONDÉMENT CONVAINCU que les âmes des morts étaient réconfortées par ces mets et surtout désaltérées par ces vins (*a*). »

Et nous remarquerons, en passant, que l'archéologie moderne nous prouve la sobriété relative des revenants égyptiens par ces inscriptions assez fréquentes : « Puisse le grand Osiris te verser lui-même de l'eau fraîche (*b*) ! »

Voici d'abord quels étaient les préludes du festin :

Eustathe nous parle de ces fêtes païennes, dans lesquelles, « appelant trois fois les âmes de ceux qui étaient morts sur la terre étrangère, ils les évoquaient (*c*). » Saint Épiphane ajoute que la formule d'évocation était celle-ci : « Réveille-toi, mange et bois (*d*). »

Puis venait la *vérification* par l'appel; on prononçait le nom à haute voix, sauf celui des suicidés; car, « si par malheur on le faisait, on regardait cela comme l'indice d'une calamité très-prochaine. »

Enfin venaient les questions : « Quelle a été la cause de ta mort? où es-tu? que fais-tu ?... »

Puis enfin venaient le sacrifice et le festin, et c'est toujours là le point délicat. Que s'y passait-il donc?

D'abord, un grand silence se faisait, et Donatus nous le donne comme raison étymologique du mot *silicernium*. « Ce mot, dit-il, signifie *voir en silence, in silentio cernere*, parce que LES OMBRES SOUPENT ALORS EN SILENCE, et parce que ceux qui offrent le sacrifice regardent eux-mêmes en silence et sans y toucher, car celui qui avait le malheur de s'en aviser était certain de faire fondre sur lui un grand malheur (*e*). »

Mais voir *quoi?* regarder *quoi?* le plat et la coupe? Celle-ci, il est vrai, en valait déjà la peine, car elle ne paraissait jamais que là, et s'appelait *obba*, en raison des *ob* et *obboth* que nous allons voir dans le paragraphe suivant désigner les *revenants*.

Mais enfin que se passait-il autour de cette coupe et pendant ce silence mystérieux? Nous ne l'avons pas vu, mais Lucien nous l'a dit. « Ils sont *persuadés* que ces ombres soupent véritablement, qu'elles voltigent autour de ces mets et qu'elles boivent véritablement de ce vin. »

Mais *comment* en sont-ils persuadés? *à quoi* le voient-ils? A la diminution probablement, puisque, bien que ces ombres soient très-sobres, ce ne sont que les *restes* du festin qui leur est servi que l'on brûle, *reliquiæ cœnæ comburuntur*.

(*a*) *De Jure manium*, p. 121.
(*b*) Montfaucon en cite plusieurs au chapitre *Funérailles*.
(*c*) N° 1333.
(*d*) *Panarium*, ou traité des hérésies.
(*e*) *In Terentii Adelphos*.

Digitized by Google

Et quand nous disons très-sobres, nous nous avançons beaucoup, puisque Pausanias nous révèle « qu'au rapport des prêtres de Delphes, le démon *Eurinomus* ne laissait jamais que les os dans ce festin; » et comme *tout* est *dans tout*, et que le monde moderne est contenu dans l'ancien, écoutons Jean de Léry nous disant que « les Américains ne soignent davantage le souper du démon *Rygua*, que pour qu'il respecte au moins le cadavre du défunt. »

On reconnaît ici l'*Azazel* de la Bible et des rabbins.

Reportons-nous ensuite à la Chine, et remarquons que les choses s'y passent encore de même, avec cette différence, toutefois, que dans l'antiquité le contrôle est facile, puisque tout le monde entoure la cène, tandis que les Chinois n'osent pas la regarder et s'en rapportent au médium.

« Les vivres apportés et le vin versé, pour laisser plus de liberté à l'esprit, tout le monde sort frappé, comme les parents, d'une crainte respectueuse, croyant voir et entendre leurs voix et leurs soupirs... Le *médium* seul est resté, et l'un des trois rapports qu'il doit faire sur ce qui s'est passé dans cet imposant *tête-à-tête* roule sur la manière dont le repas a été consommé; il doit dire si l'esprit a bien mangé et bien bu, *Xin-kiù Chuy-chy*, et sa tristesse est grande lorsque les mets sont intacts, car c'est une preuve que le sacrifice est refusé. Tout le monde alors se retire en silence et dans la consternation, tandis que, dans le cas contraire, on RECONDUIT l'esprit, COMME PARTOUT, et on lui dit adieu, *vale dicunt* (a). »

Mais, nous allions l'oublier, il y a beaucoup d'*Eurinomus* à la Chine. Du moins, les Chinois distinguent-ils avec grand soin leurs esprits en « esprits sobres, *Chin-xin*, et esprits voraces, *Siè-xia*, c'est-à-dire en esprits qui mangent, les uns immodérément et avec gloutonnerie, les autres modérément, prudemment et selon les règles, *juxta regulas* (b). »

Tout cela, nous le savons, ne rendrait pas plus facile la théorie de cette consommation matérielle par des esprits. Mais qui donc a parlé de consommation réelle? Sans doute, les vrais esprits ne mangent pas, ou plutôt ne mangent pas comme nous, car nous nous rappelons que l'ange Raphaël a dit à Tobie : « Lorsque j'étais avec vous, je *paraissais* manger et boire, mais je me nourris d'un pain et d'un breuvage que vous ne pouvez pas voir. » (Tobie, l. IV, ch. IV.)

Donc, en supposant que l'âme séparée ne puisse absolument rien conserver de la matière et soit aussi parfaitement spirituelle que le démon, l'absorption *simulée* par les bons esprits peut l'être également par les mauvais; et puisque nous sommes *condamné* par la nature même de ce travail à toujours retomber des hauteurs de la Bible aux misérables

(a) Mgr Maigrol, t. II.
(b) Id., t. II, p. 250.

applications du démonisme moderne, nous nous rappelons que dans certaine maison *hantée* de la rue M..., à Versailles, dans les rares moments de récréation et d'enjouement qui venaient égayer quelque peu une grande persécution spirituelle de trois ans, on a vu plus d'une fois le premier service d'un dîner disparaître subitement et faire croire à son absorption complète par l'*ennemi*, lorsqu'on le retrouvait plus tard au sommet de quelque armoire où il tenait compagnie à de l'argenterie, à des dentelles ou à des bijoux (*a*).

Mais, dira-t-on, la philosophie démoniaque de ces *tours de passe-passe* et de ces appétits simulés, où donc est-elle?... — Ah! vous n'y connaissez rien, mais écoutez bien Athénée :

« Ces sacrifices, dans le commencement si touchants et si pieux, avaient fini par les orgies les plus ignobles, orgies pendant lesquelles ils en venaient à dévouer à ces dieux infernaux leurs femmes et leurs enfants, à les écraser sous le poids de leurs malédictions, à briser de coups leurs domestiques et leurs esclaves, et à réaliser toutes les menaces qu'ils avaient proférées (*b*). »

La philosophie de ces festins, la voici : c'est qu'après s'être désaltérés si sobrement par l'eau fraîche chez les Égyptiens, par le lait chez certains peuples, par le vin chez tant d'autres, ces mânes finissaient partout par le sang. Leur soif ne s'étanchait plus qu'à ce prix-là; et la preuve, c'est que « pour joindre le plaisir et l'intérêt à la cruauté, » comme dit Tertullien (*c*), on finit par remplacer autour du tombeau les anciennes immolations d'esclaves par des jeux de gladiateurs qui remplissaient le but également et qui « prirent le nom de *bustuaires* (*bustuarii*), du bûcher (*bustum*) dont ils ensanglantaient les cendres (*d*). »

Valère Maxime nous montre, sous le consulat d'Appius Claudius et de Fulvius, les fils de Junius Brutus offrant un présent de gladiateurs funéraires dans le forum Boarien pour honorer les cendres de leur père (*e*).

Nous en voyons un autre composé de cent vingt gladiateurs pour les funérailles de P. Licinius (*f*).

De même pour Scipion l'Africain.

On présumait que les mânes des jeunes filles y trouvaient la même jouissance, car Jules César voulut réjouir ceux de sa chère enfant par des combats de bêtes et de gladiateurs comme on n'en avait jamais vu (*g*).

Mais pour qu'on ne s'y trompât pas, pour qu'on sût bien que c'était aux mânes que l'honneur s'adressait, on faisait comme en Chine, on produisait

(*a*) Voir *Question des Esprits*, p. 102, édit. de 1863.
(*b*) Aux mots SILICERNIUM et EPULÆ.
(*c*) *De Spectac.*, chapitre *Munere*.
(*d*) Servius, liv. X, *Æn.*
(*e*) Val. Max., t. II, ch. IV.
(*f*) Tite-Live, ch. XXXI.
(*g*) Suétone, ch. XXVI, et Dion, ch. XL.

l'image du défunt et on préparait sur les théâtres mêmes *un siége à son âme*. Autrement, que signifieraient cette statue d'or représentant Marcellus, et *ce siége* élevé tout auprès sur le théâtre, apparemment pour qu'il pût mieux observer (*a*)? Aux jeux de Pertinax, Sevère fit préparer au défunt trois siéges sur différents points du théâtre, et toujours probablement pour la même raison (*b*).

Arrêtons-nous; les contempteurs de la nécrolâtrie moderne peuvent entrevoir maintenant tous ses précédents historiques, ainsi que leur importance terrible et beaucoup trop méconnue. L'historien se trouble devant l'envahissement du monde par ces marées de sang humain, et à tout il en demande la raison sans obtenir une réponse. On ne le sait que trop : le cœur humain recèle en lui des instincts sanguinaires; mais si ces instincts pouvaient se trahir largement à travers les larmes d'un Tibère, ce n'était pas eux qui parlaient au cœur déchiré d'un César ou d'un Scipion; et cependant pour ces grands hommes, comme pour tout le monde, le nombre des gladiateurs devait égaler la profondeur du chagrin. Qui donc l'avait ordonné.... si ce n'est ceux qui avaient prescrit partout les sacrifices humains, et parallèlement à eux les jeux Floraux et le délire hystérique des Bacchantes, c'est-à-dire les *mânes* et les *dieux* (*c*)?

On comprend à présent que saint Paul se soit montre si sévère pour « la *table* et les *festins* démoniaques » qui n'étaient cependant, après tout, que la perversion et la parodie idolâtrique d'un usage non-seulement très-permis, mais très-recommandé chez les juifs; il n'est guère possible d'en douter en lisant dans Tobie cette injonction d'un père mourant à son fils : « N'oublie pas de porter ton pain et ton vin sur les tombes des justes (ch. IV, v. 18). » Cet usage subsista, et spécialement sur les tombeaux des martyrs, jusqu'au temps de saint Ambroise et de saint Augustin qui voulurent, en les supprimant, tirer une ligne de démarcation définitive entre le culte des saints et celui de *minni*. C'était encore une fois une question de personnes et de drapeau mystique, puisque nous allons rechercher tout à l'heure s'il n'y avait pas aussi consultation chez les chrétiens, et de quel côté se trouvait le plus de merveilleux.

(*a*) Dion, l. LII.

(*b*) Xiphilin.

(*c*) On sait que Flora avait été courtisane, et que ces jeux furent un hommage rendu à ses *mânes* par *la patrie reconnaissante*. Quant aux sacrifices, nous avons déjà cité la belle dissertation dans laquelle M. le Dr Boudin démontre qu'ils n'étaient jamais qu'une obéissance à l'oracle.

§ V

Nécromancie objective ou visible chez les anciens.

Jusqu'ici tout se passait, si l'on veut, d'une manière *subjective*, c'est-à-dire que les *médiums* seuls, ou les intéressés, percevaient dans leur imagination savamment et puissamment hallucinée soit des réponses surintelligentes, soit des apparitions fantastiquement combinées.

Mais il y avait une variété de nécromancie bien autrement impressionnante encore; c'était celle qui faisait apparaître, soit les ombres, — et alors elle s'appellait *sciamancie*, — soit le cadavre même du défunt, — et elle se nommait, en ce cas-là, *nécyomancie*. — Ici l'*objectif* remplaçait le *subjectif*, puisque ordinairement chacun pouvait percevoir le prodige, non plus seulement en imagination, mais par les sens et les organes de la vision, de l'ouïe et du toucher.

Ceci devenait beaucoup plus grave, et pendant que la foule pouvait se livrer sans scrupule et sans intermédiaire à la première de ces deux nécromancies, la seconde nécessitait presque toujours la sorcière ou le magicien. Les théurges, il est vrai, prétendaient établir une grande différence entre leurs invocations adressées à Jupiter et celles faites par les pythonisses à Pluton; mais comme Jupiter était à la fois un Jupiter céleste et un Jupiter Summanus, c'est-à-dire infernal, on comprend que la distinction ne reposait que sur une nuance, et que les lois qui permettaient l'une et prescrivaient l'autre fussent des lois très-arbitraires.

Nous ne connaissons rien qui, dans les recherches et le langage modernes, puisse rendre plus exactement l'esprit de cette nécromancie sinistre que le passage suivant, emprunté à une production récente.

M. Troguier (dans une de ses notes sur le livre II du *Radja*, p. 517), parle de la secte des *Kapalikas* ou hommes des crânes, adorateurs de Civa le Terrible.

Or, dans le drame *Prabodha*, un d'eux s'exprime en ces termes : « M'étant fait une guirlande d'ossements humains, ayant pris les cimetières pour demeure, me servant de *crânes* pour vases, et ma vue étant purifiée par le collyre de la dévotion, faisant mon offrande dans le feu de l'holocauste avec de la *chair humaine* enduite de graisse et de cervelle, après le jeûne nous nous enivrons avec de la liqueur spirituelle buc dans des crânes de Brachmanes. C'est dans ce sacrifice, manifesté par les flots de sang répandus, par les *gorges fermes coupées rapidement*, que nous honorons notre grand dieu Bhaîravâ (le Civa des morts). »

Le *Journal de la Société asiatique* du Bengale (de janvier 1837) dit : « De nos jours encore il existe une secte assez nombreuse, les *Caktyas*, qui se délectent dans des orgies nocturnes célébrées sur des cimetières, et qui même se repaissent de cadavres. » Plus loin le journal parle du *rire* violent qui SORT DE CETTE GUIRLANDE DE CRANES...

Nous ne savons si cette forme de nécromancie se retrouverait en tous lieux aujourd'hui et se montrerait à tout venant, mais autrefois il y avait toute une contrée consacrée à l'accomplissement de ces mystères : c'était la Thesprotie, Tarente, Averne, Cimmier, Héraclée, etc. Les ombres ne se prodiguaient pas en ce temps-là dans les salons, et les cadavres encore moins, mais elles avaient leurs provinces. Quant aux praticiens, c'étaient aussi des noms illustres : c'était Orphée évoquant Eurydice, Ulysse, Tyrésias; Énée descendant aux enfers; le fils de Pompée consultant Erichthon, le savant Appion, l'ombre d'Homère, Apollonius, celle d'Achille; Aristote, — Aristote! le philosophe rival et vainqueur de Platon! — Aristote, accusé, disait-on, pour avoir sacrifié aux mânes de sa femme avec les *rites de Cérès!...*

Horace est trop connu, pour rappeler ce qu'il nous dit des sorcières et de leurs évocations[1].

1. *Satires*, p. 8.

Virgile l'est encore plus, lorsqu'il nous fait descendre avec Énée dans les profondeurs de l'Averne[1]. Sénèque l'est un peu moins, et comme tout le monde n'a pas lu dans son *Œdipe* l'évocation faite par Laïus, et par l'entremise de Tirésias, dans les profondeurs d'une forêt *épaisse*, écoutons-le.

Avant tout, le consultant royal se purifie et *communie* (*sic*), pour mieux se garder des atteintes funestes. Muni de *soufre*, il pénètre dans la forêt chère aux spectres et à Hécate. Trois fois le vieux Tirésias invoque cette déesse, ainsi que l'Achéron, les mânes *et celui qui régit les mânes;* trois fois il entonne ce chant magique, qui tour à tour apaise et force les âmes; le sang des troupeaux a coulé, le lait lui succède; après quoi, les yeux fixés sur la terre, il chante encore et appelle les ombres d'une voix plus grave et plus émue... « Pluton, Proserpine et Tisiphone, je vous adjure, laissez venir à moi les mânes de la race de Cadmus et retenez toutes les autres... Entendez ma voix, ô séjour de la mort et des supplices, desservi par les mânes; laissez franchir vos portes à *celle qui les pousse*, et que le Styx nous rende pour un moment sa proie!... Que Tisiphone, après avoir secoué trois fois ses serpents, la ramène elle-même à la lumière oubliée, et que Cerbère ne s'avise pas de lui présenter ses trois têtes pour la faire reculer!... Mais quoi! mes yeux ne voient rien paraître! rien ne répond à ma voix! Qu'est-ce à dire, et me prendriez-vous pour un vieillard sans puissance? Allons, plus de retard; j'en atteste les dieux; si mon attente se prolonge, je vais ébranler le Tartare... Je ne craindrai même pas de troubler Hécate et de révéler les secrets des trois mondes. Allons... » Et l'ombre d'apparaître[2].

1. *Æn.*, l. VI.

2. On voit ici toutes les ressources que possède la poésie, quand il s'agit de peindre et d'inspirer de grandes terreurs; mais pour bien comprendre son infériorité comme puissance émouvante comparée à celle de la musique, il suffit de se rappeler les modulations pénétrantes de la nécromantique invocation de don Juan : « *O statua gentilissima,* » celles du magnifique

Quintilien nous le disait bien : « Les dieux et les mânes sont comme *torturés* par le murmure plein d'horreur et par les sommations impérieuses du magicien. »

« Si je ne puis fléchir le ciel, je saurai bien agiter l'Achéron. » Ce sont ces paroles qui donnent à la magicienne d'Eschyle (tragédie des *Perses*) le pouvoir de faire paraître Darius sur le sommet de la pyramide.

Voilà donc ce qu'Homère appelle ἀζωντας ἐγείρειν; en latin, *suscitare manes*, en français, *susciter les mânes*, ce qui n'est pas les ressusciter, mot réservé à la double suscitation, qui ne regarde pas l'antiquité, comme nous le dirons plus tard.

Ce que nous venons de voir, ce n'était pas seulement la *psychomancie* ou la divination par l'âme, mais bien la psychagogie, c'est-à-dire l'attraction des âmes ou la ψυχοπομπαία, *la conduite des âmes*.

Homère nous donne un bel exemple d'évocation collective dans le dixième chant de l'*Odyssée*. Quoiqu'il soit presque aussi connu que le passage de Virgile, nous allons en reproduire la substance, parce qu'il renferme quelques particularités qu'il ne faut pas oublier.

Circé, en engageant Ulysse à cette téméraire pratique, lui avait tracé sa route, et, parmi les formules prescrites, avait bien insisté sur l'importance de l'épée : « Tiens-la *ferme*, avait-elle dit, et ne souffre pas qu'aucun des mânes se repaisse du sang répandu sur la terre, avant que tu aies interrogé Tirésias [1]. » Arrive Ulysse; il suit religieusement tous les conseils

finale de la *Semiramide* : *Respiro a pena*, ou bien encore la belle phrase : « Moi, damné comme vous, » dans la fameuse évocation des nonnes de *Robert le Diable*; c'est alors que tous les frissons de la nécromancie parcourent les veines des cinq mille initiés... de l'Opéra! C'est alors... Mais nous oublions qu'il ne s'agit ici ni de Leporello, ni de Ninus, ni de Bertram. Attaché, contre tous nos goûts, à la glèbe du syllogisme et de l'érudition fatigante, il faut encore une fois quitter le chant pour... le labour.

1. Nous avons rappelé à ce propos (Presbytère de Cideville) la dissertation à M. S..., au tome Ier, p. 26, des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*) : « Les apparitions de ces ombres légères ayant

Digitized by Google

de la grande magicienne. « Le sang coule, dit-il; les mânes des morts sortent de l'Érèbe et s'assemblent; de jeunes épouses, des adolescents, des vieillards décrépits, des vierges, grand nombre de guerriers, arrivent et se pressent sur la fosse avec des cris perçants. La frayeur me saisit, la pâleur se répandit sur mon front... *Je tirai alors mon épée* et demeurai *ferme,* écartant les ombres et les empêchant de goûter le sang des victimes avant que j'eusse interrogé Tirésias... Celui-ci paraît à son tour... « Éloigne-toi de cette fosse, me crie-t-il, détourne ton épée pour que je boive de ce sang et que je t'instruise des oracles du destin. » Ulysse, cependant, aperçoit l'ombre de sa mère, et s'étonne de ce qu'elle semble ne pas le reconnaître... « Tous ceux d'entre les morts, lui répond Tirésias, à qui tu permettras de goûter du sang te parleront avec vérité; ceux que tu en écarteras ne te reconnaîtront pas et se retireront[1]. » Sa mère boit donc et le reconnaît... Trois fois il veut la presser dans ses bras, et trois fois il ne saisit *qu'un vain songe.* « O ma mère, s'écrie-t-il, Proserpine ne m'aurait-elle donc envoyé qu'un fantôme? — Proserpine ne t'induit point en erreur, mais telle est l'existence des défunts. La puissance du feu a consumé leurs os, et lorsque la substance spirituelle s'est envolée dans les cieux, il ne reste plus de l'homme qu'un corps *aérien* semblable à un corps léger. » Achille[2], Ajax, Hercule, etc.,

la forme du corps étaient rapportées quelquefois avec des circonstances si précises et des témoignages *si positifs,* que des personnes, *d'ailleurs bien sensées, ne savaient qu'en penser.* Ce corps délié avait des membres équivalents à l'autre... et ces ombres légères craignaient surtout la pointe d'une *épée* qui, *cependant, ne pouvait les blesser.* »

1. On voit que le sang joue ici le rôle d'un fluide nécessaire à la *mise en rapport.*

2. Si nous en jugions par les paroles d'Achille à Ulysse, nous concevrions une triste idée de la félicité réservée aux héros dans les Champs-Élysées. « J'aimerais mieux, lui dit le héros, être homme de peine et de journée sur la terre que de posséder tout l'empire des morts. » Espérons, pour le paganisme, que ce *spleen* nostalgique tenait à l'activité tout exceptionnelle du fils de Pelée.

s'offrent successivement à sa vue. « *Je tins ferme,* dit-il, et sans doute j'aurais vu paraître, selon mon désir, Thésée, Pirithoüs, mais le peuple des morts s'assemblait en si grande foule, et avec de tels cris, que la frayeur me saisit; je craignis que Proserpine ne tirât des enfers la tête de Gorgone, et qu'elle ne l'envoyât vers moi... Je m'empressai de rejoindre mon vaisseau... »

Du moment où l'on admet l'apparition spontanée des spectres, cette psychagogie si terrible n'est donc plus autre chose qu'une de ces apparitions manifestées sous la pression d'une force particulière et mystérieuse.

Si nous ne craignions pas les *Zoïles,* le mot *contrainte par ombre du défunt* rendrait d'autant mieux notre pensée, qu'elle nous aiderait à bien distinguer cet acte de la *contrainte par corps,* dont voici maintenant le spécimen fidèle.

« Les deux armées de César et de Pompée s'approchent, et l'on pressent que la mêlée sera terrible. Les uns la devancent de leurs vœux, d'autres la redoutent et voudraient connaître l'arrêt du destin. Parmi ces derniers se trouvait Sextus, l'indigne fils du grand Pompée... Il est voisin des peuples de l'Hémus, la Thessalie, cette patrie des Érichthon et des Médée, dont les accents magiques subjuguent Memphis, Babylone et jusqu'aux dieux immortels... Érichthon l'emportait sur toutes les Hémonides... Dès que la renommée eut fait connaître au fils de Pompée cette exécrable enchanteresse, il se met en marche au milieu de la nuit, et, suivi de deux intimes, il traverse d'affreux déserts. Après avoir erré longtemps parmi les tombeaux entr'ouverts et les débris de bûchers, ils aperçoivent la magicienne assise dans le creux d'un rocher et toute préoccupée des nouveaux charmes qu'elle allait jeter sur les champs de Philippes, afin de mieux disposer à son gré des flots de sang qu'elle allait y verser... « O toi, la gloire des Hémonides, lui dit Sextus,... force les dieux à s'expliquer, ou, sans leur faire violence, tire la vérité de la nuit des tombeaux; ouvre-moi le séjour des mânes et contrains la mort à nous

donner des lumières... — Jeune homme, reprend la Thessalienne,... si tu te contentes de prévoir l'avenir, mille routes faciles te seront ouvertes. La terre, le chaos des mers, les campagnes, les rochers de Rhodope, tout me parle. Mais, puisqu'un carnage récent nous fournit des morts en abondance, enlevons-en un qui n'ait pas perdu toute *la chaleur de la vie*, et *dont les organes encore flexibles forment des sons à pleine voix;* n'attendons pas que ses fibres desséchées ne puissent plus nous rendre que des accents faibles et confus. » Elle dit, et, redoublant par ses charmes les ténèbres de la nuit, elle s'enveloppe la tête d'un nuage impur, et va courant sur un champ de morts qui n'étaient pas ensevelis. A son aspect, les loups dévorants prennent la fuite, et les oiseaux voraces détachent leurs griffes de la proie même avant d'y avoir goûté. Cependant, la Thessalienne roule ces cadavres glacés pour en choisir un dont le poumon, n'ayant reçu aucune atteinte, puisse lui rendre des sons. Elle en trouve plusieurs, et son choix suspendu tient une foule de morts dans l'attente du choix qu'elle va faire... A la fin elle choisit, et, traînant à travers les rochers ce malheureux condamné à revivre, elle l'amène à l'antre où s'accomplissent ses forfaits, et qui descend dans le voisinage des enfers, de sorte que l'ombre elle-même eût pu douter si elle les avait quittés. Se couvrant alors le visage de ses cheveux entrelacés de serpents, et voyant Sextus et tous les siens plongés dans la plus morne terreur : « Rassurez-vous, leur dit-elle, ce corps va reprendre la vie, et ses traits vont se rétablir dans un état si naturel que les plus timides pourront sans crainte le voir et l'entendre parler... Je vous permettrais de trembler si je vous montrais les eaux enflammées du Phlégéthon, ou Cerbère secouant sous sa main sa crinière de serpents, ou bien les géants secouant leurs chaînes avec rage... Mais, lâches que vous êtes, que craignez-vous de mânes tremblants eux-mêmes devant moi ? »

« Alors, faisant au cadavre de nouvelles blessures, elle

verse dans ses veines un sang nouveau, plein de chaleur; elle y joint l'écume d'un loup enragé, les poisons violents préparés par ses soins, et le souffle empoisonneur de sa bouche... Alors, plus puissante que les philtres, sa voix se fait entendre au dieu des morts. Ce n'est d'abord qu'un murmure confus et qui n'a rien de la voix humaine : « Euménides, dit-elle, et toi,... Proserpine, qu'on adore sous le nom d'Hécate et par qui les mânes et moi nous communiquons en secret,... si ma bouche est assez criminelle pour vous implorer, si jamais elle ne vous nomma sans s'être remplie de sang humain, si j'ai plus d'une fois égorgé sur vos autels la mère et l'enfant qu'elle portait dans son sein,... soyez propices à mes vœux! Je ne demande pas une ombre dès longtemps enfermée dans vos cachots... Souffrez que l'ombre de ce soldat, qui n'est encore qu'à l'entrée de ce noir séjour, instruise le fils de ce héros et lui annonce le sort de ses armes. »

« Après qu'elle a proféré ces paroles, elle se relève, et, la bouche écumante,... elle s'étonne des lenteurs de l'enfer, et, s'irritant contre la mort, elle frappe à coups redoublés de couleuvres vivantes le cadavre trop longtemps immobile, pendant que par les fentes de son antre elle hurle contre les mânes et trouble le silence éternel des enfers... « Tisiphone et Mégère, prenez garde, je vous chasserai des tombeaux, je vous éloignerai des urnes!... Faut-il donc que j'appelle celui dont la terre n'entend jamais prononcer le nom sans frémir, celui qui, d'un œil assuré, regarde en face la Gorgone?... » A peine elle achevait ces derniers mots, qu'une chaleur soudaine pénètre le sang du cadavre, et ce sang commence à couler. Dans son sein, glacé jusqu'alors, les fibres tremblantes palpitent, et la vie se mêle dans ce corps avec la mort; les nerfs prennent leur ressort, mais non pas leur *souplesse*. Repoussé par la terre, il se relève tout *d'une pièce;* ses yeux ouverts sont immobiles, et la pâleur lui reste... « Jeune homme, articule le cadavre, toutefois comme s'il sortait d'un étonnement *stupide*, il ne s'agit plus de savoir aux enfers lequel de deux chefs va périr sur le Nil ou sur le

Tibre. César et Pompée ne se disputent aujourd'hui que l'emplacement de leurs tombeaux... Quant à toi, Sextus, ne me demande pas quel sera ton destin, les parques se chargeront de te l'apprendre... O malheureuse famille! vous n'avez plus dans le monde entier d'asile plus sûr que les champs de Pharsale. »

« Lorsque ce corps ranimé eut accompli sa mission, il se tint muet, immobile et redemandant la mort. Mais, pour la lui rendre, il lui fallut un nouvel enchantement, car les destins, ayant exercé leurs droits, ne pouvaient plus rien sur sa vie. L'Hémonide compose donc un bûcher magique où ce corps vivant va se placer lui-même. »

Après ce tableau nécromantique, dont les détails accusent chez Lucain une connaissance approfondie des rites thessaliens, personne ne lui refusera le titre du plus grand poëte de la démonologie antique.

Nous examinerons tout à l'heure si les trente-deux précautions recommandées par lui sont absolument nécessaires à l'obtention de phénomènes qui se reproduisent si bien d'eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, à de bien rares exceptions près, et soit qu'il s'agît de divination par le cadavre, comme dans la consultation d'Érichthon (nécyomancie), ou par l'âme rendue visible, comme dans celle d'Ulysse (psychagogie), ou par de simples phénomènes nécessitant sa présence malgré son invisibilité (psychomancie), toute l'antiquité paraissait bien persuadée de l'identité des mânes *consultés*, et de la présence simultanée, quoique distincte, des mânes humains et des mânes divins consultés avec eux.

Et comment auraient-ils douté, dans ces apparitions *sollicitées*, d'une identité qui leur paraissait si manifeste dans les apparitions *spontanées?*

Lorsque, comme Cimon, on avait fait tout exprès le voyage d'Héraclée pour y voir l'ombre d'une mère bien-aimée, et que celle-ci, par suite de cette évocation, avait révélé à son meur-

trier le sort qui l'attendait, comment douter de sa présence?

Lorsqu'à Marathon, deux ombres, dont l'une offrait la parfaite image de Thésée, et l'autre celle du laboureur Érecthée, eurent décidé du gain de la bataille, le premier en marchant à la tête de l'armée, le second en enfonçant les rangs ennemis à coups de socle de charrue, comment douter que derrière ces ombres ne s'abritassent leurs personnes elles-mêmes[1]?

Lorsque sur ce même champ de bataille, comme aux bords du lac de Trasimène, « quatre cents ans plus tard, dit Pausanias, on entendait encore les plaintes et les soupirs des animaux et des hommes, comme l'on percevait la vue de leurs ombres, comment et pourquoi ne pas croire à la voix de tant de victimes? »

Lorsque dans les *héroa*, plus fréquentés peut-être encore que les temples, le héros apparaissait *en personne* pour vous annoncer la guérison réclamée, pourquoi douter? Valère Maxime, historien digne de foi, après avoir avancé « qu'il y a autant de démons que d'âmes humaines, φύσεις ἀνδρῶν, » affirme solennellement *qu'il a vu* de cette manière *lui-même*, et *bien éveillé*, la forme et le visage d'Achille, d'Esculape et d'Hercule[2]. »

La persuasion devenait bien autrement profonde, lorsque sur le lieu de presque tous les assassinats, suicides, sépultures incomplètes ou violées, le spectre était pour ainsi dire attaché à l'endroit.

Voyez : palais de Caligula hanté jusqu'à son incendie;

Palais de Néron jusqu'à sa destruction;

Tous les lieux visités par Othon, traînant partout avec lui le spectre de Galba, sa victime, avec lequel on l'avait vu lutter et rouler au pied de sa couche, dès la première nuit de son règne[3];

1. Voir § I de ce chapitre.
2. *Dissert.* 26 et 27.
3. Suétone, *Othon.*

Maison d'Athénodore déjà citée, où Pline vous affirme que le spectre désigna lui-même l'endroit où restait sa dépouille[1];

Maison d'Eubatidas à Corinthe, où Lucien établit un phénomène exactement semblable dans le fond et dans la forme[2];

Maison de Dion, où un spectre féminin et menaçant vint le frapper de terreur, peu de jours avant le suicide de son fils[3].

On n'en finirait pas, si l'on voulait dérouler l'interminable chaîne d'apparitions prophétiques et vengeresses qui, dans l'antiquité, décidèrent aussi souvent du sort de tant de personnages illustres que du destin des États.

Le héros, comme nous l'avons déjà dit, devenait le patron ou le fléau de sa patrie, souvent tous les deux à la fois, et l'offrande de la terreur et des supplications était plus souvent déposée sur son autel que celle de la reconnaissance et de l'amour.

Mais, qu'il fût patron ou fléau, ce n'en était pas moins *lui* pour tout le monde, et chez les philosophes nous ne trouvons qu'une exception à cette confiance générale : c'est Platon, disant qu'il « *soupçonnait* les esprits malins de prendre souvent la place de ces morts ; » ce que Jamblique et, d'après lui, Porphyre nous répètent tous les deux, éclairés qu'ils peuvent être en outre, par les prudences et les réserves de la théologie chrétienne, sur les affirmations de ces spectres et leur douteuse identité.

Mais de ce que l'antiquité tout entière croyait à celle-ci, s'ensuit-il qu'elle croyait à l'apparition de *toute* la personne? Nullement, et même elle professait tout le contraire.

On le sait, pour elle c'était l'εἴδωλον, l'image, le ψυχή, l'âme sensible, le πνεῦμα, le souffle, le μορμολυκεῖον, l'ombre, ou pour mieux dire encore le ἅμαξα ψυχῆς, ou char de l'âme, qui figurait dans toutes ces apparitions. Nous discuterons dans une des notes qui suivront ce chapitre tout ce qui regarde cette importante et si difficile distinction.

1. Lettre 7, 27.
2. In *Philopseudo*.
3. Plut., in *Dion*.

§ VI.

Nécromancie et revenants devant la science moderne.

1. — *Le revenant vulgaire et la science.*

Avant notre dernière épidémie spirituelle, et, à plus forte raison, dans la première moitié de ce siècle, qui donc eût jamais pu se douter que la question des *revenants* allait être encore une des plus graves et des plus scientifiquement traitées dans toutes les *annales médicales* de l'Europe? C'est tellement vrai cependant, que ce XIXe siècle, toujours fort peu soucieux de ce qu'on a pu dire avant lui, s'est avisé d'en faire un de ses titres de gloire, et de proclamer qu'il avait enfin trouvé la vérité sur ces choses : nul, dit-il, n'ayant pénétré comme lui dans les profondeurs de la psychologie nerveuse, et, grâce à ses études, résolu avec plus de bonheur les problèmes les plus compliqués de la philosophie de l'histoire et des religions.

En effet, avant l'immense *fiasco* auquel sont venues aboutir tant d'études, lorsqu'il s'est agi de les appliquer à la grande manifestation de 1853, il est juste de reconnaître qu'on avait publié en France un certain nombre d'ouvrages, en Angleterre un nombre considérable, et, en Allemagne, de véritables bibliothèques, dans lesquels les apparitions de morts occupaient le rang qui leur était dû et étaient traitées avec le sérieux qu'elles méritent. Il ne manquait plus à ces aliénistes savants, mais trop préoccupés d'eux-mêmes, que de tenir un peu plus de compte, de l'antiquité d'abord et de ses affirmations, puis de celles de tous les pays et de tous les temps, puis de celles de la théologie qui, nous allons le voir, aurait pu leur apprendre énormément, et enfin de celles de leurs pères, de leurs maîtres scientifiques, auxquels, par exception,

M. le docteur Calmeil n'a pas craint de rendre le plus magnifique hommage.

A cette école, ils auraient acquis d'abord cette sorte de bonne foi philosophique qui consiste à exposer les faits dans leur entière et fidèle nudité, et à ne pas supprimer les détails *inadmissibles*.

Alors, on ne les aurait pas vus nous donner un luxe de néologisme médical pour une lumière nouvelle, et surtout en tirer des conséquences qui, malgré leur apparence spécieuse, n'expliquent pas mieux leurs prémisses, que le grimoire latin de Sganarelle n'expliquait la maladie de la fausse muette.

A part ce dernier inconvénient, nous le reconnaissons, on trouvera certainement beaucoup d'esprit, beaucoup de sagacité, *d'invention* surtout, et même un grand intérêt, dans les dissertations modernes, non pas sur la nécromancie (on ne s'en occupe pas), mais sur le *fantôme* et sur la *spectropathie* [1], comme on l'appelle.

En Allemagne, les Mayer, Ennemoser, Eschenmaier, Schubert, Paulus, Novalis; en Angleterre, les Coleridge, Hibbert, Ferriar, Abercrombie; chez nous, Esquirol, Pinel, Falret, Leuret, Ferrus, Baillarger, Brierre de Boismont, Cerise, Calmeil, Lélut, etc.; tous, sans que les salons s'en doutent, ont abordé la question des *revenants*, soit en les appelant directement et explicitement par leur nom, soit en les comprenant indirectement et implicitement dans les énormes cadres des visions et apparitions hallucinatoires.

Qu'on se tienne donc pour averti, et que l'ignorance craigne de se trahir elle-même en riant comme une sotte au simple prononcé d'un mot qui a toujours fait et fera longtemps encore le désespoir d'une science qui s'y heurte à toutes les heures.

1. C'est ainsi que les médecins appellent l'état dans lequel on voit des spectres.

Digitized by Google

Cela dit, entrons en matière et prouvons une fois de plus tout ce qu'il en coûte à ceux qui, par préjugé, de toutes les clefs de leur trousseau ne rejettent *à priori* que celle qui ouvre le problème.

Ces apparitions transmondaines, comme les appelait Fourrier, sont donc considérées par la science actuelle à plusieurs points de vue différents, tels que : la jonglerie, l'action objective d'une puissance ou d'un agent *physique* encore inconnu, puis encore la perturbation subjective du système nerveux par un simple dérangement dans la circulation nerveuse et sanguine, ou bien, enfin, le développement psychophysiologique de quelque faculté latente et productrice de l'extase; autrement dit, jonglerie, agent physique, maladie, ou bien état psychique anormal.

De sorte que, sur ce terrain, la science est encore bien plus en guerre avec elle-même qu'elle ne l'est avec nous, car le développement d'une *faculté* n'est pas une *maladie;* comme, à leur tour, ces deux hypothèses font, à elles seules, bonne et complète justice de la *jonglerie.* De la part de tout homme sérieux, celle-ci doit être et est aujourd'hui l'objet d'une mise hors de cause absolue, avec toute sa suite obligée de *ventriloquie, de muscles péroniers,* etc., qui ne sont plus qu'une inconvenante et mauvaise plaisanterie.

En effet, traiter de *jongleur* un homme, quel qu'il soit, qui se dit en communication avec des habitants de l'autre monde, n'est-ce pas se moquer non plus de lui seulement, mais de tous les chercheurs scientifiques de la cause de toutes ces illusions ?

Pour beaucoup de ces derniers, il ne s'agit donc ici que de fluides ambiants, que de gaz plus ou moins délétères, agissant sur le fluide nerveux, ou bien encore, si ces matérialistes sont idéologues, ce seront les *idées* ou tout au moins la partie *matérielle de l'idée,* l'image ou le *miasme* de la folie, qui, après l'avoir longtemps obsédé, entre en vainqueur dans le cerveau dont il devient le maître et le tyran. Pour

d'autres enfin, ce n'est pas seulement une idée folle, ce sont des « nuées d'idées folles qui tourbillonnent autour de leur victime. »

Mais tout n'est pas subjectif. Il existe encore des lueurs singulières, produits de la décomposition animale, qui se voient autour des tombeaux, et qui ne sauraient être, dit-on, autre chose que « la consistance momentanée des vapeurs empyreumatiques s'exhalant ici sous forme d'esprits animaux et de feux ardents. » Pour les plus avancés enfin, la cause de ces derniers phénomènes est uniquement la lumière ODIQUE, récemment découverte par un des plus habiles physiciens de toute l'Allemagne, le baron de Reichenbach :

« Mon ami, lisons-nous dans la neuvième de ses Lettres, nous avons une réparation à faire à nos vieilles femmes, nous devons leur demander pardon d'une injustice. *Les esprits ignés* existent en fait et en vérité. *Leur présence ne peut plus être niée.* Il faut, *bon gré, mal gré,* leur accorder cela, et elles auront raison, même en disant que les spectres ne sont pas vus par tout le monde, car ils ne le sont que par les privilégiés, les *sensitifs*[1]. Il faut encore que nous confessions cette vérité; ce n'est pas leur faute, si nous n'avons pas compris pendant un si long temps ce qu'elles nous avaient affirmé pendant des milliers de siècles...

« Eh bien! tout cela, c'est du carbonate d'ammoniaque, de l'hydrogène phosphoré et d'autres produits connus et inconnus de la putréfaction, qui, par l'évaporation, développent de la lumière *odique*. Quand le travail est à la fin, les lueurs cessent et les morts sont reconciliés[2]. »

1. Tels que les somnambules, par exemple.

2. Selon le savant baron, c'est donc l'*od* ou la même lumière spéciale qui, sur les tombes des morts, dessine leurs formes dans les airs, et il cite à l'appui le trait de Pfoffel, qui, devenu aveugle et dictant ses ouvrages à un jeune théologien calme et raisonnablo, voyait celui-ci, lorsqu'on se promenait, le soir, dans une certaine allée de son jardin, s'arrêter tout à coup devant le spectre d'une femme démesurément grande, qui s'allongeait et se raccour-

Voilà donc les éléments chimiques du corps humain proclamés les seuls auteurs des spectres et des fantômes! Nous retournons à la théorie de Lucrèce expliquant le même phénomène par « des images émanées de la personne, semblables à ces enveloppes pelliculaires dont les serpents se dépouillent périodiquement et qui restent flottantes dans les airs[1]. » C'est aussi revenir à la chimie du XVIIe siècle : « Oui, disaient les chimistes de cette pauvre époque, tout imbus encore de cette doctrine de Lucrèce sur les corps, oui, la forme substantielle des corps réside dans les sels. Les parties volatiles dégagées du sein de la terre viennent planer à la surface pour y recomposer une image, une apparence, un individu qui est bien le nôtre, moins le concours des substances dévorées complétement par la tombe[2]. »

cissait constamment. On se mit à fouiller et l'on trouva à cette même place une femme enterrée.

Reichenbach rapproche ce fait de ces lueurs que tous les *sensitifs* affirment leur apparaître sur une foule de tombes, tantôt grandes, tantôt naines et rampantes, et que le peuple dit être *seulement visibles aux élus*. « Lorsqu'on s'en rapproche, dit-il, elles s'agitent et disparaissent pour reparaître au bout de quelques instants. »

Et pourquoi, dit-il, cette forme humaine des fantômes? « C'est que la *substance lumineuse de l'od*, s'élevant, d'une manière égale, des différentes parties du corps, *doit*, en se dégageant dans l'air, reproduire d'une manière plus ou moins vague, les contours de ce corps. Ici c'est l'od *qui accompagne* l'activité des forces chimiques dissolvantes. »

Dans la *Revue germanique* du 31 mai 1861, M. Boscowitz, analysant cette théorie de Reichenbach, nous la montre acclamée dès son apparition par Berzélius et Liebig. Ces grands chimistes furent bien tentés de saluer dans l'*od* une dynamide nouvelle; malheureusement pour cette substance et pour son inventeur, tout cela ressemblait parfaitement au fameux fluide mesmérien, et, comme lui, ne se rendait jamais sensible qu'aux *sensitifs* et aux *somnambules*. En raison de cette parenté suspecte, il n'est donc pas encore admis dans la science, et, dans tous les cas, le baron, en lui refusant toute intelligence (même dans son action sur la baguette divinatoire), lui ôte toute vertu explicative pour les faits qui nous occupent.

1. Lucrèce, l. IV.

2. Voir, entre autres, Cornélius Agrippa et tous les alchimistes, même des savants très-recommandables, tels que Boyle, le président de la Société royale des sciences de Londres, l'abbé de Vallemont, etc., etc.

Sur ces bases s'éleva bientôt la théorie des *spectres,* « simples jeux de la nature et des principes gazéiformes. »

De nos jours, sir Henry Davy, en se livrant à de très-curieuses expériences sur l'action extatigène[1] de certains gaz et de certains poisons, tels que l'oxyde nitreux, le miasme paludéen, le haschich, etc., vint fortifier tout le système spiritochimique, et depuis lors il figure dans tous les traités sur le *délire* et les *hallucinations.*

Mais, disent la plupart des médecins, sans nier l'action des agents atmosphériques, la plupart du temps le fantôme est uniquement le produit de l'état maladif et physiologique du malade. Voyez chez le libraire Nicolai de Berlin la très-curieuse expérience suivie et racontée par lui-même, expérience qui lie de la manière la plus évidente le nombre et la netteté de ces fantômes au plus ou moins de sang qui restait dans ses veines. Donc, leur existence ne serait due, d'après cela, qu'à un rapport encore mal défini entre les deux circulations nerveuse et sanguine; donc, le *fantôme* est parfaitement subjectif, et n'existe même pas comme *image* autour de nous.

Et là-dessus on construit l'édifice exclusif des hallucinations sensoriales *actives* et *spontanées,* c'est-à-dire se produisant elles-mêmes.

Allons donc! reprennent à leur tour les médecins spiritualistes (car il en reste encore), le sang et la circulation ne créeraient rien du tout, si l'âme, sous l'influence d'une cause excitante et inconnue, ne sentait pas se développer en elle des facultés supérieures qui la plongent dans un état que l'on pourrait appeler magnétique, extatif, mais qui se réduit en définitive à un simple épanouissement de facultés, à la production de phénomènes psychologiques très-curieux, et par suite à la création de très-singulières apparitions, mais qui sont toutes le résultat ou de la *réminiscence,* ou de la *pré-*

1. Produisant l'extase.

occupation de notre esprit, coïncidant avec toutes les éventualités du *hasard*.

Lisez tous les ouvrages allemands, anglais et français cités plus haut, et vous ne trouverez jamais que l'on puisse échapper à l'une de ces trois catégories de fantômes, vivant d'ailleurs en excellente intelligence jusqu'au moment où l'une d'elles s'avise d'échapper au serment solennellement prêté de « ne jamais glisser dans le surnaturel et la surintelligence. »

Nous ne parlons pas des savants magnétistes, ou disposés à le devenir, parce que s'ils sont par trop encouragés en Allemagne, ils sont bannis, en Angleterre et en France, de l'aréopage légal et ne comptent pas dans la science officiellement constituée.

Comment donc avec ces trois semblants d'explication pouvait-on espérer d'échapper aux faits qu'on était obligé d'accepter et dont nous allons donner maintenant quelques exemples [1] ?

Comme il ne se passe absolument rien dans les phénomènes modernes qui ne se trouve consigné dans les récits anciens, nos aliénistes ont fait de larges emprunts à ceux-ci, mais toujours avec cette légèreté de transcription et ce mépris calculé des détails, d'autant plus imprudent que, les mêmes détails, se retrouvant dans tous les récits subséquents que va leur offrir la suite des siècles, finissent par constituer précisément le *fond* du phénomène, et par faire sauter toutes leurs théories les unes après les autres.

C'est ordinairement la quintessence et tout l'arome du récit que tous omettent, les uns comme une chose indifférente, les autres comme une chose beaucoup trop significative, et comme l'ennemi le plus dangereux de leurs systèmes.

1. Nous signalons à nos lecteurs une magnifique étude sur « le fantôme humain et le principe vital » contenue dans le curieux ouvrage publié tout dernièrement par notre ami le chevalier Des Mousseaux, sous le titre de : *Médiateurs et moyens de la magie*. Nous y reviendrons et saurons en profiter à la fin de ce chapitre.

Ainsi tous nos aliénistes commencent par rapporter le fait suivant, qui dut son grand retentissement d'abord à la célébrité du savant qui en fut le sujet, ensuite à la plume du grand cardinal Baronius, qui le tenait lui-même de son petit-fils, ecclésiastique de haut rang, homme « de la plus grande probité » et honoré d'eux.

Michel Mercatus était lié d'amitié avec le célèbre Marcilius Ficin. Un jour que le premier se livrait de grand matin à l'étude de la philosophie, il entend le bruit du galop d'un cheval qui s'arrête à sa porte, puis aussitôt la voix de son ami Ficin qui lui crie: « O Michel, Michel, toutes ces choses sont vraies ! » Surpris de ces paroles, Mercatus se lève, court à la croisée, et reconnaît son ami qui lui tournait le dos : il était vêtu de blanc et monté sur un cheval de même couleur. Mercatus l'appelle et le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu... Mais bientôt il reçoit la nouvelle que Ficin était mort à Florence, *à l'heure même de l'apparition.* La distance qui les séparait était très-considérable[1].

Voilà, certes, un hasard si extraordinaire qu'il suffirait seul à se faire exclure; mais que devient-il, lorsqu'on rétablit ce que nous appelions tout à l'heure l'*arome du récit,* c'est-à-dire la circonstance qui lui donne sa vraie signification, à savoir l'engagement mutuel pris depuis longtemps entre ces deux illustres amis : que « celui des deux qui mourrait le premier apparaîtrait au survivant, si cela était possible, et l'informerait des conditions de l'autre vie ? » Eh bien ! tous les aliénistes omettent ce détail, bien que Baronius le mentionne avec raison comme dominant tout le récit. Il le dominait tellement aux yeux de Mercatus, qu'à partir de ce moment il abandonna tous ses travaux profanes pour se livrer à la théologie[2].

On sait que rien n'était plus fréquent autrefois que de semblables conventions, connues même dans l'antiquité, et aux-

1. Baronius, *Annales ecclesiastici,* « de Apparitionibus. »
2. Id. ibid.

quelles, dans le moyen âge, saint Thomas ne craint pas de consacrer un assez long article.

Comme en général elles étaient suivies partout des mêmes effets, on comprend tout ce qu'elles enlèvent au hasard.

Le Dr Brierre de Boismont ne l'a cependant pas omise, et nous n'en sommes que plus étonné de le voir n'en tirer d'autre conséquence que celle-ci : « L'étude de Platon, l'idée de son ami, *déterminèrent* chez Mercatus une hallucination qui fut aussi favorisée par le silence du matin [1]. »

Ainsi la *convention* préalable, la simultanéité de son accomplissement et de la mort sont primées ici — par quoi ? — par la lecture, et la *fraîcheur* du matin !...

Aussi va-t-il arriver forcément que toutes les fois que la même convention se présentera elle ne pèsera pas d'un cheveu dans la balance scientifique qui doit donner la vérité.

Nous allons en avoir tout aussitôt la preuve dans le récit suivant que nous empruntons au même docteur, tout exprès parce qu'il nous paraît, de tous, le moins mal disposé à l'égard du surnaturel.

Cette aventure, qui fit aussi beaucoup de bruit au commencement du XVIIe siècle, paraît en outre garantie par toutes les affirmations possibles, et entre autres par celle du bon abbé de Saint-Pierre qui, après toute une série d'enquêtes, l'a consignée dans le tome IV, page 57, de ses œuvres.

La voici telle qu'elle est racontée et expliquée par M. le Dr Brierre [2].

« Obs. 120. — M. Bézuel, jeune étudiant de quinze ans, avait contracté une amitié intime avec un autre jeune homme nommé Desfontaines. Après avoir parlé des pactes entre personnes qui conviennent que le mort visitera le vivant, ils imaginèrent de faire un pareil traité, et le signèrent de leur sang

1. *Des Hallucinations*, p. 336.
2. Id., p. 335.

en 1696. — Quelque temps après ils se séparèrent, et Desfontaines se rendit à Caen.

« En juillet 1697, M. Bézuel s'amusait à couper du foin près la maison d'un ami, lorsqu'il éprouva une faiblesse qui fut suivie d'une mauvaise nuit. Malgré cette indisposition, il retourna aux champs le lendemain; l'accident se reproduisit. Le troisième jour, il eut un accès plus grave : « Je perdis, dit-il, connaissance. On vint à mon secours, mais mon esprit était beaucoup plus troublé qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Les personnes qui me relevèrent m'ont assuré que m'ayant demandé où je me sentais mal, je leur répondis : *J'ai vu ce que je ne croyais jamais voir*. Je ne me rappelle ni la demande ni la réponse : cependant ceci s'accorde avec le souvenir de l'apparition d'un homme ayant la moitié de la taille ordinaire, mais que je ne connaissais pas.

« Quelques instants après, en montant à une échelle, j'aperçus, au pied, mon camarade de classe Desfontaines. A cette vue, j'eus un éblouissement; ma tête glissa entre deux échelons, et je tombai en syncope. On me descendit, et je fus placé sur une pièce de bois qui servait de siége dans la grande place des Capucins. Dès que je fus assis, je ne vis plus le maître de la maison, M. de Sorteville, ni ses gens, bien qu'ils fussent devant moi; mais je reconnus Desfontaines, qui me faisait signe de venir à lui. Je me reculai, comme pour lui faire de la place. Ceux qui étaient présents et que je ne voyais pas, quoique mes yeux fussent ouverts, remarquèrent ce mouvement.

« Comme il restait immobile, je me levai pour aller à sa rencontre; il me prit le bras gauche de sa main droite, et me conduisit à trente pas plus loin dans une ruelle, en me tenant fortement.

« Les domestiques, croyant que j'étais complétement rétabli, allèrent à leurs affaires, excepté un petit jockey, qui dit à M. de Sorteville que je me parlais à moi-même. Celui-ci pensa que j'étais gris; il s'approcha, m'entendit

faire quelques questions, y répondre, et il me le dit depuis.

« Ma conversation avec Desfontaines dura trois quarts d'heure. « — J'étais convenu avec vous, dit-il, que si je mourais le premier, je viendrais vous le dire : je me suis noyé dans la rivière de Caen hier à cette heure, en compagnie de tels et tels. Il faisait très-chaud, la fantaisie me prit de me baigner; en entrant dans l'eau, je m'évanouis. L'abbé Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me retirer. Je lui saisis le pied; mais, soit qu'il fût effrayé, soit qu'il voulût remonter à la surface de l'eau, il me donna un violent coup dans la poitrine, et me rejeta au fond de l'eau, qui est très-profonde en cet endroit. »

« Desfontaines, continue M. Bézuel, était plus grand que de son vivant. Je ne distinguais toujours que la moitié de son corps; il était nu, sans chapeau, avec ses beaux cheveux blonds, un papier blanc sur le front, roulé dans les cheveux, sur lequel il y avait une écriture que je ne pus lire. »

« Cette apparition et la conversation, dit M. de Brierre, se reproduisirent plusieurs fois. *Il est incontestable que la mort du jeune homme fut très-promptement connue.* »

Maintenant interrogeons la source que M. de Boismont nous a donnée avec raison comme *infiniment respectable*, et laissons parler le bon abbé ou plutôt Bézuel lui-même cette fois, le héros de l'aventure, dont la narration va paraître à nos lecteurs, comme à nous, empreinte d'un naturel qui défie toutes les finesses de la critique moderne.

« Un bon prêtre de la ville de Valognes, nommé Bézuel, étant prié à dîner, le 7 janvier 1708, avec M. l'abbé de Saint-Pierre, chez une dame, sa parente, leur conta, d'après leur désir, l'apparition qu'il avait eue en plein jour d'un de ses camarades, il y a douze ans.

« En 1695, leur dit M. Bézuel, étant jeune écolier d'environ quinze ans, je fis connaissance avec les deux enfants d'Abaquène, procureur, écoliers comme moi. L'aîné était de mon âge, le cadet avait dix-huit mois de moins; il s'appelait Desfontaines : nous faisions nos promenades et toutes nos

parties de plaisir ensemble; et, soit que Desfontaines eût plus d'amitié pour moi, soit qu'il fût plus gai, plus complaisant, plus spirituel que son frère, je l'aimais aussi davantage.

« En 1696, nous promenant tous deux dans le cloître des Capucins, il me conta qu'il avait lu depuis peu une histoire de deux amis qui s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au vivant; que le mort revint, et lui dit des choses surprenantes. Sur cela Desfontaines me dit qu'il avait une grâce à me demander, qu'il me la demandait instamment : c'était de lui faire une pareille promesse, et que de son côté il me la ferait; je lui dis que je ne voulais point. Il fut plusieurs mois à m'en parler souvent et très-sérieusement; je résistais toujours. Enfin, vers le mois d'août 1696, comme il devait partir pour aller étudier à Caen, il me pressa tant les larmes aux yeux, que j'y consentis. Il tira dans le moment deux petits papiers qu'il avait écrits tout prêts : l'un signé de son sang, où il me promettait, en cas de mort, de me venir dire des nouvelles de son état, l'autre, où je lui promettais pareille chose. Je me piquai au doigt, il en sortit une goutte de sang, avec lequel je signai mon nom; il fut ravi d'avoir mon billet, et en m'embrassant il me fit mille remercîments.

« Quelque temps après, il partit avec son frère. Notre séparation nous causa bien du chagrin. Nous nous écrivions de temps en temps de nos nouvelles, et il n'y avait que six semaines que j'avais reçu de ses lettres, lorsqu'il m'arriva ce que je m'en vais conter.

« *Le* 31 *juillet* 1697, un jeudi, *il m'en souviendra toute ma vie,* feu M. de Sorteville, auprès de qui je logeais, et qui avait eu de la bonté pour moi, me pria d'aller à un pré, près des Cordeliers, et d'aider à presser ses gens qui faisaient du foin. Je n'y fus pas un quart d'heure, que, *vers les deux heures et demie,* je me sentis tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse; je m'appuyai en vain sur ma fourche à foin, il fal-

lut que je me misse sur un petit tas, où je fus environ une demi-heure à reprendre mes esprits. Cela se passa; mais comme jamais rien de semblable ne m'était arrivé, j'en fus surpris, et je craignis le commencement d'une maladie : il ne m'en resta cependant que peu d'impression le reste du jour; il est vrai que la nuit je dormis moins qu'à l'ordinaire.

« Le lendemain, *à pareille heure,* comme je menais au pré M. de Saint-Simon, petit-fils de M. de Sorteville, qui avait alors dix ans, je me trouvai, en chemin, attaqué d'une pareille faiblesse; je m'assis sur une pierre à l'ombre. Cela se passa, et nous continuâmes notre chemin : il ne m'arriva rien de plus ce jour-là, et la nuit je ne dormis guère.

« Enfin le lendemain, *deuxième jour d'août,* étant dans le grenier où l'on serrait le foin que l'on apportait du pré, précisément *à la même heure*, je fus pris d'un pareil étourdissement et d'une pareille faiblesse, mais plus grande que les autres. Je m'évanouis et perdis connaissance; un des laquais s'en aperçut. On m'a dit qu'on me demanda alors qu'est-ce que j'avais, et que je répondis : « J'ai vu ce que je n'aurais « jamais cru ; » mais il ne me souvient ni de la demande, ni de la réponse. Cela cependant s'accorde à ce qu'il me souvient avoir vu alors, comme une personne nue à mi-corps, mais que je ne reconnus cependant point. On m'aida à descendre de l'échelle; je me tenais bien aux échelons, mais comme je vis Desfontaines, mon camarade, au bas de l'échelle, la faiblesse *me reprit,* ma tête s'en alla entre deux échelons, et je perdis encore connaissance. On me descendit, et on me mit sur une grosse poutre, qui servait de siége dans la grande place des Capucins; je m'y assis; je n'y vis plus alors M. de Sorteville, ni ses domestiques, quoique présents; mais, apercevant Desfontaines vers le pied de l'échelle, qui me faisait signe de venir à lui, je me reculai sur mon siége comme pour lui faire place, et ceux qui me voyaient, et que je ne voyais point, quoique j'eusse les yeux ouverts, remarquèrent ce mouvement.

« Comme il ne venait point, je me levai pour aller à lui. Il s'avança vers moi, me *prit le bras gauche de son bras droit,* et me conduisit, à trente pas de là, dans une rue écartée, me tenant ainsi accroché. Les domestiques, croyant que mon étourdissement était passé et que j'allais à quelques nécessités, s'en allèrent chacun à leur besogne, excepté un petit laquais qui vint dire à M. de Sorteville que je parlais tout seul. M. de Sorteville crut que j'étais ivre ; il s'approcha , et m'entendit faire quelques questions et quelques réponses qu'il m'a dites depuis.

« Je fus là *près de trois quarts d'heure à causer avec Desfontaines.* « — Je vous ai promis, me dit-il, que si je mourais avant vous je viendrais vous le dire. Je me noyai *avant-hier* à la rivière de Caen, à peu près à cette heure-ci ; j'étais à la promenade avec *tels et tels,* il faisait grand chaud, il nous prit envie de nous baigner, il me vint une faiblesse dans la rivière, et je tombai au fond. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me reprendre, je saisis son pied; mais soit qu'il eût peur que ce ne fût un saumon, parce que je le serrais bien fort, soit qu'il voulût promptement remonter sur l'eau, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup sur la poitrine et me jeta au fond de la rivière, qui est là fort profonde. »

« Desfontaines me conta ensuite tout ce qui leur était arrivé dans la promenade, et de quoi ils s'étaient entretenus. J'avais beau lui faire des questions s'il était sauvé, s'il était damné, s'il était en purgatoire, si j'étais en état de grâce, et si je le suivrais de près, il continua son discours comme s'il ne m'avait point entendu, et comme s'il n'eût point voulu m'entendre.

« Je m'approchai plusieurs fois pour l'embrasser, mais il me parut que je n'embrassais rien. Je sentais pourtant bien *qu'il me tenait fortement par le bras,* et que lorsque je tâchais de détourner ma tête pour ne le plus voir, parce que je ne le voyais qu'en m'affligeant, il me *secouait le bras,* comme pour m'obliger à le regarder et à l'écouter.

Digitized by Google

« Il me parut toujours plus grand que je ne l'avais vu, et *plus grand même* qu'il n'était lors de sa mort[1], quoiqu'il eût grandi depuis dix-huit mois que nous ne nous étions vus; je le vis toujours à mi-corps et nu, la tête nue avec ses beaux cheveux blonds, et un écriteau blanc, entortillé dans ses cheveux, sur son front, sur lequel il y avait de l'écriture, où je ne pus lire que ces mots : *In etc.*

« C'était son même son de voix. Il ne me parut ni gai ni triste, mais dans une situation calme et tranquille; il me pria, quand son frère serait revenu, de lui dire certaines choses pour dire à son père et à sa mère; il me pria de dire les sept psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent, qu'il n'avait pas encore récités; ensuite il me recommanda encore de parler à son frère, et puis me dit adieu, s'éloigna de moi en me disant : *Jusque, jusque,* qui était le terme ordinaire dont il se servait quand nous nous quittions à la promenade pour aller chacun chez nous.

« Il me dit que lorsqu'il se noyait, son frère, en écrivant une traduction, s'était repenti de l'avoir laissé aller sans l'accompagner, craignant quelque accident. Il me peignit si bien où il s'était noyé, et *l'arbre de l'avenue de Louvigny* où *il avait écrit quelques mots,* que deux ans après, me trouvant avec le feu chevalier de Gotot, un de ceux qui étaient avec lui lorsqu'il se noya, je lui marquai l'endroit même, et qu'en comptant les arbres d'un certain côté, que Desfontaines m'avait spécifié, j'allai droit à l'arbre, et je trouvai *son écriture :* il me dit aussi que l'article des sept psaumes était vrai, et qu'au sortir de confession ils s'étaient dit leur pénitence; son frère me dit depuis qu'il était vrai qu'à cette heure-là il écrivait *sa version,* et qu'il se reprocha de n'avoir pas accompagné son frère.

« Comme je passai près d'un mois sans pouvoir faire ce

1. Didon parle à Énée de sa *grande image,* qu'il retrouvera aux enfers, « magna imago; » l'antiquité ne variait pas sur ce point-là.

que m'avait dit Desfontaines à l'égard de son frère, il m'apparut encore deux fois avant dîner, à une maison de campagne où j'étais allé dîner à une lieue d'ici. *Je me trouvai mal;* je dis qu'on me laissât, que ce n'était rien, que j'allais revenir. J'allai dans le coin du jardin. Desfontaines m'ayant apparu, il me fit des reproches de ce que je n'avais pas encore parlé à son frère, et m'entretint encore un quart d'heure sans vouloir répondre à mes questions.

« En allant le matin à Notre-Dame-de-la-Victoire, il m'apparut encore, mais pour moins de temps, et me pressa toujours de parler à son frère, et me quitta en me disant toujours : *Jusque, jusque,* et sans vouloir répondre à mes questions.

« C'est une chose remarquable, que j'eus toujours *une douleur* à l'endroit du bras qu'il m'avait saisi la première fois, jusqu'à ce que j'eusse parlé à son frère. Je fus trois jours que je ne dormais pas de l'étonnement où j'étais. Au sortir de la première conversation, je dis à M. de Varonville, mon voisin et mon camarade d'école, que Desfontaines avait été noyé, qu'il venait lui-même de m'apparaître et de me le dire. Il s'en alla toujours courant chez les parents pour savoir si cela était vrai ; on *en venait de recevoir la nouvelle,* mais *par un malentendu il comprit que c'était l'aîné.* Il m'assura qu'il avait lu la lettre de Desfontaines, et il le croyait ainsi ; je lui soutins toujours que cela ne pouvait pas être, et que Desfontaines lui-même m'était apparu. Il retourna, revint, et me dit en pleurant : *Cela n'est que trop vrai.*

« Il ne m'est rien arrivé depuis, et voilà mon aventure au naturel. On l'a contée diversement, mais je ne l'ai contée que comme je viens de vous le dire. Le feu chevalier de Gotot m'a dit que Desfontaines est aussi apparu à M. de Ménil-Jean. Mais je ne le connais pas ; il demeure à vingt lieues d'ici, du côté d'Argentan, et je ne puis en rien dire de plus. »

Nous n'avons jamais rien lu de plus saisissant que cette nar-

ration. Là, c'est la vérité elle-même qui paraît s'exprimer, et qui, peu soucieuse de *démontrer*, livre ingénument, et pêle-mêle, les détails qui la prouvent et ceux qui pourraient la compromettre. Tout est persuasif ici : tous ces noms propres qui servent de caution, toutes ces minutieuses indications d'heure, de lieu, d'occupation, de sensations, de douleurs ressenties, tout, jusqu'aux méprises sur l'ivresse du narrateur et sur la désignation de la victime ; TOUT est vrai, tout est pénétrant de franchise dans ce récit. Ce n'est pas avec cette candeur d'enfant qu'on invente. Ajoutez à cela que, dans le pays, l'abbé de Saint-Pierre vous l'affirme, malgré toutes les falsifications auxquelles elle avait donné lieu, la version du héros de l'aventure fut la seule acceptée, la seule confirmée par tous les personnages qu'elle avait mis en cause.

Mais aussi, si elle est vraie, ou plutôt puisqu'elle est vraie, que devient l'exposition médicale ? que devient la théorie de la *syncope* en présence d'un fait réalisé à l'heure même où elle a lieu ? Peut-elle être encore donnée comme *cause*, ou ne devient-elle pas bien plutôt un *effet* de la vision ? Que deviennent les *sensations chimériques* devant la douleur qui persiste au bras droit, le *hasard* devant l'arbre signalé, l'*exaltation* des idées devant tous ces détails, aussi calmes que futiles, mais toujours vérifiés, sur les pénitences et les versions latines ? Et enfin, que deviennent ces *réminiscences d'images oubliées* devant celle qui ne fut comprise qu'à la troisième sommation ?

Est-ce que ce n'est pas à force de détails qu'un jury s'éclaire et légitime son verdict ? Et que dirait-on du président qui, en résumant les débats, ferait taire ou parler les témoins à sa guise ?

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est précisément de retrousver ces *infiniment petits* détails se reproduisant à bien des siècles de distance, sous des latitudes diverses et sous l'empire de cultes opposés, avec une fidélité judaïque qui défierait toutes les imitations possibles. Nous avons dit tout à

l'heure qu'on n'inventait pas comme cela; nous dirons maintenant qu'on n'imite pas comme cela des modèles qu'on n'a jamais eus sous les yeux.

« On rapporte de plus d'un mort, dit saint Augustin, qu'ils sont apparus en songe ou de toute autre manière à des personnes vivantes, pour leur apprendre où avaient été jetées sans sépulture leurs dépouilles, et leur montrer où il fallait les déposer; si nous traitions ces récits de mensonges, nous paraîtrions VRAIMENT IMPUDENTS de venir contredire les affirmations des fidèles et les dépositions de ceux auxquels la chose est arrivée [1]. »

Tous ces faits sont du même ordre. Il en est d'un ordre plus sévère, quoique de nature identique : ce sont les spectres, précurseurs de la mort. C'est par milliers que l'on pourrait rapprocher de ces moniteurs antiques qui prévinrent Brutus, Cassius, Julien, César, etc., ceux qui, dans les temps modernes, annoncèrent au roi de Naples, cité par Guichardin, sa fin prochaine, ou à Paul I, empereur de Russie, le triste sort qui l'attendait [2].

Mais tout cela est connu; passons à des détails plus accusés. On cite assez souvent, dans nos ouvrages de science, certains passages tirés des œuvres du célèbre jurisconsulte et historien du XVIe siècle, Alexandre d'Alexandre, et on les donne comme preuves des hallucinations que peuvent subir les meilleurs esprits.

Écoutons ce magistrat remarquable, et voyons s'il est probable que l'hallucination puisse atteindre à la fois et à ce point-là tous les sens.

« C'est, dit-il, une chose bien notoire et connue de tout Rome, que je n'ai pas craint d'y habiter plusieurs maisons que tout le monde refusait de louer en raison des manifestations épou-

1. *De Cura pro mortuis*, l. X et XI. On peut voir dans le chapitre III de cet ouvrage les faits que saint Augustin cite à l'appui.
2. Voir Guichardin et la baronne d'Oberkirche.

vantables de revenants qui s'y passaient toutes les nuits. Là, en outre des tapages, des tremblements et des voix stridentes qui venaient troubler notre silence et notre repos, nous y voyions encore un spectre hideux et entièrement noir, de l'aspect le plus menaçant, qui semblait implorer de nous assistance; et pour qu'on ne me soupçonne pas d'avoir voulu forger quelque fable, on me pardonnera d'en appeler au témoignage de Nicolas Tuba, homme de mérite et d'une grande autorité, qui me demanda à venir avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance s'assurer de la réalité des choses. Ils veillèrent donc avec nous, et quoique les lumières fussent allumées, ils virent bientôt, et en même temps que nous, paraître ce même fantôme avec ses mille évolutions, ses clameurs, ses épouvantements, qui firent croire mainte et mainte fois à nos compagnons, malgré tout leur courage, qu'ils allaient en être les victimes. Toute la maison retentissait des gémissements de ce spectre, *toutes les chambres étaient infestées à la fois;* mais lorsque nous approchions de lui, il paraissait reculer, surtout fuir la lumière que nous portions à la main. Enfin, après un tapage indicible de plusieurs heures, et lorsque la nuit tirait à sa fin, toute la vision s'évanouit.

« De toutes les expériences que je fis alors, une mérite surtout d'être citée, car, à mes yeux, ce fut le plus grand de ces prodiges et le plus effrayant... La nuit était venue, et, après avoir fermé ma porte avec un fort cordon de soie, je m'étais couché. Je n'avais pas encore dormi, et ma lumière n'était pas encore éteinte, lorsque j'entendis mon fantôme faire son tapage ordinaire à la porte, et peu de temps après, cette porte *restant fermée et attachée*, je le vis, chose incroyable! *s'introduire dans la chambre par les fentes et les serrures*. A peine entré, il se glisse sous mon lit, et Marc, mon élève, ainsi que celui qui couchait avec nous, ayant aperçu toute cette manœuvre, glacé d'épouvante, se mit à pousser des cris affreux et à appeler du secours. Moi, voyant toujours la porte fermée, je persistai à ne pas croire à ce que

j'avais vu, lorsque je vis ce terrible fantôme tirer de dessous mon lit un bras et une main avec lesquels il éteignit ma lumière. Celle-ci éteinte, alors il se mit à bouleverser non-seulement tous mes livres, mais tout ce qui se trouvait dans ma chambre, en proférant des sons qui nous glaçaient les sens. Tout ce bruit ayant réveillé la maison, nous aperçûmes des lumières dans la chambre qui précède la mienne, et en même temps nous vîmes le fantôme ouvrir la porte et s'échapper par elle. Mais voilà ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'en s'échappant il ne fut *aucunement vu* par tous ceux qui apportaient de la lumière[1]... »

On sent combien il est facile d'expliquer en *gros* les phénomènes qu'on rapporte en quatre lignes, mais voyons combien chacune des lignes suivantes vient ajouter à la difficulté de la solution. Alexandre était fou dans ce moment; soit; mais avec lui, son élève, son domestique et Tuba, et les jeunes gens, et toute la maisonnée, et toute la ville de Rome qui ne voulait plus de cette maison... Il y avait donc dans cette maison une cause hallucinatrice pour tout le monde? Quelle était cette cause?... Une cause qui, *ne pouvant ouvrir la porte* du dehors, *passait par les fentes, mais l'ouvrait très-bien de l'intérieur*[2] *!...* »

Voyons maintenant l'analogie moderne constatée et analysée par des savants anglais...

La substance de ce que nous allons dire est extraite en partie de trois articles du plus haut intérêt, publiés par M. Delrieu dans la *Revue de Paris* en juillet, août et septembre 1838, sous le titre original de *Fantômes dévoilés*.

L'attention publique se portait depuis longtemps sur le don de *seconde vue* des Écossais. La presse anglaise surtout s'était

1. Alex. ab Alex., *Genialium dierum*, l. V, ch. XIII.

2. Nous avons dit, dans notre premier Mémoire, qu'à Cideville on voyait l'esprit enfiler, pour sortir, le trou de la serrure. Mon Dieu! que de plagiaires!...

vue forcée de prêter une grande attention à ce singulier phénomène, qui mettait presque tout un continent en relation constante et presque toujours infaillible, soit avec les morts, soit avec tous les esprits révélateurs de l'avenir et du présent. Fatigué de cet accord de toute une nation en faveur de la réalité de tous ces faits, un savant anglais, le docteur Samuel Johnson, s'était mis en campagne en 1773 *pour en finir avec toutes ces superstitions*. Peu de mois après, il publiait le résultat de ses investigations, et ce résultat, malgré son peu de franchise et de logique, attestait pour tout esprit clairvoyant qu'il n'en avait fini qu'avec ses préjugés.

Aussi ce voyage de Johnson avait-il fait dévier fortement l'aiguille de l'ironie scientifique en Angleterre. On n'osait plus rire et l'on n'osa même plus sourire, lorsque des missionnaires, comme Mac-Aulay, eurent appuyé de leurs attestations les plus formelles les aveux timides et intéressés du docteur. La science se mit à étudier dans le silence. En 1819, quelques observateurs, « plus croyants que la majorité des physiciens anglais, » se réunirent à Glasgow, et firent paraître sous le titre de *Treatises on second sight* un recueil de tous les écrits publiés en Écosse sur toutes ces merveilles de la vue, écrits parmi lesquels on distingua surtout celui de Théophilus Insulanus, déjà publié en 1763 à Édimbourg. Alors, malgré la légèreté et le scepticisme embarrassé dont fit preuve à ce sujet le *Quarterly Review*, il ouvrit ses colonnes aux récits qui désormais allaient arriver *par milliers*, et la science fut *sommée* de publier ses appréciations sur des faits dont elle se voyait forcée d'accepter très-franchement la réalité. Comme nous l'avons dit, Ferriar, Hibbert, Brown, Alderson, Philip, Aubrey, Abercrombie, Chrichton, Coleridge, bien que animés des mêmes préjugés que nos aliénistes français, s'évertuèrent du moins avec passion à trouver le mot de l'énigme.

Mais deux savants surtout exercèrent une grande influence sur l'opinion publique. L'illustre chimiste, sir Humphrey Davy

(l'inventeur de la cloche du plongeur), avait fini par obtenir, comme déjà nous l'avons raconté, au moyen de longues aspirations d'oxyde nitreux et de protoxyde d'azote, une sorte d'extase factice, mais tout à fait semblable, comme *inintelligence* et comme pur effet nerveux, à toutes celles que peuvent produire le chloroforme, le haschich, etc.

Mais ce même sir Humphrey Davy avait été quelquefois plus heureux, et sans oxyde cette fois, sans recherche ni désir (le bien vient en dormant), il avait eu dans ses rêves quelques éclairs de véritable et de prophétique *seconde vue*, relatives à certaines circonstances importantes et futures de sa vie, *qui depuis s'étaient réalisées à la lettre*[1]; et Davy avait pris cela très au sérieux, car cette fois elles n'avaient rien de factice.

On n'en crut pas moins avoir saisi la vérité au fond de son puits : surexcitation cérébrale, perturbation générale, trouble dans la double circulation sanguine et nerveuse, toutes les variétés du désordre mental depuis la folie pure et simple jusqu'à l'illuminisme, au *delirium tremens* et aux apparitions, tout fut soumis et rattaché à ces grands mots scientifiques. Mais, disons-le bien vite à leur louange, les savants anglais eurent le courage de regarder le phénomène *tout entier*, la loyauté de ne pas le mutiler, de rapprocher les témoins de tous les âges, et de reprendre une à une jusqu'aux plus minimes circonstances des vieilles dépositions justifiées à leurs yeux par leur parfaite conformité avec les dépositions modernes.

C'est dans cet esprit que plusieurs d'entre eux (Ferriar et Hibbert surtout) s'attachèrent de préférence aux *hallucinations*, dans lesquelles le sens *du toucher* (la pierre de touche

1. Voir, dans la même *Revue de Paris*, n° d'août, même année. Seraient-ce, par hasard, ces nouvelles études qui avaient inspiré à Davy cette pensée que nous avons déjà citée dans le chapitre III, p. 169, de ce Mémoire : « Nous sommes les maîtres de la terre, mais peut-être ne sommes-nous, après tout, que les serviteurs d'êtres qui nous sont inconnus? La mouche que notre doigt écrase ne connaît pas l'homme; il peut donc de même y avoir *près de nous* et *autour de nous* des êtres pensants quo nous ne pouvons ni voir ni imaginer, etc... »

par excellence) pouvait partager avec tous les autres la fascination commune.

On partait de ce principe posé par Lucrèce et adopté par tous les philosophes : « Aucune chose n'est réelle si elle ne peut toucher ni être touchée, *tangere vel tangi*, etc., » pour convenir que s'il y avait quelque chose d'objectif dans les apparitions, c'était au toucher seul qu'il fallait en demander la confirmation.

Or, parmi les philosophes de la fin du XVII[e] siècle qui s'étaient beaucoup occupés de cette question, il en était un qui avait mérité la confiance de la science anglaise par la loyauté de son caractère et l'étendue de ses connaissances : c'était Bovet. Comme d'autres et mieux que beaucoup d'autres, ce savant, après avoir voulu expérimenter lui-même, avait consigné le fruit de ses observations personnelles dans un ouvrage fort remarquable dans lequel ses successeurs trouvèrent et reproduisirent avec soin l'attestation qui va suivre : elle est digne de succéder à celle d'Alexandre avec laquelle elle a toutes les analogies possibles.

« Je me trouvais, dit-il, dans un comté de l'ouest de l'Angleterre, avec quelques honorables gentlemen, chez un riche propriétaire dont le château était un ancien couvent. Les domestiques et les personnes qui fréquentaient habituellement la maison m'avaient parlé de bruits mystérieux et d'apparitions singulières comme de circonstances locales qu'on ne pouvait éviter là, durant même le plus bref séjour[1]. Notre hôte ayant invité beaucoup de monde, il m'arriva de coucher avec le marjordome, M. C..., dans une pièce vraiment admirable, et qu'on nommait la chambre de milady. Nous y fîmes un grand feu avant de nous mettre au lit, et nous passâmes d'abord quelques heures de la soirée, avec une douce quiétude, à lire dans de vieux volumes; puis nous entrâmes dans le lit, en soufflant la mèche du flambeau pour l'éteindre. Au moment de nous

1. Qu'est-ce qu'une *faculté* endémique dans une maison ?

endormir, nous remarquâmes agréablement que les rayons de la lune éclairaient avec tant de splendeur notre vaste chambre, qu'il était possible de déchiffrer un manuscrit dans le lieu même où nous étions couchés ensemble. M. C... paria que non, je soutins la gageure, et, ayant tiré de la poche de mon habit un papier écrit à la main, je gagnai fort aisément le pari. Nous avions à peine échangé quelques mots sur cette affaire, lorsque, par hasard, jetant les yeux du côté de la porte de la chambre, qui etait en face de moi, *et bien fermée,* je vis distinctement *entrer* cinq femmes, tout à fait belles et gracieuses, qui me semblèrent d'une taille charmante, mais dont les visages étaient couverts de longs voiles blancs, lesquels traînaient sur le plancher, et aux reflets de la lune, en plis ondoyants. Elles entrèrent à la file, d'un pas mesuré, l'une après l'autre, et firent le tour de la pièce, en suivant le mur, jusqu'à ce que la première fût parvenue et se fût arrêtée au bord du lit où j'étais couché; ma main gauche s'y trouvait aussi par-dessus les couvertures, et, malgré l'approche du premier fantôme, je résolus de ne point changer de posture. La figure voilée, en s'arrêtant, *toucha* cette main d'un froissement doux et léger, mais je ne saurais dire s'il était froid ou chaud. Alors je demandai à ces femmes, au nom de la Trinité bénie, dans quel but elles étaient venues : on ne me répondit pas.

« — Monsieur, dis-je au majordome, ne voyez-vous pas la belle compagnie qui nous rend visi te ? »

« .... Mais, avant qu'une parole fût sortie de ma bouche, et au mouvement seul de mes lèvres, tout avait disparu. Le majordome était tapi derrière moi, presque mort de peur, et je fus obligé de le secouer longtemps avec ma main droite, qui était restée sous les couvertures, pour lui arracher une réponse. Enfin ce pauvre C... m'avoua qu'il avait vu les fantômes et m'avait entendu leur parler, et que s'il n'avait pas d'abord satisfait à ma juste impatience et à ma question, c'est qu'il était lui-même violemment terrifié par l'aspect d'un monstre, moitié

lion, moitié ours, qui voulait grimper au pied du lit.... »

La nuit suivante, le majordome n'osa plus coucher dans la chambre de milady, où reparut seul le héros de l'aventure, l'intrépide Bovet. « ... Je fis porter, dit-il, dans l'appartement une bible et plusieurs autres livres, déterminé à braver le moment fatal de la vision, en lisant auprès du feu, et en attendant que le sommeil vînt lui-même me surprendre. Après avoir souhaité le bonsoir à mes hôtes, je m'installai devant la cheminée, comptant bien ne pas me mettre au lit qu'il ne fût une heure du matin sonnée. A cet instant, je me couchai sans avoir rien vu. Il y avait peu de temps que j'étais dans le lit, quand j'entendis quelque chose se promener autour de la chambre, comme une femme dont la robe de taffetas balayerait le plancher. Ce quelque chose était assez bruyant, mais je n'aperçus rien, quoique la nuit fût suffisamment claire. Il passa au pied du lit, souleva même un peu les couvertures, et entra dans un cabinet voisin, dont cependant *la porte était fermée à clef*. Là, il se mit à gémir et à remuer un grand fauteuil dans lequel, autant que mes oreilles ont pu suivre tous ses mouvements, il parut s'asseoir et feuilleter les pages d'un vieil in-folio que vous connaissez [1], et qui est fort criard. Le fantôme continua de cette manière, gémissant, remuant le fauteuil, et tournant les feuillets du livre, jusqu'à l'aurore... »

Laissons maintenant parler M. Delrieu.

« Cette histoire, dit Celmer, souleva de vifs débats. Les uns, fondant leur théorie sur les épreuves de Davy et de Nicolaï, et sur les rêveries de Cardan, soutinrent que le mélange des rayons de la lune, du feu de la cheminée et d'une atmosphère particulière à la chambre, faisait naître un gaz dont l'influence modifiait le fluide sanguin des personnes qui se trouvaient couchées dans le lit; que cette influence exaltait d'autant plus le cerveau que leur position était horizon-

1. Bovet racontait son aventure par lettre à un ami.

tale. D'autres prétendirent, et ceci est notre sentiment, que *les esprits intermédiaires* des nonnes étaient sollicités de reparaître dans une chambre qu'elles avaient habitée longtemps et où des traces odorantes de leur séjour probablement subsistaient encore par la présence d'un être vivant qui communiquait à ces vestiges, à la fois matériels et invisibles, une force d'adhérence momentanée, un besoin de condensation passager, mais assez opiniâtre pour que le néant de la mort fût vaguement rempli... *Le frôlement de la main gauche de Bovet* par la consistance du premier fantôme, tout effrayant qu'il semble, résultait d'une loi très-naturelle ; physiquement parlant, on touche ce qu'on voit et on voit ce qu'on touche. Au surplus, si Bovet ne fut plus inquiété dès la troisième nuit, comme les suites de son récit le prouvent, il ne fallait voir dans ce relâche que la balance établie, que l'accord opéré entre la vie terrestre de la personne couchée et la vie intermédiaire des nonnes apparues. C'est ainsi que deux nuages orageux, chargés inégalement d'électricités contraires, se mettent en équilibre par le contact de leurs vapeurs et le dégagement de leurs fluides. L'imagination du témoin faisait le reste.

« Rien n'était plus facile que de concilier les deux opinions ; il se peut que le rapprochement des corps transmondains et des existences humaines détermine précisément ces gaz exceptionnels qui modifient le cours du sang ; mais on n'osa pas trancher si vite la question. Au surplus Ferriar et Hibbert[1] convinrent que la physiologie était impuissante à donner la clef de ces derniers phénomènes ; le premier déclara que Bovet ne dormait pas, le second inclinait pour le rêve ; mais l'un et l'autre finirent par une hésitation désespérante.

« *Je ne décrirai pas les émotions du public anglais durant ces batailles de spectres : elles furent immenses.* »

C'est vrai, et d'autant plus immenses que lord Byron vint

1. Ferriar, *Théorie des Apparitions.* — Hibbert, *Sleeping and waking visions.*

ajouter à ces explications scientifiques ses propres théories mystiques auxquelles il savait donner tout le poids et tout l'appui, sinon de sa science, au moins de son génie naturellement aussi superstitieux que celui de Napoléon. C'est ainsi que parmi beaucoup d'anecdotes qu'il aimait à raconter et à garantir il revenait toujours avec préférence à celle-ci, dans laquelle le *toucher* venait selon lui compliquer ou plutôt compléter la question :

Traversant la Manche sur un navire marchand, il avait provoqué les confidences du capitaine qui lui raconta comment un de ses frères lui était apparu en songe à l'heure même de sa mort. Le capitaine était dans sa cabine et dormait. Tout d'un coup, il vit en rêve son frère pâle et humide, comme le corps d'un noyé qu'on a retiré de l'eau; et en même temps (soit qu'il se fût réveillé, soit que le songe continuât) il ouvrit les yeux avec un mouvement d'horreur, et aperçut en travers de son lit, grâce à la pénombre de la chambre du navire [1], un cadavre habillé, dont le poids étreignait fortement et lourdement ses jambes. L'épouvante ferma d'abord la bouche du marin et le rendit immobile, mais, comme il n'était pas superstitieux, *il étendit la main* pour se convaincre de la réalité de l'apparition : ses doigts *effleurèrent des vêtements mouillés*. Frappé de terreur, mais n'osant remuer dans son lit, le capitaine contracta vivement ses paupières, afin d'éviter autant que possible cette horrible image. Quand il rouvrit de nouveau les yeux, tout avait disparu... En arrivant, il apprit effectivement qu'un de ses frères, marin comme lui, avait péri dans un naufrage sur les côtes de Hollande.

« Jusqu'à présent, dit avec raison M. Delrieu, on n'a pas trouvé de meilleure explication d'un semblable phénomène, que l'existence hypothétique d'un sixième sens nommé le sens *intime*, mais cette appellation vague répond faible-

1. Donc il était réveillé.

ment aux qualités supérieures qu'elle désigne par *intérim.* »

On voit comme il y a loin du sérieux avec lequel les Anglais et plus encore les Allemands sont descendus dans ces abîmes philosophiques, au ton dégagé avec lequel notre Académie des sciences, à l'exception de quelques aliénistes, traitait hier aussi nos montreurs et nos toucheurs de mains de *trépassés.*

Devant ces dernières exhibitions, et pour tout homme sérieux, l'hallucination, cette fois, s'était brisée comme un verre; car mille expérimentateurs peut-être avaient pu constater par eux-mêmes que le *toucher* ne trompait pas, et qu'on avait *palpé* là on ne sait quoi de matériel uni, on ne sait comment, à une surintelligence évidente. S'ensuivait-il nécessairement qu'il y eût identité entre la personne représentée et son fantôme, et que ces mains appartinssent bien à quelqu'un? Non, car ceci est une autre question que nous examinerons plus loin.

2. — *Le revenant transcendant ou le vampire devant la science.*

Nous laisserions tout ceci fort incomplet, si nous omettions de classer dans cette nécromancie *objective* son plus terrible chapitre, celui des vampires. C'est maintenant à M. le docteur Calmeil que nous allons laisser le soin d'exposer *le gros* des phénomènes.

« De 1700 à 1740, on entendait raconter à chaque instant qu'un trépassé s'était présenté en personne dans la maison d'un ami, d'un proche, et qu'il y avait tenu quelque propos menaçant, révélé sa présence par quelque acte de sinistre présage. Guillaume de Neubrige atteste qu'il arrivait souvent aux Anglais du XIIe siècle d'être obsédés par des morts malintentionnés qui sortaient la nuit de leurs tombeaux et semaient l'épouvante parmi leurs anciens voisins. Cet auteur raconte sérieusement qu'un particulier qui avait été enterré à Berwick sortait toutes les nuits de son tombeau et causait de grands troubles

dans son voisinage... Dans le territoire de Buckingham, un homme mort apparut en corps et comme vivant à sa femme, trois nuits consécutives, et ensuite à ses proches... On ne se défendait de ses visites effrayantes qu'en veillant et en faisant du bruit, quand on s'apercevait qu'il voulait venir. Il se fit même voir à quelques personnes pendant le jour. L'évêque de Lincoln assembla sur cela son conseil, qui lui dit que pareilles choses étaient souvent arrivées en Angleterre... Bartholin (très-célèbre médecin de Copenhagne) rapporte quelques exemples chez les anciens Danois, les Irlandais, et beaucoup d'autres peuples septentrionaux... Les vampires se voient en outre en Pologne et en Russie, où ils paraissent depuis midi jusqu'à minuit, et viennent sucer le sang des vivants en si grande abondance, qu'il leur sort quelquefois par la bouche, par le nez et principalement par les oreilles... Cette persécution des rédivives s'étend jusqu'à la dernière personne de la famille... En 1693, une jeune Polonaise était réveillée la nuit par un vampire ; dans l'excès de la douleur, elle poussait des cris aigus, elle appelait à son secours, et affirmait que le spectre qui la molestait ressemblait, traits pour traits, à sa défunte mère... Il n'était pas rare de voir périr, dans l'espace de quelques semaines, plusieurs membres de la même famille, plusieurs habitants d'un même hameau. Les sujets qui survivaient à cette affliction morale ne se rattachaient, en général, que difficilement à l'espérance... Les soldats eux-mêmes se plaignaient, au milieu de l'armée, des insultes des vampires ; les malades se croyaient réellement en butte aux vexations des morts et accusaient les revenants. »

On peut dire que M. Calmeil donnait à l'hallucination le coup de grâce, quand, après avoir cherché les causes de ses *spectropathies* dans l'*hérédité*, l'*ignorance*, la *transmission des idées délirantes*, la *nature des aliments* et *du pain composé en partie d'écorces moulues*, etc., etc., il culbutait lui-même ses savantes rêveries, dès qu'il voulait tant soit peu

consulter l'histoire et compléter ses expositions. Aussi, voulons-nous bien reconnaître à la rigueur une *affliction morale*, un effet d'*imagination* renversée, dans l'apparition, rapportée par notre savant professeur, d'un habitant de Buckingham à sa femme, pendant trois nuits consécutives, et chercher à l'expliquer comme lui par *l'affliction morale renversant l'imagination*. Mais lorsqu'il ajoute : « Le fantôme se fit même voir à quelques autres personnes pendant le jour, et l'on ne se défendait de ses visites effrayantes qu'en *veillant* et en faisant du bruit, lorsqu'on s'apercevait qu'il voulait venir[1], » on n'y est plus, et la théorie du *rêve* s'évanouit comme un *rêve*.

Il en est de même de tous les cas où les victimes du vampirisme « résistaient et se battaient contre leurs persécuteurs,... ou lorsqu'on *attaquait* ces spectres qui infestaient et maltraitaient tous ceux qui avaient des champs aux environs de leurs tombeaux, ou lorsque, dans ces terribles duels, on COUPAIT LA LANGUE du nommé Gretter qui revenait ainsi. »

Nous ne demandons qu'une chose : à quel ordre d'hallucination appartenaient donc ces *langues coupées* dans la chaleur du combat?... Et quelle singulière coïncidence encore, que celle de l'apparition sur terre et de la conservation dans leur tombeau de *tous* ces cadavres « restés mous, flexibles et rubiconds, quoiqu'ils fussent morts depuis longtemps[2] ! »

Voilà, certes, de l'*objectif* s'il en fut jamais! et les prétendus *malades imaginaires* méritent bien quelques excuses, lorsqu'ils voient tout disparaître, « aussitôt qu'on a percé d'un pieu, ou incisé le cœur, ou brûlé le corps de tous ceux qui les affligent. »

« Aussi, continue le docteur, ne voit-on pas sans étonne-

1. Calmeil, *de la Folie*, t. II, p. 426.
2. Id., ibid., p. 427.

ment les baillis, les ministres du culte, des commissions composées de magistrats, de littérateurs, de savants, d'officiers très-haut placés dans les rangs de l'armée, présider à l'exhumation de ces malheureux qu'on accusait de faire le métier de vampire et donner l'ordre au bourreau de mutiler, de brûler publiquement un certain nombres de cadavres. Il est très-possible que des hommes, *d'ailleurs très-éclairés et très-instruits,* se soient laissé persuader par le témoignage des malades et par le raisonnement que les trépassés jouissaient quelquefois du pouvoir de ressusciter momentanément pour molester les vivants[1]. »

« Il se trouvait, dit encore notre médecin, au nombre des vampires, auxquels le comte de Cabreras fit couper la tête, en 1728, un homme mort depuis plus de trente ans, qui était revenu par trois fois dans sa propre maison, *à l'heure du repas,* et avait sucé le sang au cou, la première fois à son propre frère, la seconde à l'un de ses fils, la troisième à un valet; tous les trois étaient morts sur le champ; il fit brûler un troisième vampire qui était enterré depuis plus de seize ans, et avait sucé le sang et causé la mort à deux de ses fils[2]. »

Quel fléau, lorsqu'il devient épidémique! « Les gens du meilleur esprit paraissaient frappés comme les autres... On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, et, venant des extrémités de la ville, porter leurs grabats sur la place pour y passer la nuit; chacun se plaignait d'une nouvelle insulte, et ce n'était que gémissements à l'entrée de la nuit; les plus sensés se retiraient à la campagne[3]. »

M. Calmeil finira par comprendre qu'il faut autre chose que « du mauvais pain, des écorces moulues et même de l'ignorance » pour expliquer à la fois tout ce qu'il nous accorde, et notamment « *les langues coupées*, puis tout ce sang

1. Calmeil, *de la Folie*, t. II, p. 432.
2. Id. ibid.
3. Id. ibid., p. 432.

RÉELLEMENT SUCÉ *en très-grande abondance*[1], *la lutte avec le suceur réel ou prétendu*, et l'ÉTAT MIRACULEUX de ces cadavres qui, *dans leurs tombeaux, paraissaient gorgés de sang, et dont la barbe et les ongles, ayant pris depuis le décès un accroissement très-notable, offraient tous les symptômes de la vitalité,* » circonstances, ou plutôt *dominantes* multiples qui militaient tout autant en faveur du déplacement des cadavres, que celle-ci rapportée par dom Calmet : que « ces cadavres avaient, le lendemain de l'apparition, les pieds souillés de boue[2]. »

Et maintenant, pour justifier notre programme « des faits antiques et modernes s'expliquant mutuellement, » comprenons cet article de la législation des Crétois, dont nous parle Pausanias, qui ordonnait « de brûler les cadavres qui *sortaient de leurs tombeaux pour rentrer dans leurs familles, ou de leur percer la tête avec un clou,* » exactement comme nos Moraves, qui certes ne le leur ont pas emprunté[3].

Nous retrouverons à la fin de ce chapitre un fait *modèle* exhumé par M. Des Mousseaux (dernier ouvrage cité plus haut), non-seulement des archives démonologiques, mais, à ce qu'il paraît, des annales les plus historiques de la ville de Nancy.

En attendant, voyons ce que la Bible, à son tour, pourrait nous offrir de plus solennel en fait d'apparitions mortuaires.

1. Calmeil, *de la Folie*, t. II, p. 427.

2. *Apparitions*, p. 396.

3. Nous avons en vain cherché dans l'*Histoire du merveilleux*, de M. Figuier, quelque chose qui *eût trait au vampirisme*. Si nous n'avons pas mal cherché, c'est une lacune; mais il vient de pouvoir s'assurer que s'il voulait la combler il ne faudrait pas chercher un appui sur le docteur Calmeil, qui *explique tout*, selon lui; il fera même bien de s'abstenir complétement, s'il ne veut pas encourir un deuxième et triple avertissement de la *Revue des Deux Mondes*, du journal des *Débats* et du *Musée des sciences*, sur l'imprudence de telles prémisses en regard de telles conclusions.

I « SECONDE VUE NÉCROMANTIQUE DES ÉCOSSAIS ». — Ce n'est assurément pas nous éloigner de notre sujet, que de consacrer quelques lignes à ce phénomène de *seconde vue* répandu dans tous les pays, comme dit Johnson, mais tout à fait endémique aux îles Hébrides, et plus particulièrement encore à celle qu'on appelle Saint-Kilda. Nous serions infidèle à toute notre synthèse si nous consentions à voir, comme tout le monde, une *faculté*, une extension animique dans un curieux phénomène dont nous avons observé les analogues attribués partout aux esprits. La seconde vue ne peut donc pas être pour nous une impression produite par l'esprit sur les yeux, et bien moins encore par les yeux sur l'esprit, mais en réalité une impression produite sur l'imagination par les images que lui inculque un *esprit* étranger. Nous n'avons pas besoin de reproduire ici notre argument, banal à force d'être vrai, que la surintelligence nécessite un agent surintelligent, comme la chaleur nécessite un agent calorifique; pour nous, une *faculté* ne saurait se communiquer par le *tact* et la *parole*, et c'est ce qui arrive pour la seconde vue. L'agent épidémique se communique ici, comme dans le somnambulisme, par la *contagion* volontaire et morale. Expliquer ce phénomène par un *mirage atmosphérique* comme celui qui fait voir souvent, à certains jours, aux habitants de Dieppe les côtes de l'Angleterre, c'est vouloir endormir son monde, et, de toutes les faces du problème, choisir celle qui pourrait offrir, à la rigueur, une apparence naturelle. Une telle méthode est antiphilosophique. La dominante du phénomène, c'est la connaissance de l'inconnu futur ou présent; or les futurs contingents ne se mirent pas dans les nuages. Exemple :

« Sur la fin du XVIIIe siècle, le lieutenant Armstrong, officier d'un régiment écossais, se rendant chez sir Mac-Leod, à Port-Rée (Hébrides), traversait la montagne de Horniewal, au delà de Loun-a-Chlerish, lorsqu'il aperçut en bas, dans le vallon, un soldat de sa compagnie. L'officier demanda aussitôt à son domestique s'il voyait comme lui le soldat; mais le domestique répondit que non. Et cependant ils suivaient la même route et marchaient tous deux ensemble. Le lieutenant Armstrong remarqua très-bien que la vision ne disparut pas tout à coup, mais graduellement, comme un passant qui chemine et s'éloigne de nos regards en diminuant.

« Lorsque cet officier et son domestique furent descendus dans le vallon, ils cherchèrent avec soin l'homme que M. Armstrong avait vu du haut du pic, mais ce fut inutile. Il n'y avait là personne. D'après le propre récit du lieutenant, ce prodige ne semblait pas *une erreur des yeux*, c'était réellement *une vue de l'imagination*. Le lendemain, il apprit par un courrier, à Port-Rée, la mort de son sergent, expiré la veille, à l'instant même où il l'avait aperçu au delà de Loun-a-Chlerish. »

Il est évident qu'il n'y avait pas ici de mirage, mais un tableau révélateur mis sous les yeux d'un ignorant par quelqu'un... *qui savait*...

On cite encore ce fait, si bien connu de toute l'Écosse. Peu d'instants avant le meurtre de Henri Stuart, un pauvre homme, nommé James Lunden, malade depuis longtemps d'une fièvre aiguë, se soulève péniblement dans son lit, à midi, au moment où le prince est tué, et s'écrie d'une voix forte :

« Vite, secourez le roi, car les parricides vont le tuer. » Ces paroles étaient à peine échappées, que sa voix devint plus faible, plus lugubre. « Maintenant, reprit-il, c'est trop tard, ils ont tué le roi. » Le malade lui-même ne survécut que fort peu de temps après cette prédiction, qui semblait avoir épuisé les restes de son existence.

Nous ne croyons pas que ce fait appartienne à la seconde vue; il est empreint d'un autre caractère et ne paraît d'ailleurs entouré d'aucun des phénomènes *nerveux*, conditions nécessaires de celle-ci. La seconde vue, d'après tous les documents que nous avons sous les yeux, serait le résultat, le véritable agent morbide de l'un de ces *génies* épidémiques que nous avons vus planer sur toute l'humanité en général, et, par intervalles, plus spécialement sur certains lieux et pendant de certains temps.

Pour bien se persuader qu'elle n'est pas une *faculté* psychologique, car c'est toujours là la grande hérésie, il est bon de se rappeler ces points importants, acquis désormais à l'observation.

La solidarité que les missionnaires Mac-Aulay et Martin ont, comme le docteur Johnson, établie entre l'homme et les animaux, quant à la contractation épidémique de l'agent, est positive; on ne sera pas jaloux, nous le supposons, de partager cette faculté, soit avec les chevaux, soit avec les vaches des îles Hébrides. Dans l'île de Skye, dit le révérend Martin, sur la route qui conduit au lac de Sheriness, un cheval rompit tout d'un coup, un jour, *vers midi*, le lien par lequel il était attaché, et disparut, sans que la cause de sa terreur subite fût visible. Mais deux personnes, qui se trouvaient à quelque distance et en vue du cheval, illuminées à l'instant même par le *second sight*, aperçurent distinctement une foule de personnes qui marchaient derrière un cercueil, dans la direction de l'eglise de Suisort. Peu de jours après, la prophétie que les deux passants et le cheval avaient involontairement faite se réalisa complétement. Un gentilhomme du voisinage mourut à quelques milles de cette eglise, et son corps fut transporté à Suisort, paroisse dans laquelle il avait souhaité qu'on l'enterrât. A l'égard des vaches, M. Martin assure que, toutes les fois qu'une fermière est prise du *second sight*, au moment où sa main presse le pis, un frissonnement étrange, une frayeur inouïe agitent les membres de la pauvre bête, et qu'il faut ensuite de longues heures pour la calmer (*a*).

On retrouvera ces mêmes phénomènes décrits dans la *Voyante de Prévorst*, du docteur Kerner, avec cette particularité que, sur les collines du Wurtemberg, lorsque les troupeaux étaient pris comme la *voyante*, l'épidémie gagnait en même temps tous les ustensiles de la cuisine, qui prouvaient aussi, par la chorée dansante qui les mettait en mouvement, qu'ils participaient au développement de toutes ces facultés animiques (*b*).

Donc les îles Hébrides partagent leur *don* avec toutes les contrées du monde. Seulement, *la nature* a été plus libérale pour elles que pour tout autre peuple.

(*a*) Voir la *Revue de Paris* de juillet, p. 333.

(*b*) *Voyante de Prévorst*, p. 10.

Elles devaient, en effet, être bien reconnaissantes des priviléges suivants. L'odeur des maisons et des vêtements des Kyldéens, dit le révérend Mac-Aulay, ainsi que leur haleine, était très-nuisible aux étrangers; les approches, la présence d'un habitant de l'Ile affectaient d'un malaise inouï toute leur organisation; pendant quelques semaines, ils respiraient un air très-malsain... Chose étonnante! ils pretendaient à la réciprocité et soutenaient que lorsqu'un étranger débarquait dans leur île, une maladie locale, qu'ils nommaient le ***mal du gouverneur***, en raison, probablement, de quelque souvenir, attaquait les habitants. Le missionnaire que nous venons de nommer, ne pouvant croire à cette superstition populaire, se transporta aux îles, muni des instructions les plus détaillées et les plus sages, dans le but de constater l'imposture. Mais quel ne fut pas son étonnement de voir, trois jours après son débarquement, quelques-uns des habitants manifester des symptômes évidents de la maladie contagieuse, et, dans l'espace de huit jours, toute la petite communauté infectée de cette épidémie. Il y avait double et réciproque réaction;... les voyants sont mélancoliques, timides, disposés à l'effroi. «Dans une auberge de Killin, un voyant était à table, lorsqu'un inconnu vient aussi y prendre place. A l'aspect de cet homme, le voyant frémit et se sauve. On le poursuit, on l'atteint, il déclare que le nouveau venu périra sur l'échafaud dans deux jours, et qu'à cette révélation s'est joint en lui un irrésistible instinct de terreur personnelle. Cet homme s'irrite de cette prédiction comme d'un outrage, tire sa claymore et la plonge dans le cœur du voyant. L'assassin est arrêté, jugé à l'instant, et périt, deux jours après, du supplice qui lui avait été prédit. »

En outre, comme la magie antique, la seconde vue aurait ses initiations. Beaucoup d'Écossais soutiennent que rien n'est plus réel dans quelques localités. Lorsqu'on veut ***investir*** un novice de la seconde vue, les voyants lui serrent la taille avec une corde en crin qui a servi à fixer le couvercle d'une bière; on lui prescrit ensuite de courber la tête, jusqu'à ce qu'il aperçoive entre ses jambes un enterrement qui passe.

Nous n'aimons pas non plus ces jeux de l'agent de la ***seconde vue*** avec les plus grandes désolations humaines, et nous avons peine à reconnaître les procédés d'un bon esprit dans ce drap mortuaire aperçu sur ceux qui doivent mourir d'autant plus prochainement que le drap, en les recouvrant, s'approche plus ou moins de son visage. Fatal cadran que celui qui marque les ***secondes*** laissées à la vie des uns et à l'amour des autres! Nous aimons encore moins ces paroles d'***incantation*** adressées par les voyants à l'âme à peine débarrassée de ses entraves, pour qu'elle y rentre un instant et y manifeste sa présence, car c'est une pratique complètement nécromancienne. Enfin nous frémissons à la seule pensée de ce cri lugubre, précurseur de la mort, et qu'on appelle ***taish*** dans les montagnes et ***wraith*** dans la plaine. « Ce cri, dit M. Delrieu, est un gémissement de douleur très-rapide et très-distinct, qui franchit les portes fermées et ressemble parfaitement à la voix humaine. »

Ce cri rappelle celui qui, pendant tant d'années, se fit entendre sous les

Digitized by Google

fenêtres de Mlle Clairon, à l'heure où l'un de ses amants s'était tué pour elle (a), ou bien encore cette voix qui, du haut de la croix en pierre au pied de laquelle se publiaient les ordonnances du royaume, à Édimbourg, annonça, pendant une des nuits qui précédèrent la bataille de Flodden, que toute la chevalerie d'Écosse y périrait (b), circonstances bien remarquables, en ce qu'elles tranchent la question et prouvent, à elles seules, qu'il ne s'agit nullement d'une *faculté*, mais d'un agent extérieur; et comme cet agent ne produit guère que des fruits de maladie, d'épouvante et de superstition, sans jamais servir à quoi que ce soit, comme le dit Johnson, nous nous sentons très-autorisé à le ranger parmi les agents qui sont *à notre gauche* (c) et que nous ne devons pas écouter.

(a) Voir, dans les Mémoires de cette actrice, les preuves irrécusables de cette manifestation spirite et chronique qui eut tant d'influence sur une grande partie de sa vie.

(b) Voir Walter Scott dans *Marmion*.

(c) « Ne t'inquiète que de ce qui se passe à ta droite, et n'écoute rien de ce qui se passe à ta gauche. » (Bible.)

---

§ VII.

Les âmes séparées et la Bible. — Leur subsistance après la mort. — Le *schéol* et le pneuma ou l'*esprit de l'âme*. — Ce qui constitue le crime du nécromant. — Les *obb* et les pythons. — L'engastrimysme dans la Bible et à l'Institut. — Analyse du grand drame de Samuel.

1. — *La Bible et l'immortalité de l'âme.*

Mourir!... mot sacré qui porte à la fois dans ses six lettres toutes les préoccupations, toutes les épouvantes, toutes les larmes et toutes les espérances de la terre!

D'après nos livres saints, cependant, il fut un temps où ce mot n'eût pas été compris. Pour qu'il entrât de force dans la langue, il fallut rompre avec les cieux et signer nous ne savons plus trop quel pacte avec l'enfer.

« Tu mourras de mort, » fut-il dit un jour au plus mystérieux des coupables, et ce coupable qui, dans sa faute, avait appris à connaître, connut immédiatement la signification du mot. Il frémit devant sa fin personnelle, mais il n'était pas seul, et, regardant sa compagne, il sentit que le *voir-mourir* était par-dessus tout la reine des douleurs.

Il est vrai que la dernière syllabe du jugement retentissait encore, qu'il se trouvait déjà mitigé. La paternité du juge avait devancé le pourvoi du coupable; pour lui l'avenir s'illuminait encore, plus riche et plus splendide que le paradis perdu. On lui montrait une vie plus puissante que la mort, la mort terrassée à jamais, et, vers la fin des siècles, une résurrection, cette fois éternellement garantie pour qui saurait la mériter.

Mais jusque-là pouvait-il donc être vrai, comme on l'a prétendu, que la Bible, ce guide sublime vers l'éternité bienheureuse, fût restée muette sur la survivance des âmes après la destruction de leur enveloppe? Si l'accusation manque de base, quelle calomnie cruelle! Dans le cas contraire, comment des *condamnés* comme nous ont-ils pu triompher à la désolante pensée de ce silence, et consacrer toute leur vie à sa démonstration? On nie le mystère, on nie le surnaturel, mais qu'on nous explique donc celui de notre incroyance et cette poursuite acharnée du néant par une âme qui l'a naturellement en horreur!

« Eh bien! nous disait-on de tous côtés, vous le voyez, la Bible se tait sur l'immortalité, comme sur l'existence des anges et des démons. » Nous croyons avoir fait bonne justice de cette dernière calomnie; mais l'autre était bien autrement révoltante, bien plus incompréhensible encore. Alors à ces pauvres croyants alarmés il a fallu faire épeler tous les mots consolants qui stipulaient leurs espérances, il a fallu que l'érudition *argumentât* sur l'immortalité et que des controverses de grammaire vinssent encore une fois défendre, mais ternir cette grande cause.

En dehors, cependant, de quelques expressions formelles, il eût dû suffire de regarder de plus haut tout cet ensemble de promesses et de perspectives consolantes qui, dans l'Ancien Testament, sont comme les prodromes de l'immortalité définitive, seule fin, seul objet, seule philosophie du corollaire évangélique de la Bible.

Mais on insiste. « Dans la Bible, dit-on, on ne trouve rien qui,

de près ou de loin, puisse rappeler tant soit peu le paradis des modernes. » Rien n'est plus vrai : jusqu'à la venue de Jésus-Christ toute immortalité était temporairement concentrée dans le *schéol*, qui n'avait rien de commun avec notre expression d'*enfer*, mais qui se subdivisait, comme l'*Hadès* des païens, en lieux d'attente, d'expiation, de torture ou de *géhenne*. Mais comment pouvait-on oublier cette formule, qui revient toujours avec un accent si touchant, au lit de mort de chacun des patriarches : « Et il fut réuni à son peuple ? »

Comment a-t-on pu dire « qu'il ne s'agissait, dans ce mot, que des sépulcres matériels, lorsque chacun de ceux auxquels on l'applique est déposé, comme pour prouver le contraire, dans un sépulcre où ne sont pas ses aïeux? Il avait été dit à Abraham : « Tu seras enseveli dans une vieillesse avancée, ET TU IRAS EN PAIX VERS TES PÈRES [1]. » Or, qu'est-il arrivé? Abraham mourut bien effectivement plein de jours et fut réuni à son peuple, mais il fut enseveli sur les bords de l'Euphrate, pendant que ses aïeux l'étaient tous en Chaldée [2] : « Je descendrai avec mon fils Joseph dans le schéol, » dit Jacob [3]; et cependant il croit qu'une bête féroce a dévoré son fils dans le désert : donc pour lui le schéol ne pouvait être un sépulcre. Moïse et Aaron reposent sur la terre étrangère et sont dits néanmoins « réunis à leurs peuples [4]. » « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dit le Seigneur, et ne suis pas le Dieu des morts, mais des vivants [5]. » « Tous sont morts dans la foi, » dit saint Paul en parlant des patriarches. « Puisse, dit à son tour Balaam, mon âme (ma vie) finir de la mort des justes, ma fin être semblable à la leur [6]. » « Dieu délivrera mon âme de l'enfer, » dit le roi prophète [7], etc.

1. *Genèse*, ch. XV, v. 25.
2. Id., ch. XXV, v. 8 et 9.
3. Id., ch. XXXVII, v. 35.
4. *Nombres*, ch. XX, 24, 29.
5. *Exode*, ch. III, 6.
6. *Nombres*, XXIII, 10.
7. *Psaume* XLVIII, 10.

Donc le schéol était un lieu, et quel lieu, si ce n'est celui dont le Dieu de l'Évangile vient plus tard briser toutes les portes pour délivrer d'abord les âmes captives qui soupiraient après lui, ἐν φυλακῇ πνεύματα, puis celles qui expiaient dans les limbes « leur incrédulité aux jours de Noé [1]? »

Comment la passion du néant a-t-elle pu fermer les yeux à une telle évidence? Comment un de nos plus habiles hébraïsants, véritable Voltaire d'Israël, a-t-il *osé* dire que cette belle phrase de Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je le verrai dans ma chair » (Job, XIV, 20) signifiait simplement : « La postérité vengeresse réhabilitera ma mémoire [2]? »

Nous sommes heureux de trouver auprès d'un autre savant israélite, M. Munck, la confirmation de toutes ces vérités sur le schéol et sur la permanence de l'âme, « croyance très-répandue, dit-il, du temps de Moïse, bien qu'il eût de bonnes raisons pour ne pas en faire un point de doctrine, et développée plus tard sous les progrès du prophétisme [3]. » « Dans cent occasions, ajoute-t-il, où l'on emploie le mot *schéol*, en arabe *schioul* ou purgatoire, les ancêtres *n'y sont pas* comme tombeau; mais ce mot signifie intérieur de la terre, puis la permanence. la *réunion à ses pères, l'association* d'Isaac, de Jacob, et, par conséquent, de tous les enfants d'Abraham « dans le sein de ce père commun [4]. » Voilà le fond de la croyance, de la tradition, le trésor de tous les véritables enfants d'Israël, sinon l'enseignement magistral et canonique de sa loi.

1. Saint Pierre, *Ire Épître*.

2. Voir la traduction de M. Cahen, dont son fils a rougi, puisque celui-ci ajoute : « Ce passage concerne bien l'immortalité de l'âme, mais Job n'a parlé ainsi que par *simple précaution oratoire* et pour déguiser son *incrédulité*. » « Voilà, ajoute M. Th. Henri Martin, comment la Bible a été traitée par MM. Cahen père et fils. » (*Vie future*, p. 95). Parlez cependant d'un autre hébraïsant à la science moderne, elle n'en connaîtra pas.

3. *Palestine*, 150.

4. Id., ibid.

2. — *La mémoire des âmes et leur retour, d'après la Bible.*

Maintenant, la Bible croit-elle que les *âmes séparées* puissent s'occuper encore des intérêts de ce bas monde, les influencer par leur intervention et *revenir* elles-mêmes sur la terre, comme pour y prendre part et les surveiller de plus près? Voilà la triple question, question de vie ou de mort pour nous tous, puisque la négation de ces trois choses décuplerait pour l'homme toutes les douleurs de la mort. Ne plus se ressouvenir ne serait-ce pas la mort absolue?

Et d'abord, quant à la mémoire, nous nous rappelons, sans pouvoir le retrouver, un magnifique passage de Descartes sur la nécessité métaphysique de la mémoire survivante. Mais qu'est-ce que la métaphysique auprès des paroles si précises de l'Écriture et de leurs déductions nécessaires? Quand Dieu, s'appelant lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ajoute qu'il est « le Dieu des vivants, » il faudrait supposer, pour enlever la mémoire à ces morts personnels et vivants, qu'ils « n'auraient jamais été réunis à leurs pères, » malgré la constante et touchante affirmation de l'Écriture; il faudrait que Moïse eût oublié son peuple, Jacob son cher Joseph, avec lequel il se voyait « descendant dans le schéol; » il faudrait enfin que le Christ eût oublié Madeleine et Lazare, le mauvais riche ses duretés temporelles, les saints leurs amis et leurs invocateurs délaissés!.. Toutes ces suppositions seraient aussi formellement contraires à l'esprit et à la lettre de l'Ancien Testament que du Nouveau. « On se souviendra du juste éternellement [1]. » Pourquoi serait-il seul privé de sa mémoire?

Quant à la communication *transmondaine*, il faut bien que la Bible y croie, puisque, non contente de porter les peines les plus sévères contre celui qui la force et « qui demande la

1. « In memoria æterna erit justus. »

vérité aux morts [1], » elle est remplie d'exemples de ce patronage, précurseur de celui de tous nos saints.

Enfin, pour désigner la possibilité d'un retour sur la terre, les expressions ne lui manquent pas.

Et d'abord, à ces consultations défendues elle donne un nom qui suppose, à lui seul, la présence de l'âme consultée. Nous avons déjà vu, dans David Mill, que le mot *obboth* signifiait littéralement *les revenants* [2], comme celui de *réphaïm*, d'après M. Cahen, signifiait *ombres*. M. Th. Martin nous affirme, de son côté, qu'il désignait toujours les morts *maudits*, distingués, chez les Phéniciens, des *alonim* ou morts bénits [3]. Il y a plus, le mot πνεύματα, appliqué généralement aux *âmes séparées*, est souvent pris, dans la Bible, pour *fantômes*, quoique, cependant, toujours soigneusement distingué des démons.

Aussi, ne pouvons-nous nous expliquer comment un commentateur aussi distingué que Cornelius a Lapide a pu s'y méprendre et appliquer au Saint-Esprit ce passage des *Actes :* « Les Sadducéens ne reconnaissent ni résurrection, ni ange, ni *esprit;* » et cet autre : « Qui sait si le Seigneur, un ange ou *un esprit*, ne lui aurait pas révélé [4]?... »

Plusieurs commentateurs ont, comme lui, suivi ce sentiment.

Ils auraient dû cependant se rappeler tout d'abord ce passage : « La prison des esprits ou les limbes, ἐν φυλακῇ πνεύματα ; » puis cet autre : « Lorsque Notre-Seigneur, après sa résurrection, entre dans la chambre des apôtres, malgré la fermeture des portes, *januis clausis*, ceux-ci s'effrayent, car ils le prennent pour un esprit, πνεῦμα. Mais quelle est la réponse du Seigneur? Va-t-il leur reprocher une appréhension si ridicule? Va-t-il leur dire, comme les Sadducéens, qu'il n'existe pas d'esprits, ou, comme un savant du XIXe siècle, leur faire une belle leçon sur les *hallucinations sensoriales?* Alors la question

1. *Deutér.*, XVIII.
2. Nous reviendrons sur ce mot.
3. *Vie future*, p. 548.
4. *Actes*, XXIII, 8 et 9.

eût été tranchée sur-le-champ; mais pas le moins du monde. « Voyez, leur dit-il, un *esprit* — πνεῦμα, et dans saint Matthieu, φάντασμα — *n'a ni chair ni os* (voilà la réalité reconnue), mais *touchez* mon côté[1]... » Voilà maintenant le *toucher* donné comme preuve d'une substance matérielle[2].

Autre exemple. Lorsque Rhode, la servante de Pierre, vient avertir les apôtres, rassemblés à Jérusalem, que son maître, délivré de la prison, est là, devant leur porte, tous, d'un commun accord, lui disent « qu'elle est folle, et que saint Pierre étant en prison, ce ne peut être que *son ange,* ἄγγελος[3], et non pas son *pneuma;* » car, dit à ce propos Delrio, bien que ces deux substances, l'ange et l'âme, soient à peu près inséparables dans la croyance de l'Église, et que les Sadducéens, comme les hérétiques, les attaquent avec un égal entêtement, saint Luc a bien soin de les distinguer, la croyance générale étant *alors* que dans les apparitions de vivant à vivant c'était *l'ange* qui faisait tout, tandis que dans celles de mort à vivant c'était le mort lui-même, ou plutôt son *pneuma*[4].

Nous avons dit ailleurs que dans les plus vieux auteurs, comme dans le Livre d'Hénoch, par exemple, on complète, en pareil cas, cette expression de πνεύματα par le mot ψυχῶν, c'est-à-dire « spiritus animarum, ou les *esprits des âmes.* »

Cette expression nous paraît bien remarquable, en ce que nous la trouvons dans les plus anciens apocryphes et cabalistes, comme dans les plus vieux monuments de l'Église primitive.

Il eût été bien étonnant que cette croyance au retour des

1. Saint Luc, VI, 24.
2. Donc, s'il peut y avoir de légères méprises, il ne saurait y avoir d'hallucination permanente du *toucher;* donc encore lorsqu'on luttait corps à corps contre les vampires ou lorsqu'on serre des mains de *trépassés,* on touche bien véritablement *un* corps, sans qu'il s'ensuive que ce soit *le* véritable corps.
3. *Actes,* XII, v. 15.
4. Delrio, *Disquisitiones,* l. II, quæst. XXVI, sect. 4.

âmes, aussi fréquemment formulée par l'Église, ne l'eût pas été dans la Bible, car nous allons le voir tout à l'heure. Toute la théologie catholique, depuis les apôtres jusqu'à Benoît XIV, Perroné, Schram, etc., n'a cessé de reconnaître, un seul instant, la *réalité* des apparitions des saints, des âmes en peine et des damnés.

On va nous objecter probablement toute une suite de passages bibliques, en apparence opposés comme ceux-ci, par exemple : « Celui qui descend au schéol n'en remonte pas [1]; l'esprit s'en va et ne revient pas[2]. Il y a entre Lazare et le mauvais riche un grand abîme, *magnum chaos*, et ceux qui veulent le franchir ne le peuvent[3]. »

Tout cela est aussi vrai que connu, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que « Jéhovah, qui fait descendre dans le schéol, sait aussi nous en faire remonter[4], » et que Celui qui ressuscite les morts peut aussi, quand il lui plaît, envoyer leurs âmes sur la terre et leur faire partager son ubiquité, comme il peut encore les tirer de leur prison, pour l'instruction ou la consolation des vivants; et comme ce sont les mêmes Écritures qui, après nous avoir dénié la possibilité *naturelle* de la chose, nous font apparaître *miraculeusement* Moïse, Élie, Onias, Jérémie, Samuel, etc., il faut en conclure que toute la contradiction repose sur les deux mots que nous venons de souligner.

Nous allons voir maintenant que, dans la pratique biblique, c'étaient les instruments employés et le drapeau sous lequel on s'adressait aux morts qui décidaient de la question.

Nous avons déjà rappelé bien des fois ce grand principe de saint Augustin : « C'est uniquement celui auquel s'adresse le sacrifice, *cui vovetur*, qui en constitue la valeur. »

Ainsi nous avons démontré qu'il y avait un sabéisme, un fétichisme et un héroïsme orthodoxes ou tolérés, et, à un cer-

1. Job, VII, 10.
2. *Ps.* LXXVII.
3. Saint Luc, XVI.
4. *Rois*, l. II, 6.

tain point de vue, fondés en raison; eh bien, il en est exactement de même du culte et de l'*invocation des morts*.

Otez, en effet, de la nécromancie condamnée les *obb* et les *pythons* comme agents, et la violation des sépultures comme moyen, et vous ne trouverez guère plus de dissidence entre la Bible et le paganisme que vous n'en trouverez sur les autres questions.

Commençons par les agents, et reconnaissons tout d'abord que les expressions dont se sert l'Esprit-Saint, lorsqu'il parle « de souillure avec les morts, » ne peuvent laisser aucun doute sur la nature de cette *souillure*[1].

Cornelius a Lapide ne s'y est pas trompé cette fois; il a parfaitement distingué la consultation des morts de celle des démons.

« Les devins, dit-il, consultaient coupablement les morts : 1° en ce qu'ils évoquaient leurs mânes et leurs ombres pour leur demander l'avenir; 2° parce qu'ils consultaient les démons qui habitent aussi la même région. »

« Ce sont ces derniers, dit Eusèbe, qui sont comme l'*âme* de la nécromancie, en se tenant entre les statues des morts et leurs sépulcres[2]. » « *Là* se tiennent avec ces démons, disent Clément[3], Tertullien[4] et Lactance[5], ces anciens *néphilim*, qui ne sont plus positivement ni des esprits ni des hommes, mais des médiums (*medios*), que nous appelons démons terrestres. » Est-ce assez positif?

Quant aux moyens, il suffit, pour justifier les sévérités de la Bible, de rappeler sommairement toutes les infamies que nous venons de voir se passer chez les païens autour des

1. « Israël, tu t'es souillé avec tes morts. » (Baruch, III, 2.) — « Mettez à mort l'homme ou la femme qui se sera *souillé* avec les morts. » (*Deutéronome*, XVIII, v. 11.)
2. *Prép. évang.*, t. II.
3. *Strom.*
4. *Apolog.*
5. *De Divin. inst.*, l. II, ch. XIV.

sépulcres, tout le sang qui avait fini par y couler, puis chez les Juifs eux-mêmes, ces immolations d'enfants exigées par les *obb*, ces profanateurs de sépulcres, ces cadavres exhumés, ces ossements employés, etc., car, il ne faut pas l'oublier, ce sont les plus savants des Juifs qui ont eux-mêmes révélé leur secret.

« Que faut-il entendre, nous dit le célèbre Maimonide, par ces nécromancies déclarées coupables par la Bible, si ce n'est qu'elles regardent les pratiques exercées par ce magicien, qui, revêtu d'un certain costume, après avoir proféré les paroles accoutumées et brûlé l'encens ordinaire, va s'endormir sur le sol même où *le mort qu'il attend* va se rendre et converser avec lui[1] ? »

Et Vossius, commentant ce passage, ajoute : « Ce n'était pas seulement pendant le sommeil, c'était aussi pendant la veille qu'ils recevaient leur réponse, soit par la *bouche d'un cadavre* récemment inhumé et conservant encore un reste de chaleur, soit par son *apparence*[2]. »

On voit que la Judée infidèle et la Thessalie trop fidèle à leurs dieux s'entendaient admirablement, et que cette science avait, comme les autres, ses principes fixes et constants.

On voit aussi quelle distance sépare cette espèce d'enchantement mortuaire de nos simples et humbles prières aux tombeaux des martyrs.

Mais il n'est pas seulement défendu de consulter les *obb*, que nous avons traduits plus haut, avec un savant hébraïsant, par *revenants*, et sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure, mais encore les *idonei*, car nous voyons par les contradictions de tous les commentateurs toute la peine que cette expression leur donne : « Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui consulte les pythons ou les *idonei*, *ou* qui demande la vérité aux *morts*[3]. »

La Vulgate, en traduisant *idonei* par *devin*, n'a pas tout dit;

1. *De Idol.*, XI.
2. Vossius, I. III, *de Idolol.*
3. *Deutér.*, XVIII, 11.

il est clair que cette expression toute spéciale s'appliquait aussi à une divination qui ne l'était pas moins.

Or « l'*idonei,* disent les rabbins, était une espèce de devin qui devinait par l'os d'un *jadoa,* qu'il mettait dans sa bouche. » Qu'est-ce maintenant qu'un *jadoa?* On ne connaît pas cet animal; et puis quel rapport y eut-il jamais entre un ossement et un devin?

Seldenus, qui, dans ses *Dieux de Syrie,* nous a dit de si bonnes choses sur les *obb,* n'a vu là aussi qu'un animal et son ossement; mais il a eu grand tort de le confondre avec le *iodaim* qui s'en servait.

C'est encore Maimonide qui va nous l'apprendre, car, selon lui, « ce jadoa était un oiseau, et son os une fois placé dans la bouche, il survenait une extase, *mentis commotio,* et en hébreu, *attaque de mal caduc,* qui permettait au devin de voir ce qui allait arriver[1]. »

Seldenus a bien raison, par exemple, lorsqu'il ajoute que « c'était autour des stèles et des obélisques que se réunissaient ces esprits... Ils ne voyaient pas, les malheureux, et tous ceux qui ont abordé ces profondeurs théologiques n'ont pas assez enseigné que ces héros, ces démons et ces dieux *sont une seule et même chose*... C'était donc bien plutôt aux *dieux mânes* qu'aux *mânes* qu'ils sacrifiaient; de là vient qu'Évhémère et Apollodore n'avaient pas eu de peine à retrouver partout les tombeaux des hommes-dieux (car l'homme et ses dieux les habitaient en commun); de là, s'était répandu sur toute la terre le culte des idoles, appelées, dans l'origine, *Eghtzabim,* ou regrets douloureux[2]. »

1. *De Idol.* Ce mot *ob* nous reporte donc avec raison au terrible *obi* des nègres, qui, lancé par eux sur une plantation, en « emporte au moins les deux tiers, » disent plusieurs voyageurs très-sérieux. Dans les enquêtes, on ne trouve cependant que quelques plumes d'oiseau, des *ossements*, le crâne d'un chat, etc. Ils appellent cet *obeah* le serpent des *morts*. Voir, à ce sujet, la *Bibliothèque britannique*, t. IX, p. 521.

2. *Diis syr.*, p. 42. Ainsi l'idolâtrie n'étant, dans l'origine, que « le culte des morts, » avons-nous eu si grand tort de traduire εἴδωλα par *fantômes?*

On lit enfin, dans la *Gémara* : « Le nécromant, selon la tradition, après s'être préparé par l'abstinence, se rendait au tombeau; il y passait la nuit, pour que l'esprit *impur* pût venir le trouver, » et Raschi ajoute qu' « il y avait dans le sépulcre un démon qui venait *s'ajouter à l'esprit* et l'aider dans cette œuvre magique. »

Maintenant revenons aux *obb* et aux *obboth*, et constatons que c'était en raison seulement des détestables moyens et de la compagnie plus détestable encore sous le drapeau de laquelle on marchait que la communion transmondaine, si douce et si sainte sous le drapeau opposé, avait été frappée d'anathème. Mais voici quelque chose de fort curieux.

David Mill, déjà cité, nous fait voir que cette expression de *obboth* (revenant) était celle dont se servait le prophète Élie, en priant le Seigneur de faire *revenir* à la vie le fils de la veuve de Sarepta. Cette fois-ci, ce n'était pas à l'aide de l'*ob* ou *python* que le mort *revenait* à la vie, mais bien par l'intervention de Jéhovah.

Deviner par *ob* était donc deviner par les *mânes*, et la *pythonisse* était celle qui, par le secours du serpent *Python*, faisait ou était censée faire parler les *obb;* aussi s'appelait-elle, en hébreu, *bahhalath ob*, ou *domina ob*, *maîtresse des mânes;* on l'appelait quelquefois, par abréviation, *ob*, mais c'était un nom fourni par la *fonction*.

« Mais, nous dit-on, vous oubliez qu'on donnait encore à ces pythonisses le nom que les Septante traduisent par *engastrimythes*, c'est-à-dire *ventriloques*. » Nous le savons, on est parti de là pour expliquer, par l'art et la jonglerie des *Comus* et des *Fitz-James*, tout le mystère des oracles et de la divination. Cette théorie était tellement séduisante, qu'après son invention par Van Dale et Fontenelle elle vient d'être reprise et réhabilitée, ces années-ci, par M. Maury, dans ses *Religions de la Grèce*, et par M. Babinet, qui, la croyant suffisante pour expliquer tout le parlage des tables, a créé d'un coup de baguette quelques centaines de milliers de *ventri-*

loques sans le savoir, puisque, dans le même article, il rendait justice à leur bonne foi[1].

Si M. Maury avait étudié tant soit peu les théories démonologiques de l'antiquité, ou tout simplement certaines somnambules ou les possédées de tous les pays, il ne se serait nullement étonné de retrouver toujours ce mot ἐγγαστρίμυθοῦς pour synonyme de πυθῶνας, attendu que, dans le système de la possession, les pythons ou esprits malins occupent de préférence le *système gastrique* des possédées, et donnent à leur voix cet accent étranger, bref, strident, plaintif et caverneux, si parfaitement signalé dans toute l'antiquité profane et sacrée.

« Ta voix, dit Isaïe, sera comme une voix sortant de terre, et tes paroles seront *stridentes* comme toutes celles qui sortent de la poussière[2]. »

« L'âme évoquée de Patrocle, dit à son tour Homère, rendit *comme de dessous terre* un murmure *strident* comme celui de la vapeur[3]. »

« C'est là, dit Claudius, qu'on entend les plaintes larmoyantes des ombres volantes, proférées avec un *sifflement* léger[4]. »

« Lorsque les ombres, dit Horace, font entendre par la magicienne leurs accents tristes et *aigus*[5], » on voit qu'Horace et Claudien parlent absolument comme le prophète.

« La pythonisse, dit le savant Eustathe, s'appelle *engastrimythe*, parce que alors elle ne parle plus dans son âme et son bon sens naturel, mais le démon, agissant dans la profondeur de ses entrailles, fascine son esprit, blesse sa *fantaisie* (imagination), et, après lui avoir suggéré mille fictions chimériques, les exprime avec un accent *strident*. »

« On appelle *engastrimythes*, dit Léon Allatius, toutes les

1. Voir notre *Question des Esprits*, p. 30.
2. Isaïe, XXIX, 4.
3. *Iliad.*, V. 101.
4. Lib. I, *in Ruffinium*.
5. Lib. I, *Sat.* 8.

possédées comme tous les prêtres et prêtresses d'Apollon. »

Mais on insiste, et dans tous nos dictionnaires d'antiquités mythologiques on nous donne avec soin le nom de l'inventeur prétendu de la ventriloquie, et presque la teneur du brevet obtenu par cet Euryclès, dont la réputation en ce genre avait fait révolution dans la Grèce... — Soit ! mais Platon, qui devait le connaître un peu mieux que nous tous, dit, en parlant de certains philosophes sujets à se contredire : « On dirait qu'ils portent en eux, comme Euryclès l'*insensé*, un ennemi qui se plaît toujours à le contredire » : donc, Euryclès le *fou* était encore un malade ou, comme tous nos médiums, un ventriloque de bonne foi, portant en lui un ennemi ! Nous ne disons pas autre chose.

« Mais certaines amphores, dit-on, s'appelaient *obba* chez les Romains, précisément parce qu'elles étaient gonflées comme la plupart des pythonisses lorsqu'elles sont *remplies du dieu*. Et encore, qu'étaient-ce que ces *obba ?* Les dictionnaires le disent avec M. Faucon : « On appelait ainsi certaines amphores remplies d'eau, dans lesquelles les magiciens faisaient paraître les *mânes évoqués*. » Voilà la cause du nom spécial de ces vases.

3. — *Évocation de Samuel.*

Ces préliminaires philologiques une fois bien posés, abordons la plus historique et la plus solennelle de toutes les évocations magiques, celle qui tranche d'un seul coup toute la question de réalité pour un catholique, et qui la complique à l'infini pour celui qui ne l'est pas :... à savoir l'évocation de l'ombre de Samuel par Saül.

Suivons attentivement et pesons avec soin toutes les expressions de cette grande épopée.

Le premier verset du XXVIIIe chapitre du livre I des *Rois* nous montre d'abord Saül, quelque coupable qu'il fût dès

lors, « bannissant tous les devins et magiciens de son royaume. »

Le verset 5 nous le montre glacé de terreur en voyant le camp des Philistins, *et expavit cor ejus nimis.*

Le verset 6 nous le montre encore consultant le Seigneur, « qui ne lui répond ni par les songes, ni par *Urim*, ni par les prophètes. »

Le verset 7, enfin, nous le fait voir abandonné de Dieu et se laissant entraîner aux suggestions du désespoir.

« Et Saül, désespéré, dit à ses serviteurs : « Cherchez-moi une femme ayant un esprit de python, afin que, par elle, je SUSCITE[1], *et suscitabor per illam.* » Et ses serviteurs lui dirent : « Il y a à Endor une femme *ayant* un python » (v. 8). Et il changea d'habits, prit deux hommes avec lui, vint avec eux chez cette femme, et lui dit : « Devine-moi, par *ton* python, et *suscite-moi* qui je te dirai » (v. 9). Et la femme lui dit : « Eh quoi ! tu connais les derniers décrets de Saül, tu sais avec quelle rigueur il a banni de son royaume les magiciens et les devins, pourquoi donc viens-tu me tendre un piége qui peut me coûter la vie » (v. 10)? Et Saül prit le Seigneur à témoin qu'il n'arriverait aucun mal à cette femme à cause de cela (v. 11). Et la femme lui dit : « Qui te susciterai-je? — Suscite-moi Samuel, » dit le roi (v. 12). Mais lorsque la femme eut vu Samuel, elle poussa un grand cri et se tourna vers Saül : « Pourquoi m'as-tu trompée? lui dit-elle, tu es Saül » (v. 13). Et le roi lui dit : « Ne crains rien ; qu'as-tu donc vu? » Et la femme dit à Saül : « J'ai vu *des dieux* qui montaient du sein de la terre » (v. 14). Et il lui dit : « Quelle est sa forme ? » Et elle lui dit : « C'est un vieillard revêtu d'un manteau. » Et Saül comprenant que c'était Samuel, inclina son visage sur la terre et l'adora (v. 15). Mais Samuel dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu *troublé* en voulant *me* faire *susciter ? Quare inquietasti me, ut suscitarer ?* » Et Saül lui dit : « Je suis

1. On comprend alors l'expression *ressusciter,* ou susciter deux fois.

par trop malheureux; voilà les Philistins, et Dieu, se retirant de moi, ne veut me répondre ni par les songes, ni par *Urim*, ni par les prophètes, c'est pour cela que je *t'ai* appelé, *vocavi te*, afin que *tu* me montrasses ce qu'il faut que je fasse » (v. 16). Et Samuel lui dit : « Pourquoi m'interroges-tu, puisque Dieu s'est retiré et qu'il est passé du côté de ton rival (v. 17) ? Le Seigneur m'a révélé ce qu'il ferait de toi; il t'enlèvera donc ton royaume et le donnera à David ton parent (v. 18). Parce que tu as désobéi au Seigneur en ne secondant pas les décrets de sa vengeance contre Amalec, écoute ce qu'il te réserve aujourd'hui (v. 19). Dieu te livrera avec Israël dans les mains des Philistins; demain, toi et tes fils, vous serez *avec moi* » (v. 20). Aussitôt Saül tomba étendu sur la terre, car ces paroles de Samuel avaient glacé son cœur, et sa faiblesse était extrême, car il n'avait pas mangé de la journée (v. 21). Alors la pythonisse, s'adressant à Saül encore épouvanté, lui dit : « Je vous ai obéi, ô roi ! comme votre servante devait le faire ; je vous ai livré ma vie et me suis rendue à vos paroles (v. 22). Maintenant, écoutez votre servante à son tour, consentez à manger ce peu de pain afin que vous ayez la force de vous retirer » (v. 23). Le roi refusa et dit : « Je ne mangerai pas. » Mais ses serviteurs se joignirent à la femme, alors il finit par entendre leurs voix, se leva de terre et s'assit sur un lit (v. 24). Et la femme alla tuer un veau gras qu'elle avait dans sa maison, puis, pétrissant un peu de farine de froment, elle plaça l'un et l'autre devant le roi et ses officiers, et ils en mangèrent; et ayant ainsi repris des forces suffisantes, ils purent retourner d'où ils étaient venus et marchèrent toute la nuit (v. 25). »

Ici, les Septante ne diffèrent de cette version que par l'expression : « Pourquoi m'as-tu troublé pour me faire monter... »

Quant au récit de l'historien Josèphe, après avoir introduit, comme nous l'avons dit, une ventriloque, c'est-à-dire une

femme évoquant *les souffles des morts*, τεθνήκοτων ψυχας (t. I, p. 270, *Histoire*, etc.), on y trouve ces trois particularités importantes : 1° que la pythonisse ne connaissait nullement Samuel, ce qui explique son effroi devant cette figure qu'elle n'attendait pas ; 2° que ce fut Samuel qui lui révéla que Saül était là, ce qui explique pourquoi elle en paraît tout à coup effrayée : 3° que Samuel dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu dérangé de mon repos en m'en faisant arracher, *elici a sedibus meis* », ce qui explique à son tour l'apparition sollicitée par le mauvais esprit, et la punition infligée par le bon.

Quel drame, et quelles réflexions il fait naître !

Les esprits les plus *forts* eux-mêmes s'en sont émus. M. Munck, après avoir essayé, dans une note, de rejeter dans la *poésie* cette fin dramatique de Saül, semble abandonner ce dessein lorsqu'il dit : « Je n'entreprendrai pas d'expliquer par quel art cette femme sut fasciner les sens de Saül, ni ce qui se passa dans l'*imagination* du roi depuis le grand cri qu'elle eut poussé[1]. » M. Munck a agi en cela avec prudence. Le savant Fréret ne paraît pas avoir été plus à son aise devant Saül. Après avoir établi, par des raisonnements d'abord, et par une grande quantité de faits ensuite, que l'évocation des morts était la conséquence nécessaire de la croyance à l'immortalité de l'âme, il en vient à l'exemple suivant : « Elysius, de Terina en Italie, ayant perdu son fils Entynoüs, soupçonna qu'il avait été empoisonné, et crut qu'un moyen sûr de s'en éclairer c'était d'interroger *l'ombre* même de son fils. Dans cette vue, il se rendit à l'oracle des morts ; et là, après les sacrifices ordinaires, il s'endormit dans le temple et il vit en songe l'âme de son père accompagné d'un fantôme qui *avait de l'air* de son fils. Ce spectre, qui *était le génie du jeune Entynoüs*, lui mit entre les mains des tablettes qu'il trouva en s'éveillant, et dans lesquelles il lut trois vers par lesquels son fils l'avertissait de ne pas pleurer sa mort qui

1. *Palestine*, 265.

Digitized by Google

lui avait procuré le sort le plus agréable, etc.[1]. Quant au jugement, dit-il, que l'on doit porter sur *ces sortes* d'histoires, l'opinion que Plutarque et autres pouvaient avoir de la *réalité* de ces apparitions nous est fort indifférente (est-ce bien sûr?), et nous sommes dispensé de régler notre croyance sur la leur. Je ferai seulement observer que ce dernier exemple peut nous faire penser que la difficulté d'exécuter les apparitions *réelles* avait fait recourir à la voie des songes, dans laquelle l'imagination des consultants, *échauffée et préparée,* suppléait aux prestiges qu'on avait employés autrefois. »

Quant à nous, nous continuerons de nier que ce moyen fût *plus facile,* jusqu'au jour où l'on nous aura procuré un songe, un songe répondant, *ad hoc,* à heure fixe, à nos questions. Et nous en appelons... à Fréret, qui continue : « Mais COMME ON NE COMMANDE PAS A L'IMAGINATION (bon aveu), ET ENCORE MOINS DANS LE SOMMEIL QUE DANS LA VEILLE (encore plus vrai), cette espèce de divination perdit peu à peu tout son crédit dans des siècles où la lumière philosophique commençait à luire[2]. »

L'équivalent de cette phrase serait celle-ci : « Cette divination avait lieu jadis par jonglerie; mais comme cette jonglerie est impossible, la lumière philosophique de notre siècle l'a classée parmi... les jongleries. »

Voyons la suite.

Après cette contradiction inexcusable, Fréret en vient donc à notre épopée biblique, et sa première impression est trop claire, trop féconde en enseignements pour ne pas la consigner ici : « Cette histoire de Saül, dit-il, est le meilleur commentaire de la défense faite par Moïse d'interroger les morts, et fait voir que les termes doivent *s'en prendre à la lettre d'une véritable évocation des ombres*. J'ai toujours été surpris de voir les commentateurs, ou ne faire aucune attention à ce

1. Plutarque, *de Consol. ad Apoll.*, p. 209.
2. *Académie des inscriptions*, t. XXIII, Mém., p. 180.

passage du *Deutéronome*, ou l'expliquer *allégoriquement* par une défense vague de l'idolâtrie, dont il ne s'agit nullement en cet endroit... Ce qui augmente ma surprise (Fréret est bien neuf), c'est de voir que la plupart de ces commentateurs se plaignent de ne trouver dans l'Écriture aucune preuve claire que les Juifs, au temps de Moïse, crussent à l'immortalité de l'âme. Comment n'ont-ils pas vu que la pratique, interdite aux Juifs et commune aux Cananéens, suppose que l'existence des âmes séparées de leurs corps par la mort était alors une opinion générale et populaire, car il serait absurde de penser qu'on interrogeât ce qu'on croyait ne pas exister. »

Fréret ignore une chose : c'est qu'à force de ne voir que ce qu'on veut, on mérite de ne plus voir ce qu'on voudrait. C'est un principe infaillible et qui explique tous les aveuglements, à commencer par le sien, car il finit par se tirer de tout cela en quelques lignes; d'abord, en attribuant à Eustathe d'Antioche, et à trois Pères de l'Église, une négation du surnaturel, qui, nous le verrons tout à l'heure, n'était qu'une réserve sur la puissance du démon (première faute) ; ensuite, en passant à la charge de la fourberie sacerdotale tous ces faits qui *n'avaient rien de réel* (contradiction flagrante avec ses propres paroles) ; enfin, par la *pirouette* antiphilosophique et antiloyale qu'il fait après sa dernière phrase que voici : « Toutefois, l'histoire de Saül fait une classe A PART, et même, EN SUPPOSANT L'APPARITION RÉELLE ET SURNATURELLE de Samuel, la frayeur de la pythonisse prouverait qu'elle ne s'attendait pas à ce qui arriva [1]. » Qui donc a dit le contraire ?

Quand un savant tourne court au moment où il commence à voir,... soyez sûrs qu'il a de bonnes raisons pour le faire.

Un des plus beaux exemples de contradictions semblables est celui que ce terrible drame fournit à Walter Scott, assez mal inspiré pour croire que l'on peut s'élancer, d'un seul bond,

1. *Académie des inscriptions*, t. XXIII, Mémoire, p. 186.

des ravissantes créations de *Guy Mannering* et de *Rob-Roy* aux sévères enseignements de la démonologie. Voici donc le sommaire de sa thèse et de sa croyance sérieuse en fait de nécromancie :

« Quant au fait d'Endor, dit-il, il nous est impossible de savoir *avec certitude* si Saül était présent quand cette femme fit sa conjuration, et s'il vit lui-même, personnellement, le fantôme dont elle lui fit la description. » Il n'y a pas un mot dans le récit biblique qui ne témoigne de la *présence* de Saül, puisque c'est lui qui cause avec Samuel, puisque c'est à lui que Samuel parle, pendant au contraire que la sorcière, présente, ne l'entend pas, mais le voit, ce qui est encore conforme à tous les principes de la nécromancie antique, aussi bien la païenne que la juive. Les choses devaient toujours s'y passer ainsi. « Ce qui paraît le plus douteux, continue le romancier, c'est de savoir si un être surnaturel fut réellement évoqué, ou si la pythonisse et son complice ne voulurent pas produire une simple illusion, en prédisant *au hasard* la défaite et la mort du roi devenues très-probables. Suivant cette hypothèse, la devineresse d'Endor se serait étudiée à jouer à Saül quelqu'un de ces tours de passe-passe ou de jonglerie, par lesquels elle en imposait aux clients de moindre importance qui venaient la consulter,... etc. [1]. »

Ici nous retombons dans le système Fontenelle, Van Dale et Salverte, c'est-à-dire celui du *souterrain* mystérieux, pratiqué de son vivant par le prophète, dans l'intérêt de sa gloire après sa mort ; mais la meilleure preuve de la pauvreté de ce système, c'est que Walter Scott, reculant devant un triple *hasard* si ponctuellement réalisé, avoue que « de tous les côtés il reste des difficultés embarrassantes, et qu'il faut laisser cette question obscure et difficile à ceux que leurs études

1. Walter Scott, *Démonologie*. Ce livre, qui veut être sérieux, attriste les amis de Walter Scott par ses contradictions flagrantes, ses préjugés protestants et une foule d'injustices historiques auxquelles il n'avait pas habitué ses lecteurs.

rendent capables de porter un jugement sur un sujet si délicat[1]. »

Au reste, s'il est un sujet sur lequel l'erreur soit excusable, c'est assurément celui-ci. Il suffit, pour s'en assurer, d'écouter nos théologiens.

On se tromperait fort, en effet, si l'on espérait les trouver parfaitement d'accord entre eux à cet égard. « Les plus grands docteurs de l'Église et les Pères les plus éclairés, dit dom Calmet, n'ont pu s'accorder sur cette matière, à propos de laquelle les rabbins eux-mêmes sont très-partagés[2]. »

Il n'y a qu'une seule question sur laquelle ils soient tous absolument du même avis : c'est qu'il y a là un fait *véritablement surnaturel,* et que « l'opinion de la jonglerie est rejetée en général comme téméraire, dangereuse et *contraire au texte sacré*[3]. »

Le débat ne roulait donc en réalité que sur deux questions : 1° sur l'identité du personnage apparu; était-ce réel-

1. Walter Scott, *Démonologie*, p. 52.
2. *Bible de Vence*, t. V, p. 290.
3. Cette dernière phrase est tirée d'une excellente dissertation de Collet, insérée dans le tome XVIII, p. 338, des *Cours de Théologie* de Migne.

Nous aimons à la citer, ne fût-ce que pour l'opposer au détestable article inséré sur le même sujet dans le *Dictionnaire des prophéties*, publié par les mêmes éditeurs. Nous avons entendu de grands théologiens s'étonner de la confiance accordée par eux à ces plumes dont le semi-rationalisme se reconnaît dans une foule d'articles du même livre, livre qui ne résisterait pas à dix minutes d'examen de la part de la Congrégation de l'Index. Relativement à la question présente, où donc l'auteur a-t-il pris que « toute la scène se passe ici derrière la toile, comme au *théâtre de la foire* ou comme à l'*Opéra?* » Où a-t-il pris que les âmes des saints n'allaient jamais *sous terre* et ne quittaient jamais le ciel, et que Jésus-Christ, en descendant dans les limbes, n'est pas descendu dans les lieux souterrains? Où a-t-il pris?... Mais on n'en finirait pas si l'on voulait livrer la chasse à toutes les opinions voltairiennes qui, sous le manteau le plus religieux, se glissent, de la manière la plus perfide et la plus illogique, dans tous les autres articles de cet ouvrage ayant trait aux faits démoniaques.

Nous y reviendrons encore, car nous préférons la logique de Voltaire et de Renan à ce *quasi-christianisme* qui ne partage que la moitié de leurs préjugés.

Digitized by Google

lement le prophète, ou son ombre, ou simplement une image? 2° Qui l'avait fait apparaître? La magicienne, ou Dieu?

Quant à la première question, elle parut assez longtemps et assez généralement résolue dans le sens, non pas d'un mensonge organisé par la pythonisse, mais d'un mensonge ou plutôt d'une illusion organisée par le démon, exactement comme nous venons de le voir organiser la plus grande partie de celles de la nécromancie antique. Toutes les pythonisses agissant alors de la même manière, d'un bout du monde à l'autre, bien que la Bible ne nous donne aucun détail, l'analogie veut que l'on suppose ici toutes les formes, ou plutôt l'une des formes de la nécromancie générale. Cette opinion d'une apparition démoniaque menteuse, calquée sur celles de tous les temps et même des temps modernes, fut défendue, dans les premiers siècles, par Eustathe d'Antioche[1], par l'auteur des *Questions aux orthodoxes*, attribuées à saint Justin[2], par Tertullien[3], par saint Basile le Grand[4], saint Grégoire de Nysse[5], saint Jérôme, etc.[6].

Cette manière de voir eut donc un assez grand nombre de partisans et se soutint, sans trop de désavantage, pendant tout le moyen âge, c'est-à-dire tant que le livre de l'*Ecclé-*

1. *Dissert. contre Origène.*
2. *Quæst.* 52.
3. *De Anima*, c. LVII.
4. In cap. VIII *de Isaïa.*
5. *Épître à Théodose, évêque.*
6. Saint Jérôme, in cap. VII Is. et cap. XIII Ézéch. — Mais entendons-nous bien; l'auteur de l'article incriminé dans notre dernière note tient à abriter sous le manteau de ces saints docteurs la *témérité* qu'on lui reproche, mais qu'il accepte en si bonne compagnie. Cette témérité consiste à ne voir dans tout cela qu'une scène jouée par la pythonisse *toute seule* et semblable à celle que Fleury, de la Comédie-Française, fit passer, dit-on, sous les yeux du roi de Prusse. Mais c'est une calomnie. Ces docteurs remplaçaient les acteurs du Théâtre-Français par l'art et les illusions des *démons*, « per incantationes et artes magicas, » dit saint Jérôme. Il n'y a de témérité dans cette dernière opinion que lorsqu'on la fait dégénérer en rationalisme pur, dans l'intérêt du semi-rationalisme.

siastique, qui tranchait la question, ne fut pas regardé comme un ouvrage incontestablement canonique et d'une irréfragable autorité. Le jour où, par la décision de l'Église, ce livre fut attribué, comme ses frères, à l'inspiration formelle de l'Esprit-Saint, il fallut bien prendre au sérieux le passage suivant, si décisif et si formel : « *Après cela, Samuel mourut, et il déclara et fit connaître au roi que la fin de sa vie était proche, il éleva sa voix du fond de la terre et prophétisa pour détruire l'impiété de la nation*[1]. »

Ce passage si formel était, du reste, entièrement conforme à celui des *Paralipomènes*, que les Septante traduisent ainsi : « Saül mourut... *parce qu'il* consulta la pythonisse; et *Samuel lui répondit*, et il ne rechercha pas le Seigneur[2]. »

Devant cette double autorité, désormais canonique, toute hésitation devenait plus que *téméraire*, et depuis lors, effectivement, nous trouvons dans toutes les théologies sérieuses l'opinion de l'*identité* de la personne, ou du moins de l'*ombre* de Samuel.

Fréret avait donc bien raison de vouloir que l'on vît dans un texte si clair une *véritable évocation* de la *personne*, et dom Calmet l'avait bien plus encore, lorsqu'il en revenait à la nécessité de prendre toujours le texte de l'Écriture dans le sens qui paraît le plus simple et le plus naturel.

Vient ensuite la seconde question, qui paraît donner et a donné matière à tant de discussions, bien qu'elle ne nous paraisse pas plus compliquée. en réalité, que la première.

Samuel est apparu; tout le monde en convient : maintenant, qui l'a fait apparaître? Dieu, ou la pythonisse?

Commençons par dire que nous sommes loin de trouver aussi *ridicule* que beaucoup d'écrivains l'ont trouvée l'opinion qui attribuait en général un certain pouvoir au démon sur les âmes des justes et des prophètes, et, en particulier, une

1. *Eccl.*, XLVI, v. 23.
2. *Paral.*, X, v. 13.

application de ce pouvoir dans l'exemple proposé. Saint Justin le Martyr pouvait se tromper, mais il n'inventait certainement rien de lui-même lorsqu'il croyait que « *toutes* les âmes des justes et des prophètes étaient sous la puissance du démon qui les faisait quelquefois paraître par les prières et les évocations des magiciens [1]. »

Origène n'était donc ni le seul ni le premier à soutenir ce système, qu'il défendit seulement avec trop d'opiniâtreté [2].

Il était défendu encore par Anastase d'Antioche, qui enseignait « que le Seigneur n'était descendu aux enfers que pour enlever les âmes des justes au pouvoir des démons [3]. »

Et saint Augustin, consulté sur cette question par Simplicien, lui répondait « qu'il n'y a rien de plus étonnant à cette puissance démoniaque qu'à l'enlèvement évangélique de Notre-Seigneur par le démon [4]. »

Nous trouvons même que ce grand empire du démon, avant la loi de justice, manquerait à l'intelligence de toute la théodicée chrétienne dont toute l'économie ne repose, en définitive, que sur lui. « Le monde tout entier est placé sous l'empire du malin, dit saint Jean; c'est le prince du monde, c'est le prince de la mort, dont il a les *clefs*. » Il les a jusqu'à Jésus, et lorsque ce vainqueur divin descend dans le *schéol* pour les lui enlever, et qu'il en tire les âmes des justes soupirant après sa venue, il est non-seulement très-permis, mais très-logique de croire qu'elles subissaient dans les limbes, c'est-à-dire dans une division privilégiée de ce schéol, une partie de ce joug tyrannique que l'Évangile seul allait briser complétement. Le contraire même ne se comprendrait plus du tout, et

1. *Dial. cum Tryphone.*
2. *In Reg.*, l. I, ch. XXVIII.
3. Quæst. XII.
4. *De Divinatione*, l. II, quæst. IV.
Le *Dictionnaire des prophéties* demande où l'on a pu prendre de telles *stupidités, folies* ou *puérilités.* » Il le voit.

c'est à force de vouloir caresser les tendances rationalistes sur les démons, que l'on finit par rendre l'ensemble du christianisme tout à fait inintelligible.

Mais nous en avons trop dit, et nous en avons encore trop à dire sur ce sujet, pour insister ici davantage.

S'ensuit-il, pour cela, que ce soit l'évocation de la pythonisse qui ait été ici la cause efficiente? Nullement. Nous avons déjà dit ailleurs qu'on ne distinguait plus assez, comme on le faisait autrefois, entre les divers ordres de causes, occasionnelles, efficientes, etc., et nous signalons continuellement le désordre qui résulte de cet oubli.

Ici, nous défions que l'on sorte d'embarras si l'on n'essaye pas de revenir à ces scolastiques, mais très-judicieuses distinctions.

Ainsi, bien que l'évocation de la pythonisse fût la cause *occasionnelle* du retour, comme il le paraît par ces mots : « Pourquoi m'as-tu inquiété, *en voulant me faire susciter?* » il semble qu'elle n'en fut nullement la cause *efficiente,* si l'on fait attention à l'*étonnement* qui « prouve, dit Fréret, qu'il se passa là quelque chose d'insolite. »

Ceci doit paraître, nous en convenons, un peu contradictoire; mais d'abord il faut s'en prendre au texte sacré, ensuite il faut se reporter à tout ce que nous avons dit tant de fois de la continuation d'une assistance ou d'une épreuve après la mort par l'un des deux génies entre lesquels la vie s'est écoulée. On pourra comprendre alors que Samuel ait été tout à la fois « inquiété par son mauvais génie, *cur me inquietasti?* », et secouru par l'intervention insolite du bon ange avec lequel il monte, double apparition qui épouvante la magicienne. « *J'ai vu des dieux,* » dit-elle, et ce mot seul, que nous ne trouvons expliqué par personne, nous prouve qu'au lieu de voir monter *le* démon auquel elle était habituée, elle avait vu monter au moins *deux* personnages qui n'étaient, à notre avis, que Samuel et son bon ange.

Cette fois, c'était le bon Dieu, c'est-à-dire l'esprit *psycho-*

pompe, qui se chargeait d'organiser la vision pendant que Samuel prophétisait[1].

Mais on argumente encore, et l'on objecte : « La prophétie ne fut pas exacte, car elle dit que le lendemain Saül et ses trois fils seraient avec lui, et ils n'y furent que peu de jours après. « Quand cela serait vrai, il faudrait toujours s'émerveiller de la triple réalisation des trois arrêts; mais ce n'est pas vrai, le mot *cras*, demain, comme on l'a prouvé par plusieurs exemples, signifiant fort souvent un temps très-rapproché.

Enfin, quant aux mots *avec moi*, on y trouve une fois de plus la preuve qu'on pouvait partager le séjour du *schéol*, sans y subir le même sort.

Arrêtons-nous ici, et que ce grand drame de Saül serve au moins à nous intimider nous-mêmes, et surtout à intimider nos Saüls de club et de salon; qu'ils sachent que plus d'un nécromant de nos jours fait monter *des dieux* auxquels il était loin de s'attendre, et qu'à plus d'un il fut prophétisé : « Demain tu seras avec moi. »

Ici c'est la Bible qui les juge. Écoutons maintenant leurs excuses empruntées aux anciennes coutumes de l'Église.

1. Nous avons vu que l'Église appelait saint Michel le « conducteur des âmes. »

N. B. Bien que l'appendice qui va suivre renferme nos conclusions, nous nous croyons obligé de l'isoler du texte courant, parce que, ne pouvant plus appartenir « à l'antiquité profane et sacrée, » il se borne à l'éclairer et à le compléter, conformément à notre sous-titre : ***Tous les siècles s'éclairant mutuellement.***

APPENDICE V

CHAPITRE XV

« LES AMES SÉPARÉES ET L'ÉGLISE ; PRINCIPES ET PRATIQUE. »

§ I.

PRINCIPES.

Lorsqu'à la longue attente du Messie eut succédé sa présence, lorsque, forcé de rendre à la lumière ses captifs du premier monde, le schéol eut reçu la *morsure* de son maître [1], il n'y eut plus véritablement de mort sur la terre ; il n'y eut plus qu'un sommeil transitoire pour le corps, et pour l'âme une vie momentanément séparée d'un compagnon que l'avenir lui rendrait.

La renaissance était complète ; écoutez :

« Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

« Je vais prier mon Père, pour que là où je serai vous y soyez *ous* avec moi.

« Il séchera toutes les larmes de leurs yeux, il fera la volonté de ceux qui le craignent.

« Il comblera tous les désirs de leurs cœurs.

« Vous pleurez parce que je vais à mon père, mais courage, encore un peu de temps et *vous me reverrez*, et votre joie sera parfaite et personne ne pourra plus vous l'enlever.

« Nous sommes tous les pierres d'*un seul et même* édifice.

1. « O Mort, je serai moi-même ta *morsure*. »

« *Il amènera avec lui tous ceux* qui se seront endormis avec lui. » (Saint Paul, *Thessal.* IV, 10.)

Il faut savoir s'arrêter, mais c'est toujours avec peine lorsqu'on puise dans cette mine intarissable des vraies et seules consolations.

Celles-ci sont tellement puissantes que, malgré l'amertume de leur douleur, des pères, des époux, des amis ont dû paraître moins sensibles, par cela seul qu'ils comprenaient tout l'esprit de la terrible épreuve et qu'ils en pressentaient déjà la fin.

Et comment en serait-il autrement? Sur cette terre, tout le christianisme repose sur l'adoration *en commun*. « Si deux ou trois de mes disciples sont assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Pourquoi cette association, si recommandée avant la récompense, ne le serait-elle plus après? « Il comblera les désirs de leurs cœurs. » Donc, un salut partagé demeurant le vœu le plus ardent de ceux qui auront aimé sur la terre, pourquoi leur serait-il refusé?

Voilà pourquoi « tous nos jours étant des adieux, » comme le dit Chateaubriand, la prière pour les morts sera toujours l'un des traits les plus touchants de la doctrine de l'Église, l'un de ces cachets de maternité catholique, dont l'absence laisse partout où on les a supprimés un vide immense pour le cœur, et le plus désespérant illogisme pour la raison.

Nous y reviendrons.

La communion en Dieu, l'échange mutuel des vœux et des prières, non-seulement autorise, mais prescrit la solidarité future dans le bonheur et la certitude de la réunion. Le christianisme n'eût-il fait que substituer de tels bienfaits à ces supplications tremblantes adressées *aux dieux mânes*; n'eut-il fait autre chose que de remplacer cette conjuration terrible : « Ne leur soyez pas trop cruels, ô dieux ! » par cette consolante affirmation : « Sa grâce n'a pas moins soin des morts qu'elle n'a soin des vivants » (Ruth, 20), le christianisme, disons-nous, n'en aurait pas moins changé radicalement le sort du monde, car c'est en cela et ce n'est qu'en cela que consiste la *bonne nouvelle*.

« C'est le bonheur du malheur, » a dit Mme de Sévigné. Mais jusqu'à quel point cette communion future, indirecte et prescrite dans le sein de Dieu, entraîne-t-elle nécessairement une communion plus immédiate, plus directe et plus sensible entre les âmes qui se pleurent et qui se recherchent? Voilà maintenant ce qu'il nous faut examiner avec prudence et discrétion.

Sujet plein de délicatesses et d'écueils, mieux résolu mille fois dans le secret de nos cœurs désolés que par tous les arguments des docteurs, mais qu'il n'en faut pas moins, dans ces années de scepti-

Digitized by Google

cisme et de découragement, entourer de toutes les lumières que peuvent fournir les enseignements, les traditions, les faits, et avant tout les principes et la pratique de l'Église.

Or, si nous étions assez osé pour mettre en doute ici la réalité des apparitions déjà signalées dans l'Ancien Testament, mais bien autrement fréquentes dans le Nouveau, et dont toute l'histoire de l'Église et des saints est véritablement tissée, nous ne serions plus catholique.

Toutefois, que de questions et de détails viennent se dresser autour de ce principe fondamental!

L'âme séparée intervient-elle en substance dans ces apparitions? — Peut-elle intervenir d'elle-même et par elle seule? — De quoi se compose son fantôme? — Est-il permis de l'*évoquer* comme il est permis de l'*invoquer?* — Y a-t-il des consultations interdites et des consultations permises, etc.?

Simple et modeste rapporteur, en regard de chacune de ces questions palpitantes d'intérêt, contentons-nous de placer les réponses que nous trouvons dans nos maîtres, demi-réponses peut-être pour tous ceux qui ne veulent que des affirmations péremptoires, réponses suffisantes pour tous ceux qui admirent avec quel soin providentiel, dans l'intérêt des mérites de la foi, le voile qui dérobe la vue de l'autre monde se soulève par moments sans se déchirer jamais.

1. — Saint Augustin et les âmes séparées.

Saint Augustin va nous poser le problème de la manière la plus intéressante et le résoudre en *partie*. Retenons bien cette dernière expression.

L'autre jour, un ouvrage spirite, qui croit aveuglément à toutes *ses* apparitions, opposait magistralement à notre *ignorance*, tout en *la gourmandant*, le beau passage dans lequel le grand évêque affirmait « avoir revu plusieurs fois en rêve sainte Monique, sa mère, et en avoir reçu des avis importants, » et il en concluait que « rien n'était plus habituel et jusqu'à un certain point plus *naturel* aux yeux mêmes de l'Église. »

Sans nier un principe que nous allons établir nous-même tout en ne le trouvant pas *naturel*, voici ce que nous lisons à notre tour dans saint Augustin :

« Ah ! si les âmes des défunts *pouvaient intervenir* (d'elles-mêmes) dans les affaires de ce bas monde et des vivants, elles nous entre-

tiendraient toutes les fois que nous les voyons en songe, et, pour ne rien dire des autres, elle serait auprès de moi toutes les nuits, cette mère sainte et bien-aimée qui, pendant ma vie, né m'abandonnait ni sur terre ni sur mer! Et cependant *elle ne vient jamais* consoler les chagrins du fils qu'elle aimait uniquement et dont elle ne pouvait supporter les tristesses. Mais le psaume a dit vrai : « C'est parce que mon père et ma mère m'ont abandonné, que le Seigneur m'a recueilli[1]. » Et s'ils nous ont *abandonnés*, comment pourraient-ils *intervenir?* Et s'ils n'interviennent pas, comment d'autres morts pourraient-ils savoir ce que nous faisons ou souffrons?... Comment pourrons-nous dire, en effet, que les morts sont en repos, s'ils continuent de voir après leur mort toutes les calamités qui nous affligent?... Que devient le bienfait de la promesse que Dieu fit au roi Josias « de l'enlever de ce monde, afin qu'il ne vît pas les maux qui allaient l'affliger[2]? *Il faut donc avouer* que les morts ne savent pas ce qui se passe dans ce monde, au moins au moment où cela se passe, car ils peuvent l'apprendre de ceux qui vont les retrouver, ou par des communications angéliques *dans la mesure de la permission divine.* « Par là, dans la même mesure, et par la même raison, certains morts (l'Écriture l'atteste) sont envoyés sur terre, comme il est dit de Moïse, de Samuel et d'Élie. »

« Mais, nous dira-t-on, comment les saints martyrs peuvent-ils donc secourir dans leurs nécessités tous ceux qui les implorent, si les morts n'interviennent pas et s'ils ignorent ce que font les vivants; car ce n'est pas sur des bruits vagues, c'est sur d'*inébranlables témoignages* que nous connaissons l'apparition du saint confesseur Félix *aux regards de tous les habitants de Nole,* lorsque leur ville était assiégée par les Barbares? Mais de ce que Lazare est ressuscité, nous n'en concluons pas que tout homme a le pouvoir de ressusciter un mort, comme tout homme qui veille a le pouvoir de réveiller celui qui dort[3]. Gardons-nous de confondre l'ordre et les limites *de la*

1. *Ps.* XXVI, V. 10.

2. *Rois,* XXII, 18-20. On peut dire que nous faisons chaque jour le même raisonnement que le saint docteur. « Qu'il est heureux, pensons-nous, que telle personne soit morte, car elle serait bien malheureuse si elle voyait telle chose! » Sachons donc un peu mieux respecter la paix et le repos des morts, et ne les faisons pas remonter ou descendre à tout propos, à la clarté de nos bougies!

3. Restreinte au pouvoir d'évoquer, il est impossible de trouver une expression qui définisse mieux et stigmatise davantage les prétentions de nos nécromants modernes.

nature avec *l'ordre miraculeux*. Quoique Dieu se trouve aussi dans les choses de la nature et que les miracles aient aussi leur côté naturel, il ne faut donc pas penser que *tous* les morts interviennent parce que les martyrs sont venus aider ou guérir *quelquefois* ceux qui les imploraient. Mais il faut bien se persuader que dans ce dernier cas c'est par un acte de *la puissance divine*, précisément parce que les morts en sont *incapables* par la leur[1]. »

Quelle admirable sagesse! et comme elle justifie bien ce mot du comte de Maistre : « L'Église seule a su marcher d'un pas sûr entre l'illuminisme et le naturalisme! » Dans ce passage de saint Augustin, on trouve tous les mérites : celui du philosophe qui rend hommage aux faits, celui du critique prudent qui restreint leur domaine, celui du théologien qui distingue les limites des deux ordres. Nous allons voir tout à l'heure celui de l'humble et saint docteur, qui sait, quand il le faut, avouer l'impuissance de ses propres lumières.

Voici le point important bien établi.

Les morts ne reviennent pas *à tout propos*, et ne *se reveillent pas comme tout dormeur* au caprice du premier venu; mais quand *parfois* ils reviennent, c'est par une disposition particulière de celui qui la refuse à tous les autres.

La doctrine de l'Église est là-dessus si générale, que ce serait multiplier inutilement les pages que d'en ajouter d'autres à celle-ci.

Maintenant, comment, dans ces cas exceptionnels et de *permission divine*, les choses se passent-elles? comment et par qui s'organise, pour ainsi dire, le mystère?

Évode, l'ami du grand docteur, lui demandait un jour : « Comment se fait-il que des morts reparaissent dans leurs maisons et qu'ils soient vus, de jour ou de nuit, par des gens bien éveillés ou par des gens qui marchent? Je l'ai bien des fois entendu dire. On raconte aussi que souvent, à certaines heures de la nuit, on entend des bruits et des prières dans les lieux où des corps sont enterrés, et surtout dans les églises. Je tiens ces récits de la bouche de plusieurs personnes : un saint prêtre a vu une multitude d'âmes sortir du baptistère avec des corps lumineux, et puis il a entendu des prières au milieu de l'église. Toutes ces choses favorisent mon sentiment, et je m'étonnerais que ce fussent des contes. Cependant, je voudrais savoir comment les morts viennent et nous visitent, et comment on les voit autrement que dans des songes.

« Et les songes me suggèrent une autre question. Je ne parle pas

1. *De Cura pro mortuis*, § XIII, XIV, XV, XVI.

ici des *images* qui peuvent traverser l'ignorance de notre esprit; je parle des *apparitions réelles*[1]... Je me souviens que de saints hommes, Profuturus, Privat, Servilius, qui appartenaient à notre monastère et qui m'ont précédé sur le chemin de la mort, m'ont parlé en songe, et que ce qu'ils m'ont dit s'est accompli. Est-ce un esprit meilleur qui prend alors leur figure et visite notre intelligence? Celui-là seul le sait pour qui rien n'est caché. »

Évode parle ensuite à son maître d'un jeune homme qui est décédé comme cela avait été annoncé dans un rêve par un de ses condisciples mort depuis peu. « Il s'est en allé, dit-il, en quelque sorte comme quelqu'un qu'on serait venu chercher. » Trois jours après, il apparaît à son tour à l'un des frères du monastère dans lequel son malheureux père s'était retiré. « Pourquoi venez vous? avait dit le frère. — Pour chercher mon père, » avait répondu l'apparition. Effectivement, le père se met au lit le même jour et meurt quatre jours après. « Que penser de si grandes choses? disait Évode. Quel maître pourra nous en révéler les secrets? Quand de telles difficultés m'inquiètent, c'est dans votre cœur que je répands le mien[2]. »

A cela, que répondait ce grand cœur? Il répondait d'abord par l'anecdote du médecin Gennabius qui, doutant de la vie à venir, avait été favorisé d'une vision en songe dans laquelle un beau jeune homme lui disait : « Gennabius, vous savez bien que vous dormez, n'est-ce pas? Vous savez bien que vous me voyez en songe et que, votre corps étant endormi, vos yeux corporels sont liés et ne voient rien? — Je le sais. — Eh bien ! de même que ces yeux se reposent et ne font rien, et que pourtant il y a en vous d'*autres yeux* avec lesquels vous me voyez, et que vous vous servez de cette vue, de même, après votre mort, sans aucune action de vos yeux corporels, vous verrez et sentirez encore. Gardez-vous, maintenant, de douter qu'il puisse y avoir une vie après le trépas. » « Et cet homme fidèle, dit saint Augustin, cessa dès lors de douter. D'où lui vint cet enseignement, si ce n'est de la providence et de la miséricorde de Dieu[3]? »

C'était encore là ce qu'on peut appeler répondre par les principes; mais sur le mode organisateur du mystère, le saint évêque était moins explicite; il commençait par hésiter, et cette hésitation va nous fournir de nouveaux motifs de prudence et d'indécision, relativement à l'identité de la personne et de l'image qui apparaît. « Oui,

1. Voilà ce que la science moderne veut absolument confondre.
2. Voir la lettre CLVIII[e], *Lettres de saint Augustin*, t. III, tr. Poujoulat.
3. Id., ibid., lettre CLIX.

répétait-il encore[1], il y aurait *impudence* de ma part à venir m'inscrire en faux contre les écrits et contre l'expérience des fidèles qui affirment avoir été témoins de ces choses ; mais il faut leur répondre qu'il ne suit pas de là que les morts aient toujours *réellement* le sentiment de tout ce qu'ils paraissent dire, indiquer ou solliciter dans les songes. Car les vivants aussi apparaissent souvent à d'autres vivants endormis, sans se douter de cette apparition, qu'ils apprennent avec étonnement de ceux qui l'ont eue. Si donc quelqu'un peut me voir en songe, lui racontant un fait ou même lui prédisant ce qui n'existe pas encore, lorsque de mon côté j'ignore complétement et ne m'inquiète pas de savoir s'il veille pendant que je dors, s'il dort pendant que je veille, ou si nous dormons ou veillons tous deux, qu'y a-t-il alors d'étonnant à ce que les morts ignorent complétement ce qu'ils paraissent avoir révélé aux dormants, et ce que ceux-ci à leur réveil reconnaissent être la vérité?... Eulogius, professeur de rhétorique à Carthage, et qui avait été mon disciple, m'a raconté depuis mon retour en Afrique qu'un jour, en étudiant la leçon qu'il devait faire le surlendemain à ses élèves, il trouva tellement obscur un passage de Cicéron, que la peine qu'il s'était donnée pour le comprendre l'empêcha longtemps de s'endormir. Le sommeil cependant finit par venir ; mais alors ce fut *moi* qui pendant ce sommeil vins lui expliquer ce qu'il n'avait pu saisir ;... ou plutôt ce n'était pas *moi*, mais c'était *mon image*, puisque, dormant ou veillant moi-même à Milan, si loin de lui par conséquent, et par delà les mers, j'étais loin de me douter et même de m'inquiéter de ce qui l'occupait. J'ignore complétement comment la chose arriva, mais je demande pourquoi les choses ne se passeraient pas de même, quand il s'agit d'un mort, que lorsqu'il s'agit d'un vivant, puisque dans les deux cas, soit qu'on dorme ou soit que l'on veille, on ignore par qui, où et quand votre image a été vue. »

Plus loin, cependant, il s'enhardit, et cette fois il ne s'y trompe pas. « Pourquoi, dit-il, n'attribuerions-nous pas ces *opérations angéliques* à une disposition de la providence divine qui se sert également du bien et du mal, dans la profondeur de ses jugements, pour l'instruction, la consolation ou la *terrification* des mortels?...

1. Saint Augustin, *Lettres*, n° CLIX.

2. — Apparitions personnelles ou impersonnelles.

« Quant aux martyrs dont nous avons parlé comme se montrant *eux-mêmes* à tous les regards, cette question dépasse mes forces, et j'ignore s'ils sont réellement là présents par eux-mêmes, en tant de lieux à la fois, si leur mémoire y est pour quelque chose, ou si Dieu, tenant compte de leurs mérites, ordonne à ses anges d'apporter de telles consolations à ceux qui savent honorer leur mémoire... Je le répète, le problème est au-dessus de mon intelligence, et je voudrais qu'un autre m'en donnât la solution... Car il n'y a que celui qui a reçu *le don* du discernement des esprits dont parle l'Apôtre, qui sâche ces choses comme on les doit savoir [1]. »

Quand un génie de la trempe et de la sainteté de celui-ci recule devant une question, quel est le téméraire qui oserait encore attendre de son propre esprit quelque lumière supérieure?

Mais le saint docteur a mille fois raison encore; des milliers de saints ont parlé sur toutes ces questions, et parlé de science certaine et par révélation. En outre, il est en théologie, comme en toute autre science, des hommes spéciaux qui ont dévoué leur longue existence à ces curieuses mais très-ingrates études, et qui, malgré tous les mépris et les oublis du monde, ont apporté à ces fouilles et accumulé dans ces recherches abstruses plus de dialectique, d'érudition et de véritable critique que les deux derniers siècles réunis ne sauraient en fournir.

Il est deux hommes surtout, deux jésuites, les pères Delrio et Tyrœe, bien connus des savants Bollandistes, qui ont fait véritablement autorité dans l'Église, le premier par l'étendue de ses recherches, le second par la sagacité prodigieuse et la sûreté de son jugement.

Nous allons d'abord donner à nos lecteurs une idée de la manière de ce dernier et, tout en laissant de côté ses gros volumes sur *les lieux infestès*, sur les *tumultes nocturnes*, sur les apparitions de *toutes les espèces*, etc., nous allons avant tout nous en tenir à son traité des apparitions des *vivants* sous leur forme propre et humaine, puisque saint Augustin nous dit que c'est le point de départ pour bien juger celles des morts, auxquelles nous passerons ensuite.

1. Voir dom Calmet, *Apparitions*, p. 413.

Tyrœe, après avoir donné, comme tous les théologiens, des règles si sages et si parfaites pour distinguer les apparitions naturelles des surnaturelles, et en avoir placé le critère, non pas seulement dans un phénomène exactement semblable dans les deux cas, non pas dans *le siége de la puissance mentale qui le perçoit*, puisqu'il est encore le même dans les deux cas, non pas dans les impressions de *terreur* et de joie qui varient suivant les personnes, non pas même dans *la réalisation* partielle des événements prédits, puisqu'elle peut suivre aussi par hasard les rêves naturels, mais dans *la réunion de toutes ces conditions* de persistance, de suite, de logique, de révélation de choses cachées et de réalisation *parfaite*, ajoute : « Cette réunion constitue seule un ensemble tout à fait *præternaturel*, et nécessite par conséquent une cause efficiente toute spéciale, dont les *fonctions et les services, functiones et officia*, nous éclairent ensuite sur sa valeur et ses qualités particulières. »

« C'est de cet ordre d'apparitions que saint Augustin disait « qu'il y aurait de sa part *impudence* à le nier. » C'est de lui que le cardinal Bona dit à son tour : « On a le droit de s'étonner qu'il se soit trouvé des hommes de bon sens qui aient osé les nier tout à fait, ou les attribuer à une imagination trompée. » « Ces incrédules, dit saint Jérome à Vigilance, ne font pas autre chose que d'imposer des lois à Dieu [1]. »

Comme Tyrœe, nous supposons donc la nécessité d'une cause præternaturelle; reste à savoir maintenant si ce sont les morts eux-mêmes qui la constituent en nous apparaissant, ou des esprits qui prennent leur figure. La théologie, qui précise toutes les difficultés, désignait autrefois cette alternative par les deux mots *hétéroprosopos*, image étrangère, et *autoprosopos*, image propre ou personnelle.

Tyrœe ne s'arrête pas encore à cette distinction commune, et fait remarquer qu'il en faut encore une entre la *présence* et *l'action*, et nous allons voir pourquoi.

La plupart du temps, le phénomène qui représente des vivants ayant lieu sans que ceux-ci s'en doutent le moins du monde, et la même ignorance devant par analogie se retrouver de même chez les morts, il est clair que ce ne sont pas eux qui, dans ce dernier cas, fabriquent leur image, et d'après cela il est à croire qu'ils ne la fabriquent jamais et qu'elle est l'œuvre des vrais esprits, auxquels tout le monde reconnaît cette puissance. Voilà pour l'action.

1. *Ad. Vigil.*

Il en est tout autrement de la *présence*. Elle peut exister ou ne pas exister, dans un phénomène qui se passe parfaitement d'elle.

Mais, va-t-on nous dire, qui nous certifiera dès lors que les vivants représentés puissent jamais être présents? — Qui? Les vivants eux-mêmes, dans telle ou telle occasion; car si nous les croyons lorsqu'ils nous disent y avoir été complétement étrangers, nous devons les croire aussi (s'ils méritent d'être crus) lorsqu'ils nous affirment qu'ils y ont participé.

Nous ne savons si nous nous faisons bien comprendre de nos lecteurs; mais ils nous pardonneraient, s'ils pouvaient voir de quels énormes travaux et de quelle argumentation latine et scolastique nous essayons d'extraire ces aperçus.

Venons aux exemples.

Non, il *n'était pas là*, saint Augustin, lorsque son *image*, comme il le dit, expliquait la nuit, et sans qu'il s'en doutât, à son disciple un passage de Cicéron. Il n'y était pas davantage, lorsqu'en songe il ordonnait à Palladie de se rendre au tombeau de saint Étienne où elle recouvrerait la santé, ce qui eut lieu en effet, au vu et au su de tout le peuple d'Hippone qui en loua Dieu [1].

Il n'était pas *là*, Phocas, lorsque l'empereur Maurice le voyait donnant la mort et une cruelle mort à lui et à sa famille.

Saint Melette, évêque d'Antioche, n'était pas *là*, lorsque Théodose le Grand, qui ne le connaissait pas, le voyait en songe et à l'avance lui posant une couronne sur la tête, ce que son entourage traita de rêverie chimérique,... jusqu'au jour où le fait vint réaliser cette chimère.

Lorsque Roger, comte de Calabre et de Sicile, faisait le siége de Capoue, saint Bruno lui apparaît en songe et l'avertit d'un complot qui allait, dans quelques minutes, livrer toute son armée à ses ennemis. « Hâte-toi, lui dit-il, si tu veux éviter ta perte. » Le comte ne se le fait pas répéter, sonne l'alarme, s'empare de cent soixante-deux conjurés, et prévient ainsi la trahison qui recevait déjà un commencement d'exécution. Quelques mois après, Roger se rend au désert de saint Bruno pour le remercier, mais le saint décline cet honneur, affirme *qu'il n'y est pour rien*, et lui explique « qu'il aura été représenté là par un de ces anges auxquels Dieu donne la surintendance des combats [2]. »

Saint François Xavier prétendit ne pas le savoir, lorsque étant sur

1. *De Cura pro mortuis*, § XVII.
2. Dom Calmet, *Apparitions*, p. 96.

un bâtiment pendant une tempête, on le vit empêchant au large une autre barque de sombrer.

On n'en finirait pas s'il fallait énumérer tous les vivants, saints ou profanes, qui, *à leur insu*, ont apparu en d'autres lieux que celui qu'ils occcupaient, et nous en tirons cette conclusion très-logique : qu'ils ne sont ni les auteurs, ni les témoins de ces apparitions organisées, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par un peintre surintelligent qui reproduit aux yeux des populations ou des individus leurs traits, leur apparence corporelle et jusqu'aux vêtements qui leur sont familiers.

Nous insistons sur cette dernière particularité, parce qu'elle détruit toute nécessité de *replication*[1] corporelle, ainsi que tout reflet fluidique de la puissance vitale. Les vêtements ne pouvant avoir pour cause ni l'un ni l'autre, il est clair qu'ils sont ici ou peints, ou modelés par un artiste supérieur à l'homme, et qui n'a nullement besoin de la présence du modèle; il suffit qu'il le connaisse.

Mais si nous avons pu dire avec vérité qu'on *n'en finirait* pas si l'on voulait énumérer tous les cas dans lesquels les vivants ont déclaré *n'y pas être*, ce serait bien autre chose encore s'il fallait énumérer tous les cas opposés, c'est-à-dire toutes les apparitions de vivant à vivant, dont les apparaissants avaient pleine et entière connaissance.

En regard de saint Bruno, qui se récuse, on aura saint Benoît, qui plane au-dessus de saint Maur marchant sur les eaux pour sauver le jeune Placide, et qui, *sans le nier*, lorsqu'on veut lui en rapporter la gloire, se contente de dire que la prompte obéissance de saint Maur a tout fait[2].

Il en est de même de la visite nocturne qu'il fit à ses frères de Terracine, pour leur apporter le plan du couvent qu'il y faisait bâtir; il la répéte deux fois, et, dans une troisième, il leur reproche de ne pas avoir suivi ce plan. « Mais vous n'êtes pas venu, disent les frères. — Ne m'avez-vous pas vu en songe? » reprend le saint[3].

Saint Augustin, malgré ses hésitations, nous affirme la faculté d'un frère Jean qui, *de jour*, promettait sa visite en image et *en songe* à tous les affligés qui la réclameraient; et il leur tenait constamment parole. C'est par lui que le grand Théodose connut l'issue future de la guerre contre le tyran Eugène[4].

1. Replication ou duplicata de la personne.
2. *Vie de saint Benoît*, par saint Grégoire.
3. Id., ibid.
4. *De Cura pro mortuis*, § 17.

Il est évident que tous ces saints avaient pleine connaissance du rôle merveilleux qu'on leur faisait ou qu'on leur permettait de remplir. Pourquoi refuser aux morts la même grâce?

Sainte Potamienne était pour quelque chose, sans doute, dans la conversion de son bourreau Basilide et de plusieurs autres auxquels elle apparaissait après sa mort[1]. Ce seul exemple doit nous faire ajouter foi à Origène nous affirmant que « beaucoup de conversions sont dues à ces apparitions qui, soit à l'état de veille, soit en songe, suffisent pour faire voler au martyre ceux qui en ont été favorisés[2]. » Nous ne pouvons, sans une injustice extrême, mépriser l'attestation si formelle de ce grand homme. « Quant à nous, dit-il, nous avons vu *par nous-même de telles choses, et en si grand nombre,* que nous aimons mieux nous taire que de les exposer à la risée des incroyants; et cependant, *Dieu nous est témoin* du soin avec lequel nous évitons les fables et de notre seul désir d'appuyer par des exemples la doctrine de Jésus-Christ[3]. »

Saint Basile, dans son panégyrique de saint Mamant martyr, s'exprimait ainsi : « Mes frères, souvenez-vous de notre bienheureux, autant de fois, *quotquot,* que vous l'aurez vu en songe. »

Au moment de sa mort, saint Martin apparut à saint Séverin et à saint Ambroise. « Malgré la distance qui les séparait, il continua d'apparaître, ou plutôt, comme on disait autrefois, de *s'apparaître à tous ses frères*[4]. »

Ce sont encore les saints Gervais et Protais qui viennent, après leur mort, montrer à saint Ambroise le lieu de leur sépulture.

Saint Paulin nous apprend que saint Ambroise, mourant à Milan, apparut au moment même à plusieurs saints personnages de l'Orient, vivant avec eux et leur imposant les mains, comme en fait foi la lettre de Simplicien, son successeur, conservée dans les archives du monastère. Ce dernier avait entendu dire souvent à saint Zénobias, évêque de Florence, que saint Ambroise avait apparu bien des fois priant à l'autel de la basilique Ambroisienne élevée par ses soins, et *dans laquelle il avait promis aux religieux d'apparaître plus souvent qu'ailleurs.* C'est dans ce même monastère que, pendant le siége de Radegise, il apparut à un moine pour lui annoncer que le surlendemain il procurerait un grand secours à la ville. Effectivement, le

1. Eusèbe, *Prépar.*, l. VI, ch. IV.
2. *Contra Cels.*, l. I.
3. Id., ibid.
4. Saint Gregoire de Tours, *Vie de saint Martin.*

surlendemain, on vit arriver l'armée de Stilicon, sur laquelle on ne comptait pas, ce qui mit l'ennemi en déroute [1].

Pendant que le monde, sur la foi de la plus enténébrée des critiques, s'imagine que, tout en admirant le caractère et les vertus des saints, on peut retrancher de leur vie la plus grande partie des miracles et la presque totalité des apparitions, voilà que ces apparitions, au contraire, se lient à toute la vie du saint et ne font qu'un avec elle ; et quand on pense que ces apparitions étaient sanctionnées fort souvent par la découverte de leurs reliques ignorées de tous et que ces reliques se trouvaient sanctionnées elles-mêmes par des milliers de guérisons et de miracles du premier ordre, s'élevant jusqu'à la résurrection des morts, on se demande comment la Providence eût pu permettre que des esprits d'erreur se jouassent d'aussi grandes vies, en les déshonorant par des supercheries aussi coupables.

Au reste, cette présence formelle des personnes apparues a plus d'une fois été certifiée par leurs anges eux-mêmes, et pour n'en citer qu'un exemple, rappelons-nous la déclaration faite par l'archange saint Gabriel, manifesté lors de la translation des reliques de saint Marcellin, et déclarant « qu'il n'était pas seul et que saint Marcellin était avec lui [2]. »

3. — *Bilocation des saints et des sorciers.*

Les saints nous offrent d'ailleurs de leur vivant une merveille parfaitement certaine et qui nous paraît bien moins difficile à comprendre après leur mort : c'est une certaine faculté de *bilocation* que nous avons déjà signalée jusque dans nos histoires de sorciers [3]. Il s'agit, cette fois, du *corps* réel qui se trouve en un lieu, et qui n'en participe pas moins aux aventures et vicissitudes subies par l'*esprit* en d'autres lieux.

C'est ainsi que sainte Liduine, étant à Rome et visitant avec son ange et *en esprit* les lieux saints, glisse et tombe, toujours en esprit, sur le pied droit. Néanmoins, l'entorse est *réelle* et dure à Rome plusieurs jours ; de même, visitant en esprit tous les sanctuaires de Rome et passant près d'un buisson, elle s'enfonce dans le doigt

1. *Vie de saint Ambroise.*
2. Voir Éginhard, l. III, *de Translatione.*
3. Voyez tome I, « Cideville et ses analogues. »

spirituel une épine qui la fait beaucoup souffrir le lendemain dans son doigt *de chair*.

Les annales des Bollandistes[1] sont remplies de ces faits de bilocation. C'est saint Joseph de Copertino promettant à Octave Piccino, déjà très-vieux, de venir l'assister dans ses derniers moments. « Je vous le promets, lui dit-il, *quand même je serais à Rome;* » et il tient sa promesse. D'Assise, où il était dans sa cellule, il assiste encore sa mère mourante à Copertino.

Saint Pierre d'Alcantara *passait* pour ainsi dire *sa vie* à se transporter en esprit là où il y avait une querelle à apaiser, une maladie à guérir, une larme à sécher, *et il le savait toujours*.

Saint Antoine de Padoue monte un jour en chaire à Monte-Pessulo; mais se rappelant au milieu de son sermon qu'il a oublié d'avertir un des frères d'une oraison qu'il doit chanter immédiatement après, *il rabat son capuchon sur sa tête* et garde un silence de quelques instants, après lesquels il reprend son sermon au point où il l'avait laissé. On sut que pendant ce temps-là il avait réparé mentalement son oubli en avertissant le bon frère.

On connaît enfin l'histoire si merveilleuse de Marie d'Agreda. On sait que cette femme extraordinaire, sans sortir de son couvent, avait converti une partie du Mexique; que pendant qu'elle se croyait transportée, tantôt corporellement, tantôt spirituellement, en ces lieux, dont elle dépeignait tous les détails topographiques et nommait tous les habitants comme on ne peut le faire d'ordinaire qu'après un séjour de plusieurs années, les Indiens la voyaient de leur côté, l'écoutaient et profitaient tellement de ses instructions, que, lorsque les Franciscains découvrirent beaucoup plus tard et voulurent évangéliser ces peuplades, ils les trouvèrent toutes préparées et demandant instamment le baptême qui leur avait été annoncé par *la femme*. Pour savoir quelle pouvait être cette femme, on leur soumit plusieurs portraits qu'ils méconnurent tous jusqu'à ce qu'on leur montrât celui de Marie d'Agreda. Il ne fallut rien moins que

1. M. Renan confesse quelque part que, s'il était enfermé dans un cachot pour le reste de ses jours, il s'en consolerait pourvu qu'on lui laissât les *Actes* de ces savants théologiens. De deux choses l'une cependant : ou les faits racontés par ces grands critiques sont tenus pour vrais, et alors on comprend l'immense intérêt qu'ils inspirent; ou ils sont tenus pour faux, et alors... les *Mille et une Nuits* sont beaucoup plus *amusantes*. Est-ce que par hasard M. Renan serait parfois tenté de prendre au sérieux Bollandus? Qu'il le dise donc, et surtout qu'il le prouve.

l'entremise de saint Bernardin de Sienne, pour arracher de l'humilité de Marie l'aveu de cette grande mission qu'elle avait peine elle-même à comprendre. Mais tous les détails transcrits sous sa dictée pendant une triple enquête coïncidèrent si ponctuellement avec ceux que le franciscain Benavidés, directeur de la maison du Mexique, avait obtenus des sauvages, qu'il fut impossible de se refuser au miracle.

Au reste, nous possédons dans notre histoire toute contemporaine deux faits parfaitement attestés qui prouvent tous deux et de la manière la plus positive *la conscience* de celui qui subit la bilocation.

La première regarde M. Olier, le célèbre et saint fondateur de la communauté de Saint-Sulpice. C'est lui-même qui la raconte.

« Un jour étant en la retraite, où je me disposais à entreprendre le premier voyage de la mission d'Auvergne, j'étais dans ma chambre en oraison, lorsque je vis cette sainte âme (la mère Agnès, prieure du couvent de Langeac, qui avait reçu ordre par une vision de la très-sainte Vierge de prier pour M. Olier qu'elle ne connaissait pas) venir à moi, avec une grande majesté. Elle tenait d'une main un crucifix, et un chapelet de l'autre ; son ange gardien, parfaitement beau, portait l'extrémité de son manteau de chœur, et de l'autre main un mouchoir pour recevoir les larmes dont elle était baignée. Me montrant un visage pénitent et affligé, elle me dit ces paroles : « Je pleure pour toi, » ce qui me donna beaucoup au cœur et me remplit d'une douce tristesse. Durant ce temps, je me tenais en esprit à genoux devant elle, quoique je fusse effectivement assis; *je crus sur l'heure que c'était la sainte Vierge.* »

Mais l'apparition étant revenue une seconde fois, M. Olier comprend au costume que c'est une religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, et se promet de faire une exacte recherche pour savoir dans quel monastère elle se trouvait.

Peu après son arrivée en Auvergne, il prend la route de Langeac. Tout ce qu'il entend raconter de la sainteté de la mère Agnès, dans cette ville et dans l'hôtellerie même où il s'arrête,... lui donne un nouveau désir de voir cette fille extraordinaire... Il va la visiter dans son couvent; c'est alors que, frappé de revoir à Langeac la même personne qu'il avait vue à Paris, il lui dit : « Ma mère, je vous ai vue ailleurs. » Agnès lui répondit : « *Cela est vrai,* vous m'avez vue deux fois à Paris, où je vous ai apparu dans votre retraite à Saint-Lazare, parce que j'avais reçu de la sainte Vierge l'ordre de prier pour votre conversion. »

Ce qui exclut tout doute à cet égard, c'est le témoignage de

M. Olier, les dépositions de vingt-quatre témoins auriculaires et la pleine notoriété du fait par toute la France, enfin l'examen qui en fut fait par la congrégation des rites, avec l'attention la plus sévère et toute la rigueur accoutumée de cette congrégation.

« Visibilem et quidem corporaliter se reddidit, » dit cette congrégation.

« *Elle* se rendit visible, et même corporellement. »

Le second fait est celui de saint Liguori, évêque de Sainte-Agathe, interrompant pendant une demi-heure l'office qu'il célèbre dans cette ville pour aller à Rome donner les dernières consolations au pape Clément XIV expirant. Après quoi, il revient dans son corps laissé à l'autel, annonce aux fidèles la mort du saint-père et reprend son office[1].

1. Görres, auquel nous empruntons ces derniers faits (*Mystique*, t. II, p. 233), retombe ici dans sa malheureuse habitude de chercher aux miracles quelque analogie scientifique. Ainsi, après avoir rapporté la faculté possédée par quelques saints de traverser les portes fermées, faculté présentée par Notre-Seigneur lui-même comme un miracle capital, Görres nous dit que ce fait ne peut plus être regardé comme un mensonge, « depuis que Berzelius et Davy ont fait pénétrer le fluide galvanique à travers la matière. Donc la matière n'est pas impénétrable à la matière » dit-il... Tout le monde sentira la maladresse de cette comparaison, qui d'abord détruit le miracle et suppose ensuite ce qui est toujours en question, à savoir la matérialité du galvanisme. Il est un peu moins malheureux lorsqu'il cite les somnambules magnétiques, parce que, effectivement, dans ce dernier cas, c'est encore une influence surhumaine qui opère le prodige. Il rentre alors dans tous nos transports de sorciers qui étaient bien réellement au sabbat, et dont le transport s'opère alors comme celui des Lapons. On sait que, pour prouver la réalité de ce transport extatique, ceux-ci rapportent ordinairement du pays où ils se sont rendus — pendant que leurs corps restent inanimés sous leurs tentes — tout ce qu'on leur a demandé comme gage de véracité : un couteau, un anneau, un soulier ou toute autre chose (Jean Scheffer, *Laponia*, in-4°, chap. XI). On voit que les Lapons ont beaucoup plus de critique qu'on ne le pense. Le tort de Görres n'est donc pas de citer cet analogue, mais de le naturaliser par suite de son engouement magnétique et de ne pas voir que le somnambulisme *naturel* ne lui a jamais rien offert de semblable. Nous le comprenons davantage lorsqu'il nous dit, en finissant, que « l'extatique *se rend* visible et sensible aux autres, en faisant passer en eux, à l'état de perception claire et distincte, le sentiment confus du centre supérieur (et divin) auquel il appartient, car c'est dans ce centre qu'ils sont en rapport avec lui, comme s'il leur était immédiatement présent » (ibid., page 351). A la bonne heure ! mais ne se place pas dans ce centre et n'y fait pas entrer les autres qui veut, et surtout s'il est divin.

Le don de *bilocation* pendant la vie restant donc établi, nous remercions cette fois Görres d'en avoir déduit, conformément au principe d'analogie posé par saint Augustin, « qu'il devait subsister après la mort, » et d'avoir dit : « La mort qui, dans un certain sens, n'est qu'un ravissement et une extase, développe ce genre de phénomène, soit du côté de celui qui apparaît, soit du côté de celui qui reçoit l'apparition [1]. »

Il paraît certain que dans les deux *mondes* c'est l'âme aidée de son coadjuteur spirituel, avec lequel nous avons dit qu'elle ne faisait plus qu'un, qui apparaît ordinairement ; mais ne l'oublions pas, son rôle est entièrement *passif*, elle n'y est pour rien, et ce qui le prouve, c'est que le même phénomène a lieu, qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit pas. Les théologiens décidaient en ce cas de sa présence ou de son *alibi*, non par le fait, mais, comme pour les *vivants*, par les affirmations positives du sujet et les mille autres preuves de sa véracité.

L'ange gardien et, chez les sorciers, les démons, sont donc les agents véritables de ce que Tyrœe appelle judicieusement l'*exposition*.

Mais comment cet esprit s'y prend-il à son tour, et quel est son secret ?

4. — *Mode de l'apparition.*

Ici les difficultés deviennent tellement compliquées et perdent tellement de leur importance en devenant plus curieuses, qu'on se sent presque heureux de ne pouvoir les résoudre. Il faut bien, en effet, que la mort conserve ses terribles mystères ; notre seule consolation est dans la certitude qu'elle n'emporte pas tout, et qu'elle peut suspendre parfois la rigueur de ses lois.

Tyrœe établit, avec la plupart des théologiens, que les anges et les démons, étant incorporels, se servent non-seulement du fluide lumineux pour illuminer leurs tableaux, mais encore d'une certaine matière atmosphérique qui donne parfois une sorte de corps à l'image, et par suite, lorsqu'on la touche, vous laisse quelque impression, soit de froid, soit de chaleur, qui dans ce dernier cas va même souvent jusqu'à la brûlure. Nous en connaissons un exemple.

Avec ces anges et démons, et par leur entremise, peuvent donc apparaître :

1° Les bienheureux, surtout au lieu de leur martyre, ou bien à ceux qui renferment leurs reliques, à ceux qu'ils ont aimés de pri-

1. Görres, *Mystique*, t. II, p. 233 (note précédente).

férence. Aussi trouverait-on avec peine une seule église antique qui ne conservât dans ses archives le souvenir des nombreuses visites de leurs saints fondateurs ou patrons ;

2° Les âmes du purgatoire, qui paraissent subir fort souvent leur peine aux lieux où elles ont commis leurs fautes, s'y font souvent entendre et nous y adressent leurs prières;

3° Enfin, les âmes des damnés elles-mêmes, qui reviennent souvent avec leurs démons et restent, comme nous l'avons déjà dit des géants, aux lieux de leurs crimes, où ils deviennent un objet de trouble et d'épouvante.

Nous avons donné quelques exemples de la catégorie bienheureuse, joignons-y quelques autres empruntés aux catégories souffrantes et condamnées.

5. — *Discernement.*

Ce serait assurément troubler toutes les harmonies de la foi catholique que de distraire de leur bel ensemble le droit accordé aux âmes souffrantes de l'autre monde de venir implorer par elles-mêmes le secours d'une prière ou l'acquittement d'une dette imposée à leur profit. Que le protestantisme se refuse encore à cette croyance, appendice obligé de la communion des saints, c'est une suite de son incompréhensible et irrationnel esprit de négation. Il lui plaît, en rejetant le purgatoire, de briser la seule planche de salut qui lui reste, comme à nous, entre la difficulté de la victoire et un enfer éternel ; soit, mais que le catholique croyant au purgatoire et à la communion des saints s'insurge de son autorité privée contre un ensemble de déductions admises en théorie et en pratique dans les annales de l'Église, c'est ce qu'on a peine à comprendre.

Delrio s'indigne à la pensée d'une seule négation à cet égard.

« C'est une vérité reconnue, dit-il, non-seulement par la foi catholique, mais encore par la vraie philosophie, que les âmes des trépassés peuvent *revenir* et même *ont coutume* de le faire par la puissance et la vertu divine... C'est pourquoi je m'étonne qu'un catholique, homme, il est vrai, de plus de lecture que de jugement, ait osé écrire que les ombres des morts que l'on aperçoit autour des sépulcres et des cimetières n'étaient pas des âmes de morts, mais étaient toujours des démons.

« Oser traiter de mensonge ou de chimère une croyance accréditée par les docteurs les plus saints et les plus orthodoxes des Églises

d'Asie, d'Afrique et d'Europe,... une croyance basée sur tous les monuments de l'histoire ecclésiastique, sur la tradition consignée dans les Pères, dans les actes des conciles, dans les pages de la sainte Écriture, conservée d'âge en âge et livrée de main en main par toute la succession des pasteurs :... en vérité, on ne sait quel nom donner à tant d'audace [1]. »

On conviendra, en effet, que la prescription en faveur de cette croyance est assez longue, puisque, dès le deuxième siècle de l'Église, saint Denys disait déjà « que cela s'était souvent vu [2]. »

Les Vies des saints fourmillent d'apparitions de moines et de religieuses venant réclamer le suffrage de leurs frères et de leurs sœurs, dans toutes les conditions voulues de piété, d'édification, de dignité et de charité souffrante. Ces pétitions légitimes sont alors entourées pour l'ordinaire d'une telle discrétion, elles prennent tant de soin pour ne pas dépasser le pourtour des autels et le secret des cloîtres, les fruits en paraissent si parfaits, qu'il faudrait se révolter comme à plaisir contre toute idée consolante, pour les attribuer toutes aux ruses des démons.

Mais il est un autre ordre d'*âmes en peine* dont la démarche semble trop souvent revêtir la livrée de ces démons ou plutôt des damnés, bien qu'elles demandent aussi des prières et qu'elles déclinent aussi leur nom. Celles-ci sont très-suspectes et nécessitent vraiment le don du discernement des esprits à un haut degré chez celui qui doit se prononcer sur leur compte. Elles jettent le trouble dans les esprits qui les perçoivent, et, malgré les remercîments les mieux *sentis* en apparence, les fruits en sont toujours pour le moins indécis. Suivant la légende, les mois anniversaires de leur retour sont précisément ceux des anciennes *lémures*, c'est-à-dire novembre et février; leurs semaines, celles du *décours de la lune*, précisément comme au temps d'Hécate, déesse des mânes [3]; leurs jours, du vendredi

1. Delrio, *Disquisitiones*, l. II, quæst. 26, sect. 1.

2. Cité par le même, l. II, quæst. 26, sect. 1.

3. Nous avouons que lorsque saint Thomas se demande pourquoi les démons tourmentent beaucoup plus les possédés dans le temps de la pleine lune que dans tout autre, et qu'il se répond que « c'est pour infamer une créature de Dieu, » il ne nous satisfait en aucune façon; car alors reviendrait cette question : Pourquoi donc infamer cette créature de préférence à toute autre? et le problème se poserait à nouveau.

C'est une chose très-remarquable que cet entêtement de toutes les nations à représenter la lune comme complice de tous les forfaits et de toutes les pos-

au dimanche; leur heure, celle qui se rapproche le plus de minuit ou de midi; leur théâtre, les cimetières, les déserts, les marais et *toujours* le lieu où s'est accompli quelque crime.

Car on a cru dans tous les temps, et cette fois (qu'on y voie des âmes en peine, des damnés ou des démons) nous l'affirmons comme une vérité pour nous *démontrée*, qu'à ces sortes de lieux reste attachée une influence terrible dont nous avons fourni plus d'un exemple [1].

Pour toutes celles-ci, nous avouons donc que notre tendance est des plus pessimistes, et que pour peu que la forme, les manières, l'ensemble du cachet et des fruits nous paraissent indignes soit de la gravité, soit de la majesté douloureuse de ce qui doit être si grave, nous les rangeons impitoyablement dans la dernière catégorie à laquelle nous passons, et nous pardonnons tout.

Mais revenons aux âmes en peine.

Comme exemple d'expiation et de libération, il faut bien accepter de saint Grégoire les deux faits qui vont suivre.

Saint Germain, évêque de Capoue, se baignant un jour dans les thermes de cette ville, voit venir à lui le spectre de son ancien diacre Paschase, mort depuis longtemps et qui se met à le suivre dans les étuves les plus chaudes qu'il paraissait ne pas quitter. Frappé de terreur, Germain lui demande ce qu'un homme de sa valeur peut faire en de tels lieux : « Je souffre ici, lui répond Paschase, et pour nulle autre cause que d'avoir embrassé le parti de l'antipape Laurent contre Symmaque; mais, je vous en conjure, priez pour moi, saint évêque, et vous saurez que vous avez été exaucé, si vous ne me voyez plus revenir. » Germain se mit aussitôt

sessions magiques. C'est la *reine des mânes*, c'est la *terreur des fous*, et le mot *lunatique* en témoigne.

Ne dirait-on pas que saint Augustin a vu plus juste que saint Thomas, lorsqu'il a dit (cap. III, *de Agone christiano*) que « lorsque l'on parle du ciel comme du siége des démons, il ne faut jamais l'entendre du ciel du soleil et des étoiles, mais bien des *légions sublunaires* qu'ils remplissent? »

Il est impossible de mieux rentrer dans le programme païen qui faisait de *Lilith* et d'*Hécate* la *reine des enfers*. Pourquoi nommait-on encore la lune *fons animarum*, et son globe, *domicile des mânes et des démons?*

Enfin, pourquoi la lune de justice (la sainte Vierge) est-elle représentée foulant sous ses pieds le disque de la lune matérielle? Mystères dont la solution n'est pas dans l'expédient de saint Thomas, mais bien dans la cosmologie pneumatico-sidérale.

1. Voir tome Ier, *Manifestations fluidiques*, p. 231.

en oraison, et quelques jours plus tard étant retourné aux thermes, il n'y rencontra plus Paschase. « Tant il est vrai, ajoute saint Grégoire, que par permission divine les esprits apparaissent plus fréquemment aux lieux où ils ont commis leurs fautes [1] ! »

Saint Grégoire cite encore l'évêque Félix comme ayant trouvé de son côté, dans d'autres thermes, leur ancien propriétaire, errant et tourmenté de la même manière, parce que c'était dans ces lieux, disait-il, qu'il avait provoqué la colère divine [2].

Un des plus saints personnages de l'Église, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, sur la demande et en présence des deux évêques d'Oléron et d'Osma, fit comparaître un jour un de ses moines, Pierre d'Engelbert, qui, après la mort de sa femme, s'était retiré dans ce monastère, qu'il édifiait par ses vertus. Pierre le Vénérable le somma de leur raconter une apparition qu'il avait eue et qui faisait alors beaucoup de bruit.

Pierre d'Engelbert raconta donc qu'un jour, étant dans son lit, bien éveillé, il vit entrer dans sa chambre, pendant un grand clair de lune, un nommé Sanche, qu'il avait, quelques années auparavant, envoyé à ses frais au secours d'Alphonse, roi d'Aragon, qui faisait la guerre en Castille. Sanche était revenu de cette expédition sain et sauf, mais, quelque temps après, il était tombé malade et était mort dans sa maison... Or c'était lui qui, quatre mois après sa mort, venait d'entrer dans cette chambre. Il était nu, sauf quelques haillons autonr de ses reins. Il s'approche de la cheminée, découvre les charbons du feu, comme pour se chauffer ou pour se faire mieux distinguer. « Qui es-tu? lui demande Pierre. — Je suis, répond le fantôme d'une voix brisée, je suis Sanche, votre serviteur. — Et que viens-tu faire ici? — Je vais, dit-il, en Castille avec beaucoup d'autres, afin d'expier le mal que nous avons fait pendant la dernière guerre, *aux lieux mêmes où il a été commis*. En mon particulier, j'ai pillé les ornements d'une église, et je suis condamné, pour cela, à faire ce voyage. Mais vous pouvez beaucoup m'aider par vos bonnes œuvres, et madame votre épouse, qui me doit encore une somme de,... comme reste de mon salaire, m'obligera infiniment de les donner aux pauvres, en mon nom. » Pierre lui demanda des nouvelles d'un nommé Pierre Defais, son ami, mort depuis peu; Sanche lui dit qu'il était sauvé. « Et Bernier, notre concitoyen, qu'est-il devenu? — Damné, dit-il, pour avoir trafiqué de la justice, dépouillé la veuve et l'innocent. »

1. *Dial.*, l. IV, ch. XXXIX.
2. Id., ibid., ch. XL.

Pierre ajouta : « Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Alphonse, roi d'Aragon (mort depuis quelques années)? » Sanche se taisait; alors un autre spectre, que Pierre n'avait pas encore vu et qu'il remarqua distinctement au clair de lune, assis dans l'embrasure de la fenêtre, lui dit : « Il ne peut pas, *lui*, vous donner des nouvelles d'Alphonse; il n'y a pas assez longtemps qu'il est *avec nous* pour en savoir quelque chose. Pour moi, qui suis mort il y a cinq ans, je puis vous en apprendre des nouvelles. Alphonse a été quelque temps avec nous, mais les prières des moines l'en ont tiré; je ne sais où il est à présent. » En même temps, adressant la parole à Sanche : « Allons, lui dit-il, suivons nos compagnons, il est temps de partir. » Sanche réitéra ses instances à Pierre, son ancien seigneur, et sortit de la maison.

Pierre alors éveilla sa femme qui, dormant dans la même chambre, n'avait rien vu, rien entendu, et lui demanda : « Ne deviez-vous rien à Sanche, ce domestique qui nous a servis et qui est mort depuis peu? — Je lui dois encore tant de deniers. » Cette somme étant précisément celle désignée par Sanche, Pierre alors ne put plus douter de la réalité du récit, distribua cette somme aux pauvres, fit dire des messes, etc. [1]...

Appuyé sur d'aussi grandes autorités, et confirmé d'ailleurs par toutes les traditions de l'Église, on comprend que Pierre le Vénérable en ait tenu un grand compte, et certes il n'y a rien là, pas plus que dans les cas précédents, qui blesse en rien la gravité théologique du purgatoire.

Quant à ces âmes en peine qui apparaissent sous des formes effrayantes et avec tout le cachet du désespoir, soit aux lieux où quelque crime a été commis, soit à celui où elles ont été, disent-elles, séparées de leurs corps par un meurtre, ces âmes, comme celles qui réclament une sépulture plus consolante, se présentent d'ordinaire sous un jour si ténébreux que nous redouterions pour elles une classification plus sévère.

Non pas que nous niions la possibilité de ces requêtes et de leurs raisons. Nous avons vu combien l'antiquité attachait d'importance à ce qu'elle appelait *animam condere*, renfermer l'âme avec le corps, condition *sine qua non*, d'après elle, du repos des morts et des vivants. Nous avons dit qu'aux récits fabuleux d'Homère et de Virgile nombre de faits historiques étaient venus s'adjoindre comme d'eux-mêmes, et nous ne pouvons oublier la maison du philosophe Athénodore, à

1. Pierre le Vénérable, *de Mirac.*, l. I, c. XXVIII.

Athènes, dans laquelle Pline le Jeune nous a fait voir un spectre indiquant son cadavre et ne disparaissant qu'après son ensevelissement. Pour lui servir de pendant, nous trouvons aussi dans Lucien la maison d'Eubatide, à Corinthe, où le pythagoricien Arignotus, « cet homme, d'une science divine, ce sage révéré de tout le monde, fit cesser une possession en procurant l'ensevelissement au squelette qui gisait sous le plancher [1]. »

Eh bien, l'ère chrétienne a connu ces faits comme toutes les autres.

Le prêtre Constantin nous dit (dans sa *Vie de saint Germain*, ch. XXVII) : « Un jour, le saint faisait faire une lecture dans une maison mal famée sous le rapport des spectres, lorsqu'une *ombre* commence à se dresser petit à petit devant le lecteur; puis, en même temps, une pluie de pierres vient s'abattre sur les murailles qui l'entourent. Le lecteur, épouvanté, implore le secours de l'évêque, qui fixe le spectre, et, au nom de Jésus-Christ, le somme de lui dire et son nom et ce qu'il vient faire en ce lieu. Celui-ci, changeant tout à coup d'aspect et s'humanisant pour ainsi dire, lui répond d'une voix aussi humble que douce que « lui et son compagnon ont commis ici plusieurs crimes, et que, n'étant pas ensevelis et ne pouvant jouir d'aucun repos, ils se trouvent comme forcés à inquiéter les hommes. En conséquence, ils supplient l'évêque de prier Dieu pour eux et de leur accorder la paix du tombeau. » L'homme de Dieu les prend en pitié et leur ordonne de lui montrer le lieu de leur sépulture incomplète. Il se fait ensuite précéder par un cierge allumé, et, malgré la tempête de cette nuit, il suit ces ombres qui le conduisent, à travers un dédale de ruines, à la fosse dans laquelle, disaient-ils, leurs restes avaient été jetés. Le jour venait de paraître, le saint rassemble les fidèles, ordonne des prières générales et fait commencer des fouilles. Effectivement, on trouve les corps comme le spectre les avait dits, des chaînes sont encore à leurs pieds, et tout annonce une absence complète de sépulture. Il fait aussitôt enlever les chaînes et réunir tous les ossements épars, les ensevelit convenablement dans un linceul blanc, bénit la fosse, y fait toutes les conjurations de l'Église et se retire; à partir de ce moment, ce lieu rentre dans sa paix et se voit délivré de tous ses *épouvantements*. »

Les faits bravent la renaissance, et la démonologie prenant un essor inconnu avant elle et avant la réformation, les âmes en peine ne pouvaient pas rester en arrière. Torquemada, dans son *Hexaméron*, raconte que, peu de temps avant lui, il était arrivé à Bologne une

1. Voir Lucien, t. IV, p. 206.

Digitized by Google

chose à peu près semblable à celle que Pline et Lucien disent être arrivée à Athènes et à Corinthe. Il rapporte donc qu'un jeune homme, nommé Vasquez de Ayola, étant allé à Bologne avec deux de ses compagnons pour étudier en droit, et n'ayant pas trouvé dans la ville un logement tel qu'ils le voulaient, on leur montra une belle et grande maison abandonnée, disait-on, parce qu'il y revenait un spectre qui effrayait tous ceux qui voulaient y demeurer. Ils se moquèrent de ces discours et y fixèrent leur demeure.

Au bout d'un mois, Ayola veillant seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement, il *ouït* venir, comme de loin, plusieurs chaînes qu'on traînait sur le sol et dont le bruit s'avançait vers lui par l'escalier de la maison. Il se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, prend son épée et un bouclier, et, ayant la chandelle à la main, il voit ouvrir sa porte par un spectre épouvantable, n'ayant que les os, mais chargé de chaînes.

Ayola le conjure de lui demander ce dont il avait besoin. Le spectre lui fait signe de le suivre, marche devant lui, et comme il descendait l'escalier, la lumière d'Ayola vient à s'éteindre. Il retourne à sa chambre, la rallume, suit encore l'esprit, qui le conduit à travers une cour où il y avait un puits. Ayola, craignant que le fantôme ne voulût l'y précipiter, s'arrête. Mais le fantôme lui fait signe de le suivre encore. Ils entrent donc dans le jardin, où le spectre disparaît à un certain endroit. Ayola arrache quelques poignées d'herbe sur le lieu, retourne raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et, le matin, il en donne avis aux principaux de la ville de Bologne.

Le gouverneur et les magistrats viennent à leur tour reconnaître l'endroit. On y fouille, et l'on trouve un corps sans chair, mais chargé de chaînes. On s'informe de ce que ce pouvait être, mais on ne peut en rien découvrir de certain. On fit faire alors à ce mort des obsèques convenables, et, depuis ce temps, la maison ne fut plus infestée. Du temps de Torquemada, il y avait encore à Bologne et en Espagne des témoins de ce fait, et il ajoute qu'Ayola ne manquait pas d'une certaine autorité, ayant été chargé, à son retour dans sa patrie, d'un emploi considérable, et son fils étant encore, à l'époque de son livre, président dans une des grandes villes du royaume [1].

1. A ce propos, il est assez curieux de rappeler que, très-souvent encore, ces âmes en peine apparaissaient précisément sous la forme que Tertullien et beaucoup d'anciens théologiens assignaient à l'âme séparée, « c'est-à-dire la forme SPHÉRIQUE ET DE COULEUR VITRÉE. » (Voir Delrio, *Disquisitiones*, II, quæst. 26, sect. 1.) On croyait avoir vu bien des fois, au moment de leur

Puis viennent les *âmes frappées*, les vraies sœurs de ces esprits frappeurs qui, sous le nom de *geiste*, semblaient avoir envahi l'Europe de 1550, comme le firent, en 1853, celles que notre ignorante simplicité prit alors pour un phénomène tout nouveau.

Quant aux *âmes frappées* du XVI[e] siècle, il fallait que les enquêtes les montrassent bien humbles, bien pénitentes, et qu'elles eussent bravé toutes les rigueurs des exorcistes, pour que l'on consentît à croire à leur état d'expiation et pour qu'on ne les renvoyât pas à la dernière et infortunée catégorie, que leur mode d'introduction semblait si bien indiquer. Aussi rien n'est-il plus rare qu'une marque de confiance donnée alors à ces sortes d'esprits, dont le tapage faisait reculer jusqu'à l'esprit de prière et de charité.

mort, l'âme des saints monter au ciel sous la même forme, celles par exemple de sainte Scholastique, de saint Vincent de Paul et de sainte Chantal. Peut-être tous ces globes qui surmontent la plupart des figures égyptiennes ont-ils aussi cette signification. Mais tout cela n'est pas ce qui nous étonne le plus. Voici ce qui nous frappe par-dessus tout. Il y a peu d'années, ayant entendu parler d'un paysan de notre village, chez lequel se passaient des choses *étranges*, nous le fîmes venir, et comme c'était un homme aussi discret que bon chrétien, nous eûmes beaucoup de peine à le faire parler. Cependant, rassuré par nos promesses, il nous dit : « Il faut que vous sachiez, monsieur, qu'il y a environ quarante ans une pauvre servante (Dieu veuille avoir son âme!) se pendit dans le grenier de ma maison. Depuis ce temps, ce grenier n'a peut-être pas cessé un seul jour d'être hanté par son esprit. Ce sont des *coups* que l'on frappe sur les murailles, des soupirs que l'on entend, des lumières que l'on souffle, etc. Tous ces tapages redoublent à l'époque de l'anniversaire, deviennent affreux le jour même, et disparaissent petit à petit. Je n'ai jamais pu rien voir dans ce grenier; mais un jour, revenant à la maison, en portant mes deux seaux, je vis venir à moi comme une grosse *boule de verre, bien ronde*, et qui ne roulait pas droit devant elle, mais s'arrêtait quasi *comme une personne qui regarde*. Je voulus l'éviter, mais elle vint droit à moi, me fit tomber avec mes deux seaux, et, après ce beau coup-là, se mit à sauter sur la branche d'un pommier. Je voulus l'y prendre, mais voilà qu'elle s'élança alors du pommier dans le grenier dont la porte était entr'ouverte, et là, le *carnaval* recommença sans que je pusse y rien voir. » C'est singulier, nous dîmes-nous à notre tour, car, ce brave homme n'a bien certainement lu *ni Tertullien, ni saint Grégoire, ni Delrio, ni saint François de Sales*; où peut-il donc avoir pris que l'âme apparaît souvent « sous une forme *sphérique et vitrée?* »

6. — *Ames damnées.*

La théologie reconnaît encore, par l'organe de tous ses docteurs, non-seulement la possibilité, mais la fréquence du retour des âmes damnées ou des anciens *réphaïm*.

Nous avons déjà dit que pour nous le vacarme, les coups et les moindres indices de malice et d'espièglerie tranchaient sur-le-champ la question. Nous n'admettons qu'un seul indice certain de l'état temporaire d'expiation : le repentir avec sa douloureuse majesté et l'édification de ses enseignements.

Comment donc hésiter, lorsque, non contentes de se livrer à tous les épouvantements de leur tumulte, ces prétendues âmes souffrantes commencent par faire souffrir les vivants?

Il est vrai que les théologiens distinguent avec raison deux sortes de damnés : les uns beaucoup plus doux que les autres, et pour cela même ne souffrant que la peine du *dam*[1], pendant que les autres souffrent en même temps celle du *sens*. Ce seraient seulement les premiers, selon Tyrœe, qui pourraient revenir sur cette terre; mais il ne faut pas s'y fier, car les esprits si inoffensifs en apparence, si rassurants par leurs allures, deviennent parfois, et tout à coup, dignes de leur nom et de leur lugubre profession.

Lares familiers, esprits complaisants, vous les voyez brusquement retomber dans les *mœurs et pratiques*[2] des démons. Ce sont là les vrais néphilim et lémures dont partout la terre demande à être débarrassée.

Il y a longtemps que l'Église les connaît ces néphilim-démons, car Prothore, disciple de saint Jean, mentionne un spectre de cette espèce qui rendait impossible l'entreé des bains d'Éphèse. « Ceux qui avaient jeté les fondements, dit-il, avaient commis un grand crime dont le démon leur avait inspiré l'épouvantable idée : c'était d'y renfermer et d'y laisser mourir une jeune fille enceinte, qui devait, disait-on, par cela même porter bonheur à cet établissement. Mais bien au contraire le démon en avait pris possession à tel point, que trois fois par an il

1. La peine du *dam* est uniquement celle qui résulte de la privation de Dieu; l'autre est celle qui résulte du feu.

2. Voir l'excellent et curieux *Manuel* que le chevalier de M... a donné de *ces mœurs et pratiques*.

étouffait dans ces bains ou un jeune homme, ou une jeune fille. Un habitant de la ville, nommé Dioscoride, ayant étudié à part lui toutes les circonstances de cette infestation, avait acquis la curieuse certitude que ces atrocités homicides s'accomplissaient tous les ans au même jour et à la même heure. Mais tant de science devait lui coûter cher. Dioscoride avait un fils de vingt-trois ans, et aussi beau qu'il était jeune. Ce fut lui que le spectre poursuivit de sa haine et de ses embûches. Un jour, continue Prothore, comme en dehors de l'époque redoutable *j'entrais* dans ces bains avec lui et sa suite, moi portant les vases sacrés du ministère, le démon s'élançant tout à coup avec fureur sur ce malheureux jeune homme l'étouffa et le laissa mort à nos pieds. »

Saint Grégoire nous avait montré plus haut, dans les bains de Capoue,.... une âme en peine qui en fut tirée par ses prières; ici la scène change, et comme à Éphèse nous allons être, dans les bains de Néo-Césarée, en présence d'un spectre démoniaque ou de damné [1]. Cette fois, c'est saint Grégoire de Nysse qui, dans la vie de Grégoire de Néo-Césarée, s'exprime en ces termes :

« Un des diacres du saint, étant arrivé le soir dans cette ville, eut le désir d'aller aux bains pour se reposer des fatigues du voyage. Il ignorait que ces bains étaient le domicile d'un spectre très-redoutable établi dans le bassin même, *in lavacro*, et qui exerçait son terrible pouvoir sur tous ceux qui y entraient après la fin du jour. Les gardiens refusent donc l'entrée des bains au diacre imprudent. On le prévient que nul de ceux qui y sont entrés à cette heure n'en est ressorti sur ses pieds. Le diacre insiste, et, usant d'autorité, se fait remettre les clefs de l'établissement. Celui qui les lui donne s'enfuit au plus vite. A peine le prêtre est-il entré, que ses yeux sont frappés de toutes les visions fantastiques qui, se succédant sans relâche au milieu du feu et de la fumée, viennent s'offrir à tous ses sens, comme formes humaines et animales, accompagnées de lamentations, soupirs, etc., etc. Lui, cependant, muni du signe de la croix, marche au milieu de tous ces prestiges sans le moindre inconvénient. Il pénètre dans l'intérieur où bien d'autres merveilles l'attendaient. C'est la terre qui tremble et qui paraît vouloir s'entr'ouvrir sous ses pas, ou l'écraser sous les murailles ébranlées. Ce sont des flammes vives, ardentes, qui l'entourent, et des milliers

1. Saint Grégoire, *Dial.*, loc. cit. Pour comprendre cette prédilection pour les *bains*, il faut se reporter à tout ce que nous avons dit des fontaines sulfureuses et thermales. (Appendice P du chapitre XII, p. 487).

d'étincelles qui jaillissent des eaux enflammées. Le prêtre redouble de précautions, et, prenant le bouclier de la foi, récite ces prières dans lesquelles reposait toute la force de son maître (Grégoire le Thaumaturge). Plein de foi en de telles armes, il observe tranquillement ces effets dont la violence, cependant, acquiert un degré de plus en plus intense, et, poussant le courage à ses dernières limites, il ose entrer dans son bain. Après l'avoir pris, il veut enfin sortir; mais là, de nouveaux obstacles l'attendent. Toutes les portes sont fermées, et c'est le spectre lui-même qui les clôt. Comme de tout le reste un signe de croix en triomphe, et lorsqu'il franchit le seuil, c'est d'une voix tout à fait humaine que le spectre lui fait ses adieux en ces termes : « Ne va pas croire, surtout, que ce soit ta propre vertu qui t'ait préservé, mais bien celle du maître puissant, qui, au moment de ton entrée, m'a défendu de te nuire comme aux autres. » On pense bien que le diacre en rapporta tout l'honneur à son maître; en le voyant reparaître, le gardien qui lui avait donné la clef s'écria que c'était le premier qu'il voyait ressortir de tous ceux qui y entraient à cette heure[1]. »

Saint Augustin parle de la maison d'Hespérus, magistrat qui habitait auprès de lui sur le territoire de Fussal, et dans laquelle non-seulement les serviteurs, mais tous les animaux étaient chaque jour exposés aux assauts des démons possesseurs. Saint Augustin pouvait parler en pleine connaissance de cause, puisque c'était un de ses prêtres qui avait délivré cette maison en y célébrant le saint sacrifice et en y jetant de la terre sainte qu'il avait rapportée de Jérusalem[2].

Tertullien, Eusèbe, témoignent aussi des coups et blessures qu'ils ont vus résulter de ces possessions, et Tyrræe affirme avoir connu une jeune fille qui était poursuivie tout le jour, grondée et frappée par l'ombre d'un jeune homme dont elle avait refusé la main; le corps de cette jeune fille était couvert des traces de ces coups et en offrait comme la démonstration parfaite.

Ce sont là les âmes que les anciens appelaient « âmes deux fois mortes. » « Où fuis-tu, âme deux fois morte, *bis mortua?* » s'écriait Éacon, en voyant rôder auprès d'un tombeau un spectre nocturne qu'il s'apprêtait à frapper de sa lance, car le fer était la seule chose que ces mânes redoutassent.

1. Grégoire de Nysse, *Vie de Grégoire le Thaumaturge*, t. IV, dans Surius.
2. Sermone citato.

§ II.

PRATIQUES.

7. — *Invoquer, évoquer, consulter.*

Nous venons de voir les faits sur lesquels se base la doctrine de l'Église pour établir la communication doctrinale entre les vivants et les morts; voyons maintenant les rites et coutumes par lesquels elle semble avoir autorisé ces communications.

Toutes les fois que, levant les yeux au ciel, en pensant au dogme de la communion des saints, nous disons : « Vous, qui nous avez précédés, vous, que nous aimions sur la terre, pensez à nous, priez pour nous, » nous *invoquons* ceux qui ne sont plus; donc, l'invocation n'est pas coupable.

Toutes les fois que, soit dans nos rêves, soit devant leurs images, soit dans la solitude toujours si triste de nos cœurs, nous leur donnons encore ces noms si doux que nous leur donnions sur la terre, nous les *évoquons*, en quelque sorte; avec ou sans dessein, nos âmes appellent leurs âmes, et cette évocation est légitime.

Toutes les fois que, dans les circonstances graves et embarrassantes de la vie, nos pensées s'élèvent *vers les montagnes qu'ils habitent*[1], et cherchent à pressentir le secours et le conseil que nos cœurs leur demandent, nous les *consultons*, et personne ne poussera le scrupule jusqu'à s'interdire, sous prétexte de nécromancie, une *consultation* si consolante.

C'est dans cet ordre de vagues *aperceptions* et de relations indécises qu'il faut classer ces consolations si tendres, et néanmoins si puissantes, que les Pères de l'Église, doublement pères alors, prodiguaient à leurs amis, à leurs fils, à leurs filles, à leurs sœurs affligés.

Il est doux d'admirer jusqu'où pouvait s'élever, chez ces austères docteurs, chez ces casuistes de la douleur, cette puissance de consolation chrétienne, inconnue jusqu'alors. Notre mémoire cherche en ce moment, sans pouvoir la rencontrer[2], l'indication d'une lettre dans laquelle saint Ambroise promet à une mère désespérée

1. « Levavi oculos meos ad montes. » (*Psalm.* CXX.)
2. Voir toutefois saint Ambroise, *Sermon* LXXVII.

« qu'elle *reverra* bientôt le fils qu'elle a perdu, qu'elle le pressera à nouveau dans ses bras, et que Dieu (il s'en porte garant) lui ménagera plus d'une fois cette faveur. »

Rien n'égale la tendre et suave expression de ces paroles, et quand on vient à réfléchir aux études abstraites et sans nombre, aux travaux apostoliques et surhumains auxquels ces hommes prodigieux consacraient leur vie, on ne saurait comment les allier avec tant de grâce et d'amour, si l'on ne connaissait l'inépuisable source dans laquelle ils puisaient des qualités si diverses.

Mais, répétons-le, tout cela ne sortait, pas plus que nos invocations privées, de ce milieu peu défini de toutes les aspirations chrétiennes.

N'y avait-il donc pas dans l'Église quelque chose de plus positif et de plus formel à cet égard, et si l'*invocation* des saints a toujours été pour tout le monde une obligation très-précise et très-nette, l'*évocation* et la *consultation* n'ont-elles donc jamais à leur tour revêtu quelque forme et pris des proportions plus imposantes et plus claires que celles indiquées tout à l'heure?

Oui, certes, et si nous trouvions le secret de séparer dans notre esprit le mot *nécromancie* de son exploitation démoniaque et païenne, nous verrions que, réduit à sa signification naturelle de « révélation par les morts, » il pourrait très-bien s'appliquer, dans une certaine mesure, aux plus anciens errements de l'Église apostolique et primitive.

Ainsi, nous parlions tout à l'heure des visions promises par saint Ambroise, en voici la réalisation artificielle.

Zonaras, historien très-estimé, rapporte[1] ce qui suit : « Constantin, l'un des fils, ou plutôt le fils le plus chéri de l'empereur Basile, vient à mourir, et son père, inconsolable, cherchait tous les moyens de le revoir tel qu'il était avant sa mort. Alors l'évêque métropolitain des Euchaïtes lui envoie un moine nommé Théodore et surnommé Sanctobarenus, auquel tout le monde accordait le don des miracles. On les met en rapport, et le moine fait voir à l'empereur son fils Constantin qui, plein de vie, saute à bas du cheval qu'il montait et vient se jeter dans les bras de son père; celui-ci le couvre de baisers, après quoi, il le voit disparaître complétement, comme on l'en avait prévenu. »

Nous avons déjà vu que le frère Jean apparaissait à volonté, dans la veille ou en songe, à tous ceux auxquels il avait promis d'apparaître[2]. Voilà bien l'évocation, mais non pas naturelle, car ceux qui

1. *Annales de l'empereur Basile*, t. III.
2. Voir p. 432.

percevaient ces images les regardaient toujours comme miraculeuses et ne s'en attribuaient en rien le mérite.

Voyons maintenant l'évocation et la consultation réunies, c'est-à-dire l'évocation formelle et intéressée.

Celle-ci règne explicitement dans l'Église, on peut le dire, pendant les dix premiers siècles, et depuis cette époque implicitement auprès de tous les tombeaux des martyrs et des saints.

Et qu'on ne s'y trompe pas, l'Église, lorsqu'elle interroge et consulte un saint, ne s'adresse nullement à son ange, mais bien au saint lui-même, au saint en personne, et c'est *lui* qui est censé lui répondre.

Spiridion, disent Socrate[1] et Rufin[2], avait une fille nommée Irène, qui lui fut enlevée vierge encore. Peu de temps après sa mort, on vient réclamer de son père un dépôt précieux qui avait été, disait-on, confié à la jeune fille. On le cherche, et les recherches ne s'arrêtent que devant l'impossibilité de le trouver. Celui qui le réclame en éprouve un tel désespoir, que l'on craint qu'il n'attente à ses jours. Que fait alors Spiridion ? Il se rend au tombeau de sa fille, l'appelle par son nom, *eam ex nomine clamitat*, et celle-ci lui répond, du fond de son sépulcre : « Que me voulez-vous, mon père? — Le dépôt... — Je l'ai enseveli dans tel endroit, répond la morte. » Et, de retour chez lui, Spiridion trouve le dépôt à la place indiquée.

Il faut savoir en convenir : voilà bien, dans la forme, le *accire manes* des païens. Nous verrons plus tard l'abîme qui les sépare.

Rien n'est plus fréquent, dans ces premiers siècles, que ces histoires de dépôts, de quittances et de signatures arrachés à la tombe. En voici une dont le récit, inséré dans les annales les plus sérieuses de l'époque, prouve seule à quel point la chose était jugée possible. C'est Sophronius qui la rapporte. « Synésius, évêque de Cyrène, avait entrepris la conversion du philosophe Évagrius, qui lui objectait toujours, comme des fables, et la résurrection des corps et la récompense au centuple, dans un autre monde, de la moindre des bonnes œuvres accomplies dans celui-ci. Toutefois, l'évêque fut victorieux, et le philosophe, baptisé par lui, lui remit trois cents pièces d'or pour les distribuer à ses pauvres. « Seulement, ajouta-t-il, vous allez m'en faire un reçu et me cautionner mon remboursement au centuple dans l'autre monde. » L'évêque y consentit, et, plus ou moins sérieusement, il lui délivra sa caution. Évagrius vint à mourir, et, lors de ses adieux à ses enfants, il leur recommanda de l'ensevelir avec le papier en question, qui serait

1. Liv. I, chap. VIII.
2. Liv. I, chap. V.

placé dans ses mains : ce qui fut fait. Mais trois jours après cette mort, Synésius voit en songe l'image d'Évagrius, qui lui dit : « Demain tu pourras venir à mon tombeau rechercher ta caution. » Synésius, qui se rappelait à peine cette caution et qui ignorait complétement qu'elle eût été déposée dans le sépulcre, va trouver les enfants d'Évagrius et leur demande ce qu'ils ont enseveli avec leur père. « Rien, répondent les enfants. — Cherchez bien, dit l'évêque; rappelez-vous s'il n'y a pas un papier. — Ah ! s'écrie l'un d'eux, c'est exact; nous avons remis dans ses mains un papier qu'il nous avait recommandé d'y placer. » L'évêque alors leur raconte le songe qu'il vient d'avoir, et, sollicitant les premières autorités de l'Église et de la ville, il se rend avec elles au tombeau. On l'ouvre, et dans les mains du philosophe on trouve le papier revêtu de cette apostille toute nouvelle : « Au très-saint évêque Synésius, Évagrius le philosophe, salut; ayant reçu le remboursement de la caution que tu m'avais signée, en échange de l'or que je t'avais remis, ou plutôt que j'avais remis par toi à Notre-Seigneur Jésus-Christ, tu ne me dois plus rien, etc. »

Une femme avait remis à saint Jean l'Aumônier une confession écrite, qu'elle n'avait jamais osé lui faire de vive voix, et le saint étant venu à mourir, la confession était perdue. Désespérée d'une telle perte, la pénitente se rend auprès du sépulcre du saint et lui déclare qu'elle ne le quittera pas qu'elle n'ait obtenu de lui ce qu'elle lui demande et qu'elle n'ait su si ce péché lui était pardonné. Quelques jours se passent sans réponse; à la fin, une certaine nuit, saint Jean lui apparaît, lui remet son papier scellé et cacheté, comme elle le lui avait confié. Elle le décachète, et à la place de son écriture effacée elle lit ces mots : « Ton péché t'est remis par les prières de Jean, mon serviteur[1]. »

Si nous ouvrons les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, nous les trouvons remplis de faits semblables. Tantôt c'est saint Fortunat qui évoque l'âme de Marcellus, homme d'une grande piété et dont la dépouille « avait été déposée par les anges dans un lieu très-excellent[2]; » tantôt c'est saint Sever rappelant à la vie et interrogeant un scélérat qui était conduit en enfer par les démons[3].

1. *Histoire de Jean l'Aumônier*, par Léonce, évêque de Naples. Ce miracle avait été précédé d'un autre bien plus remarquable encore, et, cette fois, *vu* et *constaté par toute la contrée*. Lorsqu'on voulut déposer son corps dans la tombe où se trouvaient déjà deux évêques, on vit ces deux évêques se soulever et lui faire place entre eux deux.

2. *Dial.*, l. I, ch. IX.

3. Id., ibid.

« Si l'on s'adresse, dit Tertullien, à un mort, comme s'il était vivant, ses réponses seront d'autant plus vraies qu'elles seront plus simples. »

Désire-t-on maintenant quelque autorité plus imposante? Le pape saint Léon avait, comme on le sait, écrit à saint Flavien, évêque de Constantinople, une lettre célèbre sur l'hérésie d'Eutichès et de Nestorius; mais tout le monde ne sait pas qu'avant de l'expédier il l'avait déposée dans le tombeau de saint Pierre, qu'il avait fait ouvrir, et auprès duquel il se mit à prier et à jeûner pendant quatre jours, conjurant le prince des apôtres de corriger lui-même ce qui pourrait avoir échappé à sa faiblesse ou à sa prudence, de contraire à la foi ou aux intérêts de son Église. Au bout de quatre jours, le prince des apôtres lui apparaît et lui dit : « J'ai lu et j'ai corrigé. » Le pape ouvre le tombeau et trouve en effet l'écrit surnaturellement corrigé[1].

A ce sujet, saint Jérôme dit à Vigilantius que « si l'agneau est partout, les saints qui sont avec lui sont partout, » et saint Grégoire, ch. XXI du l. XXIII, *Dial.*, ajoute : « Les os des morts et des saints vivent ès miracles qu'ils opèrent; » et, ch. XXXIII : « Il n'y a rien que ne connaissent ceux qui connaissent Celui qui connaît tout. » (V. *Corn.*, l. 1184.)

Mais voici qui tranche la question sur l'usage qui nous occupe, à moins que l'on ne veuille refuser aux Pères du concile de Nicée une compétence qu'on ne saurait alors pour qui réserver.

C'est Grégoire de Césarée[2], et après lui Nicéphore[3], qui racontent la chose en ces termes :

« Pendant que le concile tenait encore ses séances, et avant que les Pères aient pu en signer les décisions, deux pieux évêques, Chrysanthus et Musonius, vinrent à mourir. Le concile, après avoir rendu sa sentence, regrettant vivement de n'avoir pu joindre leur vote à tous les autres, se porta en corps en leur tombeau, et l'un des Pères, prenant la parole : « Très-saints pasteurs, dit-il, nous avons tous ensem-« ble achevé notre carrière et combattu les combats du Seigneur; si « notre œuvre lui est agréable, veuillez nous le faire savoir, en y « apposant votre signature. » Aussitôt, la décision du comité fut cachetée et déposée dans le tombeau sur lequel on apposa les sceaux du concile, après avoir passé toute la nuit en prière. Le lendemain, au point du jour, on brise les mêmes sceaux, et l'on trouve au bas du manuscrit les lignes suivantes, revêtues des paraphes et signatures des défunts consultés : « Nous, Chrysanthus et Musonius, qui avons

1. Sophronius, ch. CXLVII.
2. Dans Lipoman, t. VI, *Discours sur le synode de Nicée.*
3. Liv. VIII, chap. XXIII.

« consenti, avec tous les Pères, au premier et saint concile œcuménique, quoiqu'à présent dépouillés de nos corps, nous avons pour« tant souscrit, *de notre propre main*, à leur décision. » L'Église, ajoute Nicéphore, considéra cette manifestation comme un triomphe remarquable et très-positif contre ses ennemis. »

Cette décision des Pères de Nicée n'infirme en rien la défense faite antérieurement par le concile provincial d'Elvire en Espagne (sous la persécution qui précéda Constantin) d'allumer des cierges dans les cimetières, « afin *de ne plus inquiéter les esprits des âmes* (spiritus animarum) de ceux qui y étaient inhumés[1]. »

Il n'est pas jusqu'aux pactes stipulés entre vivants, pour s'apparaître mutuellement après la mort, qui ne fussent souvent mis en pratique par de très-saints personnages : sainte Lutgarde, par exemple, qui, abbesse d'un monastère, « avait ordonné à l'une de ses religieuses de venir la visiter, si elle mourait la première, mais en ayant bien soin de répéter auparavant un *Benedicite*, l'*Oraison dominicale* et un *Ave Maria*, de peur que le diable ne vînt s'immiscer ici *comme à son ordinaire*. »

C'est probablement appuyé sur d'aussi respectables exemples, que saint Thomas n'a pas craint de marcher à peu près seul, de son temps, dans des voies de tolérance à cet égard, lorsque après avoir condamné cet usage comme une espèce de nécromancie toutes les fois qu'il procédait du doute et de la curiosité, il semblait faire une exception en faveur de ceux chez lesquels il dérivait, au contraire, d'une vraie piété et du désir ardent d'être fixé sur le sort d'un ami par lui-même[2].

Cette opinion théologique de saint Thomas, à une époque qui commençait à rationaliser un peu les antiques traditions, donnerait quelque poids à l'aventure qu'on lui prête. On prétend, dans sa Vie[3], que se trouvant un jour dans l'église des Jacobins, à Naples, Romain, son ami et docteur en théologie, décédé peu de temps auparavant à Paris, et avec lequel, disait-on, il avait fait une semblable convention, se présenta à lui objectivement ; saint Thomas, ignorant entièrement le décès de Romain, auquel il avait confié sa chaire de théologie de Paris, lui fait un accueil plein de tendresse, et lui demande depuis combien de temps il est à Naples. Romain lui apprend alors qu'il est mort et que Dieu lui a *permis* de le venir voir. « A cette parole, dit naïvement un des narrateurs de sa vie, saint Thomas se trouva un

1. Canon 34e.
2. *Ames séparées*, quæst. 2.
3. Tom. III de Surius, I. II de sa Vie.

petit *estonné et tremblant,* mais il ne fut guère de temps qu'il ne reprît ses esprits, et il pria Romain, au nom de Dieu, de lui dire son état. A quoi Romain lui satisfit et lui dit qu'il était jouissant de la vie éternelle. Cela fait, saint Thomas, pour son particulier, demanda à Romain si ses œuvres étaient agréables à Dieu. Auquel Romain fit cette réponse : qu'il persévérât seulement et ne fît doute que Dieu ne trouvât bon tout ce qui se faisait en son honneur. Après, saint Thomas lui vint encore à dire : « Tu sais que nous avons assez disputé ensemble, pour savoir si les sciences acquises en cette vie demeurent en notre esprit après la séparation du corps? » Ici commençait à surgir la curiosité du savant, Romain lui répondit : « Te suffise que je voie Dieu, ne m'enquiers plus avant de cela. » Et saint Thomas : « Vois-tu, dit-il, Dieu sans moyen ou par l'interposition de quelque lumière? » Romain répond alors par ce verset de David : « Comme nous avons *ouy,* ainsi nous *voyons* en la cité du Seigneur des Verbes. » Et là-dessus Romain disparut de la présence de saint Thomas, qui resta grandement consolé de cette vision. »

Un des faits les plus curieux que nous connaissions est celui que raconte Cornelius a Lapide, dans son *Commentaire* sur le chapitre XLV d'Isaïe, et précisément à propos du rapprochement entre les consultations nocturnes dans les temples païens et celles dans les temples chrétiens.

Ce récit, par cela seul qu'il est extrait des Actes authentiques du Concile de Tolède, paraît revêtu d'une assez grande autorité.

« En 649, disent les Actes, et sous le pontificat de Martin Ier, Taio, évêque de Cæsar-Augusta, en Espagne, partit pour Rome avec mission d'y chercher la première et la seconde partie des *Morales* de saint Grégoire, qui manquaient dans son pays. Après avoir perdu un temps énorme et inutile à les rechercher dans les archives et les bibliothèques (qui ne connaît ces désespoirs?), il prit le parti d'aller passer toute la nuit auprès du tombeau de saint Pierre, et de le prier de lui indiquer où il pourrait trouver le trésor, objet de sa convoitise. Il priait donc, lorsque tout à coup l'église paraît s'illuminer entièrement. Ensuite, il voit une grande procession d'évêques, *albatorum,* s'avancer deux à deux vers l'autel de Saint-Pierre. Deux d'entre eux se détachent des autres, et l'un d'eux montre du doigt à Taio un coffret dans lequel se trouvent les précieux manuscrits. Mais Taio, tout occupé des personnages : « Quelle est donc, lui dit-il, cette procession d'hommes si vénérables? — Les deux qui marchent en tête, lui répond-on, et qui se tiennent par la main, sont les deux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ceux qui les suivent sont leurs successeurs et les souverains pontifes

de ce saint-siége, et comme *ils ont aimé* cette église pendant toute leur vie, de *même ils la chérissent* après leur mort et la visitent souvent. — Oh ! je vous en prie, reprend l'évêque, dites-moi, seigneur, qui vous êtes? — Je suis Grégoire, celui-là même pour les œuvres duquel vous avez entrepris tant de chemin. — Puisqu'il en est ainsi, seigneur, montrez-moi, je vous en conjure, saint Augustin, dont je ne prise pas moins les livres que les vôtres. — Saint Augustin, reprend Grégoire, cet homme excellent est dans un lieu différent du nôtre, *car* il n'est pas enseveli dans cette basilique. » Après ces mots, il alla rejoindre l'assemblée, et tous ensemble, après avoir été se prosterner devant l'autel de Saint-Pierre, se retirèrent dans le même ordre et avec le même éclat qu'ils s'étaient avancés. Taio, rendu à lui-même, ouvrit le coffret remis entre ses mains, y trouva les deux livres en question et les rapporta en Espagne. »

Voilà, certes, un récit bien circonstancié : légende, dira le siècle; soit, mais alors l'évêque et le concile, si Cornelius a dit vrai, en sont les inventeurs.

Tous ces faits reposaient sur ce principe ainsi formulé par saint Grégoire le Grand lui-même : «Les esprits des saints se font voir le plus souvent aux lieux où les prières leur sont adressées, où leur patronage s'exerce, où leurs corps sont enterrés : « *Sanctorum interim Spiritus sæpius iis conspecti sunt locis, ubi vel preces et patrocinia ipsorum expetita, vel corpora sepulti.* » (Grég. IV, *Dial.*)

Enfin, il n'est pas jusqu'au repas des morts, qui ne soit autorisé, jusqu'à un certain point, dans la Bible, comme nous l'avons vu par l'exemple de Tobie : « Porte ton repas sur le sépulcre du juste. » Nous le retrouvons encore dans un grand nombre de communautés du moyen âge. Nous lisons, en effet, dans un excellent ouvrage de piété, approuvé tout dernièrement par le cardinal-archevêque de Bordeaux : « Nous avons entendu raconter, avec le plus mélancolique intérêt, l'usage introduit anciennement dans quelques communautés religieuses de laisser, dans le réfectoire, la place d'un frère défunt, inoccupée pendant quarante jours. Un crucifix était déposé sur la table pour tenir lieu de son couvert; *on lui adressait quelquefois la parole*, on se recommandait à ses prières et on lui donnait l'assurance d'un affectueux et fidèle souvenir, en échange de celui qu'on réclamait de lui dans un meilleur monde; on n'oubliait pas, d'ailleurs, de servir et de réserver, *comme s'il était présent, sa portion du repas*, qui était un peu plus tard distribuée aux pauvres... Ainsi les portraits, les cheveux, les meubles, les livres, tout ce qui retrace les traits, les goûts, les habitudes de ceux avec lesquels on a goûté le bonheur de vivre intime-

ment, peuvent aider à supporter leur perte, et même concourir à leur être utile, si le terme de l'expiation n'est pas encore arrivé pour leurs âmes... Et pourquoi? C'est que la charité survit à la mort, et qu'en ne se voyant pas séparé des reliques de tous ceux qu'on aimait, on croit être plus sûr de les retrouver corps à corps et cœur à cœur, lorsque sonnera l'heure de se relever ensemble dans un autre monde pour ne plus se quitter[1]. »

8. — *Nécromancie interdite.*

Comment donc allons-nous pouvoir maintenant distinguer la nécromancie interdite et coupable de la nécromancie encouragée et permise?

Quel sera notre critère? Ce ne sera pas l'ardent désir d'entrer en communication avec les morts, puisque ce désir est implicitement contenu dans le dogme de la communion des saints.

Ce ne sera pas l'apparition accueillie, écoutée, puisqu'elle a lieu dans les deux camps.

Ce ne sera pas l'évocation des images, puisque nous venons de voir des saints la pratiquer dans un but de consolation et de charité.

Ce ne sera pas la consultation, puisque toutes ces lettres signées n'étaient pas autre chose.

Ce ne sera pas non plus le pacte, puisque saint Thomas paraît avoir mis à cet égard en pratique ce qu'il professait ailleurs en théorie.

Ce ne sera même pas un culte domestique, qui rappelle, à beaucoup d'égards, celui des ancêtres chinois, puisqu'on admire avec raison le touchant intérêt qui s'y rattache.

Que reste-t-il donc à condamner désormais? Rien, quant au fond et quant au principe général; mais tout apparemment dans les moyens, dans les agents que l'on emploie pour son application, et dans le drapeau sous lequel on agit.

Il nous faut donc, une fois de plus encore, appliquer ici ce grand principe que « tout est bien dans les voies du Seigneur, » et que les meilleures choses peuvent se changer en crimes, par cela seul uniquement qu'elles passent d'un étendard sous un autre.

« C'est celui auquel on l'adresse qui fait la valeur du sacrifice, *cui vovetur.* »

Que de lecteurs maintenant vont nous reprocher à leur tour toutes

1. *La Charité pour les morts*, p. 236.

nos inconséquences et nous plaindre d'avoir détruit dans ce chapitre cette même toile de Pénélope ourdie dans tous les autres contre la nécromancie. « Comment! va-t-on nous dire, comment pouvez-vous espérer de vous maintenir logiquement dans votre ancienne ligne de probibition, lorsque vous accordez, sur la plus large échelle, non-seulement les *revenants*, mais la légitimité des communications orales ou mentales, des invocations, des évocations, enfin les plus solennels exemples publics et privés de consultations positives? comment allez-vous vous y prendre pour conjurer maintenant le fameux reproche de Pascal : « Vérité de ce côté des Pyrénées, erreur au delà. »

C'est juste, mais, que voulez-vous? nous avons pour habitude de ne jamais reculer devant des faits qui nous sont démontrés, et dussent ces faits pulvériser tout notre travail, ce serait toujours à eux que nous accorderions en définitive le dernier mot et la victoire.

De tous les sujets sur lesquels nous ne nous lassons jamais d'argumenter avec nous-même, il n'en est peut-être pas un seul à propos duquel nous ayons plus vivement désiré une modification dans nos principes. Nous achèterions cher notre défaite, s'il nous eût été donné de causer et de correspondre, non pas comme tant d'autres de nos contemporains, avec Hippocrate, Pythagore et François Ier, mais avec des âmes bien autrement chères à notre cœur!

Hélas! bonheur et permission, notre conscience a continué de tout nous refuser.

Expliquons-nous :

Après tout ce que nous avons accordé, la question se réduit donc pour nous : 1° à une question d'identité de personne, de témoignage et de confiance; 2° par conséquent à une recherche d'origine et à l'étude des sources qui nous fournissent ces témoignages. Il s'agit de bien savoir sous quel drapeau nous marchons. Est-ce sous celui du chef qui se tient à notre droite, ou sous celui du faux maître qui se tient à notre gauche? Est-ce, en un mot, sous celui des *obb* et de *Saül*, ou sous celui de Samuel et de l'Église? Terrible alternative! essayons de l'éclairer.

M. le baron de Guldenstubbe, le plus chaud et le plus instruit, à ce qu'il paraît, des nécromants actuels (puisqu'il se donne ce titre et le donne à ses amis[1]), est le premier que nous rencontrions sur notre chemin. C'est donc à lui qu'il va falloir nous en tenir.

Or, pour M. de Guldenstubbe, l'âge d'or du christianisme était exclusivement renfermé dans les premiers siècles après l'avénement

1. *La Réalité des esprits démontrée*, etc. (Introduction et dédicace.)

Digitized by Google

de Jésus-Christ[1]. A partir du IIIe et du IVe siècle, l'établissement du sacerdoce et la mariolâtrie devaient aboutir au polythéisme et à l'idolâtrie[2]. Toutefois, nous devons encore à cette ère un autre héritage bien autrement funeste, « la démonophobie[3], produit des superstitions les plus absurdes d'une époque de ténèbres; elle date surtout du moyen âge[4]. Ce chef-d'œuvre de Satan est le grand cheval de bataille de Beelzébuth, qui a voulu battre en brèche, avec son aide, les miracles de Jésus-Christ. Or, la démonophobie déracine dans le cœur de l'homme la sympathie pour le monde surnaturel en brisant l'échelle de Jacob, etc.[5]. »

M. de Guldenstubbe nous représente donc partout ce fléau comme le mal héréditaire de l'Église; puis, passant à ces derniers temps, il nous fait l'honneur d'ajouter : « M. de Mirv...., son champion le plus érudit, *regrette* même la défaite prochaine du matérialisme qu'il prévoit. Cet aveuglement du parti orthodoxe tient de la folie et ne saurait être attribué qu'à l'influence occulte et morale du prince des ténèbres lui-même[6]. »

Avant d'aller plus loin, nous prierons notre contradicteur de vouloir bien citer une autre fois le texte même de nos regrets, et, avant qu'il puisse le faire, nous prévenons ses lecteurs que dans notre scandaleuse plaidoirie en faveur du matérialisme moderne ils ne trouveront d'un peu suspect que le passage qui va suivre « ... Cette manifestation spirituelle deviendra peut-être un jour l'un des anneaux de la chaîne chargée de réconcilier la science et la croyance... Nous ne pourrons plus maudire nos pères, et l'honneur des vieux âges est sauvé. Dieu veuille seulement que nous n'achetions pas cette leçon à un prix trop élevé! Le matérialisme est vaincu, mais à quel prix, peut-être[7]? »

Voilà tout ce que nous avons versé de larmes sur la perte de ce matérialisme, objet, dit-on, de nos plus amers regrets.

Mais revenons à notre démonophobie. Suivant notre auteur, c'est une invention de Satan... Qu'est-ce à dire? Il y a donc un Satan? Mais s'il est un Satan, il faut bien qu'il y ait une satanophobie très-

1. Chap. II, p. 26.
2. Il n'est plus besoin d'avertir que M. de G.... est protestant.
3. *Horreur des démons.*
4. Introd., p. XXXII.
5. Id., ibid., p. XXVI et XXVII.
6. Id., ibid., p. XXIX.
7. Tome Ier *des Esprits*, p. 444 et 447.

Digitized by Google

légitime, à moins que nous ne nous jetions dans les bras de ce faux dieu en l'appelant « l'illustre déshérité, » comme le faisait le *Journal des Débats*[1].

Satan ne peut donc pas en réclamer le brevet d'invention ; tout au plus pourrait-il obtenir celui de l'extension exagérée de cette démonophobie, dans son propre intérêt ; ceci ne se comprend guère, on nous l'accordera. Mais voici maintenant ce qui nous embarrasse : c'est que, d'une part, selon M. de Gultenstubbe, les deux ou trois premiers siècles de l'ère chrétienne sont l'*âge d'or* de l'Église, et que, de l'autre, nous ne nous rappelons pas avoir jamais rien lu de plus caractérisé en fait de démonophobie que les quatre Évangiles, tous les exorcismes du Sauveur et de ses contemporains, exorcismes vainqueurs, exorcismes infructueux, exorcismes téméraires, exorcismes de tous les côtés et de toutes les valeurs ; puis, après la mort du Sauveur, démonophobie recommandée par-dessus tout par saint Paul[2], par saint Pierre[3], par saint Jacques, et par les Actes des apôtres ; lutte avec les magiciens, auto-da-fé publics de toutes les bibliothèques magiques, ordre de l'exorciste institué tout exprès par les premiers pontifes, renouvellement fréquent des exorcismes du baptême abandonnés depuis, à ce point que saint Augustin regrette qu'on n'y recoure plus tous les jours[4].

Lisez les premières constitutions ecclésiastiques, méditez un moment sur toute la liturgie, sur les rites et prières de cette primitive Église, parcourez les actes de ses martyrs et de ses saints, voyez ensuite les défis continuellement portés aux démons par les premiers Pères et leur proposition solennelle de mettre à mort le *premier chrétien venu* qui ne réussirait pas dans un exorcisme public[5], et vous demeurerez convaincu que l'*âge d'or* de l'Église était précisément celui de sa *démonophobie* la plus forte, et que, pour elle, les palmes des martyrs ont toujours poussé et fleuri au prorata, non pas de la plus grande haine, mais de la plus grande *terreur* du démon ; pas un saint, pas une sainte qui ne doivent leurs plus belles couronnes à la haine qu'ils lui portent et à la guerre qu'ils lui font. Il y a plus, nous ferons pour M. de Guldenstubbe ce que nous avons fait pour un autre

1. Voir Appendice E, t. Ier de ce Mémoire, p. 362.

2. « Ce n'est pas contre la chair et le sang, c'est contre les malices spirituelles de l'air qu'il faut prendre le bouclier, etc. » (*Épit.* III *aux Éph.*)

3. « Prenez garde à votre ennemi, qui tourne autour de vous comme un lion rugissant. »

4. Voir t. I, Appendice H, p. 436.

5. Id., ibid.

protestant qui avait eu l'imprudence de nous dire : « L'imagination se trouble à la pensée de l'état lamentable auquel nous serions descendus sans la réforme ; » nous lui montrerons, *pièces protestantes en main*, tout le contraire de ses assertions, c'est-à-dire cette confession protestante : qu'avant la réforme cette démonophobie générale troublait à peine la paix publique, mais que depuis cette même réforme opéra à cet égard la plus fatale *révolution* dans les idées populaires[1]. »

Il nous semble qu'après un semblable aveu, dont une plume anglaise, savante et non suspecte, nous a fourni toutes les preuves, il faut y regarder à deux fois avant de faire de la démonophobie une invention du moyen âge. Dans les derniers siècles comme dans les premiers, notre adversaire a raison, la démonophobie fut vraiment et d'autant plus le mal héréditaire de l'Église, qu'il lui venait par ligne de succession directe de Jésus-Christ et des apôtres, qui n'avaient pas, en réalité, d'autre mission[2].

Restons-en là sur la démonophobie en général, car tout ceci est d'une telle évidence historique qu'on nous pardonnera de n'en pas faire un volume, et passons à son application particulière au sujet qui nous occupe.

Que nous apprend encore l'*âge d'or* de l'Église sur cette nécromancie ?

Tout en acceptant les apparitions de morts sur la plus large échelle, comme on vient de le voir, puisqu'il faudrait compter par centaines tous les martyrs qui apparaissent comme Agnès et Pudentienne, et tout en pratiquant les *consultations* mortuaires, il est aisé de voir par les inscriptions et les rites de la police des cimetières quelles précautions on prenait pour préserver les corps et les âmes — qu'on nous passe le mot — de l'*inquiétation* par les démons ; c'est dans les plus vieux rituels que le jésuite Tyrrœe nous montre cette règle fondamentale restée depuis comme une loi dans l'Église :

« *Tous esprits qui disent obéir à nos moyens* HUMAINS *d'évocation* (non pas d'invocation), n'hésitez pas à les ranger parmi les esprits *mauvais*. C'est pourquoi *tous ceux* qui sont rappelés sur terre au moyen de certaines PAROLES ou de certains SIGNES doivent à bon droit être suspects à tout le monde[3]. »

1. Voir l'article du *Quarterly Review*, dans la *Revue britannique* de juillet 1830.

2. « Il n'est venu que pour détruire les œuvres du démon, *ut destrueret opera diaboli*. » L'action des saints ne fut qu'une extension de la même œuvre.

3. Tyrrœe, *des Apparitions*, chapitre : DE ANIMIS PURGANDIS.

« Méfiez-vous, disaient saint Clément[1] et saint Chrysostome[2], de tous ceux qui vous crient : « Je suis l'âme d'un tel, *anima illius sum ego.* » Soyez sûrs que ce sont des démons. »

Depuis lors, la même règle de *pruderie* n'a pas cessé un instant de régner dans l'Église, et c'est encore elle qui respire dans ces paroles de saint Liguori dont nous avons cité les propres apparitions :

« Quand il y a quelque doute sur la nature d'un phénomène, commencez par pencher du côté de l'explication naturelle; mais si le phénomène est prouvé *surhumain*, pariez toujours pour l'explication *démoniaque*. »

« Vous avez, dites-vous, des apparitions de la sainte Vierge, disait bien avant lui saint Philippe de Néri ; commencez par lui *cracher au visage*, et vous verrez que presque toujours elle fuira sans revenir. »

Quand on lit la Vie des saints, on voit quelle terreur ils éprouvent à la seule pensée d'une apparition, quelles épreuves ils lui font subir, de quelles précautions ils s'entourent, à quelles mesures d'obéissance ils se soumettent, quelle *critique* et quelle résistance ils y apportent, tant que l'Église ne vient pas les éclairer, ou que Dieu n'infuse pas au fond de leurs âmes cette *certitude* surnaturelle et divine qui ne permet plus le moindre doute sur la valeur de l'esprit en litige.

Et cependant qui, plus que ces hommes merveilleux, s'est jamais élevé plus rapidement de cette *démonophobie* aux communications les plus célestes?

M. de Guldenstubbe rend lui-même cette justice à l'Église : « L'Église, catholique, dit-il, en matière de miracles, se trouve placée sur un terrain beaucoup plus favorable que nos pasteurs orthodoxes; il faut rendre cette justice au *rocher de saint Pierre, qui a toujours cru à la continuation des miracles et des révélations surnaturelles jusqu'à nos jours*[3]. Et à ce propos il cite saint Augustin, saint Thomas, l'abbé Gaume et l'illustre pape Benoît XIV, *des idées sages* duquel les prêtres, ajoute-t-il, ne tiennent plus aucun compte, puisque ce *grand pontife* et *théologien* a établi nettement « qu'une révélation privée *ne doit pas être jugée une ruse infernale,* par cette raison qu'on y *révèle* quelque mystère non expressément déclaré par l'Écriture et par la tradition: »

Mon Dieu! qui donc a jamais parlé de tout cela? Nous sommes complétement de l'avis de notre adversaire sur tous ces points, comme sur les habitudes malheureusement rationalistes d'une trop grande partie

1. Lib. I, *Recognitiones.*
2. In Matth.
3. *La Réalité des esprits,* p. 33.

de notre clergé moderne. Mais il ne s'agit nullement d'exclure aucune manifestation en raison d'un mystère révélé. Saint Benoît XIV n'aurait même pas regardé celles de notre spiritisme, tant il aurait eu d'autres raisons pour les rejeter; c'est dans les cas d'hésitation sérieuse qu'il ne faisait pas de la *nouveauté* un motif d'exclusion. Rentrons donc dans la question et posons-la carrément en ces termes : Tous ces grands maîtres en matière spirituelle, et les successeurs de saint Pierre, n'ayant jamais cessé, malgré leurs aspirations continues vers le surnaturel le plus haut, de nous prémunir contre les fourberies démoniaques, incessantes et très-spécieuses en matière nécromantique, il s'agit de savoir définitivement, sous quel drapeau nous devons ranger ces manifestations modernes : voilà tout.

Or voici, pour notre part, dix ou vingt ans que nous parcourons tous ces *maîtres*; voici deux hivers passés au pied de *ce rocher* si battu par les flots, que la seule dureté de son granit pourrait nous rassurer; de plus, nous avons recueilli de la plus auguste des bouches ce mot si péremptoire : « Continuez; » nous avons entendu s'exprimer celle-ci « sur le mauvais métier, et *plus que le mauvais métier,* de nos médiums modernes; nous savons qu'une table fatidique ayant été offerte par l'un d'eux à ce grand juge, elle fut incontinent jetée et brûlée dans son foyer, et dans tout cela nous n'avons vu que ce que nous nous attendions à voir en vertu de nos immuables traditions. Depuis les mandements de nos évêques, jusqu'aux articles de la *Civiltà* romaine, depuis le dernier des clercs de l'Église, jusqu'aux illustres pères de Ravignan et Ventura, d'écoles si diverses, nous n'avons jamais entendu, pour notre part, qu'une seule voix, qu'un même jugement, ou plutôt qu'un même cri de réprobation.

Puisqu'on reconnaît l'autorité de Benoît XIV, qu'on l'écoute : « On doit rejeter comme *suspectes* toutes les apparitions révélatrices qui renferment quelque chose d'*inutile*, de *curieux*, d'*insolite* et de *nouveau*... On pourra cependant y revenir ultérieurement, mais on ne les approuvera *jamais*, de manière à faire croire que le saint-siége y ait ajouté quelque foi, ou qu'on ne puisse plus les rejeter.

« Il faut faire ensuite une grande attention aux personnes; tous les maîtres (et il les cite) regardent une révélation comme suspecte, PAR CELA SEUL qu'on l'a DÉSIRÉE, DEMANDÉE, *même pour la plus grande gloire de Dieu*, qu'on l'a communiquée à d'autres qu'à une personne d'un bon conseil, et surtout si l'on en soutient la valeur, malgré le sentiment des autres. » Mais quand Benoît XIV nous dit qu'on pourra y revenir ultérieurement, sait-on bien à quel ordre de révélations privées il veut faire allusion ? A celles auxquelles il fait l'honneur de les mentionner

en même temps que celles de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte, de sainte Catherine de Sienne, APPROUVÉES PAR LE SAINT-SIÉGE. On ne doit même accorder à celles-ci qu'une simple confiance humaine, et même on peut la leur refuser tout à fait, pourvu que cette méfiance ne s'étende pas jusqu'au mépris [1].

Voilà jusqu'où va la sévérité de l'Église romaine. Dès le principe, elle redoutait l'illusion et le démon jusque dans les révélations des plus grands saints. Mais continuons, et tâchons, si nous le pouvons, de nous appliquer à nous-même toutes ces règles de prudence.

Une plus grande cause encore de suspicion est « la fréquence, la répétition, et la *prostitution* de ces révélations A TOUTE HEURE ET A TOUT VENANT. »

« Une des tromperies les plus ordinaires de l'ennemi des hommes, dit à son tour le cardinal Bona (auquel renvoie sans cesse Benoit XIV), est de prendre *le masque d'une personne décédée*, et de demander sous ce masque des prières, des aumônes, des jeûnes, etc., etc... Les services rendus aux vivants, même sans aucun mélange de légèreté, les exhortations à la vertu, les reproches adressés aux pécheurs ne peuvent nullement servir à la distinction, attendu que Satan procure parfois un moindre bien, pour en empêcher un plus grand [2]. »

Mais nous voici bien loin, dira-t-on, des pratiques un peu nécromantiques en apparence que nous venons de signaler dans la primitive Église. Qu'on réfléchisse donc bien que dans *cet âge d'or* c'était tout l'ensemble des saints et des futurs martyrs qui allait demander des lumières à tous les martyrs passés ; c'étaient des docteurs, des évêques, des conciles, qui offraient toutes les garanties de sainteté, qui prenaient toutes les mesures de prudence avant le miracle et qui le livraient ensuite à tous les contrôles. Ce n'est donc qu'à la longue, et lorsque de l'*âge d'or* on est passé dans l'âge de *fer*, que l'expérience d'une part, et les abus de l'autre, modifiant la discipline et les usages de l'Église, l'ont engagée à redoubler de méfiance et à interdire formellement à ses enfants des consultations et des évocations qui avaient (on en possédait désormais la preuve) donné si souvent entrée au démon.

Quel danger pouvaient offrir des pratiques si bien abritées, comparées à la vaste et redoutable promiscuité spirituelle dont la pratique épidémique est venue tout à coup s'abattre sur le monde et le troubler pendant trois ans ?

1. *De Canon.*, l. III, ch. LIII.
2. *Du Discernement des esprits*, ch. XIX.

Sans parler des effets tragiques pour les âmes et pour les corps qui, bien que dissimulés sous un voile transparent pour la foi, ont, à notre connaissance, châtié sur l'heure la témérité d'un grand nombre[1], quels fruits nouveaux pouvait-on espérer d'une invasion si désordonnée, et quelle confiance pouvait-on accorder à des agents dont les doctrines toutes divergentes, toutes subordonnées aux préjugés de leurs adeptes, toutes s'accusant mutuellement de mensonge et d'imposture, toutes remplies d'hérésies théologiques et philosophiques, faisaient pousser un cri d'alarme, et pour ainsi dire sonner le glas de la société même à tout ce qui restait d'un peu sensé dans tous les rangs, dans tous les ordres et professions de l'union américaine?

Où donc les bons esprits et les âmes bienheureuses ont-ils jamais procédé par des médiums *illuminés en bloc*, soit qu'ils fussent choisis parmi les âmes d'élite, soit qu'on les ramassât dans les tavernes et les égouts les plus fangeux de la société? Où donc ces bons esprits et ces âmes bienheureuses ont-ils jamais figuré sur les tréteaux et dans les séances publiques à *tant par tête*? Quand donc ont-ils jamais mêlé aux plus sublimes élans d'une morale transcendante des obscénités et des infamies qui faisaient tout d'un coup pâlir la mère imprudente, ou rougir de confusion la jeune fille abusée? Est-ce qu'ils ont jamais rendu *fous sur place*, ou plongé dans un état de perturbation nerveuse et de roideur tétanique les malheureux qui leur déplaisaient et sur lesquels alors ils assouvissaient leur cruauté[2]? Certes, ils n'ont jamais enseigné, comme nos esprits modernes, que « décidément le christianisme populaire, source de toutes les erreurs, est devenu un vêtement trop étroit pour l'humanité[3]; qu'il faut refaire par leurs bases toutes les institutions sociales, partager toutes les terres également, abolir toutes les lois sur les dettes, et surtout ne jamais étendre sa tolérance *jusqu'à l'Église catholique et romaine*, la mère de toutes les superstitions[4]; et pour en revenir à leur comédie privilégiée, celle qui leur fait prendre les traits des êtres les plus chers, espérons que nous ne serons jamais assez malheureux pour prêter à nos amis ou parents si regrettés, des pasquinades, des turbulences et des niaiseries dont ils eussent bien certainement rougi de leur vivant.

1. Voir *Question, etc.*, et ch. IV du 3e Mémoire : « Les aveux des médecins. »
2. Voir l'ouvrage de Spicer, intitulé *Knockings et Rappings*.
3. *Gazette d'Augsbourg*, 1853, n° 94. Aussi cette gazette n'hésite-t-elle pas à déclarer que « décidément ces esprits sont TOUS antichrétiens. »
4. Id.

Maintenant, qu'on ne vienne pas dire que pour noircir notre tableau nous généralisions à plaisir et choisissions les traits les plus sombres, sans tenir compte des traits plus consolants et plus sages. Nous avons inutilement cherché ces derniers, bien qu'ils abondent pour ceux qui se contentent de belles phrases, *phrases* recouvrant des *choses* en constant désaccord avec les plus simples éléments de l'ordre moral, social et religieux.

Il suffit d'ailleurs d'un seul instant de réflexion pour comprendre aussitôt qu'entre la sainte et primitive communication avec les morts et cette nécromancie *sans foi ni loi* il existe un insondable abîme, et que jamais la similitude des effets ne parviendra à dissimuler l'antagonisme absolu de leurs causes et de leurs agents.

Et vous, âmes tendres et affligées, qu'une illusion décevante a fatalement entraînées dans cette voie, au nom de tous ceux dont vous pleurez encore la perte, cessez de leur faire une si sanglante injure que de les supposer présents où tout leur défend de se trouver. Malheur à eux, s'il était vrai qu'ils y fussent! Sachez donc respecter leur mémoire, et ne pas croire surtout que vous deviez cesser d'espérer soit une réunion future et après tout prochaine, soit même une communication présente avec eux, par cela seul que vous aurez refusé de les reconnaître, au coin du premier carrefour venu, ou mêlés à la tourbe démoniaque qui l'encombre[1].

---

1. M. le baron de G... et ses amis n'auront pas besoin, nous l'espérons, que notre plume déclare ne les avoir jamais confondus avec les malheureux sectaires qui font de toutes ces choses un redoutable instrument de désordre et de révolte. Nous croyons nous être expliqué trop catégoriquement tout à l'heure sur leur honorabilité, pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Qu'ils veuillent bien seulement nous permettre de leur dire que nos réserves pour leurs personnes ne s'étendent pas à leurs *esprits*, et que nous tenons tous les Cicéron, Platon, Hippocrate, François Ier, Marie-Antoinette et Louis XV, etc., avec lesquels ils correspondent, pour des *drôles* (trollen) de la même famille exactement que tous les autres *drôles* qui pourraient se présenter à nous sous des noms tout aussi respectables, et voici pourquoi :

C'est que cette *grande découverte de l'écriture directe émanant des esprits*, qu'on ose rapprocher de la transcription divine du *Décalogue*, nous l'avions faite, M. de Saulcy et nous, en octobre 1853, sans y attacher la moindre importance comme confirmation de notre foi biblique.

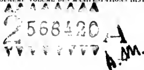
Or, sans réclamer aucunement une priorité qui nous flatte assez peu, comme les *meilleurs apôtres* de ces secrétaires spirituels ont fini par nous avouer « qu'ils s'étaient moqués de nous, » il doit nous être bien permis

de procéder par analogie et de tirer de ces aveux la conséquence quo voici :

TOUTE CETTE NÉCROMANCIE, ÉCRITE OU PROSTITUÉE A TOUTE HEURE ET A TOUT VENANT, N'EST QUE LA PARODIE MISÉRABLE ET MENTEUSE DES PIEUSES COMMUNICATIONS QUE NOUS VENONS DE RETROUVER DANS LA PRATIQUE ET DANS L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE, COMMUNICATIONS DONT ELLE N'A JAMAIS AUTORISÉ LA RECHERCHE ET GARANTI LA RÉALITÉ QUE SUR SON PROPRE TERRAIN, ET SOUS TOUTES LES RÉSERVES DE SA CRITIQUE LA PLUS SÉVÈRE.

FIN DU TOME QUATRIÈME

FORMANT LE TROISIÈME VOLUME DES MANIFESTATIONS HISTORIQUES.



ERRATA.

Au lieu de : saint Clément d'Alexandrie, *lisez* partout : Clément

Page 47, *au lieu de :* commence ainsi, *lisez :* commente.
— 100, *au lieu de :* attachés à leur siècle, *lisez :* à leur secte.
— 107, *au lieu de :* nous devons,... mais, *lisez :* nous devrions
— 121, dans la note, *au lieu de :* modernité, *lisez :* moderneité.
— 132, *au lieu de :* le fait pépose, *lisez :* le fait dépose (en note).
— 135, *au lieu de :* Appendices, *lisez :* Appendice S.
— 160, *au lieu de :* annuaire de philosophie, *lisez :* annales.
— 178, *au lieu de :* qu'une grande foi, *lisez :* qu'un grain de foi.
— 272, *au lieu de :* Elle s'y refuse... elle admet, *lisez :* Si elle s'y refuse.
— 286, *au lieu de :* Nanahnaltà, *lisez :* Nanahuatl à.
— 382, *au lieu de :* certains éclairs... relatives, *lisez :* relatifs
— 436, *au lieu de :* la première, *lisez :* le premier.
— 447, note 2, *au lieu de :* le chevalier de M..., *lisez :* Des Mousseaux
— 464, *au lieu de :* saint Benoît XIV, *lisez :* Benoît XIV

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google

420

Digitized by Google

BNCF
B.15.-.54

Digitized by Google

